Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

THE LIBRARY

CLASS 945.04
BOOK P863

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

COLLECTION LOVANIUM
OUVRAGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES
PUBLIÉS PAR UN GROUPE DE PROFESSEURS
DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

V

GUELFES ET GIBELINS

PREMIER VOLUME

LA LUTTE DU SACERDOCE ET DE L'EMPIRE

PAR DOM CHARLES POULET

I

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LA COLLECTION *LOVANIUM* NE S'ADRESSE pas à un groupe déterminé de lecteurs. Elle n'a point pour objet la mise au jour de « travaux spéciaux » ni de manuels consacrés à une activité scientifique strictement limitée. Elle a plutôt en vue un public fait de tous les publics, c'est-à-dire le public lettré qui a le goût des choses de l'esprit, qui aime d'avoir de bonnes « clartés de tout », qui désire étendre et approfondir ses connaissances dans les divers domaines de la vie intellectuelle.

Ce programme demande que, d'une part, les sujets traités présentent un *intérêt général* et que, de l'autre, ils retiennent l'attention par la *manière* dont ils sont exposés. Telles sont les deux préoccupations essentielles des collaborateurs dont *Lovanium* s'est assuré le concours.

La collection « LOVANIUM » paraît sous le contrôle d'un comité de publication composé de MM. A. Bayot, M. De Wulf, H. De Voght, Georges Doutrepont, Léon Dupriez, Victor Grégoire, Albert Lemaire, Raymond Lemaire, Manille Ide, Fernand Mayence, René Maere, Léon Noël et Léon Van der Essen, professeurs à l'Université de Louvain.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

GUELFES ET GIBELINS

PAR DOM CHARLES POULET
MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SOLESMES

PREMIER VOLUME

LA LUTTE DU SACERDOCE ET DE L'EMPIRE
(1152-1250)

VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
3, RUE DE LA CHAPELLE BRUXELLES | 37, RUE DE LILLE (VIIe) PARIS
1922

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nihil obstat :

† Fr. JOANNES DE PUNIET
abbas Sti Pauli de Wiciaco,
29 Aprilis 1922.

IMPRIMATUR
Mechliniae, 19 Julii 1922.
J. THYS, can. lib. cens.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

945.04
P863

PIO PATRI

PROSPERO GUÉRANGER

STRENUO ECCLESIAE ROMANAE
AMANTIQUE DEFENSORI
FERVENS ALUMNUS
D. D. D.

4-2-43. U Rochester Lib. Exch.

1030359

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

INTRODUCTION

Le moyen âge avait rêvé d'un État politique grandiosement simple : la chrétienté menée par le pape et l'empereur, l'un chef religieux gardant le spirituel, l'autre chef guerrier protégeant et administrant, tous deux lieutenants de Saint-Pierre. Tel devait être le Saint-Empire romain dont la prestigieuse date de naissance fut le couronnement de Charlemagne, la nuit de Noël de l'an 800. L'institution eût été un empire, autrement dit un *imperium*, s'étendant non à un pays en particulier, mais au monde entier. Ce pouvoir se trouvait revêtu de sainteté, tant en vertu de son origine, — le couronnement conféré par le pape, — que par son but, la défense de tous les intérêts chrétiens. Empire romain enfin, parce que l'Église qu'il protège est celle de Rome, et qu'il se reconnaît pour amis ou pour ennemis les amis ou les ennemis de Saint-Pierre. La célèbre mosaïque que Léon III fit placer au Latran, symbolisait parfaitement cet idéal : le pape et Charlemagne s'y trouvent agenouillés, à droite et à gauche de saint Pierre; au pontife romain l'apôtre confère le pallium, au « seigneur Charles » l'étendard. Ainsi devait-on aboutir à une union parfaite de l'Église et de l'État.

La réalité donna un démenti presque constant à cette théorie trop belle. On vit les empereurs se parer de leur titre comme d'un droit à opprimer la papauté, et bientôt la thèse impérialiste reconnut au César un pouvoir illimité et incontrôlé comme au temps de la Rome païenne. « Seigneur empereur, s'écriera au XIIIe siècle Walther de la Vogelweide, je vous apporte un message du Très-Haut. A lui, les cieux; à vous, la terre. Car vous êtes son vicaire. » Contre de pareilles prétentions, les papes pouvaient-ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ne point protester? Au grand scandale de la chrétienté, « les deux moitiés de Dieu » s'étreignirent en un duel terrible, et qui dura des siècles.

Cette lutte a eu ses phases. Pendant la première, qui est la querelle des Investitures (1073-1122), les papes défendirent avant tout les franchises de l'Église, la liberté des élections épiscopales. Mais au moment où nous l'étudions, le conflit est devenu purement politique; les évêques de Rome combattent alors contre l'envahisseur teuton pour la liberté de l'Italie et le maintien de l'État pontifical. Vers le milieu du XIIe siècle, une dynastie plus ambitieuse encore que les précédentes s'est levée en Germanie, celle des Hohenstaufen. Combien vastes et nuageuses s'affirment ses prétentions! Ne rêve-t-elle pas d'un État qui, débordant les limites de l'Allemagne, s'étendrait sur l'Italie et sur l'Orient, et qui, maître à Rome et à Constantinople, renouvellerait l'ancien empire romain en faisant de la Méditerranée un lac Staufen? Seulement, devant cette conception impérialiste se dresse le pape. Maître à Rome, il veut l'y demeurer, sachant bien que si la ville de Pierre devient propriété des Staufen, Pierre lui-même sera leur vassal et leur chapelain. Par un geste de suprême audace morale, sans armes et sans soldats, il déclare que Rome n'est plus à César, mais qu'elle est à Pierre. Aussitôt se rangent à ses côtés tous ceux qui, dans la Péninsule, rejettent l'imperium tudesque comme une odieuse domination étrangère. Cette lutte entre les partisans du pape et de l'empereur s'appela celle des guelfes et des gibelins.

Il importe d'identifier ces noms qui, jusqu'à la fin du moyen âge, resteront l'étiquette des partis. Il y avait en Bavière une ancienne et puissante famille, celle des Welfs; durant la première partie du XIIe siècle, on l'avait vue disputer l'empire aux Staufen; cependant devant les électeurs le Staufen Conrad III l'emporta sur le Welf Henri le Superbe; entre les deux grandes maisons s'ensuivit une rivalité ardente. Elle durait encore lorsque Fré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

déric Barberousse résolut de passer en Italie pour briser, dans une lutte suprême, la ligue lombarde d'Alexandre III. Barberousse avait beaucoup essayé pour se réconcilier avec les Welfs, il supplia alors à deux genoux leur chef Henri le Lion de l'accompagner en Italie; celui-ci refusa, et sans doute son abstention fut-elle cause de la terrible défaite de Legnano, qui anéantit les ambitions du Staufen et le contraignit à l'humiliation de Venise. Cette défection importante au moment décisif méritait d'être considérée comme le type des oppositions aux visées dominatrices des Césars allemands; dès lors, on appela welfs ou guelfes les ennemis de la domination impériale; par contre, on dénomma gibelins les partisans de l'empereur, parce que Weiblingen était un château de Souabe appartenant aux Staufen, et que parfois son nom servit de cri de guerre aux soldats de l'empereur.

Une telle origine des termes prête à réflexion. Ne souligne-t-elle pas ce fait que tout Allemand n'était pas nécessairement gibelin et partisan de l'empereur? Sans doute, le guelfisme fut-il par essence pontifical et italien; pourtant, même en Germanie, les conquérants Staufen rencontrèrent des oppositions. A première vue, il semble que ces plans grandioses de domination mondiale eussent dû surexciter le patriotisme allemand; les Césars ne manquèrent pas de faire vibrer autant qu'ils le purent la fibre patriotique. Lorsqu'en 1225, Frédéric veut rallier à son expédition transalpine les seigneurs teutons, il rappelle qu'elle est entreprise « pour promouvoir l'honneur de l'Empire, en rétablir les droits en Lombardie et en confondre les adversaires »; reconquérir « l'héritage de l'Empire », voilà le but. Ainsi Frédéric essaie-t-il de hausser ses féodaux à la hauteur de sa thèse impérialiste, si affolante pour l'orgueil des Allemands; et ceux-ci ne laissent pas que de se laisser griser plus ou moins par cette conception d'une plus grande Germanie qui irait bien jusqu'au golfe de Naples!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cependant, combien peu développé demeure encore le sentiment national ! Au XIIe et au XIIIe siècle, l'Europe se trouve émiettée en une poussière de fiefs, et les féodaux ne sont guère des féaux ; pour eux, la patrie, n'est-ce pas d'abord et principalement les châteaux-forts qui constituent leur bien propre? Ils ont un patriotisme de donjon qui singulièrement l'emporte sur tout autre ; souvent la force impériale pèse sur eux comme une menace d'oppression, et ils sont libertaires. Dans cet état d'égoïsme anarchique, on devait voir fréquemment des seigneurs en lutte avec l'empereur ; alors, en Allemagne, comme en France et partout, on guettait les moments de faiblesse du pouvoir central. Quelle merveilleuse occasion de se révolter avec chance de succès, quand l'empereur chevauchait au loin, qu'il usait ses forces restreintes à guerroyer contre les Lombards, ou encore simplement quand son prestige subissait les atteintes des excommunications pontificales ! Alors voyait-on des seigneurs allemands devenir partisans du pape, et ce ne fut pas la moindre raison de l'échec des ambitions impériales que ce guelfisme plus ou moins latent en Germanie, tout prêt à éclater en insurrection au premier revers du Staufen. L'empereur ressemblait toujours à un général qui entreprendrait une audacieuse marche en avant sans être sûr que ses derrières sont bien gardés.

A l'expérience, les Césars avisèrent d'un remède catégorique ; ils résolurent d'établir le point de départ de leurs opérations non plus en Allemagne, mais à Naples et en Sicile ; la conquête de la Péninsule se ferait non pas par le nord, mais par le sud. N'éviterait-on pas ainsi en partie le péril allemand et le péril lombard? De plus, on se trouverait établi en Sicile comme au centre même du futur empire, au bord de cette Méditerranée qui doit être allemande, à mi-route de Rome et de Constantinople, ces deux capitales de la Pangermanie rêvée. De cet admirable point stratégique devenaient réalisables la guerre au pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et la croisade contre l'infidèle, ces deux parties contradictoires du programme césarien.

Seulement, en perdant ainsi le contact direct avec la Germanie, les Staufen tendaient à s'expatrier eux-mêmes; ils se retrouvaient moins Allemands pour devenir plus Italiens. En réalité, Henri VI, marié à Constance la Sicilienne, Frédéric II surtout, fils de celle-ci, furent plutôt des Méridionaux. Frédéric II sacrifia tout à son établissement en Sicile et à ses rêves méditerranéens; afin que les féodaux allemands lui laissassent les mains libres en Italie, il leur accorda les plus larges concessions. A la diète de Francfort, Frédéric posait l'acte principal par lequel il abandonnait la Germanie à elle-même pour se tourner tout entier vers la Péninsule : il signe alors avec les princes une alliance, une « confédération », qui les rend quasi indépendants du pouvoir impérial. Ainsi espérait-il séparer nettement leur cause de celle de la papauté et ne plus se voir obligé, comme ses prédécesseurs, à revenir hâtivement d'Italie en Allemagne afin de dompter des révoltes. Expédient séduisant à coup sûr pour un prince avant tout préoccupé de fixer sa domination en Italie; mais en fait, n'acheminait-il pas de plus en plus l'Allemagne vers la féodalité et vers le désordre? Frédéric II est le plus grand responsable de l'état d'anarchie dans lequel l'Allemagne se débattit si longtemps encore après lui.

Ainsi, plus que jamais, la question italienne nous apparaît funeste aux intérêts de l'Empire; c'est l'Italie qui a perdu l'Allemagne. Celle-ci n'a donc pas seulement donné au guelfisme son nom, elle lui a fourni un appui indirect, mais fort efficace. L'Italie et la France en bénéficièrent; grâce à ce guelfisme, la Germanie demeura impuissante à se former en un temps où les rois de France, besogneux et réalistes, travaillaient infatigablement à l'unité nationale. Par là, les conséquences européennes de la lutte des guelfes et des gibelins demeurent incalculables.

Cependant, le guelfisme proprement dit réside dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Péninsule; les guelfes sont les défenseurs des libertés italiennes et pontificales contre les ingérences allemandes; patriotes italiens, ils se rangent autour du pape pour la défense du sol sacré. Vérité incontestable. Aux yeux du grand public et en regard de l'histoire universelle, sans doute n'y a-t-il même que cela. La querelle du sacerdoce et de l'Empire apparaît dès lors comme une lutte sombre et ardente; il faudrait la rapprocher des grandes guerres défensives nationales, par exemple de la guerre d'Espagne sous Napoléon.

Ce côté de la question est réel. Il ne faudrait pas pousser le scepticisme jusqu'à nier catégoriquement à cette époque l'existence des grands sentiments; ils se font jour assurément. Le plan des Césars germaniques comporte un asservissement complet de la Péninsule; Frédéric II surtout a conçu un système administratif puissant qui prendrait l'Italie entière dans les rouages d'une centralisation hiérarchisée et d'un fonctionnarisme servile. A n'en pas douter, les Italiens défendent donc les libertés municipales et nationales.

Les papes ne manquèrent pas d'exalter, autant que possible, le patriotisme italien. Innocent III, par exemple, représente les Teutons comme des envahisseurs brutaux et odieux. « Pas un d'entre vous qui n'ait été leur victime », dit-il aux Capouans; de même, en écrivant aux Lombards, il invoque l'intérêt de l'Italie entière.

Autre grande idée à défendre, la plus grande à coup sûr : se déclarer guelfe, n'était-ce pas se ranger au parti pontifical, n'était-ce pas défendre la liberté du pape et de l'Église? Réalité aveuglante, du jour où triompherait l'impérialisme, le pape deviendrait le chapelain du Staufen, l'idéal chrétien du moyen âge se verrait remplacé par l'idéal païen de l'antiquité; l'Église servirait l'État au lieu d'être protégée par lui. Aussi la conception gibeline apparaît-elle, en ces temps de foi, comme la plus odieuse et la plus monstrueuse des hérésies politiques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

On réclamait Charlemagne, et voici qu'à sa place surgissait César.

Évidemment, ces « dramatiques conflits d'idées n'échappèrent pas aux contemporains ». Les papes s'acharnèrent à les souligner; souvent l'empereur était représenté comme un véritable antéchrist et un tyran d'Église. « Voyez, s'écrie Grégoire IX dans sa bulle *Ascendens de mari*, dirigée contre Frédéric II, voyez la bête qui monte du fond de la mer, la bouche pleine de blasphèmes, avec les griffes de l'ours, le corps pareil à celui du léopard. Elle ouvre la gueule pour vomir l'outrage contre Dieu. » Retentissant par intervalles, les excommunications avertissaient d'ailleurs les chrétiens que le parti de l'empereur était, à la lettre, le parti du diable; et vraiment, il semblait que la formule « Hors du guelfisme, point de salut » s'imposât sans conteste.

Comment, dès lors, s'expliquer qu'on ait vu tant de gibelins dans la Péninsule? Si l'on dresse la carte de l'Italie du Nord aux différentes phases de la lutte, on s'aperçoit aussitôt que cités guelfes et gibelines s'enchevêtrent et s'entre-croisent; à aucune époque, il ne manque des villes gibelines dans la Lombardie; bien plus, telle qui fut guelfe au début se retrouve gibeline à un autre moment, et vice-versa. Y a-t-il donc eu de si nombreuses défaillances du patriotisme italien et du christianisme, en un siècle où la foi restait ardente? Si un guelfisme allemand étonne et scandalise comme un crime de lèse-patrie, à fortiori un gibelinisme italien nous déconcerte-t-il à première vue comme une trahison à l'égard de l'Italie et du pape.

En réalité, de tels crimes se commettaient habituellement. Car, si le loyalisme a été trop faible pour faire contrepoids aux tentations de révoltes que fournissaient aux Allemands les expéditions transalpines des empereurs, le patriotisme italien et la fidélité à l'égard du pape cédaient non moins souvent devant les intérêts municipaux. Assurément le conflit d'idées était extrêmement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grave; non moins formidable que la liberté de l'Italie et de l'Église était l'enjeu de la lutte; ni les papes, ni les empereurs n'exagéraient. Toutefois, pratiquement, les cités se dévouent avant tout à leur propre cause; la grande querelle du pape et de l'empereur ne les retient que secondairement; leurs préoccupations principales se tournent du côté de leurs intérêts locaux, opposés âprement à d'autres intérêts locaux. Une ville est surtout en lutte avec une ou deux de ses voisines pour des questions d'annexes et de banlieues; à triompher de ces adversaires directs, elle épuisera toutes les ressources de son industrieuse diplomatie. Or entre toutes les habiletés qui peuvent lui assurer la victoire, la plus efficace ne consistera-t-elle pas à se placer sous le patronage d'un des deux grands champions, le pape ou l'empereur?

Toutefois, soulignons-le, pour les cités italiennes « ces deux moitiés de Dieu » ne sont que des moyens et des instruments; la fin réelle c'est avant tout le triomphe sur la cité rivale; ainsi la grande lutte du sacerdoce et de l'Empire se trouve-t-elle mise au service des petites rivalités urbaines. Car le patriotisme municipal l'emporte de beaucoup sur le patriotisme tout court, qui n'existe guère. En conséquence, une ville italienne n'a pas honte de se déclarer gibeline et impérialiste, si son intérêt personnel le réclame, et si sa proche rivale s'est déclarée guelfe. On trouve même des cités dont l'intérêt constant réclame qu'elles restent gibelines, et elles le demeurent invinciblement; le cas le plus frappant n'est-il pas celui de Pise, dont la position maritime exceptionnelle exige de l'empereur qu'il ne marchande pas les sacrifices en vue de conserver sa fidélité?

Néanmoins, un tel exemple reste exceptionnel. Assez souvent une ville passe d'un parti à l'autre suivant les fluctuations des groupements locaux; une cité amie devient-elle gibeline, on pourra passer à l'impérialisme du jour au lendemain; par contre, si une cité ennemie se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

proclame gibeline, il est probable qu'on retournera bientôt au guelfisme pour continuer à lui faire échec. Dans ces conditions, l'empereur apparaît en Italie comme un maquignon dans une grande foire; lier à lui telle ou telle ville en se prononçant pour elles et en leur octroyant des concessions, il le peut toujours; par contre, impossible qu'il contente tout le monde; les mêmes combinaisons diplomatiques qui lui procurent un allié, lui font aussi un ennemi; s'il se prononce pour une ville, il s'aliénera sa rivale.

Ainsi guelfisme ou impérialisme ne peuvent jamais triompher pleinement; ils sont toujours plus ou moins en balance; la même main qui met un poids dans le plateau gibelin, en pose presque nécessairement un autre dans le plateau guelfe. En conséquence, tant en Italie qu'en Allemagne, nulle fidélité durable. Les seuls qui aient servi Frédéric II sans jamais le trahir sont peut-être les Sarrazins de Lucera, parce qu'ils étaient des janissaires à gages. Ainsi s'expliquent les revirements et les à-coups d'une lutte sans cesse rouverte; trop d'appétits opposés se trouvaient en conflit pour qu'on pût jamais les satisfaire tous. Guelfisme et impérialisme sont des hydres à cent têtes; vous en coupez une ici, et il en renaît deux ou trois autres un peu plus loin.

Pour triompher définitivement, il faudrait frapper l'ennemi au cœur; mais la chose est-elle possible? En effet, la puissance adverse n'est pas une dynastie qui peut crouler, c'est la papauté qui ne meurt pas; à un pontife, un autre pontife succède, et tous de se déclarer guelfes parce que l'honneur et la liberté de l'Église leur imposent de le demeurer inébranlablement. Frédéric l'avouait d'un air désabusé le jour où il apprit que l'archevêque Sinibald de Fiesque devenait Innocent IV. « J'ai perdu aujourd'hui un excellent ami; car un pape ne saurait être gibelin. » N'est-il pas beau de voir s'élever pardessus tant d'égoïsmes emmêlés un personnage désin-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

téressé et sublime qui lutte pour une idée grande et immortelle : la liberté de l'Église? A l'énergie et à l'héroïsme habituels de ses décisions, on reconnaît un être supérieur aux contingences de la politique humaine; les fatigues, les périls, l'exil ne lui coûtent pas; aucune concession susceptible de compromettre les franchises romaines; Pierre brave en face César; il lui oppose les principes sans céder d'un pas. Rien de plus poignant, par exemple, que le spectacle de Grégoire IX, vieillard plus qu'octogénaire, et qui à l'approche de Frédéric II reste inflexible dans ses revendications, préférant la mort à la servitude. « Ne vous laissez pas, écrivait-il à ses cardinaux captifs, ne vous laissez pas, vous croyants, troubler par le changement apparent de ce qui arrive. Ne soyez ni abattus dans le malheur, ni fiers dans l'infortune, ayez confiance en Dieu; supportez avec patience les épreuves qu'il vous envoie. La petite barque de Pierre peut de temps en temps être assaillie par des vents contraires, et par les coups de la tempête; mais bientôt, au souffle impérieux de Dieu, le calme succède à l'orage, et échappée aux vagues écumantes, elle glisse en paix sur la plaine liquide, apaisée et soumise. » Voilà bien l'indéfectible sérénité de cette Église romaine à qui le Christ a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Envisagée à ce point de vue, la lutte du sacerdoce et de l'Empire devient « un dramatique conflit d'idées »; plus qu'instructive, elle est stimulatrice des convictions, car, de même que le spectacle de l'héroïsme de nos ancêtres combattant pour la grandeur de la nation nourrit et rend vraiment fort notre patriotisme, de même la vue des pontifes luttant sans faiblir pour la liberté de Rome et de l'Église, entretient en nous un ultramontanisme vivant et enthousiaste.

Ce fut cette énergie inébranlable des grands papes qui procura le triomphe du guelfisme, triomphe dans ce sens que les Staufen furent vaincus : leurs derniers descendants,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Conrad et Conradin, vinrent mourir en Italie de la main du prince qui représente alors les intérêts guelfes et pontificaux : Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Victoire incomplète pourtant, et toute négative : s'il avait écarté le grand péril Staufen, le guelfisme n'avait en rien réalisé l'unité dans la Péninsule. On assiste même dans la seconde moitié du XIIIe siècle à un émiettement sans cesse plus inquiétant des forces italiennes.

Après s'être engagé de ville à ville, le conflit se renferme *intra muros*. A côté des rivalités extérieures des cités, voici maintenant les querelles intestines, la question sociale et la rivalité des classes. Ce furent d'abord les nobles qui régirent les communes; mais enrichies et organisées, les classes populaires le disputèrent bientôt avec eux pour la possession du pouvoir municipal. Qu'on ne s'illusionne pas, ici encore l'enjeu est tout entier pratique; les *popolani* ne sont pas des socialistes à thèses tranchantes; une part dans le gouvernement, un nombre de places dans les conseils, une représentation profitable de leurs intérêts, voilà ce qu'ils réclament. Des luttes ardentes s'ensuivent, d'autant que souvent pour conserver ou acquérir une importance politique, telle grande famille se met à la tête des nobles, telle autre prend la direction des popolani.

Les luttes municipales se compliquent à l'infini, de plus en plus elles tendent à devenir des querelles de personnes, des rivalités de maisons, ou parfois même entre membres d'une même maison. Les uns deviennent-ils guelfes, les autres se proclament gibelins. Pures appellations dans lesquelles l'attachement au pape ou à l'empereur n'a plus ordinairement rien à faire; car l'empereur est mort pour l'Italie, et le pape ne peut rien dans ces conflits municipaux. Sous les dénominations traditionnelles, se perpétuent d'âpres luttes qui confinent parfois à la simple vendetta.

On comprend dès lors que les papes aient échoué dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leur généreuse ambition de résorber les partis et de réaliser une Italie pacifiée où l'on ne verrait plus ni guelfes, ni gibelins. De tels termes pouvaient-ils conserver encore un sens précis? Ce n'était plus le grand conflit du pape et de l'empereur : c'étaient mille petites luttes, ardentes et sauvages, au milieu desquelles on jouait du poignard. Si énigmatiques étaient même devenus ces mots de ralliement que pour les expliquer on imaginait parfois d'horrifiques légendes. Écoutez plutôt celle que rapporte Saba-Malaspina en guise d'introduction à son histoire : « Jadis, pensent les esprits crédules, on vit apparaître au-dessus de la Toscane, dans un ciel chargé de nuées, deux formes féminines. Les roulements du tonnerre, répercutés dans les creux des nuages, brouillaient et confondaient leurs noms... On put discerner cependant que l'une s'appelait Gebellia et l'autre Guelfa. Elles luttaient ensemble, les bras enlacés, corps contre corps ; leur duel se prolongea des premières rougeurs de l'aurore jusqu'à l'instant où le soleil atteignît le milieu de sa course. Chacune d'elles, tantôt avait ignominieusement le dessous, tantôt comme revenue à la vie foulait l'autre aux pieds d'un joyeux triomphe... Victorieuses et vaincues successivement, à tour de rôle s'évanouissaient leur gloire et la crainte qu'elles inspiraient... et les chances du combat étaient si égales que ses phases alternantes semblaient de même durée à ceux qui les suivaient des yeux. »

Pourtant, un guelfisme de grande envergure survivait. La dynastie angevine avait sauvé la papauté des Staufen gibelins ; elle était donc guelfe, elle était le guelfisme même. A la fin du XIIIe siècle, en dehors des compétitions municipales, on appelle guelfes les Angevins, les Français. Il y eut alors une menace guelfe, comme jadis un péril gibelin, seulement fut-elle d'autre sorte. A son tour, Charles d'Anjou rêva de constituer une vaste puissance méditerranéenne qui dominerait en même temps à Constantinople et à Rome. Pour réaliser ce plan oppresseur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des libertés pontificales, il ne se servit pas de la force brutale, mais de la diplomatie : à la manière allemande, il substituait ainsi la manière française. Prétendait-il intervenir à Constantinople, il arguait le péril turc ; voulait-il s'imposer dans la Péninsule, il prétextait l'anarchie italienne. En ne s'occupant que de ses propres affaires, il se donnait toujours l'air de travailler à celles du bon Dieu. Alors des papes politiques se levèrent en vue de lui faire échec doucement et énergiquement; ainsi éliminèrent-ils pour un temps les prétextes de croisade en réalisant l'union avec les Grecs; de même, ils essayaient de contrebalancer la force italienne de l'Angevin au sud, en y opposant une influence impériale au nord. Les ambitions angevines n'aboutirent pas; les Vêpres siciliennes en sonnèrent le glas.

Ces prétentions guelfes suscitèrent un réveil ou plutôt un éveil véritable du gibelinisme. En effet, nous l'avons vu, jusqu'ici le gibelinisme avait été un moyen beaucoup plus qu'une conviction politique. Mais au XIVe siècle, parmi les gens éclairés, un patriotisme tend à naître. Dans l'émiettement indéfini des partis, ce patriotisme ne peut être purement italien; car on se rend trop bien compte que l'unité péninsulaire ne se fera jamais par ces guelfes et ces gibelins, par ces blancs et ces noirs qui se disputent et s'entre-tuent; au sein d'une telle anarchie, comment la formule *Italia fara da se* viendrait-elle sur les lèvres de personne?

On se retourne alors vers l'empereur, on soupire après lui, on regarde toujours du côté des Alpes pour voir s'il ne viendra pas sauver les Italiens des Français et aussi d'eux-mêmes. Chez les grands lettrés, chez un Dante par exemple, ce patriotisme gibelin s'abreuve aux sources mêmes de l'antiquité classique; ainsi la Renaissance politique perce-t-elle déjà, précédant l'autre. Exilé par un guelfisme local, Dante répudie sans doute sa ville natale; écœuré de sa bestialité, ne déclare-t-il pas que désormais,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il sera à lui-même tout son parti [1]? Il ne cesse pourtant d'aimer sa patrie d'un idéal amour; combien volontiers il lui referait une virginité politique en la fiançant à l'empereur!

Inutile de le dire, un tel impérialisme convaincu et tapageur n'eut aucun résultat historique direct; Dante et plus tard Pétrarque en furent pour leurs frais d'éloquence indignée; les accents s'en perdirent dans le tumulte des factions urbaines. L'Empereur n'accourut pas en conquérant; et d'ailleurs, fût-il venu, les Italiens ne l'auraient point reçu. Au moment où se déclamait cet impérialisme sentimental et littéraire, l'empereur, lui, n'était plus gibelin; les désastres des Staufen ne l'avaient-ils pas suffisamment instruit du danger des grands rêves politiques? C'est à l'antre du lion que Rodolphe de Habsbourg comparaît l'Italie : « Je vois bien, disait-il, les pas de ceux qui y sont allés, mais rien n'indique qu'on puisse en revenir. » Assagis, les empereurs se laissaient maintenant absorber par l'œuvre de restauration nationale; ils essayèrent de remédier à l'anarchie féodale allemande, résultat de la politique hasardeuse des Staufen. On ne les vit plus se risquer en Italie qu'à la dérobée, heureux de recevoir de-ci de-là quelque menue obole en souvenir des droits périmés.

Ainsi la lutte du sacerdoce et de l'Empire avait-elle desservi à la fois l'Allemagne et l'Italie, en les livrant à l'anarchie. Les empereurs en furent les premières victimes. Même triomphante, la papauté en subit, elle aussi, de douloureux contre-coups : comme derniers aboutissants

1. *Di sua bestialitate il suo processo*
Fara la pruova, si ch'a te fia bello
Averti fatta parte per te stesso

De sa bestialité sa conduite
donnera la preuve, de sorte qu'il deviendra beau
pour toi d'avoir été à toi-même tout ton parti.
(*Paradis*, ch. XVII.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de ces grandes querelles, voici Anagni et l'exil d'Avignon.

Une philosophie de l'histoire vraiment un peu simpliste a l'habitude de présenter ces événements comme des crimes exclusivement français. Parfois, il est vrai, les préjugés aident à formuler de tels jugements; et pourtant, lorsqu'on étudie l'histoire de l'Église, ne faut-il pas s'élever au-dessus des questions de personnalités et de nationalités? Une haute impartialité ne s'impose-t-elle pas absolument? Or, les événements du XIVe siècle ont leur cause profonde dans ceux du XIIIe siècle: ce sont les luttes des guelfes et des gibelins, et l'anarchie italienne en résultant, qui permirent à l'ignoble Nogaret le lâche attentat d'Agnani; cet attentat est d'ailleurs commis avec la complicité et la collaboration des Italiens; et le fameux soufflet retentissant à travers l'Europe comme le signal des temps modernes, c'est un gibelin d'Italie, c'est Sciarra Colonna qui l'a donné.

De même, si l'exil d'Avignon se prolongea fort longtemps, n'est-ce point surtout parce que l'état d'anarchie où se débattait la Péninsule la rendait littéralement inhabitable[1]? Une étude détaillée de la politique pontificale au XIVe siècle lave les papes en très grande partie du reproche d'avoir voulu demeurer en France au sein du luxe doré de la cour avignonnaise. La vérité est qu'ils essayèrent par tous les moyens de rentrer dans leurs États; mais une implacable barrière gibeline leur en barrait l'entrée. Il n'y a nulle exagération à dire que le retour en Italie fut impossible jusqu'au jour où l'épée et la diplomatie du très grand Albornoz eurent frayé un chemin.

1. Nous ne prétendons pas supprimer les responsabilités françaises; elles ne sont que trop réelles; mais il importe de les faire partager par qui de droit. A noter d'ailleurs que c'est bien plutôt l'apologie de la Papauté d'Avignon que celle de la France qui se trouve ainsi esquissée. Voir à ce sujet le livre si documenté de M. G. Mollat, *Les Papes d'Avignon*. (Collection *Biblioth. de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, nouvelle édition, 1921, chez Gabalda, Paris.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Alors, Dieu, qui ne manque jamais à son Église, suscita une sainte, et par ses exhortations elle fit tomber les arguments trop humains qui retenaient encore les papes sur les bords du Rhône.

Nous l'avons vu, le guelfisme fut souvent réduit à n'être qu'un misérable expédient au service des ambitions et des rivalités municipales. Mais il y a un guelfisme plénier et surnaturel, celui des grands papes, celui de sainte Catherine de Sienne; il affirmait en théorie, et aussi dans la pratique politique, que Rome est au pape comme la ville de Pierre. La persistance d'une telle conviction, voilà ce qui donne son unité et sa grandeur à la politique italienne de la papauté. Un Innocent III, un Grégoire IX, un Urbain IV, un Grégoire XI ont envisagé avant tout cela; aussi ont-ils conservé une confiance inébranlable dans la victoire finale. Cette idée sublime de sauvegarder, coûte que coûte, la liberté des papes dans la Rome de Pierre les hanta; elle plana au-dessus de toute leur diplomatie; elle en illumine maintenant les moindres recoins. Qu'importaient les labeurs, les exils, les souffrances sans nom et sans nombre, pourvu que la papauté demeurât inasservie. *Nil tam diligit Deus quam libertatem romanae ecclesiae!*

Oosterhout, Abbaye Saint-Paul, en la fête de la Cathedra S.-Petri, ce 22 février 1922.

Dom Charles POULET.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LIVRE PREMIER

LA CONQUÊTE DE L'ITALIE PAR LE NORD. BARBEROUSSE, LA PAPAUTÉ ET LES CITÉS LOMBARDES

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE PREMIER

Les Préliminaires du Conflit sous le pontificat d'Adrien IV.

Deux grandes questions politiques retinrent l'attention du moyen âge chrétien : la question d'Orient et la question italienne; la lutte contre le Croissant, et la lutte du sacerdoce et de l'Empire. La première fut un splendide acte de foi; la seconde, un scandale continu.

En Allemagne, au milieu du XIIe siècle, les récents malheurs de la deuxième croisade ont fait abandonner tout projet sur l'Orient [1]; on en revient aux rêves d'Occident, la conquête de l'Italie qui assurerait la domination germanique. Aussi, à la mort de Conrad III (1152), guelfes et gibelins résolurent-ils de se rapprocher. Négligeant le fils de Conrad, un enfant, ils élirent son neveu, Frédéric Barberousse, un homme de trente et un ans, robuste et énergique, gibelin par son père Henri le Borgne, guelfe par sa mère Judith, fille du duc de Bavière, Henri le Noir. Déjà Barberousse avait bien montré sa valeur dans la dernière croisade où sous les murs de Damas il s'était distingué « au-dessus de tous »; ambitieux d'ailleurs autant qu'audacieux, il deviendrait l'incarnation vivante des visées germaniques sur la Péninsule. « Enfant de

1. Suscitée par saint Bernard après la perte d'Édesse, la deuxième croisade avait été entreprise par Louis VII et Conrad III; l'expédition échoua devant Damas (juillet 1148); le seul résultat fut d'arrêter la marche en avant de l'atabek Noureddin, et de retarder ainsi la prise de la Ville sainte. On sait que Jérusalem devait retomber aux mains des infidèles en 1187. Toute cette période est marquée en Orient par des insuccès et des revers.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Église, mais héritier d'Empire, formé pour la guerre au milieu des luttes allemandes et des guerres de l'Orient, et pour la politique au milieu des diètes de son pays et des difficultés orientales, il était l'homme d'une génération jeune, impatiente, instruite, ambitieuse, ayant beaucoup vu, désirant davantage; il promettait à l'Allemagne de brillantes, mais orageuses destinées [1]. » Élu à la diète de Francfort, le 4 mars 1152, couronné le 8 à Aix dans la vieille chapelle de Charlemagne, il jurait respect et amour au pape, protection à sa sainte mère l'Église. Une telle promesse cadrait assez mal avec ses projets de soumettre l'Italie et Rome même au joug tudesque. N'aimait-il pas se proclamer « le successeur d'Auguste et des Antonins » ? Et son imagination rêveuse s'échappait vers l'Adriatique.

I. Alliance éphémère de la Papauté et de Barberousse contre les Arnauldistes.

La Péninsule, d'ailleurs, implorait son aide; partout y régnaient le désordre et la contradiction. Dans le nord, inquiets des progrès du mouvement communal, les feudataires italiens réclament son secours : à la diète de Francfort, on les avait vus supplier Frédéric d'intervenir, afin, disaient-ils, « de forcer les villes à se dessaisir des droits impériaux accaparés par les bourgeois ». Au midi, un parti criait aussi à l'usurpation : lors d'une seconde diète tenue à Wurtzbourg, des exilés siciliens vinrent prier l'empereur d'expulser de leur patrie le roi normand Roger, réputé usurpateur. Enfin, le pape Eugène III dépêchait vers Barberousse deux cardinaux chargés de lui offrir la couronne impériale et de lui demander sa protection effective.

Rome était alors dominée par une faction démagogique

1. Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, pp. 118-119.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

que conduisait Arnauld de Brescia. Ce tribun patronait une fausse réforme cléricale basée sur la suppression de la propriété ecclésiastique : solution à coup sûr fort simple et fort catégorique de la question des Investitures. Arnauld avait d'abord appliqué à Brescia, aux dépens de l'évêque, ce programme niveleur : il y gagna une sentence d'exil. La révolution romaine de 1143 lui prépara un terrain d'action plus vaste : les républicains avaient mis, en effet, dans leur programme politique la suppression de l'État pontifical. La prédication d'Arnauld fut accueillie à Rome comme une authentication des théories nouvelles. Dès lors, la lutte éclata entre la papauté et la commune rebelle. Le 15 février 1145, Luce II (1144-45) mourait d'une blessure reçue en assiégeant le Capitole. Après un court séjour à Rome, son successeur Eugène III (1145-53) dut s'exiler et se fixer à Viterbe. Le pape ne pouvait l'emporter par ses propres forces; il lui fallait recourir à une alliance étrangère, soit celle de l'Italie du Sud, soit celle de l'Allemagne. Mais, à cette époque, l'empereur Conrad III était parti à la croisade; nulle autre aide pour Eugène III que celle du Normand Roger II de Sicile; grâce à elle, il réussit à rentrer temporairement dans Rome. Néanmoins l'alliance sicilienne fut de courte durée; le pape ne pouvait être à la fois l'ami de Roger II et de l'empereur allemand qui convoitait l'Italie du Sud. L'un ou l'autre, mais non pas l'un et l'autre.

2. Le voyage de Barberousse en Italie et la dénonciation de l'Alliance.

Dès l'été de 1150, Eugène III se voyait à nouveau chassé par les Arnauldistes. Entre les rebelles et la papauté, ce fut à qui gagnerait les faveurs de l'empereur d'Allemagne. Les révolutionnaires avaient envoyé à Conrad une missive très obséquieuse, avec cette suscription : « Le sénat et le peuple romain au très excellent et illustre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

maître de Rome et du monde entier, à Conrad... » « Nous désirons, lui disaient-ils, relever et agrandir l'empire romain dont Dieu vous a conféré la direction, et le rétablir dans l'état où il était au temps de Constantin et de Justinien, qui, par la vigueur du sénat et du peuple romain, tinrent sous leur pouvoir l'Univers entier... Que votre royale majesté vienne sans retard vers nous, puisqu'à Rome vous pourrez réaliser tous vos vœux; car nous sommes prêts à faire votre volonté en toutes choses. » *(Sumus enim per omnia vestrae voluntati semper obtemperare, parati* [1].*)* « Le prince très chrétien, dit dédaigneusement le chroniqueur Othon de Freisingen, refusa de prêter l'oreille à ces paroles ou plutôt à ces niaiseries. » Son successeur Barberousse montra envers les Romains une non moindre désinvolture; il ne prit même pas la peine de leur annoncer son élection.

Au contraire, Conrad, puis Barberousse, firent bon accueil à Eugène III qui implorait la protection impériale. N'apparaissait-il pas clairement que des deux pouvoirs en compétition, la papauté demeurait le seul légitime ? Les Arnauldistes avaient beau parler au nom de Rome, « maîtresse du monde et mère de tous les empereurs », ces titres anciens, orgueilleusement portés, n'étaient plus que des mots vides de sens réel; si bruyante qu'elle se montrât, une insurrection précaire de Romains exaltés ne pouvait supprimer l'ordre chrétien déjà séculaire.

Le silence méprisant de Barberousse froissa au vif les Romains superbes. Un certain Arnauldiste, nommé Wetzel, osait bien écrire directement à Frédéric pour lui faire la leçon : « Les décisions de l'Empereur n'ont force de loi que lorsque le peuple lui a remis toute la puissance dont il a le dépôt. C'est au Sénat et au peuple qu'il appartient de créer l'empereur, et nulle loi, nulle raison ne les

1. Voir VACANDARD, *Arnauld de Brescia*, dans *Revue des Questions historiques*, t. XXXV, pp. 52-114.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en peut empêcher. » Déjà Arnauld rêvait d'établir, aux élections de novembre 1152, un sénat composé de cent membres qui nommeraient un nouvel empereur plus respectueux des droits de l'antique république.

Par Ubald, abbé de Corbie, Eugène III fit habilement connaître à Barberousse les projets arnauldistes. Le parti du prince fut bientôt pris; pour le moment, ses intérêts et ceux du pape se confondaient; il contracta alliance avec Eugène III aux conditions suivantes : « Monseigneur le roi des Romains promettra lui-même en présence du légat pontifical qu'il ne fera ni paix, ni trêve, soit avec les habitants de Rome, soit avec Roger, roi de Sicile, sans le libre consentement et la volonté du pape Eugène. Il s'appliquera selon ses moyens à replacer les Romains sous l'autorité pontificale... Il promet de ne céder au souverain des Grecs aucune terre de ce côté de la mer, et même dans le cas où ce dernier se rendrait maître de quelques portions de l'Italie, le roi s'oblige à faire ses efforts pour l'en chasser. De son côté, Monseigneur le pape promet, en présence des envoyés royaux, d'honorer le roi comme un fils chéri de l'Église, et de lui donner, sans aucune objection, la couronne impériale, lorsqu'il se présentera pour la recevoir. »

Ce traité devait être solennellement approuvé à la diète de Constance, le 23 mars 1153. Il faut y noter une défiance du Grec, commune au pape et à Barberousse. Chez l'un, sentiment légitime de la défense nationale; chez l'autre, expression d'une volonté irréductible de devenir le seul maître en Italie, et de ne pas y souffrir l'autorité rivale du Grec, de ce Manuel Comnène qui avait de très vieilles ambitions dans l'Italie du Sud. Le basileus Comnène et le tribun Arnauld avaient été repoussés, parce que tous deux prétendaient s'allier à la puissance impériale en la restreignant; or Barberousse la voulait sans limite. « Restaurer l'empire romain dans son ancienne grandeur et splendeur », tel est le but du Staufen, selon les expressions mêmes qu'il emploiera dans une lettre au pape. Ainsi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

échoueront les combinaisons diplomatico-matrimoniales qu'esquissera bientôt Comnène en vue de faire épouser une princesse byzantine à Barberousse récemment divorcé d'avec Adélaïde de Vohlbourg, coupable de stérilité. Manuel et Frédéric eussent voulu, tous deux, refaire à leur profit l'unité antique. Fort heureusement pour le Saint-Siège, pour la Sicile et pour l'Italie entière, leurs prétentions respectives s'excluaient et se combattaient; la sainte alliance des empereurs n'aurait jamais lieu.

Quoi qu'il en soit, les conséquences premières de l'entente furent bonnes pour la papauté. A Rome, la convention exerça une influence sur les élections sénatoriales; le parti modéré l'emporta sur les Arnauldistes; il s'empressa de rappeler le pape, qui rentra en triomphe dans sa ville (décembre 1152). Malheureusement, Eugène III mourait six mois après, le 8 juillet 1153, avant d'avoir pu achever l'œuvre du rétablissement de la souveraineté temporelle, qu'il était capable de mener à bonne fin. Au moins, son successeur Anastase IV jouit-il des bons résultats de sa politique; durant son court pontificat de dix-huit mois, il n'eut à réprimer aucune révolte († 4 décembre 1154).

La Providence suscita alors un pontife de grande envergure que Grégorovius a justement appelé « le digne prédécesseur d'Alexandre III ». « L'Église romaine, dit à son sujet Voltaire, a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance » : l'Anglais Adrien IV était fils d'un mendiant. Intelligent et énergique, il avait eu l'occasion de connaître les Romains au temps où il servait Eugène III : il savait leur turbulence.

Les Arnauldistes couvaient, dans l'ombre, une revanche. La révolte éclata aussitôt l'élection. Adrien se retira dans la cité léonine et déclara qu'il n'en sortirait pas avant d'avoir obtenu la soumission des rebelles et la condamnation d'Arnauld; il excommunia d'ailleurs celui-ci, et pria le sénat de l'exiler. La colère des républicains ne fit que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

s'accroître; ils allèrent jusqu'à attaquer le cardinal Gérard, sur la via Sacra. Intrépide jusqu'au bout, Adrien IV répondit en jetant l'interdit sur la ville. L'interdit, c'était l'arme suprême, si terrible pour les âmes croyantes de ce temps-là ! La mesure fit d'autant plus d'impression que prise à la veille des fêtes pascales. Par l'intermédiaire des sénateurs, le peuple supplia alors le pape de pardonner. Adrien y mit pour condition la soumission ou l'exil d'Arnauld et des Arnauldistes. La réconciliation sembla définitive : le jour de Pâques, Adrien célébrait en grande pompe l'office au Latran. Quant à Arnauld insoumis, il fuyait vers sa Lombardie, lorsqu'à Bricole, dans le Val d'Orcie, il fut reconnu par le cardinal Odon, son compatriote, qui s'empressa de le faire enfermer dans un couvent de Camaldules. Les vicomtes de Compagnatico vinrent bientôt l'en délivrer et le mettre à l'abri dans un de leurs châteaux; en tous cas, il ne nuisait plus.

Dès octobre 1154, Frédéric le Grand entreprit l'expédition promise à la détresse des Italiens, et plus encore à son propre orgueil. En Lombardie, les guerres communales avaient surtout leur double pivot à Pavie et à Milan. Craignant la puissance de Milan, Barberousse prit parti pour Pavie qui, en conséquence, de papaline devint impérialiste. Frédéric commit dès l'abord une très lourde faute en négligeant de se porter aussitôt sur Milan, son principal adversaire; il commença par démolir Rosati, Trecati, Galiati, pilla Chieri, rasa Tortone, soumit Brescia. Mais il avait laissé aux Milanais le temps de se préparer, il n'osa plus les attaquer. Procédés de condottiere, non pas tactique de grand capitaine : quand on manque le but principal, on a tout perdu.

Cependant Barberousse traversait la Toscane et rapidement s'avançait vers Rome, la ville de la couronne impériale. Établi à Viterbe, Eugène III lui envoie une ambassade qui confirme les bases d'entente posées à Constance et réclame le châtiment d'Arnauld. Entre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Sutri et Nepi, sur le plateau de Campo-Grasso, le pape et l'empereur, « ces deux moitiés de Dieu », se rencontrent. Entrevue impressionnante des deux grandes forces du moyen âge : le vicaire du Christ et son chevalier à l'épée ! Des deux, cependant, le pape demeure le plus grand : d'après la conception médiévale de la personne de l'Église, le pape est l'âme, et l'empereur ne figure que le corps : or le corps doit vivre sous l'obédience de l'âme. Un rite expressif symbolise cette théorie : à l'arrivée du pontife, l'empereur doit venir lui tenir l'étrier et l'aider à descendre de cheval. Mais, parvenu devant la tente de Barberousse, Adrien ne voit pas celui-ci s'approcher pour accomplir le cérémonial. Calme et résolu, il va droit au César et lui signifie qu'il lui refuse le baiser de paix tant qu'il n'aura pas accompli les prescriptions d'usage. Deux jours durant, la discussion se prolonge; on finit par convaincre Barberousse qu'avant lui Lothaire même s'y est astreint : des témoins, des princes allemands l'affirment. Barberousse se soumet, et, devant l'armée et le peuple, consent enfin à accomplir le cérémonial. Toutefois, l'événement avait assez montré quelles étaient les visées du Staufen, et comment il prétendait n'avoir nul supérieur, pas même le pape. Il avait cédé une fois au sujet de la cérémonie symbolique, mais céderait-il souvent dans la pratique?

Le sénat accourait, lui aussi, à la rencontre de Frédéric. Ne représentait-il pas la commune romaine, et derrière elle la Rome antique, la Rome de toutes les grandeurs? L'orateur de la députation le rappela à Barberousse, lui signifiant que son impérialat n'est pas l'absolutisme, mais un pouvoir constitutionnel, endigué par les volontés du sénat électif. « Rome, disait-il, est prête à recevoir honorablement son empereur, s'il vient, comme nous aimons à le croire, avec des intentions pacifiques. Puisse la Ville éternelle recouvrer par ton influence son antique splendeur, comme au temps où la sagesse du sénat et la valeur de l'ordre équestre avaient étendu sa domination des bornes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'Orient à celles de l'Occident! Nous avons rétabli le Sénat et l'ordre équestre, pour conseiller et servir ta personne et l'Empire. Écoute cette parole de la reine du monde : Tu étais étranger, je t'ai fait citoyen; tu es arrivé des pays transalpins, je t'ai constitué prince. Le premier de tes devoirs avant d'entrer dans Rome est de t'obliger, par serment, à observer nos lois, à maintenir nos privilèges, à nous défendre même au péril de ta vie contre les Barbares. Tu devras aussi payer aux officiers qui te proclameront au Capitole cinq mille livres d'argent. De plus, tu jureras tes promesses et les signeras de ta main. »

A ces mots, Barberousse s'indigne; il interrompt brusquement la harangue, et réplique : « J'avais souvent entendu vanter la grandeur et la sagesse des Romains; mais tes paroles hautaines montrent bien plutôt une folle arrogance qu'un juste sentiment de la situation de Rome. Ta ville n'est plus ce qu'elle était autrefois : soumise aux vicissitudes des choses humaines, elle obéit après avoir commandé. C'est désormais à l'Allemagne qu'il faut demander l'antique gloire du Capitole, le courage des guerriers, la sagesse du Sénat. Charlemagne et Othon le Grand, dont vos ancêtres implorèrent l'appui, ont chassé d'Italie les Lombards, les Grecs, et les tyrans qui l'opprimaient. Comme leur successeur, je suis le prince des Romains et le maître légitime de Rome. Crois-tu que le bras des peuples germaniques ait perdu sa vigueur? Quelqu'un des vôtres songerait-il à arracher sa massue des mains d'Hercule? Sois assuré qu'avec l'aide de Dieu mes fidèles guerriers l'en feraient bientôt repentir... Sache donc que le prince donne des lois au peuple et n'en a jamais à recevoir de lui [1]. » C'était bien la voix de César.

1. Ces discours nous ont été rapportés par Othon de Freisingen, oncle de l'empereur, et témoin oculaire. (*Gesta Frederici*, II, XXI.) Voir C. DU CHERRIER, *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, t. I, pp. 167-169. Nous empruntons généralement les textes aux traductions courantes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le lendemain, après avoir, par précaution, envoyé mille chevaliers occuper la cité léonine, Adrien et Frédéric pénétrèrent dans la ville. Le pape reçoit l'empereur à Saint-Pierre, le conduit au tombeau des apôtres, l'y couronne solennellement au milieu des ovations des soldats allemands (18 juin 1155). Mais le peuple romain semblait moins enthousiaste. Coup sur coup, il venait d'apprendre la réponse altière et despotique du Staufen au Sénat, et d'autre part l'exécution d'Arnauld; en conformité des traités, Barberousse avait arraché le tribun aux vicomtes de Campagnatico; condamné à la peine de mort, Arnauld avait été pendu, puis brûlé sur un bûcher et jeté dans le Tibre, « de peur que le peuple n'honorât ses reliques comme celles d'un martyr ». Amers étaient les dons de joyeux avènement du César allemand. La population romaine se montrait toute prête à s'insurger. Au moment où, après le sacre, l'empereur, couronne en tête, regagnait son camp hors les murs, le Sénat faisait sonner la cloche du Capitole, appelant le peuple à la révolte. Une bande se précipita sur Saint-Pierre, y détruisit la garde impériale qui y était demeurée; une autre, par le Transtévère, envahissait la cité léonine. Déjà, pour l'empereur, c'était le moment de prendre au sérieux sa fonction de protecteur de la papauté : il revient sur ses pas et engage avec les rebelles une lutte dont il sort victorieux, après avoir tué un millier de Romains et s'être emparé de deux cents prisonniers. Digne exploit d'un soir de sacre teuton ! « Tu vois, Rome, dit à ce propos Othon de Freisingen, au lieu d'or allemand on te donne du fer; c'est avec cet argent-là que les Germains achètent une couronne. »

Mais Frédéric manquait de vivres; il dut lever le camp. La malaria acheva de lui ôter toute idée de retour offensif contre Rome. Il ne songea plus qu'à retourner dans son Allemagne, après avoir toutefois saccagé Spolète qui osait bien lui refuser tribut. Rentré à Rome sous la protection de Barberousse, le pape dût en sortir avec lui; il y demeura

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

juste le temps nécessaire pour couronner son ennemi du lendemain, ce même Barberousse. L'égide impériale protégeait donc bien peu. Pour l'empereur, l'expédition n'avait été qu'un aller et retour rapide, marqué d'une traînée de sang et de ruines. Ses prétentions exorbitantes à devenir seul maître dans la Péninsule, voilà ce qu'elle révélait : les villes de la Haute-Italie n'avaient qu'à se soumettre ou à périr; Rome n'était ni au pape, ni au sénat, mais au seul Staufen; ainsi toute autorité temporelle deviendrait usurpation, hormis celle de Barberousse. Mais ce voyage de revendication des droits n'avait point paru triomphant : quand on affiche de telles prétentions, ne faut-il pas savoir les soutenir par les armes? Et Barberousse, avec ses 6,000 hommes, avait bien fait de-ci de-là des exécutions terribles, il était parvenu facilement à fomenter des haines, il n'avait pas su donner l'impression de la force, ni rien conquérir définitivement. Fiasco matériel, et fiasco moral ! Adrien IV essayait de s'entendre avec les Romains et avec Roger de Sicile. Milan et Plaisance se liguaient en vue de relever Tortone. L'Italie semblait déjà comme un guêpier en révolution.

Personne n'était dompté, mais tous voulaient s'organiser afin d'assurer leur sécurité et leur indépendance. La première, la Sicile avait voulu parer au danger. Dans le temps même où Barberousse faisait son expédition, elle tenta de l'isoler par la diplomatie. En effet, Roger II étant mort au début de 1154, son fils Guillaume I essaya de contracter alliance avec l'autre empereur, le basileus Manuel Comnène. Mais Manuel refusa toutes offres parce qu'il espérait toujours s'agrandir aux dépens de la Sicile; il envoya même une ambassade à Barberousse pour lui proposer le dépeçage à l'amiable de l'Italie du Sud. Ses députés rencontrèrent l'empereur, retour d'expédition. Était-ce bien le moment de penser à attaquer la Sicile? D'ailleurs, l'orgueil du Teuton se refusait à un partage de domination, même et surtout avec les Grecs. Manuel se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

retourna ensuite vers Adrien IV et lui fit des propositions d'alliance; volontiers il eût assumé le rôle de protecteur de la papauté, à condition que la papauté fût complice de ses prétentions conquérantes en Italie, et même qu'elle consentît à lui attribuer la couronne impériale.

Mais qu'allait faire Adrien? Telles sont les choses que tout changement dans la situation de l'Italie du Sud aura son contre-coup à Rome. La vraie politique renouvelée de Grégoire VII, celle qu'on aurait dû toujours suivre sur les bords du Tibre, consistait à faire bloc avec la Sicile en vue de s'opposer à tous ennemis extérieurs, Grecs ou Allemands. N'était-ce pas la sauvegarde du pape? N'était-ce pas l'intérêt de Guillaume Ier? Celui-ci le sentait bien. Brouillé d'abord avec Adrien IV pour s'être fait couronner sans son assentiment, il avait éconduit très vivement le cardinal Henri chargé de lui dire que le pape lui refusait le titre royal; en mai 1155, on le vit même envahir les États de l'Église. Mais attaqué par les Grecs, menacé d'une insurrection intérieure, il comprit vite la nécessité de l'alliance pontificale; il fit des ouvertures au pontife alors exilé à Bénévent par les incorrigibles Romains. A la condition de rentrer en grâce auprès d'Adrien, il lui promettait les villes de Padala, Montefasco et Morcone; il lui assurait des subsides et un contingent. Un moyen inespéré de récupérer Rome, de détruire le péril grec, de conjurer le péril allemand, telle apparaissait l'alliance sicilienne. Adrien IV envoya à Salerne le cardinal Ubald qui entamerait des négociations. Malheureusement, quand celui-ci revint, tout avait échoué par suite des intrigues des cardinaux gibelins, « ces cardinaux fossiles, imbus d'une politique qui comptait ses années par ses échecs ».

Alors, Guillaume fit face à la mauvaise fortune. Il battit complètement les Grecs à la décisive bataille de Brindisi (28 mai 1156), et marcha aussitôt sur Bénévent pour y assiéger le pape. Craignant des représailles, celui-ci

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

avait fait déguerpir les cardinaux coupables de tout le malheur ! Après avoir soutenu un siège, il dut accepter des conditions normandes non plus favorables, mais très dures. L'accord fut signé à Bénévent, le 18 février 1157. Adrien IV abandonnerait les Grecs, ses alliés de la veille ; ce n'était pas un grand sacrifice. On régla ensuite toutes les questions pendantes entre la Sicile et l'État pontifical : le Pape légitima les conquêtes déjà faites par les Normands, reconnut leurs droits sur le duché d'Apulie, le principat de Capoue avec tout ce qu'il comporte *(cum omnibus pertinentibus suis)*, c'est à savoir Naples, Amalfi et Salerme ; enfin le Saint-Siège accordait à Guillaume II l'investiture de ses États. En échange, le roi de Sicile promettait un tribut à Adrien ; sans doute, prenait-il aussi l'engagement de l'aider à rentrer dans Rome. Somme toute, l'aventure finissait bien : on se débarrassait de l'alliance grecque, on contractait avec les Siciliens une alliance défensive contre tous ennemis extérieurs. Mais que n'avait-on commencé par là?

La diplomatie pontificale déjouait ainsi les projets de Barberousse. Son but inavoué n'était-il pas de s'emparer du royaume des Deux-Siciles ainsi que de la Lombardie, d'enserrer par le nord et par le sud les États de l'Église et de posséder effectivement l'Italie entière? Aussi exprima-t-il des doléances très vives : à l'entendre, par le traité de Bénévent et l'alliance sicilienne, le pape avait violé le traité de Constance et l'alliance allemande : grief mal fondé à coup sûr, car si, à Constance, Frédéric avait promis de ne pas conclure d'arrangement avec les Normands sans l'assentiment du pape, celui-ci n'avait pris aucun engagement semblable. En effet, que Barberousse s'alliât à Roger II, c'était un geste de menace et d'hostilité à l'égard du pauvre État pontifical ; mais que le pape s'alliât à Roger II, il n'y avait là qu'une simple mesure de préservation personnelle qui ne devait offenser personne, hormis les mal intentionnés. Adrien IV, par contre, aurait bien

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trouvait concentré dans cette phrase : pour Barberousse nul supérieur, hormis Dieu, — qui n'est pas gênant.

Adrien pouvait prévoir que ce nouveau conflit était gros de conséquences, qu'il amènerait sans doute une seconde expédition de Frédéric en Italie, et cette fois aux dépens du pape. Cependant, malgré l'opposition des cardinaux gibelins, il n'hésita pas à envoyer aux évêques allemands la plus énergique protestation (décembre 1157). « Nous le disons avec douleur, notre cher fils l'empereur romain Frédéric a fait ce que jamais n'a osé faire aucun de ses prédécesseurs. En effet, lui ayant envoyé deux de nos meilleurs frères, les cardinaux Bernard et Roland, il a paru tout d'abord les recevoir cordialement, mais il a suffi d'un mot : *insigne videlicet coronae beneficium contulimus*, pour qu'aussitôt il entrât dans une violente colère, qu'il proférât contre nous et nos légats des injures impossibles à reproduire, et qu'il chassât nos envoyés de la manière la plus honteuse. On raconte qu'après leur départ, il a défendu à tous ses sujets de venir trouver le pape, et a placé des gardes à toutes les frontières de l'Empire pour faire exécuter, même par la force, son ordonnance. Nous vous demandons, mes frères, de vous montrer comme le rempart de la maison de Dieu, et de ramener le plus tôt possible notre fils dans une autre voie. »

La réponse des évêques allemands témoigna d'un grand étonnement; leur romanisme alors n'était déjà pas sans alliage. « Les paroles de votre lettre, disaient-ils au pape, ont bouleversé l'Empire tout entier, et l'empereur ni les princes n'ont pu les supporter... Cependant nous avons reçu votre parole avec respect, et, conformément à vos ordres, nous avons transmis vos exhortations à l'empereur. Dieu soit loué, il nous a fait cette réponse digne d'un prince catholique : « Nous ne pouvons, ni ne voulons franchir les bornes attribuées à l'Église. Nous sommes prêts à rendre à notre père (le pape) le respect qui lui est dû ; mais quant à la libre couronne de l'Empire, nous ne la devons qu'à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grâce de Dieu *(divino beneficio)*. Lors de l'élection, l'archevêque de Mayence a la première voix; viennent ensuite les autres princes; l'archevêque de Cologne sacre le roi, et le pape sacre l'empereur. Hors de là tout est mauvais. Dieu a exalté l'Église dans la capitale du monde avec l'aide de l'Empire, et maintenant c'est dans cette même ville que l'Église veut perdre l'Empire; évidemment, telle n'est pas la volonté de Dieu. On a commencé par une peinture, on y a joint une inscription, et maintenant on veut donner à cette inscription force de loi. Voilà ce que je ne supporterai pas : plutôt déposer la couronne que de la laisser ainsi dégrader avec moi ! L'image sera détruite, l'inscription sera rayée afin que les souvenirs de la désunion entre le sacerdoce et l'Empire ne soient pas éternels. »

Ces dernières paroles demandent explication. Il existait à Rome un tableau rappelant la fameuse scène où l'empereur tient humblement l'étrier pontifical; sous la toile, cette inscription : *(Rex) homo fit Papae, sumit quo dante coronam :* le roi est l'homme du pape, c'est à lui qu'il doit la couronne. Frédéric n'a donc pas encore pris son parti de l'humiliante cérémonie; pour lui ne symbolise-t-elle pas sa soumission au pape? Il veut absolument réduire le rôle du pontife à celui d'un bénisseur surnuméraire qui n'aura qu'à chanter amen sur l'air des électeurs allemands. Barberousse ne doit la couronne qu'à la grâce de Dieu, *divino beneficio*, et non pas au bon vouloir du pape, *beneficio papae*. C'est déjà l'impérialisme sous sa forme la plus osée. Et voilà pourtant ce que les évêques de Germanie appellent une bonne réponse. Les préjugés de race empêchaient leur mentalité de s'adapter à la grandiose conception médiévale; ils rapetissaient le Saint-Empire aux proportions d'une institution nationale. Pour eux, non pas l'Église par-dessus tout, mais l'Allemagne par-dessus tout. *Deutschland über alles!*

Cependant Frédéric préparait une nouvelle campagne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'Italie. Raynald de Dassel et Othon de Wittelsbach, les deux héros de la diète de Besançon, partirent préparer les voies en Lombardie. En vain, par amour de la paix, Adrien envoie-t-il en Allemagne une lettre où il explique le sens des mots en litige : « Parmi nous, disait-il, le terme beneficium ne s'entend point d'un fief, mais d'un bienfait ; conférer *(conferre)* signifie imposer avec les mains, et non investir. » Malheureusement, les légats porteurs de la missive, eurent des aventures ; ils cherchent d'abord à Parme, puis à Modène les deux agents impériaux, et naïvement leur expliquent la mission à eux confiée. Avec une bienveillance apparente, les Allemands écoutent leurs confidences, puis ils s'empressent d'envoyer un courrier à Frédéric, le priant de se mettre en garde contre les perfides légats ; d'ailleurs l'heure a sonné de détruire la puissance romaine. Aussi, quand, après avoir été dévalisée et retenue dans le Tyrol, l'ambassade arriva à Augsbourg, le baiser de paix, Frédéric le lui donna fort volontiers ; mais il demeura bien résolu à faire la guerre. Le mois suivant, il passait les Alpes pour cette fameuse expédition qui devait soumettre Rome et l'Italie. Il comptait faire grand ; pourtant, il avouait à son oncle le chroniqueur qu'il se reposait beaucoup sur son génie inventif pour transformer les événements en un beau chapitre d'histoire.

Les cités lombardes demeurent toujours le premier rempart de l'Italie et de Rome. Après le départ de Barberousse, Milan avait repris la tête de la confédération, et visant à l'hégémonie, on l'avait vu détruire Lodi pour assurer sa liaison avec Plaisance et Crême, ses alliées ; elle avait aussi rebâti Tortone, détruite par Frédéric. Milan restait donc la grande ennemie de Barberousse dans l'Italie du Nord ; elle représentait le principe des libertés communales et de l'indépendance italienne, en opposition aux théories absolutistes du César allemand.

Évitant la faute commise lors de sa première expédition, Barberousse mit aussitôt le siège devant Milan avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

une nombreuse armée. Bientôt la ville atterrée fit des propositions de paix : dans l'attitude la plus suppliante, revêtus d'habits grossiers, l'épée sur la nuque et croix en main, les nobles milanais durent jurer fidélité à l'empereur. Mais celui-ci désirait plus encore; il voulait la victoire de ses principes, il voulait une proclamation de ses prétendus droits sur l'Italie et sur Rome.

A Roncaglia, entre Plaisance et Crémone, il tint dans ce but une diète fameuse. Là, devant les représentants de la Péninsule et de la Germanie, Frédéric prit la parole. Il déclara qu'il aspirait à la paix : nul moyen de l'établir solide que de la baser sur l'unanime entente au sujet des droits impériaux. En conséquence, Barberousse demandait qu'on discutât et qu'on recherchât historiquement l'étendue des prérogatives impériales. Sur le champ, l'archevêque de Milan donne avec complaisance une solution vraiment satisfaisante : « Il a plu à votre grandeur, disait-il, de consulter ses fidèles et les élus de son peuple sur les prérogatives du souverain. Sachez donc que le droit de faire les lois appartient à vous seul, parce que votre volonté est elle-même la loi suprême *(tua voluntas jus est)*, et que la justice et les intérêts de l'Empire sont remis entre vos mains : un ordre, une lettre ou un décret de vous deviennent aussitôt une loi obligatoire pour tous. N'est-il pas en effet de toute raison que le commandement appartienne à celui qui est chargé de nous protéger? N'est-ce pas une juste indemnité des soins du gouvernement? » On eût dit la leçon apprise par cœur.

Des légistes, quatre célèbres docteurs de Bologne, Martin, Bulgare, Hugo et Jacob, ne furent pas moins courtisans. On remarquera que l'un d'eux avait un nom juif; de fait, l'argent a dû jouer un certain rôle dans tout cela, et stimuler les convictions. Au moins le droit romain procurait-il aux légistes des excuses que le code ecclésiastique ne fournissait certes pas au servile archevêque. C'est en invoquant ce droit romain, et notamment les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pandectes récemment retrouvés à Amalfi, qu'on qualifiait l'empereur de « dominateur du monde entier ».

Les droits impériaux étaient donc illimités. Par quatre lois parfaitement oppressives, les légistes en assurèrent l'intangibilité : loi relative à la constitution des villes dont l'empereur nommait lui-même podestats et consuls; loi touchant les régales qui, appartenant à l'empereur, ne valaient que pour ceux qui les auraient reçues légitimement de lui; loi applicable aux fiefs qui demeuraient inaliénables sans l'autorisation du suzerain, et dont la possession requérait le serment d'homme-lige; loi concernant les guerres privées et enjoignant à tous de jurer la paix publique comme en Allemagne. En conséquence, Frédéric enverrait bientôt dans les villes des délégués chargés de rechercher et de restituer à l'Empire les droits réguliers, de procéder à la nomination des podestats.

La diète de Roncaglia n'apparaît-elle pas comme une réplique de l'empereur aux prétentions prêtées à la papauté lors de la diète de Besançon? Si les décisions despotiques de Barberousse lésaient les cités lombardes, n'y avait-il pas une puissance en Italie dont les principes et les décisions de Roncaglia menaçaient bien davantage encore l'indépendance temporelle, l'Église italienne et surtout la papauté? Les évêques, en effet, étaient aussi par là mis en en demeure, comme les princes et les villes, d'abandonner leurs fiefs, ou de devenir les vassaux directs de l'empereur. Et le pape lui-même, dans Rome, dans les anciennes et nouvelles donations, dans l'héritage de la comtesse Mathilde, que lui restait-il, si l'empereur y revendiquait l'investiture et l'exercice des droits régaliens ! Les évêques italiens, pourvus de fiefs, allaient-ils donc se soumettre pour les garder, comme cela arrivait en Allemagne depuis le commencement du règne de Frédéric, au serment et au service féodal vis-à-vis de l'empereur? Mais alors, ce n'était plus seulement l'Italie qui devenait une province de l'empire allemand, elle-même, par suite, l'Église ita-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lienne devenait sa première vassale, et le pape, dans Rome dépendante de l'empereur, n'était plus que son chapelain. Ainsi la lutte nouvelle qui se préparait entre le pape et l'empereur devenait toute politique, et l'ancien conflit des investitures se transformait en une guerre de l'empire allemand contre l'indépendance italienne[1]. Conjointement unies, la question italienne et la question romaine se trouvaient dès lors posées avec une netteté et une impériosité qui étaient celles mêmes des principes. Le conflit du sacerdoce et de l'Empire, que le premier voyage de Barberousse n'avait fait qu'esquisser, s'aggravait lors du second voyage dans la mesure même où se précisait le dogme monstrueux de l'omnipotence impériale. Contre ce dogme, le pape allait se dresser en tant que défenseur de Rome et de l'Italie; derrière lui se grouperaient toutes les forces vives de la Péninsule, prêtes à faire obstacle jusqu'au bout à l'impérial intrus.

Sur ces grandes querelles nées de la diète de Roncaglia, se greffait un démêlé secondaire, assez âpre cependant, au sujet de la succession à l'évêché de Ravenne. Le pape envoya au quartier général de Bologne quatre légats; ils étaient porteurs d'une lettre visant les décisions de Roncaglia : Adrien réclamait comme territoires pontificaux Ferrare et les possessions de la comtesse Mathilde, autrement dit, le duché de Spolète, la Sardaigne et la Corse. Au nom des droits du Saint-Siège, il demandait que l'empereur n'exerçât sur Rome aucune suzeraineté, qu'il n'y envoyât pas de représentant, qu'il n'y entretînt pas de rapports avec les magistrats. Car, dans la ville apostolique toute autorité ainsi que les regalia appartiennent à Saint-Pierre; en dépit de la diète de Roncaglia, Rome est papale et non point impériale. Barberousse ne partageait nullement cet avis; il ne voulut rien entendre : « Puisque, disait-il, par disposition divine, je m'appelle et

1. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, pp. 163-164.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

je suis l'empereur des Romains, si je n'ai pas le gouvernement de Rome, je n'ai que l'ombre du pouvoir *(speciem tantum dominationis)*.

En faveur de sa cause, le pape pouvait soulever tout le parti national italien; il n'y manqua pas. En avril 1159, de concert avec le roi de Sicile, on le vit encourager sous main la révolte des Milanais, qui chassèrent les officiers impériaux venus pour élire un podestat. Retenir le plus longtemps possible Frédéric dans la Haute-Italie en lui suscitant des embarras était habile : Milan et Crême vont immobiliser Barberousse et longtemps se rire de lui derrière leurs murailles. D'autre part, le pape devenait de plus en plus Sicilien; les cardinaux gibelins se voyaient décidément évincés; le parti anti-impérialiste, dont l'âme était Roland Bandinelli, l'emportait sans conteste, réclamant avec instance l'excommunication du Teuton.

Si le pape faisait adroitement la guerre à l'empereur, en lui suscitant des ennemis chez lui, dans cette Lombardie où il s'était établi, Barberousse répondait à Adrien par les mêmes procédés; il envoyait à Rome des émissaires chargés de se mettre en rapport avec le sénat et le peuple, et de réveiller le vieux parti républicain. Lui qui avait mis à mort Arnauld, essayait de faire revivre les idées d'Arnauld puisqu'elles pouvaient servir sa politique : ce ne sera pas la dernière fois qu'un empereur tente d'affaiblir ses ennemis en leur conseillant la République. Barberousse réussissait si bien qu'en mai 1159 le pape dut à nouveau quitter Rome et se réfugier à Anagni avec douze cardinaux.

Pour faire échec aux manœuvres césariennes, Adrien se rapproche de plus en plus du parti italien. A Anagni il reçoit les délégués siciliens, les envoyés de Plaisance, de Brescia et de Milan, et engage les villes lombardes à ne pas traiter avec l'empereur sans le consentement pontifical. Pour terminer cette guerre indirecte et diplomatique, présage de luttes plus âpres, le 24 juin 1159, le pape publia le bref suivant contre Frédéric : « La loi divine qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

promet une longue vie à ceux qui respectent leurs parents, menace de mort ceux qui les méprisent ; la vérité dit aussi : quiconque s'élève sera abaissé. Aussi, très cher fils dans le Seigneur, nous sommes grandement surpris de ce que tu ne rendes pas à Saint-Pierre et à l'Église romaine le respect qui leur est dû. Placer dans tes lettres ton nom avant le mien est chose inusitée et inconvenante. Et que penser de la fidélité que tu as jurée à Saint-Pierre quand tu exiges des évêques qu'ils te prêtent serment de vassalité, quand tu interdis l'entrée des villes aux cardinaux, mes envoyés? Réfléchis, réfléchis, nous te le conseillons ; tu as reçu de nous l'onction et la couronne, et en ambitionnant ce qui ne te revient pas, tu pourrais perdre ce qui t'appartient. »

Les réflexions de Barberousse ne le guérirent pas de son orgueil et de son insolence : « A chacun le sien, répondit-il ; je ne méprise pas mes ancêtres desquels je tiens ma dignité et la couronne. Au temps de Constantin le Grand, le pape a-t-il jamais possédé un *regale?* Les *regalia* que possède la papauté, elle les tient de la libéralité des princes. Aussi dans nos lettres à l'évêque de Rome, plaçons-nous, d'après l'ancien droit notre nom avant le sien... Pourquoi n'exigerions-nous pas des évêques serment de vassalité, puisqu'ils possèdent nos *regalia?* Ils doivent ou y renoncer, ou donner à l'empereur ce qui est à l'empereur. Vous donnez une fâcheuse idée de votre humilité et de votre modestie, en exposant à des laïcs de pareils griefs. Nous sommes donc forcé de vous répondre que le monstre de l'orgueil est monté sur le siège de Pierre. » Sous ces lignes pleines d'effronterie et de menace, on devine l'inspiration du chancelier Raynald de Dassel, l'implacable adversaire de la papauté.

Presque au reçu de cette insolence, Adrien IV mourait à Anagni le 1er septembre 1159. Il avait déployé de réelles qualités diplomatiques, et parfois une véritable énergie ; ainsi se montra-t-il lors de sa première entrevue avec Barberousse pour la question de l'étrier. Cependant il lui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

manqua parfois cette fermeté qui lui eût permis d'être maître chez lui, et la faction gibeline du Sacré Collège put malheureusement retarder trop longtemps l'alliance sicilienne qui s'imposait; un peu avant sa mort, au reçu de l'insolente réponse de Barberousse, il hésita à fulminer l'excommunication. Il avait été surtout le pape des négociations; ses combats, il les avait livrés dans les diètes, notamment à Besançon. Mais, dans l'état où était parvenue la crise, les théories impériales et pontificales se trouvaient violemment en opposition; il n'y avait plus à discuter, il fallait agir. La cause de la papauté, ses droits sur Rome, aussi bien que les intérêts généraux de la Péninsule, réclamaient un pape énergique, prêt à résister en face au Staufen et à se mesurer avec ce barbare dans un corps corps sans merci. Comprenant combien serait importante cette nomination du futur pontife, Guillaume de Sicile l'avait préparée du vivant même d'Adrien; déjà, dans le traité conclu avec les villes lombardes on agite le problème de l'élection papale. Nul n'était mieux désigné pour devenir le candidat italien que ce Roland Bandinelli qui, à la diète de Besançon, avait si audacieusement nié les droits absolutistes de l'empereur à la face même de Barberousse; dans le Sacré Collège, il était le chef incontesté du parti guelfe; à coup sûr, il serait un lutteur. Deviendrait-il pape, ou bien se verrait-il supplanté par un candidat impérial? Grave question dont dépendait en partie le sort de Rome et de l'Italie. Comme transition des milieux diplomatiques au théâtre des champs de bataille, la lutte allait se porter sur le terrain électoral.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE II

Les premières Victoires de Barberousse sur Alexandre III.

Les obsèques du dernier pape n'étaient pas sans rapport avec l'élection du nouveau; le scrutin devant s'ouvrir au lieu même des funérailles, sans doute les choses tourneraient-elles tout autrement, selon qu'elles auraient lieu à Anagni, fief du parti sicilien, ou à Rome, fief du parti impérial. Sous la pression du sénat romain, il fut décidé que funérailles et élection se feraient à Rome. Là tout se trouvait préparé pour le triomphe du candidat gibelin : sénateurs, peuple, clergé étaient gagnés. Seul le Sacré Collège faisait exception; mais on était bien décidé à ne lui laisser qu'un rôle intimidé et secondaire.

I. La Candidature de l'Antipape Victor et le Conciliabule de Pavie.

Après trois jours de délibération, toutes les voix des cardinaux, sauf trois, se portèrent sur la personne du chancelier Roland Bandinelli (7 septembre). Cependant deux prélats impérialistes donnèrent leur suffrage à un concurrent, le cardinal Octavien. Si Roland était l'élu du Sacré Collège, Octavien se sentait celui de toute une faction. Ne pouvait-il l'emporter de force? Il le crut, se jeta sur Roland que les cardinaux revêtaient du manteau pontifical. Une lutte épique s'ensuivit; l'emblème fut successivement pris et repris. De guerre lasse, les partisans d'Octavien s'avisèrent d'aller lui chercher un autre manteau tout pareil; il s'en revêtit avec une telle préci-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pitation qu'il le mit à l'envers et le haut en bas; mais il le serra bien fort autour de son cou, et s'étant élancé à l'autel entonna le *Te Deum*. Alors les portes furent forcées; soudoyée par les partisans d'Octavien, une bande armée nettoya la place de tous adversaires. Octavien monta sur le siège de Saint-Pierre; comme un dictateur après un coup d'État, ses partisans l'acclamèrent avec frénésie; il était l'élu de la force.

Il ne restait plus au cardinal Roland qu'à s'enfuir et à se réfugier dans la forteresse de Saint-Pierre. Neuf jours durant, il y fut assiégé par les Victoriens; enfin parvint-il à passer dans une tour mieux défendue du Transtévère.

En se prolongeant, la lutte laissait à la vérité le temps de percer. Quand les impériaux écrivirent aux évêques pour les inviter à assister au sacre de Victor IV, ils essuyèrent des refus. D'autre part, mieux renseigné, le peuple se prononçait contre Victor; à son apparition, les cris retentissaient : « Fils de damné, fils de damné », épithète que lui valait en même temps que son rôle d'antipape, son nom de famille qui était Maledetti. Des paroles passant aux actes, le peuple, sous la conduite d'Othon Frangipani, délivra le cardinal Roland toujours assiégé, et le porta en triomphe jusqu'à Nympha au sud de Rome (17 septembre). Le 20, on l'y sacrait sous le nom d'Alexandre III. Ainsi était annulé le résultat du coup de main impérial. Déjà muni de l'excommunication d'Alexandre, Victor parvint sans doute, quinze jours plus tard, à se faire sacrer, lui aussi, dans le monastère de Farfa. Mais l'assistance était médiocre; le meilleur parrain de l'usurpateur se nommait Othon de Wittelsbach, l'agent attitré de Barberousse. Cet Othon prolongeait ainsi le geste de menace qu'il avait esquissé contre le cardinal Roland, lorsqu'à la diète de Besançon, il s'était élancé sur lui, l'épée haute, pour défendre les droits impériaux.

Avec l'audacieuse franchise du bon droit, Alexandre III écrivit aussitôt aux évêques et à l'empereur pour leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

notifier son élévation à la papauté. Barberousse entra dans une si violente colère que, sans l'intervention des ducs Welf et Henri le Lion, il eût fait décapiter sur-le-champ les légats porteurs de la lettre. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence : en dépit de la pression exercée par les émissaires impériaux, notamment par le comte palatin Othon, la fortune de Victor IV périclitait; l'épiscopat et le clergé se prononçaient en masse contre lui.

Barberousse comprit alors que c'était non par la fureur, mais par l'habileté qu'il pourrait vaincre; il joua au grand impartial, écrivit en toute honnêteté aux évêques de son empire, puis aux rois de France et d'Angleterre, de ne pas se prononcer prématurément entre les deux candidats; ne fallait-il pas que la lumière se fît d'abord sur la ténébreuse affaire? Puis, en qualité de protecteur de l'Église, il décida la réunion d'un concile général qui prononcerait avec pleine justice sur la cause d'Alexandre et de Victor. Il essaya de faire prendre au sérieux par tous cette comédie de la révision; aux rois d'Angleterre, de France, d'Espagne et de Hongrie il demanda avec instance qu'ils envoyassent des prélats au concile.

Enfin, une ambassade composée des évêques Herman de Verden et Daniel de Prague convoqua les deux rivaux, non toutefois dans les mêmes termes; d'Alexandre III on disait le cardinal Roland, d'Octavien le pape Victor. N'était-ce point supposer résolu dans le sens impérial le problème posé? La convocation portée à Alexandre n'en contenait pas moins ces paroles : « Nous vous invitons au nom du Tout-Puissant à assister à ladite cour... Le ciel est témoin que nous ne sommes dirigé dans cette importante affaire par aucun motif de haine ou d'affection personnelle; nous désirons seulement contribuer de tout notre pouvoir à assurer la paix de l'Église. Si vous refusez de vous soumettre au jugement de cet auguste tribunal, Dieu vous verra et prononcera. » Alexandre ne se laissa pas intimider; son élection était absolument valide, il la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

déclara indiscutable. « Attaché sincèrement à l'empereur, nous nous étonnons fort de ce qu'il refuse à nous ou plutôt à Saint-Pierre et à la sainte Église romaine l'honneur qui leur est dû. Il a écrit à nous et à nos frères, convoquant tous les évêques de son empire à son camp devant Pavie pour y délibérer sur les divisions qui affligent l'Église. En agissant ainsi, il a oublié la conduite de ses ancêtres, et dépassé les limites de son pouvoir, car il a convoqué un concile à l'insu du pape, et nous y a invité comme l'un de ses sujets... Même les moindres Églises sont mieux traitées par les princes que ne l'est maintenant par l'empereur l'Église romaine. »

L'assemblée de Pavie n'en fut pas moins ouverte, le 5 février 1160, et aussitôt on voulut la dénommer orgueilleusement concile œcuménique; en réalité elle ne fut jamais que le conventicule de Barberousse. Cinquante évêques y figuraient seulement, tous Italiens ou Allemands. Vivement sollicités, les souverains de France et d'Angleterre avaient bien consenti à expédier des envoyés mais uniquement à titre de spectateurs. Devant une telle assemblée de courtisans, Frédéric prononça un discours, émouvant d'impartialité : « Je n'ignore pas, disait-il, qu'en vertu de la dignité impériale, j'ai le droit de convoquer les conciles, surtout à une époque où l'Église court de si grands dangers (comme ont fait Constantin, Théodore, Justinien, et plus tard Charlemagne et Othon), cependant je laisse à votre prudence le soin de décider cette difficile question... Nous vous engageons à vous conduire en cette affaire en ne perdant jamais de vue la responsabilité qui vous incombe devant Dieu. » Sur ce, il quitta l'assemblée par surcroît d'impartialité. En fait, ne savait-il pas qu'il n'avait pas besoin d'être présent pour imposer son avis?

Pourtant, si flagrante apparaissait l'injustice à commettre, qu'il y eut plus de tiraillement qu'on n'avait prévu. Dans l'assemblée, un parti protestataire se forma, com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

posé d'évêques italiens; conscients de leur incompétence, ils demandaient qu'on remît la décision à un concile vraiment œcuménique. Mais, conduite par le chancelier Raynald de Dassel, la faction allemande voulait absolument l'emporter : elle argua qu'un nouveau voyage en Italie serait très coûteux, que d'ailleurs Alexandre, contumace, ne méritait pas de tels ménagements, qu'enfin ce même Alexandre avait eu l'audace de concerter avec les Lombards et les Siciliens une ligue anti-impériale : ce dernier grief s'appuya sur des pièces incontestablement fausses. Promesses aux uns, menaces aux autres, rien ne fut omis. La voix des opposants, on la couvrit; de dégoût plusieurs prirent la fuite, notamment l'évêque même de Pavie. Ainsi se forgeait l'unanimité victorienne et impérialiste. « Sous l'influence d'un terrorisme de plus en plus violent », un récit officiel fut définitivement rédigé, d'après lequel Octavien avait été élu sans conteste évêque de Rome. Quant à Roland, un vil imposteur.

Au concile allemand manquait la fortune de devenir vraiment œcuménique; en frais de miracles, on accomplit encore celui-là. Il n'y avait que quarante-quatre évêques adhérents; pourtant on parvint à coucher, au bas de l'encyclique finale, cent cinquante-trois signatures d'évêques; après quoi, on osa bien ajouter : « Quant aux abbés, archidiacres et prévots, présents ou qui ont donné leur approbation par lettres, impossible de les compter; » on enregistra aussi l'approbation toute imaginaire des rois d'Angleterre, de France et de Hongrie. Jamais imposture ne fut plus grande dans une assemblée, jamais ne se joua plus cyniquement la comédie du concile *(scenae theatralis haec species quamverendi concilii imago)*. On avait demandé à Barberousse de sanctionner l'arrêt conciliaire; avec une profonde humilité, il déclara que simple laïc, il ne pouvait que souscrire au jugement des clercs. Le 12 février, l'empereur allait chercher processionnellement Victor au couvent de San-Salvanda; Barberousse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

n'hésita plus cette fois à tenir l'étrier du pape pour l'aider à descendre, il l'accompagna jusqu'à l'autel, lui baisa les pieds. Au milieu de ces démonstrations d'une humilité triomphante, Frédéric pouvait se croire vainqueur.

Pure illusion ! Il avait beau brandir en signe de victoire les cent cinquante-trois signatures épiscopales du conciliabule de Pavie, personne n'y croyait. Inquiets de telles prétentions, les rois de France et d'Angleterre rassemblaient à Londres, à Beauvais et à Toulouse, des conciles, d'une équité implacable, et qui se déclaraient unanimement pour Alexandre. En Espagne, en Scandinavie, à Constantinople on s'élevait contre la flagrante fourberie de Barberousse. Partout où sa main brutale ne pouvait exercer de contrainte, le clergé embrassait franchement la cause romaine, notamment sa partie la plus saine, le clergé régulier. En Allemagne même, un parti protestataire surgissait : l'évêque Eberhard de Salzbourg en était l'âme énergique et agissante; derrière lui se groupaient résolus et combatifs les cisterciens et les chartreux; vainement, Frédéric furieux les chassait-il du royaume; ils n'en faisaient que plus efficacement campagne en faveur du vrai pape. Dans sa ville de Rome, celui-ci recueillait d'ailleurs tous les suffrages; on y chansonnait avec désinvolture l'antipape, voleur fébrile du manteau de pourpre; et bientôt, par toute la chrétienté courut cet impertinent refrain :

Beau fils au manteau retourné
Ne sera pape couronné.

Si bien appuyé par l'opinion, et fort de son droit, Alexandre fulminait l'excommunication contre Barberousse en personne, contre le comte palatin Otton, contre les fauteurs du schisme : « Voulant montrer qu'il soumettait à son pouvoir l'Église de Dieu et la réduisait en servitude, l'empereur a remis à l'apostat Octavien les insignes du pontificat... Ce Frédéric qui ne remplit plus l'office

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'un empereur, mais d'un tyran, le schismatique Octavien et tous leurs principaux fauteurs, nous les avons excommuniés publiquement le jour de la Cène du Seigneur, les cierges allumés, au milieu des prêtres, des nobles et du peuple assemblés dans l'Église. »

Il fallait que nous insistions sur les péripéties de ce fameux conciliabule de Pavie. Dans le conflit du sacerdoce et de l'Empire, le moment apparaît décisif : Victor triomphe-t-il, Rome est livrée à l'Allemagne; par contre, si Alexandre l'emporte, la papauté demeure libre et bientôt, avec l'aide des Lombards, elle tiendra en échec le Teuton vorace. Somme toute, après Pavie, la politique annexionniste de Barberousse semblait perdue devant l'opinion, et Rome pouvait se croire sauvée. Mais le bras du César allemand tenait la massue d'Hercule; il ne se résignerait pas à demeurer inactif tant que la ville impériale ne tomberait pas à sa merci.

2. Le deuxième Voyage de Barberousse en Italie : La Prise de Milan.

Pavie avait été un échec moral. Frédéric résolut de s'en venger par un incontestable succès matériel, en s'emparant de Milan, la clef de l'Italie et de Rome, le plus ardent soutien d'Alexandre. Il fit donc venir d'Allemagne une immense armée qui cerna la grande ville lombarde. La tactique de Barberousse, — si l'on peut appeler cela une tactique — consistait à tout dévaster autour de Milan, à brûler les récoltes et arracher les vignes, afin de réduire les habitants par la famine; impitoyablement ceux que l'on prenait portant des vivres aux assiégés avaient la main droite enlevée; en un seul jour, il en fut coupé vingt-cinq.

Intrépides, les Milanais résistèrent durant les années 1160 et 1161; ce ne fut qu'au printemps de 1162 qu'ils cédèrent enfin et capitulèrent sans condition. De l'autre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

côté des Alpes, la reddition de la capitale lombarde est restée fameuse comme chez nous celle d'Eustache de Saint-Pierre et des bourgeois de Calais. Installé sur un trône au milieu de Lodi, Frédéric reçut, le 1er mars, les principaux personnages de Milan, l'épée sur la nuque, les pieds nus. « Nous avons forfait, dirent-ils, en prenant les armes contre l'empereur notre maître; nous lui en demandons pardon, et le prions au nom de Dieu, de saint Ambroise et de tous les saints, d'épargner la ville et de faire paix à ses sujets repentants et soumis. » Impassible *(facie non commutata)*, l'empereur reçut les clefs de la ville. Trois jours après, trois cents chevaliers venaient encore se prosterner devant Barberousse. Enfin le troisième dimanche de mars, la foule des Milanais vint faire amende honorable, tête nue, pieds nus, corde au col, bannières renversées.

Burchard nous a laissé de la scène ce dramatique récit :

« Le troisième dimanche de mars, ils vinrent avec le *caracciolo* ou char de la ville, et avec toutes leurs bannières au nombre de plus de cent. Ils entrèrent en bon ordre dans la ville et s'avancèrent vers le palais de l'empereur qui, assis sur un trône élevé, était aperçu de loin. Les trompettes debout sur le char faisaient retentir leurs instruments d'airain et semblaient entonner les obsèques de leur orgueil mourant et qu'on allait ensevelir; après avoir fini d'en sonner, ils les déposèrent aux pieds de l'empereur. Après que les Milanais eussent abandonné à l'empereur tout ce qu'ils possédaient, le char s'avança le dernier, et il inclina son mât qu'il tint baissé jusqu'à ce qu'il en eût enlevé l'étendard, et l'eût fait relever pleinement subjugué. Alors tous les chevaliers et le peuple se prosternèrent la face contre terre, pleurant et demandant miséricorde. Un de leurs consuls pérora pathétiquement, et lorsqu'il eut fini son discours, toute la multitude se prosterna derechef, et tendant les croix qu'elle tenait, elle implorait merci par la vertu de la croix avec de grandes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lamentations. Tous ceux qui étaient là furent touchés jusqu'aux larmes, mais la face de l'empereur demeura immobile; enfin, le comte de Biandrate, parlant pour ses anciens amis, excita la compassion en leur faveur et nous fit tous pleurer. Lui-même, la croix à la main, tomba en suppliant aux pieds de l'empereur, et toute la multitude se prosterna de nouveau avec lui. L'empereur seul endurcit son visage et le rendit comme la pierre *(solus imperator faciem suam firmavit ut petram).* »

Le farouche Barberousse ordonna aux Milanais d'abattre leurs murailles et d'évacuer la ville, il les fit camper en quatre villages, puis il décida le pillage et la destruction complète de la grande cité. « C'était là, disait-il, le fait de sa miséricorde; s'il avait agi selon sa justice, il aurait dû leur faire perdre la vie à tous. » Sous l'épouvante causée, se soumirent les autres communes lombardes, Brescia, Plaisance, Crémone, Pise, Mantoue, Vérone, etc. et à leur suite les villes de l'Italie centrale, Bologne, Imola, etc. La victoire de Frédéric paraissait complète. Avec Milan, la clef de Rome même lui était livrée. S'il n'avait pu solutionner la question italienne par la ruse d'une élection simoniaque, tout semblait indiquer qu'il venait de le faire par la force en s'emparant de Milan.

La victoire de l'empereur mettait le pape aux abois. Dès 1161, Alexandre III était rentré à Rome, à la faveur des élections sénatoriales; trois semaines écoulées, devant la menace d'une révolution gibeline, devant celle des troupes impériales, il avait dû quitter la ville. Il erra d'une cité à l'autre, de plus en plus anxieux du sort de Milan auquel le sien était si étroitement lié. Sous la menace toujours plus grande, à la fin de 1161, il s'embarqua à Terracine sur quatre galères, et se rendit à Gênes où il resta plus de deux mois, y faisant les frais d'une correspondance digne et calme comme aux plus beaux jours. Mais après la prise de Milan, Gênes même se trouvait menacée; force fut à Alexandre de la quitter. Il passa en France

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pas comparable à je ne sais quelle Bretagne isolée et sans influence; elle constitue pour l'envahisseur un ennemi lointain, difficile à saisir, et tandis qu'on l'ira traquer, les Lombards n'auront-ils pas beau jeu à s'insurger et à couper les communications?

Aussi, Barberousse eût-il dû sacrifier tout le reste à cette entreprise. Au lieu de cela, il se laissa intimider par les manœuvres diplomatiques d'Alexandre. D'ailleurs, il est probable qu'il ne comprit pas alors la décisive importance d'une si lointaine conquête. Il quitta l'Italie, la croyant subjuguée. Cet homme a des projets gigantesques, mais il ne sait pas en achever l'exécution : lors du premier voyage, il a conquis la Lombardie, mais non pas Milan qui en demeure le centre; lors du deuxième voyage, il prétend avoir dompté l'Italie entière, mais il ne s'est pas approprié la Sicile, son plus redoutable contrefort. On le voit pressé de s'en aller par delà les Alpes à la recherche d'une nouvelle conquête, celle du royaume d'Arles [1]. Jouissant chez lui d'une autorité restreinte et discutée, Barberousse veut absolument être maître chez les autres, dans des contrées qui, géographiquement et moralement, sont incompatibles avec l'Empire. N'apparaît-il pas comme l'incarnation même du génie germain, orgueilleux, imaginatif et rêveur? Avec lui plus qu'avec nul autre, « l'Empire est une épée dont la pointe est partout, dont la poignée n'est nulle part ». Et voilà pourquoi la chute de Milan n'implique pas la mort de Rome et de l'Italie; l'énergie d'Alexandre III peut encore obtenir des triomphes.

Somme toute, par son action diplomatique, ce grand pape parvint à immobiliser Barberousse. Pourtant, il ne réussit pas dans son projet de coalition européenne. Deux causes principales peuvent être attribuées à cet échec :

1. On appelle royaume d'Arles cette partie de la Gaule orientale qui s'étend entre la Saône, le Rhône et les Alpes, et dont la capitale devrait être Lyon.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'antipathie foncière des Grecs et des Siciliens, et le conflit franco-anglais.

L'aide anglaise constituait alors l'appoint le plus efficace. Les légats pontificaux l'avaient bien compris; ils firent tout pour plaire d'abord au Plantagenet. Or, certaines questions de mariages altéraient alors plus ou moins les rapports d'Henri II et de Louis VII. Veuf de Constance de Castille, celui-ci s'était aussitôt remarié avec Adèle de Champagne, union politique qui vexa le roi anglais. Il y répondit par le même procédé; bien que les deux fiancés n'eussent guère que neuf ans à eux deux, il maria son fils aîné avec la petite Marguerite de France, qui apportait en dot le Vexin. Dans le besoin où ils se trouvaient de faire plaisir au roi d'Angleterre, les délégués pontificaux y donnèrent leur approbation. Le mécontentement de Louis VII fut extrême; Alexandre III n'en tint pas compte suffisamment.

3. La Mystification de Saint-Jean de Losne.

Louis fit mine de se rapprocher de l'empereur. Simple geste d'intimidation ! Pouvait-il consentir à une véritable alliance avec le puissant Barberousse, convoiteur du royaume d'Arles? Malheureusement ce qui, dans son intention, ne devait être que discrète diplomatie, devint bientôt, par la faute de son entourage, engagement dangereux dont la France et la papauté auraient pu grandement pâtir. Il existait, en effet, à la cour capétienne un parti germanophile, conduit par le beau-frère même du roi, Henri le Libéral, comte de Champagne, et par Manassès de Garlande, évêque d'Orléans. Or, Henri le Libéral fut précisément désigné pour négocier l'accord impérial; au lieu de l'esquisser, il s'y engagea à fond. On alla jusqu'à convenir que l'empereur et le roi se rencontreraient à Saint-Jean de Losne, que chacun amènerait son pape, et que, choisis dans les deux nations, des arbitres tranche-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cheraient l'affaire. Si Louis VII n'accomplissait pas le traité, Henri le Libéral promettait de passer à l'empereur et de lui faire hommage de son fief.

Frédéric était joyeux; il croyait tenir le succès. Déjà prévoyait-il les résultats de l'entrevue de Saint-Jean de Losne : Alexandre refusant d'y comparaître, la cause de Victor dès lors triomphante, Rome cité impériale sous un pape chapelain de l'empereur. Aussi étaient-ce non seulement les princes et les évêques de son empire, mais encore les rois et seigneurs étrangers que Frédéric invitait à l'Assemblée; la France y serait aussi très représentée; on ne pourrait plus parler d'un concile trop germanique. Sûr du succès, Barberousse faisait dire partout que le Capétien se déclarait disposé à reconnaître Victor IV; il laissait écrire à Henri de France, archevêque de Reims et propre frère de Louis VII, une lettre où l'on annonçait la venue du roi à Saint-Jean de Losne « pour faire solennelle adhésion au pape Victor »; quasi publique et quasi officielle, cette confidence était signée par Raynald de Dassel, le propre chancelier du Staufen. Élargissant encore ses espérances, celui-ci voyait déjà le roi de France joué par l'assemblée, et l'emprise germanique assurée sur le royaume d'Arles; déjà il convoquait près de lui l'archevêque de Besançon « avec les autres fidèles de l'Empire ». A moi, Rome et l'Italie ! A moi, le royaume d'Arles ! pensait Frédéric. Jamais rêve germanique n'avait été plus grandiose.

Or, il arriva d'abord que, fort de la justice de sa cause, Alexandre refusa de venir à Saint-Jean de Losne, comme jadis à Pavie. « Je m'étonne, lui dit Louis VII en le voyant à l'abbaye de Souvigny, je m'étonne qu'ayant conscience de votre droit, vous laissiez passer l'occasion de le justifier par l'exposé public de votre cause. » Alexandre resta inébranlable dans sa dignité; tout au plus accorda-t il l'envoi de quatre légats pontificaux à seul titre de spectateurs ennuyés. C'était une première déconvenue pour le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

roi de France qui, dès lors, pouvait prévoir le succès du pape impérial avec toutes ses conséquences politiques. Il avait voulu effrayer Alexandre et non pas l'abattre.

Déjà inquiet, Louis VII arriva à Dijon où l'attendait Henri le Libéral. Celui-ci de lui expliquer qu'Alexandre refusant de comparaître, la reconnaissance de Victor devenait inévitable, que d'ailleurs si le roi de France n'y adhérait pas, il se verrait forcé, lui comte de Champagne, de passer à l'Empire avec tous ses biens, en raison d'engagements pris envers Barberousse. Louis VII alors voit très clair : il comprend qu'il a été joué par un parti germanique, il pénètre toutes les conséquences funestes qu'entraînerait l'entrevue. Il ne cherche plus qu'à gagner du temps. Au jour fixé, le 29 août, l'empereur paraît sur le pont de Saint-Jean de Losne, n'y trouve personne, y laisse des représentants. A son tour, Louis VII s'approche, mais flairant un piège, il n'envoie sur le pont, lui aussi, que des ambassadeurs. Ceux-ci requièrent des Allemands un délai : leur maître n'a pas connu assez tôt les véritables clauses du traité. Les impériaux se refusent à aucune concession; Louis VII ne s'en retourne pas moins à Dijon; le triomphe de l'antipape s'en trouve retardé et compromis.

Cependant Frédéric tient à son concile, dont il attend de si beaux résultats. Habilement, il utilise les engagements d'Henri le Libéral pour contraindre Louis VII par la crainte. Intimidé, le roi de France accepte; il va jusqu'à offrir en garantie trois grands feudataires de son royaume : le duc de Bourgogne, le comte de Flandre et le comte de Nevers. Ne semble-t-il pas que les intérêts romains et français soient définitivement compromis? Mais le pape est là. Aux procédés d'intimidation de Barberousse il oppose d'autres procédés d'intimidation en négociant l'alliance anglaise; par l'entremise de trois évêques anglais et d'Arnulf de Lisieux, il s'adresse au roi Henri II. Chez celui-ci le sentiment très net du péril impérial domine tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

autres considérants; promettant son secours à Alexandre, il ose bien menacer l'empereur de marcher contre lui avec son armée de Normandie.

Pour le roi de France, perplexité et irrésolution toujours plus grandes. Néanmoins, en vue de faire face à ses promesses, il se rend sur le pont de Saint-Jean de Losne. Il y rencontre le chancelier Raynald de Dassel, et celui-ci lui expose de nouveaux plans, plus impérialistes que jamais, trop prétentieux et trop insolents pour être habiles. « L'empereur et les évêques de l'Empire, dit-il, ont seuls qualité pour juger des élections pontificales; le roi de France et son clergé sont convoqués uniquement pour entendre le prononcé de la sentence impériale et promettre de s'y conformer. » Parler ainsi n'était-ce pas offrir à Louis VII l'occasion de se tirer d'un mauvais pas? Se retournant vers Henri le Libéral, il s'écrie : « Eh bien, comte, vous êtes présent, vous êtes témoin, vous voyez que l'empereur qui, d'après vous, devait se trouver ici, est absent, et que ses représentants viennent devant vous de changer les termes du procès ! — C'est vrai, répond le comte. — Alors, je suis libéré de tout engagement. — Vous êtes libre, réplique Henri. —Vous avez dégagé votre parole, corroborent tous les barons et évêques de l'escorte. » Louis alors de tourner bride. En vain les impériaux le poursuivent, lui criant des promesses : « J'ai fait tout ce que je devais faire », répondait-il en s'enfuyant. Au galop de son cheval, il se dérobait aux prétentions impériales sur Rome et sur le pape [1].

Ainsi se terminait par la défaite de Barberousse l'incident ou mieux la mystification de Saint-Jean de Losne. En exagérer l'importance serait difficile. « Par cette résolution, le roi de France infligea à la cause du schisme un coup, dont elle était condamnée à mourir, d'une mort

1. Sur l'entrevue de Saint-Jean de Losne, voir LAVISSE, *Histoire de France*, t. III, 1re partie, pp. 36-44.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lente en vérité, mais fatale; au milieu de ce siècle que l'on a justement appelé le siècle ecclésiastique, la royauté française venait de renouveler son alliance avec l'Église par un acte sur la portée duquel il était impossible de se méprendre, et de déjouer du même coup les desseins qui voulaient asservir le pouvoir spirituel au pouvoir temporel. Immense fut en Europe le retentissement de la décision de Louis VII; immense aussi la colère de l'empereur qui, paraît-il, alla jusqu'à s'exhaler en vaines menaces contre le roi de France [1]. »

Sans doute le Capétien ne poussa-t-il pas à l'extrême son opposition à Barberousse; ce fut plutôt une résistance passive, la plus conforme à son tempérament, la plus habile aussi. Ne pouvait-il craindre qu'en provoquant ouvertement l'empereur, il ne le poussât vers l'alliance anglaise? Le résultat moral n'en fut pas moins excellent; voyant le parti alexandrin soutenu par la France, nombre de pusillanimes, surtout parmi les clercs, se prononcèrent en sa faveur. On le constate particulièrement dans les régions limitrophes de l'Empire, dans ce royaume d'Arles où l'influence du Staufen et du Capétien ne cessent de se combattre. L'exemple le plus frappant est celui de Cluny, gouverné par un certain Hugues, héritier abâtardi d'un grand nom. Avant Saint-Jean de Losne, il écrivait larmoyant : « L'empereur nous menace de nous enlever tout ce que nous possédons si nous ne nous rangeons pas à son opinion. Les rois de France et d'Angleterre menacent d'expulser tout ce qui tient à nous dans leur royaume si nous n'acceptons l'obédience du seigneur pape Alexandre. Or le corps de l'Église de Cluny se compose de deux parties intégrantes : l'une est dans l'Empire, l'autre dans les royaumes; malheur à nous quelle que soit celle que nous perdions. De toutes parts ce sont pour nous des angoisses comparables à celles de Suzanne. » Et Hugues avait conclu

1. FOURNIER, *Le Royaume d'Arles*, p. 46.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en obéissant sans fierté au voisin le plus menaçant, à Barberousse. Mais au lendemain de Saint-Jean de Losne, tout change; les moines de Cluny chassent cet abbé trop circonspect, d'ailleurs déposé par Alexandre; ils élisent à sa place un abbé fermement romain. Évidemment, un tel cas ne fut pas isolé; se sentant soutenus par la France, les plus timides se découvrirent de la bravoure.

Alexandre III restait le véritable vainqueur. L'empereur, sans doute, voulut prendre sa revanche : le 7 septembre 1162, il tenait à Dôle un grand concile, réduit par l'absence des rois de France et d'Angleterre, à n'être plus qu'un conciliabule germanique. Victor y défendit la validité de son élévation, puis Barberousse prit la parole : « Il avait invité les petits rois (*reguli*, ceux de France et d'Angleterre) à une conférence pour terminer le débat qui déchirait l'Église, mais ils n'avaient pas comparu parce que, au mépris des droits exclusifs de l'empereur romain, ils prétendaient instituer un pape romain et s'arroger une juridiction sur Rome où ils n'avaient que faire. » Le chancelier Raynald de Dassel appuya dans le même sens : que les rois de France et d'Angleterre prétendissent participer à l'élection de l'évêque de Rome, ville impériale, n'était-ce pas aussi exorbitant qui si l'empereur s'arrogeait le droit de participer à l'élection d'un évêque français ou anglais? Raynald répéta cette ridicule comparaison successivement en latin, en français et en allemand afin que personne n'en perdît rien. C'était une nouvelle affirmation des prétentions impériales sur Rome, mais cette fois, les entendeurs changeaient de nom; ils ne s'appelaient plus Alexandre III et les Italiens, mais Louis de France et Henri d'Angleterre; les ambitions romaines de l'empereur allaient-elles donc froisser l'univers entier?

Et par une curieuse aberration, l'échafaudeur de rêves grandioses qu'était Barberousse, rapetissait le Saint-Empire aux proportions d'un domaine national, et la catholicité à celles d'une simple Église impériale. Ainsi pré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tendait-il briser cette idée d'une chrétienté unifiée, telle que l'aurait voulue le moyen âge. Ces « deux moitiés de Dieu » que devaient être le pape et l'empereur, sa solution de la question romaine les transformait en deux personnages étriqués, l'âme et le corps d'un organisme particulier et non plus de toute la société chrétienne, l'un n'étant plus que le roi d'une Allemagne émiettée, et l'autre le chapelain du premier. Qu'il y a loin des grandes figures d'Adrien et de Charlemagne à celles de Barberousse et de Victor !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE III

Le Triomphe passager de Barberousse.

Après le coup manqué de Saint-Jean de Losne, la cause de l'antipape ne fit que perdre. La reconnaissance d'Alexandre III par les rois de France et d'Angleterre fortifia en Allemagne même le parti alexandrin groupé autour d'Eberhard de Salzbourg. En vain, Victor IV jeta-t-il l'anathème sur ses adversaires au conciliabule de Trêves (1er novembre); on était beaucoup moins sensible à cet éclat de son pouvoir moral qu'à ses exigences matérielles, à ses levées de subsides. Raynald de Dassel parvenait, sans doute, à convaincre plus aisément les Italiens par un système d'implacable terrorisme : il chassait les évêques dévoués à la cause d'Alexandre, exilait ses parents, confisquait leurs biens. Vers la fin de 1163, l'empereur venait constater lui-même les bons effets de mesures aussi persuasives. De moins en moins victorieux, l'antipape Victor eut l'ingénieuse idée de résoudre la question en disparaissant de la scène : il mourait à Lucques le 20 avril 1164. « Il alla, dit un vieux chroniqueur, impénitent et excommunié, de cette vie en enfer. »

I. La Candidature de l'antipape Pascal et le Conciliabule de Wurtzbourg.

Excellente occasion, semblait-il, pour Barberousse, de se débarrasser d'un inextricable problème ! Depuis trois ans, la défense de l'antipape ne le contraignait-elle pas à patauger dans des conciles burlesques qui avaient déconsidéré le Saint-Empire et le saint empereur, et qui menaçaient de lui mettre à dos l'autre moitié de l'Europe, la France,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Angleterre, et peut-être demain l'Italie frémissante sous le joug? Il hésita un moment, et dans son entourage il se trouva des hommes de bon sens pour lui conseiller la réconciliation avec Alexandre, tel par exemple son cousin Conrad de Wittelsbach, archevêque élu de Mayence. Mais, ne l'oublions pas, à propos de l'élection pontificale, toutes les ambitions romaines de Barberousse étaient en jeu, et bellement se trouvaient-elles évincées si Alexandre l'emportait. Alexandre reconnu, adieu sans doute les grands ennuis, mais adieu aussi les projets caressés, la domination sur Rome et la Péninsule : c'était la ruine du nouveau Charlemagne !

On comprend que Frédéric devînt hésitant et perplexe. Quelqu'un cependant l'était moins que lui : le chancelier Raynald. Cet ultra-impérialiste comprenait d'ailleurs que la réconciliation de Barberousse et d'Alexandre causerait sa perte. Il résolut donc de brusquer les événements, et de forcer la main à son maître. A Lucques, il reçoit une lettre de Frédéric lui enjoignant de surseoir à toute élection nouvelle; il ignore systématiquement ces instructions, bien décidé à prétendre qu'il les a reçues trop tard. Le jour même de l'enterrement de Victor, il assemble le Sacré-Collège. Quel Sacré-Collège! Le conclave se composait de deux cardinaux, ni plus ni moins : Guy de Crème, et Jean du titre des Saints-Silvestre et Martin; en plus, deux prélats allemands et le préfet de Rome. A l'unanimité, on élut d'abord Henri, évêque de Liége, qui, peu flatté, refusa. On nomma alors Guy de Crème. Autrefois il avait adapté à la hâte le manteau papal sur les épaules de Victor l'usurpateur; cette fois, il l'accepta pour lui-même, fut sacré par Henri de Liége, prit le nom de Pascal III. Grâce à lui, on verrait les conflits de Barberousse et d'Alexandre se prolonger longtemps encore, et la question romaine demeurer l'âpre souci du monde chrétien.

Sans doute était-il plus difficile encore de faire accepter

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pascal III que Victor : l'anti-papisme peut être un accident, il est dangereux de l'ériger en institution devant une Europe catholique. Dès lors, le parti d'Alexandre gagne de plus en plus ; on voit des personnalités comme Conrad de Mayence passer à lui et saisir l'occasion d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle pour lui présenter ses hommages. Et quand, revenant d'Italie, Raynald de Dassel s'avisera de réunir à Vienne une assemblée des évêques bourguignons, à grand'peine obtiendra-t-il qu'ils ne prononcent pas l'excommunication contre Pascal. Dans cette région du royaume d'Arles, saint Pierre de Tarentaise fait hardiment campagne en faveur du pontife romain. Avec l'audace d'un homme de Dieu, il ne craindra pas d'aller trouver Barberousse lui-même à Besançon, et de le sommer, au nom de la sainte Église, de mettre fin aux horreurs du schisme. Tel était l'ascendant de Pierre de Tarentaise que non seulement Barberousse ne l'inquiéta pas, mais qu'il se sentit contraint par le sentiment populaire de l'entourer d'honneurs [1].

Il était donc nécessaire de frapper un grand coup. Une manifestation s'imposait : proclamer les droits de Pascal dans un grandissime concile qui serait le Pavie de ce nouveau Victor. Peu après son retour d'Italie, Barberousse convoquait la diète de Wurtzbourg (Pentecôte 1165). Mais bien que l'Assemblée fût, cette fois, exclusivement allemande, pas plus qu'à Pavie on n'y put trouver l'unanimité impérialiste. Une imposante minorité parle en faveur d'Alexandre, et dans le sens de la réconciliation. L'accord, disait-on, restait possible ; on le discuta.

Malheureusement, ce diable de Raynald survint le lundi de la Pentecôte, et dans un discours fort habile, montra que, tout au contraire, l'occasion s'offrait unique de faire opposition à Alexandre. En effet, on pourrait être sûr

1. Voir la biographie de saint Pierre de Tarentaise, dans *Acta Sanctorum*, mai, t. II, pp. 320 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

maintenant de l'alliance anglaise; car Henri II venait de se brouiller avec le pape au sujet du primat de Cantorbéry, Thomas Becket. Prêter un serment général de haine à Alexandre et à ses successeurs, voilà quelle était la conduite opportune. Dans un délai de six semaines après la dissolution de la diète, tous les abbés, prêtres et supérieurs ecclésiastiques, tous les nobles de l'Empire devraient prêter un tel serment sous peine de déposition, de confiscation des biens; voire de bannissement et de mutilation.

Cramponné à ses illusions romaines, l'empereur accepta le projet de son chancelier; mais l'assemblée s'y montrait moins disposée. L'archevêque de Magdebourg apostropha Raynald, lui reprocha de compromettre les autres à fond, alors que lui ne s'engageait qu'à demi. N'avait-il pas toujours différé de devenir prêtre, afin que n'ayant pas reçu le pallium de l'antipape, il pût encore, le cas échéant, se réconcilier avec Alexandre. « Par ce serment, s'écria l'archevêque de Magdebourg, nous brûlons nos vaisseaux, aussi ne le prêterons nous pas, tant que le chancelier n'aura de son côté, coupé le pont qui lui ménagerait une retraite. » Barberousse lui-même trouve l'objection valable, il presse Raynald de céder; celui-ci s'y refuse. Frédéric entre alors dans une de ces terribles colères de barbare qui faisaient tout trembler; à Raynald il reproche d'avoir prolongé le schisme et la guerre, d'avoir exposé les autres en se couvrant lui-même et il lui jette à la face l'épithète de lâche. Force fut à Raynald de se rendre et de consentir à l'ordination. Mais en s'inclinant sur un point particulier, il faisait capituler l'assemblée sur la question de l'antipape; vaincu, il triomphait.

L'empereur, les princes laïques et ecclésiastiques jurèrent; même les absents durent aussi jurer. Barberousse fait campagne en personne à travers l'Allemagne pour imposer à tous le serment de Wurtzbourg; impitoyablement, il destitue les réfractaires et, à son approche, Conrad

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Wittelsbach s'enfuit de Mayence et se réfugie en France près d'Alexandre III. A Wurtzbourg, l'Allemagne entière s'est levée contre le pontife romain; elle a juré haine non seulement à Alexandre, mais aux successeurs d'Alexandre; c'est à fond qu'elle s'engage dans le schisme. Voici la guerre conciliaire parvenue à sa phase extrême et provocante; elle serait maintenant trop bénigne pour satisfaire les passions et les ambitions tudesques; aussi va-t-elle faire place aux hostilités ouvertes, à l'expédition contre Rome. Wurtzbourg marque cette transition.

Mais, pendant ce temps, que devenait Alexandre? De la France, terre d'asile, il s'était ingénié à former contre Barberousse une coalition européenne où entreraient l'Angleterre, la France, l'empire grec, le royaume de Sicile, la Hongrie et la république de Venise. Projet grandiose, plus grandiose que pratique.

Sans doute, les démêlés d'Alexandre et de Louis VII s'étaient-ils heureusement dénoués à Saint-Jean de Losne; mais la France ne pouvait marcher seule contre Barberousse, il lui fallait l'alliance anglaise; or, à ce moment même, Henri II se brouillait plus ou moins avec le pape au sujet du primat Becket. Dans ces difficiles conjonctures, Alexandre tergiversait, il ménageait Henri II, et avec sa franchise un peu rude saint Thomas Becket l'en reprenait hardiment. En vérité, Alexandre n'était-il pas excusable de retarder la solution de la question anglaise, dans l'espoir de résoudre la question de chrétienté [1]? Barberousse d'abord, Barberousse, voilà l'ennemi. Inévitablement, néanmoins, Alexandre se trouvait en délicatesse avec Henri II : dès lors, plus d'alliance anglaise,

1. D'ailleurs, l'heure venue, Alexandre III parlera ferme. Après le meurtre de saint Thomas Becket, il imposera à Henri II des conditions très dures : renonciation aux coustitutions de Clarendon, reconnaissance des droits du pape sur l'Église d'Angleterre, augmentation des privilèges et des domaines de l'archevêque de Cantorbéry, et enfin la pénitence publique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et sans alliance anglaise, pas d'alliance française nette et effective.

Restait Manuel Comnène. Certes, il s'affirmait partisan de la guerre à Barberousse, et il ne tint pas à lui que l'entente générale ne se fît contre le Staufen. Par ses désirs de conquêtes en Italie, comme par ses prétentions à ressaisir la dignité impériale, il était l'antagoniste naturel du Staufen; ainsi le chroniqueur grec Kinnanos revendique-t-il pour le seul basileus le droit d'intervenir dans le choix du pape. Manuel caressait l'espoir de gagner à ses idées Alexandre et aussi les cités italiennes; on le voit intriguer auprès de Venise, de Pavie et de Crémone pour obtenir leur aide contre l'empereur, auprès de Pise et de Gênes pour extorquer leur neutralité. Mais toutes ces manœuvres devaient se heurter, en définitive, au veto formel de Guillaume de Sicile, qui se souciait fort peu de voir un rival puissant s'installer en Italie; s'embarrasser de Manuel pour se débarrasser de Barberousse, il ne le voulait pas.

Pourtant le basileus ne se découragea pas. Vainement, Barberousse déchaînera-t-il les Hongrois sur l'empire grec en vue d'opérer une diversion; vainement enverra-t-il une ambassade à Constantinople pour sommer le Comnène d'obéir au Staufen, seul empereur; Manuel continuera d'intriguer. Par les moyens les plus insinuants, il s'ingéniera à gagner les bonnes grâces d'Alexandre III. Le premier avant plusieurs autres, on le verra jouer la comédie de la réconciliation religieuse : en 1166, un concile politique se tiendra à Constantinople, favorable à l'Église romaine, de même plusieurs théologiens sont alors chargés de rédiger des écrits patronant l'union des Églises. Bientôt Manuel enverra à Rome le sébaste Jourdain, fils de Robert de Capoue, afin de négocier directement avec le pape la cessation du schisme. Il lui offrait aussi de très fortes sommes, capables d'attirer à l'alliance pontificale l'Italie entière. Les Comnènes allaient-ils donc jouer à l'égard de la papauté du XIIe siècle, le même rôle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sauveur que les Pippinides à l'égard de celle du VIIIe? Par là, n'auraient-ils pas droit, eux aussi, à obtenir un renversement des influences, et à transférer l'empire des Staufen persécuteurs aux Comnènes protecteurs?

Tel était certainement le but grandiose de Manuel. Quoiqu'il en pensât, Alexandre ne crut pas qu'à un moment si angoissant, tant de bonne volonté dût être repoussée; d'accord avec le sacré collège, il envoya donc à Constantinople, Ubald, cardinal évêque d'Ostie, et Jean, cardinal du titre de Saint-Jean et Saint-Paul.

Mais, le difficile était de s'assurer le consentement des Siciliens qui, non sans raison, flairaient toujours dans le Grec l'envahisseur. On verra Manuel essayer d'amadouer le nouveau roi Guillaume II, en lui proposant la main de sa fille Marie, son unique héritière. N'était-ce pas offrir au Sicilien le trône même de Constantinople? Ainsi, semble-t-il que, par l'éblouissement de ses propositions, Manuel ait eu le don d'attirer à lui ceux qui eussent dû s'y sentir le moins portés. Pourtant il finira par se heurter à des défiances italiennes irréductibles.

Ainsi, de l'extérieur, nul secours direct et effectif pour la papauté. Les temps fuyaient déjà où les dévouements s'offraient sans arrière-pensée calculatrice; moins d'un siècle auparavant, on entreprenait l'héroïque entreprise de la croisade de Jérusalem; maintenant la croisade de Rome restait sans chevaliers. Ce n'est pas du XVIe siècle et du cardinal de Richelieu que date la politique réaliste.

Le seul et véritable appui ne pouvait être qu'en Italie : les intérêts de la papauté ne se trouvaient-ils pas étroitement unis à ceux des villes du Nord et de la Sicile? Vaincre ensemble ou périr ensemble, tel était l'implacable dilemne. Le mécontentement n'avait cessé de grandir dans l'Italie du Nord; depuis la ruine de Milan, sous la haute direction de Raynald de Dassel les officiers impériaux s'ingéniaient à rendre odieux le joug étranger; ils prélevaient d'énormes taxes, imposaient monnaie et papes impériaux, faisaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

construire des forts allemands par les malheureux Italiens, bref en tout abusaient insolemment de la victoire. Lorsque après l'incident de Saint-Jean de Losne, Frédéric était venu dans la Péninsule, les vaincus avaient bien essayé de l'attendrir sur leur sort; on vit les Milanais l'attendre près des ruines de leur ville sous la pluie d'une froide et longue nuit de novembre, puis se jeter à ses pieds, en tendant vers lui des croix de bois suppliantes. Frédéric les renvoya à son chancelier qui consentit à leur octroyer une amende de 800 marcs : on n'est pas plus Teuton ! Même succès pour les députés de la marche véronaise : Frédéric ne marqua son passage que par l'ordre de faire raser Cortone.

Sous le poids d'une pareille oppression, un cri général d'indignation s'éleva. Au début de 1164, les quatre villes de Vérone, Trévise, Padoue et Vicence, situées dans la Marche au delà de l'Adige, forment, sous la protection de la république de Vénise, la ligue véronaise, la première des confédérations communales, et le prototype de la fameuse ligue lombarde. Agissant isolément, les cités italiennes et Milan elle-même n'avaient pu être pour Rome une défense suffisante, les ligues allaient constituer un rempart solide où se briserait la furie farouche de Barberousse. L'exaspération suprême causée par les exactions allemandes avait engendré une certaine entente en cette Italie, qui était pourtant la terre classique de l'individualisme et du condottierisme. Rome allait beaucoup en profiter.

D'ailleurs, les Romains eux-mêmes redemandaient Alexandre III. Quand en 1165, Christian de Mayence entreprit une expédition en Campanie dans le but de frayer vers Rome un chemin à Pascal III, il rencontra l'opposition de l'armée normande, commandée par Richard de Saye et Gilbert de Gravina. Bientôt on voit Normands et Romains donner la chasse aux impériaux; ainsi était-ce non pas l'antipape, mais Alexandre III qui allait rentrer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans la cité de Saint-Pierre, a la prière de ses sujets. Il s'embarque à Mauguio, en août 1165, échappe aux croisières des Pisans, Génois et Provençaux, qui essaient de lui barrer la route, débarque à Messine, puis de là par Salerne, Gaëte et Ostie, gagne Rome sous l'escorte des Normands. Le 23 novembre 1165, il rentrait dans sa ville au milieu de l'enthousiasme des populations, bannières déployées. A la vérité, sa situation dans Rome ne cessa pas d'être assez difficile : la turbulence n'est-elle pas une maladie chronique des Romains? et d'ailleurs le parti impérial y intriguait; Raynald y répandra à pleines mains l'or corrupteur. Cependant deux ans durant, Alexandre se maintint dans cette cité volcanique; il évitait avec soin de porter atteinte aux libertés publiques; contre l'or allemand il luttait avec de l'or sicilien, voire avec de l'or grec.

2. La Prise de Rome.

Malheureusement le Normand Guillaume Ier mourait le 17 mai 1166, laissant la couronne à un enfant mineur, du nom de Guillaume II le Bon. En Sicile, ce fut l'occasion de luttes intestines. Pour Barberousse qui voulait absolument atteindre Rome, n'était-ce pas le moment d'intervenir et de pousser jusqu'au fond de la Péninsule? Lutte à main armée contre le Vicaire du Christ, lutte sacrilège, propre à révolter les âmes croyantes.

Aussi Barberousse crut-il bien faire de rehausser d'abord l'Empire par un acte quasi-divinisateur. La grande figure de Charlemagne dominait le moyen âge, et, embellie par la légende, elle hantait les imaginations; Frédéric résolut de lui procurer les honneurs de la canonisation. L'éclat n'en rejaillirait-il pas sur l'institution impériale et sur Barberousse particulièrement? Alexandre III avait récemment élevé sur les autels Édouard le Confesseur et Canut le Grand; Frédéric ne pouvait-il, lui aussi, canoniser? Le jour de Noël 1165, à Aix, en présence de l'empereur, de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'impératrice et de toute la cour, les oscements de Charlemagne furent tirés de leur sarcophage de marbre et exposés au milieu de la chapelle. Raynald de Dassel, le vrai pape de l'Église impériale, prononça alors la solennelle canonisation du grand empereur.

Combien Barberousse était fier de l'effet produit ! De toutes les scènes à effet qu'il avait provoquées, nulle plus éclatante que cette exhibition de l'ancêtre, de « l'illustre prédécesseur », qui, des marches de Germanie à celles d'Espagne, avait émerveillé la chrétienté.

Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?

Ce Staufen semblait ignorer qu'entre Charlemagne et lui un abîme se creusait. Charlemagne, c'était le grand convertisseur et le grand civilisateur de peuples; absorbé par ses luttes contre les pontifes, Barberousse, lui, laissait à d'autres, à un Henri le Lion, duc de Saxe, à un Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, le soin d'élargir les frontières de la chrétienté. Charlemagne, c'était le sauveur de Rome, le bras droit de la papauté, magnifiquement récompensé par le couronnement de Noël de l'an 800; qu'avait-il de commun avec le faiseur d'antipapes, anathématisé par Alexandre III? Au moment de cette burlesque canonisation, si ces os avaient pu se rapprocher, se joindre, se dresser comme une apparition vengeresse, n'auraient-ils pu crier à Barberousse : Parjure à tes engagements, ennemi du pape, poison de la chrétienté, sors d'ici, tu es excommunié !

Après cette théâtrale cérémonie, le nouveau Charlemagne se mit en devoir de préparer l'expédition sacrilège. Son triple but visait en même temps Manuel, Alexandre III et Roger II : au Grec, il voulait reprendre Ancône, au pape arracher sa tiare, du Sicilien conquérir le royaume. Dans le cours de l'année 1166, il rassemblait une forte armée. Milan manquait pour défendre l'accès de l'Italie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cependant, dans le Tyrol, sur le passage de l'empereur, se trouvait Salzbourg, occupée par l'archevêque Eberhard, le champion allemand d'Alexandre III. Impérieuses sommations du Staufen, refus énergique du prélat guelfe. Il fallut qu'à la diète de Laufen, Frédéric le mît au ban de l'Empire; ensuite, « de petits seigneurs, ou plutôt de petits brigands » se chargèrent de réduire la place; après une héroïque résistance, Salzbourg fut prise et livrée aux flammes. Frédéric franchit le Tonnal, et débouche près de Brescia, qui fièrement lui refusa des otages. A Lodi, il tient une assemblée où Pascal III reçoit l'hommage des princes et des podestats; comme l'Allemagne, l'Italie devait donc adhérer au schisme impérial.

Cependant, déjà des résistances s'esquissaient, tendant à se concerter. Jadis gibeline, Crémone groupait autour d'elle Mantoue, Bergame, Brescia et bientôt Plaisance. On apprenait que les proscrits milanais avaient en vain imploré l'impériale clémence. « Les malheureux purent voir, dit un chroniqueur, qu'ils auraient encore plus à souffrir que dans le passé. » Devant de tels procédés, le sentiment italien s'exaspère. Soudain, les villes récemment unies complotent de rebâtir les murailles de Milan; bientôt les proscrits rentrent; à moitié reconstruite, la capitale lombarde est bientôt assez forte pour imposer à Lodi tremblante l'adhésion à la Ligue. Ainsi, le premier effet de l'apparition de Barberousse était-il de reformer la coalition des haines contre l'intrusion germanique.

Pourtant, il résolut de passer outre. Dédaignant ce mouvement communal, il s'enfonça au cœur de la Péninsule. Jadis il avait cherché la solution à Milan, aujourd'hui il la voulait à Rome. Il sectionne son armée : conduit par les chanceliers Raynald et Christian, un premier corps se dirigera sur Rome à travers la Toscane; placé sous son commandement personnel, l'autre longera l'Adriatique dans le but de prendre Ancône; les deux troupes opéreraient d'ailleurs leur jonction sous les murs de Rome.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'expédition d'Ancône ne réussit pas; mais l'armée des chanceliers, composée de 1,600 chevaliers et de Brabançons féroces, eut plus de succès. Ils commencèrent par s'emparer des châteaux de la campagne, entre autres Tusculum. Puis, les deux chanceliers, ces archevêques hommes de guerre, s'abouchèrent avec les Romains en vue d'un armistice. Très disposés à se défendre, les Quirites répondirent que l'empereur leur avait sans doute envoyé ces deux archevêques pour leur chanter la messe, mais qu'eux se disposaient à leur « donner une autre chanson ». N'était-ce qu'une fanfaronnade? On dut bien se convaincre du contraire quand on les vit faire une violente sortie et culbuter le corps des Brabançons. Mais Raynald tenait sous ses ordres cinq cents chevaliers armés; au cri de guerre : « le Christ nous est né, *Christus der du geboren* », le voilà qui s'élance à leur tête; les Brabançons se reforment, les Romains plient; on les poursuit, on les disperse, on les massacre comme un vil bétail *(sicut pecora jugulati)*. Carnage épouvantable. Au dire du chroniqueur, nombre de Romaines demeurèrent veuves, faute d'hommes pour remplacer leurs maris *(quod defecissent viri habitatores urbis)*.

Le découragement s'empare des Romains. N'osant plus courir aux remparts, ils préfèrent se retrancher à l'intérieur de la ville dans les rues et derrière les monuments. Tenir jusqu'au bout, tel est le mot d'ordre d'Alexandre III. Lui-même se réfugie à Sainte-Marie-in-Turri barricadée jusque devant l'atrium de Saint-Pierre; il se fait l'âme de la résistance. Guillaume II, son fidèle allié, ne l'abandonne pas; deux vaissaux siciliens remontent le Tibre, et les ambassadeurs du roi normand parviennent jusqu'à Rome; ils remettent au pape d'importants subsides, ils lui offrent même de l'emmener à la cour de Palerme. Refus héroïque : où est le péril, c'est là qu'Alexandre veut rester.

L'aide sicilienne ne demeura pourtant pas inutile;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grâce à elle, d'importantes sommes d'argent purent être distribuées aux défenseurs.

Pourtant la partie était vraiment trop inégale. Sans grande difficulté, par la porte Viridaria, Frédéric pénètre dans la cité léonine; le 29 juillet il ordonne de mettre le feu à Sainte-Marie-in-Turri; à travers les flammes, un chevalier, Frédéric de Rothenbourg, le propre neveu de l'empereur, se glisse jusqu'à la porte même de Saint-Pierre, où une inscription en argent rappelle la donation de Constantin; le Staufen la frappe avec sa hache, la donation de Constantin vole en éclats. Brutal symbolisme des spoliations sacrilèges! Les Teutons pénètrent dans l'église, ils poursuivent et tuent, jusque dans la crypte des saints Apôtres, les Romains fugitifs. Sept siècles plus tôt, devant les flots des barbares envahissant Rome, on se trouvait en sécurité dans ces lieux sacrés.

Alexandre III avait pu s'échapper, traverser le Tibre, se réfugier dans le Colisée, transformé en forteresse. Au pape vaincu, Frédéric fit porter des propositions de paix : Alexandre et Pascal abdiqueraient et on procéderait à une nouvelle élection. Même dans les circonstances les plus difficiles, n'avoir jamais renié ses droits, voilà ce qui fait la grandeur d'Alexandre III : ici comme à Saint-Jean de Losne, il refusa toute discussion, et déguisé en pèlerin, par Terracine et Gaëte, gagna Bénévent. Grâce à cette résistance qui se dérobe à tout compromis, la victoire impériale n'était pas définitive. En vain Barberousse s'attachait-il un instant les Romains en flattant leurs passions politiques, en reconnaissant leur sénat et leur république; en vain proclamait-il Pascal III pape légitime, et se faisait-il couronner solennellement par lui avec l'impératrice Béatrice : Alexandre III restait toujours là pour protester contre cette violation de la papauté et contre cette violation de Rome.

D'ailleurs, Dieu lui-même se chargea d'intervenir. Dès le lendemain du sacre, le 2 août 1167, la peste éclatait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans l'armée impériale avec une vigueur inouïe. « La mort fauche partout. Rome est dans le silence et notre gloire allemande gît abattue », s'écrie un poète impérial :

Sic ubi Roma tacet, gloria nostra jacet.

Seul ou presque seul, l'empereur reste debout, comme si la Providence voulait le forcer à contempler l'horreur du châtiment :

Solus sanus erat, nescio quo munere, Caesar.

Dès le 6 août, il ordonne la retraite. La peste monte en croupe avec ses guerriers, vrais hussards de la mort. « Le cheval, l'homme sont frappés, exhalant la peste, la portant partout sur leurs pas. »

Fetet equus, plus fetet homo, fetet quoque vestis,
Fetet iter nimium, fetet ubique domus.

Comme touchés du doigt de Dieu, voici terrassés deux grands coupables : Raynald de Dassel, l'auteur responsable de l'élection de Pascal, Frédéric de Rottenbourg, le violateur de Saint-Pierre de Rome. Dans cette épouvantable déroute, tous les contemporains virent une divine revanche; Jean de Salisbury, Thomas Becket évoquaient l'ange exterminateur, frappant l'armée de Sennachérib : « Le Seigneur a brisé le marteau de l'impie; il a envoyé un ange de mort pour frapper princes et capitaines dans le camp du roi Assur; et lui, tout honteux, rentre dans son pays. »

Le 12 septembre, Frédéric arrivait à Pavie; mais, à l'entrée de la Lombardie, voici que l'attendent de nouvelles difficultés. Pressé de parvenir à Rome, Barberousse avait dédaigné la ligue véronaise; maintenant elle se dressait devant lui comme un vivant rempart, comme les lointaines murailles de la Rome papale, prêtes à l'encercler. Dans toute l'Italie du Nord, effervescence inouïe. Dès le 1er décembre la ligue s'agrandit, groupant non seu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lement les cités de la Marche véronaise, mais celles de la Lombardie; même Milan et Lodi oublient leurs vieilles haines. Tous les citoyens de quatorze jusqu'à soixante ans jurent fidélité à l'alliance patriotique; point de trêve avant qu'on n'ait obtenu la liberté; c'est une formidable coalition de l'indignation italienne contre les exactions impériales.

En vain, Barberousse essaie-t-il de faire campagne et d'envahir le territoire milanais. Repoussé par des forces supérieures, il se voit menacé dans Pavie. Bien vite il se réfugie sur les terres de son allié le marquis de Montferrat. Impossible d'aller plus loin et de franchir les Alpes, dont le comte de Maurienne, Humbert III, garde tous les défilés. Au lendemain de la prise de Rome, voici donc l'humiliation suprême : l'empereur du monde cerné au pied des Alpes par de petits adversaires !

Il ne dut qu'à la ruse la possibilité du retour. Au monastère de la Grande-Chartreuse, inébranlablement fidèle à la cause romaine, vivait un parent de l'empereur, peut-être son frère naturel, du nom de Thierry. Il alla se jeter aux pieds de Barberousse : « Nul salut, lui dit-il, que dans un accord avec Alexandre. » Frédéric feignit de se rendre à se bonnes raisons; il convoqua près de lui trois Romains déclarés : le prieur de la Chartreuse, l'évêque de Pavie, et l'abbé de Cîteaux; il allait s'en remettre à leur avis. Durant ces pourparlers, au prix d'importantes concessions, le marquis de Montferrat avait enfin obtenu du comte Humbert de Maurienne, un libre passage pour Barberousse. Aussitôt, celui-ci de changer d'attitude : aux trois conseilleurs ecclésiastiques qu'il avait fait mander, il répond par des sarcasmes, affirmant que jamais il ne traitera avec eux, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'un ange du ciel, ou qu'ils n'aient le pouvoir d'opérer des miracles, de guérir les lépreux, ou de ressusciter les morts.

Telle était donc la bonne foi du plus chevaleresque des Teutons ! Par le col de Suze, avec les débris de sa grande

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

armée, il repassa les monts, rentra dans son Allemagne d'où jamais il n'eût dû sortir. Hélas ! ces terribles aventures ne lui avaient pas encore enlevé ses prétentions sur l'Italie !

Les yeux de Barberousse restent, en effet, tournés vers Rome comme vers la proie toujours plus convoitée à mesure qu'elle paraît plus difficile à saisir. Un homme s'était montré l'incarnation même des visées dominatrices de l'impérialisme, et l'agent aussi actif que passionné de la guerre contre le Romain Alexandre III : Raynald de Dassel. A Barberousse, il fut ce que serait plus tard Nogaret ou Dubois à Philippe le Bel; les privilèges impériaux devenaient pour lui texte d'évangile, et volontiers, il eût donné au pape, avant la lettre, un soufflet d'Anagni, brutal, retentissant et décisif. Or, Raynald, mort, avait été remplacé, comme archevêque de Cologne, comme chancelier et comme conseiller le plus écouté de Barberousse, par sa doublure, Philippe de Heinsberg. Élève du feu chancelier, Philippe de Heinsberg se proclame, lui aussi, le dévoué partisan de l'impérialisme, prêt à le défendre par tous les moyens, par les armes, s'il le faut : car, de même que Raynald, Philippe de Heinsberg, archevêque, porte volontiers l'armure, du moment qu'il s'agit de combattre pour l'Allemagne et contre Rome.

Inspiré par un tel homme, Barberousse maintient sa politique anti-alexandrine. Dans tous les évêchés, à Brême, à Salzbourg, il patronne des candidats schismatiques. Le voilà qui soutient son vieux rival Henri le Lion contre des sujets révoltés et contre Albert l'Ours, margrave du Brandebourg; et ce, dans le but de l'attirer et de grouper ainsi toutes les forces vives de l'Allemagne au profit de ses projets romains : car l'intérêt n'est pas en Allemagne, il est en Italie.

D'autre part, Frédéric essaie toujours d'attirer les rois de France et d'Angleterre à Pascal III. Ce pauvre antipape résidait dans la cité léonine, menant une vie assez

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

terne sous la surveillance protectrice d'un préfet impérial : regarder agir la république romaine et se taire bien humblement, tel était pour lui le mot d'ordre. En septembre 1168, il s'éteint dans sa morne insignifiance. Mais le pontife impérial ne doit pas mourir; n'y va-t-il pas du succès de Barberousse en Italie? L'antipape est mort; vive l'antipape! Frédéric se hâte de faire élire, sous le nom de Calixte III, Jean, abbé de Struma et cardinal évêque d'Albano : il sera la troisième marionnette pontificale au service des visées dominatrices du Staufen. Bien plus, voulant assurer la survivance de telles ambitions, à la diète de Bamberg en 1169, il obtenait l'élection de son jeune fils Henri comme roi des Romains, puis le faisait couronner solennellement à Aix-la-Chapelle.

Et cependant, — anomalie apparemment étrange, — au lendemain même de l'élection de Calixte III, il envoyait au vrai pape une ambassade chargée de négocier avec lui la fin du schisme. A Veroli, petite ville de Campanie, les médiateurs communiquèrent à Alexandre les propositions de Barberousse : reconnaissance des ordinations et consécrations faites par les antipapes, ajournement de la question du schisme. « Être forcé d'accepter aucun pape à l'exception de Pierre et des autres qui sont dans le ciel », il s'y refusait. « Après lui, quand le pape aurait ordonné comme empereur son fils aîné et requis les évêques catholiques de lui donner l'onction royale, celui-ci obéirait au Saint-Siège. » Ainsi tout revenait à proposer qu'Alexandre tolérât le schisme, acceptât les schismatiques, sans être lui-même accepté comme pape. En s'appuyant sur de vagues promesses impériales, — ne savait-on pas ce qu'elles valaient? — Alexandre ferait donc sa paix avec l'empereur; il abandonnerait ses alliés de l'Italie du Nord, tandis que Barberousse foncerait sur eux, sur ce rempart de Rome et de la papauté. Dupe, dupe et demi, Alexandre ne voulut pas l'être; en guise de réponse simple et franche, il accentua ses dispositions dans une lettre aux cités du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nord. « Il bénissait, consacrait la Ligue, et la prenait sous la protection particulière de l'Église; » au patriarche de Milan, il ordonnait de frapper d'interdit toute ville agissant contre la Ligue. Pour ses chefs, inviolabilité absolue; leur désobéir, c'est insulter la sainte Église. Ainsi Alexandre montrait-il qu'il avait bien compris le sens de l'ambassade impériale : puisqu'elle avait voulu séparer le pape de la Ligue, ne révélait-elle pas des projets guerriers plutôt que des dispositions pacifiques?

Non, ce n'était pas le moment d'abandonner les Lombards. Ils s'affirmaient comme une force véritable et unifiée au service des intérêts romains et italiens. A l'exception de Pavie, toutes les villes, oubliant leurs querelles, se groupaient dans l'ardeur d'un patriotisme nouveau et généreux. Entre le Tanaro et le Pô, la Ligue construit une forteresse solide avec des murailles épaisses et des fossés profonds. Appellation bien expressive, on la nomma Alexandrie. Alexandre bénit Alexandrie; il en devint le parrain. Contre cette forteresse, tous les efforts de Barberousse viendront bientôt se briser : Alexandrie de la paille! avaient ricané les Allemands; Alexandrie de fer! riposteront les événements.

D'ailleurs, tandis que Barberousse persistait dans le schisme, Alexandre III travaillait à conserver tous ses alliés : Lombards, Grecs et Siciliens. Pour y parvenir, il lui fallut faire de véritables tours de force diplomatiques; car naturellement, Siciliens et Grecs devaient être rivaux. Nous l'avons vu, Manuel avait fait à la papauté des offres de service magnifiques; ainsi espérait-il obtenir le transfert de la dignité impériale des bords du Rhin à la Corne d'Or, des Staufen aux Comnènes. Alexandre III n'avait pas dit non, tout d'abord, mais après l'échec de Barberousse et sa lamentable retraite, à la fin de 1167, on pensa à détruire les illusions du basileus. L'auteur de la *Vie d'Alexandre III* insinue que le pape obéit en cela à des considérations dogmatiques : l'empereur, le protecteur de la chrétienté,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pouvait-il être un schismatique? Quoi qu'il en soit, les raisons politiques n'eussent-elles pas motivé suffisamment le refus pontifical? Qu'Alexandre III accordât l'Empire à Manuel, et dès lors il se mettait dans l'impossibilité de traiter jamais avec Barberousse évincé; d'autre part, il perdait nécessairement l'alliance de la Sicile et se heurtait en Italie à une opposition nationale.

D'ailleurs, l'habileté d'Alexandre III se conjuguait avec une grande loyauté : il entendait rester fidèle à tous ses alliés et ne point sacrifier l'un à l'autre. C'est pour cette même raison de haute équité, qu'après le triomphe, il refusera toujours de faire une paix séparée avec Barberousse : les Grecs, les Byzantins, les Lombards, tous peuvent être sûrs de lui. Au surplus, cette fidélité pontificale n'assure-t-elle pas leur fidélité? Même s'il leur arrive de ne plus s'entendre entre eux, ils continueront à s'entendre avec le pape. Ainsi, pour être un bon diplomate, suffit-il souvent de se montrer un grand honnête homme; ce n'est pas en transformant les traités en « chiffons de papier », c'est en les observant loyalement qu'on inspire confiance et qu'on s'assure des sympathies internationales. Le machiavélisme assure de petits succès; la loyauté politique et la fermeté dans les principes procurent les alliances durables. D'ailleurs, si Alexandre refusait de trahir la Sicile en accordant l'Empire au basileus, il désirait pourtant rester en bons termes avec Manuel : en 1170, se trouvant à Veroli, le pape « scella l'alliance des Byzantins avec les guelfes » en bénissant l'alliance d'un puissant Romain avec une nièce du Comnène; de même, inquiet d'un mariage projeté entre le fils de Barberousse et une fille du roi de France, il invite plutôt Louis VII à donner la princesse au fils de Manuel.

Bientôt le basileus et le roi de Sicile se brouilleront. On sait que les grands projets de Manuel sur l'Italie comportaient non seulement l'alliance pontificale, mais aussi l'alliance sicilienne, et que celle-ci devait être scellée par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'union du roi normand avec la fille du Byzantin, Marie Comnène. Le mariage fut décidé, et en 1172, Guillaume II vint attendre à Tarente sa fiancée grecque. Démarche inutile; jamais il ne vit venir sa princesse lointaine. A cette même époque, Barberousse complotait de tirer Manuel hors de l'alliance pontificale, et il envoyait à Constantinople Christian de Mayence qui proposerait l'union de son fils Henri avec Marie Comnène. Les pourparlers n'aboutirent pas; au moins avaient-ils fait échouer le mariage byzantino-normand. Guillaume II ne pardonna pas au basileus de l'avoir humilié à Tarente; de dépit, on le verra conclure, en 1175, un traité avec les Vénitiens, traité dont est exclu l'empereur de Constantinople.

A peu près dans le même temps, Barberousse essayait d'une autre habileté matrimoniale plus perfide encore. Il avait ravi à Guillaume sa fiancée byzantine pour le brouiller avec Manuel et disloquer la coalition; n'eut-il pas l'audace de lui offrir en compensation la main d'une de ses filles pour le séparer du parti pontifical. Mais Guillaume II sut comprendre que, si honorable fût-elle, l'alliance impériale, en permettant à Barberousse de s'installer en Italie, créerait aux Siciliens un voisin dangereux [1]. Au moins Frédéric avait-il esquissé une politique d'avenir qui aboutirait au mariage de son fils Henri avec Constance, héritière de Sicile. Ce jour-là, la coalition anti-impériale se trouverait dissoute, l'Italie asservie, la papauté à la merci du Staufen. En attendant, Alexandre conservait tous ses alliés : Manuel, Guillaume, les cités lombardes. En tant qu'elle voulait isoler la papauté, la traîtresse diplomatie de Barberousse avait échoué.

1. D'ailleurs, Alexandre III s'efforça de trouver à Guillaume II une fiancée moins compromettante; en 1176, il lui fit agréer la princesse Jeanne, fille du roi d'Angleterre, Henri II, maintenant réconcilié avec la papauté. Le 2 février 1177, la reine fit de nuit son entrée solennelle à Salerne, à la lueur des torches. L'échec diplomatico-matrimonial de Barberousse restait donc complet.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE IV

La Victoire finale d'Alexandre III.

DÈS que le Staufen vit ses ruses déjouées, il n'eut plus qu'une idée : entreprendre une nouvelle campagne d'Italie et percer cette muraille lombarde qui protégeait Rome. De diètes en diètes, à Worms, à Goslar, à Mersebourg, à Ratisbonne, il annonce l'expédition, il y convoque l'Allemagne entière. En septembre 1174, il va prendre à Bâle le commandement de ses troupes, armée nombreuse encore, mais moins brillante que la précédente : déjà sur les bords du Rhin, on protestait contre cette folle politique italienne. C'est au lendemain d'un revers de son lieutenant, Christian de Mayence, que Frédéric arriva en Italie. Christian menaçait le pape dans Tusculum, et surtout, avec l'aide d'une flotte génoise, il assiégeait Ancône, clef maritime de Rome. Mais Ancône résista héroïquement et fut débloquée grâce aux secours que lui envoya la ligue. Cependant n'y avait-il pas une autre porte de Rome, porte terrestre nouvellement bâtie, ville du pape et ville de la ligue : Alexandrie. L'enlever à tout prix, tel fut l'objectif de Barberousse. Mais, de même qu'Ancône, bien défendue, protégée par une plaine inondée, Alexandrie tint tête aux attaques les plus furieuses. L'hiver entier se passa pour Barberousse à ne pas la prendre. Au printemps, la ligue envoyait une armée de secours qui bientôt menaça les derrières de l'armée impériale.

Une bataille était imminente quand de part et d'autre, redoutant des conséquences décisives, on résolut de négocier. Mais les Lombards étaient solidaires du pape; de même que jadis Alexandre III à Veroli, ils refusèrent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de traiter sans lui. Sentiment d'une solidarité qui s'impose, pacte sauveur des responsabilités et des fidélités. Les ambassadeurs d'Alexandre prirent donc part aux négociations : vive fut la discussion entre les cardinaux du pape et les chanceliers de l'empereur. Pouvait-elle aboutir? Chaque parti se cramponnait à ses idées : la dissolution de la ligue lombarde, la destruction d'Alexandrie, voilà tout ce qu'exigeaient les Allemands; les Romano-Lombards ne pouvaient consentir de telles conditions, qui les livraient à Barberousse comme des agneaux au loup vorace; ils voulaient rester sur la défensive. D'ailleurs, en opposition aux prétentions impériales jadis formulées à Roncaglia, ils réclamaient les libertés municipales telles qu'on les avait connues sous Charlemagne et sous les Othons. Obstination invincible de l'orgueil teuton, et du sentiment national italien : nul moyen de s'entendre.

I. Legnano.

Barberousse, toutefois, traîna les négociations jusqu'au retour de l'armée qu'il avait renvoyée en Allemagne. Ce rappel ne fut pas si aisé; moins compromis dans le schisme que les princes ecclésiastiques, nombre de princes laïques commençaient à trouver très long ce conflit qui leur coûtait bien cher. N'étaient-ils pas tentés de se désintéresser de cette Italie trop lointaine pour qu'on en pût jouir? L'opposition seigneuriale la plus retentissante et la plus grave vint d'Henri le Lion, duc de Saxe, le premier des grands de l'Empire. En vain, Frédéric se ménage-t-il une entrevue avec le puissant duc, à Chievena dans le pays des Grisons. « Tu es mon proche parent et mon ami, lui dit-il, je t'ai donné tous les biens que tu m'as demandés; pourrais-tu m'abandonner lorsque je suis environné de périls et qu'il s'agit de l'honneur de l'Empire, dont je t'ai fait le plus important feudataire? » Mais Henri ne cède pas, et le fier Frédéric s'abaisse alors jusqu'à se jeter à ses pieds,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lui embrassant les genoux, le suppliant. Humiliation perdue ! le Welf demeure inébranlable. « Tiens ferme, lui aurait dit l'un de ses comtes, et tu auras bientôt sur la tête la couronne que tu vois à tes pieds. » Il fallut que l'impératrice rappelât Barberousse à la dignité : « Monseigneur, lui dit-elle, quittez cette posture indigne de votre rang; souvenez-vous de ce qui vient de se passer, et plaise à Dieu de ne pas l'oublier ! » Oui, plût à Dieu mille fois ! L'enseignement en valait la peine.

On a discuté l'authenticité de la scène. Légendaire ou non, cet épisode n'a-t-il pas une valeur foncière et historique? Admirablement, il rend compte de la situation de Barberousse, toujours hanté de ses grands projets romains, mais menacé de plus en plus de se voir abandonné par une noblesse fatiguée de tant de luttes stériles. Et tandis que le Staufen s'affaiblit en Italie, l'autorité du Welf a grandi en Allemagne; tout occupé à patronner des antipapes dans la Péninsule, Frédéric n'a point vu qu'un anti-empereur se levait en Germanie. Le péril s'accentue; fasciné par ses rêves italiens, Barberousse s'obstine à l'ignorer.

Avec ses ressources amoindries, il résolut pourtant d'en finir avec les Lombards. Il rassembla heureusement ses troupes, surprit les Milanais qui soudain le trouvèrent à proximité de leur ville. Néanmoins ils sortirent à sa rencontre et engagèrent la bataille dans les plaines fameuses de Legnano (29 mars 1176). Tout d'abord le combat fut favorable à Barberousse. Une charge furieuse des Allemands culbuta les différents corps de la ligue lombarde, à commencer par les Brescians, qui cependant passaient pour les plus braves. Mais voici que l'élan des Teutons vient se briser sur le bataillon des fantassins milanais, groupés autour du caracciolo, solide et terrible *(validus terribilisque magis)*. Devant ce mur vivant hérissé de lances, la cavalerie allemande plie, rebrousse chemin pour reprendre élan, charge, plie encore. Alors les Milanais se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

jettent à genoux, entonnent un chant sacré à saint Pierre : c'était bien, en effet, la cause de saint Pierre et de Rome qu'ils défendaient ce jour-là. Ils s'élancent sur la cavalerie allemande, déjà démoralisée. En vain les chevaliers essaient-ils de se défendre; revenus de leur surprise, les Lombards accourent à l'aide des Milanais et enveloppent l'adversaire sous le nombre. L'armée allemande qui s'affole et se débande, laisse des prisonniers et un immense butin, parmi lequel la bannière, le bouclier et l'épée de Barberousse. Lui-même avait disparu. Longtemps on le chercha parmi les cadavres. Pavie l'attendit anxieuse; l'impératrice prit le deuil. Le soir du troisième jour, il se présenta aux portes de la ville comme un fugitif.

Legnano, c'était la grande défaite de l'empereur, et en définitive la grande victoire du pape : les plans romains de Barberousse échouaient. Revanche matérielle de la destruction de Milan, Legnano préparait aussi la revanche morale des libertés communales et des droits pontificaux sur les principes de despotisme impérial proclamés à Roncaglia. En faveur d'une solution guelfe de la question romaine, nulle date n'a plus d'importance que Legnano : Frédéric était plus que vaincu, il était abandonné.

2. Venise.

Plusieurs mois durant, il hésita à s'humilier devant Alexandre III. Même ses fidèles étaient fatigués; ils lui disaient tout net qu'ils ne marcheraient plus. En octobre, le fier empereur se résigna à dépêcher des ambassadeurs auprès du pape à Anagni. Lui, ne voulait sans doute que gagner du temps; mais ceux qu'il envoyait désiraient vraiment la paix. Sur les préliminaires suivants, ils parvinrent à s'entendre avec le pape : « L'empereur promet de reconnaître Alexandre comme pontife légitime, de vivre en paix avec lui et avec l'Église romaine, de lui rendre la préfecture de Rome et les biens de la princesse Mathilde. Les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ambassadeurs promettent, en outre, de déterminer l'empereur à restituer tous les regalia de Saint-Pierre en sa possession, ou donnés en fief à d'autres; du moins, à travailler à leur restitution. »

Les impériaux avaient obtenu que ces pourparlers se tînssent uniquement entre eux et le pape. Frédéric fit ensuite répandre le bruit qu'Alexandre avait signé un traité définitif sans y comprendre les Lombards. Conclure une paix séparée et désunir par la diplomatie ceux qu'on n'avait pu séparer par les armes, tel était le but. Défiants, les Lombards criaient déjà à la trahison. En réalité, un aussi fin politique qu'Alexandre pouvait-il s'être laissé prendre au piège grossier du Teuton?

Résolu de tirer les choses au clair, il avait proposé une assemblée générale à Ravenne. Pour s'y rendre, il adopta la voie de mer : parti du port de Vesti, au pied du Mont Gargano, il essuya une tempête qui le poussa jusqu'à Zara, sur les côtes dalmates. Le doge de Venise vint l'y chercher : pour un temps la cité de Saint-Marc allait devenir la cité de Saint-Pierre.

De là, remontant le Pô, Alexandre convoqua à Ferrare tout le monde, c'est-à-dire, non seulement les impériaux, mais aussi les plénipotentiaires siciliens et les recteurs des villes lombardes. Devant eux, il détruisit sans ambages la fable allemande d'une paix séparée : « L'empereur nous avait envoyé ses nonces à Anagni pour conclure la paix en votre absence, dit-il aux Lombards; mais, nous rappelant l'ardeur de votre foi, la constance de votre dévouement, et de quel courage vous avez virilement combattu pour le maintien de l'Église et la liberté de l'Italie, nous n'avons pas voulu recevoir sans vous la paix de l'empereur, afin qu'ayant été associés à nos tribulations, vous soyez participants à notre joie. » Répondant au pape dans le même sens, un délégué lombard rappela les souffrances supportées pour la cause commune : « C'est nous, dit-il, qui, les premiers, avons soutenu le choc de l'empereur;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

c'est nous qui, les premiers, en opposant à sa furie nos corps et nos armes, l'avons empêché de parvenir à la ruine de l'Italie et à l'oppression de l'Église. Nous n'avons rien voulu entendre de l'empereur et de ses schismatiques... Que Votre Sainteté sache et que la puissance impériale connaisse que nous recevrons avec gratitude la paix, l'honneur de l'Italie étant sauf et notre liberté demeurant entière; car nous aimons mieux encourir une mort glorieuse avec la liberté que de garder une vie misérable dans la servitude. » Donc, entre le pape et les Lombards, communauté des périls autrefois supportés, similitude des intérêts toujours conjugués. Les séparer n'avait été qu'un nouveau rêve de Barberousse.

Une commission s'établit, composée de sept membres de chaque parti : Église, Empire, Lombards; elle se réunirait à Venise pour les négociations ultimes; l'empereur toujours suspect resterait à Ravenne. Questions épineuses, longs débats. Sur quel accord établir les rapports des villes avec l'empereur? Sur les bases de Roncaglia? — Jamais, répondaient les Lombards; est-ce donc pour devenir esclaves que nous avons tant souffert? — Mais alors, serait-ce sur les principes qui avaient cours avant les grandes intrusions germaines en Italie? — Jamais, répliquait l'empereur; est-ce donc pour aboutir à une telle capitulation que j'ai si longtemps lutté? — La discussion s'éternisait; entre Venise, centre de la commission, et Ravenne, séjour de l'empereur, ce n'étaient que pourparlers sans issue.

Cependant, tout le monde désirait la paix, les Allemands non moins que les Lombards. Très sage, Alexandre III proposa une transaction : sans rien régler définitivement, on conclurait une trêve de six ans. A propos de la succession de la comtesse Mathilde, solution également provisoire : le pape laissait ces biens à l'empereur pendant quinze ans, mais sous réserve expresse de ses droits. Ainsi parvenait-on à s'entendre à la condition de ne pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trop s'expliquer sur certains points vitaux. Néanmoins, des résultats se trouvaient acquis; la paix se profilait enfin à l'horizon de la chrétienté : en conformité avec les préliminaires d'Anagni, par l'accord de Venise, Frédéric reconnaîtrait Alexandre vrai pontife romain; la victoire restait donc au guelfisme. Quant à l'antipape, on le gratifiait d'une maigre abbaye, ses pseudo-cardinaux rentreraient humblement dans le rang; les évêques, ses partisans, se voyaient en général graciés, y compris le chancelier Christian confirmé archevêque de Mayence. C'était donc la paix, une paix véritable, sans revanche sur les personnes; mais la paix au profit du pape. Par des intrigues, Frédéric avait bien encore tenté de la retarder; le bruit, habilement semé, qu'il allait paraître soudain à Venise sans l'autorisation pontificale, y répandit un moment l'effroi jusque chez les ambassadeurs. Mais, très désireux d'en finir, les Allemands eux-mêmes protestaient, le chancelier Christian tout le premier. Frédéric dut céder à la pression de l'opinion : il n'entrerait dans Venise qu'avec le consentement d'Alexandre, et pour faire sa soumission.

Quand tous les détails du traité furent réglés, le fils du doge alla chercher solennellement Barberousse en six galères somptueusement parées, afin que dans une rencontre fameuse le pape et l'empereur consommassent la réconciliation. C'était le 25 juillet 1177.

Arrivé devant le pape, qui siégeait sur son trône sous le grand portail de Saint-Marc, le fier Barberousse ôta son manteau de pourpre, gravit l'estrade, s'étendit à terre et baisa le pied du Pontife suprême. Les larmes aux yeux, Alexandre le releva et lui donna le baiser de paix. Alors, ensemble, la main dans la main, ils pénétrèrent dans l'Église jusqu'à l'autel; l'empereur offrit des présents au pape et reçut sa bénédiction; on entonna le Te Deum. Le lendemain 26, Alexandre officia pontificalement. Frédéric l'attendait humblement sous le portail de Saint-Marc; il l'accompagna de nouveau jusqu'à l'autel, en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

écartant la foule avec une baguette, comme un simple page. A la sortie, sans plus contester certes, il tint l'étrier et conduisit un instant par la bride le palefroi pontifical.

Le 1er août, la paix fut solennellement ratifiée dans la grande salle du palais patriarcal. Les députés siciliens et ceux des villes lombardes étant présents, le pape se réjouit du retour de l'empereur; celui-ci témoigna son repentir, il avoua que « la dignité impériale ne l'avait malheureusement pas préservé de l'erreur ». Ensuite, sur le livre des Évangiles et sur une parcelle de la vraie croix, la paix fut solennellement jurée par les représentants des puissances contractantes. Le 14 août, à Saint-Marc, sur l'ordre du pape et de l'empereur, on prononça l'excommunication contre ceux qui s'obstineraient dans le schisme. Plus de guelfes, et plus de gibelins : tous chrétiens romains.

En fait, cette paix de Venise procurait-elle à Alexandre III une victoire temporelle telle qu'on eût pu l'attendre? L'empereur conservait ses possessions italiennes, et même, pour de longues années, les biens de la comtesse Mathilde. Mais la victoire morale de la papauté était immense. « Dans la basilique de Saint-Marc, le puissant empereur s'agenouilla devant le pape; c'était un hommage religieux imposé par la coutume, mais comme ce pape s'appelait Alexandre, et cet empereur Barberousse, la génuflexion fut un fait politique, non une formalité d'étiquette. En une minute, les antipapes et les soldats que ce personnage incliné avait opposés au pontife, subirent une défaite dont on ne se relève pas, le désaveu. Par la seule vertu de son active patience, Alexandre obtenait ce résultat; après un schisme de ce vicariat à deux têtes que Dieu préposait à l'univers, les deux vicaires se rejoignaient, mais le vicaire temporel faisait à lui seul les frais du rendez-vous. Il avait repris, en sens inverse, la voie périlleuse par laquelle il s'était, vingt années durant, éloigné de son collègue; au terme de cette retraite, il était accueilli comme l'enfant prodigue, sans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

chicanes, sans réserves, sans pénitence même : la démarche de Frédéric qui démentait ses ambitions et ses doctrines, et qui effaçait une grande partie de sa vie, n'était-elle pas la plus dure des pénitences[1] ? » La légende amplifia encore l'importance du succès moral. N'alla-t-elle pas jusqu'à prétendre que, posant le pied sur le cou du César prosterné, Alexandre III avait prononcé les paroles bibliques : « Tu fouleras aux pieds le lionceau et le dragon. *Conculcabis leonem et draconem* »? Ce geste d'un symbolisme humiliant ne fut jamais esquissé; mais la tradition avait historiquement raison de souligner l'importance de la scène du parvis de Saint-Marc; n'était-ce pas le Canossa du Staufen? La papauté avait vaincu; bientôt elle allait couronner sa victoire par l'ouverture du onzième concile œcuménique, troisième de Latran.

Alexandre III s'en retourna vers Rome; il reprit la voie de mer, débarqua dans le royaume de Naples, et par Troja et Bénévent rentra à Anagni (14 décembre). Il y attendit que la poigne du chancelier Christian, aussi ferme à vaincre ses ennemis que jadis à le combattre lui-même, lui eût rouvert les portes de Rome. L'antipape n'eut d'autre ressource que de s'enfuir vers le Mont Albain; une ambassade romaine vint prier Alexandre de rentrer dans sa ville; c'est au milieu des ovations de tout un peuple qu'il y pénétra (avril 1178).

Certes, l'enthousiasme ne dura guère. Alexandre III, qui avait abattu l'empereur, ne put vaincre les turbulents Romains, fût-ce même avec l'aide du chancelier Christian. Il dut reprendre sa vie d'exilé; il erra de Tusculum à Viterbe; il devait mourir à Civitta di Castello, le 30 août 1181. Quant à Barberousse, repassant les Alpes, il s'était dirigé vers la Provence; à Arles, il se fit sacrer avant de rentrer en Allemagne; au lieu de Rome et de l'Italie, au lieu de la couronne du monde, c'était cette couronne secondaire de Bourgogne.

1. Goyau, *Les Papes, le Vatican et la Civilisation*, pp. 86-87.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Frédéric avait-il profité de cette rude leçon de vingt ans? On put le croire. Il sembla avoir compris enfin que la terre de sa suzeraineté était la Germanie et non pas l'Italie. Il s'ensuivit un temps de prospérité pour l'Allemagne. Barberousse réduisit d'abord Henri le Lion. N'était-ce pas encore une conséquence des longues absences de Frédéric, que la fortune extraordinaire de ce duc de Saxe et de Bavière, qui avait rempli le métier de roi dans une Germanie privée de son empereur : c'est lui qui, nouveau Charlemagne, avait refoulé à l'est les Slaves païens; par son alliance avec le roi de Danemark et avec le roi d'Angleterre, dont il avait épousé la fille, il devenait une véritable puissance. Cependant, le prestige impérial demeurait grand encore : Barberousse l'emporta. Ce fut au tour du Welf vaincu à se prosterner à ses pieds : « Ne l'as-tu pas voulu? » dit Frédéric en pleurs; et à regret il confirma la destitution d'Henri formulée par les diètes. Somme toute, Henri le Lion était une victime des prétentions romaines de Barberousse; si celui-ci était demeuré en Allemagne, jamais l'autre n'eût pensé à usurper sa place. Entre le guelfisme italien et le guelfisme germanique, n'y a-t-il pas un rapport de cause à effet? La résistance des Lombards permet la révolte du Welf.

Cependant, la question italienne continuait à préoccuper Frédéric. Après la paix de Venise, de graves problèmes demeuraient en suspens. D'une part, à qui l'héritage de la comtesse Mathilde? De l'autre, comment délimiter les rapports des villes et de l'empereur?

Diviser pour régner, tel fut toujours le principe de Barberousse. Jamais il ne cessa de travailler à séparer les Lombards de la papauté; il allait donc essayer de traiter à part avec Lucius III, récemment élu. Le pape n'était plus ce terrible Alexandre. D'ailleurs, la position du pontife suprême demeurait précaire; comme à l'habitude, l'évêque de Rome se trouvait hors de Rome, la cité libertaire; depuis son élection en septembre 1181, Lucius III

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

résidait à Velletri. Dès le printemps de l'année suivante, Frédéric lui envoya en ambassade le fameux archevêque de Salzbourg, Conrad de Wittelsbach. Les propositions étaient les suivantes : abandon à l'empereur des biens de la comtesse Mathilde, à seule charge de payer un impôt équivalent pour le pape au dizième et pour les cardinaux au neuvième des revenus impériaux en Italie. Lucius III y vit clair : il s'agissait de céder des territoires considérables qui ceignaient directement le Patrimoine comme d'un rempart épais, et cela en échange d'un problématique revenu que le pape serait toujours incapable d'exiger par la force. De plus, il faudrait traiter séparément d'avec les Lombards. Pour de l'or allemand, livrer ses meilleures forces et ses meilleurs alliés, voilà tout le marché. De son refus, Lucius III donna la raison la plus profonde : « Ce serait trahir les Lombards que de faire une paix qui les livrerait à merci. »

On vit alors Frédéric se retourner vers ces mêmes Lombards. Il essaya de conclure avec eux la paix séparée qu'il ne parvenait pas à faire avec Rome. Plus habile, il leur fit des offres autrement tentantes : les prétentions jadis émises à Roncaglia, il y renonçait; aux cités il accordait cette indépendance qu'elles estimaient si cher; il leur abandonnait les nominations municipales. Mais les Lombards exigeaient davantage.

Ils voulaient non seulement la liberté intérieure, mais aussi la liberté extérieure, celle de s'associer. A cette seule condition, ils conservaient force et sécurité. Une longue expérience ne le leur avait-elle pas montré? Enfin on arriva à s'entendre. Dans l'église Saint-Antonin, à Florence, les plénipotentiaires impériaux et les recteurs de la ligue prêtèrent un serment de paix : pour les villes, celle-ci comportait, au dehors le droit de se fortifier et de se liguer, au dedans une administration indépendante, bien que les magistrats élus dûssent s'assujettir à l'investiture impériale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les Lombards pouvaient bien crier : la victoire est à nous ! D'obligation à l'égard de l'empereur, ils n'en conservaient d'autre que le devoir de lui laisser libre passage à travers l'Italie du Nord et d'héberger ses troupes; encore ce devoir ne les contraindrait-il qu'à bon escient, puisque leurs murailles solides et leur ligue compacte les mettraient toujours en mesure de dire non. Solennellement ces clauses furent jurées par l'empereur et son fils Henri, au milieu d'une grande affluence laïque et ecclésiastique, dans la ville de Constance, sur le Bodensée (fin juin 1183).

Sur un point particulier, Frédéric avait réussi : par cette paix de Constance, ne parvenait-il pas à isoler Lucius III qui, privé de ses Lombards, et toujours exilé hors de Rome, se trouvait vraiment pour l'instant dans une situation difficile? Aussi, envoya-t-il à Constance un ambassadeur, Pierre de Luni, chargé de discuter à nouveau la question toscane; mais elle était bel et bien insoluble, ni l'un ni l'autre des partis ne pouvant se sacrifier en matière si importante.

Néanmoins, tout le monde avait quelque sujet de se réjouir. Tant en Allemagne qu'en Italie, les questions les plus brûlantes paraissaient résolues; enfin, on allait pouvoir respirer et vivre. Une ère de prospérité sembla s'ouvrir pour la Germanie. A la grande diète de Mayence, Barberousse parut célébrer la fête de l'Empire et du peuple allemand; tout entière y fut conviée la noblesse. On y entendit les troubadours et les ménestrels de France, ainsi que les *Minnesaenger* d'Allemagne. « Et de l'emperor Ferri vos puis bien dire, écrit Guyot de Provins, qu'il tint une cort à Maïence; ice vos dis-je sans doutance qu'oncques sa pareille ne fu. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

3. La Revanche indirecte de Barberousse : l'Alliance sicilienne.

Malgré les apparences, Frédéric n'abandonnait cependant pas encore ses vues sur l'Italie; au cours même de la grande diète, il annonçait à son fils Henri, qu'il envoyait en Sicile des ambassadeurs chargés de demander pour lui la main de Constance, tante du roi normand Guillaume II et son unique héritière. C'était la reprise du projet diplomatico-matrimonial jadis esquissé en 1173; cette fois, il réussit. Lucius III n'avait ni l'habileté, ni le prestige de son illustre prédécesseur Alexandre III; d'ailleurs, en réconciliant les cités lombardes avec Barberousse, le traité de Constance avait plus ou moins isolé la papauté. Guillaume II n'était point un pur paladin. Médiocrement se souciait-il de défendre seul l'État pontifical contre une invasion allemande. Malgré l'opposition d'un parti nationaliste conduit par Mathieu d'Ajello, il préféra s'allier au Staufen que de le combattre. D'ailleurs, ce descendant d'un aventurier normand rêvait d'une politique conquérante en Orient et en Terre Sainte : les troubles qui, dans l'empire grec, avaient suivi la mort de Manuel Comnène (1180), l'encourageaient dans ces projets. Or, pour de telles entreprises, ne lui fallait-il pas la paix assurée dans ses États?

Le 29 octobre 1184, à Augsbourg, furent célébrées les fiançailles, et le 27 janvier 1186, à Milan, le mariage d'Henri, fils de Barberousse, avec Constance, héritière de Sicile. Pour que nul ne s'y trompât, à Troja, Guillaume avait fait prêter serment, à Constance, par les principaux vassaux. « On ne saurait faire l'éloge du sens politique de Guilaume II. A un intérêt immédiat, dont l'importance même était fort contestable, il n'a pas craint de sacrifier l'avenir de ses États. Rompant avec la politique traditionnelle qui avait fait la grandeur de sa maison, il s'est laissé séduire par les promesses de Barbe-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rousse. En abandonnant la cause de la papauté et en se jetant dans le parti de l'empereur, il a détruit de sa main l'œuvre que ses prédécesseurs avaient édifiée à grand'peine; sans doute, il s'est assuré quelques années de paix, mais pour obtenir ce piètre résultat, il a sacrifié la fortune de son propre royaume. Par contre, on ne saurait assez admirer l'habileté dont Barberousse a fait preuve dans toute cette affaire; par le mariage de son fils avec Constance, il a su donner à la question normande, pendante depuis si longtemps, la solution la plus élégante et la plus conforme aux intérêts de l'Empire. En réglant ainsi pacifiquement la situation du royaume de Sicile vis-à-vis de l'Empire, il a obtenu plus qu'il ne pouvait espérer d'une guerre heureuse. On ne saurait exagérer l'importance de ce succès de Barberousse, qui assura à son fils la possession de l'Italie du Sud et lui permit de reprendre en Lombardie les avantages que le traité de Constance venait de lui faire perdre.

« Le mariage de Constance constituait pour la papauté le plus grave revers qu'elle eût subi depuis longtemps. Par là, en effet, se trouvait ruiné tout l'édifice politique si laborieusement édifié par les papes du XIe et du XIIe siècle, pour tenir en échec en Italie la puissance des empereurs, et assurer l'indépendance de l'État pontifical qui, désormais, va se trouver resserré comme dans un étau entre les possessions impériales [1]. »

En 1184, Barberousse passe les Alpes et entreprend un voyage en Italie, son sixième. Satisfaites des clauses de Constance, les cités lombardes le reçurent bien; Milan même avait oublié ses anciennes cruautés, et lui fit fête. A Vérone, il se rencontra avec Lucius III; on crut qu'enfin les deux chefs du monde allaient s'entendre pour réaliser la république unique et chrétienne rêvée par ces âges de

1. F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande, en Italie et en Sicile*, t. II, pp. 389-190.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

foi *(tamquam ex dualus capitibus una respublica effecta)* ; de fait, à Vérone, l'empereur s'associait à l'excommunication lancée par le pape contre les Patarins. Mais voici que se dressait maintenant la question sicilienne. Lucius II pouvait-il ignorer qu'en réunissant l'Allemagne et le sud de l'Italie dans la même maison, le mariage du fils de Barberousse avec l'héritière de Sicile créerait pour la puissance d'entre deux un immense péril d'étouffement? De plus, Barberousse intriguait pour obtenir, lui vivant, le couronnement impérial d'Henri : autant créer l'Empire héréditaire et assurer la continuité des ambitions Staufen. Lucius différa, puis finit par refuser tout net ce couronnement. « Il ne peut y avoir deux empereurs en même temps, dit il, et le fils ne peut porter les insignes impériaux, si le père ne les a pas encore déposés. »

A nouveau se trouvaient en conflit les ambitions de Barberousse et la prudence pontificale. Les luttes ardentes du sacerdoce et de l'Empire allaient-elles donc encore se rouvrir? Frédéric semble le prévoir et le préparer. Il adopte une tactique nouvelle; renseigné par une dure expérience sur la puissance défensive des Lombards, il veut non plus les réduire par la force, mais les amadouer par des faveurs. Milan et d'autres villes sont comblées de privilèges; Milan va jusqu'à contracter une alliance effective avec l'empereur. Dans les territoires de la comtesse Mathilde, en Tosçane et dans le duché de Spolète, même politique habile de Barberousse. Si le pape veut résister à l'empereur, il sera seul cette fois; il n'y a plus de ligue lombarde.

Sur ces entrefaites, Lucius III meurt; mais à un pape guelfe succède toujours un pape guelfe; un pape peut-il être gibelin? Bien qu'archevêque de Milan, la nouvelle ville impériale, Urbain III était résolu à maintenir tous ses droits. Cependant, fort des résultats de sa diplomatie italienne, Barberousse croit pouvoir aller de l'avant; puisque l'évêque de Rome ne veut pas entrer dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

combinaison impériale, tout se fera sans l'évêque de Rome; au système de la brutalité, le Staufen substituait donc celui de la désinvolture. Comme pour défier Urbain, c'est sur les frontières mêmes du Patrimoine qu'il reçoit la fiancée de son fils, la princesse Constance, escortée de richesses immenses portées à dos de mulets. Il l'accompagne jusqu'à Milan. Là, en présence des ambassadeurs siciliens et lombards, devant une foule de princes et d'évêques allemands, le patriarche d'Aquilée bénit le mariage d'Henri et de Constance; celle-ci se voit couronner reine de Germanie, lui roi d'Italie et César. Ainsi sont indirectement décrétées d'une part l'union de l'Allemagne et de la Péninsule sous la même autorité, d'autre part l'hérédité de l'Empire; pour le pape et pour Rome, nulle décision plus dangereuse au monde.

Déjà, entre les deux pouvoirs la lutte semble imminente. Est-ce pour récompenser Milan de son loyalisme inattendu? Barberousse veut lui prêter main forte contre Crémone; le pape interdit aux villes italiennes de prendre part à l'expédition. De même, dans une compétition importante à l'archevêché de Trèves, il se déclare pour Folmar, le candidat anti-impérial. Frédéric marche sur Crémone qui, tremblante de peur, se rend sans résistance. Henri traverse la Toscane, et s'assurant l'aide des barons romains, envahit déjà le Patrimoine. Urbain III cependant ne cède pas; défendre jusqu'au bout « la liberté de l'Église », telle est sa devise, renouvelée des grands papes. De Vérone où il est exilé, il prend des mesures pour s'assurer une retraite soit sur Venise, soit sur Ferrare. Enfin, de l'autre côté des Alpes, il peut compter sur l'aide de Philippe de Hensberg, archevêque de Cologne. Encuirassé plus souvent que mitré, ce prélat parvient, de concert avec Folmar de Trèves et Conrad de Mayence, à former contre l'empereur une puissante ligue ecclésiastique. Péril redoutable! Barberousse s'empresse de rentrer en Allemagne; en vain essaie-t il de se réconcilier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

avec Philippe; force lui est de porter sa cause devant la diète de Gelnhausen. Frédéric allait combattre l'archevêque, tandis qu'en Italie son fils Henri marcherait contre le pape. Soudain, par toute l'Europe, une nouvelle effrayante se répandit, qui conviait l'Empereur à une croisade plus chrétienne : Jérusalem prise par les infidèles (17 juillet 1187).

Presque en même temps, Urbain III mourait. Le pieux Albert de Morra ne fait que passer sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire VIII; un Romain lui succède : Clément III. Mais quel que fût leur nom, les papes ne pensaient plus maintenant qu'à la croisade; ils y conviaient l'empereur, les rois, les princes, la chrétienté entière. Clément III envoya le cardinal d'Albano prêcher l'expédition; Henri II et Philippe-Auguste se croisèrent. Repassant par l'Allemagne, le cardinal réconcilia Philippe de Hensberg avec Barberousse; le seul obstacle qui s'opposa au départ de l'empereur était ainsi brisé. Frédéric eut le geste grand : à la diète, laissant vide la place du Christ, il refusa de présider. Dans un mouvement d'enthousiasme digne des premiers croisés de Clermont, l'assemblée entière fit vœu de partir. Frédéric laissa la régence aux mains de son fils Henri.

Il n'appartient pas à notre plan de raconter ses dernières aventures : comment il eut à subir l'hostilité traditionnelle des Grecs perfides, et comment il mourut fort prosaïquement en se noyant dans le Cydnus, sans avoir vu Jérusalem. Ses restes gisent on ne sait où dans le sable de la campagne de Saint-Jean d'Acre. La légende affirme pourtant qu'il n'est pas mort encore : revêtu de son armure, il sommeille dans une caverne de Cilicie; il y rêve de gloire et de lendemains épiques. Un pâtre l'a vu, sa barbe avait tellement grandi qu'elle pouvait faire neuf fois le tour de la table de marbre à laquelle il était accoudé. Au bruit des pas du berger, il se réveilla, releva sa tête puissante et demanda, d'une voix sépulcrale : « Les cor-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

beaux volent-ils encore autour de la montagne? » et comme le petit pâtre disait oui, il s'écria : « Il faut donc que je dorme encore pendant cent ans. » « Plusieurs assurent, dit Henri Heine, que l'empereur, dans sa montagne, est assis devant une table de pierre et dort ou songe au moyen de reconquérir l'Empire. Il balance constamment la tête et cligne des yeux. Sa barbe descend jusqu'à terre. Quelquefois, comme dans un rêve, il étend les mains et semble vouloir encore saisir son glaive, son bouclier... On dit que, lorsque l'empereur reviendra dans le monde, il suspendra son bouclier à un arbre desséché, et que l'arbre commencera alors à bourgeonner et qu'un meilleur temps recommencera en Allemagne [1]. »

Comme toujours, la légende frôle ici l'histoire. Barberousse avait incarné des rêves de grandeur nationale, une grandeur démesurée qui, ne pouvant se contenter de l'Allemagne, requérait aussi l'Italie. Secondés par les Italiens du Nord, les papes avaient vaincu Barberousse. Pourtant, avant de mourir n'avait-il pas transmis ses ambitions à son fils Henri? Par celui-ci, elles vivaient toujours. Seulement, en lui faisant épouser Constance de Sicile, Frédéric lui avait indiqué que la conquête de l'Italie devait désormais s'entreprendre par le sud. De plus, il lui donnait ainsi la tentation d'élargir encore les ambitions paternelles jusqu'à la conception d'un empire méditerranéen et mondial dont l'Allemagne ne serait qu'une province. A peu près dans le même temps, arrivait au trône de France un prince qui s'appelait Philippe-Auguste; lui n'était pas un grand rêveur, mais un grand réaliste; il ne s'inquiétait

1. Devenu le héros national, Barberousse fut même comparé à Charlemagne :

Quanta sit potentia vel laus Frederici
Cum sit patens omnibus, non est opus dici;
Qui rebelles lanceas fodiens ultrici
Repraesentat Carolum dextera victrici.

(Poème publié par GRIMM.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

guère des affaires d'Italie, il s'occupait des affaires de France. Ainsi les deux peuples couraient-ils vers leurs destinées : l'un vers une féodalité affaiblissante, l'autre vers un pouvoir absolu très fort. Dans ces luttes du sacerdoce et de l'Empire, la revanche des papes sera la Germanie émiettée; elle procurera aussi la sécurité des Français. A bas l'Allemagne ! Vivent les Allemagnes !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LIVRE II

LA CONQUÊTE DE L'ITALIE PAR LE SUD
HENRI VI, INNOCENT III, FRÉDÉRIC II.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE PREMIER

Le Despotisme de Henri VI.

La diplomatie matrimoniale de son père avait orienté les espérances de Henri VI vers le sud de l'Italie, où il guettait un bel héritage. Mais, à ses yeux, la possession de la Sicile n'était qu'un moyen, de même que jadis celle de la Lombardie pour son Frédéric : dominer l'Italie entière, voilà ce qu'il voulait. Bien plus, ses plans s'élargissaient jusqu'à l'immensité universelle. *Urbs et Orbs;* empereur en Allemagne, roi en Sicile, il comptait de là subjuguer l'Orient et faire de la Méditerranée un lac Hohenstaufen; il voulait être César. Dès lors, l'Italie devenait le centre de ses ambitions, l'Italie, occidentale par son corps, mais orientale déjà par ses extrémités; l'Italie, ce bras allongé de l'Occident vers l'Orient. Après Legnano, vieilli et assagi, Barberousse avait sacrifié en partie ses ambitions méridionales à la paix de l'Allemagne; lui, au contraire, était prêt à sacrifier quelque chose en Germanie pour avoir la Péninsule.

Dès 1186 et 1187, au cours de son séjour en Italie, ce jeune rusé travaillait déjà à étendre partout son emprise. Il s'y efforçait particulièrement dans l'Italie centrale, Toscane et Marche d'Ancône, espérant ainsi élever une barrière entre la papauté et ses alliés naturels, les Lombards. Comme marquis d'Ancône, il avait installé le Souabe Conrad de Lutzenhard, et comme duc de Spolète, un autre de ses protégés, Conrad d'Urslingen. Même en Toscane où se maintenait l'indépendance de villes considérables, Florence, Pise, Pérouse et Sienne, il parvenait cependant à établir un président, Allemand lui aussi, Anselme de Kœnigsberg. Enfin, il arrivait à imposer son

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

influence dans le Patrimoine et à se faire prêter serment par les barons romains; les hauts personnages de la cité du pape lui étaient dévoués.

Bref, grâce à une action aussi énergique qu'habile, l'Italie centrale tombait pièce à pièce entre ses mains; ainsi complétait-il l'œuvre de Barberousse, qui, à Constance, avait déjà séparé en partie les villes lombardes de l'alliance pontificale. La papauté se trouvait donc maintenant extrêmement isolée. Ne semblait-il pas qu'allaient venir les jours de servitude sans combat? Car souvent une diplomatie lente et insidieuse est plus dommageable infiniment que toute guerre meurtrière. Le jour où Henri VI posséderait effectivement la Sicile, pour devenir le Tyran de la Péninsule entière, que lui manquerait-il hormis se donner la peine de faire son entrée dans Rome?

I. L'Échec devant Naples.

Précisément mourait, le 18 novembre 1189, le vieux roi normand Guillaume II le Bon; il laissait sa couronne à la reine Constance, femme du jeune Staufen. A cette nouvelle, le César veut quitter l'Allemagne où, durant l'absence de Barberousse, il devait exercer la régence. Terminer à l'amiable la lutte reprise avec Henri le Lion, c'est l'affaire d'un instant; l'Italie, la Sicile le préoccupent par-dessus tout. En plein hiver, le voilà qui traverse les Alpes, avide d'aller prendre possession de l'héritage de sa femme.

Beaucoup moins empressés se montraient les Siciliens à accueillir la domination Staufen. Le peuple détestait les Allemands, qu'il considérait comme des barbares : un contemporain montre « les enfants effrayés par les rauques articulations de la langue germanique». D'ailleurs, la dynastie normande laissait des regrets, surtout dans la Sicile qu'elle avait enrichie; déchoir de son rang de capitale pour devenir l'un quelconque des chefs-lieux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

provinciaux de l'empire germanique, Palerme ne s'en souciait guère. De telles aspirations nationalistes se retrouvaient très vives dans la noblesse. Sans doute, conduit par l'archevêque de Palerme, Gautier, un parti existait favorable aux Allemands; Gautier se rendait compte avant l'événement que toute résistance au Staufen demeurerait stérile, et que se soumettre dès le premier jour éviterait à la Sicile les calamités d'une guerre soutenue contre un farouche agresseur. Pourtant, moins calculatrice et plus chevaleresque, toute une noblesse suivait le vice-chancelier Mathieu d'Ajello, qui préconisait la candidature de Tancrède, comte de Lecce, bâtard du duc Roger, le fils du feu roi Roger II. Usant de toutes armes, prières, menaces, présents, mettant en avant l'argument patriotique, et exploitant la haine des Allemands, Mathieu parvint à faire élire son candidat.

La papauté pouvait-elle laisser échapper une si belle occasion de faire échec au Germain menaçant? Puisqu'elle ne pouvait plus compter au nord sur la révolte lombarde, elle encouragerait sous main au sud la révolte sicilienne. Une première armée, envoyée par Henri VI et conduite par Henri de Kalden, ne réussit pas; en vain assiège-t-il les troupes royales dans Ariano di Puglia; dès septembre 1190, on le voit se retirer, vaincu sans doute par le climat. A la fin de 1190, Tancrède, le roi national, semblait maître de la situation. Bientôt, il est vrai, il dut héberger les croisés français et anglais de Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion; celui-ci, l'éternel batailleur, se plaignit que sa sœur Jeanne, veuve du roi Guillaume, n'eût pas été mise en possession de son dousaire; un moment, il parla de conquérir la Sicile; mais Philippe-Auguste apaisa le démêlé; Richard conclut même avec Tancrède une alliance défensive contre l'envahisseur Staufen. Mais Richard reprit la mer, le 30 mars, sans que Henri eût encore paru. C'est seul que Tancrède devrait se mesurer avec le puissant César.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Henri VI accourt avec 4,000 chevaliers allemands. Rien ne l'arrête, même pas la nouvelle subite de la mort de Barberousse; il faut absolument qu'il s'empare de la Sicile, centre de son influence à venir. N'est-ce pas là d'ailleurs comme un hommage à la mémoire de son père qui, avant de se croiser, amorça la politique sicilienne? Afin qu'en une seule fois toute autorité fût conquise en Italie, Henri IV réclamait au passage le couronnement impérial; en retour il restituerait intégralement le Patrimoine. Ce qu'une telle promesse pouvait valoir, on pouvait l'évaluer rien qu'à voir Henri fortifier encore son pouvoir dans l'Italie centrale et septentrionale : en Lombardie, il isolait Milan en accordant des privilèges à d'autres villes, notamment Plaisance et Crémone; en Romagne, il imposait un margrave de son choix, en Toscane un duc, à Spolète un autre duc.

Sa poigne de fer resserre l'étreinte qui menace d'écraser l'État pontifical.

Qu'allait faire la papauté? Couronner le dominateur, et consacrer ainsi ses actes d'usurpation? Un Alexandre III s'y fût refusé. Il eût pris la fuite, et du dehors eût reformé la ligue nationale et la coalition internationale contre l'envahisseur. Clément III ne se crut sans doute pas assez fort pour tenir tête au César; peut-être aussi se réservait-il de débattre les questions diplomatiques et de réclamer des garanties. Mais, avant même que l'armée allemande fût parvenue jusqu'à Rome, Clément III mourait (fin mars 1191). L'occasion s'offrait trop tentante à Henri VI pour qu'il n'essayât pas d'agir sur les cardinaux, et de leur faire choisir un pape de son choix, un pape gibelin. Prévenant cette manœuvre et rompant avec ses traditions de lenteur, le Sacré Collège élut en hâte Hyacinthe Orsini, cardinal-diacre du titre de Santa-Maria in Cosmedin, qui prit le nom de Célestin III (30 mars). Puis, par une manœuvre inverse, la curie romaine se disposa à ajourner la consécration du nouveau pape, afin que,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pressé par les affaires de Sicile, Henri VI n'eût pas le temps de se faire couronner.

Mais, elle aussi, l'ambition du César demeurait féconde en ressources. Les Romains étaient les adversaires séculaires de Tusculum; il consentit à détruire la ville, et au prix de ce forfait obtint son entrée dans Rome. Les événements, dès lors, s'imposaient : le 14 avril, couronnement du pape; le lendemain, jour de Pâques, couronnement de l'empereur. A Célestin III, il promit, sous les serments les plus sacrés, d'être le défenseur du Saint-Siège : « Je te donne la paix, lui assura-t-il par trois fois, je te la donne comme jadis le Seigneur à ses disciples ! » Fort touché de telles dispositions, Célestin lui conféra le diadème ainsi qu'à sa femme Constance. Moins fier et plus souple que son père, le nouvel empereur ne fit pas d'ailleurs difficulté pour mettre le pape en selle et conduire sa mule par la bride. Toute la population romaine applaudissait. Quelle différence entre ce premier voyage de Henri VI et la première venue de Barberousse ! Celui-ci avait prétendu solutionner la question romaine par la force, par le bras d'Hercule; il était accouru à Rome en menaçant sénat et république; c'est avec des insultes qu'on l'avait reçu, et au soir de son couronnement, le peuple s'ameutait déjà contre lui. Henri, au contraire, se conciliait tout le monde; il avait satisfait les rancunes des Romains contre les Tusculans, et promis au pape sans marchander. Combien plus dangereux était-il ! Jamais Rome qui l'acclamait ne fut plus proche de la servitude.

A son tour, l'Italie du Sud joua le rôle sauveur. Ne disposant que de forces restreintes, ayant à compter avec tout un parti favorable à l'envahisseur, Tancrède, le roi national, adopta un plan purement défensif; il confia à des hommes sûrs la défense des places importantes et se réfugia dans Naples avec le gros des forces. La marche du Staufen fut d'abord non moins aisée qu'une promenade militaire : les moines du Cassin lui prêtèrent serment; sans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

coup férir, l'archevêque de Capoue fit arborer sur les murs la bannière impériale. Mais aussi indomptables qu'autrefois les Milanais, les Napolitains allaient se montrer les défenseurs acharnés des libertés siciliennes et italiennes. Henri VI avait cerné la ville par terre avec ses chevaliers, tandis que la flotte de Pise, son alliée, l'investissait par mer. Mais bientôt le fameux amiral napolitain Margarito, surnommé le nouveau Neptune, disperse les navires pisans; les chaleurs torrides de juillet fondent sur l'armée assiégeante et y sèment les épidémies. Voici que le fils d'Henri le Lion, Henri de Brunswick, retenu comme otage, passe aux Napolitains. Henri VI tombe malade, Philippe de Cologne meurt, le chancelier Diether meurt. Les Salernois trahissent et livrent l'impératrice Constance à l'amiral Margarito.

Quant à Célestin III, il n'avait consenti à traiter avec Henri VI que sous la contrainte directe; il accorda à Henri de Brunswick le privilège de ne pouvoir être excommunié que par le pape ou ses légats; ainsi se déclarait-il indirectement en faveur des ennemis de l'empereur; le chef du guelfisme italien encourageait le chef du guelfisme allemand; le succès de ce dernier ne serait-il pas une victoire italienne et pontificale? Le transfuge a regagné la Saxe; il y répand le bruit que le fils de Barberousse est mort; il essaie d'obtenir pour lui-même la couronne; les partis s'agitent. Toujours malade, la rage au cœur, Henri VI doit abandonner le siège de Naples et quitter l'Italie avec les débris de son armée. Sur ses pas, les vieilles haines italiennes reparaissent, villes de la ligue lombarde contre villes impériales : Brescia la guelfe bat Crémone la gibeline à la sanglante bataille de Mala Morte. Bien vite, Henri VI essaie de conclure avec Parme, Crémone, Côme et Bergame une alliance anti-milanaise; puis, plus vite encore, il repasse les Alpes au début de 1192. Malgré toute son habileté, lui aussi était vaincu.

Bientôt, Célestin III essaya de solutionner le grand

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

conflit en signant un traité de paix avec le Staufen, et un traité d'alliance avec le Normand. N'était-ce pas la politique traditionnelle, et qui s'imposait? Mais Henri VI ne voulut rien entendre. A Gérard, abbé de Casamari, envoyé comme négociateur, il répondra par des menaces. Comme le pape a excommunié les moines du Cassin, et jeté l'interdit sur cette abbaye germanophile, Henri s'en étonne; il réclame le Cassin comme un fief d'Empire. Et non seulement le Cassin, mais tout le royaume de Sicile, qui lui revient de plein droit, et où Tancrède est pur usurpateur. L'orgueil du Staufen ne pliait donc pas sous les revers; il s'exaltait par la défaite même.

Au moins, Célestin III fut-il plus heureux avec Tancrède. Toujours menacé par Henri VI, qui conservait dans l'Italie méridionale des troupes, des garnisons et des partisans, le roi national avait tout intérêt à s'entendre avec le pape; il attendait de lui une investiture officielle capable d'affaiblir, dans ses États, le parti d'opposition. On signa donc le concordat de Gravina; Tancrède dut faire au pape certaines concessions importantes, par exemple l'introduction dans ses États du droit d'appel en cour de Rome, l'autorisation reconnue à l'évêque de Rome d'envoyer un légat en Sicile, tous les cinq ans; la suzeraineté pontificale devenait ainsi sensiblement plus effective.

Une telle alliance, si elle permettait à Tancrède de se prévaloir d'une légitimité incontestable, ne supprimait pas le danger; car l'aide matérielle que la papauté était susceptible d'apporter à son allié restait nulle, ou peu s'en faut. La paix avec le Staufen, voilà quel eût été le vrai succès diplomatique. Mais le faible Célestin III n'avait guère d'influence, et Henri VI demeurait trop puissant et trop ambitieux pour qu'il y eût chance de le voir résilier ses prétendus droits sur la Sicile. En vain, Célestin III essaya-t-il de l'amadouer en faisant libérer par Tancrède l'impératrice Constance. Cette complai-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sance ne servit à rien; pure faute politique, elle fit perdre à Tancrède le plus précieux des otages; mais le Staufen demeura intraitable. Que lui importait de retrouver l'héritière, s'il ne recouvrait l'héritage?

Au fond, c'est en Germanie que se jouait alors la grosse partie. Henri VI eut d'abord l'avantage. Dans le nord, Adolphe III de Schauenbourg, comte de Holstein, s'empara de Brême; d'autre part, dans le sud, l'empereur renforçait sa puissance en recueillant la succession de Welf VI de Bavière. Dès lors, il se croit en mesure d'aller relancer Henri le Lion dans son repaire du Brunswick.

Soudain le Staufen compromit gravement sa fortune par une intervention maladroite qui suscita contre lui toute une coalition ecclésiastique. Deux compétiteurs se trouvaient en présence dans le grand évêché de Liége : l'élu du chapitre, le comte Albert, frère du duc Henri de Brabant, et le comte de Retest, oncle de Baudouin, comte de Hainaut. Ces rivalités ecclésiastiques s'arc-boutaient à des querelles féodales : le Brabant et le Hainaut étaient en désaccord. Sans tenir compte de la délicatesse de la situation, brusquement, comme un maître, Henri VI vint interposer un candidat impérial, Lothaire de Hochstaden, frère d'une de ses créatures. Le duc de Brabant se trouva atteint dans son affection fraternelle, et contrecarré dans sa politique. Célestin III eut l'habileté d'épouser sa cause; il munit le candidat Albert de Brabant d'un bref pontifical et fort d'une telle authentication, celui-ci se présenta en Allemagne. Malgré cela, Henri VI le fit chasser et interdit à l'archevêque de Cologne de le recevoir. Mais, cet élu du pape trouva asile chez l'archevêque français de Reims qui le consacra.

Furieux, Henri VI se présenta à Liége, brûla des châteaux, fit des exemples et obligea le duc de Brabant lui-même à abandonner la cause de son frère. Suprême violence, on apprit soudain que le candidat pontifical venait d'être assassiné par trois partisans brabançons. Le bruit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

courut que l'empereur s'était concerté à l'avance avec les meurtriers dans l'église Saint-Servais de Maestricht, et de fait, s'étant réfugiés sur terre d'Empire, ceux-ci y jouirent d'une scandaleuse impunité. Cela ne ressemblait-il pas assez bien au coup d'Henri II contre Thomas Becket? A cette nouvelle, protestation générale des consciences : le pape excommunie le candidat impérial, et contre Henri VI, instigateur présumé du meurtre, une ligue puissante se forme; les ducs de Brabant et de Limbourg, le comte de Hainaut, les archevêques Bruno de Cologne et Jean de Trèves y entrent; le pape donne son approbation; dans la Saxe même, l'opposition du clergé grandit chaque jour. Si puissante par ses grands fiefs et par son influence, l'Allemagne ecclésiastique ne va-t-elle pas se soulever tout entière contre l'empereur? D'autre part, l'insurrection d'Henri le Lion, et la complicité d'Ottokar de Bohême. On pouvait se croire à la veille d'une nouvelle guerre du sacerdoce et de l'Empire, désespérée et inexorable.

Dans la Péninsule, soutenue également par le pape, la résistance s'organisait. Tancrède reprenait promptement possession de presque tout son royaume. Bientôt, encouragée par les événements d'Allemagne, c'est l'Italie entière qui, une fois encore, se redresse contre l'oppresseur; il semble que Lombards comme Napolitains soient prêts à se rallier sous la bannière pontificale. Ainsi contre Henri VI, partout les nuages s'amoncellent, à l'horizon italien aussi bien qu'à l'horizon allemand. Nul allié sûr : même les ducs de Souabe et de Bavière sont de fidélité branlante.

Cependant, Henri a la tête froide. Vrai Hohenstaufen, doué d'une ténacité énergique, les périls ne le troublent pas. En Italie, il envoie une petite armée sous les ordres de Berthold de Kunsberg pour tenter de reprendre l'Apulie à Tancrède; et, dans la marche d'Ancône, véritable couloir de liaison entre le nord et le sud, il intime à son mar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quis Conrad de Lutzenhard l'ordre d'intercepter tout courrier à destination de Rome. De même, en Allemagne, il se multiplie, courant de Saxe en Bohême, et de Bohême en Bavière, ralliant ses partisans.

2. Succès complet du Staufen.

Soudain, vint s'interposer un événement qui, pour un temps, tint l'Europe en suspens : la captivité du roi Richard. Cet épisode a sa place dans notre étude. Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, n'était pas en effet étranger aux querelles pendantes. En Allemagne, il avait soutenu Henri de Brunswick, son neveu; d'autre part, beau-frère de Guillaume le Bon, le dernier roi de Sicile, il appuyait la candidature nationale du dernier descendant des rois normands, le bâtard Tancrède de Lecce; entré à ce double titre dans les intérêts de l'Italie et du pape, ne semblait-il pas comme leur allié indirect? Par contre, il avait pour ennemis, non seulement Henri VI, mais aussi Philippe-Auguste, rival d'influence. Néanmoins, Richard et Philippe partirent ensemble à la croisade; leur hostilité s'y envenima, et il faut convenir que Richard était non moins brouillon que valeureux. Philippe-Auguste abandonna, le premier, une expédition qui n'aboutissait pas [1], mais, au départ, Richard, défiant, lui fit promettre qu'il ne profiterait pas de son absence pour attaquer les possessions anglaises en terre de France; il lui fit jurer de les garder « avec le même soin qu'il mettait à défendre sa propre ville de Paris ».

A peine rentré, Philippe priait Célestin III de le relever de ce serment. Le pape refusa; outre qu'il était plutôt l'allié de la papauté, Richard n'avait-il pas droit à l'immunité des croisés? Philippe alla pourtant s'entendre à Milan avec Henri VI; arrêter Richard, qu'il repassât par

1. Le seul résultat avait été la prise de Saint-Jean d'Acre, après deux ans de siège (13 juillet 1191).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Allemagne ou par la France, voilà ce qu'ils concertèrent. Ainsi fut fait. A son retour, en 1172, malencontreusement poussé par la tempête sur la côte dalmate, Richard essaie de traverser l'Allemagne sous un déguisement de marchand; s'il pouvait arriver chez son neveu, Henri de Brunswick, il doublerait, certes, par sa seule présence, la force de la coalition anti-impériale. Mais, suprême malchance, il est reconnu par le duc Léopold d'Autriche qui le livre à Henri VI. « Cette capture, s'écria le Staufen, vaut de l'or et des diamants. » De fait, c'est avant tout une forte rançon qu'il pensa à tirer de son prisonnier: ainsi Richard l'aiderait-il, bon gré mal gré, à relever sa situation, à préparer son expédition d'Italie.

La chrétienté s'indigna. Au nom de la loyauté protestaient les complaintes de nos troubadours :

Le roi Richard s'en allait sans soupçon
Quand l'empereur par fraude et félonie
S'en empara pour le mettre à rançon;
Que ta mémoire, ô César, soit honnie !

L'un de nos poètes, Pierre de Blois, écrivait directement à Célestin III, le priant de secourir ce fils de l'Église romaine « en considération du Christ ». Bérengère, la femme de Richard, suppliait également le pape d'intervenir. Quelques années plus tard, Innocent III n'eût pas hésité à ameuter l'opinion chrétienne et à excommunier Henri VI; c'eût été le signal d'un duel à mort entre la papauté et l'Empire; l'Italie s'y fût engagée à fond. Mais le faible Célestin III n'osa pas; ce n'est qu'indirectement, dans sa correspondance de France et d'Angleterre, qu'il se hasardait à menacer Henri VI de l'anathème.

Malgré les instances de Philippe-Auguste, celui-ci ne voulut pas prolonger l'odieuse captivité. Toujours hanté par le projet d'une domination impériale universelle, il voulut faire reconnaître sa suzeraineté par le roi anglais : un crucifix à la main, il l'investit du chapeau royal comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un simple vassal. Par un raffinement d'habileté, Henri VI força son prisonnier à prendre des engagements capables de le compromettre irrémédiablement : à l'expédition du Staufen en Italie, Richard devait fournir un contingent de deux cents chevaliers, une flotte de cinquante galères, et même la participation personnelle. Ces exigences furent ensuite commuées en une rançon de 50,000 marcs d'argent qui constitueraient une aide très efficace et plus sûre.

Heureuse diversion à un moment critique que cette captivité de Richard ! Tout s'arrangeait au gré du Staufen. Bientôt tombait à rien la coalition anti-impériale. Ce fut l'amour qui la disloqua : Henri de Brunswick s'était épris d'Irmengarde, nièce de l'empereur ; la mère de celle-ci, la comtesse palatine, favorisait la passion des deux jeunes gens; elle leur ménagea même secrètement un rendez-vous au château de Stahleck et les fit marier par un chapelain. Henri VI fut d'abord furieux; mais ses adversaires ecclésiastiques y virent une heureuse occasion de finir la lutte ; ils demandèrent et obtinrent la grâce d'Henri de Brunswick ; épousant la nièce de l'empereur, ce chef de l'opposition réconcilierait dans son amour juvénil les vieux guelfes et les vieux gibelins. Fâcheux événement encore pour la cause italienne et romaine. Libre en Allemagne, l'empereur allait descendre dans la Péninsule. N'avait-il pas d'ailleurs l'or anglais de Richard? Maintenant, il pouvait acheter des chevaliers pour sa croisade d'Italie.

Jamais, en effet, au cours des années 1192 et 1193, Henri VI n'avait abandonné ses projets sur la Sicile, le pivot de ses ambitions méditerranéennes. Il avait laissé des contingents allemands dans maintes places normandes, et par son lieutenant Berthold il leur envoyait des renforts qui leur permettaient de continuer la lutte. Non seulement ils purent se maintenir dans les postes fortifiés commandant la frontière du côté de l'État pontifical, mais

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

encore ils ne cessèrent d'engager avec les Normands des combats souvent heureux. Ainsi, certains résultats très appréciables restaient-ils acquis de la première expédition; la voie vers Naples était ouverte.

A cette action militaire, Henri VI joignait aussi une préparation diplomatique de la conquête. Il fallait isoler la Sicile, la priver de toute aide extérieure ou italienne. Nous avons vu comment, devenu prisonnier du Staufen, le malheureux Richard dut se désister de toutes prétentions. Une menace plus plausible, c'était, à la voix du pape, la formation d'une nouvelle ligue lombarde. Mais lors du traité de Verceil (12 janvier 1194), la diplomatie henricienne l'emporta dans l'Italie du Nord, et l'empereur fut assuré de n'y pas trouver d'ennemis, lors de sa venue.

Enfin — suprême chance pour le Staufen ! — Tancrède, le roi national sicilien, mourait le 28 février 1194, laissant la défense du royaume à un enfant, son fils Guillaume III, sous la régence d'une femme, sa veuve Sybille. Ainsi tous adversaires disparaissaient-ils, hormis le Pontife romain, trop faible et trop isolé pour devenir un obstacle.

Moment propice entre tous pour fondre sur la Sicile. En mai 1194, Henri VI quitte l'Allemagne; traversant l'Italie, il s'emploie à renforcer partout le parti impérial par sa diplomatie prometteuse. Aux Génois, il s'engage à donner la Sicile entière. « L'honneur sera pour moi, mais le profit pour vous. » Comme une telle phrase sonne bien sur des lèvres allemandes !... Aux Pisans, il donnera plus encore, la Corse, Elbe, la moitié de Salerne, de Naples, de Messine, de Palerme. Grâce à ces offres fantastiques, il achète la collaboration des deux grandes cités maritimes, collaboration nécessaire à l'investissement de Naples.

Nulle résistance sérieuse. Henri se trouvait encore à Pise, que déjà des ambassadeurs napolitains venaient lui prêter hommage. Sans coup férir, la place capitule. Aussitôt, Henri se dirige vers Salerne, coupable d'avoir jadis livré à Tancrède l'impératrice Constance. Prise

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'assaut, la ville est livrée à un pillage effréné, ses murs rasés, ses habitants mis à mort, emprisonnés ou exilés. L'infortunée Sybille s'était réfugiée au château de Caltabellota; par l'intermédiaire de Richard de Caleno, Henri VI lui fit des propositions pacifiques : elle obtint pour son fils détrôné le comté de Lecce et le principat de Tarente. Le 25 décembre 1194, à Palerme, elle assistait avec ses enfants au couronnement du Staufen; le 29, sous prétexte de complot, celui-ci la fit arrêter ainsi qu'un grand nombre de barons; on les envoya en Allemagne. De même, on y expédiait tout le trésor royal, jusqu'aux tentures et aux fauteuils. « C'est Dieu qui faisait don à Henri de ces trésors, dit pieusement un chroniqueur allemand, Arnold de Lubeck. *Deus ei dedit thesauros.* »

Pourtant, il n'est pas vrai, comme on l'a cru longtemps, que ces premiers moments furent marqués par des excès et des cruautés; sur ce point, de récents travaux ont jeté une certaine lumière. Henri n'avait-il pas intérêt à pacifier le royaume et à s'assurer la sympathie des populations? Il organise la conquête. C'est à l'impératrice Constance qu'il confie la régence de Sicile; il crée marquis d'Ancône et duc de Romagne son fidèle serviteur, Markwal d'Anweiler. Au pape, il ne restait plus, semblait-il, qu'à se faire l'humble chapelain d'un si puissant empereur, possesseur de l'Italie entière. La question romaine paraissait résolue.

Ivre de gloire, Henri songeait alors à une domination universelle : Richard Cœur de Lion, il continuait à le regarder comme un vassal, il pensait même à obtenir l'hommage de Philippe-Auguste. Mais c'est surtout vers l'Orient que se portait son imagination enorgueillie : au bord des lacs de Sicile, il rêva de conquérir le trône de Constantinople. A Bari, dans une diète sicilienne, sous prétexte que l'empereur Isaac l'Ange avait été renversé par son frère Alexis, il annonça le projet : « Le moment est venu, déclara-t-il, de venger les croisés latins et parti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

culièrement mon père Barberousse des trahisons si souvent commises à leur égard par les Grecs. » Une telle piété filiale était bien touchante ! Il présentait d'ailleurs ce projet comme parallèle à une expédition en Terre Sainte.

Soudain, le voilà qui adresse au pape une lettre de croisé enthousiaste : il annonce l'intention d'envoyer aussitôt en Palestine 1,500 chevaliers et 1,588 sergents. Par cette habile politique, le rusé compère ne faisait-il pas coup double : sous couleur de prendre en main les intérêts de la chrétienté, il satisfaisait ses ambitions orientales, et d'autre part, il attirait à lui, malgré lui, le pauvre pape resté seul protestataire dans l'Italie domptée. De fait, Célestin III ne put que remercier Henri VI de son projet de croisade : dans une lettre du 29 avril 1195, il le félicitait chaleureusement.

Maître incontesté de l'Italie, Henri VI avait repassé les Alpes. Dans deux diètes, à Gelnhausen et à Worms, il convia l'Allemagne à la croisade (octobre-décembre 1195). C'était presque le centenaire du concile de Clermont; on mit beaucoup d'enthousiasme à répondre à l'appel d'Henri. Il laissa partir les croisés de Jérusalem, mais se réserva de rassembler sur les côtes siciliennes le plus gros contingent destiné à son expédition préférée, la croisade de Constantinople. L'honneur du Christ, peu lui importait; son profit, le triomphe de ses ambitions, tel était le seul enjeu. Barberousse, au moins, avait encore gardé quelques soucis de chrétienté.

3. Les derniers Projets : l'Empire héréditaire et la Croisade.

La fortune d'Henri VI était au plus haut point. Perpétuer la dynastie des Staufen en créant l'Empire héréditaire, ne serait-ce pas assurer la continuité des visées germaines sur la Péninsule; ne serait-ce pas supprimer les compétitions d'élection qui périodiquement venaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

traverser la politique de conquêtes et en compromettre les résultats? Dans le Saint-Empire, ce serait aussi faire passer le pape au rang de bénisseur surnuméraire, en sorte que l'empereur ne lui devrait plus rien. Maître de Rome, celui-ci ne réduirait-il pas le Pontife souverain à n'être plus que le chapelain impérial, et comme un prestigieux maître de cérémonies, « une sorte d'archi-chancelier, l'archi-chancelier du culte catholique », selon la formule plus tard trouvée par Napoléon. La question romaine aurait ainsi pour solution l'asservissement de la papauté, non pas un asservissement momentané et créé par les hasards malencontreux de la lutte, mais un asservissement reconnu et passé à l'état d'institution. En face du faible Célestin, Henri VI incarnait la puissance et l'ambition démesurée; tenant déjà le pape par ses promesses de croisade, il crut pouvoir tout se permettre. Très habile d'ailleurs, aux nobles allemands il offrait aussi l'hérédité dans les comtés ou duchés, tandis que jusque-là l'investiture impériale était de rigueur : à la diète de Wurtzbourg en 1196, il réunit de nombreuses approbations signées de princes ecclésiastiques et laïques.

Mais la vraie approbation, celle qui sans conteste authentiquerait le projet, devait venir du pape. Qu'il consentît à couronner roi des Romains le tout jeune fils de Henri VI, et le principe d'hérédité se trouvait appliqué, donc reconnu. Dans ce but, une fois encore, l'empereur passa les Alpes. Ne pas y voir clair, Célestin III ne le pouvait pas. Loin de se montrer disposé à faire les concessions dernières, il envoya à Henri de multiples doléances : il se plaignait particulièrement qu'en Sicile l'archevêque de Palerme et d'autres évêques eussent été emprisonnés; pouvait-il d'ailleurs supporter que Philippe, duc de Toscane, occupât les biens allodiaux de la comtesse Mathilde et qu'il osât même s'avancer en territoire pontifical? Henri VI reçut la lettre de Célestin alors qu'il traversait la Lombardie; sa réponse fut empreinte d'une impertinente désin-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

volture. Bientôt, dépouillant toute feinte, l'empereur réclamait directement du pape la consécration solennelle de son fils comme roi des Romains; puis, pour donner à sa requête une nuance plus persuasive, il s'avança dans le Patrimoine jusqu'à Montefiascone et Tivoli.

Même Célestin III ne pouvait accepter de telles conditions. Il ne résista pas en face comme jadis un Alexandre III, et comme plus tard un Grégoire IX; mais il employa l'arme qui rend parfois les faibles étrangement forts, la résistance passive. La curie romaine renforça cette fois ses habitudes de lenteur; six semaines durant, elle fit attendre sa réponse, puis finit par demander des avantages en échange. Henri VI, ce maître de l'univers, répondit fièrement qu'il ne se laisserait pas traiter en vassal, mais que volontiers il accorderait gratuitement des concessions, et des concessions telles que jamais n'en furent faites, même par son père Barberousse. Ne reconnaît-on pas là le beau prometteur? Le pape ne s'y laissa pas prendre; il fit savoir qu'il remettait sa réponse à l'Épiphanie 1197; mieux eût valu dire à la Trinité.

Chez les princes allemands, Henri avait, d'ailleurs, rencontré des résistances plus catégoriques. Pour eux, l'Empire électif était quasi un dogme politique. N'était-il pas assez naturel qu'ils tinssent à un système qui, périodiquement, leur valait tous les avantages d'un interrègne avec ses grands et ses petits profits? Si l'Empire devenait héréditaire, bientôt toute cette féodalité ne se verrait-elle pas muselée et domptée? Autrement dit, elle disparaîtrait; car l'essence même de la féodalité, c'est de vivre sans maître et de guerroyer sans trêve. Henri le comprit, il fallait biaiser : sans toucher à la constitution impériale, il demanderait seulement d'élire son fils Frédéric-Roger pour son successeur. Ainsi n'arriverait-il pas à ses fins indirectement? Sans créer l'Empire héréditaire, il obtiendrait que son fils fût héritier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Barberousse avait passé la couronne à Henri VI, et maintenant celui-ci la transmettait à Frédéric-Roger; la répétition du fait ne tendait-elle pas à la répétition du principe, et ne semblait-il pas que le Saint-Empire fût devenu un bien de famille des Staufen? N'empêche, le dernier pas irrévocable restait à faire; et grâce à Dieu, à l'évêque de Rome et aux barons d'Allemagne, jamais il ne se ferait. Les Staufen n'étaient pas encore devenus ce qu'étaient les Capétiens en France; Rome ne subissait pas cette menace suprême; si faible qu'il fût, Célestin III venait de remporter un demi succès; ainsi rendait-il possibles les grandes victoires prochaines d'Innocent III.

L'empereur avait donc négligé Rome; il se dirigeait vers son royaume du Sud où des bruits de sédition circulaient. Promise pour l'Épiphanie 1197, la réponse du pape lui arriva enfin; elle contenait encore des propositions nouvelles. Toujours ce même système dilatoire, qui a valu à la diplomatie romaine ses plus beaux succès. Très peu satisfait, Henri fit savoir qu'il ne pouvait accepter. La curie attendait-elle une autre attitude de l'empereur?

D'ailleurs de nouveaux soucis l'accaparaient : il se trouvait menacé d'une révolution terrible. Les Siciliens ne supportaient pas plus volontiers le joug d'Henri VI qu'autrefois les Lombards celui de Barberousse. Nuancée de promesses et de procédés trompeurs à l'égard de l'Italie centrale, la politique d'Henri VI était, au contraire, rigueur farouche dans l'Italie méridionale que complètement il fallait asservir. La Sicile n'était-elle pas le pivot de toutes les visées grandioses du César sur la Péninsule et sur l'Orient? Il importait que cette base fût solide et non pas volcanique. Les gouverneurs allemands préposés au royaume avaient donc fait peser sur lui la tyrannie : priver le clergé national de ses rapports avec Rome, pressurer le peuple d'impôts, telle fut la consigne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La venue de l'empereur exaspère les passions de ces Méridionaux ardents; contre sa vie même un complot se trame. Le bruit court que sa femme, Sicilienne de cœur, s'est entendue avec un seigneur du pays, le malheureux Jordano, qui l'épousera et deviendra roi. A peine ces nouvelles arrivent-elles à Henri VI, qu'il réprime dans le sang avec une férocité inouïe cette compétition non encore éclose. Il incendie Catane, il ordonne que les barons siciliens prisonniers en Allemagne aient les yeux crevés, mesure d'autant plus cruelle que ceux-ci n'avaient apparemment pris aucune part à l'insurrection. En présence de la reine Constance, Jordano subit les plus terribles supplices; des conjurés, ou de prétendus conjurés sont sciés en deux, d'autres brûlés vifs, ou encore enterrés vivants jusqu'au cou et ainsi décapités. A côté d'une telle répression, le châtiment de Milan par Barberousse n'avait été qu'une mesure bénigne.

Au moins les résultats seraient-ils définitivement acquis, et la puissance d'Henri VI cimentée dans le sang des Siciliens. Activement, le tyran préparait sa croisade contre Constantinople; déjà il se voyait maître de l'Italie et de l'Orient, quand il succomba à la fièvre, rapidement emporté en deux mois (août-septembre 1197). Avant de mourir, comprenant combien il serait difficile de maintenir les couronnes de Sicile et d'Allemagne sur la tête d'un enfant, il voulut placer Frédéric-Roger sous la seule protection qui fût stable et efficace, celle du pape. Dans ce but, il fit à Célestin toutes les restitutions exigibles : non seulement le Patrimoine proprement dit, mais aussi le duché de Spolète, la marche d'Ancône, le duché de Ravenne et même les biens allodiaux de la comtesse Mathilde. Il allait jusqu'à reconnaître la suzeraineté du Saint-Siège sur la Sicile. Ainsi la solution impériale de la question romaine était-elle à ce point fragile que la mort d'un seul suffisait à la compromettre. Nulle tradition dans ce sens, nul appui profond en Italie. Si un tel imperium se maintenait pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

visoirement, ce n'était que par la force; au contraire, les protestations italiennes et pontificales vivaient toujours, n'attendant que leur heure pour s'exprimer bien haut. La solution impériale de la question italienne, c'était l'asservissement de tout un peuple; la solution papale, c'était sa liberté.

Dans son *Histoire d'Allemagne*, Zeller a porté un jugement très sage sur le despote Henri VI : « Plus diplomate que guerrier, plus violent que fort, et plus inexorable que sévère, toujours impatient, jamais satisfait, même dans le succès, impitoyable dans la lutte, plus fertile en ressources qu'en idées, mettant son ambition au-dessus de ses scrupules, ses passions au-dessus de sa conscience et sa cupidité au-dessus de son honneur, ayant autour de lui plutôt des instruments serviles que des serviteurs dévoués, peu sympathique aux Allemands, abhorré des Italiens, peut-être détesté de l'impératrice Constance, sa femme, il gâtait ses projets par ses chimères, ses bienfaits par la corruption, ses négociations par les équivoques, ses victoires par ses vengeances, son gouvernement par son avarice, la croisade même par l'égoïsme; et il mourait, sans avoir ni changé au profit de sa famille la constitution allemande, ni affermi sa domination impériale en Lombardie et à Rome, ni sa puissance royale en Sicile, ni terminé la croisade dont il avait parlé pendant quatre ans. Il avait seulement abandonné l'Allemagne au désordre, opprimé l'Italie, terrorisé la Sicile, inquiété les monarchies de l'Occident; et il laissait tout non seulement inachevé, mais inachevable à son jeune et frêle héritier [1]. »

Peu de temps après lui, mourait le pape Célestin III. Trop faible pour résister en face, il s'était montré assez habile pour opposer aux visées du César des lenteurs calculées; c'est au soir d'une victoire qu'il disparaissait,

1. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, pp. 488-489.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tenant en main le testament de Henri. Mais un pontife allait se lever qui triompherait magnifiquement au nom des principes toujours rappelés, Innocent III le Grand. Ce pape sera à la querelle du sacerdoce et de l'Empire ce que Grégoire VII fut à celle des Investitures : l'intraitable tenant des libertés de l'Église.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE II

La question de l'Élection à l'Empire sous Innocent III.

La mort de Henri VI rêvant d'une universelle tyrannie mit à l'aise la chrétienté. Par contraste, l'héritage de ce farouche despote passait à un enfant de trois ans, Frédéric-Roger, sous la responsabilité du frère d'Henri, Philippe de Souabe, personnage généreux et chevaleresque, qui avait épousé la princesse Irène, une Grecque pleine de douceur. Aussitôt on secoua le joug : l'impératrice Constance renvoya de Sicile les conseillers allemands Markwald d'Anweiler et Conrad d'Urslingen; une fièvre d'indépendance traversa les villes de l'Italie centrale; on rejeta jusqu'au cadavre du puissant défunt; Célestin III lui refusa l'inhumation ecclésiastique parce qu'excommunié.

I. Innocent III patronne Othon contre Philippe de Souabe.

Cependant, Philippe de Souabe, défenseur des droits des Hohenstaufen, était parvenu à regagner l'Allemagne. Il voulait faire proclamer empereur son jeune neveu Frédéric-Roger. Il comptait, disait-il avec emphase, « sur sa force, sur ses châteaux imprenables, sur ses vassaux nombreux, sur son or, sur son argent, sur ses pierres précieuses, sur ses brillants tapis », bref sur tout l'héritage de son frère. De fait, une élection à l'Empire, qu'était-ce autre chose qu'une question d'argent? Mais Frédéric Roger n'était qu'un enfant encore bégayant, le fils d'un père excommunié et haï, lui-même non encore baptisé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Comment donc lui obtenir la couronne à l'heure où toutes les passions contenues par la poigne du despote se ravivaient plus ardentes? Les guerres privées se rouvraient, la féodalité se déchaînait en pillages et en meurtres : Othon, duc de Bourgogne, le propre frère de Henri VI et de Philippe, donnait lui-même l'exemple.

D'ailleurs, des prétentions à l'Empire s'affichaient déjà. Toujours le titre impérial eut le don de faire naître les convoitises de tous les princes puissants. On parlait vaguement du roi de France Philippe-Auguste, du roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, ou encore des fils du fameux Henri le Lion, Henri et Othon. N'était-ce pas le vice foncier du Saint-Empire de demeurer électif, ce qui livrait périodiquement l'Allemagne aux disputes des compétiteurs? Cette grande institution, qui eût pu être si redoutable, s'effondrait ainsi par intervalles dans des luttes épuisantes, dans le chaos des rivalités féodales. Pour la tranquillité de l'Europe et du Saint-Siège, ces crises venaient couper les projets dominateurs des Césars allemands, brusquement, comme le réveil finit le rêve.

Le principal opposant du jeune Frédéric-Roger fut Adolphe de Cologne; en l'absence de l'archevêque de Mayence, parti pour la croisade, il ramassait en son giron toute la puissance ecclésiastique allemande. Ambitieux et avare, combien volontiers il eût mis la main sur les richesses des Staufen? Il lança d'abord la candidature d'un fils d'Albert l'Ours, Bernard de Saxe, qu'une obésité lamentable rendait peu propre à un rôle aussi majestueux. Fortement appuyé par ses barons, Philippe de Souabe le gagna de vitesse : habilement, il substitua sa propre candidature à celle du petit Frédéric, répandit l'or et les promesses, et le 8 mars fut élu à Mulhausen. Devancé, l'achevêque de Cologne ne se tint pas pour battu; il envoya chercher en Angleterre le second fils de Henri le Lion, Othon, neveu de Richard Cœur de Lion. Comme son oncle, Othon était brave, et même bravache, généreux,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

audacieux, ambitieux, bien né pour un rôle de compétiteur à l'Empire. Il quitta l'Angleterre, débarqua aux Pays-Bas, pénétra en Allemagne, et fut reçu triomphalement à Cologne où on le déclara empereur; il marcha aussitôt sur Aix-la-Chapelle et se fit couronner dans cette capitale de Charlemagne. Désormais deux élus : à Philippe le Staufen s'opposait le fils d'Henri le Lion. La grande querelle des Wiblingen de Souabe et des Welfen du Brunswick se rouvrait.

Qu'allait faire la papauté? D'une telle élection pouvait-elle se désintéresser? Toujours elle y était partie prenante, parce qu'en théorie l'empereur devenait protecteur de la chrétienté et son bras séculier, parce qu'en pratique, il devait nécessairement adopter une politique italienne, conquérante ou bienfaisante. Célestin III était mort le 8 janvier 1198; la curie romaine élut pour lui succéder Lothaire, fils du comte Trasmundo de Segni, qui prit le nom d'Innocent III.

Entre tous les noms de papes médiévaux, celui-là reste le plus fameux. Aux yeux des mal intentionnés, il évoque le représentant et comme l'incarnation des visées dominatrices romaines sur l'Europe entière; pour eux, Innocent III fut un César ecclésiastique comme Henri VI un César laïque. En fait, théologien et canoniste expert, clerc très pieux, le nouvel élu avait écrit un traité sur la sainte Eucharistie et un autre sur le mépris du monde. Une idée très nette et très sincère de sa petitesse et de son néant personnel, une conviction non moins enracinée de la grandeur du rôle pontifical, voilà toute sa mentalité. Le pape, il le déclare « intermédiaire entre Dieu et les hommes, au-dessous de Dieu, au-dessus des hommes, moins que Dieu, plus que l'homme, jugeant tout et n'étant jugé par personne, selon la parole de l'Apôtre : « c'est Dieu qui me juge. » D'après lui, — comme d'après tous les théoriciens d'un moyen âge idéal, — le sacerdoce et l'Empire devaient se tenir étroitement unis pour conduire le monde. Mais le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sacerdoce était une puissance spirituelle, l'Empire une puissance politique; aussi la papauté détiendrait-elle le pouvoir législatif tandis que l'empereur demeurerait, dans les questions de chrétienté, l'exécutif docile. Et Innocent III éclairait ces principes avec l'expressive comparaison du soleil et de la lune : « de même, disait-il, que la lune reçoit sa lumière du soleil, de même la dignité royale n'est qu'un reflet de la dignité pontificale. » Les rois réverbèrent à la face des nations les faisceaux lumineux qui partent du trône pontifical; ils sont les dispensateurs fidèles de cette clarté; sinon, ils tombent sous l'excommunication de l'Église.

En formulant une telle théorie, Innocent III ne scandalisait pas le moyen âge; c'est le moyen âge lui-même qui l'avait élaborée et longuement il en avait rêvé la réalisation; on peut dire que depuis Charlemagne il ne cessait d'en cultiver la nostalgie. Innocent III n'innovait donc pas; il reprenait les idées sociales généralement enseignées dans les Universités et parmi les écrits des canonistes. L'originalité saisissante de son attitude est d'avoir voulu réaliser cette thèse envers et contre tous les puissants. Il trouvait l'Europe bien éloignée de son idéal de chrétienté : des royaumes divisés, incapables de faire front au Sarrazin; des rois en marge de la morale, Philippe-Auguste répudiant Ingeburge et Richard Cœur de Lion spoliant l'Église d'Angleterre; des fidèles enfin en révolte ouverte contre l'Église et livrés aux fantaisies des hérétiques, Lollards, Vaudois, Albigeois surtout. A l'égard de tous ces insurgés contre l'ordre chrétien, Innocent III agit avec une vigueur inouïe qu'il puise dans la force même de ses convictions : ne s'agissait-il pas d'édifier la chrétienté parfaite, sans transaction aucune avec l'erreur?

Ainsi apportait-il dans la question romano-allemande une volonté très ferme de maintenir les droits du Saint-Siège. Ne fallait-il pas rétablir la paix catholique pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lancer à nouveau l'Europe contre les Maures? Or, de tranquillité il n'y en aurait dans la Péninsule et en Allemagne que si, abandonnant leurs rêves de domination transalpine, les Césars laissaient Rome au pape et l'Italie aux Italiens.

Pour que le Pontife suprême pût donner ses ordres à la chrétienté entière, il importait tout d'abord qu'il fût maître dans Rome. Or, la ville appartenait à une magistrature prétentieuse, sénateur ou préfet, en dépendance de l'Empire; de plus, incessamment, ne se voyait-elle pas la proie des factions féodales? Césarisme ou anarchie, tel semblait être le dilemme. Tout autour, les provinces de l'Église restaient aux mains des margraves allemands imposés par le défunt Henri VI. Rapidement, Innocent III changea cet état de choses : profitant de la vacance de l'Empire, il se fit prêter serment de fidélité par le préfet, Pierre de Vico; de même, par le sénateur qu'il plaça lui-même à la tête de la municipalité romaine. Dans le Patrimoine, autrement dit dans la Sabine, la Campanie et la Maritime, il dépêche vers les barons des envoyés pontificaux qui, à l'improviste, les mettent en demeure de jurer obéissance au nouveau pape.

Plus loin, dans l'Italie entière, ce n'était qu'une clameur contre le despotisme teuton. Innocent III l'entendit; il se fit le chef du mouvement d'indépendance qui grondait partout dans les villes de la Marche d'Ancône, de la Romagne, de la Toscane. En vain, le sénéchal d'Empire, Markwald d'Anweiler, essaya-t-il de se maintenir, et de traiter avec le pape; bientôt il dut quitter Ravenne devenue intenable; de même, Conrad d'Urslingen, duc de Spolète, se vit contraint de capituler sans condition sous la menace des révoltés. Au milieu de l'année 1198, Innocent III fit un voyage triomphal dans cette Italie centrale délivrée : Assise et Pérouse l'acclamèrent comme le plus grand Italien. D'ailleurs, se montrait-il assez sage pour laisser à ces villes les libertés communales qui leur étaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

si chères. Plus haut, la Toscane se formait en confédération ou ligue sous la présidence pontificale.

Dans le royaume de Naples, au nom de son jeune fils Frédéric, la reine veuve Constance se déclarait la fidèle vassale du pape; elle lui payait tribut, elle chassait les Allemands de son domaine. Bientôt, vers la fin de 1198, elle mourait, laissant l'enfant de quatre ans sous la tutelle effective d'Innocent III, qui envoya deux cardinaux à Palerme pour prendre la direction des affaires. L'Italie entière redevenait italienne et pontificale; Innocent III pouvait écrire : « Dieu nous a rendu sans violence ce qui nous avait été enlevé par la violence. »

Plus difficile, plus délicate à traiter apparaissait la question impériale. Chaque candidat ralliait à lui toute une noblesse: derrière Othon, voici les comtes de Flandre et de Luxembourg, le duc de Brabant, Cologne, la Westphalie, bref le Nord-Ouest. Philippe range sous lui sa Souabe et sa Franconie, les ducs d'Autriche et de Bavière autrement dit le Midi entier, sans compter des intelligences en Saxe et en Brandebourg; à n'en pas douter, la force et le nombre sont pour lui. Au dehors, le gibelin s'appuie sur Philippe-Auguste, et Othon sur Richard Cœur de Lion. Mais que va faire Innocent III? Énigme profonde. Nul ne sait. Il attend et s'informe : à une ambassade d'Othon le priant de reconnaître ses droits, il répond par le silence.

Vers la fin de 1198, la guerre éclate entre les deux partis : descendant le Rhin, Philippe brûle Andernach et Bonn; en 1199, par la mort de Richard Cœur de Lion, Othon perd un appui fameux; Philippe s'empare de Strasbourg et vient assiéger son rival dans Cologne; à la Noël, il tient à Magdebourg une diète brillante où il paraît vraiment en souverain. Faisant la paix avec la France, le nouveau roi anglais Jean sans Peur, et le comte Baudouin de Flandre se détachaient de l'alliance d'Othon; selon le dire des grandes annales de Cologne, il semblait qu'il ne restât plus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au pauvre prétendant que « la seule aide de Dieu ». Mais cette alliance spirituelle paraîtrait-elle négligeable, si c'était celle du pape?

Dès le début, Othon s'efforça de l'obtenir. A Innocent III il avait fait part de son élection, dans une lettre fort habile; il y rappelait que son père Henri le Lion s'était montré fidèle à la cause pontificale et que pour elle il avait souffert la confiscation et l'exil; d'ailleurs, il promettait de respecter les prérogatives de l'évêque de Rome aussi bien que les droits des Églises d'Allemagne. Quant à s'engager de manière précise en ce qui regarde l'Italie et le Patrimoine de Saint-Pierre, il ne le faisait pas. De grandes phrases, de belles protestations, et rien de plus. Tout cela, pure eau bénite de cour laïque envoyée à la cour pontificale! Innocent III n'eut garde d'y tremper les doigts. Par ailleurs, Othon fit bien rédiger des promesses très détaillées et fort satisfaisantes, mais il ne les signa pas, et Innocent III n'était pas homme à se laisser prendre à une ruse aussi grossière. Aussi demeura-t-il dans une prudente expectative. Il attend jusqu'au 2 mai 1199, avant de répondre aux avances guelfes; encore, n'est-ce que très indirectement, dans une lettre à l'archevêque de Cologne. Il s'y déclare prêt « à assurer l'honneur et le profit d'Othon ». Rien de plus, autrement dit, rien du tout.

De son côté, le parti gibelin intriguait. Sous le règne du tyran son frère, Philippe de Souabe avait participé aux crimes commis contre des nobles et des évêques italiens; à tel titre, il se trouvait nanti d'une excommunication des plus authentiques. En obtenir l'absolution était pour lui une nécessité préliminaire à toutes négociations; il parlementa dans ce but avec la papauté. Puis, dès 1206, il écrivit à Innocent III une apologie fort humble de sa conduite : jamais il n'avait désiré l'Empire, jamais il n'avait tenté de corrompre les électeurs. Mais les premiers candidats, les ducs de Saxe et de Zähringen n'avaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pu s'imposer. Personnellement, il avait fait des efforts inouïs pour assurer le succès de son neveu Frédéric-Roger, si bien qu'à la fin nombre de ses partisans l'accusaient de se dérober au fardeau impérial. S'il a consenti à poser sa candidature, ce n'est donc « ni par cupidité, ni par amour du faste et de la puissance »; cela, il l'affirme « sur sa foi en Jésus-Christ, par qui il désire être sauvé ». Il déclare d'ailleurs qu'il est fils de l'Église, qu'il la défendra, même et surtout si elle s'appelle l'Église romaine. Bons sentiments, excellents sentiments, mais enfin des phrases encore ! Il eût fallu bien autre chose pour convaincre Innocent III.

Celui-ci continuait donc d'attendre, et apparemment l'interrègne qui se prolongeait ne faisait pas de tort aux Italiens. L'empereur, c'est à coup sûr le protecteur du pape, mais lorsque, de temps en temps, le protecteur vient à manquer, on n'en respire que plus librement à Rome. Vivent les grands et les petits interrègnes ! Chicanes et guerres au delà des Alpes, tranquillité en deçà. Est-ce à dire qu'Innocent III ait travaillé exprès à prolonger cet état anarchique? Nous ne le pensons pas. Pour les papes, la fin ne justifie pas les moyens. Or n'était-il pas évident que l'Allemagne et les pays vassaux souffraient énormément de l'interrègne : « la guerre des burgs » n'est alors qu'une suite ininterrompue de pillages et d'assassinats auxquels vient s'ajouter une famine meurtrière. Dans sa chronique, Renier, moine de Saint-Jacques de Liége, se plaint d'avoir mangé du pain d'avoine, et bu de l'eau au lieu de bière. Ce genre de mortification ne semble guère de son goût, encore nombre de pauvres gens qui moururent de faim eussent-ils été fort heureux de le partager.

Soudain, un événement se produisit, qui, en manifestant le secret des cœurs, permit enfin à Innocent III de se prononcer. Il reçut un manifeste rédigé à Spire, le 28 mai 1199, par les chefs du parti gibelin. Ceux-ci daignaient lui apprendre qu'ils avaient élu Philippe « empereur du trône

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

romain » *(in imperatorem romani solii eligimus)*. Substituée à l'appellation de « roi des Romains », une telle formule supposait résolu tout problème; les électeurs avaient nommé un empereur; au pape il ne restait plus qu'à dire amen. C'était la thèse impérialiste brutalement imposée et sans réplique. Les grands gibelins ajoutaient qu'ils avaient juré d'affermir le pouvoir de Philippe dans tous les territoires jadis possédés par le « sérénissime Henri »; autrement dit, mêmes ambitions qu'autrefois, non moins étendues, jusqu'en Sicile inclusivement. La diplomatie allemande ne se nuance pas toujours de sous-entendus : on spécifiait au pape qu'il eût à bien traiter « le fidèle serviteur du roi Philippe, Markwald, marquis d'Ancône, duc de Ravenne, procureur du royaume de Sicile, maréchal de la cour impériale »; de fait, muni des pleins pouvoirs de Philippe, Markwald s'était emparé du jeune Frédéric et régissait l'île à sa guise despotique. Enfin n'allait-on pas jusqu'à se promettre de bientôt mener à Rome le Staufen « avec le plus grand nombre d'hommes pour le faire couronner »? Au bas du manifeste, une multitude de signatures : archevêques de Magdebourg, de Trèves, de Besançon; évêques de Ratisbonne, de Freising, d'Augsbourg, de Constance, d'Eichstatt, etc...; abbés de Fulda, d'Hersfeld, de Tegernsee, d'Elwangen; ducs de Saxe, de Bavière, d'Autriche, de Lorraine; margraves de Meissen, de Brandebourg, de Moravie, de Rousberg... sans compter vingt-quatre autres princes qui ont envoyé leur adhésion. — 1199 ! C'était d'ailleurs l'année où les affaires du compétiteur Othon semblaient péricliter. Évidemment, les gibelins pensaient bien qu'ils allaient l'emporter par cette lettre impérative : en Allemagne, on s'imagine assez vite que la manière forte est toujours la meilleure manière.

En l'occurrence, il s'en fallait de beaucoup. Les partisans du gibelin venaient de manquer totalement de psychologie. Avant d'employer à l'égard du pape les procédés

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'intimidation, du moins auraient-ils dû essayer de pénétrer qui il était. Parce que Innocent III attendait pour se prononcer, ils en avaient conclu qu'il avait une âme timide et pusillanime. En réalité, — nous l'avons déjà dit, — toute atteinte aux droits et privilèges de l'Église le révoltait et le trouvait intraitable; nul plus que lui ne fut le défenseur de l'*iota unum aut unus apex*. Mis en demeure de se prononcer, il allait parler sans ambages. Il commença par protester dans un consistoire solennel auquel assistaient les ambassadeurs souabes : « glorifier la honte et exalter l'infamie » voilà ce qu'ont fait les Allemands; n'eût-il pas fallu en déférer au Saint-Siège? A lui, la décision finale. Même fermeté dans la réponse aux princes : « la couronne impériale que vous voulez venir prendre à Rome, mais c'est le pape seul qui peut la donner. » Ainsi les gibelins avaient-ils notifié à Innocent III la solution de la question, et lui répliquait qu'elle demeurait tout entière à résoudre; la ratification n'est pas de pure forme, elle est une authentication nécessaire; avant elle, nulle décision, après elle nulle discussion. Outre qu'elles reposaient sur un droit strict que le moyen âge avait reconnu, de telles exigences pontificales ne semblaient pas outrées en 1199. N'était-ce pas l'époque où, à la voix de Foulques de Neuilly, les Français enthousiastes se croisaient, tandis que, tombant sur le royaume, l'interdit vengeur acculait Philippe-Auguste à une capitulation matrimoniale?

Puissante sur tous les terrains, la papauté ne le serait-elle pas aussi en Allemagne? Innocent III ne se voyait-il pas autorisé à résumer la situation dans cette formule lapidaire : « Si l'Église est heureusement unie par la grâce de Dieu, l'Empire est divisé par suite de ses péchés. » D'un côté, des principes fermes et une autorité reconnue; de l'autre, des ambitions immodérées et le conflit des appétits brutaux.

Un moment on parla d'une commission d'arbitrage composée de huit guelfes et de huit gibelins, et qui se tien-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

drait le 28 juillet 1200, sous la présidence de Conrad de Wittelsbach, archevêque de Mayence. Mais la réunion fut prorogée, et Conrad en profita pour mourir le 20 octobre. En même temps que lui, fut enterré le projet; au milieu de l'effervescence inouïe des partis, n'avait-il pas d'ailleurs toutes les chances d'échouer? Cependant, en cette année 1200, Philippe de Souabe échouait devant Brunswick; effrayé par l'interdit, Philippe-Auguste criait merci; une flotte pontificale, commandée par Jacques Conti, débarquait en Sicile et infligeait à Montréal un échec au margrave Markwald (12 juillet).

La parole était à Innocent III. Il la prit dans un mémoire rédigé en janvier 1201, et intitulé : « Délibération du seigneur pape Innocent sur le fait de l'Empire, en ce qui concerne les trois élus. » Cela débute par un rappel des principes : le droit absolu de la papauté à trancher la question impériale se trouve affirmé sans ambages. Les différentes candidatures sont ensuite envisagées. Il faut écarter celle du jeune Frédéric : outre qu'étant mineur, il demeure incapable de protéger la chrétienté, « la papauté ne peut souffrir la couronne d'Allemagne et celle de Sicile réunies sur la même tête ». Vient ensuite Philippe de Souabe. Avec franchise, Innocent III reconnaît qu'il a pour lui la majorité de l'opinion princière; mais il est et reste excommunié. D'ailleurs, faire succéder le frère au frère, Philippe à Henri VI, comme auparavant le fils au père, Henri VI à Barberousse, ne serait-ce pas rendre l'Empire héréditaire, sinon en théorie, du moins en pratique et par usage traditionnel? Ne serait-ce point procurer aux ambitions des Staufen le moyen de se perpétuer sans à-coups. Conséquence fatale : disparition du droit pontifical d'investir l'empereur, asservissement pour l'évêque de Rome, pour l'Italie, pour l'Europe entière. Enfin, à ces motifs politiques s'ajoutait une raison atavique profonde : rien de bon à attendre des Staufen; le passé ne l'a-t-il point surabon-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

damment prouvé? « Philippe est fils et petit-fils d'ennemis de l'Église, ennemi de l'Église lui-même. Il cherche encore à la persécuter. Quel mal ne lui ferait-il pas s'il arrivait à l'empire? » Restait le troisième candidat, le guelfe Othon. Il n'a pas la majorité des suffrages, et Innocent III ne fait pas difficulté à le reconnaître; par contre, il est dévoué à l'Église, et « il descend d'ancêtres dévoués à l'Église ». N'est-ce point là l'essentiel? Telle était la teneur de la décisive « délibération » d'Innocent III. Il faut reconnaître que les motifs invoqués ne manquaient pas de sagesse. Si Othon, par la suite, trompa toutes les espérances, le pape doit-il en être tenu responsable? Le don de prophétie, il ne l'avait pas.

Dès le printemps de 1201, Innocent délègue en Allemagne Gui, cardinal-évêque de Palestrina, qui fera connaître partout la décision pontificale. Le 1er mars, Innocent III déclarait ouvertement son choix : « Par autorité divine à nous transmise par le bienheureux Pierre, nous te reconnaissons comme roi, mandait-il à Othon, et nous ordonnons à tous de te prêter serment et obéissance. » En retour, le 8 juin, à Neuss, Othon prenait à l'égard de la papauté des engagements formels : le Patrimoine, l'exarchat de Ravenne, la marche d'Ancône, le duché de Spolète, l'héritage de la comtesse Mathilde, la suzeraineté sur la Sicile, il les lui abandonnait volontiers, d'autant plus volontiers qu'il ne les avait jamais eus entre les mains. A Cologne, devant le légat pontifical, Othon jure « de protéger Innocent, l'Église romaine, ses domaines, fiefs et droits, tels qu'ils avaient été déterminés par plusieurs empereurs depuis Louis le Pieux, de ne pas la troubler dans ses propriétés acquises, mais de l'aider à récupérer celles qu'elle n'avait pas encore recouvrées; enfin de prêter son appui à l'Église romaine pour la défense du royaume de Sicile ». Othon jure tout cela, et en échange reçoit la couronne. Il venait de parler comme un Charlemagne. Ne semblait-il pas que les succès d'Innocent III

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fussent désormais liés aux siens absolument, et que la comparaison de l'âme et du corps se prêtant aide mutuelle redeviendrait expressive et réelle dans une chrétienté dont Innocent III serait le pape, et Othon IV l'empereur?

Aussi va-t-on voir Innocent entrer ouvertement en campagne. Il écrit aux chefs politiques de l'Allemagne pour leur expliquer son choix à l'aide des mêmes arguments développés dans la « Délibération ». En même temps, il essaie de gagner à la cause d'Othon toutes les influences étrangères, spécialement Philippe-Auguste. A celui-ci il montre, — ce qui n'était point exagéré —, que si le Staufen triomphait et s'emparait de la Sicile, il deviendrait un péril pour l'Europe. Sans doute; mais ce sont les intérêts français qui préoccupent d'abord le Capétien : or, le candidat pontifical n'est-il pas en même temps le neveu de ce maudit Plantagenet qui détient encore toute une partie de la France de l'Ouest? Dans de telles conditions, comment pourrait-il le patronner? Philippe-Auguste n'était pas un rêveur; politique réaliste, il comprenait que, somme toute, la question italienne ne regardait qu'incidemment la France; il n'avait que faire dans ce guêpier, où plus tard se fourvoieront les Valois aventureux. Le Sud lui importait donc assez peu; c'étaient l'Est et l'Ouest qu'il fallait garder, et n'aurait-il pas tout à craindre le jour où l'oncle tiendrait les bords de la Garonne et le neveu les bords du Rhin? Au cours d'une entrevue avec Othon, il lui a déjà dit ironiquement : « Si vous devenez maître de l'Allemagne, je m'engage à vous faire cadeau, moi, des trois meilleures villes de mon royaume, Paris, Étampes et Orléans. » Sur ce point il demeurera intraitable : en vain Innocent III lèvera-t-il l'interdit qui pesait sur le royaume, en vain essaiera-t-il d'amener la paix entre France et Angleterre, le Capétien ne voudra rien entendre. Pour être du parti de la papauté, il attendra le jour où la papauté cessera d'être du parti d'Othon; et alors, on verra Bouvines.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Tandis qu'Innocent III essayait de persuader tout le monde, le Staufen ne demeurait pas inactif. De son élection, il fit aussitôt une affaire nationale : pourquoi cet évêque de Rome venait-il se mêler des affaires allemandes? Chacun chez soi. « Si le pape ne veut pas de moi, dit Philippe aux princes, c'est que j'ai pris la couronne sans la lui demander. Que devient donc votre indépendance? Impossible désormais de gouverner l'Empire sans devenir la créature du Pontife romain. » A quoi Innocent III pouvait justement répondre, dans une lettre à l'archevêque de Cologne : « Refuser la couronne à qui la réclame au nom du principe d'hérédité, n'est-ce pas défendre la liberté des princes? C'est donc nous qui sommes le champion des libertés allemandes ! » De quel côté se trouvaient les bonnes raisons, on le voit facilement. Mais, apparemment l'orgueil national trouvait plus de satisfaction à épouser la cause du Staufen contre la papauté.

Déjà alors, une sève d'anti-romanisme coulait dans les veines allemandes. Le pape, c'était l'Italien, l'étranger; que ne restait-il chez lui et que venait-il faire chez les autres? On oubliait en Germanie qu'Innocent III n'intervenait dans les élections impériales que pour assurer la paix de l'Italie, pour qu'elle ne fût plus ravagée par un Barberousse ou un Henri VI; la politique pontificale était avant tout défensive. Mais les Teutons ne regardaient pas plus loin que leurs préjugés et leurs rancunes de parti; ils ne considéraient pas la chrétienté; depuis plus d'un siècle, ils travaillaient à acquérir cette mentalité anti-romaine et anti-catholique qui enfantera la Réforme. Tant ecclésiastiques que laïques, les partisans du Souabe se redressèrent superbement devant Innocent III et le mirent au défi. Le 8 septembre 1201, à la diète de Bamberg, ils rédigèrent un manifeste national. On y nie positivement le droit des évêques de Rome à désigner les empereurs de Germanie; la vérité, affirme-t-on, serait tout à l'inverse; car « jadis les empereurs avaient le droit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de contrôler l'élection pontificale; s'ils y ont renoncé, c'est par respect pour l'Église ». Parmi les signataires, on note les premiers personnages ecclésiastiques de l'Allemagne, un arhevêque de Brême, un archevêque de Magdebourg, les évêques de Worms, de Ratisbonne, de Passau, de Constance, d'Augsbourg, etc.

Ce manifeste insolent, l'évêque de Salzbourg et l'abbé de Salem osèrent bien le porter à Rome avec le margrave d'Ostmark (mai 1202). Tant il est vrai que dans l'Église d'Allemagne, le germanisme a déjà étouffé le romanisme; non pas l'Église première servie, mais l'empereur premier servi. A ces prétentions anti-juridiques et anti-historiques de l'orgueil teuton, le pape ne put opposer qu'un nouveau rappel de principes. Il le fit indirectement dans une lettre au duc de Zähringen, Berthold. D'une part, « la règle est indéniable : l'examen de l'élu appartient à celui qui doit en être le consécrateur ». D'ailleurs, « faire succéder Philippe à Henri, c'est rendre l'Empire héréditaire, c'est frustrer les autres familles princières de l'espoir de jamais régner ». Si irréfutable que nous paraisse l'argumentation, elle fut pourtant accueillie en Allemagne comme un défi; dans la chronique d'Ursberg, un petit moine osa bien qualifier la réponse pontificale « un tissus d'absurdités et de mensonges ».

Sans se soucier de la fureur des opposants, inspiré par les vues les plus élevées, Innocent III n'en maintenait pas moins son attitude. Ces Allemands ne voyaient pas plus loin que les frontières de leur orgueil national; lui envisageait les intérêts généraux de la chrétienté. Aux yeux d'Innocent, ne fallait-il pas que la question impériale fût bien vite liquidée afin que tous les efforts se portassent vers la grande croisade : faute d'argent les pauvres soldats du Christ se morfondaient en Vénétie, et pendant ce temps l'Allemagne s'absorbait en querelles intérieures [1].

1. On sait que l'expédition devait subir du fait de Philippe de Souabe un dommage plus direct; beau-frère du prétendant byzan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Avec l'énergie audacieuse d'un vrai convaincu, Innocent III sabra dans les lignes profondes du haut clergé germanique, à grands coups d'excommunication : sous ses foudres tomberont des évêques comme Ludolphe de Magdebourg, Conrad de Spire, Wolfer de Passau, Anon de Tarentaise, Jean de Trèves, d'autres encore, bref, toute une aristocratie ecclésiastique. Sous ces coups répétés, on verra quelques conversions, notamment celle de Conrad de Wurtzbourg, ancien chancelier de Souabe; mais c'est au prix de sa vie qu'il paiera son obéissance au Saint-Siège: un soir, comme il se rendait à sa cathédrale, deux sicaires le poignardèrent traîtreusement; sa main et ses vêtements ensanglantés furent portés à Philippe comme des trophées.

En réalité, presque partout en Germanie, le schisme impérial amenait le schisme des Églises : à l'évêque d'Innocent III, s'opposait l'évêque du Staufen, au prélat guelfe le prélat gibelin. Querelles de sacristains et de bedauds, pensera-t-on; non pas, mais luttes inexorables par le fer et le feu. Ainsi, à Mayence, premier siège épiscopal d'Allemagne, le guelfe Siegfried d'Eppstein s'oppose au gibelin Lupold de Schönfeld; de même à Liége, Hugue de Pierrepont bataille contre Henri de Jacea. A la faveur de l'anarchie politique s'installe l'anarchie ecclésiastique, la révolte à l'égard de Rome; c'est l'esprit de la réforme bien avant la réforme. Aux révoltés du XVIe siècle on a cherché des patriarches, les Gottschalk, les Berenger et les Abailard; les voilà bien plutôt, leurs vrais ancêtres, ces évêques encuirassés qui ne connaissaient d'autre Église que celle du Staufen.

Cependant l'énergie du grand pape se haussait à la hauteur des événements. Rien ne l'ébranlait. Au même moment, il devait pourtant parer à des difficultés énormes dans la Péninsule. Durant l'année 1202, à Rome, Inno-

tin Alexis, c'est lui qui, de concert avec le gouvernement vénitien, fit dévier la croisade vers Constantinople (1203-1204).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cent se voit contraint de lutter contre une faction ameutée, et de lui reprendre la tour des Conti, que son frère Richard avait élevée. En Romagne, en Vénétie, en Lombardie grondent les éternelles guerres civiles. Au sud, l'astucieux Markwald d'Anweiler parvient à gagner le chancelier Gautier de Palear; il s'empare de Palerme et du jeune Frédéric. Terre volcanique que cette Italie! D'une année à l'autre les situations y sont changées du tout au tout : 1198 avait consacré le triomphe du pape, ne semblait-il pas que 1202 dût voir son échec complet?

En 1203, la situation ira s'empirant encore. Suscitée par les Orsini et les Poli, une émeute éclatera soudain et envahira Saint-Pierre au moment de l'office. « Comme nous nous en retournions selon l'usage, la couronne en tête, par les rues de la ville, les insurgés se mirent en embuscade et nous firent en public de tels outrages que nous rougirions de les énumérer. » Le pape, qui avoue lui-même ce triste état de choses, dut s'enfuir. Celui-là qui régit le monde chrétien, n'avait même pas une ville sûre où pouvoir prendre gîte; il erra; on le vit à Palestrina, à Ferentino. Dans le midi, les choses allaient de mal en pis. Sans doute, un Français, Gautier de Brienne, était-il venu y rétablir les affaires du Saint-Siège en écrasant Markwald; mais un autre Allemand, Diepold de Vohlburg s'était installé dans la Pouille, tandis qu'un aventurier italien, Capparone, s'emparait de Palerme. Dans la Péninsule, le pape n'était maître nulle part.

Alors, Philippe crut l'emporter par la diplomatie. C'est le temps où il fait au Saint-Siège des offres faramineuses. Tous les territoires jadis confisqués par l'Empire, il les restituera au Saint-Siège. En Allemagne, les monastères seront réformés et placés sous la direction de religieux rigides, cisterciens, prémontrés ou camaldules. Bien plus, — chose incroyable, — l'Orient verra le Staufen accourir en croisé pour la reconquête des Lieux saints; et même, s'il est possible, il rétablira l'Église grecque dans l'obédience

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de la romaine. Enfin, on esquissait une charmante idylle politique : une princesse de la dynastie souabe ne pourrait-elle se fiancer à un neveu d'Innocent III? Jamais on n'avait vu prince mieux disposé envers la papauté. Mais, pour y croire, quelle naïveté il eût fallu !

De telles promesses de la part du Staufen, ses propres malheurs en Italie, ce n'était pas assez pour abattre l'énergie jamais domptée du grand pape. A ces époques souvent arrivait-il que les situations fussent brusquement changées par un simple combat de partisans, par une entrevue de diplomates : car les forces opposées restaient, somme toute, médiocres, et les hommes toujours vénaux. Les affaires d'Innocent III remontèrent soudain. En Allemagne, grossis de contingents bohémiens et hongrois, les Othoniens du comte palatin Henri infligèrent une défaite sensible aux Philippiens. Situation excellente, écrit alors le guelfe à son protecteur; même il ne craint pas de fixer une date, et toute proche, où les grands feudataires accourront lui faire leur soumission : la Chandeleur 1204. En Italie, à force d'habileté, Innocent III rétablit aussi les affaires : en 1204, il accorde aux Romains un conseil de cinquante-six sénateurs, et ainsi fait sa paix avec eux. En laissant aux grandes villes de l'Italie centrale leurs libertés municipales et en n'exigeant des cités lombardes que la reconnaissance d'Othon, il parvient à s'y conserver une popularité. A l'est, la prise de Constantinople par les croisés, la fondation de l'empire latin, le choix de Baudouin de Flandre comme empereur, assurent au pape l'influence. Qu'il parvînt de même à asseoir son candidat sur le trône de Germanie, et cet idéal d'une chrétienté paisible et unifiée prendrait corps réellement.

Hélas ! l'Allemagne restait toujours la terre classique du désordre et des compétitions. Le possible, et même un peu l'impossible, Innocent III le faisait pour assurer le succès d'Othon. Impérieusement, il exigeait des princes ecclésiastiques qu'ils se prononçassent en sa faveur,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et il assurait à ses partisans les nouveaux sièges épiscopaux. Mais, n'y avait-il pas les réfractaires, et aussi les indécis, ceux qui signaient par exemple leurs actes : « regno Ottonis et Philippi, sous le règne des deux empereurs Othon et Philippe »? La formule ne cessait pas d'ailleurs d'être vraie; et même Philippe semblait gagner du terrain.

Voici chanceler les fidélités guelfes : le propre frère d'Othon, Henri de Brunswick, passe à Philippe pour une question d'héritage, et aussitôt un tel exemple devient terriblement contagieux. Il est suivi par l'archevêque de Cologne, Adolphe, celui-là qui avait pourtant, le premier, lancé la candidature d'Othon. Le duc de Brabant l'imite, le comte de Hollande meurt; le vide se fait autour d'Othon; Philippe lui enlève ses principaux partisans. Toutes les fidélités à la merci d'une surenchère; nul serment qui puisse tenir devant un beau présent; on avait assez d'orgueil pour s'opposer à Rome; on n'avait pas assez de fierté pour ne pas changer de César. L'exemple le plus fameux est celui d'Hermann de Thuringe qui, pour entretenir sa cour fastueuse, passait d'un camp à l'autre avec une prestesse révoltante. « L'Allemand n'est pas l'ami de l'homme, mais de la fortune, écrit tristement Innocent III, *non amicus hominis, sed fortunae;* il est comme le roseau qui plie au vent; il courtise les heureux et abandonne qui ne réussit pas. »

Après un simulacre d'élection, à Aix-la-Chapelle, Adolphe, l'archevêque transfuge, couronna empereur Philippe, « petit-fils de Barberousse ». Maintenant, le Staufen ne pourrait-il se prévaloir d'avoir été intronisé dans la ville du sacre, et par le vrai prélat consécrateur? Excommunié, Adolphe se voit cité en cour de Rome. De fait, c'était un vrai César allemand, un vrai Staufen, un véritable ennemi du pape et de l'Italie que ce traître venait de couronner. A peine couronné, Philippe envoyait dans la Péninsule Ludolf, évêque de Mayence, afin d'y

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

revendiquer les droits impériaux sur les Marches, et sans doute même sur le territoire pontifical; Ludolf s'emparait d'Ancône et de Spolète, mais il ne put rien en Sicile où Innocent III s'était acquis l'amitié du nouveau conquérant, Diepold de Vohlburg, en le reconnaissant régent. Innocent III restait donc toujours debout; la fortune pouvait plier; lui, ne pliait pas.

A moitié vainqueur, Philippe l'emporterait-il? Pour cela, il fallait qu'il s'emparât de Cologne, clef de la résistance guelfe. Cologne était défendue par Othon lui-même et par les fidèles bourgeois. Sans succès, Philippe accourt l'assiéger en 1205; mais en 1206, il revient et défait complètement son rival sous les murs de la ville, qui capitule (bataille de Wassenburg, 29 juillet 1206). Othon passe en Angleterre; le succès de Philippe paraît définitif. D'ailleurs, en Italie, les affaires pontificales restent toujours dans un état précaire; c'est à grand'peine que le frère d'Innocent III, Richard, défend la campagne romaine contre les barons allemands, tandis qu'en Sicile la lutte de Diepold de Vohlburg et du chancelier Gautier de Palcar met le comble à l'anarchie. Cependant, telle est l'énergie d'Innocent III qu'en présence d'une situation aussi difficile et quasi désespérée, il ne cède pas; il consent à parlementer avec Philippe, il ne consent pas à le reconnaître ouvertement.

A ce moment, le Souabe s'emploie de toutes manières à capter la confiance du Saint-Siège; non seulement, il renouvelle ses promesses politiques, mais sur l'essence même du pouvoir pontifical, il parle maintenant comme un pur théologien de l'Église romaine : « Vous tenez de l'Apôtre une plénitude de puissance telle, écrit-il à Innocent, que vous n'êtes justiciable de personne. » Innocent prend bonne note de ces intentions excellentes, il les déclare « conformes à la vérité catholique ». Mais s'engager envers le Staufen, il ne s'empresse pas de le faire. Il en a tant entendu des chansons menteuses, il en a tant vu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des palinodies, qu'il serait bien inexcusable de se laisser prendre cette fois-ci. Enfin, en 1207, il envoie en Allemagne deux légats, les cardinaux Léon de Sainte-Croix, et Hugolin, évêque d'Ostie (le futur Grégoire IX). Au mois d'août, à la diète de Worms, Philippe se voyait relevé de l'excommunication. Pourtant le pape se défend bien de « pencher à droite ou à gauche », à guelfe ou à gibelin. Père de tous les chrétiens, il ne pouvait pas ne pas admettre à soumission un pénitent, fût-il un Staufen. Voilà ce qu'il a consenti, rien de plus. Néanmoins, les barrières étaient de fait abattues; s'entendre avec le Staufen, ne devenait plus impossible. A la papauté revenait sans doute la confirmation de l'élu; mais une fois supprimés les empêchements dirimants, serait-il prudent et sage de lutter contre l'opinion générale, si l'opinion générale se prononçait pour Philippe? Aux répugnances et aux appréhensions justifiées s'opposait dans l'âme du grand Pontife le désir de la paix; la haine sans repentance, la guerre pour la guerre, il ne l'avait jamais voulu. Ainsi s'explique qu'il ait demandé aux compétiteurs un armistice d'un an.

Trêves menteuses ! Dès le printemps de 1208, Philippe battait déjà le rappel de ses partisans dans les diètes d'Aix-la-Chapelle et de Bamberg; Othon IV se préparait à une défensive opiniâtre quand le glaive d'un assassin vint soudain tout trancher dans le sens des désirs pontificaux ! Furieux que Philippe lui eût refusé en mariage une de ses filles, Othon de Wittelsbach, comte palatin de Bavière, pénètre une après-midi dans sa chambre, lui transperce la gorge de son épée et s'enfuit. Bruyamment, les Allemands pleurèrent celui que déjà ils regardaient comme leur empereur. A les entendre, l'illustre victime n'était autre « qu'une étoile brillante, un rossignol incomparable, la perle des rois ». Déjà ils gémissaient sur l'anarchie que de nouvelles compétitions allaient causer dans le pays. « Plus de roi, plus de loi, dit un moine de Saint-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Gall; l'Empire est un corps sans tête; l'avenir appartient aux méchants. »

L'avenir était à Innocent III. Par l'entente du sacerdoce et de l'Empire, l'Allemagne, l'Italie et la chrétienté allaient-elles enfin trouver le repos? Avec une rapidité aussi inouïe que ce coup de fortune, on vit les anciens partisans de Philippe se précipiter vers Othon pour lui porter leurs hommages : évêques, princes, conseillers du feu duc, même le chancelier Conrad de Spire, et le maréchal Henri de Calden se soumirent. Occupé à pacifier le royaume de Naples, Innocent III se trouvait au Cassin quand il apprit la nouvelle de la mort de Philippe; il fit aussitôt savoir à tous les princes sa volonté de faire reconnaître Othon, et il y travailla à grand renfort d'habile diplomatie.

Tâche assez aisée, d'ailleurs; le parti gibelin fondait comme beurre au soleil. Le seul obstacle sérieux eût pu être Philippe-Auguste, toujours opposé à la candidature du neveu de Jean sans Terre. Il essaya bien de susciter au guelfe un rival, Henri de Brabant; mais même avec les trois mille marcs d'argent qu'il lui avança assez chichement, que pouvait ce petit prince lorrain contre celui que l'Allemagne acclamait et que le pape protégeait? A la diète de Francfort (11 novembre 1208), Othon fut proclamé roi; selon la vieille formule attribuée à Charlemagne, il jura « de maintenir la paix sur terre et sur mer »; et — ce qui valait mieux que tous les serments de Teuton, — il se fiança à la fille aînée de son ancien rival, Béatrice, âgée de dix ans. Réconcilier les deux maisons, assurer au nouvel empereur la gérance des domaines de la maison de Souabe, tel serait le résultat de cette combinaison matrimoniale.

Que manquait-il encore à Othon? Une seule chose, la prestigieuse authentication qui lui viendrait de son couronnement à Rome. Il dépêcha au pape des envoyés pour traiter de la date. Enfin Innocent III croyait toucher

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à l'idéal du moyen âge : la Chrétienté régie par une autorité spirituelle unique, et protégée par une autorité temporelle unique. Mais pour cela, ne fallait-il pas que l'autorité spirituelle fût à l'abri des retours de fortune, ne fallait-il pas que le pape devînt puissant en Italie? A Othon, Innocent III spécifiait donc nettement ce qu'il « devait » lui accorder. Reconnaissance et protection impériales pour tout le Patrimoine, y compris les Marches, le duché de Spolète, l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, les biens de la comtesse Mathilde en Toscane. C'était très sage : la sécurité du pape et la tranquillité de l'Italie ne requéraient-elles point un État de l'Église fort. Reconnaissance également de la suzeraineté pontificale sur le royaume de Naples. C'était très légitime encore. Car si la Sicile ne restait pas à la dévotion du pape, elle lui serait un perpétuel souci, et son alliance possible avec les Teutons rendrait toujours menaçante l'invasion germanique; le protectorat effectif du Saint-Siège sur la Sicile était la seconde condition nécessaire de la paix italienne et pontificale. A nombre d'historiens, de telles exigences ont paru odieuses; ils parlent des ambitions temporelles d'Innocent III. Pourtant, franchement acceptées par Othon, ces clauses procuraient la vraie solution de la querelle du sacerdoce et de l'Empire : l'Italie était libre et le pape avec elle. Dernière précision : l'empereur devrait renoncer à toute intervention dans les élections ecclésiastiques : au chapitre, l'élection du candidat; au prince, le seul don de l'investiture laïque. Ainsi se trouverait résolue au mieux, selon les clauses du vieux concordat de Worms (1122), l'éternelle question des investitures. Car Innocent III ne distinguait pas, comme on le fait aujourd'hui, la thèse idéale et l'antithèse, autrement dit la solution réclamée par les événements; pour lui, la thèse existait seule; c'étaient les circonstances qui devaient se plier aux principes, et non pas l'inverse; dans la chrétienté d'Innocent III, le Christ doit régner en maître.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Telle était la teneur de la fameuse charte signée à Spire le 22 mars 1209. Othon ne fit pas difficulté d'admettre ces conditions; il en scella même l'acceptation en se servant d'une formule pleinement déférente : « Othon, par la grâce de Dieu et du pape, roi des Romains et toujours auguste. » Après avoir reçu à Wurtzbourg l'hommage des derniers retardataires, après avoir solennellement contracté ses fiançailles avec Béatrice, il s'apprêta à descendre en Italie.

Innocent III, pourtant, se montrait moins enthousiaste. Du jour où il devient empereur, un candidat, même guelfe, ne peut être que gibelin, autrement dit partisan de l'impérialisme et du pangermanisme chers au Staufen. Tant qu'on a besoin du pape pour lutter contre un concurrent, on épuise à son profit le vocabulaire de la reconnaissance et de la piété filiales, on promet de tout concéder, même et particulièrement les territoires qui ne vous appartiennent pas encore; dès qu'on a ceint l'altier diadème, on ne se souvient plus de rien; à l'humilité timide font place les sommations arrogantes, les menaces de tout détruire. Reconnu empereur, mais non encore couronné, Othon n'avait pas été sans donner déjà des inquiétudes au perspicace Innocent. Un légat l'avait précédé en Italie, Wolfer d'Aquilée; jadis serviteur du Staufen, ce prélat changeait volontiers de maître, mais sans changer de principes; comme Raynald de Dassel ou Philippe de Heinsberg, cet homme d'église était Allemand, et non pas autre chose. Il arriva en Italie investi par son maître de pouvoirs s'étendant non seulement à la Lombardie et à la Toscane, mais encore au duché de Spolète, à la Marche d'Ancône et à la Romagne. N'était-ce pas mordre déjà dans l'État pontifical? Innocent III le fait discrètement entendre, lorsqu'il lui octroie des lettres de créance auprès des cités lombardes et toscanes, « celles du moins qui relèvent de l'Empire »; et quant au territoire de la comtesse Mathilde, il spécifie nettement que toutes les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

restitutions obtenues par le légat impérial le seront au profit de la papauté. Othon IV ne l'a-t-il pas promis? Autres prétentions impériales : dans une lettre à Innocent III, Othon ose bien se plaindre du petit roi de Sicile, Frédéric-Roger, le pupille de la papauté. A l'entendre, ce jeune Staufen ne cherche qu'à troubler la paix de l'Empire. D'ailleurs, l'appelle-t-il simplement « le fils d'Henri VI », sans plus, comme pour marquer l'intention de lui ravir, à la première occasion, son titre de roi. Innocent répond en spécifiant que « son cher fils, l'illustre roi de Sicile », lui est attaché par les liens de la fidélité et du vasselage. Ainsi, avant même toute entrevue, les idées du Welf et celles d'Innocent III se heurtaient déjà. Contre les exactions du légat Wolfer en Italie, le pape envoie à l'empereur des réclamations motivées que déjà celui-ci n'a plus le temps d'entendre.

Il est tout à son prochain voyage dans la Péninsule. A Augsbourg, il a rassemblé une trop imposante armée, six mille chevaliers avec une suite nombreuse de fantassins. Par les rudes pentes du Brenner, il pénétra dans la riante vallée de l'Adige ; il semblait que tout lui fît fête, la nature et les hommes. En général, les cités démocratiques, comme Milan, Brescia et Plaisance, étaient demeurées guelfes et papales, tandis que les villes aristocratiques, comme Ferrare, Pavie et Crémone, avaient plutôt désiré le triomphe du Staufen. Cependant, heureuses de l'issue de ces interminables luttes, toutes auguraient une ère de paix. Bien que tremblant un peu à l'approche de ces Allemands qui si souvent les avaient pillées, les cités lombardes firent grand accueil à Othon, notamment Milan. Envers toutes, il s'engageait beaucoup. Car les débuts d'un empereur comprennent deux phases tout opposées : promettre d'abord au pape les villes d'Italie pour se faire reconnaître par lui ; promettre ensuite aux villes d'Italie un maximum de liberté pour obtenir leur appui contre le pape. Félonie et marchandage, tel est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

alors le métier d'empereur; il entre en Italie comme un maquignon dans une foire.

Le pape attendait à Viterbe; Othon se rendit près de lui et y resta deux jours. « Combien de fois, dans des circonstances semblables, aux portes mêmes de Rome, les papes n'avaient-ils pas fait renouveler aux souverains allemands qu'ils allaient couronner, les serments qui garantissaient leurs droits sur Rome, sur son Patrimoine, sur les biens de la comtesse Mathilde, et sur la traditionnelle donation? Innocent III avait obtenu sous ce rapport, par le moyen de ses légats, plus qu'un empereur n'avait jamais promis. Mais, il était sans doute allé jusqu'à Viterbe pour obtenir le renouvellement public et peut-être écrit de ces serments. Il n'ignorait pas que le welf Othon prêtait l'oreille aux conseils de tous les anciens amis de Philippe de Souabe, devenus les siens, de son chancelier Conrad, de son maréchal de Calden, et de plus d'un évêque allemand. Il ne lui échappait pas qu'Othon IV traitait avec les mêmes égards les partisans de ses anciens adversaires et ceux de sa maison, les amis de Rome et ceux de l'Empire. Un homme d'État vieilli comme Innocent dans les traditions de Rome, n'en était pas d'ailleurs à croire que la reconnaissance enchaînerait toujours Othon, ou que son origine guelfe, mitigée d'ailleurs par un mariage gibelin, défendrait celui-ci de la politique vraiment impériale et allemande. Pour la première fois, après tant de messages échangés, se trouvaient en présence ce pape âgé de cinquante ans, rompu aux affaires et si grand connaisseur d'hommes, et ce fils d'Henri le Lion, ce neveu de Richard, jeune encore, à peine âgé de trente ans, souple et arrogant, humble et vaniteux, grand faiseur et petit teneur de promesses... Othon n'en était plus au commencement de son règne; ni même au lendemain de la mort de Philippe de Souabe... Il avait traversé triomphalement l'Allemagne et l'Italie. La confiance, les fumées de l'orgueil lui montaient à la tête. « Étaient-ce bien les secours, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

excommunications de Rome qui lui avaient valu l'Empire? Un hasard, l'assassinat de Philippe de Souabe ne l'avait-il pas fait tout à coup roi? » D'ailleurs, il avait là 6,000 hommes bien armés, et même dans une discussion diplomatique cet appoint n'est jamais dédaignable. Aussi Othon put-il se montrer très réservé et ne s'engager à rien. Qu'on vînt donc lui prendre ce qu'il ne donnait pas! « Toute l'habileté italienne d'Innocent échoua contre cette subjectivité germanique qui ne tient jamais compte que de son propre sens (Eigensinnigkeit), et qui ne se détermine qu'en vertu de son intérêt (Eigennutz) [1]. »

Par contre, Innocent III sut bien lui rendre la monnaie de sa pièce, une monnaie sans effigie impériale; il lui fit non pas un couronnement prestigieux à la Charlemagne, mais un couronnement minuscule, un couronnement au rabais. Selon une distinction très nette, il le nomma empereur, mais ne le consacra pas tel de droit divin *(imperator nominatur ut dominus, consecratur ut non dominus)*. Il ne fallait donc pas qu'Othon s'abusât; il avait le nom d'être celui qui commande, mais il n'en détenait pas le pouvoir consacré. Non pas à lui, mais au pape le sacerdoce suprême qui imprime au monde sa direction. L'imperium véritable, l'empire sur la chrétienté était à Innocent, de même que dans le composé humain l'imperium est à l'âme. Rappel authentique de la grande théorie médiévale : le pape commande, l'empereur est son bras droit pour l'exécution. Devant un prince qui semblait déjà prêt à l'oublier, Innocent III le proclamait avec insistance.

La cérémonie se déroula sous une demi-menace; près du Pont Saint-Ange, les chevaliers allemands contenaient avec peine la populace plus ou moins ameutée; Innocent III minimisait la cérémonie; mais les Romains eussent voulu la supprimer tout à fait. Cependant, Innocent prenait le

1. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, pp. 107-109.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

temps d'expliquer à Othon le symbolisme des insignes : le glaive à deux tranchants signifiait qu'appelé à châtier les autres, l'empereur « devait commencer d'abord par se délivrer de ses propres vices »; la boule d'or renfermant de la poussière et de la cendre « rappelait sous l'éclat extérieur de l'Empire, la fragilité temporelle ». Ainsi se poursuivait le rappel très clair des principes; au dire même d'un témoin, le pape n'aurait livré les insignes à Othon qu'après le couronnement, lorsque celui-ci l'eut escorté jusqu'au pont Saint-Ange, au milieu d'une foule agitée.

Othon sortit de la grande cérémonie extrêmement déçu. Qu'il y avait loin d'un tel couronnement à celui de l'an 800 ! Alors, pape, empereur et peuple ne faisaient qu'une âme et qu'une joie; aujourd'hui, c'était le tiraillement, la mésentente, la guerre déjà : car les bagarres avec les Romains avaient fait couler du sang allemand. N'était-ce pas payer bien cher une cérémonie plutôt humiliante? Innocent III pria Othon de quitter la ville dès le lendemain : décidément à Rome l'Allemand était toujours l'ennemi.

Othon voulut résoudre les problèmes pratiques avec la même rigueur qu'Innocent avait montrée pour trancher les questions de principes. Il désirait même que le pape se dérangeât pour venir le trouver; sinon, il était prêt à rentrer dans Rome qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Innocent III se récusa, prétextant « l'état de la ville ». Au fond, la grande affaire à solutionner, n'était-ce pas la question territoriale, la question romaine? Mais faute de la débattre de vive voix avec le pape, Othon se chargea bien de la résoudre lui-même à l'allemande. Sans doute, s'était-il engagé auprès d'Innocent III à restaurer l'État pontifical dans son acception la plus large : Marches, Romagne, Toscane. Mais il avait promis aussi aux princes l'intégrité de l'Empire, et cette intégrité réclamait les territoires italiens. D'où conflit entre les serments.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Othon l'eut bien vite supprimé. Partout en Italie, il rétablit l'influence allemande. Les droits impériaux sont revendiqués en Toscane, la Marche d'Ancône est livrée au marquis d'Este, Azzo, et celle de Spolète à Diepold, l'intrigant Teuton qui déjà a troublé la Sicile. Dans le nord, Vénétie, Lombardie, Piémont, Othon essaie de réaliser l'unité à son profit; il établit des podestats impériaux dans certaines places comme Ferrare et Brescia; bien plus, il sollicite et obtient des secours en argent et en hommes; ne voit-on pas Milan et Parme lui en fournir dans la mesure de leurs moyens? Enfin, — ce qui est un comble, — ne songe-t-il pas à restaurer la puissance allemande en Sicile? Déjà il contracte alliance avec Pise, qui lui fournira une flotte. Bref, ramener la Péninsule à l'état où elle se trouvait sous Henri VI, refaire une Italie impériale et anti-papale, tel apparaît le but du nouvel empereur. Ce welf, mais il est plus gibelin que tous les gibelins; en vérité un empereur ne peut être que gibelin.

Innocent voit le péril. Comme jadis Alexandre III, il s'emploie à former une ligue de cités dans laquelle entreraient Pérouse, Vérone, Pavie, Plaisance. En même temps, il essaie d'intimider Othon par des reproches : « As-tu donc oublié que nous t'avons fait ce que tu es? Arrête-toi tandis que tu le peux encore, et songe au sort funeste de Nabuchodonosor. » Ces réminiscences bibliques n'eurent aucun effet sur le César enorgueilli. « Tout cela, c'est de la phrase en pure perte, répliqua-t-il. Au pape le pouvoir spirituel, à moi tout le temporel. » Et sans s'arrêter, il poursuit son but; avec une armée que conduit Diepold, par la marche de Spolète, il envahit le royaume de Naples, s'empare de San-Germano, du Mont-Cassin, de Capoue; la Basilicate et la Calabre lui font leur soumission; la Sicile est menacée, et le jeune Frédéric-Roger n'a plus qu'à se jeter à la mer et à passer en Afrique. Péril immense, heure suprêmement critique, nulle menace aussi imminente depuis l'époque d'Henri VI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2. Innocent III patronne Frédéric-Roger contre Othon : Bouvines.

Sans hésiter, Innocent III lance contre Othon une foudroyante excommunication, et délie ses sujets du serment de fidélité. En ce temps-là, une telle arme spirituelle était encore terrible; outre qu'elle s'imposait aux consciences, ne signalait-elle pas ouvertement à la chrétienté entière que se rouvrait la lutte séculaire entre le pape et l'empereur? Les deux camps se reformaient. L'anathème pontifical à peine fulminé, déjà les tentatives impériales de conciliation entre les villes du Nord tombent à rien : Plaisance, Alexandrie, Bologne, Milan vont à Othon; mais Ferrare, Vérone, Brescia, Ravenne vont au parti du pape; l'unification impériale est brisée, à peine entreprise. En Allemagne, n'ayant accepté Othon qu'à regret, tout ce qui se disait Staufen, lève la tête et s'agite. Dès septembre 1211, réunis à Bamberg, l'archevêque de Mayence, Siegfried d'Eppstein, et le landgrave Hermann de Thuringe se déclarent en faveur du jeune roi de Sicile, Frédéric-Roger. Une diète se tient bientôt à Nuremberg, qui l'élit « roi des Romains pour être couronné empereur ». Deux délégués, Henri de Nifen et Anselme de Justingen, sont aussitôt dépêchés afin d'annoncer la décision au pape et à Frédéric.

Que va faire Innocent III? Les mêmes raisons qui militaient jadis contre Philippe ne semblent-elles pas plaider encore contre Frédéric-Roger? Lui aussi appartenait à cette famille dont Innocent avait écrit à Philippe-Auguste: « Ne vous fiez pas à cette race des Staufen; n'essayez pas d'apprivoiser les tigres. » Pourtant, le pape n'hésita pas, cette fois; il prit lui-même le rejeton des grands fauves et le présenta à l'Allemagne et au monde comme son candidat. Pour ce faire, le pontife avait d'abord une raison très grave : la menace directe d'Othon. Qui lui opposer si ce n'est ce Hohenstaufen, le seul candidat acceptable, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

seul qui, par le prestige de ses ancêtres, pût rallier à lui une partie de la Germanie et la retourner contre Othon? Par ailleurs, Innocent III ne pouvait-il espérer que cet éphèbe qui lui devait tout, serait déférent à l'égard de la papauté, et resterait à son égard comme un pupille docile? Si gentil dans l'encadrement de ses cheveux blonds, cet adolescent ne pouvait avoir déjà les griffes du tigre; en tous cas, il les rentrait bien. Enfin, par ce choix pontifical, n'apparaîtrait-il pas clairement à l'Italie, à l'Allemagne et au monde que le pape n'est pas un bénisseur surnuméraire, mais que vraiment il confirme l'empereur, qu'il lui donne la couronne comme autrefois Léon III à Charlemagne? Si souvent isolées, les vraies théories réapparaîtraient victorieuses; elles seraient vengées des affronts à elle imposés par les Barberousse et les Henri VI. « L'Empire, disait à cette époque l'Anglais Gervais de Tilbury, n'appartient pas à celui à qui l'Allemagne le donne, mais à celui à qui le pape le décerne. Il n'est donc pas à Othon, mais au Christ, à Pierre. » Si chers à Innocent III, ces principes allaient recevoir, par le fait du jeune Frédéric, un éclatant *confirmatur*. Le pape se laissa bercer de cette espérance. En juin 1211, dans un retentissant manifeste, il compare Othon à Saül, Frédéric-Roger au petit David, et il proclame que « Dieu a décidément réprouvé Saül, lui substituant un plus jeune dans le royaume ».

Othon a compris l'immensité du péril. Effrayé, il confie ses intérêts italiens à Diepold, et bien vite repasse les Alpes. Déjà gronde la révolte et se multiplient les défections. Les assemblées que tient Othon à Francfort et à Nuremberg sont pâles; plus ou moins il se sent abandonné. Pour ramener à lui la féodalité gibeline, il consomme, au château de Nordhausen, son mariage avec la jeune Béatrice, la fille du Souabe. Mais, soudain, durant les fêtes nuptiales, la nouvelle impératrice meurt, empoisonnée, dit-on, par une Italienne jalouse. Ainsi se rompait le frêle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lien qui prétendait réconcilier les familles séculairement rivales; on eût dit qu'une Providence mystérieuse, qui servait bien les papes, travaillait toujours à brouiller les deux maisons, les deux Allemagnes, quelque effort humain qu'on fît pour les unir.

Autre malheur pour Othon : Frédéric-Roger arrivait. Le jeune roi était venu de Sicile à Rome; tous les engagements exigés, il les avait pris, y compris celui de ne jamais réunir sur la même tête les couronnes de Germanie et de Sicile; en foi de quoi, il faisait couronner à Palerme son fils Henri, âgé seulement de quelques mois (février 1212). Appuyé sur cette garantie, le pape le reconnaissait empereur; il lui octroyait du crédit et de l'argent.

Jeune et brave, ne doutant de rien, Frédéric se fraie un passage à travers les cités lombardes; en vain les Milanais essaient-ils de l'enlever au passage du Lambro; comme par miracle il leur échappe, arrive à Trente, oblique à l'est à travers l'Engadine et les Grisons, franchit les Alpes aux endroits les plus difficiles, et débouche dans l'évêché de Coire où déjà se rangent derrière lui les révoltés. Il entre à Constance malgré Othon, bientôt réduit à s'enfuir dans la Forêt-Noire. De Souabe, des chevaliers accourent en nombre rejoindre leur Staufen. Il remonte en vainqueur à travers l'Allemagne. Par sa jeunesse, par sa beauté, par l'éclat incomparable de sa lignée, par les promesses et les bénéfices qu'il semait avec prodigalité, il opérait toutes les séductions. En vain, Othon essayait-il de le déconsidérer en le représentant comme « le roi des prêtres »; la faiblesse du welf n'était-elle pas précisément d'avoir contre lui le grand prêtre? Vers lui affluent les nouvelles de nombreuses défections; il recule devant l'heureux rival, et s'en va se retrancher dans l'archevêché de Cologne, son vieux fief. La situation d'Othon semble devenue aussi lamentable qu'aux plus beaux jours de Philippe; tout cela, parce qu'un pape désarmé a lancé contre lui l'excommunication.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Rien pourtant n'était fini. L'histoire des années précédentes ne prouvait-elle pas qu'on pouvait avoir des partisans, et nombreux, qu'on pouvait même posséder la vallée du Rhin et s'y promener à l'aise du nord au midi et du midi au nord, sans parvenir à terminer la lutte. Or, il fallait qu'elle finît, que la chrétienté se reposât de tant de guerres, et que l'on vît enfin réalisée cette société idéale où, l'Italie et l'Empire étant unis, tous écouteraient docilement les hautes directions du pape. Afin d'arriver à une décision, et pour éviter que la querelle ne s'éternisât dans des échauffourées de féodaux allemands, le Pape tourna le conflit à des proportions européennes, exigeant des rencontres mortelles et des solutions radicales; en place de cent combats obscurs et stériles, une seule bataille glorieuse et décisive, en un mot Bouvines.

Plus d'une fois, Innocent III avait essayé d'intéresser Philippe-Auguste à sa cause. Peines perdues, tant que la papauté avait patronné le guelfe, neveu de Jean sans Terre. Maintenant, le Capétien allait changer; la guerre contre Othon, n'était-ce pas sa guerre à lui? Pourtant, il se récusa d'abord. Jusqu'au jour où Othon ne fut plus le maître dans la Péninsule, il resta insensible aux appels désespérés d'Innocent. Se lancer dans d'aventureuses expéditions italiennes, alors que l'Anglais l'épiait de l'autre côté de la Manche, ce n'était pas dans son programme. Sur le ton d'une pitié presque comique, il avait répondu à Innocent : « Nous sommes bien désolés que le soi-disant empereur ait la possibilité de vous faire du mal, et cette pensée nous remplit le cœur d'amertume. Quant à vous envoyer par mer deux cents chevaliers, comment pourrions-nous le faire, puisque la Provence est un territoire impérial, et que les ports de ce pays appartiennent aussi à l'Empire? » Le Français avisé suggérait d'ailleurs au pape les bons moyens : excommunication d'Othon, envahissement de la Germanie au profit d'un nouvel empereur. Quelle bonne expédition on pourrait faire alors,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et combien volontiers il en serait ! « Il faut, disait-il, des lettres de vous qui délient tous les sujets d'Othon de leur serment de fidélité et leur donnent l'autorisation d'élire un autre empereur. Alors, l'été prochain, nous nous mettrons en campagne et entrerons dans l'Empire avec notre armée. » Excellent avis : à la sagesse rien ne manquait : l'arme spirituelle préparerait le succès guerrier qu'on irait remporter aux marches de l'Est.

Or, maintenant, en 1212, Innocent III avait réalisé la première partie du projet : l'excommunication d'Othon. Le jeune Frédéric n'était-il pas là sur les bords du Rhin, ne demandant qu'à lier sa cause à celle du roi de France? Celui-ci ne se fit plus prier; il accepta une entrevue. Maître du cours du Rhin, Frédéric put venir jusqu'en Lorraine et y rencontrer le prince Louis, fils aîné de Philippe-Auguste. L'alliance fut signée contre Othon et Jean sans Terre; la France avancerait 20,000 marcs au prétendant. « Le pape n'était plus seul à faire des empereurs; la royauté française s'en mêlait. Elle prenait les princes d'Empire à sa solde : fait nouveau et grave dans la situation européenne. Profiter des divisions de l'Allemagne, les entretenir, corrompre les princes de l'Empire pour empêcher dans ce pays la constitution d'un pouvoir fort, cette politique de la monarchie française, qui deviendra traditionnelle, date réellement de Philippe-Auguste. Les derniers Capétiens, les Valois, les Bourbons, n'ont fait que marcher dans la voie qu'il avait tracée [1]. » L'entrevue avait eu lieu à Vaucouleurs, petite ville obscure mais prédestinée, où à deux siècles d'intervalle furent prises des décisions d'une portée immense pour l'avenir de la France : Bouvines et Patay s'y préparèrent.

Durant toute une période, l'alliance demeura latente. Sans doute profita-t-elle à Frédéric qui, avec les marcs du roi de France, acheta les féodaux allemands, tous à vendre

1. LAVISSE, *Histoire de France*, t. III, 1re partie, p. 157.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au plus offrant. Bientôt, à Francfort, en présence du légat pontifical et des envoyés français, Frédéric est élu roi par une assemblée de princes; l'archevêque de Mayence le couronne solennellement. Mais un événement retarda la grande lutte. Empressé à porter d'abord ses efforts contre Jean sans Terre, principal adversaire, Philippe-Auguste avait préparé une armée et une flotte pour passer en Angleterre. Les encouragements pontificaux l'y précédaient; car Jean sans Terre pressurait et persécutait l'Église anglaise; contre le primat de Cantorbéry, Étienne Langton n'osait-il pas mener une lutte renouvelée d'Anselme et de Thomas Becket? Pourtant, à la dernière heure, le légat Pandolphe obtient du Plantagenet atterré une capitulation où il promet « d'obéir aux ordres du pape sur toutes les choses pour lesquelles on l'avait excommunié » (mai 1213). Dès lors, plus de guerre civile en Angleterre; expédition française inutile et impossible. Somme toute, Innocent III venait d'épargner à Philippe-Auguste une périlleuse expédition d'Outre-Manche, à laquelle le sentiment national était secrètement hostile.

Le choc n'en était pas moins inévitable. Les alliances restaient fermes, et les intérêts mortellement opposés. Durant l'été de 1213, Othon et Jean sans Terre organisèrent une grande ligue et un grand projet : tandis que l'Anglais débarquait dans le Poitou, au nord l'Allemand envahirait la France avec l'appui des féodaux du Nord-Est, Ferrand de Flandre, Renaud de Boulogne, le duc de Brabant, le comte de Hollande, etc. Telle fut, avant beaucoup d'autres, la première coalition contre la France. Qu'elle l'emportât et Othon devenait le maître de l'Italie et de Rome, l'arbitre de l'Europe. Elle échoua.

A l'ouest, Jean sans Terre fut battu à la Roche-aux-Moines et contraint de rembarquer; au nord, dans les plaines de Flandre, à Bouvines, se joua la décisive partie, le 29 juillet 1214 [1]. Le lieu n'est pas ici de décrire les

1. Jusque-là, durant toute l'année 1213 et la première partie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

phases de cette bataille célèbre; mais il importe d'en dégager les conséquences pour l'Empire et pour Rome. Assurément à Bouvines se mesuraient la France et l'Allemagne; celle-ci fut vaincue en la personne d'Othon. Là se rencontraient aussi la royauté capétienne et la féodalité turbulente : celle-ci fut terrassée en la personne de Ferrand de Flandre et de Renaud de Boulogne, et la puissance royale s'y affermit définitivement. Mais plus d'un absent se trouvait engagé dans la lutte : à Bouvines, non moins que son neveu, Jean sans Terre était vaincu, et de même que cette journée avait assis l'autorité capétienne en France, elle permit aux barons anglais de parler haut et finalement n'amènera-t-elle pas le Plantagenet à accepter le régime parlementaire, celui de la Grande Charte?

Peut-être Frédéric et Innocent III étaient-ils plus intéressés encore à une telle victoire. Selon que le rapporte le chroniqueur Guillaume le Breton, témoin oculaire, à l'heure où le combat allait commencer, Philippe-Auguste représenta aux siens la bataille comme une véritable lutte de croisés : « En Dieu est tout notre espoir, aurait-il dit, toute notre confiance. Le roi Othon et son armée ont été excommuniés par le pape, car ils sont les ennemis, les persécuteurs de l'Église... Nous pouvons compter sur la miséricorde divine. Dieu nous donnera le moyen de triompher de nos ennemis, qui sont les siens. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, les chevaliers s'inclinèrent, et lui éleva les mains et demanda pour eux l'aide du Très-Haut. Bouvines fut bien en effet un triomphe pour l'Église : le tyran de

de l'année 1214, la lutte entre Frédéric et Othon n'avait consisté qu'en des razzias sans conséquence. Othon ravagea les territoires du comte de Hochstad, de l'archevêque de Magdebourg, de l'évêque de Munster, du comte de Gueldre. En revanche, Frédéric envahit la Saxe; mais il ne put s'emparer ni de Brunswick, ni du monastère de Quelinbourg, transformé en forteresse. Efforts stériles qui prouvaient une fois de plus la difficulté d'arriver à une solution définitive sans une intervention étrangère.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Rome et de l'Italie, Othon, avait été battu définitivement ; le candidat du pape, le jeune Frédéric, l'emportait.

Il triomphait sans avoir combattu ; il se trouvait encore en Alsace quand Philippe-Auguste lui envoya les débris de l'aigle doré d'Othon. Aussitôt Bouvines connu, l'opinion allemande encore hésitante se porta tout entière vers Frédéric ; successivement Henri de Brabant, Henri de Limbourg, Henri de Bar, le comte de Bourgogne, le royaume d'Arles vinrent lui rendre hommage. Le 25 juillet 1216, au milieu d'un cortège immense de nobles et de clercs, Frédéric était couronné à Aix-la-Chapelle. Deux jours plus tard, le jeune empereur descendit dans la crypte où reposait le corps de Charlemagne, le vieil empereur. On transféra les restes du grand ancêtre dans un cercueil neuf, dont Frédéric cloua lui-même le couvercle. Geste symbolique, théâtral et expressif : le vieil empereur était bien mort, le nouvel empereur Frédéric était un Staufen. Cependant cette scène se passait le 29 juillet 1216, deux ans très exactement après Bouvines. Le nouvel empereur, n'était-ce pas Bouvines qui l'avait fait? N'était-ce pas Philippe-Auguste qui avait consacré la fortune du jeune candidat d'Innocent III?

Ce rejeton des Barberousse et de Henri VI apparaissait maintenant comme le protégé et le protecteur du pape. Un an avant Bouvines, le 15 juillet 1213, à la diète d'Aegra, Frédéric avait donné à Innocent sur la question romaine les satisfactions les plus étendues ; il lui restituerait « le vieux Patrimoine » tel ou à peu près que l'avait décrit la légendaire donation de Constantin : outre le duché de Rome, les Marches, l'Exarchat, les biens allodiaux de la comtesse Mathilde en Toscane, le duché de Spolète et, par surcroît, la Corse et la Sardaigne. De plus, nous le savons, Frédéric avait autrefois promis de ne jamais réunir les couronnes d'Allemagne et de Sicile sur la même tête. N'y avait-il pas dans ces clauses le nécessaire et le suffisant pour une conclusion vraiment pontificale de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

question romaine? En outre, à Aegra, Frédéric s'était engagé à respecter en Allemagne la liberté des élections épiscopales et des appels à Rome. Ainsi l'imperator promettait-il de fournir à la querelle des Investitures comme à celle du sacerdoce et de l'Empire, une solution vraiment chrétienne; et, ce qui donnait à ses promesses un caractère extraordinairement solennel, c'est qu'il y associait les princes et les en faisait garants *(praesentibus subscriptis principibus imperii)*. Celui qui avait vaincu à Bouvines, n'était-il pas celui qui s'était engagé à tout cela? Le jeune Frédéric apparaissait comme un Charlemagne, dont Innocent III eût été le Léon III, un Léon III plus imposant et plus dominateur, en sorte que, malgré tout, dans cette chrétienté renouvelée de l'an 1216, c'était le pape, c'était Innocent qui accaparait la scène, tandis que l'an 800 ce fut plutôt l'empereur, ce fut Charlemagne.

Dernier geste qui acheva de poser Frédéric devant l'opinion chrétienne : ce même jour où il avait présidé au transfert des restes de Charlemagne, soudain, devant les représentants du pape, au grand étonnement de tous, il prit la croix, « voulant, disait-il, témoigner sa reconnaissance à Dieu pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus ». Nombre de princes et d'évêques imitèrent cet exemple. Frédéric semblait mettre ainsi le sceau à sa politique désintéressée, chevaleresque et chrétienne. D'un tel prince qui se croisait d'enthousiasme, on pouvait heureusement prévoir qu'il tiendrait ses promesses en Italie. Au lendemain de Bouvines, la question romaine semblait définitivement traitée, et la chrétienté au seuil de l'âge d'or.

Bouvines avait rendu d'ailleurs complet le triomphe de Frédéric. Universellement abandonné, Othon s'était réfugié à Cologne; ne l'appelait-on pas l'empereur sans empire? Après la scène du tombeau de Charlemagne, le discrédit du pauvre homme alla s'accentuant. Il menait à Cologne une vie quelconque, faisant des dettes, en laissant faire surtout par sa femme, Marie de Brabant, qui jouait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

aux dés l'argent des Coloniens. Le loyalisme de ceux-ci ne put résister à tant d'épreuves; ils donnèrent à Othon avec 600 derniers marcs l'autorisation de déguerpir. Le couple pseudo-impérial s'enfuit furtivement sous un déguisement de pèlerins, tandis que Frédéric, triomphant, entrait dans la ville. Retiré dans ses États de Brunswick, Othon devait s'éteindre bientôt en 1218; la veille de sa mort, il avoua ses fautes, demanda le pardon du Pape et de l'Église, et dans l'excès de son repentir, se fit flageller jusqu'au sang, prosterné à terre sous la psalmodie du Miserere. A quatre ans de distance, c'était comme l'épilogue de la bataille de Bouvines.

Hélas, à cette date de 1218 déjà, le mirage d'une *pax christiana* semblait s'éloigner. Innocent III était disparu depuis deux ans, emportant dans la tombe son idéal et ses inquiétudes. Sans doute, le Concile de Latran, tenu à la veille de sa mort, en 1215, avait été la reconnaissance de ses idées les plus chères sur l'Église et sur la chrétienté. Mais déjà, en réalité, dans ce Saint-Empire qu'il avait restauré, il pouvait apercevoir de fâcheux présages; déjà son impérial protégé avait esquissé des gestes d'indépendance et de domination; déjà il avait essayé de ne pas abandonner la royauté de Sicile, attendant pour le faire l'époque de son couronnement à Rome. N'était-ce pas ainsi que commençaient tous les grands Césars : ils retenaient la Sicile pour dominer l'Italie? Durant son agonie, les yeux fixés sur l'avenir de Rome et de la chrétienté, Innocent III dut se demander si l'enfant dont il avait fait la fortune ne se retournerait pas contre l'Église. Le conseil qu'il avait donné autrefois à Philippe-Auguste à propos de Philippe de Souabe dut lui revenir en mémoire : « N'essayez pas d'apprivoiser les tigres. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE III

La lutte de Frédéric II et de la Papauté.

I. Frédéric II et Honorius III : la période des grandes duperies.

Quelle réponse donner à cette troublante énigme psychologique? Qui était Frédéric? Apparemment un jeune homme beau et brave. Orphelin dès l'enfance, il avait vécu sous la tutelle d'Innocent III, et ensuite lui avait dû l'extraordinaire fortune qui soudain fit de lui l'empereur; depuis, ce pupille du Pape avait pris spontanément l'engagement de se croiser. Ainsi, tant par son éducation ecclésiastique que par le cours de sa fortune et par ses actes mêmes, il semblait être à la fois le protégé et le protecteur de l'Église. Ces apparences étaient bien trompeuses. En réalité, fils de Henri VI, le plus dominateur des Césars gibelins, Frédéric nourrissait intérieurement les vieilles prétentions germaines d'asservir l'Italie; d'autre part, doté par sa mère Constance du sang des anciens rois de Sicile, il révélait la vivacité d'imagination d'un Méridional; aux rêves dominateurs d'un Hohenstaufen, il joignait des visions d'Orient, un instinct de s'échapper vers les pays du soleil et de créer une puissance méditerranéenne dont la Sicile deviendrait le pivot. Est-ce assez dire que ses ambitions formidables s'opposaient absolument à la sage et traditionnelle politique des Papes, qui ne pouvaient consentir à ce que l'Allemagne et la Sicile fussent réunies dans les mêmes mains. Frédéric avait formellement promis à Innocent III que cela ne serait jamais; mais Innocent III était mort; on venait de lui élire un successeur sous le nom d'Honorius III, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cardinal Censius Savelli, celui-là même qui avait présidé à l'éducation du jeune Frédéric. Le nouveau Pape était attaché au jeune empereur par une affection presque paternelle; d'autre part, c'était un vieillard pieux et bon: double facilité pour l'astucieux Frédéric de le duper à fond. Car déjà imbu des maximes du vieux droit romain qui confère l'absolutisme aux empereurs, imprégné des théories gréco-arabes les plus subversives, dénué de tout scrupule, capable de toutes les félonies, Frédéric apparaissait comme un véritable Italien du XVe siècle à l'aube du XIIIe : pour le but, César; pour les moyens, Machiavel.

Au lendemain de la mort d'Innocent III, en décembre 1216, il avait demandé de surseoir à la croisade; il alléguait cette raison assez justifiante qu'après une si grande crise l'Allemagne n'était pas encore apaisée et que d'ailleurs son rival vivait toujours. Plus tard, comme la croisade commencée était tenue en arrêt devant Damiette, Honorius le pria doucement d'en prendre la direction; le 12 janvier 1219, Frédéric lui répondit par une ardente protestation de dévouement; cependant il se voyait obligé d'ajourner son départ jusqu'à ce que le frère d'Othon IV, Henri de Brunswick, lui eût rendu les insignes de l'Empire qu'il détenait encore; toujours condescendant, le pape se laissa persuader; il y eut sursis accordé jusqu'au 24 juin. Le jour venu, nouveaux prétextes, nouveaux délais postulés jusqu'à la Saint-Michel (29 septembre); le vieillard cédait toujours.

Durant tout ce temps d'ailleurs, Frédéric agitait l'importante question de nommer son suppléant, son lieutenant, pendant sa croisade en Orient. Celui qu'il proposait n'était autre que son propre fils Henri, « afin, disait-il, qu'en son absence l'Allemagne fût mieux gouvernée et qu'elle revînt plus aisément à son fils, s'il lui arrivait malheur durant l'expédition ». En s'abritant sous ce prétexte, Frédéric proclamait donc subrepticement ce principe d'hérédité à l'Empire dont les papes n'avaient jamais

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

voulu, parce qu'appliqué il eût livré l'Italie et Rome aux ambitions ininterrompues des Hohenstaufen. Apte à toutes les capitulations, Honorius céda encore sur ce point capital; il est vrai que pour endormir les défiances du bon vieillard, Frédéric renouvelait les fameuses capitalutions d'Hiera, car les promesses ne lui coûtaient guère.

Autre projet non moins inquiétant; tout en se défendant de vouloir rassembler sur la même tête les couronnes de Sicile et d'Allemagne, Frédéric demandait que la Sicile lui revînt au cas où son fils Henri mourrait sans postérité. Or, n'était-ce pas aussi prévoir le cas concret où pourrait s'accomplir cette terrible réunion, si fatale à Rome et à l'Italie? Bref, par des moyens détournés et lointains, Frédéric s'employait à hâter la réalisation des deux circonstances politiques les plus dommageables au pouvoir temporel des papes : l'Empire héréditaire, l'Empire uni à la Sicile. Cependant Honorius III cédait sur toute la ligne; tout au plus se hasardait-il à constater timidement que Frédéric n'avait point, pour voler à la Croisade, le saint empressement de Barberousse, son aïeul; néanmoins il accédait à son désir d'être couronné à Rome.

Alors, s'enhardissant, Frédéric passait aux réalisations : à la diète de Francfort (20-26 avril 1220), il faisait élire non plus seulement lieutenant, mais roi véritable, son fils Henri, puis, il ne cachait plus sa volonté de conserver la Sicile sa vie durant; il osait bien en parler au pape directement. De tels procédés démasquaient nettement le digne héritier des Hohenstaufen et le rejeton des grands fauves. Innocent III n'eût pas manqué d'y répondre par des menaces formelles d'excommunication; Honorius III, lui, ne haussait pas même la voix; il sommeillait, le bon vieillard. D'ailleurs, Frédéric s'entendait parfaitement à le berner; il lui racontait des histoires de brigands, des histoires de brigands allemands; à la diète de Francfort, une discussion d'une violence inouïe avait éclaté, disait-il,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

entre l'archevêque de Mayence et le landgrave de Thuringe; elle avait pris des proportions si inquiétantes, elle avait dévoilé un tel état d'anarchie que d'un commun accord les princes avaient décrété la nécessité d'élire un roi pour le temps de la croisade, et ils avaient choisi toujours d'un commun accord Henri, le propre fils de Frédéric; tout cela à son insu et en son absence *(nobis inscientibus et absentibus)*; en vain, à son retour, avait-il protesté; force lui avait été de s'incliner devant une nécessité politique. Ainsi reprenaient corps les ambitions des Hohenstaufen.

Hohenstaufen, oui, sans doute, Frédéric l'était bien par son désir de dominer et de créer un empire immense où le bras de l'empereur serait tout et où le pape ne serait rien. Cependant, il inaugurait une politique nouvelle qui n'était plus celle des grands ancêtres; eux avaient prétendu s'imposer à la fois en Allemagne et en Italie; lui, veut avant tout posséder l'Italie; il veut créer un empire dont la Sicile sera le centre. « Jusqu'alors on avait vu des empereurs trop Allemands. Frédéric III, au contraire, est plus Italien qu'Allemand. Il a pour mère une Sicilienne, Constance. Il a été élevé sur le littoral méditerranéen « au milieu des bosquets d'orangers de Palerme », et a toujours préféré à la rude Germanie la région sicilienne; il en aimait non seulement le doux climat, mais aussi la race et la civilisation où se combinaient, sous l'influence du voisinage, les éléments du monde latin, du monde grec et du monde musulman. Il délaissera presque entièrement l'Allemagne qu'il abandonnera à la féodalité. Toutes ses préoccupations politiques sont pour le royaume de Sicile, où il s'appliquera à organiser une forte autorité monarchique. Dans la lutte qu'il va engager contre la papauté, il est moins bien armé que ses prédécesseurs, malgré l'avantage que semble lui donner la possession d'un territoire plus vaste et d'un plus grand nombre de couronnes. Héritier d'un royaume qui était depuis deux cents ans fief du Saint-Siège, roi de Sicile plus encore qu'empereur, il se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trouvera dans la fausse position d'un vassal révolté contre son suzerain. Funeste effet du présent apporté par Constance dans la famille des Hohenstaufen : en prenant la Sicile, ils étaient devenus plus vulnérables. La dynastie des rois normands continuait à porter préjudice à l'Empire; vivants, ils avaient plus d'une fois mis en fuite les armées germaniques; morts, ils causèrent la ruine des empereurs, en léguant leur héritage. Robert Guiscard, du fond du tombeau, restait toujours, comme au temps de Grégoire VII, l'allié mystérieux des papes contre les Teutons [1]. »

A cette même diète de Francfort, où il avait fait reconnaître son fils Henri, Frédéric posait l'acte capital par lequel il abandonnait l'Allemagne à elle-même pour se tourner entièrement vers l'Italie : il signe alors avec les princes une alliance, une « confédération » qui les rend quasi indépendants du pouvoir impérial. Ainsi essaie t-il de séparer nettement leur cause de celle de la papauté; ainsi espère-t-il ne plus se voir obligé, comme ses prédécesseurs, à revenir en hâte d'Italie en Allemagne pour dompter des révoltes. Expédient tentant, à coup sûr, pour un prince avant tout préoccupé de fixer sa domination dans la Péninsule; mais, en fait, l'Allemagne s'acheminait de plus en plus vers la féodalité et vers le désordre. Frédéric II demeure le plus grand responsable de l'état d'anarchie dans lequel la Germanie s'est débattue si longtemps encore après lui. Plus que jamais, la question italienne devenait funeste aux intérêts de l'Empire; c'est l'Italie qui a perdu l'Allemagne. La restauration d'un *imperium romanum* qui dominerait le monde, hantait l'imagination du Staufen. Ne se considérait-il pas comme un dieu terrestre, le seul auquel il sembla croire? Il appelait sa mère « diva », et le bourg d'Iési où il était né, il osait bien le dénommer « notre

1. J. Birot, *Le Saint Empire*, pp. 144-145.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Bethléem ». Le couronnement viendrait authentiquer ce sacerdoce impérial illimité; alors, des rives du Bosphore aux colonnes d'Hercule, il aurait le droit de parler en maître. Rêveur de génie, mais rêveur quand même !

Après avoir réglé à la brillante diète d'Augsbourg les affaires allemandes, Frédéric entra dans la Péninsule par le col de Brenner. Quelle différence avec l'aventurier qu'il était lorsque, quittant cette même Italie huit années auparavant, il pénétrait dans l'Allemagne d'Othon IV, n'ayant pour toute force que la protection pontificale et le prestige de son nom. Maintenant, il avait nom César; et c'est avec l'intention d'y dominer en maître qu'il mettait le pied en Italie. Cependant, il ne procéda pas comme son aïeul Barberousse à grands coups de provocations et de menaces; ce félin avait la souplesse de la panthère. Il fit des grâces à tout le monde, et il en accorda à tout le monde : avec le doge de Venise, alliance; aux Génois, concession du territoire qui s'étend de Porto-Venere à Monaco; réconciliation de Bologne et de Faenza; reconnaissance des droits du Saint-Siège sur les biens allodiaux de la comtesse Mathilde. Un tel voyage n'est qu'un enchantement, une séduction prolongée. « Vous ne vous repentirez pas, écrit-il au vieil Honorius, d'avoir élevé et chéri un pareil fils; nous nous rendons aux pieds de votre sainteté; bientôt, vous aurez le fruit désiré de l'arbre. » Quintessence d'hypocrisie ! Il s'agissait d'amadouer le pape débile. Honorius envoie au-devant de son cher enfant l'évêque de Tusculum, il devra lui faire des doléances au sujet de l'élection d'Henri en Allemagne, lui rappeler l'urgence de la croisade, lui proposer des clauses d'arrangement. Frédéric comprend tout, approuve tout, s'engage à tout; bientôt il sera à Damiette.

Au préalable, le 22 novembre 1220, il entre dans Rome. Le couronnement eut lieu au milieu des démonstrations les plus sympathiques; il fut enveloppé d'une paix joyeuse, qui n'était pas l'atmosphère ordinaire de telles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cérémonies. Tant l'astuce de Frédéric avait su donner l'illusion d'une harmonie parfaite entre ses vues et les intérêts de Rome et de l'Italie. Ce tyran, on le croyait un bienfaiteur. La fleur des aristocraties italienne et allemande se trouvait là, rehaussant l'éclat des fêtes; pour une fois, les Romains ne protestaient pas. Il semblait y avoir entente complète des trois éléments : le pape, l'empereur et le peuple. Était-ce donc le retour à l'an 800? On eût pu le croire. A l'issue du couronnement, Frédéric prit, encore une fois, la croix. Puis, il signa avec Honorius « une loi constitutive catholique »; l'accord s'y trouvait stipulé entre le pape et l'empereur, à la fois contre les mouvements politiques libertaires des communes et contre les mouvements religieux libertaires des hérétiques. N'était-ce pas l'alliance du pouvoir spirituel et du bras séculier pour régir la chrétienté, alliance telle que l'avait échafaudée la théorie médiévale? Le pupille d'Innocent III et d'Honorius III apparaissait comme le saint empereur de ce Saint-Empire. Qu'il cachait bien son jeu, le Hohenstaufen ! Quand il eut restitué au pape le duché de Spolète et l'héritage de Mathilde, on eût pu le prendre pour un nouveau Charlemagne.

Cependant Frédéric se dirigeait vers la Sicile, sa terre natale et sa terre de prédilection. « C'est avec bonheur que le fils de Henri VI revoyait le royaume où il avait élé élevé. Les huit années de son séjour en Allemagne semblaient lui avoir inspiré peu de goût pour son ciel brumeux, ses épaisses forêts de hêtres et de sapins, ses lourds châteaux, ses villes boueuses, pour la sombre végétation de ses cathédrales commençantes, moins encore peut-être pour les droits obscurs et enchevêtrés et les chicanes de ses rudes seigneurs laïques et ecclésiastiques. Le beau ciel du Midi, son sol avec ses arbres toujours verts, ses pins, ses orangers et ses oliviers, la mer mythologique de Naples et de Palerme, les monuments anciens, encore çà et là debout dans leur majesté, les rues dallées, les pleins cintres et les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

arcades de ses basiliques, ses villas et ses palais plus gais, plus aérés, bâtis par les Normands, le prestige des souvenirs de l'administration impériale de Rome, la clarté de son ancien droit, dont l'étude refleurissait alors, lui plaisaient davantage. Il nous avouera lui-même plus tard qu'il faisait un sacrifice chaque fois qu'il quittait ce pays, dont l'agrément et les délices lui plaisaient, pour aller accomplir son devoir d'empereur au delà des Alpes. Mais il avait à cœur surtout de revenir en maître dans le royaume où sa mère et sa femme et lui-même avaient tant souffert des factions rivales, italienne, allemande, pontificale, des usurpations de tous sur la couronne.[1] » Frédéric avait bien envoyé aux croisés de Damiette l'aide promise de 500 chevaliers; mais son attention se concentra sur son royaume de Sicile; en faire l'appui de toute sa politique conquérante en Italie, voilà quel était son but. Or le royaume se voyait l'objet d'une double menace : la Sicile proprement dite souffrait des ravages des Sarrazins qui, de leurs repaires montagneux, descendaient dans la plaine et pillaient les villes; d'autre part, dans la partie péninsulaire, peu à peu les seigneurs avaient empiété sur les droits royaux et s'étaient arrogé des privilèges énormes; contre ces périls, Frédéric s'employa avec vigueur.

Il en oubliait la Terre sainte; sans doute y envoyait-il quelques nouveaux renforts, mais lui ne partait jamais. Soudain, au début de l'automne, la foudroyante nouvelle arriva d'Orient : le grand désastre des croisés, l'évacuation de Damiette. Cette fois, le vieux pontife eut un sursaut d'indignation : la cause de tout le mal, n'était-ce pas Frédéric et ses retards injustifiés? Et Honorius allait jusqu'à le menacer d'excommunication. L'autre laissa passer l'orage; puis, pour témoigner au pape sa bonne volonté entière, il lui offrit une entrevue. A Véruli, le

1. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. V, pp. 200-201.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

25 avril 1222, Frédéric parvint une fois encore à persuader Honorius. En ce temps-là, le pape se trouvait en conflit avec Orvieto et Pérouse; et d'autre part la Sicile n'était point pacifiée. Ne convenait-il pas que Frédéric ne quittât l'Italie qu'après avoir assuré partout une paix qui laisserait au pape pleine sécurité? N'était-ce pas d'un bon fils? D'ailleurs, il jura encore, en les termes les plus solennels, qu'il passerait la mer dès qu'une nouvelle diète aurait fixé une date raisonnable. N'était-ce pas d'un bon chrétien?

Cette assemblée devait se réunir à Vérone, dès la Saint-Martin; mais, par un bien malencontreux hasard, Frédéric à cette date tomba malade; Esculape lui commandait le repos; pouvait-il désobéir à Esculape? Tout se trouva remis au printemps de 1223. Alors à Ferentino se tint un congrès solennel; les trois grands-maîtres des Ordres militaires s'y rencontrèrent; on décida que l'expédition serait tentée dans deux ans, et pour y intéresser directement Frédéric, le grand-maître de l'Ordre teutonique, Hermann de Salza, eut l'heureuse idée de lui proposer d'épouser en secondes noces la fille du roi Jean de Brienne, Isabelle, qui n'avait que onze ans, mais qui demeurait l'unique héritière du royaume de Jérusalem. Par les serments les plus sacrés, Frédéric jura encore de s'embarquer à la Saint-Jean Baptiste de l'an 1225. Il semblait d'ailleurs fortement occupé de la sainte entreprise, et envoyait Hermann de Salza la prêcher en Allemagne.

En réalité, il travaillait avant tout à consolider sa situation sicilienne; c'est contre les musulmans de Sicile qu'il menait une vraie croisade, croisade utilitaire où il n'y en avait que pour lui. Il alla relancer les Sarrazins dans leurs repaires montagneux et les obligea à faire leur soumission; il en transporta plusieurs milliers de l'autre côté du phare, et les établit à Lucera pour en composer sa garde de janissaires, dont le nombre ira jusqu'à 20,000;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ainsi s'essayait-il à son rôle de sultan. Maître de la Sicile, Frédéric se parait d'ailleurs d'un titre exotique, celui de roi de Jérusalem. Après avoir obtenu du légat Pélage un nouvel ajournement à la croisade, lors de l'entrevue de San Germano (25 juillet 1225), il n'en réalisait pas moins son union avec Isabelle de Brienne. A la suite d'un mariage par procuration en Palestine, la jeune fiancée débarquait à Brindisi, où la cérémonie nuptiale se célébrait solennellement, le 9 novembre. Aussitôt, Frédéric fit savoir à Jean de Brienne et à ses barons que lui seul serait désormais roi de Jérusalem; et envers et contre toutes les protestations, il maintint son titre. Voilà donc que se démasquaient les projets ambitieux de Frédéric. Ne voulait-il pas constituer une puissance méditerranéenne solide qui aurait tout le prestige d'une royauté orientale, mais qui conserverait en Sicile sa base et son appui? De cette île, ainsi que d'une forteresse, Frédéric commanderait au loin à l'Orient chrétien, et tout près au pape et à l'Italie.

Comme les deux partis impérial et pontifical existaient toujours et se disputaient partout, comme Gênes luttait contre Milan en Lombardie, Pise contre Florence en Toscane, Bologne contre Imola en Romagne, Frédéric résolut de faire l'unité à son profit et par la force. On le vit convoquer tous ses vassaux dans les Abruzzes en vue de marcher sur l'Italie du Nord. « Restaurer dans une prochaine diète les droits de l'Empire méconnus », tel était son but déclaré. Ainsi la situation demeurait-elle la même qu'au temps de Barberousse; le tyran Hohenstaufen vivait toujours, avec cette seule différence qu'au lieu de partir du nord, il venait du midi. Dans ces conditions, inévitable était la lutte, une lutte sans merci, une lutte pour la vie et pour la liberté. Dernièrement, lors de l'entrevue de San Germano, alors que, victime une fois encore des agissements des Romains, Honorius avait dû se retirer à Rieti, c'était l'intervention impériale qui lui avait per-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mis de rentrer à Rome. Mais, conjurant de petits périls chroniques, ces petits services ne s'effaçaient-ils pas à la pensée de la grande menace gibeline. Peu importe que le loup caresse d'abord l'agneau, si c'est pour le dévorer ! Même un pauvre Honorius III, si bon et si débonnaire, ne pouvait échapper à cette vue du danger imminent; il y a un instinct de conservation qui, en cas de péril mortel, rend virils les plus apathiques; le dilemne s'imposait clair : être ou disparaître. Quand pour se rendre dans l'Italie du Nord, Frédéric exigea des Spolétains, sujets du pape, le paiement d'indemnités et de vivres, ils se plaignirent à Honorius. Celui-ci enfla la voix, il rappela à son pupille les services rendus et les déplaisirs essuyés en retour. Alors, démasquant son jeu, Frédéric se plaignit que les droits impériaux fussent foulés aux pieds; il irait les proclamer solennellement à Crémone devant la noblesse allemande et les magistratures urbaines. Allait-on voir réapparaître les prétentions de Roncaglia?

Conscientes du péril, les cités du Nord se préparaient à résister. Les délégués de Milan, Bologne, Brescia, Vicence, Trévise reformaient pour vingt-cinq ans la ligue lombarde, et bientôt Faënza, Alexandrie, Lodi, Turin y adhéraient. Ce n'était point là un adversaire négligeable. Durant la période de paix relative qui suivit Constance, n'avaient-elles pas eu le temps de se fortifier et de s'armer? Au surplus, se sentaient-elles appuyées par l'autorité morale du pape, tandis que dans le Midi même elles pouvaient compter sur la sympathie des barons napolitains encore mal domptés. Telle était la formidable réalité à laquelle se heurteraient bientôt les prétentions nuageuses de Frédéric.

Il eut beau convoquer à Crémone sa fameuse diète; non seulement il n'y trouva pas les délégués des villes rebelles, mais ses fidèles Allemands eux-mêmes n'y purent parvenir. Quand, par Trente et la vallée de l'Adige, son fils voulut descendre en Italie, les Véronais l'arrêtèrent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

net comme un dangereux article de contrebande. Frédéric proposa bien aux recteurs de la ligue une indemnité de passage, ceux-ci maintinrent la condition expresse qu'il prétât serment de n'attaquer aucune des villes du Nord. Devant ces exigences, l'empereur entra dans une violente colère : « J'aime mieux, s'écria-t-il, souffrir une injure que d'en passer par de si onéreuses conditions », et il en appela à la justice du pape. Celui-ci envoya le cardinal de Porto en vue d'arranger l'affaire; mais les recteurs de la ligue se montrèrent intraitables. En vain, Conrad d'Hildesheim les excommunia-t-il comme coupables de causer des retards à la croisade — c'était bien plaisant —; en vain le César les mit-il au ban de l'Empire, ils virent passer ses colères sans sourciller. L'arbitrage pontifical put enfin s'exercer : on convint que l'excommunication et l'anathème allemands avaient porté à faux; Lombards et Vénitiens furent enjoints de collaborer pécuniairement et par les armes à l'œuvre commune de la chrétienté, la croisade.

Était-ce bien ce qu'avait voulu Frédéric? Il retourna dans sa Sicile, la rage au cœur. Sa première entreprise échouait piteusement en fausse diète, en menaces stériles, en excommunication rapportée. Il ne pouvait même pas arriver à rééditer Roncaglia. Et l'arbitre du conflit, c'était ce pape débile, ce pauvre Honorius! Bientôt, celui-ci mourait, après avoir réconcilié Frédéric avec son beau-père; en compensation du titre perdu de roi de Jérusalem, on avait nommé Jean de Brienne lieutenant du pape dans les États de l'Église. Tout semblait sauvé, mais tout restait menacé. Pour Frédéric, simple partie remise. L'Italie et Rome demeuraient sous le coup du grand péril Hohenstaufen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2. Frédéric II et Grégoire IX : la lutte ouverte.

Élu le 29 mars 1227, le nouveau Pontife était le cardinal d'Ostie, Ugolin, qui prit le nom de Grégoire IX. Parent d'Honorius III et son admirateur, il avait, bien qu'octogénaire, une virilité combattive, prête à s'opposer en face aux prétentions impériales. Tout aussitôt, il eut la vue nette de la situation : obliger Frédéric à réaliser enfin son vœu dix fois renouvelé, ne serait-ce pas du même coup libérer l'Italie et obliger l'empereur à travailler pour la chrétienté? Moins d'un mois après son avènement, dès le 23 avril, Grégoire lui rappelle ses promesses. Frédéric comprit que le temps des atermoiements était passé; l'énergie de ce vieillard le jetait de force à la mer; il s'embarqua à Brindisi, le 8 septembre.

Premier différend : la croisade différée, Frédéric excommunié : la paix de San Germano.

On sait la comédie nouvelle jouée par le faux croisé et comment trois jours après le départ, sous prétexte de maladie, il rentrait dans le port d'Otrante, tandis que le corps expéditionnaire continuait à voguer vers l'Orient. Comme il avait berné le vieil Honorius, Frédéric comptait bien duper encore le vieux Grégoire; mais celui-ci était d'une autre trempe; à la lettre d'excuses de Frédéric, il répondit par une foudroyante excommunication lancée d'Anagni et adressée *Urbi et Orbi*. Habile et perfide fut la réponse que Frédéric y opposa. N'a-t-il pas de vraies excuses? Et d'ailleurs, il faut que l'on compte sur lui comme sur la seule aide possible; car « son titre et son pouvoir demeurent l'effroi des barbares; ils dépassent ceux de tous les princes de la terre ». C'était toujours César. Par contre, à ce moment, le pape pouvait sentir la faiblesse de son pouvoir temporel; à Rome même, il n'était jamais maître qu'à demi. Le temps pour Gré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

goire IX de se rendre à Anagni en vue d'excommunier Frédéric, et déjà la ville s'était insurgée; la lecture de la réponse de Frédéric y avait mis tout le monde en effervescence; force fut au pape de sévir. Mais par ses agissements, Frédéric entretenait le mécontentement; lorsque, le lundi de Pâques, 27 mars, Grégoire IX prêcha contre l'empereur dans l'église Saint-Pierre, on le vit soudain insulté, menacé, chassé de la ville et contraint de se réfugier à Pérouse. Durant ce temps, Frédéric faisait un coup de maître; il partait pour la croisade, comptant y retrouver ce prestige que le pape voulait lui ravir par l'excommunication.

Cependant, abandonner l'Italie, n'était-ce pas la livrer à ses ennemis? Le lieu n'est pas ici de raconter l'expédition diplomatique de Frédéric en Terre Sainte. Mais le jour même où il était couronné à Jérusalem, les troupes pontificales infligeaient une sérieuse défaite aux Napolitains et s'emparaient de San Germano et du Mont Cassin. Les Abruzzes et l'Apulie perdues, la Basilicate et la Calabre directement menacées, la Sicile même en pleine révolte, voilà quels semblaient être pour Frédéric les résultats de son départ. Si sa puissance orientale s'érigeait par les négociations avec le croissant, sa puissance occidentale s'effondrait par les armes de la croix (mai 1229).

Pourtant, la Sicile ne lui était-elle pas plus chère que tout? En Orient, il avait voulu éblouir et gagner du prestige; en Italie, il voulait fonder et bâtir. Soudain, sans être attendu, moins de trois mois après son couronnement à Jérusalem, dès le 10 juin 1229, il aborde dans la Pouille au château d'Ascone. Aussitôt, lettre d'explication au pape. Sachant son homme par cœur, celui-ci lui répond par une franche déclaration de guerre; aux princes et à l'Europe, il dénonce « la grande trahison de l'empereur envers la chrétienté »; contre lui, il appelle au secours. Mais, par la rapidité de ses attaques, Frédéric devance toute coalition; il reparaît dans le royaume de Naples, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

aussitôt les pontificaux de Jean de Brienne battent en retraite. Il a bientôt retrouvé une armée, troupes bizarres et composites où figurent côte à côte des chevaliers allemands retour de Terre Sainte, et des Sarrazins de Lucera : voilà donc l'alliance de la croix et du croissant contre le pape. Étrange aberration teutonne ! Pour les Allemands, habitués depuis si longtemps à combattre le pape, c'est l'empereur excommunié qui s'appelle le vrai vicaire du Christ, tant les luttes prolongées pour la possession de l'Italie ont faussé chez eux toute conception saine de la chrétienté. Ne seront-ils pas leurs petits-fils ceux-là qui acclameront Luther? Avec de tels croisés, Frédéric fait merveille : le 8 septembre, il arrive à Capoue; en un instant, il a reconquis le Mont Cassin et le royaume de Sicile. Exilé à Pérouse, privé de ressources, Grégoire IX doit céder au victorieux César.

Le grand-maître Hermann de Salza s'interposa pour la paix, la paix de San-Germano (début 1230). Au profit du pape, évacuation et restitution de l'État pontifical, liberté accordée au clergé sicilien; par contre, Frédéric était absous, et les résultats de sa politique orientale reconnus. En septembre 1230, il se rencontrait avec Grégoire IX à Anagni. L'entrevue fut empreinte d'une cordialité inattendue; ne vit-on pas les deux ennemis d'autrefois converser et se promener ensemble? On crut partout qu'enfin la question sicilienne se trouvait résolue à l'amiable. Paisibles furent en effet les années qui suivirent San-Germano : en ce temps, s'il arrive que les barons romains s'insurgent et qu'ils se réfugient dans leurs châteaux de la Campanie, l'empereur court les y relancer au nom du pape.

Rien n'était pourtant changé dans la mentalité de Frédéric; dominer l'Italie restait son idée fixe. Aussi profitait-il de ces moments de paix pour fortifier son pouvoir en Sicile, base de toutes ses entreprises ultérieures. Tandis qu'en Allemagne il continue et aggrave sa politique, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

consiste à opprimer les villes, mais à laisser aux princes un pouvoir toujours plus grand, afin que, de leur part, il n'y ait nul soulèvement et que les affaires d'Italie puissent le retenir sans distraction; par contre, dans sa Sicile, il établit un régime absolument tyrannique, retient les biens des seigneurs rebelles, détruit les murailles des villes insoumises comme Foggia, Casale-Nuovo et San Severo. Grégoire IX s'inquiète de ces procédés rigoureux : « Frédéric, dit-il, change en deuil et en lamentations les espérances et la joie que la paix avait fait naître. Les peuples s'agiteront et diront : « Voici que ces deux grands luminaires se sont réunis pour plonger beaucoup de monde dans les ténèbres de la douleur et du désespoir. » Dans les constitutions du royaume de Sicile rédigées à Melfi en août 1231, il pose les principes d'un gouvernement absolu, en conformité avec les adages du vieux droit romain; il s'entoure de légistes dévoués capables d'en assurer l'application; il enserre l'aristocratie laïque et ecclésiastique dans un filet de lois, les soumettant à la juridiction royale; enfin il s'assure un contingent de troupes solides, tant allemandes que sarrazines.

De même se préparait-il à restaurer en Lombardie l'influence impériale. Mais l'Italie du Nord aimait trop son indépendance pour se laisser dompter par le despote; dès qu'il semblait vouloir étendre la main sur elle, un grand frémissement la traversait toute, et en un instant, les cités divisées se rapprochaient pour la défense de leurs libertés. Quand, en 1231, Frédéric veut réunir à Ravenne une diète impériale, aussitôt les cités lombardes et romagnoles reforment la ligue. Selon la vieille tactique, non seulement elles n'envoient pas de délégués à la diète, mais elles interdisent le chemin aux Allemands, qui voudraient s'y rendre par les défilés des Alpes; Henri lui-même, le fils de l'empereur, ne peut passer. Frédéric n'en tient pas moins l'assemblée; il y condamne les constitutions des villes italiennes comme contraires aux droits

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des princes; il prétend détruire les magistratures municipales, jusque et y comprise la charge de podestat. Enfin, à la diète d'Aquilée, il obtient d'Eccelin III de Romano l'abandon de Vérone, cette porte de l'Italie par la vallée de l'Adige. Voici directement menacée l'indépendance des villes lombardes. Frédéric s'en retournait en Sicile avec la volonté arrêtée d'y préparer une expédition qui dompterait les libertaires cités.

Mais qu'allait faire Grégoire IX? Au fond, malgré ses protestations d'amitié envers la papauté, Frédéric en revenait quand même à l'éternelle politique des Staufen usurpateurs de l'Italie : conquérir le Nord et le Midi; et prendre ainsi l'évêque de Rome entre les deux mâchoires d'un formidable étau. Les papes demeuraient donc les alliés naturels des Lombards; en défendant les libertés communales, c'était leur propre indépendance, et celle de l'Église, qu'ils protégeaient. Aussi Grégoire IX essaya-t-il de couvrir par la diplomatie l'Italie du Nord; à Padoue se rencontrèrent deux cardinaux légats du pape, et Hermann de Salza, représentant de l'empereur. Celui-ci voulait la répression des Lombards, le pontife réclamait des garanties contre les empiètements possibles de Frédéric. Malheureusement, Grégoire IX n'était point libre de hausser la voix comme il l'eût voulu; en ce temps-là encore, chassé de Rome et exilé à Anagni, il dépendait du Staufen comme d'un sauveur. Malgré les raisons profondes de discorde, on faisait semblant de s'entendre; plus on doutait l'un de l'autre, plus on multipliait les protestations d'affection et les assurances de ne se séparer jamais. Cependant, voici que Frédéric doit à son tour dompter un soulèvement de la Sicile opprimée, tandis que le pape trouve le moyen de se réconcilier avec les Romains. Aussitôt profite-t-il de ce retour de fortune pour essayer d'imposer sa solution dans les affaires de Lombardie; on le voit rendre une sentence d'arbitrage d'après laquelle les villes sont relevées du crime de lèse-majesté impériale, à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

seule condition d'entretenir des troupes pour la Terre Sainte. Pareille solution était toute à l'avantage des cités lombardes; Frédéric la déclina. Qu'allait-il arriver? Allait-on voir se rouvrir les grandes luttes terribles?

S'interposant, deux événements ajournèrent la guerre inévitable : en Allemagne, la révolte de Henri contre Frédéric, à Rome l'émeute communale.

Grave apparaissait cette insurrection romaine. Ce n'était plus un mouvement turbulent, une fronde sans avenir, mais un véritable essai de révolution politique. Sous la conduite du sénateur Lucas Savelli, le peuple réclamait son entière indépendance par la création d'une république qui comprendrait non seulement Rome, mais tout le patrimoine de Saint-Pierre; un édit du Sénat et du peuple confisqua authentiquement le territoire pontifical. Une fois encore le pape dut s'enfuir à Rieti; une fois encore, force lui fut de faire appel à Frédéric.

Mais celui-ci, lui aussi, avait besoin de Grégoire. Révolté, son fils Henri n'essayait-il pas de gagner à sa cause les cités du Nord? Entre le pape et l'empereur un échange de bons procédés s'ensuivit. Grégoire IX soutint Frédéric en Lombardie; il demanda aux cités de laisser passer les troupes allemandes : « Les Romains, disait-il, l'avaient forcé de requérir l'aide du bras impérial. » De fait, Frédéric soutint le pape contre les révoltés; son armée eut tôt fait de reconquérir le Patrimoine.

Seule une nécessité urgente avait pu causer ce rapprochement éphémère entre Frédéric II et Grégoire IX. A cette vue, les Lombards s'étaient abouchés avec Henri, le révolté; ils avaient contracté avec lui une alliance de dix ans. Mais Frédéric n'eut qu'à se montrer en Allemagne pour triompher sans armes et sans combat de cet Absalon au petit pied. Après avoir célébré à Worms son mariage avec Isabelle, sœur de Henri III d'Angleterre, il promulgait à Mayence la constitution de 1235 qui, en dépit des apparences, marquait un pas en avant vers la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

féodalité complète, vers l'indépendance des États. « Il y avait une bien grande différence de Frédéric à Barberousse, son grand-père qui, à un siècle de distance, avait tenu également une grande diète à Mayence. L'un affermissait son pouvoir en Allemagne par des concessions en Italie, pour préparer une croisade qui devait clore glorieusement sa vie; l'autre ne pacifiait l'Allemagne que par des sacrifices d'autorité pour retomber de tout son poids sur l'Italie, dans l'attente d'une lutte dernière et désespérée contre la papauté [1]. »

En effet, elle ne peut être que précaire l'alliance du pape et de l'empereur. Nulle illusion possible : du jour où Frédéric attaquerait les Lombards, il s'en prendrait presque directement au pape. Déjà, à Mayence, Frédéric veut profiter de la réunion de tous les princes allemands pour les convier à une campagne d'Italie et donner le coup de grâce aux cités orgueilleuses qui, en empêchant les diètes de Crémone et de Ravenne, l'ont deux fois tenu en échec. Mais Grégoire intervient : « C'est, dit-il, non contre les Lombards, mais contre les musulmans que les chevaliers allemands doivent reporter leurs forces; » ainsi la politique chrétienne de la papauté s'opposait-elle à la politique réaliste de Frédéric. Pourtant, les Teutons écoutaient plus volontiers Frédéric; un virus anti-italien fermentait dans leurs veines; alors déjà, ils étaient plus Allemands que chrétiens, plus impérialistes que papistes, plus gibelins que guelfes : l'Allemagne au-dessus de tout, *Deutschland über alles*. A Mayence, les princes promirent de suivre Frédéric au printemps suivant, afin de venger le droit impérial héréditaire *(jus imperii hereditarium)*. Frédéric se prépare. En vain, le rusé essaie-t-il encore de louvoyer, en vain consent-il à observer, jusqu'à la fin de 1235, le compromis pontifical; désormais la lutte est imminente : Lombardie et papauté contre l'impérialisme de Frédéric II, pour la vie et pour la liberté.

1. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. IV, pp. 306-107.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Par ses légats et sa diplomatie, le pape essaya bien encore de reculer le conflit. Mais les villes lombardes sentaient le péril : vainqueur de Henri, l'empereur n'allait-il pas fondre sur elles? A Ferrare, elles renouvelèrent leur ligue, jurant d'opposer une muraille infranchissable au passage du despote. Par contre, Hermann de Salza réunissait à Crémone les députés des cités gibelines, Pavie, Modène, etc... Pacifique, Grégoire IX écrivait encore aux archevêques de Mayence et de Trèves que la vraie lutte devait être non pas la campagne de Lombardie, mais la croisade contre les infidèles; de même, se plaignait-il directement à Frédéric.

Deuxième différend : Cortenuova et la Melloria.

L'empereur ne voulait plus rien entendre. Démasquant son jeu, il déclarait qu'il voulait la guerre et qu'il ferait la guerre. Cependant, se parer d'un extérieur chrétien demeurait utile en ces âges de foi. Avant le départ, Frédéric se rend en personne à la Marbourg et y dépose une couronne d'or sur la tête d'Élisabeth de Hongrie, récemment canonisée par Grégoire IX. Sans doute le pape veut la croisade, mais Frédéric explique sans rire que sa guerre contre les Lombards est déjà une croisade, une croisade qui fera l'unité de la chrétienté, et qui rendra possible l'autre croisade, celle contre les infidèles; il ose bien dire qu'il y a eu une Providence empressée à préparer sa vie à un tel rôle. « Si le Sauveur a conduit ma fortune d'une façon si prodigieuse, c'est afin que l'Italie, resserrée de tous côtés dans le cercle de nos forces, revienne à notre obéissance et à l'unité de l'Église, et me permette ainsi de porter un secours efficace à la Terre Sainte, qu'il est de mon devoir de protéger » (24 juillet 1236). Quel excellent apôtre : Machiavel déguisé en Charlemagne !

Dans ses lettres particulières aux rois, Frédéric cache moins sa pensée. Ne dévoile-t-il pas le véritable mobile de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sa politique lorsqu'il proclame qu'il s'agit avant tout de « venger son grand-père Barberousse des injures qu'il a essuyées en Lombardie »? Le rêve dominateur des Staufen le hante toujours, ainsi que leur haine pour ces Lombards qui y opposent la provocante barrière de leurs villes libres. La papauté et les cités du Nord se liguaient pour sauver la liberté de l'Italie et de Rome. Frédéric comprenait si bien les deux causes liées qu'au moment même de passer les Alpes, il essayait de retenir le pape dans les éternelles difficultés romaines; excités par lui, les Frangipani soulèvent le peuple.

Mais Grégoire ne se laisse pas intimider. Aux proclamations trompeuses de Frédéric, il répond par un rappel très net des principes. Il appartient non pas au roi de Germanie, mais à l'évêque de Rome de régir la chrétienté; à l'empereur la protection, au pape la direction. « Quand l'Église t'a concédé le jour de ton couronnement la puissance du glaive, elle n'a pas entendu diminuer en rien la substance de sa juridiction. Eh, quoi! tu attentes aux droits du siège apostolique, à la foi que tu lui dois, à ton propre honneur, en méconnaissant le pouvoir qui t'a fait ce que tu es? »

Si solennelle qu'elle fût, aucune parole n'était plus capable d'arrêter le démon déchaîné. Parti d'Augsbourg le 12 juillet, Frédéric se trouvait le 12 août à Vérone. L'armée de la ligue s'était avancée pour lui barrer la route; le légat pontifical Jacques de Palestrine décida Plaisance, clef stratégique de la Lombardie, à se déclarer contre lui. Appuyé à cette place, les Lombards l'empêchaient de déboucher et de porter ses coups décisifs contre Milan. Frédéric s'indignait : « Les pèlerins et les marchands vont partout, et je ne pourrais traverser les terres de mon empire! » Bien plus, ne se voyait-il pas menacé d'avoir ses communications coupées avec l'Allemagne? En effet, derrière lui, en bordure de l'Autriche, dans la marche de Trévise, ceux de Padoue, de Mantoue, de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Vicence, de Trévise se liguaient contre lui; avec l'aide des Vénitiens ils s'emparaient de Rivalta et menaçaient de lui couper la retraite. Pourtant, Frédéric ne se laisse pas abattre; vivement, avec sa cavalerie, il rebrousse chemin, fond sur cette ligue hypocrite, la disperse par la rapidité de sa venue, prend d'assaut Vicence qu'il livre aux flammes, puis, remontant jusqu'en Autriche, il y assure son autorité contre Frédéric le Batailleur, et s'empare de Vienne durant l'hiver 1236.

Ses derrières ainsi protégés, il reparaît en Italie au printemps 1237 et appelle à son aide Sarrazins de Lucera et gibelins d'Italie. Devant cette force redoutable, un moment on pense à transiger. Mais transmises aux légats pontificaux, puis par ceux-ci aux recteurs de la ligue, les propositions de Frédéric sont celles d'un vainqueur brutal : dissolution de la ligue, abandon par les villes de tous leurs droits. On résolut de mourir plutôt pour la liberté.

Frédéric, comme un furieux, traverse le Brescian et le Mantouan qu'il ravage, mais le voilà arrêté par la résistance de l'héroïque Brescia. Le 9 novembre, l'armée de la ligue arrive en vue de la ville pour lui porter secours. La partie décisive allait-elle donc s'engager? A Cortenuova, Frédéric surprend les Lombards; sa cavalerie les enfonce sans leur donner le temps de se reformer; après un combat acharné qui dure jusqu'au soir, voici le camp forcé; le Caroccio des Milanais ainsi que les bagages et un grand nombre d'hommes tombent au pouvoir des impériaux, les débris de l'armée parviennent cependant à se replier sur Milan. Dans Crémone, Frédéric II défila en triomphateur; le Caroccio fut envoyé à Rome et le pape dut subir l'humiliation de le voir traîner au Capitole. Ne fallait-il pas que dans la capitale de l'Empire on fêtât la grande victoire de l'empereur?

Cependant, pour qui défend ses libertés, nul revers décisif; il y a une gloire des vaincus, gloire sombre et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fière, gage des résurrections futures, quand ils peuvent dire : Tout est perdu, fors l'honneur. Milan avait fermé ses portes; dans l'ivresse de sa victoire, Frédéric lui proposait des conditions inacceptables, ou plutôt il refusait de lui en faire. Milan résolut de se défendre, et près d'elle les deux vaillantes cités, Alexandrie à l'ouest, Brescia à l'est. Frédéric est résolu à en finir; il réunit tous ses contingents, allemands, italiens, napolitains. S'emparer d'Alexandrie et de Brescia, qui flanquent Milan à droite et à gauche comme deux tours avancées, tel est son but; ainsi isolera-t-il la place. Mais l'empereur ne recevait plus tous les secours en hommes qu'il attendait; aux yeux des princes allemands, combien peu profitables ces saignées périodiques; beaucoup s'excusaient. Tous les efforts tentés contre Alexandrie et Brescia se heurtèrent à une résistance désespérée. Lutte sauvage et passionnée. Dans sa fureur, Frédéric mettait parfois les otages devant les machines de guerre, et Brescia lui rendait procédé pour procédé.

A ce moment critique, le vaillant pape octogénaire n'hésita pas à se déclarer contre le despote. Tous les torts de Frédéric, il les relève amèrement; il souligne qu'en faisant la guerre aux Italiens, l'empereur met obstacle à la croisade. Si la lutte a éclaté en Lombardie, réplique Frédéric, c'est parce que Grégoire a trop différé son arbitrage; d'ailleurs après la paix, volontiers il ira à la croisade; ne s'en est-il pas entretenu déjà avec Louis IX de France et Henri III d'Angleterre? Le fourbe tente de se justifier devant l'opinion européenne; aussi se garde-t-il bien de créer un antipape par crainte du scandale. Plutôt que Grégoire IX, c'est l'empereur qui se montre le vrai protecteur de l'Église; aux princes et aux peuples, Frédéric voudrait prouver cette thèse monstrueuse et paradoxale.

Grégoire IX vient de rentrer à Rome où il a brisé la révolte des Frangipani, suscitée sous main par Frédéric II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Il multiplie les démarches diplomatiques, réconcilie Gênes et Venise, leur fait signer à Rome une alliance de neuf ans contre le Staufen; puis le dimanche des Rameaux, 20 mars 1239, il lance l'excommunication contre Frédéric, délie ses sujets du serment de fidélité et jette l'interdit sur Padoue, siège de sa résidence. Frédéric veut parer le coup. Il a essayé d'abord de brouiller le pape avec les cardinaux; il « les exhorte à conjurer par leur esprit de modération les desseins dangereux du pontife ». Il s'efforce ensuite de séparer les Romains de Grégoire; son conseiller, Pierre de Vigne, s'étonne de ne pas « trouver dans la ville de Romulus, un seul patricien, un seul Quirite, pour protester contre l'injure faite à l'empereur de Rome ». N'était-ce pas essayer d'affoler les imaginations romaines en évoquant les gloires antiques de la capitale des Césars? Enfin, Frédéric s'en prend à Grégoire lui-même; il fait non seulement son procès politique, mais son procès personnel. Lui jeter à la tête des accusations mensongères, l'abreuver d'injures, l'appeler « prêtre orgueilleux, faux prophète », l'accuser de simonie et de gaspillage, voilà ses moyens (20 avril). Le pape répond par la grandeur tragique des malédictions apocalyptiques. Dans l'encyclique *Ascendit de mari* du 21 juin, il s'écrie : « Voyez la bête qui monte du fond de la mer, la bouche pleine de blasphèmes avec les griffes de l'ours et la rage du lion, le corps pareil à celui d'un léopard. Elle ouvre la gueule pour vomir l'outrage contre Dieu et contre ses saints. » Répondant aux imputations personnelles de Frédéric par d'autres, singulièrement justifiées, il accuse cet esprit fort, corrompu par la philosophie et la médecine arabes, et digne déjà des encyclopédistes du XVIIIe siècle; il lui reproche d'avoir insulté la maternité de Notre-Dame et d'avoir proféré ce blasphème, que le monde avait été séduit par trois imposteurs : Moïse, Jésus et Mahomet. En novembre, il ordonne au clergé allemand d'annoncer au son des cloches l'excommunication de Frédéric « le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pseudo-empereur, véritable Hérode, adversaire du catholicisme, ennemi de l'Église ». Frédéric essaie de se justifier; s'il l'emportait devant l'opinion, la partie ne serait-elle point gagnée pour lui? Le voilà soudain qui écrit comme un Père de l'Église : « Nous n'avons jamais parlé de trois imposteurs, car nous professons publiquement que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le fils unique de Dieu, égal au Père et au Saint-Esprit en éternité et en magnificence... né selon la chair, ou selon sa nature humaine, de la glorieuse Vierge Marie et ressuscité le troisième jour par la vertu de sa nature divine. Nous savons, au contraire, que le corps de Mahomet est sous la puissance des démons; enfin la sainte Écriture nous apprend que Moïse fut un ami de Dieu, avec qui il s'est entretenu sur le Sinaï. » Frédéric représente Grégoire semblable à un despote du monde : « Chose extraordinaire ! Le soleil veut ravir à la lune son éclat et sa lumière, le prêtre cherche à détruire la grandeur impériale, et la souveraineté apostolique s'efforce de ternir notre majesté impériale que nous tenons de Dieu même. » N'y avait-il pas là comme un commentaire avant la lettre de la fable du loup et de l'agneau? Néanmoins, l'agneau savait se défendre. Ainsi le sacerdoce et l'Empire semblaient se mesurer dans une lutte à mort, haletante et tragique; la chrétienté contemplait, ébahie et muette d'horreur.

Qui donc l'emporterait? L'Allemagne semblait, sinon se désintéresser de la querelle, du moins n'y vouloir plus prendre une part active; elle était lasse. Trop gibeline et trop impérialiste pour obéir aux sentences d'excommunication, elle s'y opposait par la voix même de ses prélats; ils arguaient le loyalisme dû à l'empereur, et toutes les tentatives de l'archidiacre Albert de Beham pour créer un anti-César échouèrent. Peu d'enthousiasme toutefois pour aller se faire tuer au profit d'une cause impériale étrangère à l'Allemagne.

C'est donc de l'autre côté des Alpes que se jouait la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

partie. Dans l'Italie du Nord, sous l'influence de la diplomatie pontificale, Frédéric subissait plusieurs défections; successivement Azzo d'Este et Albéric de Romano l'abandonnent; au lieu de prendre l'offensive contre Milan, il est obligé de s'en tenir à une stricte défensive. D'autre part, la flotte vénitienne débarque des troupes dans le royaume de Naples; là, les procédés tyranniques de Frédéric n'appellent-ils pas la haine et la vengeance, et ne peut-on espérer un soulèvement?

Alors, le Staufen prend un parti extrême. Abandonnant pour un temps la Lombardie où il ne peut vaincre, et se rapprochant de ses États du Sud, plus ou moins soulevés, il semble vouloir s'attaquer directement au pape, et frapper son ennemi en plein cœur, autrement dit à Rome. Il confie à son fils naturel, le bel Enzio, le gouvernement de la Romagne, de la Marche d'Ancône et du duché de Spolète, et veut cerner ainsi le patrimoine de Saint-Pierre; enfin il va jusqu'à délier les sujets du pape de leur serment de fidélité, et leur promet de les combler de privilèges. Dans l'entourage pontifical, il y eut un moment d'effroi; l'archevêque de Messine, résidant à Rome, offrits a médiation. Inutile démarche; Frédéric témoignait sa volonté de rattacher définitivement à l'Empire, la Marche, le Duché de Spolète, ainsi que d'autres terres « qui doivent être impériales ». Franchissant les frontières mêmes du Patrimoine, il entre dans Viterbe, l'ennemie séculaire de Rome. Enfin, de Tivoli, à portée de regard de la Ville éternelle, il écrit aux Romains pour les inviter à la révolte. Essayer de les attirer à lui par de grandes phrases à l'antique, s'annoncer comme devant relever dans cette capitale de l'Empire « les aigles victorieuses, les anciens faisceaux et les lauriers de triomphe », voilà son procédé.

Tout fut sauvé par Grégoire IX. Il se rend en procession au Latran, et, la main sur les reliques des grands apôtres, il s'écrie : « Puissent les saints garder cette ville que les Romains trahissent. » Tant d'énergie à une heure si cri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tique ranime les courages et les haines. On se souvient qu'empereur est synonyme d'oppresseur; on jure qu'il ne passera pas. De fait, il n'osa point s'avancer; bientôt il quittait le Patrimoine pour s'enfoncer dans son royaume. Le grand péril était conjuré (février, mars 1230).

Un moment on put croire que la lutte allait s'apaiser. Au mois de mai, Manfred s'empara d'Alexandrie; ce succès sembla suffire à l'orgueil déçu de Frédéric; quand Conrad de Thuringe, le nouveau grand-maître de l'Ordre teutonique, s'interposa pour la paix, volontiers le Staufen eût accepté. Mais les Lombards ne désarmaient plus; sans garanties, point d'armistice acceptable.

Venise était maintenant la grande alliée des Lombards; or, placée à l'embouchure du Pô, Ferrare interceptait les communications. S'en emparer par surprise fut bientôt résolu. L'attaque combinée des milices lombardes et d'une flotte vénitienne réussit pleinement; malgré l'intrépide défense de son gouverneur, le vieux Salinguerra, Ferrare dut capituler. La Lombardie se trouvait maintenant unifiée contre Frédéric; sans doute, le Nord et le centre de l'Italie allaient-ils faire bloc contre lui.

Il comprend l'étendue du péril. De la Sicile à travers la Marche d'Ancône il s'élance, résolu à s'emparer coûte que coûte de la Romagne afin d'empêcher la jonction des Romains et des Lombards. Or, Faënza était alors le cœur de la Romagne, comme Milan celui de la Lombardie. Après avoir pris Ravenne, Frédéric vient donc mettre le siège devant cette ville; en vain les Vénitiens essaient-ils une diversion en ravageant les côtes du royaume de Naples, pendant de longs mois le Staufen s'acharne contre Faënza. La lutte présente un caractère de haine farouche; quand, épuisés, les Faëntins se voient contraints d'expulser vieillards, femmes et enfants, Frédéric refuse de les laisser passer, malgré les supplications de celles qui lèvent vers lui des croix de bois en demandant grâce : « De tout temps, répliqua-t-il, les Faëntins se sont montrés nos

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ennemis. Ont-ils perdu la mémoire des outrages faits par leurs pères à l'impératrice Constance, quand, malade et avancée en grossesse, elle traversa la Romagne? Supposent-ils que nous ignorions leurs tentatives coupables pour s'emparer de notre personne et nous faire périr? Une trop longue indulgence n'a pu les désarmer; aucune grâce ne leur sera faite. » Vieilles haines sans pardon ! D'ailleurs l'enjeu était trop important pour que Frédéric cédât.

Le pape, lui aussi, comprenait la gravité de l'heure; il en appelait à l'Europe entière; il convoquait un concile pour Pâques de l'année 1241. Il demanda à cet effet une trêve en faveur de Faënza; inutile démarche, Frédéric ne voulut rien savoir; ce concile, mais il était dirigé contre lui; on n'y assemblerait que des guelfes afin de le condamner; par avance il récusait l'autorité d'une telle assemblée. Même, il menaçait de faire prisonniers les évêques qui voudraient se rendre à Rome.

La voie de terre est donc fermée; Grégoire s'assure la voie de mer. Il obtient des Gênois qu'ils transporteront les prélats des côtes de Provence à Gaëte. Pourtant, enragés gibelins, furieux de ce qu'on tente de créer un anti-César, nombre d'évêques allemands déclinent la convocation; « que le pasteur romain fasse paître ses Italiens ! » réplique l'un d'eux, Conrad de Freisingen. Bien plus, ne voit-on pas l'évêque de Ratisbonne promettre au « très chrétien empereur Frédéric » une aide de 600 chevaliers? Par contre, les prélats d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Italie, se rendent à l'appel du pontife; en avril 1241, ils se rassemblent dans la rivière de Gênes, et s'embarquent sur les galères de la république.

Mais, sur ces entrefaites, Frédéric s'était emparé de Faënza. Libre de ses mouvements, voici qu'il donne l'ordre à la flotte sicilienne et pisane de barrer la route aux pontificaux. A la hauteur de l'île de Monte-Christo, près du rocher de Meloria, les deux flottes se heurtèrent. Supérieurs en nombre, les Siciliens l'emportèrent; plu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sieurs galères génoises parvinrent à se sauver, mais le gros de la flotte fut capturé. Le butin ecclésiastique était considérable : trois légats, une centaine de prélats, et notamment les archevêques de Bordeaux, de Rouen et de Milan. Chargés de chaînes d'argent, Frédéric les fit conduire à Pise; de là, en trois longues semaines, à fond de cale, dans des conditions infectes, ils accomplirent le voyage de Naples; beaucoup périrent en route.

Pour l'empereur, grand triomphe, il exulte. « Je vois, ose-t-il écrire au roi d'Angleterre, je vois que Dieu est avec moi. » Tout paraît trembler sous lui; ne semble-t-il pas qu'il va tout soumettre, *Urbem et Orbem?* A cette heure, pourtant, on vit relever la tête deux hommes qui ne craignaient rien parce qu'ils ne craignaient que Dieu : le pape et le roi de France. Jusqu'ici saint Louis n'avait pas consenti à prendre parti dans un conflit qu'il espérait voir finir pacifiquement au plus grand profit de la croisade; même, il venait de décliner l'offre de l'Empire faite à son frère Robert d'Artois. Mais à la nouvelle que des prélats français avaient été arrêtés, par l'intermédiaire de l'abbé de Corbie et d'un chevalier de son hôtel, Gervais d'Escrenne, fièrement il demanda des comptes à l'empereur. Dans l'ivresse du triomphe, Frédéric répondit insolemment : « C'est, dit-il, l'admirable providence de Dieu qui, déjouant la conspiration ourdie contre nous, a mis entre nos mains les cardinaux et les prélats non seulement du royaume de France, mais des autres provinces, que nous tenons tous comme nos ennemis et adversaires... La puissance de l'Empire dépasse toute force humaine; les animaux tremblent en reconnaissant les traces du lion. Que votre Altesse Royale ne s'étonne pas si Auguste retient dans ses serres ceux qui s'efforcent d'enserrer César. » Alors saint Louis, relevant l'affront, somma l'empereur de s'exécuter en un de ces langages bien français, par lesquels il nous est arrivé plus d'une fois à travers l'histoire d'imposer nos volontés aussi impérieuse-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment que par des coups d'épée. Il faut lire cela dans la saveur de la vieille langue « ... Vous tenés nos prélats qui au siège de Roume estoient meus par foy et par obédience, ne refuser ne pouoient le mandement le pape, et les feistez prendre en mer; laquelle chose nous portons grievement, et dolent en sommes. Si sachiez certainement que nous avons entendu par leurs lettres qu'il ne pensoient à faire chose qui vous feut contraire. Dont, quant il nont fet choze qui tourne à vostre grief, il apartient à vostre majesté rendre les et délivrer. Si pourveez et metez en balance de droit jugement ce que vous mandons, et ne veliez pas tenir par puissance les prélats, ou par volenté; car li royaumes de France net mie encore si afoiblis que il se laisse mener à vos esperons. » Devant un langage aussi énergique, Frédéric dut céder et restituer les prisonniers français.

Un autre qui ne tremblait pas devant la grande menace, c'était Grégoire IX. Lui et les villes lombardes résistaient toujours. Frédéric, qui se croyait maître de tout, s'apprêtait à marcher sur Rome; mais ce pape de quatre-vingt-neuf ans voulait résister quand même : *potius mori*. Pourtant, il n'était pas jusqu'à sa propre ville où il ne rencontrât une opposition puissante, celle des Colonna. « Je ne te reconnaîtrai bientôt plus comme cardinal, disait Grégoire au prélat de la famille. — Ni moi, toi comme pape, répliquait l'autre », et il se fortifiait dans le mausolée d'Auguste. A ce moment, franchissant les Apennins, Frédéric pénétrait dans le Patrimoine; il occupait Spolète, ravageait Terni et Rieti, puis se dirigeait sur Rome.

Mais le vieux pontife était décidé à mourir à son poste; il refusait les conditions de capitulation que lui transmettait Frédéric par l'intermédiaire de Richard de Cornouailles; il domptait dans Rome, avec l'aide des Orsini, la faction Colonna. Par Tivoli et Albano, Frédéric s'approchait de la ville. Dans cette angoisse extrême, Grégoire, se raidissant, trouvait encore la force d'envoyer aux cardi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

naux captifs une exhortation de surhumaine confiance. « Ne vous laissez pas, leur disait-il, ne vous laissez pas, vous croyants, troubler par le changement apparent de ce qui arrive. Ne soyez ni abattus dans le malheur, ni fiers dans l'infortune; ayez confiance en Dieu; supportez avec patience les épreuves qu'il vous envoie. La petite barque de Pierre peut de temps en temps être assaillie par des vents contraires et par les coups de la tempête; mais bientôt, au souffle impérieux de Dieu, le calme succède à l'orage, et échappée aux vagues écumantes, elle glisse en paix sur la plaine liquide apaisée et soumise. »

Cependant, le 22 août, le vieux pape s'éteignait. Il était mort debout, fixé pour la postérité dans cette attitude héroïque qui allait sauver Rome. Temps affreusement troublés; à côté de la querelle du sacerdoce et de l'Empire arrivée à son paroxysme, voici que menaçant l'Europe, l'invasion des Mongols la jette dans une terreur immense. Les fidèles s'engouffrent dans les églises et s'écrient : De la fureur des Tartares, Seigneur, délivrez-nous. « Que les consolations célestes nous soutiennent, ô ma mère, disait saint Louis à Mme Blanche : car si cette nation vient sur nous, ou nous ferons rentrer ces Tartares, comme on les appelle, dans leurs demeures tartaréennes d'où ils sont sortis, ou ils nous feront tous monter au ciel. » Au jeu de mots près, le propos était grave.

Habilement, Frédéric avait toujours séparé la papauté de Grégoire IX, l'homme, de l'institution. Apprenant la mort de son ennemi, il s'écria : « Ce mois d'Auguste (août) a enlevé celui qui osait attaquer Auguste; le voilà mort celui qui jeta tant d'hommes en péril de mort. » Mais, pour faire montre d'intentions pacifiques, il quitta le Patrimoine et s'enfonça dans le royaume de Naples. Avec une parfaite hypocrisie, il souhaitait voir élever au Saint-Siège un pontife qui réparât le mal fait par Grégoire et qui donnât la paix au monde. « Quoique le défunt méritât notre haine, nous lui aurions désiré plus longue vie, afin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'il pût réparer le scandale causé. Mais Dieu qui connaît les secrètes pensées des méchants, en a décidé autrement; il fera monter sur le Siège apostolique un homme selon son cœur. Nous désirons vivement nous réconcilier avec l'Église; nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour protéger la foi catholique; nous n'avons pris en main le sceptre de l'Empire que pour défendre contre tous ses ennemis notre mère l'Église. » Bien fol qui eût cru un seul mot de toutes ces protestations !

L'élu se trouva être un Milanais, Godefroy, cardinal évêque de Sabine; il prit le nom de Célestin IV. Mais, comme si les responsabilités écrasantes de la situation l'eussent terrassé, il mourut presque aussitôt, avant sa consécration. Suivit une longue vacance de deux ans. A Rome, lutte entre les guelfes et les Colonna impérialistes, le Sacré-Collège dispersé, les six cardinaux présents partagés d'avis. La chrétienté souffre de l'attente; Frédéric s'impatiente; il écrit aux cardinaux, leur exprime « la profonde douleur qu'il ressent du long veuvage de l'Église romaine ». « Par vos menées, leur dit-il, vous devenez la fable de l'Europe. Si vous ne parvenez pas à trouver un pontife, c'est que dans votre ambition, tous, vous voudriez le devenir. » Il oubliait d'avouer que la vraie cause du retard provenait de l'impossibilité où il mettait les cardinaux de se réunir en assemblée plénière. D'ailleurs, trouver un pape capable de tenir tête à un pareil monstre, quelle difficulté ! De France, saint Louis excitait à l'audace les princes de l'Église : « Dès qu'il s'agit de l'indépendance de l'Église, leur écrivait-il, vous pouvez compter sur l'appui de la France. Soyez fermes, résistez vigoureusement au joug honteux sous lequel vous n'avez déjà que trop courbé la tête. » On voit par ces simples mots à quel point est fausse la légende d'un saint Louis se désintéressant de la querelle du sacerdoce et de l'Empire. Comme il devait alors faire face à la redoutable coalition du roi d'Angleterre, du comte de la Marche et du comte de Tou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

louse, il ne put intervenir davantage. Pourtant une ambassade d'évêques français passa les Alpes et insista auprès de Frédéric afin qu'il levât le blocus de Rome et qu'il permît aux cardinaux de se grouper. A cette prière, Frédéric, après être venu ravager la campagne romaine, consent enfin à laisser libre l'élection; il rentre dans son royaume de Naples et relâche les prélats captifs. Le 25 juin 1243, le cardinal Sinibaldo Fieschi est élu pape et prend le nom d'Innocent IV.

3. Frédéric II et Innocent IV : la Défaite gibeline.

C'était un prélat intègre, un juriste consommé, un diplomate habile; à la défense des droits de l'Église il apportait la même passion sainte que Grégoire IX; seulement, par nature il était davantage porté à user des armes diplomatiques. On rapporte qu'apprenant son élection, Frédéric se serait écrié : « J'avais un ami dans le cardinal Fieschi; Innocent sera mon ennemi parce qu'un pape ne peut être gibelin. » Pourtant, il affecta la confiance et exprima au nouveau pontife sa bonne volonté entière : « Nous avons appris avec une extrême joie que notre ancien ami est devenu notre père. Nous croyons que votre élévation à la papauté va mettre fin à toutes les discordes. Dans cette ferme confiance, nous prenons ici l'engagement d'employer nos forces à maintenir la dignité de l'Église romaine, à protéger les libertés ecclésiastiques; et, sauf les droits et l'honneur de notre couronne, à nous montrer pour vous un fils obéissant et soumis. »

Des actes, et non pas des formules, voilà ce que le nouveau pape réclamait de Frédéric. Tout aussitôt, lui dépêche-t-il à Melfi deux ecclésiastiques avec des réclamations très nettes : délivrance des prisonniers de la Meloria, restitution de tous les territoires pontificaux, paix avec les Lombards, création d'un tribunal international d'arbitrage pour les questions litigieuses. Comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

on le voit, Innocent IV ne voulait traiter qu'en garantissant l'honneur et la vie des Lombards; la papauté continuait à faire cause commune avec eux parce que son sort restait indéfectiblement lié au leur. Innocent IV écrivait aux chefs ligueurs : « Engagez nos amis et nos fidèles à persévérer dans leur dévouement à la bonne cause. Qu'ils sachent que nous n'entendons pas les abandonner et que l'Église n'acceptera aucun accord dans lequel on refuserait de les admettre. »

Sur ces entrefaites, au cri guelfe de « Vive l'Église! », Viterbe, qui avait une garnison impériale, se révolta. Puisque les Viterbois étaient du Patrimoine, Innocent IV les soutint comme ses vassaux naturels. Frédéric vint assiéger la ville, mais il échoua devant l'indomptable courage des habitants. Ce revers du Staufen encouragea et fortifia le parti guelfe dans toute l'Italie centrale, si bien que la conclusion de la paix, loin d'en être entravée, en fut accélérée : car plier sous la mauvaise fortune, Frédéric s'y résignait toujours, quitte à se redresser ensuite. Pierre de la Vigne et Thaddée de Suessa étant partie pour l'empereur, les conditions préalablement posées par Innocent furent débattues : restitution du domaine pontifical, reddition des prisonniers, acceptation de l'arbitrage pontifical pour la question lombarde, levée de l'excommunication impériale. En elle-même, l'acceptation de telles clauses constituait un triomphe pour la papauté, et l'on fut bien étonné de les voir agréées par Frédéric. La paix fut signée sur la place du Latran, et dans un sermon au peuple, le pape réconciliateur appela Frédéric, « fils dévoué et prince catholique, *devotum filium et catholicum principem.* » Pareil éloge ne dépassait-il pas quelque peu les mérites antérieurs de l'empereur?

En fait, c'était une paix instable, une « paix mal assise » dont les éléments restaient à préciser. A peine en vint-on au détail, toute entente s'évanouit. Sur la question lombarde en particulier, Frédéric a bien accepté l'arbitrage

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pontifical, mais à la discussion il déclare vouloir sauvegarder les droits de l'Empire, et il exige que le pape se détache de la ligue. Dans ce cas, loin de poser les conditions, n'était-ce pas le pape qui les subissait? Il perdait ses alliés naturels, il devenait dupe. Même la proposition de sceller une telle entente par le mariage de Conrad, fils de Frédéric, avec l'une des nièces du pape, ne put séduire celui-ci. Rome et la sainte Église d'abord, les intérêts de la famille après, bien après. Par ailleurs, Innocent IV voyait Frédéric intriguer à Rome, y soutenir les Frangipani, prétendre à la nomination du préfet et à l'investiture des fiefs. Le Staufen voulait-il donc à la fois le séparer des Lombards et régir en personne le Patrimoine? Prisonnier de l'empereur, lui, le chef de l'Église, jamais ! Nous l'avons dit, ses procédés étaient d'une autre sorte que ceux de Grégoire IX. Il résolut de se dérober à l'étreinte, de s'échapper furtivement, puis de convoquer les évêques de la chrétienté à un concile œcuménique où il excommunierait l'empereur. Ainsi ne reverrait-on plus la Meloria. C'était vaincre en s'évadant, c'était par la fuite préparer une grande victoire morale. Alexandre III n'en avait-il pas jadis donné l'exemple? A malin, malin et demi !

Innocent devait se trouver à Narni pour les négociations impériales. Au lieu de cela, il se rendit à Civita-Castellana; puis, durant la nuit du 29 juin, sous le déguisement d'un chevalier, à travers la montagne, il gagna Civita-Vecchia; là il s'embarque sur une galère, et trompant à la faveur d'un orage la surveillance de l'amiral sicilien Anselme de Mari, il débarque à Gênes. On l'y acclame au cri de *Benedictus qui venit in nomine Domini*, tandis que les gens de sa suite donnent la réplique avec à-propos. « *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium.* Comme le passereau, nous avons rompu le lacet de l'oiseleur. » De fait, Innocent IV venait d'échapper au péril d'être cerné par l'empereur. Celui-ci dut se reconnaître

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vaincu : « Jadis, si je jouais aux échecs avec le cardinal Fieschi, je le faisais mat; mais aujourd'hui, prenant en main son jeu, les Gênois me font perdre la partie. »

L'ÉCHEC MORAL DE FRÉDÉRIC : LE CONCILE DE LYON.

Il disait vrai. Innocent IV ne pouvait-il maintenant convoquer le concile œcuménique qui condamnerait Frédéric? C'était la revanche de la Meloria. Pour le lieu de la réunion, le pape hésitait encore. Il eût voulu la France; mais saint Louis se déroba; sans doute restait-il soucieux de garder une neutralité qui un jour peut-être lui vaudrait d'offrir son arbitrage pacifique dans la grande querelle. Après un séjour de trois mois dans un cloître cistercien des Apennins, Innocent IV jeta son dévolu sur Lyon. Choix souverainement habile : située aux confins de l'Empire et de la France, Lyon demeurait en réalité ville libre; ainsi les évêques de tous pays pourraient-ils s'y rendre facilement. A travers les Alpes glacées, s'armant d'une énergie digne de son prédécesseur Grégoire IX, Innocent IV, malade, s'y traîna quand même, avec la volonté et l'espoir d'y briser enfin l'astuce de Frédéric sous une excommunication retentissante. « Mes fils, écrivait-il aux Gênois, je veux aller à Lyon afin de faire connaître avant de mourir aux princes et aux prélats dans quelle misère gémit l'Église. Si je ne puis aller à cheval, je m'y ferai porter. »

Arrivé à Lyon, Innocent IV convoqua tous les prélats de la chrétienté au concile : les deux principaux motifs invoqués étaient la croisade et la condamnation de Frédéric. Sauf les évêques gibelins de Germanie, la haute hiérarchie répondit en foule à l'appel du pontife; Français, Espagnols, Anglais, guelfes d'Italie, les prélats se trouvèrent à ce rendez-vous de chrétienté; même parmi les Allemands, on y voyait le patriarche d'Aquilée, les archevêques de Cologne et de Mayence, les évêques de Trieste,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Liége et de Prague. Frédéric avait envoyé pour le défendre le fameux Thaddée de Suessa. Dans une réunion préparatoire, celui-ci fit habilement, au nom de son maître, des propositions magnifiques : Frédéric restituerait au pape son Patrimoine, puis il irait à la croisade et délivrerait les Lieux saints; bref, il ferait son métier d'empereur comme un Charlemagne. Mais Innocent IV n'était pas homme à se laisser éblouir par de telles paroles; il connaissait son homme. « Voilà de belles promesses, répartit le pape, mais qui ne seront jamais exécutées. Aujourd'hui que la cognée est à la racine de l'arbre, elles doivent servir à tromper le concile, à le dissoudre et à faire différer la sanction. Que l'empereur respecte d'abord la paix autrefois jurée, et je n'aurai plus d'arrière-pensée. Mais comment saisir ce Protée qui change constamment de figure? Qui se fera sa caution? — Les rois de France et d'Angleterre, répartit Thaddée. — Nous ne l'acceptons pas, répondit le pape. Car si l'empereur, ainsi que tout son passé le fait supposer, manque une fois de plus à sa parole, il faudra faire auprès de ces deux rois de fâcheuses instances, et l'Église aura trois ennemis au lieu d'un. » Aux yeux d'Innocent IV, nul armistice possible qu'aux conditions autrefois posées : évacuation immédiate des États de l'Église, libération des prélats captifs, soumission de la question lombarde à l'arbitrage pontifical. Ces clauses, Frédéric ne pouvait ni ne voulait les accepter sérieusement; il ne restait plus qu'à le juger.

A la première session, dans son discours d'ouverture, Innocent IV compara ses souffrances aux cinq plaies de Notre-Seigneur : sa première souffrance venait des péchés du clergé, la seconde de Jérusalem prise par les Sarrasins, la troisième de Constantinople menacée par les Grecs schismatiques, la quatrième des Tartares envahisseurs de la Hongrie; la cinquième enfin, la plus cuisante de toutes, avait pour cause la guerre de l'empereur contre l'Église. Innocent s'étendit longuement sur les fautes de Frédéric;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il l'accabla sous un réquisitoire écrasant où les fautes politiques et les crimes personnels furent rappelés à l'envi : hérésie, sacrilèges, superstitions astrologiques, création d'une fortertesse sarrasine à Lucera en pleine terre chrétienne, relations avec le Soudan, mœurs infâmes, adultères avec les filles des Sarrasins. Enfin, pour bien mettre en relief la félonie de Frédéric, Innocent IV eut l'habileté de rappeler quelles conditions de paix, jeune empereur, il avait acceptées d'Honorius : reconnaître la suzeraineté du Saint-Siège sur le royaume de Sicile, abandonner au pape la Marche d'Ancône, le duché de Spolète, l'exarchat de Ravenne, la Pentapole, la Romagne, les biens allodiaux de la comtesse Mathilde, rien alors ne lui coûtait. Mais depuis, combien de fois n'avait-il pas violé toutes ces promesses avec beaucoup d'autres? La partie semblait perdue pour l'empereur. Thaddée de Suessa essaya de répondre point par point; qu'il y ait mis beaucoup de savoir-faire, c'est incontestable, mais il ne convainquit personne; la cause de Frédéric n'était pas défendable. « Mes Seigneurs, disait Thaddée, sur l'inculpation d'hérésie, la plus grave de toutes, on ne peut rien dire de positif en l'absence de l'empereur, c'est lui-même qu'il faudrait entendre; ce sont ses paroles seules qui pourraient nous dévoiler le secret de son cœur... Si l'empereur est lié d'amitié avec le Soudan d'Égypte, et s'il laisse habiter les Sarrasins dans son royaume, pur esprit de prévoyance; car il se sert ensuite de ces Sarrasins pour apaiser les révoltes de ses sujets. Il épargne ainsi le sang chrétien... Quant aux filles des Sarrasins, il ne les a pas attirées pour pécher avec elles, mais seulement pour jouir de leurs chants, et il les a renvoyées dès qu'il s'est aperçu qu'elles donnaient lieu à des soupçons[1]. » On peut le croire, un tel plaidoyer recueillit facilement tous les sourires sceptiques de l'assemblée.

1. Sur le Concile de Lyon, voir HÉFELÉ-LECLERRQ, *Histoire des conciles*, t. V., 2me partie, pp. 1633-79.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pour faire pièce au concile, le Staufen avait convoqué à Vérone une réunion de ses fidèles. Si pâle parut cette diète en regard des grandes assises de la chrétienté, que Frédéric lui-même en comprit vite le ridicule, et qu'il la congédia. Cependant, à Lyon les séances se précipitaient. Le 5, on avait jugé la conduite de Frédéric à l'égard des prisonniers de la Meloria. Essayant de gagner du temps, Thaddée demandait un sursis afin de permettre à Frédéric de venir se justifier lui-même; on savait à quoi s'en tenir; on n'accorda qu'un délai insuffisant. « S'il vient, je pars », aurait dit Innocent IV.

Le lundi 17 juillet, le pape résolut d'excommunier solennellement Frédéric. En vain, Thaddée objecta-t-il que le concile n'était pas universel : « Si quelques prélats manquent ici, répliqua Innocent, tu dois t'en prendre à celui qui par les plus coupables moyens s'oppose à la réunion de l'Église; nous ne pouvons faire droit à ton appel. » Puis à la lueur des torches, le pontife prononça la sentence; tous les crimes du Staufen s'y trouvaient rappelés. « Pour ces péchés et beaucoup d'autres, concluait le pape, après mûre réflexion avec nos frères et le Saint Concile, nous, représentant du Christ sur la terre, déclarons ce prince dépouillé de par Dieu de tous ses honneurs et dignités. Nous délions à tout jamais du serment de fidélité tous ceux qui le lui ont prêté, et défendons, en vertu de l'autorité papale et sous peine d'excommunication, à toute personne de lui obéir à l'avenir à titre d'empereur ou de roi. Ceux à qui appartient l'élection d'un nouvel empereur doivent y procéder; quant aux Deux Siciles, nous y pourvoirons après avoir pris l'avis de nos frères les cardinaux. » Alors, selon le rite, les évêques retournant leurs flambeaux à terre, les étouffèrent sous leurs pieds. Thaddée eut l'impression que son maître était perdu et que l'Univers l'avait condamné. *Dies iste, dies irae, calamitatis et miseriae!* s'écria-t-il en se frappant la poitrine. Puis il essaya un dernier rappel de l'argument

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

favori de Frédéric : Déposer l'empereur, n'était-ce pas supprimer le défenseur des Lieux saints? « Maintenant, déclara-t-il, les hérétiques pourront se réjouir, les Kharismiens règneront sans obstacle sur la Terre Sainte, et les Tartares menaceront l'Europe. — J'ai fait mon devoir, répliqua Innocent; que la volonté de Dieu soit faite ! »

Quand l'empereur fut informé de la terrible sentence « il éclata en menaces et en injures contre le pape ». Cet homme, dont la naissance est vulgaire, dit-il avec emportement, cet homme prétend me précipiter du trône, moi qui ne connais point de supérieur, ni même d'égal ! Croit-il déjà m'avoir ravi mes couronnes? » Et se faisant apporter le coffre qui les renfermait, il en prit une, s'en ceignit le front, en s'écriant d'une voix étouffée par la colère : « La voici, je la possède encore, et quoi qu'il fasse, je ne la perdrai pas ! Ma position, loin de s'aggraver, s'améliore, car j'étais en quelque sorte dans la nécessité d'obéir à mon ennemi, et à partir d'aujourd'hui, je ne lui dois plus de ménagements [1]. »

Sa première colère apaisée, Frédéric en appela aux princes, aux évêques, à l'Église entière. Dans sa circulaire aux Anglais, datée de Turin le 31 juillet 1245, il niait expressément au pape le droit de le déposer. « La sentence portée contre nous est injuste et excessive eu égard à la peine; elle condamne l'empereur romain pour crime de lèse-majesté, c'est-à-dire soumet ridiculement à une loi l'empereur qui est au-dessus de toute loi [2] et contre lequel aucun homme, mais Dieu seul peut prononcer des peines temporelles. » Il avertissait les princes que leur cause restait solidaire de la sienne, qu'après lui leur tour viendrait, qu'il fallait libérer le monde du despotisme papal. « Songez que cette sentence a été prononcée sans la parti-

1. Du Cherrier, *Histoire de la lutte des Papes et des Empereurs de Souabe*, t. II, p. 152 (d'après Mathieu Paris).
2. Qui omnibus legibus imperialiter est solutus.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cipation d'aucun prince allemand ayant pouvoir de nous élire ou de nous déposer, ce qui constitue un danger, non seulement pour nous, mais pour tout prince temporel. On commence par nous, à bientôt les rois et les princes. Défendez donc en moi votre propre cause. »

Dans l'âpreté de la lutte, Frédéric se déclarait prêt à se servir de toutes armes, à révolutionner l'Église. De certaines de ses paroles, on a cru pouvoir conclure qu'il avait imaginé une vaste réforme de l'Église, un retour à la pauvreté apostolique, sous sa poigne toute-puissante de pape laïc. En réalité, ce monstre du moyen âge était non pas un réformateur, mais un sceptique. Aussi faisait-il flèche de tout bois. Renverser Innocent IV, voilà son but; pour y parvenir, tout procédé lui devenait bon. Or, c'était sur la hiérarchie ecclésiastique que s'appuyait Innocent IV; quel meilleur moyen de l'atteindre que de saper cette hiérarchie? D'autre part, Frédéric avait besoin de l'aide des princes et barons, comment les mieux gagner qu'en leur promettant les dépouilles de la trop riche Église? Il attisait leurs convoitises, il sonnait l'hallali pour la curée; éternel moyen de séduction, et qui réussira toujours ! « Comment, leur écrivait-il, pouvez-vous obéir aux fils de vos propres sujets, à des hommes aux faux dehors de sainteté, qui s'engraissent des aumônes et se tournent ensuite contre les bienfaiteurs de l'Église? Dévorés d'ambition, ils espèrent que le Jourdain tout entier coulera dans leur bouche ! Oh ! si vous vous défendiez plus soigneusement contre les entreprises de ces scribes et de ces pharisiens qui s'enrichissent en appauvrissant vos États, combien vous épargneriez d'argent ! Vous rendent-ils en échange quelque service? Aucun ! Quand vous leur tendez la main, non seulement ils la saisissent avec avidité, mais ils prennent votre bras jusqu'au coude. Une fois dans leurs filets, vous êtes semblables à l'oiseau qui s'enlace de plus en plus en cherchant à se dégager. » Aux princes allemands, il spécifie : « De

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nos jours, l'Église est toute mondaine; ses ministres, enivrés des délices terrestres, se soucient peu du Seigneur. C'est pourquoi, nous croyons faire une œuvre de charité en enlevant à de tels hommes les trésors dont ils se sont gorgés pour leur damnation éternelle. Joignez-vous à nous et veillons tous ensemble à ce que, en perdant leur superflu, ils servent désormais le Très-Haut, et se contentent de peu. » Frédéric remuait ciel et terre pour abattre l'adversaire; il voulait élargir ses démêlés avec le pape aux proportions d'une affaire européenne, ce qu'ils étaient en effet. Aussi parlait-il de cette manière, non seulement aux princes allemands, mais aux barons français, et on verra ceux-ci se faire l'écho de sa politique dans un violent pamphlet anti-clérical.

De son côté, Innocent IV essayait par des arguments plus véridiques d'attirer à lui les princes; sa lutte contre Frédéric, il la leur montrait comme une guerre à l'Antéchrist. « L'épouse de l'Agneau, disait-il, dans une encyclique, aux rois et aux princes, la sainte Église règne sur l'univers entier, de même que son époux Jésus-Christ, duquel dérive tout pouvoir... Ses fils (les prêtres) reçoivent de leur Père la grâce de la toute-puissance pour déraciner et pour détruire, pour bâtir et pour planter... Ainsi ornée du diadème d'un tel époux, l'Église ne craint rien... Mais tout homme sensé peut constater de quel esprit est animé ce fils de perdition, ce précurseur de l'Antéchrist, monstre d'ingratitude... Il a avoué le projet de rendre les serviteurs de l'Église aussi pauvres que dans les temps apostoliques, et, en effet, il a déjà dépouillé à maintes reprises les églises de son Empire. Rois, princes et pieux fidèles, comprenez donc combien le Christ est blessé par tous ces outrages prodigués à son épouse. Frédéric s'est attaqué au Christ en s'attaquant à Pierre et à ses successeurs... Voyez maintenant si ses crimes contre l'Église pouvaient rester impunis. Celui qui maudit son père ou sa mère mérite la mort; aussi vous prendrez les armes pour châtier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et non pour défendre celui qui est privé de la bénédiction maternelle pour avoir persécuté sa mère... »

Cependant, entre le pape et l'empereur un arbitre pacifique ne pouvait-il s'interposer? Saint Louis, le prince très chrétien, n'était-il pas là? Grand intérêt avait le Staufen à s'assurer les bonnes grâces du roi de France. Non seulement il lui écrivit comme à tous les autres princes, mais il lui envoya ses conseillers intimes, Pierre de la Vigne et Guillaume d'Occa, lui assurant qu'il ne demandait pas mieux que s'en remettre à sa décision. Il faisait d'ailleurs miroiter aux yeux de saint Louis ses éternelles promesses de croisade : quand la paix serait conclue avec le pape, lui aussi irait en Orient, à moins qu'il n'y envoyât son fils Conrad. Quelle perspective grandiose : Frédéric et saint Louis, l'Allemagne et la France alliées pour une croisade commune ! Ne serait-ce donc pas le retour aux beaux temps d'Urbain II? Il est probable que saint Louis ne croyait que très à demi à ces fallacieuses promesses; il n'en acceptait pas moins le rôle d'arbitre dans l'espoir de laisser derrière lui, à son départ pour l'Orient, une chrétienté pacifiée. Il eut donc une entrevue à Cluny avec Innocent IV : les conférences, qui durèrent sept jours, se tinrent très secrètes entre le pape, le roi et Mme Blanche; le conflit ne fut pas apaisé, parce que bel et bien insoluble, de par la mauvaise foi de Frédéric (novembre 1245).

La lutte reprit avec une vigueur inouïe. « Jusqu'ici, j'ai servi d'enclume, clamait Frédéric, maintenant je serai le marteau. » Avec un calme moins dramatique, mais plus imposant, Innocent IV répliquait : « Nous sommes prêts, quoiqu'il arrive, à souffrir la mort; nous et les cardinaux nos frères, nous défendrons en combattant la cause de Dieu et de l'Église, jusqu'au dernier soupir. »

En Italie, son terrain favori, Frédéric conduit lui-même la lutte; il parvient à détacher Venise de l'alliance pontificale; à Eccelin de Romano, son très sûr allié, il confie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le soin de fortifier les places trévisanes, gardiennes des défilés alpins. Mais les pontificaux s'organisaient, eux aussi. Au centre de l'Italie, la main ferme du cardinal Renier Capocci tenait le Patrimoine, le duché de Spolète, la Marche d'Ancône. Bientôt, avec l'aide de Bernado Orlando, propre beau-frère d'Innocent IV, il organise une vaste conspiration ayant son siège à Parme. Le vicaire impérial de Toscane, Pandolph Tasanella, le podestat de Parme, Ubaldo Francesco, et plusieurs autres impériaux s'étaient laissé acheter; le cardinal envahirait le royaume de Naples, en même temps que se soulèveraient les Siciliens exaspérés. Mais le complot fut éventé. Le cardinal se fit battre à Asoli; avec une énergie et une cruauté dignes de son père Henri VI, Frédéric noya dans le sang l'insurrection napolitaine; il y eut des prisonniers qui eurent le nez et les mains coupés, les yeux crevés. Le bruit courait que le pape avait favorisé le complot, qu'il avait même soudoyé des sicaires pour tuer Frédéric. Devant de telles calomnies, la vertu d'Innocent IV s'indignait : « Se défendre, rien de plus légitime, déclarait-il; mais trahir et se venger, n'est-ce pas un crime? » Par contre on soupçonnait Frédéric de tramer l'assassinat d'Innocent IV; des conjurés furent arrêtés. C'était la guerre à l'italienne, la guerre au couteau.

En ce temps, l'anti-César, Henri Raspon, landgrave de Thuringe, échoua aussi en Allemagne. Il s'était levé, disait-il, « pour la défense de Dieu et de son Église contre Frédéric, l'ennemi de la croix ». Il infligea d'abord une véritable défaite à Conrad; mais sa demi-fortune fut précaire, et il mourut bientôt à la Wartbourg.

Ainsi, en Allemagne comme en Italie, Frédéric était victorieux. Ne pouvait-il maintenant passer à une offensive décisive? Il en conçut le hardi projet. C'était le temps où, faisant écho à Frédéric, une ligue de barons français publiait un manifeste anti-clérical et anti-papal; à sa tête, les plus hauts personnages, tels Mauclerc, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

duc de Bourgogne et le comte de Saint-Pol; les ligueurs se mettaient en relation avec Frédéric. Celui-ci crut pouvoir tenter un coup d'éclat qui serait un coup décisif; il résolut de s'emparer du pape à Lyon. Dans ce but, il travailla à s'attacher tous les princes dont il devrait traverser les États pour se rendre d'Italie dans la vallée du Rhône par le Mont Cenis. En particulier se conciliait-il l'alliance d'Amédée de Savoie en esquissant le mariage de son fils Manfred avec Béatrice, la fille du comte : aux fiancés, l'empereur promettait tout le territoire qui s'étend de Pavie aux Alpes, ainsi que le royaume d'Arles, lors de sa reconstitution (1247).

Il est vrai que dès la fin de 1215, en accordant le mariage de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avec Béatrice, héritière de Provence, le pape avait littéralement fondé cette première dynastie angevine, qui, après la mort de Frédéric, jouerait un rôle décisif dans la lutte contre les Staufen.

Ainsi s'opposaient déjà dans la vallée du Rhône, les deux maisons puissantes dont la lutte aurait pour épilogue Bénévent et Tagliaccozzo, la mort de Manfred et l'exécution de Conradin.

Frédéric pouvait-il soupçonner tout cela? Pour le moment, assuré du passage, il résolut de tenter son hardi coup de main. Il comptait d'ailleurs sur les ligueurs français et priait le comte de Saint-Pol de venir le rejoindre avec des hommes d'armes. Quant au Capétien, l'empereur l'avertissait doucereusement qu'il allait se rendre à Lyon pour conclure un arrangement avec Innocent IV. Saint Louis se trouvait alors à l'abbaye de Pontigny à l'occasion de la translation des reliques de saint Edmond; il y fut rejoint par les envoyés du pape, les cardinaux d'Albano et de Tusculum qui demandaient l'aide du roi. Dans ce cas de péril extrême, saint Louis, vrai chrétien, se départit de sa neutralité; il déclara que si l'empereur faisait un pas en avant, lui et ses trois frères lui barreraient la route.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Frédéric tourna bride; une révolte des Parmesans lui fournissait prétexte de rentrer en Italie, sans paraître subir l'affront direct.

L'échec matériel de Frédéric : prise de Vittoria par les Parmesans.

L'événement était grave, des bannis parmesans portant la croix sur l'épaule et criant « Jesu Maria » comme des croisés, — les croisés du pape, — avaient repris Parme. Aussitôt des renforts vinrent des principales villes guelfes, Plaisance, Milan, Mantoue, Gênes, Ferrare; fortifier Parme, l'improviser centre de la ligue, fut l'affaire de quelques jours. Furieux, Frédéric jure de reprendre la place; de partout, des cités gibelines comme du royaume de Naples, il fait venir des troupes. Face à la cité guelfe, il forme un vaste camp retranché, et pour montrer sa volonté de l'emporter à tout prix, voilà qu'il l'organise comme une véritable ville avec ses maisons et ses rues; c'était Vittoria, la future remplaçante de Parme, quand celle-ci aurait été réduite en cendres. Devant un adversaire si résolu et si puissant, — les troupes de siège étaient fortes de 35,000 hommes, — Parme ne semblait-elle pas vouée à sa perte? Une flotte de secours, partie de Mantoue, fut coulée; bientôt la famine sévit dans la ville.

Mais le légat Montelongo animait la résistance. Une tentative désespérée des assiégés renversa soudain les rôles. Le 18 février 1248, ils sortent de leurs murailles, s'élancent sur le camp de Frédéric, qui, sans défiance, était parti à la chasse. Après un combat acharné, les troupes impériales faiblissent. Bannière déployée, les Parmesans pénètrent dans Vittoria. Le carnage est immense, la ville livrée aux flammes; on s'empare du trésor de l'empereur, de sa couronne, de son harem; Thaddée de Suessa gît parmi les morts. La rage au cœur, Frédéric se replie sur Crémone. Un peu auparavant, le légat Pierre Cappoci était parvenu à susciter Guillaume

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Hollande comme un sérieux compétiteur à l'Empire. La victoire des Parmesans et l'élévation de Guillaume de Hollande marquent le déclin de la puissance du Staufen (fin 1247-début 1248).

Dans l'Italie du Nord, la guerre se poursuit. Deux centres guelfes : Milan, qui vient de créer la charge de capitaine du peuple pour unifier le mouvement de résistance; Bologne, étendant son influence sur Ravenne, Imola et Faënza, en opposition à Modène, Pise et Lucques les gibelines. Cependant, le royaume de Sicile devenait maintenant le théâtre principal de la lutte, lutte non plus seulement du pape et de l'empereur; mais aussi du suzerain et du vassal; où Frédéric avait voulu mettre le centre de sa puissance, c'était là qu'Innocent le voulait vaincre. Le 30 août 1248, le cardinal légat Stephanus fut chargé de proclamer en Sicile la déchéance de l'empereur, et d'y prêcher ouvertement la croisade contre lui. « Nous tenons d'autant plus, disait le pape, à délivrer le royaume de Sicile de l'état misérable dans lequel il est tombé, que ce pays appartient à l'Église romaine. Quel cœur honnête pourrait retenir ses larmes en voyant un État qui a joui de tant de liberté et d'opulence réduit à une misérable servitude, ruiné, errant dans la foi, et se dépeuplant de plus en plus? L'Église en gémit et veut apporter un remède efficace à de si grands maux. C'est pourquoi nous enjoignons de faire solennellement publier la croisade contre l'ex-empereur, en accordant à ceux qui répondront à notre appel les indulgences réservées pour la Terre Sainte... Que toute appréhension cesse et que les fidèles renaissent à l'espérance. Un arrêt émané du ciel lui-même, par l'organe de l'Église universelle, ayant déposé l'ex-empereur, aucun pouvoir humain ne réformera le jugement de Dieu. Personne ne transférera le diadème impérial et royal à ses enfants, véritable race de vipères, tellement dominée par l'orgueil qu'elle se croit supérieure à l'humanité. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cette lettre pontificale avait été répandue partout en Sicile; les frères mendiants s'y étaient employés avec audace. Frédéric répondit par une véritable persécution contre l'Église de Sicile; à quiconque se prononcerait pour le pape, il promettait le supplice du feu. Voyant la fortune s'éloigner, le Staufen s'énervait, devenait défiant, flairait la trahison partout. C'est alors qu'il fit périr son conseiller intime Pierre de la Vigne, accusé d'avoir voulu l'empoisonner. Le drame est resté mystérieux; Dante met sur les lèvres de Pierre des paroles de protestation : « Je jure que j'ai toujours été fidèle à mon maître, et si quelqu'un de vous retourne sur la terre, qu'il réhabilite ma mémoire déshonorée par l'envie. » Quoi qu'il en soit, n'était-ce pas une défaite pour Frédéric que la perte de cet homme, la plus puissante force juridique et pamphlétaire qu'il eût jamais vue à son service; en tuant Pierre de la Vigne, Frédéric se désarmait lui-même dans la lutte d'influence qu'il livrait au pape. « Malheur à moi, se serait-il écrié, mes propres entrailles me rongent. *Vae mihi, contra quem propria pugnant viscera.* »

La fortune, ou plutôt la Providence, allait désormais s'acharner contre lui. Venu à Naples dans le but d'enrayer une expédition projetée par le cardinal Renier, il y apprit un nouveau malheur. Le légat Montelongo de Milan et le cardinal Octavien de Bologne s'étaient entendus pour réunir les guelfes lombards et toscans; ils avaient marché contre le fils de l'empereur, le bel Enzio, retranché dans Modène. Enzio leur offrant la bataille, avait été battu et fait prisonnier à Fossalta (26 mai 1249); pendant vingt-trois ans et jusqu'en 1275, il devait demeurer en captivité, enfermé dans une tour dont les clefs furent jetées au fond d'un fleuve. Cependant, devant les grands revers, Frédéric poitrine encore : « Rien ne nous fera plier, écrit-il; demain peut-être les chances de la guerre tourneront en notre faveur, et d'ailleurs nombreux sont encore nos fils. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Il disait vrai; les bâtards ne lui manquaient pas. Il enfle encore la voix comme un César, il veut effrayer les Bolonais qui gardent Enzio prisonnier, et il évoque superbement le grand ancêtre Barberousse qui « dompta les Milanais ». « Craignez un pareil sort, et n'allez pas croire que notre bras se soit soudain engourdi. » De fait, Frédéric tente un suprême effort : il appelle à son aide tous les siens : Eccelin de Romano, son farouche allié du Nord, les Sarrazins, ses infatigables cavaliers, enfin son gendre Vatacès, l'empereur de Nicée. S'emparer du Patrimoine, emporter enfin Rome, puis réduire une à une les villes lombardes, voilà ce qu'il projette.

Soudain, à la fin de novembre 1250, il tombait malade de dysenterie au château de Tiorentino, près de Lucera. Il succomba le 13 décembre. Sur ses derniers moments des bruits contradictoires ont couru; d'après certains, il serait mort comme il avait vécu en blasphémant et en maudissant l'Église. D'autres, par contre, le font expirer entre les bras de l'archevêque de Palerme, sous le froc d'un chartreux. Quoi qu'il en soit, Dante même, gibelin, n'a pas hésité à le mettre en enfer, et c'est le seul des empereurs qu'il y ait jeté. Cela se conçoit : être gibelin n'était pas pour Dante une marque de réprobation, bien au contraire. Mais Frédéric II avait affiché dans ses idées un scepticisme scandaleux, dans ses mœurs une désinvolture orientale, dans sa politique un machiavélisme implacable. Il ne parut connaître d'autre loi que ses intérêts; tour à tour, il poursuivit ou défendit l'hérésie, selon l'opportunité des situations. Déjà il aurait pu énoncer la sentence de Comynes, serviteur de Louis XI : « Et à la fin du compte, qui en aura le prouffict, en aura l'honneur. » Et avec cela, pourtant, le geste grand et parfois dramatique; la beauté anticipée du tyran tel que le connaîtra le XIVe et le XVe siècle italien, c'est-à-dire, une aisance, une maestria dans la diplomatie et dans le crime qui étonnent et éblouissent. De là vient qu'il ne mourut pas dans l'imagination popu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

laire; comme Barberousse, lui aussi eut sa légende et ses apparitions. D'ailleurs, il évoquait malgré tout cette idée d'une plus grande Allemagne, qui hantera toujours l'esprit orgueilleux des Teutons; Italien de race et de tempérament, il demeure quand même un héros national allemand. Par contre, il reste aussi comme l'Antéchrist du moyen âge. Le sentiment chrétien a pardonné à Barberousse, qui s'humilia à Venise et partit pour la croisade; jamais il ne pardonnera à Frédéric II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE IV

Les petits aspects de la Grande Querelle.

I. Le rôle des idées générales et des intérêts locaux a l'intérieur des partis.

En étudiant la querelle du sacerdoce et de l'Empire, nous avons envisagé la question italienne sous son aspect grandiose, pape contre empereur, « moitié de Dieu » contre « moitié de Dieu ».

La lutte paraissait s'engager pour la liberté des villes. Ce que Frédéric semblait vouloir, c'était, en effet, un système administratif puissant qui prendrait l'Italie entière dans les rouages d'une centralisation hiérarchisée et d'un fonctionnarisme servile : plus de libertés municipales, plus d'élections de magistrats; la Péninsule découpée en vicariats généraux ou provinces ayant à leur tête un délégué impérial, créature surveillée du maître; sous ces délégués, des podestats également fonctionnaires, sortes de sous-préfets révocables à merci; tout ce personnel choisi d'ailleurs parmi les Siciliens domptés. Ce système était vraiment le despotisme organisé; sans nul doute Frédéric en avait fait son idéal de gouvernement pour l'Italie; aussi commença-t-il à le réaliser dès que ses premiers succès le lui permirent. Ce n'est donc pas un mythe; en se rangeant derrière le pape, les Lombards défendaient leurs libertés municipales.

Peut-être aussi, mais avec moins de conviction, luttaient-ils pour quelque chose de plus grand, pour une patrie italienne. Il faut le reconnaître, l'idée d'une patrie plus vaste que la cité n'est guère encore répandue dans cette Italie divisée en une multitude de cités rivales;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de même, les seigneurs allemands sont des féodaux qui bataillent entre eux pour quelques arpents de terre; les querelles de donjon les retiennent beaucoup plus que celle du sacerdoce et de l'Empire. Cependant, de part et d'autre, le pape et le César essaient de grandir leur cause et de susciter des dévouements, en rappelant que la grandeur nationale se trouve engagée.

Lorsqu'en 1235, il veut rallier à son expédition transalpine les seigneurs allemands, Frédéric II rappelle qu'elle est entreprise « pour promouvoir l'honneur de l'Empire, en rétablir les droits en Lombardie, et en confondre par la force les adversaires »; il s'agit de reconquérir « l'héritage impérial ». Le Staufen essaie de hausser la mentalité de ses féodaux à la hauteur de sa thèse pangermaniste, si affolante pour l'orgueil des Teutons; et ceux-ci ne manquent pas de se laisser griser plus ou moins par cette conception d'une plus grande Allemagne qui ira bien jusqu'au golfe de Naples.

Les papes y opposent l'idée d'une gloire italienne à défendre; ils s'essaient à faire germer le sentiment national encore bien latent. Une telle préoccupation se rencontre chez les grands papes, chez Innocent III surtout; au sortir de la formidable oppression d'Henri VI, il prêche ouvertement la guerre au despotisme germain. Écrivant aux cités lombardes, « il invoque l'intérêt de l'Italie tout entière ». Il se félicite dans une lettre aux habitants de Crémone « que les succès du Saint-Siège aient dissipé le nuage de l'adversité et éclairé toute l'Italie ». Quand il intervient en Sicile, c'est au nom de la dignité de l'Église romaine et de sa suzeraineté, reconnue par les rois normands, mais aussi « pour l'avantage de l'Italie entière ». Jamais il ne néglige l'occasion de rappeler les méfaits des Allemands et d'insister sur tout ce qui les sépare des Italiens. Le Germain n'est pas seulement l'étranger, mais l'ennemi, « race brutale, écrit-il aux gens de Spolète, dont vous ne connaissiez pas la langue ». Aux Capouans, il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rappelle de quelle façon les Allemands leur ont pris leur argent, avec quel cynisme ils ont violé toutes leurs promesses : « Pas un seul d'entre vous qui n'ait été leur victime. » Aux Siciliens, il ne manque jamais de remettre sous les yeux le tableau des rigueurs de Henri VI : exécutions capitales, mutilations, expropriations, transports de prisonniers en Allemagne. Quelques mois à peine après son avènement, lorsqu'il obtient de Philippe de Souabe la délivrance des otages italiens, il fait venir à Rome ceux à qui on avait coupé un membre ou crevé les yeux et les donne longuement en spectacle à toute la curie et à tous les étrangers [1]. » Le grand pape sentait assez quelle force serait, pour la défense de la cause romaine, ce sentiment patriotique fraîchement éclos; n'est-ce pas pour les Lombards un suprême honneur que de se poser en défenseurs de Rome, capitale de l'Italie et capitale du monde?

Autre grande idée à défendre, la plus grande à coup sûr : en se rangeant au parti pontifical, en défendant la Rome des papes, on était du parti de l'Église, du parti qui excommunie, et non pas de celui qui est excommunié. Les papes — et à juste titre — ont représenté Frédéric II comme un monstre, tyran de chrétienté. A n'en pas douter, le plus formidable enjeu de cette lutte des guelfes et des gibelins, c'était la liberté de l'Église et du Pontife suprême; si César triomphait, le pape devenait son chapelain dans Rome capitale de l'Empire; idéalement échafaudés selon la conception médiévale, d'après laquelle l'État protégeait et servait l'Église, les rapports du sacerdoce et de l'Empire se trouvaient soudain renversés, de façon que l'Église servît le prince et que le catholicisme devînt religion d'État. Le triomphe du gibelinisme, c'était tout cela; derrière la question italienne, il y avait tout cela. Après la liberté des cités, après la liberté de l'Italie, la liberté de l'Église, la liberté du monde. Ainsi envisagée,

1. LUCHAIRE, *Innocent III, Rome et l'Italie*, p. 39.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cette lutte du sacerdoce et de l'Empire est un « dramatique conflit d'idées ».

Cependant, de mesquines rivalités rapetissaient et localisaient souvent la querelle. En pratique, les multiples acteurs du drame luttaient avant tout pour une patrie étrangement limitée; chaque ville, petite ou grande, pensait d'abord à ses intérêts, opposés à d'autres intérêts locaux, ceux de deux ou trois villes voisines; conflits restreints, toujours les mêmes, comme entre deux propriétaires voisins les questions de cadastre et de mur mitoyen. Ces appétits communaux se groupaient, se liguaient les uns contre les autres, puis, dans l'espoir de triompher plus facilement, se mettaient sous le patronage d'un des deux grands lutteurs, le pape et l'empereur. Comme les intérêts étaient multiples et opposés, l'empereur ne pouvait contenter tout le monde; en se déclarant pour telle ville, il s'inscrivait dès lors nécessairement contre telle autre; on était gibelin ou guelfe selon qu'on avait vu l'empereur épouser votre cause ou lui préférer celle d'une cité rivale.

« La loi de toutes ces péripéties se dégage d'elle-même; elle n'a rien d'obscur, ni de compliqué. La fidélité désintéressée n'existe pas, personne ne s'en piquait au début, et même de longues luttes soutenues en commun ne réussissent pas à la créer. Que l'empereur repousse une prétention ou l'accueille, qu'il alarme un intérêt ou le rassure, qu'il donne tort à celui-ci et raison à celui-là, c'en est assez pour transformer la docilité en rébellion et l'hostilité en dévouement. Il dépend de lui de choisir pour ses amis à peu près qui bon lui semble, parce qu'il n'y a presque personne qu'il ne possède les moyens de séduire. En revanche, il ne dépend pas de lui de ne pas choisir et d'avoir tout le monde; préférant celui-ci, il écarte ceux-là. Car s'il est en soi à peu près indifférent à chacun d'adhérer à un parti ou à un autre, il ne l'est pas de savoir qui l'on y rencontrera. On ne veut pas, sous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

prétexte d'union et de discipline, être obligé de faire bonne mine à ses ennemis personnels et peut-être de leur céder quelque chose. L'empereur ne peut rien pour aplanir des litiges où se heurtent des prétentions irréductibles. Dans la mesure très large où l'attitude des villes et des seigneurs de la Haute Italie est la conséquence de leurs relations mutuelles, il n'a sur elle aucune action. Parfois, ces relations se modifient d'elles-mêmes. Alors, il en est de même des alliances. Entre deux villes longtemps amies une querelle vient à surgir; aussitôt elles éprouvent le besoin de s'orienter de côtés différents. Au contraire, deux villes jusqu'alors ennemies sont rapprochées par quelque intérêt nouveau plus fort que les anciennes rancunes : elles parviennent à régler leurs difficultés particulières; tout de suite, il leur paraît naturel de combattre sous le même drapeau. Mais plus souvent encore, deux adversaires demeurant d'ailleurs sur leurs positions, l'un d'eux, rebuté par un mauvais procédé, intimidé par une menace, gagné par une surenchère, désire abandonner la ligue pour l'empereur, ou l'empereur pour la ligue. Il faudra donc qu'il entre dans le parti de l'autre, de l'adversaire. Mais il n'y restera pas avec lui. Il n'y entrera que pour l'en chasser. Tôt ou tard, obéissant à une loi fatale, l'autre exécutera le mouvement inverse. Ils se retrouveront dans des camps opposés. Ils auront remis d'accord leur politique générale et leur politique locale; comme toujours, c'est la première qui sera réglée sur la seconde. Quant aux partis, ils n'auront fait qu'échanger entre eux leurs membres.

« C'est ainsi qu'ils se transforment d'ordinaire non par des défections ou des accessions en masse, mais par une série de permutations individuelles. A peine à ce propos est-on fondé à parler de revirement; car on n'a changé que de camp, de drapeau, de serment, de principe et de souverain. Tout cela a été fortuit au début, et reste toujours accessoire. L'essentiel subsiste : chacun de ces couples d'ennemis

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

irréconciliables demeurent attachés au flanc l'un de l'autre. Tout cela est antérieur, et en soi étranger, et à l'intervention de Frédéric dans la Haute Italie, et à sa rupture avec le pape. Il se serait désintéressé des affaires lombardes qu'on aurait vu tout de même se former des ligues milanaise et crémonaise. Il serait resté le fils docile de l'Église qu'il n'en aurait pas moins rencontré l'hostilité d'une partie des Lombards. Et de même, la ligue lombarde a existé bien avant que le Saint-Siège se fût déclaré pour elle en 1227, et eût commencé à la patronner discrètement d'abord, puis ouvertement, rapproché d'elle par une commune hostilité [1]. »

Ordinairement ignoré du grand public, cet aspect de la question n'en est pas moins indéniable; sans cela, comment expliquer que, malgré les arguments patriotiques et religieux invoqués par les pontifes, malgré les excommunications fulminées, malgré l'interdit jeté sur les villes impérialistes, il soit resté quand même en Lombardie toute une ligue de communes furieusement gibelines? C'est donc que pour elles, les arguments généraux et supérieurs ne valaient pas les arguments restreints et les intérêts de la cité; elles choisissaient le parti d'un excommunié, elles supportaient d'être elles-mêmes interdites, pourvu que leurs rancunes et leurs appétits locaux eussent chance d'être satisfaits. De même, les cités guelfes ne se montraient pas toujours tellement désintéressées au service de la grande cause du pape; elles entendaient plus ou moins l'alliance comme un marché profitable; elles y mettaient pour condition *sine qua non* la garantie, par le Souverain Pontife, de tous leurs intérêts locaux.

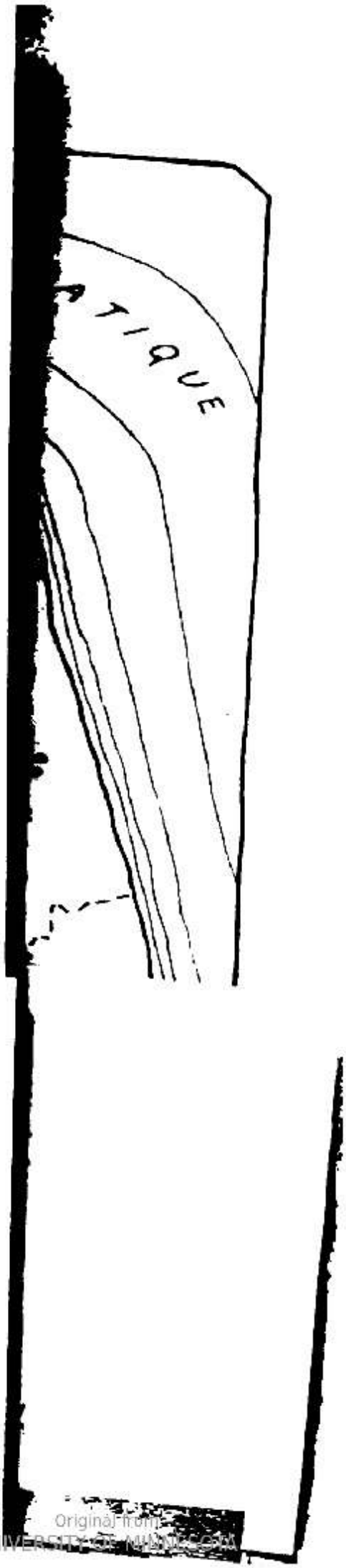
En résumé, du fait même que Rome était au pape, la question italienne débordait certainement les proportions des conflits féodaux vulgaires; elle devenait une lutte

1. JORDAN, *Les Origines de la domination angevine en Italie*. Introduction, p. XLIII et p. LXXVI.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA



Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour la liberté de l'Église : tel était le but. Cependant, en pratique, elle groupait les uns contre les autres des intérêts particuliers, étroitement égoïstes, des intérêts communaux; la grande querelle mondiale s'émiettait en de multiples querelles de banlieues, villes contre villes : tels étaient les moyens.

2. La situation des Papes a Rome.

Un autre aspect d'après lequel la lutte des guelfes et des gibelins ne laisse pas de paraître de dimensions restreintes, c'est, si l'on peut dire, son côté exclusivement romain. Tant qu'il y eut un empereur conquérant, la partie se joua toujours sur un double terrain : une première fois, dans une querelle grande du pape et de l'Italie contre les Allemands, une seconde fois, dans des luttes petites et indéfiniment renouvelées du pape contre ses propres sujets. La situation du Souverain Pontife dans Rome est, en effet, délicate et difficile; il doit y faire front à des ennemis multiples.

Tel que le réclame Innocent III, l'État pontifical peut être divisé en quatre provinces : 1° Campanie et Maritime; 2° Patrimoine de Saint-Pierre en Tuscie; 3° Duché de Spolète; 4° Marche d'Ancône.

1° La Campanie et la Maritime formaient le Patrimoine de Saint-Pierre proprement dit. Ces deux régions parallèles étaient séparées l'une de l'autre par les Monts Albains; à l'ouest de ces Monts, en bordure de la mer, la Maritime; à l'est et jusqu'à l'Apennin, la Campanie.

2° Le Patrimoine de Saint-Pierre en Tuscie était le pays situé entre la mer — une ligne qui de Montalto irait à Civita di Castello, en adjugeant au Saint-Siège, outre ces deux localités extrêmes, Toscanella, les bords du lac de Bolsène, Aquapendente et tout le territoire pérugin, enfin le cours du Tibre en y ajoutant encore, sur la rive gauche de ce fleuve, Todi, Narni et Amelia.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

3° Le duché de Spolète s'étendait sur Rieti, Terni, Spolète, Foligno, Nocera, et avait pour annexes les comtés de Gubbio et d'Assise.

4° La Marche d'Ancône comprenait les diocèses de Pesaro, Fano, Fossombrone, Cagli, Sinigaglia, Jesi, Ancône, Umana, Osimo, Camerino, Fermo et Ascoli[1].

Sauf la Marche, donnée d'abord en fief à la famille d'Este, chaque province était sous les ordres d'un recteur, pris dans le personnel de la curie, investi de fonctions judiciaires, militaires et politiques considérables, mais dans la dépendance étroite du pape.

Innocent III et ses successeurs s'efforcèrent de maintenir au moins cette superficie de l'État pontifical, superficie restreinte à leurs yeux; car ils eussent voulu y englober la Romagne et la Toscane proprement dite, et en repousser les limites jusqu'au Pô, véritable frontière naturelle.

Si petit que parût leur Patrimoine, ils le possédaient mal. Ces territoires se trouvent sans cesse envahis par l'Empire; ne venaient-ils pas couper en deux la Péninsule d'une mer à l'autre; ne mettaient-ils pas une solution de continuité entre l'Empire et la Sicile? Peu importait que le pape accordât même la réunion des deux royaumes, s'ils demeuraient ainsi séparés. L'État pontifical, c'était donc la revanche indirecte du Saint-Siège, c'était la barrière dressée par devant les ambitions teutonnes; pour employer une comparaison empruntée à des événements rapprochés, c'était comme ce Fachoda français venant couper la grande ligne anglaise du Cap au Caire; obstacle petit, ridicule, exaspérant, d'autant plus exaspérant que plus petit; d'ailleurs, obstacle moral immense, car pour le franchir, il fallait faire la guerre à la papauté, cette grande autorité morale du monde chrétien. Après l'Italie du Nord qui barrait une première fois la route à l'envahisseur, il y avait l'État pontifical, qui prétendait la lui

1. Voir VIDAL LABLACHE, *Atlas*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fermer en seconde ligne; il devait donc être le champ clos des ambitions impériales et des revendications papales.

Dans ces conditions, les villes du Patrimoine ne pensèrent, elles aussi, qu'à leurs petits intérêts; profitant de la grande querelle, elles allèrent de l'un à l'autre adversaire, se donnant au plus offrant; « politique de bascule et de marchandage », indigne à coup sûr de ces cités qui eussent dû se montrer les intrépides factionnaires des libertés pontificales. A partir de 1239, en particulier, lorsque la lutte atteint son paroxysme, c'est comme une surenchère des deux grands lutteurs pour obtenir ces importantes petites alliances des villes du passage. Celles-ci en profitèrent énormément : agrandissement de territoire, accroissement des franchises, jusque et y compris la podestatie, tels sont les avantages merveilleux qu'elles surent en tirer.

Cependant, le champ de la querelle se rétrécit encore, il se localise à Rome et à la Campanie, qui sont en relation plus étroites avec le pape. Il y a une solution générale de la question romaine : l'emporte-t-il en Italie, le Souverain Pontife n'est plus menacé d'être dans la ville de Pierre le chapelain de l'empereur. Mais il y a aussi une solution particulière et toute locale de la question romaine : le pape parvient-il à régenter ses sujets directs, il reste maître dans sa ville; la révolution municipale éclate-t-elle, il en est chassé.

Ces deux aspects de la question romaine ne sont pas toujours conjugués; il peut arriver qu'au moment même où le pape l'emporte sur l'empereur, il soit tenu en échec par les Romains indociles. Bornons-nous à citer un très fameux exemple : la ligue lombarde et Alexandre III l'emportent sur Barberousse qui, vaincu à Legnano, s'humilie à Venise : c'est la question romaine résolue en faveur du pape, c'est la victoire complète. Mais, tout aussitôt, et à son retour de Venise, Alexandre III se voit battu par les turbulents Romains; malgré l'appui du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

chancelier Christian de Mayence, il doit reprendre sa vie d'exilé, errer de Tusculum à Viterbe; il finira par mourir *extra muros* à Civita di Castella; après avoir été banni par l'empereur, le voilà banni par ses propres sujets. La question romaine se joue donc deux fois : sur le terrain impérial et sur le terrain local; là, ce sont des luttes grandioses et comme des conflits de chrétienté; ici ce sont des querelles mesquines; elles n'acquièrent d'importance que parce que Rome en devient l'enjeu, et parce que le pape s'y trouve partenaire. On ne pourra en donner tout le détail; au moins, importait-il de délimiter nettement la situation pontificale.

A Rome, et dans la région suburbaine, quatre pouvoirs en pérsence : le pape, l'empereur, la commune, la noblesse de la Campagne. Les Romains sont partagés entre deux attraits : l'honneur de se dire les citoyens de la Rome antique et impériale, l'honneur de se sentir les sujets de la Rome des papes.

Avec ses souvenirs des consuls et des *imperators*, Rome est véritablement la ville historique par excellence, celle qui a des traditions incomparables; chez ses fiers habitants, il en résulte un chauvinisme exalté. Si le patriotisme italien demeure encore latent et discutable, le patriotisme des Romains se révèle vivant et ambitieux; aussi exercent-ils, au XIIIe siècle, une sorte de suzeraineté idéale sur les villes de l'Italie centrale. Mais, cela ne suffit pas à l'ambition d'une cité qui a de tels souvenirs; elle voudrait une suzeraineté réelle et non plus sur des villes quelconques, mais sur l'empereur lui-même; elle déclare y avoir de stricts droits historiques. « Capitale du monde », « tête du monde », elle prétend nommer le maître du monde. Adossés aux souvenirs fameux, les Romains ne doutent plus de rien; ils somment le candidat à l'Empire de leur envoyer humblement sa pétition. A tant d'outrecuidance, l'Allemand répond habituellement par une bonne rebuffade, et c'est au moins ce qui sauve le pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'une alliance de ses sujets avec l'empereur. En exploitant la mégalomanie romaine, celui-ci eût pu s'attirer les bonnes grâces de la fière cité; au contraire, il se l'aliène en repoussant avec hauteur ses prétentions; au lieu de plier habilement devant l'orgueil romain, l'orgueil teuton le heurtait de front. De là vient que la cérémonie du sacre impérial, qui eût pu être un signal d'entente, était à l'ordinaire un signal d'hostilité et de luttes ouvertes dès le soir même du sacre.

L'exemple digne d'être rappelé est celui de Barberousse. Avant son sacre, on ose bien lui écrire qu'il ne peut tenir son pouvoir que des Romains. « Les décisions de l'empereur n'ont force de loi que lorsque le peuple lui a remis toute la puissance dont il a le dépôt. C'est au sénat et au peuple qu'il appartient de créer l'empereur, et nulle loi ne les en peut empêcher. » Puis quand Barberousse s'approche de la cité maîtresse du monde, le Sénat vient à sa rencontre, et un orateur rappelle nettement au nouveau promu ses devoirs stricts. On connaît la réponse de Barberousse, brutale et humiliante : « Votre ville n'est plus ce qu'elle fut jadis... essayez donc d'arracher la massue des mains d'Hercule. » Ainsi les Romains pensaient mettre eux-mêmes la couronne sur la tête inclinée de l'empereur, et voici que, brandissant son arme de combat, il énonçait la formule absolutiste du droit antique : « Tout ce qui plaît au prince a force de loi. *Quidquid regi placuit, legis habet vigorem.* » Ordinairement les conséquences ne se font pas attendre : à peine l'empereur sort-il de Saint-Pierre où il vient d'être couronné que la cloche du Capitole s'ébranle appelant le peuple à la révolte, entre les bandes et la garde impériale le combat s'engage dans les rues; tel est le cas de Barberousse. Parfois même, la sédition éclate avant la fin du sacre : tandis qu'Innocent III couronne Othon, c'est avec peine que les chevaliers germains contiennent la foule qui veut forcer le Pont Saint-Ange et interrompre la cérémonie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Si les Romains ne pouvaient faire revivre la gloire impériale à leur profit, ne pouvaient-ils au moins exhumer la gloire de la république? Cette prétention était plus dangereuse pour les papes; souvent ils la subirent durement. Le mouvement communal qui éclatait partout dans l'Italie du XIIe siècle, n'allait pas épargner Rome. Liguée avec les nobles, la bourgeoisie avait fait en 1143 la révolution contre Innocent II; elle avait proclamé une municipalité indépendante et l'avait installée dans l'antique Capitole. Ce fut alors la lutte ouverte entre le pouvoir papal et le pouvoir usurpateur; Lucius II donne en vain l'assaut au Capitole; Eugène III (1145-53) voit Saint-Pierre et le Latran assiégés; l'énergique Adrien IV (1154-59) parvient à se maintenir, grâce à l'appui momentané de Barberousse, qui supprime Arnauld de Brescia, le grand promoteur de la république; mais Alexandre III lui-même (1159-81) fut tenu en échec par la démagogie; on rapporte que, lorsque son cadavre fut ramené d'exil, la populace jeta de la boue et des pierres sur son cercueil. Le terrain ne cesse pas d'ailleurs d'être volcanique : des trois premiers successeurs d'Alexandre III, Lucius III, pape durant quatre ans (1181-85), ne se montre à Rome qu'à la dérobée; les deux autres, Urbain III (1185-87) et Grégoire VIII (1187), n'y paraissent même pas.

Clément III (1187-91), le prédécesseur d'Innocent III, parvint enfin à établir des rapports réglés entre la papauté et la commune romaine.

Ce fut l'acte de 1188. D'après ce traité synallagmatique, le peuple reconnaissait au pape la souveraineté sur le Sénat et sur la ville, ainsi que le droit de battre monnaie; par contre, le pape consentait à l'existence légale de la commune et de ses assemblées; on aboutissait à une sorte de régime constitutionnel où les droits régaliens de la papauté essayaient de se concilier avec les prérogatives républicaines de la commune. Rédigé au nom du Sénat et du peuple romain, l'acte était daté de la « qua-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rante-quatrième année de l'institution du Sénat au Capitole ».

Ce pacte d'entente ne pouvait être très stable; d'instinct la commune romaine aspirait à une indépendance démagogique, ou bien, par une réaction contraire, fruit de l'anarchie, elle concentrait l'autorité entre les mains d'un seul, un sénateur tribun, qui gouvernait sans le pape; pour éviter ces excès et recouvrer son autorité, celui-ci s'efforçait de rendre illusoire le gouvernement représentatif, en plaçant sous ses ordres le Sénat et le préfet. D'où heurts fréquents, presque constants; situation éminemment instable : le pape doit toujours avoir son bagage tout prêt afin de prendre rapidement le chemin de l'exil à la moindre alerte.

L'exemple d'Innocent III est le meilleur à évoquer : il avait une idée très nette de la situation du pape dans le monde, et il concevait que rien ne devait échapper à son contrôle dans une chrétienté vraiment digne de ce nom; avec une indomptable constance ne l'avait-il pas rappelé à Philippe de Souabe et à Othon? Il avait triomphé pleinement dans l'Empire et dans l'Europe; il avait vaincu Othon; il avait fait plier Philippe-Auguste et Jean sans Terre; mais à Rome, dans l'étroite enceinte de sa propre ville, il ne parvenait pas à être le maître. Certes il s'employa énergiquement à dominer : dès le début, il ordonne au chef de la municipalité de donner sa démission, il révoque tous les officiers romains nommés par l'ancien Sénat et les remplace par des fonctionnaires pontificaux; à l'assemblée de cinquante-six membres, il substitue un sénateur unique, un sénateur vassal; il force le préfet de Rome, Pierre de Vico, partisan de l'Empire sous Henri VI, à lui prêter un serment d'une précision minutieuse et terriblement astreignante.

Cela n'alla pas sans difficultés. Les protestations démagogiques avaient pour porte-voix les nobles, et voilà ce qui les rendait singulièrement fortes. La noblesse constitue

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un nouvel élément de trouble, qui s'amalgame souvent avec le premier pour doubler le péril.

Les barons étaient puissants, puissants dans la Campagne et puissants à Rome. Dans les territoires suburbains, dans la Campanie, la Maritime, le sud du Patrimoine, on ne voit que de petites villes sans importance et sans avenir; car le climat est insalubre et la malaria sévit à l'état endémique; en conséquence, tandis que partout ailleurs les communes ont pris le pas sur les nobles, ici ce sont les féodaux qui l'emportent : ils possèdent dans la Campagne des châteaux forts d'où rayonnent leur influence et leurs pillages. Pourtant, cela ne suffit point à leur ambition; pour eux il n'y a de pouvoir réel et un peu élargi qu'à Rome; ils y ont donc une seconde forteresse, une tour urbaine; ils y constituent une puissance armée avec laquelle tout parti devra compter : il suffit de nommer les principales familles, les Conti, les Savelli, les Colonna, les Poli, les Vico.

Installées à Rome, elles avaient eu autrefois leur mot à dire dans les élections pontificales, et ce mot fut souvent singulièrement impérieux; maintenant, il est vrai, le droit ecclésiastique excluait formellement leurs ingérences tapageuses et néfastes; Alexandre III leur avait porté, à ce point de vue, le coup suprême au IIIe concile de Latran (1179). Mais les ambitions des barons étaient aussi tenaces à Rome que celles du César germain en Italie; ils se rabattirent sur autre chose. On eût pu croire leur bon temps passé; d'autant plus que la création de la commune romaine avait eu surtout pour but de briser leur influence; la révolution démagogique s'était déchaînée contre eux en même temps que contre les papes. Cependant, comme ceux-ci, ils entrèrent en composition avec le nouveau régime; ils reconnurent le Sénat, et firent partie de la commune; ils voulurent accaparer à leur profit le mouvement populaire.

Dès lors, la lutte s'engagea très vive entre eux et la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

papauté. Le sénateur unique substitué par Innocent III au collège des cinquante-six ne leur plaisait guère; à n'en pas douter, pour le pape il était moins facile de maîtriser une assemblée que de dominer un personnage, surtout si celui-ci devenait son homme-lige par serment. Le parti des nobles parvint d'abord à chasser de Rome Innocent III sous un prétexte secondaire, puis il réclama le sénatoriat multiple. Il y eut lutte acharnée : le pape, rentrant dans Rome, eut l'habileté de désigner comme électeur municipal son propre adversaire Jean Pierleone, et celui-ci nomma sénateur unique son parent Grégoire Pierleone; Innocent III essayait ainsi de parer au reproche d'accaparer le pouvoir. Mais les nobles virent la manœuvre : ils voulaient non seulement une concession temporaire, mais un retour à l'ancienne constitution et au sénatoriat multiple. Sous la conduite de Jean Gapocci, la faction entra en hostilité ouverte avec le pape; elle se retrancha dans le monastère de Rosa et créa un gouvernement insurrectionnel.

Ce qui suit montre assez combien cette noblesse pouvait devenir dangereuse : « Le schisme municipal était accompli. Entre les partisans des deux Sénats commença la guerre civile, acharnée surtout dans les régions du Latran, du Colisée et de l'Esquilin. Pandolfo, Richard de Segni, les familles Annibaldi et Alessi soutinrent la cause du pape; Jean Gapocci, les Baroncelli, les Fraiapani et les Pierleoni, celle de l'opposition. A Rome, comme dans toute l'Italie, ces guerres avaient un caractère spécial. On fortifiait tous les édifices un peu élevés; on bâtissait à la hâte, fiévreusement, des tours en briques ou même en bois; on louait des archers, des arbalétriers, des machines à battre les murs. Il s'agissait alors d'empêcher l'adversaire de construire sa tour, de le cribler de flèches et de pierres pendant qu'il y travaillait, et s'il réussissait quand même, d'assiéger son fort, de le ruiner à coups de bélier et d'y mettre le feu. Ces tours, faites de matériaux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

peu résistants, tombaient ou brûlaient, mais on les rebâtissait aussi vite, et la lutte, engagée un peu partout, s'éternisait. Tel est le spectacle qu'offrait Rome, de mai à octobre 1204, pendant qu'Innocent III, du palais de Latran, devenu aussi une forteresse, pouvait entendre les cris de bataille et voir s'allumer les incendies. Jean Capocci brûla, près du Latran, des maisons appartenant à Pandolfo. La guerre fut vive, surtout entre ces deux hommes. Les pontificaux s'opposaient à la construction de l'énorme tour que Capocci ajoutait à sa demeure. Celui-ci s'obstina; mais de temps à autre, prenant l'offensive, il se ruait sur le donjon de Pandolfo, qui dominait l'Esquilin. De son côté, Pandolfo occupa un monument antique contigu à la maison de son ennemi et y fit une plate-forme très haute, d'où ses frondeurs et ses archers lançaient leurs projectiles avec rage. Ce fut l'épisode principal, mais on se battait de tous les côtés. Les Fraiapani, qui avaient fait du Colisée un vaste bastion, s'attaquaient aux Annibaldi. Un partisan du pape, Gildo Carbonis, éleva, à lui seul, jusqu'à trois tours. A la fin, la fortune se déclara visiblement pour l'Église. Pierre Annibaldi, beau-frère d'Innocent III, repoussa l'attaque de Capocci, prit deux tours et une église fortifiée, tandis qu'un des chefs de l'opposition, Baroncelli, eut le malheur de voir son fort, mal construit, s'écrouler de lui-même. Découragé par ce désastre, le parti de l'indépendance faiblit et la populace l'abandonna [1]. » Voilà un exemple des luttes telles qu'elles éclataient à Rome entre les factions. En plus, l'épilogue mérite ici de retenir notre attention; sans doute, Jean Capocci et les siens ne voulurent pas s'avouer vaincus, mais la victoire morale restait au pape. Après un retour transitoire au Sénat de cinquante-six membres, Innocent III put établir définitivement le régime du sénateur unique, contre lequel personne ne

1. LUCHAIRE, *Innocent III, Rome et l'Italie*, pp. 63-65.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

protesta plus. Étayée sur l'ambition des nobles, l'idée de l'indépendance communale n'en avait pas moins opposé, pendant dix ans, une résistance acharnée à un pape aussi habile et aussi énergique qu'Innocent III. Son autorité « faillit trouver sa limite et son échec à quelques pas du Latran ».

Il l'avait emporté; le régime du sénateur unique était installé; mais le péril noble n'en subsistait pas moins. Durant toute la première moitié du XIIIe siècle, jusqu'en 1252, contrairement à l'usage des autres villes, le sénateur, le podestat romain, est élu parmi les citoyens mêmes et non pas choisi à l'étranger. Évidemment, ce sont les nobles qui accaparent la charge, Annibaldi, Conti, Savelli, Malabranca, Colonna, Orsini. A l'autorité ordinaire du sénateur s'ajoute dès lors le prestige de sa maison; des heurts surviennent nécessairement entre cette force civile qui veut dominer, et l'autorité ecclésiastique; l'éternel conflit va donc se reproduire, mais sous une nouvelle forme. « Qu'il survienne un accès de mégalomanie romaine, il est bien difficile au sénateur de le contenir, même s'il ne le provoque pas; sa charge veut de lui qu'il fasse valoir ce que Rome appelle ses droits... Nombreux sont donc les nobles qui entrent dans l'esprit de leurs fonctions au point de se brouiller avec le pape : Honorius III en fit l'expérience avec Parenzo; Grégoire IX avec Jean de Poli et Luca Savelli; exemples d'autant plus frappants que ces hommes appartenaient à des familles qui, à d'autres moments, ont été les plus fermes soutiens de la papauté [1]. » Ainsi même transformée et concentrée dans les mains d'un seul, la commune ne laisse pas d'être dangereuse pour les papes; elle continue à symboliser la glorieuse république romaine et, par intervalle elle tend à la réaliser.

1. JORDAN, *Les Origines de la domination angevine en Italie*. Introduction, p. CXVIII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les nobles, d'ailleurs, ne cessent de se provoquer; dans Rome et hors de Rome, ce sont d'incessants conflits de barons féodaux, luttes entre eux, luttes entre eux et le peuple, guerres de rues toujours menaçantes. Il faudrait une poigne de fer pour rétablir l'ordre, et le pape n'est pas encore une force matérielle, il n'est qu'une force morale; on ne l'écoute guère.

Ajoutez à tout cela les difficultés de la politique extérieure romaine. Rome avait dans la Campagne des voisines plus humbles; comme toutes les cités italiennes, elle voulait s'agrandir aux dépens de ces voisines auxquelles souvent elle vouait une haine farouche. Quelles difficultés pour les papes! Ces villes étaient siennes, elles faisaient partie de son domaine; il pouvait difficilement les renier. Il se voyait pourtant obligé ou d'épouser les haines des Romains contre elles, ou de s'attirer la rancune des Romains en essayant de les défendre.

En 1191, on avait vu le faible pape Célestin III donner son consentement à la guerre contre Tusculum, qui fut détruite de fond en comble. Au moment où Innocent III arrivait au pouvoir, c'était Viterbe qui concentrait toutes les haines. On avait contre les Viterbois d'assez sérieux griefs; ils s'étaient montrés impérialistes lors de la venue de Barberousse, avaient participé au pillage de Saint-Pierre et se vantaient même d'avoir emporté chez eux, à titre de butin de guerre, les portes de bronze de la basilique; de plus, Viterbe montrait des ambitions conquérantes; elle avait détruit Ferento, elle essayait maintenant de s'emparer du château de Vitorchiano. Rome lui déclara la guerre. Qu'allait donc faire Innocent III? C'était là que ses adversaires l'attendaient; s'il n'épousait pas les haines des Romains, il se rendait furieusement impopulaire : s'il s'alliait aux Romains contre Viterbe, il perdait l'alliance de cette ville et se créait lui-même des ennemis dans ses États. Innocent III sut moyenner avec habileté; il marcha avec les Romains, en s'excusant auprès

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des Viterbois d'avoir eu la main forcée : « Nous ne voyons pas comment nous pourrions nous refuser à recevoir la plainte du peuple romain. » Les Viterbois vaincus, le pape fut assez diplomate pour obtenir un traité qui, en satisfaisant l'orgueil de la ville éternelle, conservait cependant son existence à Viterbe. Innocent III s'en était bien tiré; mais le cas se renouvellera souvent, compliquant encore les difficultés du gouvernement pontifical. Pour les papes, il y avait une unité romaine à réaliser, mais les Romains, égoïstes et sans largeur de vues, ne voyaient qu'à satisfaire leurs haines et leurs intérêts; là où les papes voulaient l'entente, ils perpétuaient le désordre et les rivalités, rivalités de partis et rivalités de cités.

En résumé, les périls se dressent multiples devant la papauté. Il faut qu'elle compte à Rome avec la commune, avec le peuple et avec les nobles; il faut qu'elle résolve souvent de délicates compétitions entre Rome et les villes voisines; dans ses États un peu plus éloignés, sa politique doit s'ingénier à satisfaire les cités pour qu'elles ne passent pas au Teuton. Partout, le péril ! La grande lutte du sacerdoce et de l'Empire est donc loin d'être le seul souci des papes; ils ont aussi à résoudre des difficultés locales, à parer à des dangers plus petits sans doute, mais plus menaçants parce que tout proches; des gibelins, il y en a jusqu'au cœur de leur cité, aux portes mêmes du Latran. Périodiquement, ils quittent Rome, couvrant parfois leur départ du prétexte d'une villégiature d'été. Il semble que l'humiliation à Rome soit pour eux la condition constante du grand triomphe sur l'empereur.

Malgré tout, l'État pontifical se trouve en progrès. Jusque-là, au cours des XIe et XIIe siècles, les grands papes réformateurs étaient des étrangers; ni Léon IX, ni Grégoire VII, ni Urbain II, ni Calixte II, ni Adrien IV, ni Alexandre III ne furent Romains; plusieurs d'entre eux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

provenaient d'humble origine, ils ne se sentaient donc pas enracinés profondément dans le sol pontifical; ils demeuraient éloignés de la noblesse; ils arrivaient plus ou moins dépaysés, sans connaissance des multiples intrigues locales, sans attaches profondes dans la région romaine, et quand il s'agissait de s'exiler, ils allaient chercher asile plus loin et jusqu'en France. Au contraire, en ce XIIIe siècle, une heureuse tradition s'établit d'élire papes des Romains ou des Campaniens : Célestin III Orsini, Innocent III Conti, Honorius III Savelli, Grégoire IX Conti. Appartenant à de nobles familles romaines, de tels pontifes assurent la fortune de leurs maisons, font de leurs neveux de riches barons féodaux sur qui ils peuvent compter absolument. Certes, en soi, le népotisme demeure un procédé dangereux; le vicaire du Christ n'appartient pas à sa famille, il appartient à l'Église. Pourtant, qui pourrait nier que l'élévation des neveux aux charges temporelles ne s'imposât parfois comme une nécessité politique? D'eux, au moins, on pouvait attendre la fidélité. Au XVe siècle, le népotisme deviendra trop souvent excessif; mais, sagement dosé, il assurait aux papes les meilleurs gouverneurs de province, les serviteurs les plus sûrs, on serait même tenté de dire, les seuls qui le fussent. Aussi le grand Innocent III en usa-t-il très heureusement.

A son frère Richard, il assure le comté de Sora, et la succession des seigneurs de Poli; au fils de Richard, il eût voulu donner la Toscane; il employa d'autres parents, soit à l'administration du domaine, soit au commandement des armées pour ses guerres de Sicile. Son but eût été de protéger l'État pontifical par une barrière de principautés vassales, ainsi gérées par les siens et bientôt absorbables. D'ailleurs, il renforce cette influence de sa famille en se constituant des obligés parmi les autres membres de l'aristocratie romaine; il acquiert ainsi toute une clientèle de profiteurs et d'arrondis qui lui sont dévoués.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Une telle politique n'est pas propre à Innocent III; au XIIIe siècle, elle apparaît quasi traditionnelle. D'ailleurs, le sommet de la hiérarchie une fois acquis, ces familles cherchent à y demeurer; s'étant fait une place au Sacré Collège, elles y gardent un ou plusieurs représentants. Bien plus, on voit, à onze ans de distance, Grégoire IX Conti prendre la place d'Innocent III Conti; et Grégoire poussera de même au cardinalat un autre Conti, Rinaldo, qui est le futur Alexandre IV. Dynasties de papes, dynasties surtout de cardinaux; dans la main de ces puissants la grande propriété se stabilise; il se constitue une très forte noblesse ecclésiastique qui assure l'avenir de l'État pontifical. Ces familles sont intéressées, en effet, à ce que le Patrimoine de Saint-Pierre subsiste; elles ne voudraient pas échanger contre un autre régime la suzeraineté bénigne du siège apostolique.

Évidemment, le système n'est pas sans avoir certains inconvénients : changement de pontife amène plus ou moins changement de clientèle; les parents et les protégés du pape défunt jalousent les parents et les protégés du nouveau promu; il y a « ligue des envieux contre les satisfaits »; les rivalités vont parfois jusqu'aux luttes. Ainsi, sous Honorius, Richard Conti, propre neveu d'Innocent III, mène-t-il la révolte; de même, sous Grégoire IX, ce sera Luca Savelli, neveu d'Honorius.

Somme toute, le pape tenait la turbulente noblesse par deux moyens : la nomination du sénateur et les faveurs dispensées, de là aussi renaissaient périodiquement les tentatives de révolte : quand un vent d'indépendance folle, soufflant de l'antiquité romaine, passait sur la ville pontificale, le sénateur se croyait souvent tenu à se faire le défenseur des droits de la Rome des consuls; quand un pape succédait à un autre, la cour descendante insultait la cour montante et parfois on en venait aux mains.

Voilà bien le fond de la situation du pape à Rome.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nulle sécurité; il lui faut subir toutes sortes d'ennuis, de rivalités passagères; et cependant on ne désire aucun autre gouvernement; on le chasse souvent, mais à la condition qu'il ne restera pas trop longtemps dehors; on y perdrait trop. Et ce qui est vrai des nobles, il faut le dire aussi du peuple. Rome, en effet, reste une ville sans industrie ni commerce; elle tire tous ses profits du pape, de son entourage déjà nombreux, des pèlerins qui affluent: A peine le pontife est-il parti, les Romains le rappellent; comme dit Mathieu Paris, ils se rendent compte « qu'ils ont perdu beaucoup d'argent ». Ainsi dans les moments où la folie des grandeurs passées les saisit, ils chassent Saint-Pierre, ils réclament la République idéale; quelques mois écoulés, le bon sens et le sens pratique leur reviennent; tous, nobles et bourgeois, redemandent leur pape; ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent vivre sans lui parce qu'ils vivent de lui.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

APPENDICE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHRONOLOGIE DYNASTIQUE DURANT LA

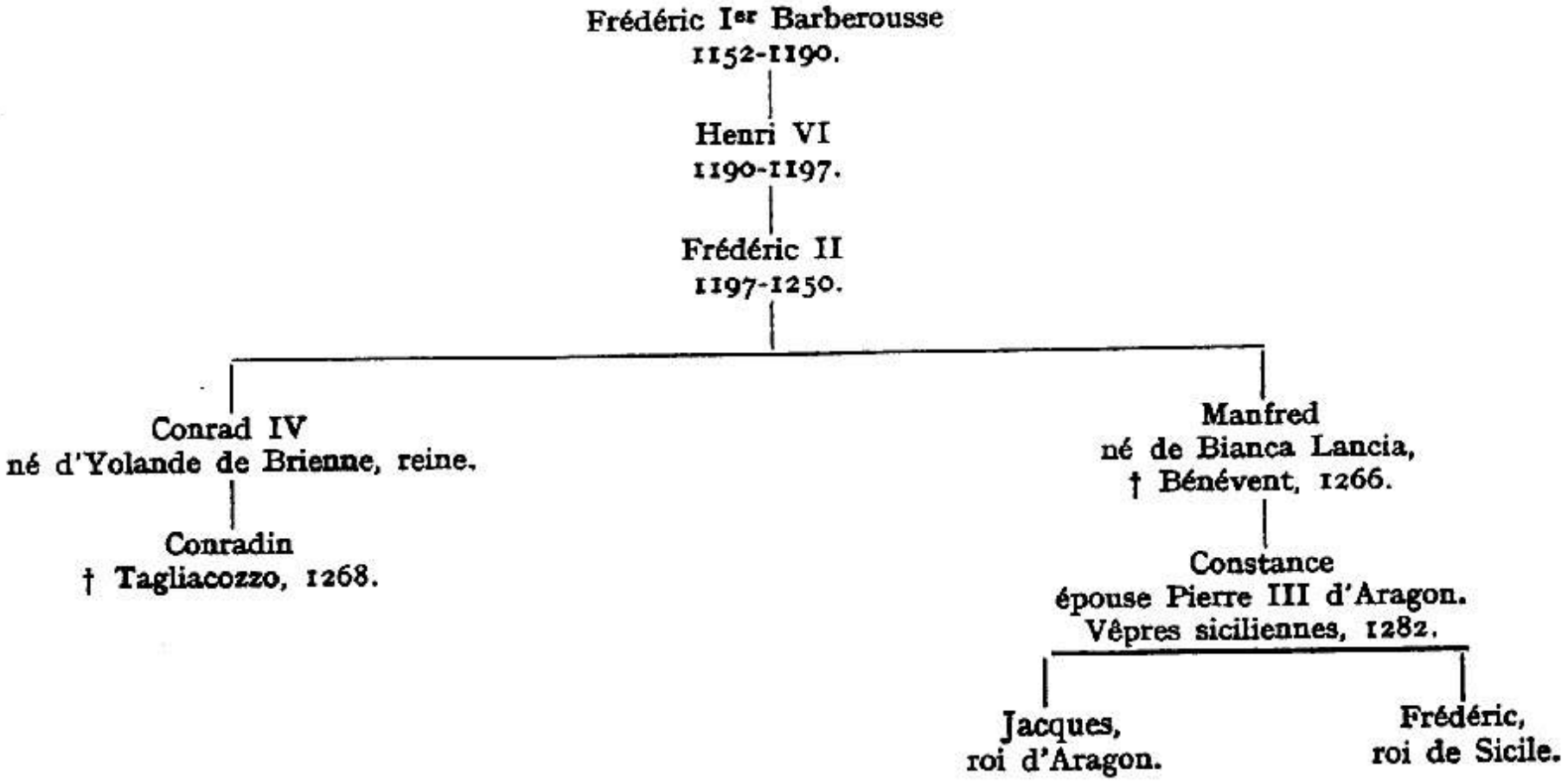
Empereurs d'Allemagne		Papauté	
Frédéric Barberousse	1152-1190	Eugène III	1145-1153
		Anastase IV	1153-1154
		Adrien IV	1154-1159
		Alexandre III . . .	1159-1181
		Lucius III.	1181-1185
		Urbain III	1185-1187
		Grégoire VIII . . .	1187
		Clément III	1187-1191
Henri VI	1191-1197	Célestin III	1191-1198
Frédéric II	1197-1250	Innocent III . . .	1198-1216
		Honorius III. . . .	1216-1227
		Grégoire IX	1227-1241
		Célestin IV	1241
Conrad IV	1250-1254	Innocent IV	1243-1254
Conradin	† 1268	Alexandre IV . . .	1254-1261
		Urbain IV.	1261-1264
		Clément IV	1265-1268

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Rois de France		Rois de Sicile	
Louis VII le Jeune .	1137-1180	Roger Ier le Jeune .	1129-1154
		Guillaume I [le Mauvais . . .	1154-1166
Philippe-Auguste. .	1180-1223	Guillaume II le Bon	1166-1189
		Tancrède, fils de Roger duc de Pouille (fils du roi Roger Ier)	1189-1194
		Guillaume III (détrôné par l'empereur Henri VI) . .	1194
Louis VIII	1223-1226		
S. Louis.	1226-1270		

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES HOHENSTAUFEN



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7

Livre I. La Conquête de l'Italie par le nord : Barberousse, la papauté et les cités lombardes.

CHAPITRE PREMIER. *Les préliminaires du conflit sous le pontificat d'Adrien IV* 25
1. Alliance éphémère de la papauté et de Barberousse contre les Arnauldistes 26
2. Le voyage de Barberousse en Italie et la dénonciation de l'alliance 27
3. L'opposition des principes : Besançon et Roncaglia. 38

CHAPITRE II. *Les premières Victoires de Barberousse sur Alexandre III* 49
1. La candidature de l'antipape Victor et le conciliabule de Pavie 49
2. Le deuxième voyage de Barberousse en Italie : la prise de Milan 55
3. La mystification de Saint-Jean de Losne 61

CHAPITRE III. *Le Triomphe passager de Barberousse.* 68
1. La candidature de l'antipape Pascal et le conciliabule de Wurtzbourg 68
2. La prise de Rome 76

CHAPITRE IV. *La Victoire finale d'Alexandre III.* 88
1. Legnano 89
2. Venise 91
3. La revanche indirecte de Barberousse : l'alliance sicilienne 100

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Livre II. La Conquête de l'Italie par le sud : Henri VI, Frédéric II.

CHAPITRE PREMIER. *Le Despotisme de Henri VI.* . . 109

1. L'échec devant Naples 110
2. Succès complet du Staufen 118
3. Les derniers projets : l'Empire héréditaire et la croisade. 123

CHAPITRE II. *La question de l'Élection à l'Empire sous Innocent III.* 130

1. Innocent III patronne Othon contre Philippe de Souabe 130
2. Innocent III patronne Frédéric-Roger contre Othon : Bouvines 159

CHAPITRE III. *La Lutte de Frédéric II et de la Papauté.* 169

1. Frédéric II et Honorius III : la période des grandes duperies 169
2. Frédéric II et Grégoire IX : la lutte ouverte . . . 181
   1er différend : la croisade différée, Frédéric excommunié : la paix de San Germano 181
   2e différend : Cortenuova et la Melloria 188
3. Frédéric II et Innocent IV : la défaite gibeline . . 201
   L'échec moral de Frédéric : le Concile de Lyon . . 204
   L'échec matériel de Frédéric : prise de Vittoria par les Parmesans 214

CHAPITRE IV. *Les petits aspects de la grande Querelle.* 219

1. Le rôle des idées générales et des intérêts locaux à l'intérieur des partis 219
2. La situation des papes à Rome. 225

Appendice. 241

Imp. Vromant & Co. 3, rue de la Chapelle, Bruxelles. 8-22.8828.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

COLLECTION LOVANIUM
OUVRAGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES
PUBLIÉS PAR UN GROUPE DE PROFESSEURS
DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

V
GUELFES ET GIBELINS

DEUXIÈME VOLUME

LA DIPLOMATIE PONTIFICALE A L'ÉPOQUE DE LA DOMINATION FRANÇAISE

PAR DOM CHARLES POULET

I

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LA COLLECTION *LOVANIUM* NE S'ADRESSE pas à un groupe déterminé de lecteurs. Elle n'a point pour objet la mise au jour de « travaux spéciaux » ni de manuels consacrés à une activité scientifique strictement limitée. Elle a plutôt en vue un public fait de tous les publics, c'est-à-dire le public lettré qui a le goût des choses de l'esprit, qui aime d'avoir de bonnes « clartés de tout », qui désire étendre et approfondir ses connaissances dans les divers domaines de la vie intellectuelle.

Ce programme demande que, d'une part, les sujets traités présentent un *intérêt général* et que, de l'autre, ils retiennent l'attention par la *manière* dont ils sont exposés. Telles sont les deux préoccupations essentielles des collaborateurs dont *Lovanium* s'est assuré le concours.

La collection « LOVANIUM » paraît sous le contrôle d'un comité de publication composé de MM. A. Bayot, M. De Wulf, H. De Voght, Georges Doutrepont, Léon Dupriez, Victor Grégoire, Albert Lemaire, Raymond Lemaire, Manille Ide, Fernand Mayence, René Maere, Léon Noël et Léon Van der Essen, professeurs à l'Université de Louvain.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

GUELFES ET GIBELINS

PAR DOM CHARLES POULET
MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SOLESMES

DEUXIÈME VOLUME

LA DIPLOMATIE PONTIFICALE A L'ÉPOQUE DE LA DOMINATION FRANÇAISE (1266-1378)

VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE
BRUXELLES

37, RUE DE LILLE (VIIe)
PARIS

1922

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nihil obstat :
† Fr. Joannes de Puniet
abbas Stⁱ Pauli de Wiciaco,
29 Aprilis 1922.

IMPRIMATUR
Mechliniae, 7 Octobris 1922.
J. Thys, can. lib. cens.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LIVRE III

LA PAPAUTÉ ET CHARLES D'ANJOU

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE PREMIER

Succès passager des prétendants Staufen.

D'APRÈS le testament rédigé trois jours avant sa mort, Frédéric II léguait l'héritage de l'Empire et du royaume de Naples à Conrad IV, fils de sa seconde femme, Yolande de Brienne; ou, à son défaut, à Henri, fils de sa troisième femme Isabelle d'Angleterre; ou enfin à Manfred, un bâtard né d'une de ses plus célèbres maîtresses, Bianca Lancia; ce dernier était d'ailleurs nommé régent de Sicile. A ces dernières volontés impériales, Innocent IV oppose une énergique fin de non-recevoir; il savait à quoi s'en tenir sur les Hohenstaufen et restait fidèle à sa volonté jadis exprimée de poursuivre « l'anéantissement politique de cette race de vipères ». Il quitte Lyon et rentre dans la Péninsule. Les cités guelfes, Milan, Mantoue, Bologne, Faenza, Pérouse l'acclament avec frénésie; il hésite pourtant à rentrer dans Rome, de toutes les villes de l'Italie centrale la moins sûre pour le pape; il ne devait s'y rendre qu'en octobre 1253, à la prière du sénateur Brancaleone.

1. CONRAD IV.

Innocent IV avait cru la partie définitivement gagnée; il s'était imaginé que l'opposition Hohenstaufen n'existait plus : Conrad IV, l'héritier impérial, serait sans doute trop occupé en Allemagne, et quant à Manfred, désigné comme régent de Sicile, on le disait trop jeune et trop inexpérimenté pour devenir un sérieux obstacle aux volontés pontificales. En si bonne situation, ses visées ne consistaient en rien moins qu'annexer le royaume de Sicile : les populations n'étaient-elles point lasses du régime d'op-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pression allemande qui depuis si longtemps pesait sur elles? La suzeraineté pontificale les en libérerait. Innocent IV crut qu'il n'aurait qu'à paraître en Sicile pour rallier à lui toute la noblesse indigène; il était même tellement sûr de son effet qu'il refusa les avances de Manfred. Celui-ci, trahissant son frère Conrad IV, proposait d'abandonner le royaume de Sicile au Saint-Siège, quitte à s'en voir ensuite investi au même titre que jadis les princes normands. Innocent IV avait mieux à faire que de se créer un vassal plus ou moins docile dans l'Italie du Sud; il voulait s'en emparer directement. C'était le temps où le cardinal Saint-Georges en Vélabre conférait à différentes villes le privilège de dépendre immédiatement du Saint-Siège, moyen détourné d'opérer une première mainmise sur les points importants du royaume.

Il fallut bientôt en rabattre. Conrad IV, en effet, ne pouvait se désintéresser de la Sicile. Bien qu'Allemand de tendance, il se voit contraint par les précédents paternels de faire de la Sicile le centre de sa force. L'Allemagne, en effet, se trouve en partie aux mains de Guillaume de Hollande, « le roi des prêtres », avec lequel Innocent IV avait eu à Lyon une entrevue fort amicale avant son retour en Italie (Pâques 1251); le reste du pays se soucie peu de la fortune impériale. La politique de Frédéric II porte maintenant ses fruits; la féodalité débridée ne veut plus de maître; une crise s'ouvre à nulle autre pareille. « Plus de pouvoir protecteur, plus de loi reconnue... Cette période désolante est connue dans l'histoire sous le nom de grand interrègne, non pas qu'il y ait eu vacance continuelle du trône impérial, pendant ce temps, mais parce que l'efficacité de sa puissance est demeurée comme suspendue pendant dix-neuf ans. Tout ce qu'une société peut éprouver de maux pendant une si longue anarchie, l'Allemagne l'a souffert »[1]. Elle sortira de cette crise émiet-

1. Ch. GIRAUD, *L'Allemagne en 1273 et l'élection de Rodolphe de Habsbourg*, travaux Acad. Sciences morales et pol., année 1868,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tée en une multitude de principautés et de villes libres où règne seulement « le droit du poing ». Impuissant en Germanie, Conrad IV se dirige donc vers la Sicile; mais, sous la bannière du pape, les guelfes de la Lombardie, de la Romagne, de la Toscane et du Patrimoine s'apprêtent à lui barrer la route. Venu dénombrer ses alliés à Crémone, Conrad comprend l'impossibilité de passer; il rebrousse chemin, et adoptant la voie de mer, embarque à Venise sur seize galères. En Sicile où il aborde, il s'allie à son frère Manfred en vue d'écraser le mouvement insurrectionnel guelfe; après un long siège, il s'empare de Naples, et la châtie à la manière de son père et de son grand-père, par le feu et le fer (10 octobre 1253).

Innocent IV se plia vite aux nouveaux événements. Puisque à aucun prix il ne voulait des Staufen, traditionnellement infidèles; puisque, d'autre part, il ne pouvait seul leur tenir tête, il fallait qu'il trouvât un candidat assez fort pour les vaincre, mais qui, devant au pape son élévation, deviendrait pour lui un vassal docile et un allié fidèle. On voit donc Innocent IV s'employer activement à cette guerre diplomatique contre Conrad IV. Très pressé d'aboutir, il donne l'ordre à son notaire, Albert de Parme, d'offrir la Sicile à Richard de Cornouailles, fils du roi d'Angleterre, Henri III; en cas de refus, le choix devrait se reporter sur Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Pour l'ambition grande de l'Angevin, l'offre était tentante; mais prudent, par ailleurs, il eut peur des difficultés de l'expédition; après s'être à moitié engagé, il déclina l'offre, résolu à attendre les événements.

p. 47. Des deux candidats à l'Empire qui survivront à Guillaume de Hollande († 1256), l'un, Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, demeure sans influence; l'autre, Alphonse de Castille, petit-fils par sa mère du fameux Barberousse, n'aura d'ambitions qu'en Italie, où il essaiera de s'attirer les sympathies gibelines, notamment celles de Pise; mais son action restera purement diplomatique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ces démarches avaient duré un an et plus, parfaitement stériles. Durant ce temps, Conrad IV et Manfred opéraient la conquête de leur royaume. Il fallait absolument qu'Innocent IV leur opposât un homme : il ne trouva qu'un enfant de huit ans, Edmond, second fils d'Henri III d'Angleterre. Ce dernier, personnage dévot, mais sans envergure, ne vit que l'honneur procuré à son fils; au début de 1254, il accepta. Soudain, on apprit la mort de Conrad IV, au moment même où, après avoir dompté la Sicile, il s'apprêtait à continuer la politique de son père et à marcher sur la Lombardie.

2. Manfred.

En de telles circonstances, Innocent IV n'avait plus besoin de l'alliance anglaise. Fort heureusement, jugeant combien l'aide d'Henri III serait illusoire et dérisoire, le délégué pontifical, Albert de Parme, avait différé la signature définitive du traité : Innocent IV était libre. A la mort de Conrad IV, il pouvait donc en revenir aux projets qu'il avait caressés à la mort de Frédéric II : mettre directement la Sicile sous l'obédience de la papauté.

Conrad IV, l'Allemand, n'aimait guère Manfred l'Italien; se souvenant qu'il avait voulu le trahir, il se défiait de lui. Aussi dans son testament lui avait-il ravi la régence au profit de l'aventurier allemand Berthold de Hohenburg; par ailleurs, il avait placé son fils Conradin, un enfant de deux ans, sous la protection de l'Église; il renouvelait ainsi le geste de Henri VI mourant, confiant à Innocent III la garde du jeune Frédéric-Roger, le futur Frédéric II. Seulement, Innocent IV avait l'avantage de bénéficier de toute une expérience politique; il en savait maintenant beaucoup plus long qu'Innocent III sur les Hohenstaufen : il n'était pas disposé à faire un nouvel essai et à élever derechef un jeune « tigre » qui, ensuite, déchirerait sans doute l'Italie et l'Église; il persista dans son projet d'annexion plus ou moins ou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

verte de la Sicile. On laissa d'abord une diète de San-Germano obliger l'Allemand Berthold à déposer la régence au profit de Manfred; on suscita ensuite une nouvelle décision qui remettait purement et simplement le royaume à Innocent IV, en sauvegardant plus ou moins les droits hypothétiques de Conradin, desquels par ailleurs le pape serait juge, l'heure venue (24 septembre 1254). Au fond, c'était l'annexion déguisée : Innocent IV pénétra triomphalement dans le royaume de Sicile, monté sur un cheval dont Manfred tenait la bride comme un écuyer.

C'était trop beau. Il n'eût pas fallu que Manfred fût contraint à un tel rôle. On lui avait conféré en dédommagement quelques terres perdues; intelligent et ambitieux, il ne put se résoudre à un tel amoindrissement. Au moment où Innocent IV arrivait à Naples, déjà il se révoltait, s'emparait de Lucera, la vieille colonie sarrasine de son père; puis ralliant sur le nom de Conradin une partie des barons siciliens, il marchait contre l'armée pontificale et la dispersait (2 décembre 1254). Cinq jours après, Innocent IV mourait, juste à temps pour ne pas voir la ruine de ses projets. Il avait été l'un des grands papes diplomates de la lutte contre les Staufen; dans la série, son nom pouvait figurer avec honneur auprès de ceux d'un Alexandre III et d'un Innocent III; si Alexandre avait vaincu Barberousse, lui avait terrassé Frédéric II, un adversaire à la fois plus puissant et plus habile. Depuis la mort du grand antéchrist impérial, peut-être s'était-il montré un peu inférieur à lui-même; peut-être avait-il cru trop facilement la partie gagnée; il n'avait pas su trouver et susciter un prétendant sicilien qui fût d'envergure; d'autre part, en négligeant Manfred et en voulant prendre la Sicile à lui tout seul et pour lui tout seul, il avait sans doute trop compté sur la puissance de la papauté, qui, même aux plus beaux jours, demeurait avant tout une force morale.

Son successeur, Alexandre IV, faisait avec lui un con-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

traste non moins fort qu'au début du siècle Honorius III avec Innocent III. Alexandre IV était un pacifique et un faible. Précisément, on ne pouvait plus l'emporter de haute lutte contre Manfred. Le pape louvoya, il entra en pourparlers avec Élisabeth de Bavière, mère de Conradin, il promit de respecter les droits de celui-ci à la couronne de Sicile; d'autre part, il essayait de négocier avec Manfred. Cependant, si pacifique fût-il, Alexandre IV ne pouvait échapper aux nécessités de la situation; un pape ne pouvait être Staufen, un pape ne pouvait être gibelin; ne parvenant pas à s'entendre avec Manfred qui réclamait la régence avec insistance, il finit par l'excommunier solennellement, le 25 mars 1255.

C'était la guerre. Dès lors, Alexandre IV retourna aux combinaisons diplomatiques; il recommença à chercher un prétendant bénévole à la couronne de Sicile. Maigre choix. On revint à la candidature d'Edmond d'Angleterre, le fils de Henri III. Celui-ci s'engagea à avancer 135, 541 livres esterlins, somme déjà dépensée pour la guerre de Sicile; il promettait aussi une aide militaire. Il promettait, mais il ne tenait pas... Tandis qu'on attendait encore son concours, Manfred avait pris vigoureusement l'offensive; le 2 août, à Foggia, il faisait capituler l'armée du général Ottawona. Celui-ci se vit contraint de reconnaître la royauté de Conradin et la régence de Manfred; on ne laissait au Saint-Siège que la Terre de Labour. Concession trop grande encore aux yeux de Manfred; car dès le début de 1256, il s'en emparait; le royaume de Sicile tombait entièrement dans ses mains. Pendant ce temps, toujours attendu, Henri III amusait le pape avec des assurances de dévouement, des promesses d'arriver bientôt, et des supplications de pouvoir différer encore un peu; à la fin lassé, le 9 mai 1258, Alexandre IV rompit l'alliance anglaise; il n'y perdait rien qu'une aide purement verbale. Sans soutien, et incapable d'en trouver, il dut voir Manfred usurper la royauté de Sicile : en effet, après avoir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

répandu habilement le bruit de la mort de Conradin, Manfred avait pris lui-même la couronne à Palerme, le 10 août 1258. A nouveau, un Hohenstaufen dominait sans conteste dans l'Italie du Sud.

Dans l'Italie du Nord, la papauté ne rencontrait pas de moindres difficultés; elles étaient nouvelles. Déjà cette région était en train de passer nettement du régime communal au régime seigneurial; deux tyrans s'y montraient surtout entreprenants : dans la Marche de Trévise, Ezzelin de Romano, le vieux gibelin, gendre de Frédéric II; à Crémone et à Plaisance, Hubert Pallavicini. L'albigéisme venant de France ravageait alors ces régions; Innocent IV en ordonna la répression. Les deux seigneurs s'y opposèrent; pouvaient-ils se rendre impopulaires dans leurs propres États, en y aidant l'inquisition? D'ailleurs — fait étrange pour l'époque — le monstrueux Ezzelin affichait une incrédulité combattive, une haine farouche contre le catholicisme. Ardent à défendre la foi, Innocent IV prêcha la guerre contre ces deux protecteurs de l'erreur; ce fut une véritable croisade, analogue à celle des Albigeois en France. Le pape rallia une nouvelle ligue lombarde non plus politique, mais religieuse. Au cri : « pour l'Église ou pour l'Empire», succédait cet autre: «pour l'Église ou pour l'hérésie! » La croisade se déroula sous le pontificat d'Alexandre IV. Le légat pontifical Philippe, archevêque de Ravenne, eut d'abord quelques succès; mais en 1258, il fut vaincu et fait prisonnier devant Brescia.

Heureusement, rivaux d'ambition, les deux vainqueurs s'entre-choquèrent : chacun organisa une ligue; Ezzelin fut vaincu et fait prisonnier à Cassano, près de Milan. Il mourut dans sa prison, toujours animé d'une haine et d'une rage de damné; il déclarait ne se repentir que d'une seule chose « ne s'être pas assez vengé de ses ennemis »; il se donna lui-même la mort en arrachant les linges qui servaient à panser ses plaies (1259); son frère Albéric fut défait à son tour et exécuté (1260).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Sans doute, d'exécrables ennemis de l'Église disparaissaient; mais la victoire donnait à Pallavicini une puissance seigneuriale très grande, tandis qu'au cours de ces luttes religieuses, les forces pontificales se désagrégeaient. Ainsi, dans l'Italie du Nord, Pallavicini était tout, le pape n'était plus rien. Or, en véritable Staufen, Manfred ne pouvait se contenter de la possession du royaume de Naples; selon ses plans, renouvelés d'Henri VI et de Frédéric II, la Sicile n'était qu'une base en vue de réaliser ses ambitions sur l'Italie entière. Jadis, les échecs de Frédéric II avaient eu pour cause la résistance de la ligue lombarde; cette ligue n'existait plus, et d'autre part peu soucieux de voir un prétendant sicilien traverser ses États et s'imposer à lui du dehors, Pallavicini s'alliait avec Manfred; il fermait ainsi l'Italie à tout secours venant de l'extérieur. Manfred ne pouvait-il désormais opérer la conquête de l'État pontifical, puisqu'il possédait fermement la Sicile, et que, placé en sentinelle au nord, Pallavicini lui assurait que personne ne viendrait le troubler durant sa campagne sacrilège contre l'Église?

Dès la fin de 1258, Parcival d'Oria, capitaine au service de Manfred, avait envahi le Patrimoine à la tête de troupes sarrasines et allemandes; il s'était emparé de la Marche d'Ancône, du duché de Spolète, de la Romagne, de la Toscane. A la bataille de Montaperte, la résistance florentine fut vaincue (4 septembre 1260). La situation paraissait donc extrêmement angoissante quand Alexandre IV mourut à Viterbe, le 25 mai 1261.

D'autant plus qu'au péril extérieur se joignait toujours pour le pape le péril intérieur, dans ses propres États. En 1252, contrairement à leurs usages, les Romains avaient élu à la sénatorerie un étranger, le Polonais Brancaleone. Celui-ci se posa aussitôt en adversaire du pouvoir pontifical. Il n'était pas, comme autrefois Arnauld, un anti-clérical exalté, un démagogue niveleur; il était un politique autoritaire voulant établir à son profit dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la ville des papes et dans l'Italie centrale une seigneurie puissante semblable à celle d'un Pallavicini ou d'un Ezzelin en Lombardie. Pour la constitution de ce pouvoir fort, Brancaleone voulait dans Rome réduire la noblesse belliqueuse, et hors de Rome assujettir les villes rivales; il substituait donc à la diplomatie conciliante des papes une diplomatie vigoureuse et dominatrice.

Sous Innocent IV, dès 1253, il sommait Terracine et Viterbe, les deux voisines les plus considérables de Rome, de reconnaître la suzeraineté de celle-ci; en 1254, il assiégeait Tivoli. L'habileté d'Innocent IV sut encore éviter les heurts violents; à l'époque d'Alexandre IV se consomma la rupture. Romain de la famille des Conti, celui-ci se sentait personnellement blessé par les mesures violentes de Brancaleone contre l'aristocratie; se voyant appuyés, les nobles relevèrent la tête sous les ordres d'Odon Colonna. Brancaleone profita de la révolte pour se faire conférer par un parlement solennel une véritable dictature; à la monnaie des papes frappée à l'effigie de Pierre « prince des romains » et « sénateur de Rome », il substitua celle de la ville triomphante; au verso on pouvait lire son propre nom et ses armes. Mais l'excès de tyrannie amena sa chute temporaire; assiégé par l'émeute dans le Capitole, il fut contraint de se rendre (novembre 1258).

Dans cette ville agitée par les factions, nulle place que pour l'anarchie ou la dictature. La noblesse et le peuple s'entre-déchirent; le nouveau sénateur, le Brescian Emmanuele de Maggi, est massacré dans une sédition, et Brancaleone rappelé. Alexandre IV dut s'enfuir à Viterbe. Brancaleone fit alors régner dans Rome un régime de terreur répressive; il ordonna l'exécution de plusieurs nobles, en incarcéra d'autres, rasa la plupart des tours urbaines. En même temps, il reprenait sa politique extérieure conquérante, s'emparait d'Agnani, se faisait élire capitaine du peuple à Terni; il assiégeait Corveto, lorsqu'il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mourut dans l'été de 1258. Son sénatoriat avait laissé une impression profonde; n'évoquait-il pas la grandeur de Rome, sa domination sur l'Italie centrale? On rendit au tribun des honneurs extraordinaires; d'après Mathieu Paris, sa tête embaumée fut placée dans un vase précieux au sommet d'une colonne de marbre. On voulut enfin prolonger sa politique en lui donnant pour successeur son oncle, Castellano des Andalo; il fut renversé par la faction des nobles. En 1259-60, il y eut un court retour au régime des sénateurs nommés par le pape.

Mais le souvenir de Brancaleone vivait toujours. Un parti subsistait qui réclamait à l'intérieur l'écrasement de la noblesse et au dehors la grandeur guerrière; aussi s'employa-t-il à faire nommer un sénateur qui, comme Brancaleone, fût étranger à l'aristocratie. On vit alors, au printemps de 1261, une double élection absolument extraordinaire : les uns choisirent Manfred, les autres Richard de Cornouailles, frère d'Henri III Plantagenet. La reconnaissance de Richard eût déjà été un mal : prétendant à l'Empire, il pouvait, si la fortune lui souriait, devenir très gênant. Mais la candidature de Manfred constituait un péril imminent : ne survenait-elle pas en effet au moment où tout semblait préparé pour lui assurer la possession du cœur de l'Italie? C'était au lendemain de la bataille de Montaperte; Manfred possédait Ancône, Spolète, la Romagne, la Toscane; son allié Pallavicini tenait l'Italie du Nord; et maintenant, voici qu'à Rome même, grâce à d'habiles manœuvres, il parvenait à se faire nommer sénateur par toute une faction; même des nobles faisaient campagne pour lui. Il ne lui restait plus, semblait-il, qu'à se présenter devant la ville pour s'en faire ouvrir les portes. Sur ces entrefaites, Alexandre IV mourait à Viterbe, le 25 mai 1261, au cours d'une de ces diplomatiques villégiatures d'été qui cachaient mal la nécessité de s'éloigner de Rome en ébullition. En vain, pour faire face à Manfred, le feu pape avait-il essayé de constituer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

une ligue des villes de ses États; nous l'avons dit, comme les autres cités italiennes, les cités pontificales n'étaient dévouées qu'à leurs propres intérêts locaux; elles ne se souciaient guère de se faire écraser par Manfred pour l'amour du pape; avec prudence, elles demeurèrent dans l'expectative. Tandis qu'Innocent IV était mort au lendemain de son entrée triomphale à Naples, il semblait que son successeur Alexandre IV mourait juste à temps pour ne pas voir l'entrée triomphale de Manfred à Rome.

La mort de Frédéric II n'avait donc rien changé; la menace des Staufen revivait en Manfred, plus que jamais redoutable. En promettant satisfaction à maints appétits locaux, il était parvenu à miner l'État pontifical; il savait ces villes habituées à balancer entre deux maîtres, il les avait conquises par une habile surenchère de privilèges. Bref, le prestige de Manfred se trouvait au plus haut point. Il l'avait dû à son « tact des circonstances », à son art diplomatique achevé. Lui, le bâtard, ne venait-il pas d'obtenir un quasi-brevet de légitimité, en fiançant Constance, son héritière, à l'infant Pierre d'Aragon, fils du roi Jacques le Conquérant? Il devenait donc roi parmi les rois. Il allait pouvoir « cerner et étouffer » la papauté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE II

Établissement de Charles d'Anjou en Italie.

Le nouveau pape était un Français, un Champenois, le patriarche de Jérusalem, Jacques Pantaléon; il prit le nom d'Urbain IV. Tempérament énergique, esprit intelligent et audacieux, on a pu dire de lui « qu'à deux siècles et demi de distance, il semble, à certains égards, par la grandeur de ses ambitions, par la fougue de son caractère, par l'intempérance de ses propos, comme une ébauche du « terrible » pape de la Renaissance, Jules II. La faiblesse d'Alexandre IV était venue de son isolement; il n'avait su opposer d'autre compétiteur à Manfred que cet insipide Edmond d'Angleterre. Urbain IV vit aussitôt qu'il fallait chercher autre chose: il trouva Charles d'Anjou.

I. Les Préliminaires diplomatiques sous Urbain IV.

Cependant, il ne s'empressa pas de lui faire des avances : la situation pontificale se trouvait trop gravement compromise. Si l'on appelait aussitôt l'Angevin, ne devait-on pas craindre qu'il ne se déclarât le vrai sauveur, et qu'il ne prît vite des airs dominateurs? Urbain IV résolut donc de restaurer la situation dans le Patrimoine ainsi qu'en Toscane et en Lombardie; il pourrait ensuite traiter le prétendant en protégé plus qu'en protecteur.

Tout d'abord il lui fallait ressaisir son domaine direct. A Rome, Urbain IV avait devant lui l'obstacle des deux sénateurs nommés : Manfred et Richard de Cornouailles. Par la diplomatie, il parvint à provoquer le désistement de Manfred. La faiblesse de ce personnage, comme de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tous les Staufen, c'était une politique trop ambitieuse et trop rêveuse : de même que son père Frédéric II et son grand-père Henri VI, Manfred voulait faire de la Méditerranée un lac gibelin ; il regardait vers l'Orient. Avec le despote d'Épire, Michel II Comnène, dont il avait épousé la fille, il caressait le projet d'enlever Constantinople aux usurpateurs, et de le rendre à Baudouin II, l'empereur détrôné. Celui-ci s'employa aussitôt de toute son influence à réconcilier Manfred avec Urbain IV, dont le concours eût été fort utile. Il s'ensuivit une sorte de rapprochement, ou plutôt un temps d'arrêt dans le conflit ; Manfred se désista de ses prétentions au sénatoriat romain. Quant à Richard de Cornouailles, Urbain IV lui devait beaucoup moins de ménagements ; il lui signifia qu'il ne pouvait accepter la nomination d'un sénateur à vie. Bref, il arriva à faire consentir aux factions romaines l'abandon des deux candidats, et établit un gouvernement provisoire de *boni homines ;* le plus pressant péril se trouvait conjuré.

Dans le Patrimoine ce pape, d'origine plébéienne, étranger au sol romain, imposa son pouvoir par la force : au lieu de s'appuyer, comme les pontifes indigènes, sur l'aristocratie des neveux de papes et des parents de cardinaux, il la force à rendre gorge, ainsi que les villes. Il voulait que les biens de Saint-Pierre fussent à lui exclusivement ; il dénonçait l'ambition de ces hommes qui, « étant vassaux de l'Église, et, tenus en vertu de leur devoir de fidélité, de conserver, de défendre, d'aider même à recouvrer les possessions du bienheureux Pierre, ne craignaient pas cependant d'étendre des mains avides sur des biens dont la dévotion des empereurs et des princes a doté le Saint-Siège. » On le vit sévir contre les nobles, contre des parents de Grégoire IX et d'Alexandre IV, contre les Capocci, les Poli, les Annibaldi. Politique énergique à coup sûr, mais anti-traditionnelle ; sur le moment, il parvint néanmoins à tout dompter.

En Toscane, Urbain IV s'attira par habileté de puis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sants alliés. Les banquiers et marchands toscans, particulièrement ceux de Sienne et de Florence, entreprenaient des affaires mondiales ; leurs agents opéraient dans presque toute l'Europe. Urbain IV comprit qu'il suffirait de ne pas les protéger, ou mieux de les excommunier en excommuniant leur ville, pour faire tomber le crédit de leurs maisons, pour libérer leurs débiteurs de tout paiement, pour autoriser impunément la saisie de leur personne et de leurs marchandises. Ce procédé habile avait déjà été employé ; mais Urbain IV le haussa au rang d'institution. Ainsi le voit-on frapper successivement Sienne et Florence d'une sentence d'excommunication ; les villes menées par l'aristocratie peuvent bien ne pas céder, mais, banquiers et marchands, menacés de ruine, s'exilent pour devenir les protégés du pape plutôt que ses victimes. Il se constituait donc un parti guelfe toscan, puissant par l'argent, et qui prendra vite le caractère « d'une colossale maison de banque ». Ce fait a eu une portée considérable ; il devait contribuer au succès de l'expédition angevine. « Condamnés au plus dur sacrifice, obligés d'abandonner les propriétés, les affaires, les établissements qu'ils avaient dans leur pays, pour sauvegarder leurs intérêts lointains, les banquiers et les négociants qui avaient émigré à la voix d'Urbain IV, virent dans l'entreprise angevine une chance unique de rentrer dans leurs foyers ; ils firent des vœux pour son succès... ; au moment décisif ils fourniront à Charles d'Anjou les sommes sans lesquelles son expédition eût échoué. En dernière analyse, c'est donc Urbain IV qui assura au champion du Saint-Siège la supériorité financière qui le fit triompher. [1] »

Il préparait aussi un résultat plus lointain et plus durable : quand Manfred et Conradin auraient été vaincus. le parti guelfe triompherait en Toscane avec le

1. JORDAN, *Les Origines de la domination angevine en Italie*, p. 354.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Saint-Siège; il s'établirait définitivement à Florence, Sienne, Lucques, et le guelfisme deviendrait une tradition politique dans la plupart de ces villes commerçantes dirigées par une aristocratie d'argent. Ainsi, pour la défense des intérêts pontificaux, une sorte de ligue toscane remplacerait cette ancienne ligue lombarde, absolument désagrégée par suite de la substitution du régime seigneurial au régime communal dans la Haute-Italie.

Élargissant de plus en plus ses projets et ses préparatifs, Urbain IV essayait d'étendre encore l'influence pontificale, et de s'immiscer dans la Romagne et jusque dans la Marche de Trévise. Ne le voit-on pas lever des impôts sur les cités romagnoles, et transformer le recteur de la Marche d'Ancône en un légat dans la Marche de Trévise? Ayant « une confiance inébranlable et presque exaltée en lui-même et dans les destinées du Saint-Siège », il voyait et osait grandement. Dès 1263, la situation, si compromise à la mort d'Alexandre IV, était singulièrement restaurée : l'État pontifical semblait apaisé, la Toscane divisée n'était plus exclusivement un fief gibelin, elle fournirait dans la lutte son précieux appoint d'argent; l'influence pontificale semblait vouloir monter vers l'Italie du Nord et y préparer une nouvelle ligue contre l'oppresseur. Urbain IV avait préparé une sorte de brèche par laquelle son prétendant pourrait passer.

La situation ainsi améliorée, à l'été de 1263, le pape fit à l'Angevin des propositions précises. Maintenant on pouvait traiter avec Charles, sans qu'il se crût l'indispensable sauveur; on ne se livrerait pas au prétendant; on négocierait avec lui une véritable alliance. La combinaison anglaise fut donc définitivement écartée; l'œil expérimenté d'Urbain IV avait tôt aperçu qu'on n'en tirerait que des promesses. Un moment, les Plantagenets avaient vu très grand : à Richard de Cornouailles, l'Empire et la sénatorerie romaine; à son neveu Edmond, fils d'Édouard III, la royauté de Sicile. C'étaient là des châteaux... en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Espagne. Urbain IV dit non sur toute la ligne; il avait trouvé Charles d'Anjou. Il faut lui en reconnaître tout le mérite; à lui seul, l'initiative de cette candidature.

Mais que valait le prétendant? Les haines suscitées par son humeur conquérante l'ont fait juger, à l'ordinaire, trop sévèrement. A coup sûr, ce ne fut ni un saint, ni un politique chrétien comme son glorieux frère Louis IX de France; pourtant il ne se montra pas le sombre et implacable despote qu'outre-Rhin on s'est plu à regarder comme un émule en cruauté d'Henri VI le Staufen. Strictement honnête, pieux sans ascétisme, il n'avait qu'une passion : l'orgueil. Elle se trouvait servie par un tempérament complet, qui lui permettait d'être à la fois un tacticien expert, un soldat valeureux, un entraîneur d'hommes, et en plus un diplomate délié et prudent, un administrateur régulier. Pour tout couronner, l'audace qui donne les grands succès : après avoir calculé froidement, au moment suprême et décisif, il savait tout risquer pour tout gagner; ainsi agira-t-il bientôt lors de son foudroyant départ pour Rome. Mais l'ambition qui servait Charles d'Anjou le servait trop. Réaliste dans l'exécution et dans l'emploi des moyens, il demeurait rêveur dans la conception du but, ou plutôt des buts multiples; ceux-ci se gêneront et se heurteront les uns les autres. Comme les Staufen, Charles échafaudera un édifice trop hardi pour rester solide, un empire indéfiniment vaste qui irait bien jusqu'à Jérusalem et jusqu'à Constantinople. Il allait inaugurer la politique française, aventureuse, celle qui, dépassant les frontières naturelles à garder, s'en irait rôder plus loin, là où elle n'avait rien à faire que de belles folies. Les expansions françaises tendent naturellement dans la direction de l'est; le devoir primordial est pour nous la garde au Rhin; à l'opposé, on allait — et non pas une fois — se fourvoyer dans le guêpier italien. C'est Charles d'Anjou qui inaugura ces expéditions transalpines des royaux de France *(reali di Francia)* qui devaient nous coûter si cher.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Distinguons toutefois. Les premières démarches trouvent dans la situation du moment une suffisante excuse. Saint Louis avait d'abord hésité à acquiescer au projet; lui, la justice incarnée, fut un instant arrêté à la pensée des droits de Conradin. Urbain IV essaya de le persuader par de bons arguments; avec le saint roi de France, il quittait les procédés diplomatiques pour attester la pureté de ses intentions : « Que le roi, écrivait-il à Albert de Parme en 1262, que le roi se rassure; nous ne voulons pas mettre son âme en péril; il doit penser que nous et nos frères, les cardinaux, nous sommes aussi soucieux de notre salut qu'il l'est du sien, et que nous n'entendons pas dans cette affaire, offenser Dieu. » De fait, à ses débuts, l'entreprise angevine ne semblait guère discutable; elle était nécessaire à la papauté, et digne d'un chrétien. Autant et plus que jamais, Manfred menaçait Rome. Par un sentiment de haute neutralité, et dans l'espoir d'un arbitrage possible, saint Louis ne s'était pas engagé dans la lutte du Sacerdoce contre Frédéric II; maintenant l'occasion lui était enfin donnée de coopérer au triomphe du Saint-Siège, et de laisser dire par son propre frère dans la grande querelle le dernier mot, le mot vainqueur; les Allemands en seraient humiliés, l'Église deviendrait libre dans l'Italie libérée. Que pouvait désirer de plus son cœur de chrétien et de Français? D'ailleurs, la lutte terminée, l'Europe pourrait sans doute se tourner tout entière vers la croisade; derrière l'expédition d'Italie, le saint roi voyait une campagne d'Orient, si bien qu'il différa son consentement au projet angevin, tant qu'il y eut des pourparlers de croisade avec Manfred. Lorsque tout espoir eût été perdu de réaliser les intérêts de l'Orient chrétien par le Staufen, saint Louis n'hésita plus à agréer la candidature angevine. Dans son esprit et dans celui des contemporains, l'expédition de Sicile prendrait le caractère d'une précroisade; la possession du royaume de Sicile, ce bras tendu de l'Occident vers l'Orient, rendrait infiniment plus aisée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la croisade d'Égypte qui était à refaire, et la croisade de Constantinople qui était peut-être à faire. Possédée par les Allemands, l'Italie du Sud avait été la base solide de leurs entreprises contre le pape; aux mains des Français, elle deviendrait la base d'une campagne décisive contre le Croissant. C'est à cause de la difficulté énorme des communications que les croisades avaient toujours manqué leur but; celle-ci réussirait parce qu'elle aurait pour point d'appui et pour centre d'approvisionnement la Sicile.

Les Staufen vaincus, la papauté libre, l'Europe enfin apaisée, un chemin ouvert à la croisade, tels étaient les résultats que saint Louis pouvait entrevoir à l'intervention angevine en Italie. Si l'on y joint les instances habiles d'Urbain IV se portant garant de la moralité de l'entreprise, on comprend que le roi de France ait approuvé l'expédition et qu'il ait accepté de telles responsabilités. Il faut les lui laisser tout entières. Car il fit plus que promettre sa neutralité, il aida directement à l'entreprise. Sans lui, étant donné l'influence royale en France, Charles d'Anjou n'eût jamais osé accepter l'offre pontificale; l'expédition eût d'ailleurs manqué des ressources nécessaires en hommes et en argent, ressources qui viendront surtout de France. C'est avec le consentement de saint Louis que tant de chevaliers français iront prendre bientôt la croix « blanche et vermeille » des soldats de la maison d'Anjou; c'est avec le consentement de saint Louis que le pape imposera les églises de France; c'est saint Louis qui autorisera Simon, cardinal du titre de Sainte-Marie, à lever sur le clergé la décime destinée à soutenir la croisade de Sicile.

La décision définitive date de l'été 1263. Urbain IV se sentait alors assez puissant en Italie pour ne pas avoir l'air de se mettre sous la protection de l'Angevin. Avec une défiance qui fait honneur à sa prudence diplomatique, il lui spécifia des clauses d'entente très nettes : d'abord, il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

y maintient expressément la suzeraineté du Saint-Siège sur tout le royaume de Sicile et sur les pays en deçà du Phare; en conséquence, Charles d'Anjou aurait à prêter hommage lige et serment de fidélité au pape; il devrait aussi lui payer un cens annuel de vasselage. Roi de Sicile, vassal de la papauté, l'Angevin s'engageait à ne jamais briguer les dignités de roi des Romains ou d'empereur d'Allemagne; il promettait particulièrement de ne pas toucher aux provinces italiennes du Nord : Lombardie et Toscane. Ainsi Urbain IV avait-il pris toutes ses précautions pour que le Français, conquérant de la Sicile, ne devînt pas un émule des Staufen maudits. Hélas! pratiquement, il lui faudra en rabattre.

Averti des négociations entamées, Manfred résolut de s'imposer à Urbain IV avant l'arrivée de l'Angevin. Dès ce même été de 1263, on le voit intriguer dans l'État pontifical : Spolète s'insurge, Rieti et Terni passent à Manfred. D'autre part, celui-ci essayait de s'insinuer dans Rome même, en y faisant rappeler par ses amis ses droits à la sénatorerie. Il fallait obvier à un péril aussi imminent. Par les intrigues du cardinal Richard Annibaldi, et à l'insu du pape, un soulèvement populaire expulsa de Rome les partisans de Manfred; on élut seigneur et sénateur de Rome à perpétuité Charles d'Anjou lui-même. Nul événement plus significatif. Après le sénat de Brancaleone, qui déjà avait été une véritable « seigneurie », après les candidatures provisoires de Richard et de Manfred, celle de Charles d'Anjou réussissait, qui devait « inaugurer pour Rome la période des dominations étrangères ». Dans la situation angoissante où le mettaient les agissements de Manfred, Urbain IV dut bien accepter le fait accompli : « En considérant les intérêts de l'expédition sicilienne que doit entreprendre le comte, écrit-il lui-même, il nous paraît également utile à nous, à l'Église et à lui-même qu'il régisse Rome avec la dignité sénatoriale. »

Certes, il était temps que l'Angevin accourût. Lui, par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

contre, diplomate avisé, ne se pressait pas trop. Il s'en rendait bien compte : plus le péril deviendrait menaçant, plus il aurait droit à être payé de son intervention. A ce moment même, au début de 1264, Manfred intriguait partout. Dans les États pontificaux, on constatait alors le double résultat de son habile diplomatie et de la politique trop autoritaire d'Urbain IV. Le Staufen essayait d'attirer à lui les Campaniens, et on voit le pape se plaindre de ce que nombre d'entre eux se fussent enrôlés sous sa bannière; dans le Patrimoine, Pierre de Vico dépossédé menait contre Urbain une guerre terrible, avec le concours d'autres barons, notamment les Bizenzio; ayant capturé dans une embuscade le recteur même du Patrimoine, Guiscard de Pietrasanta, ils le massacrèrent; on lui trancha la tête, on lui coupa la langue, on lui arracha le cœur : haines d'Italiens, haines de démons.

Enfin et surtout, Manfred s'avançait. Dès avril, il avait convoqué à Naples un parlement général en vue de préparer l'expédition même de Rome. Pour parer à tant de périls, Charles d'Anjou avait envoyé comme son suppléant à la sénatorerie, le Provençal Jacques de Gantelme, homme énergique. Le but de Manfred était d'expulser celui-ci et de se faire nommer sénateur. Il s'avança en Campanie, mais n'y ayant point trouvé l'accueil attendu, dut rebrousser chemin ; il avait d'ailleurs plus de diplomatie que de talent militaire, plus d'habileté que d'audace; en fin de compte, voilà ce qui le perdra. Par contre, commandé par Perceval Doria, une autre armée poussait de l'avant.

Dans ce danger extrême, le pape réclame le concours de ses sujets. Sans grande conviction d'ailleurs, il charge trois cardinaux de susciter une levée de troupes : « Nous croyons qu'ils ne réussiront pas, disait-il, à cause de la perfidie des habitants ». La menace était générale. « Manfred, écrivait Urbain IV à la fin de mai, cherche à nous cerner partout, et il y est déjà si bien parvenu que, ni par mer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

(sa flotte est là qui veille !), ni par terre, on ne peut venir vers nous ou s'en retourner avec sécurité. Il exhorte à agir de même le marquis Pallavicini, perfide persécuteur de l'Église, et ses autres complices. » Heureusement, l'armée de Perceval Doria fut arrêtée par un corps pontifical. Mais dans le Patrimoine, Pierre de Vico infligea aux troupes de l'Église une sanglante défaite.

C'est dans de telles circonstances qu'Urbain IV mourut à Pérouse, le 2 octobre 1264. A ce moment, pressé par les événements, le cardinal de Sainte-Cécile, légat en France, venait de signer définitivement l'accord avec l'Angevin. Mais Charles avait su bien profiter de la situation; plusieurs clauses avaient été atténuées à son profit; le cens, par exemple, se trouvait réduit d'un cinquième; surtout son droit à la sénatorerie romaine était reconnu implicitement : le maître de l'Italie septentrionale aurait donc pied dans la ville du pape. Si habile diplomate, Urbain IV s'était vu vaincu par une sorte de fatalité; n'avait-il pas manœuvré dextrement pour se sauver de Manfred par Charles d'Anjou, mais sans se livrer à celui-ci? D'abord, il avait dit : la Sicile à l'Angevin, mais rien de plus; les menaces directes de l'invasion le forcèrent à en rabattre. Sur son lit de mort, ce clairvoyant génie dut sans doute entrevoir qu'en se libérant du péril Staufen, la papauté se voyait exposée à tomber sous la domination angevine. Nouvelle servitude, bien que moins brutale !

2. L'Action militaire sous Clément IV.

Les circonstances commandaient qu'on élût un pape partisan de la politique angevine d'Urbain IV; les choix se portèrent sur l'évêque de Sabine, un Languedocien, très Français de cœur; il prit le nom de Clément IV (février 1265).

Resté inactif durant le conclave, Manfred résolut de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tenter un nouvel essai, et décisif cette fois; pour empêcher l'expédition angevine, il lui fallait ce grand succès moral: la prise de Rome. A son instigation, le 30 mars, une petite armée, commandée par Pierre de Vico, se présenta devant la ville, escomptant la trahison. Mais Gantelme et la garnison provençale étaient à leur poste, prêts à défendre la place; Vico n'eut qu'à se retirer. N'ayant pas réussi par la force, Manfred essaya de la diplomatie, son arme favorite. Le 24 mai, il écrivait aux Romains une lettre habile; en se recommandant à eux comme candidat à l'Empire, il essayait d'affoler de gloriole antique leurs imaginations vaniteuses. Fière audace pour un bâtard, il se déclarait seul éligible par droit de naissance, « chair de la chair de l'antique monarchie impériale »; et il évoquait le prestigieux souvenir de ce Barberousse qui se couronna lui-même, au milieu de ses guerriers, dans la basilique de Saint-Pierre. Pourtant, Manfred reconnaissait humblement qu'aux Romains appartient le droit d'élection. N'était-ce pas les prendre par leur côté faible ? N'était-ce pas leur dire : je suis du sang de Barberousse, grand comme lui, mais Romain plus que lui; j'accepte de vous l'Empire?

Campagne contre Manfred : Bénévent.

Peut-être ces coquetteries eussent-elles impressionné les versatiles Romains. En tout cas, il était trop tard d'un jour : la veille même, Charles d'Anjou avait fait son entrée dans la ville pontificale, au milieu de la joie unanime du peuple et de la cour. A cette heure suprêmement critique, tout le monde l'avait réclamé : Gantelme, son mandataire, lui faisait savoir qu'il devenait impossible de résister à une attaque quelque peu sérieuse : ni matériel, ni argent, ni popularité. Anxieux, le pape interrogeait l'horizon : « Que va faire le comte? Se prépare-t-il à venir? Et par quel chemin? » L'Angevin comprit que la minute avait sonné. Armée insuffisante, chemin intercepté, mille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

périls; mais qu'importe ! Charles — et c'était là sa grande supériorité sur Manfred — possédait l'audace qui fait le succès. Confiant sa destinée à la mer, il embarqua sur la côte provençale avec un faible contingent, échappa aux croisières siciliennes et atterrit à Ostie. Les Romains, enthousiastes, accoururent à sa rencontre, l'acclamant comme un héros et un sauveur. On criait : « Vive le sénateur ! Vive le roi de Sicile ! A bas Manfred ! A bas l'hérétique ! Meure le Sarrasin ! » A la chapelle des franciscains de l'Ara coeli, Charles revêtit la toge sénatoriale; et de là il alla prendre possession du palais du Latran, au grand mécontentement du pape qui l'en délogea par ses protestations.

Ce sénateur, roi de Sicile, qui d'emblée s'installait dans la demeure pontificale, était sans doute un dominateur plus qu'un sauveur; cependant, le seul fait de sa venue opéra sur les ennemis du Saint-Siège. Pierre de Vico, qui fleurait encore un coup de main sur Rome, bat en retraite et bientôt se soumet. Un tel fait est caractéristique : le rusé compère avait bien vu que la fortune changeait de maître; et lui, en vrai Italien, changeait de parti. Quant à Manfred, voyant « l'oiseau en cage », il songe à l'assiéger dans Rome; mais, avec sa petite armée, Charles vient bravement lui barrer la route près de Tivoli; Manfred n'ose attaquer et rebrousse chemin. L'audace de l'Angevin l'avait emporté : l'avenir est à lui !

Manfred avait regagné la Sicile. C'était là qu'on devait aller le forcer comme une bête dans son repaire. Il fallait donc organiser l'expédition, et pour cela trouver de l'argent. C'est alors qu'on vit les résultats immenses de la politique toscane d'Urbain IV : émigrés par son fait, banquiers et marchands florentins ne comptaient plus que sur la chute de Manfred et le succès de l'Angevin pour rentrer dans leur patrie; au surplus, avec ses affaires de change et ses fournitures de vivres, l'expédition séduisait leur esprit mercantile; enfin ils espéraient — ce qui d'ail-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leurs se réaliserait — établir leur influence marchande sur la Sicile angevine. Bref, ils donnèrent à fond dans l'entreprise, et, sous caution pontificale, avancèrent des sommes énormes.

Une préparation politique devenait également nécessaire : vu la force de la marine sicilienne, prendre la voie de mer eût été dangereux; la route côtière demeurait difficile parce que Gênes n'était pas acquise; on ne pouvait donc pénétrer en Lombardie que par la Lombardie. Dans cette contrée avait régné en maître l'allié de Manfred, Pallavicini; il y avait fondé une seigneurie puissante. Mais précisément le propre de la seigneurie, c'est l'instabilité, l'instabilité féodale. Dès le pontificat d'Urbain IV, on avait vu Charles d'Anjou intriguer pour abattre l'influence de Pallavicini; Parme et Modène passèrent au guelfisme; à Milan, soutenus par l'Angevin, les della Torre évincèrent Pallavicini de la seigneurie; avec eux le parti français triomphait en Lombardie.

Dès lors, l'expédition a son chemin libre et ses étapes assurées; mais d'autre part, — présage dangereux pour la liberté pontificale, — l'influence angevine pénètre dans la Haute-Italie. Ainsi tous les préparatifs heureux de l'expédition s'annonçaient-ils comme des menaces futures. S'il réussissait, le candidat capétien n'aurait pas seulement la Sicile, il posséderait aussi la sénatorerie de Rome, l'influence en Lombardie et en Toscane; bref, il tiendrait virtuellement l'Italie entière. Les fleurs de lis partout. Le pape y vit très clair; mais comment l'empêcher? Il dut céder à l'inévitable.

A la fin de 1265, l'armée française se mit en route. Préparée par la diplomatie, sa marche à travers l'Italie du Nord ne fut qu'une promenade militaire; dans les premiers jours de 1266, elle arrivait à Rome. Charles apparaissait maintenant comme le grand champion du guelfisme; il demanda d'être couronné à Rome afin que l'expédition en reçût une éclatante authentication; cinq cardinaux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

furent députés pour la cérémonie, qui eut lieu le jour même des Rois, 6 janvier 1266, dans la basilique du Latran, au milieu d'une allégresse qu'aucun couronnement de César germain n'avait connue.

Charles résolut aussitôt de courir sus à l'adversaire. Hésitant, timide, Clément IV lui avait conseillé de porter la guerre en Toscane, d'y blesser sensiblement l'adversaire. Mais Charles avait l'audace guerrière; il savait que rien ne serait fini tant qu'il n'aurait pas frappé son adversaire au cœur, c'est-à-dire en Sicile. Bien meilleur général que Manfred ou même que Frédéric II, il savait prendre promptement une décision définitive. Pour les impériaux, nul succès final tant qu'ils ne possédaient pas Rome; et ce fut toujours la faute de Frédéric II, puis celle de Manfred, de s'absorber dans des luttes isolées, le premier en Lombardie, le second au bord de l'État pontifical, plutôt que de foncer droit sur la ville des papes pour en faire la ville des empereurs. Au fond, merveilleux diplomates, ces deux Staufen se montrèrent de médiocres stratèges; Siciliens par leur mère, ils avaient le génie italien de l'intrigue, et aussi le goût de la guerre d'escarmouches, celui du siège et de l'embuscade; ils étaient des chefs de bande, des condottieri. Charles d'Anjou, par contre, avait le coup d'œil et l'audace; s'il avait écouté l'hésitant Clément IV, il eût sans doute, lui aussi, indéfiniment prolongé la lutte en mille rencontres obscures; au lieu de cela, il marcha aussitôt vers l'adversaire. On raconte que, terrifié, Manfred lui aurait envoyé une ambassade pour négocier : « Allez, aurait-il répondu, allez dire au sultan de Lucera qu'entre nous il n'y a ni paix, ni trêve; que bientôt il me mettra en paradis, ou que je l'enverrai en enfer. »

Dès le 20 janvier 1266, Charles quittait Rome. Par les défilés de Ceprano, il débouchait dans la Pouille. Il se dirigea sur San Germano, située au pied du Mont Cassin. Les défenseurs croyaient la position imprenable : « Holà,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

holà, criaient-ils ironiquement, où donc est votre Carlotto? » Mais ils avaient compté sans la *furia francese;* la ville fut prise d'assaut. Après elle, d'autres places cédèrent. Sans s'arrêter, menant ses troupes à une allure folle, Charles marchait droit sur Naples. A quelques kilomètres de Bénévent, il rencontra Manfred. Les troupes françaises se confessèrent; l'évêque d'Autun donna l'absolution, leur imposant pour pénitence « que ils doublassent les coups, dessus les anemis de leur dextre vertueusement »; cela rappelle les mœurs de la chanson de Roland : « par pénitence les cumendet férir ». N'était-ce pas, en effet, la croisade, la croisade contre les Staufen, préliminaire de l'autre croisade, la croisade d'Orient? On se mesura dans une vaste plaine appelée Campo Roseto, le champ des roses. La victoire fut très disputée; les Sarrasins de Lucera offrirent surtout une vive résistance; ils s'étaient toujours montrés les meilleurs soldats des Staufen. Mais la trahison guettait l'impopulaire Manfred; au moment critique les comtes de Caserta et d'Acerra passèrent à l'armée angevine. La débandade commença. Se jetant désespérément au milieu des rangs français, Manfred y périt en brave; deux jours après, on retrouva son cadavre complètement dépouillé. Pour Charles, c'était en un jour la victoire complète; il la vit venir sans émotion, et comme on s'étonnait, ces paroles désenchantées tombèrent de ses lèvres dédaigneuses : « Pourquoi me réjouir? Pour un homme vraiment fort le monde entier serait trop peu ». *(Uni enim valenti viro non sufficeret totus mundus.)*

Bénévent, prise d'assaut, fut livrée à un pillage terrible auquel même les églises ne purent échapper; le sang coula à flots. Charles avait envoyé à Clément IV comme gage de victoire deux candélabres d'or et le trône d'or de Frédéric, tout émaillé de pierres d'Orient. Cela n'empêcha point le pape de protester courageusement contre les excès des vainqueurs : « Vous ne respectez rien, ni les biens de l'Église, ni les autres, ni l'état, ni l'âge, ni le sexe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Des croisés qui auraient dû protéger les églises et les couvents les ont dépouillés, ont brûlé les saintes images et fait violence à des vierges consacrées. Ces vols, ces meurtres, ces épouvantables sacrilèges n'ont pas été commis dans l'enivrement de la bataille, mais durant huit jours, et rien n'a été fait pour rétablir l'ordre. »

Charles devait bientôt aller recueillir à travers l'Italie les fruits de son triomphe. Il entra à Naples, au milieu d'un cortège splendide qui éclipsait tout l'ancien luxe des Staufen : la princesse Béatrix parut avec ses enfants dans un char tapissé de velours bleu et parsemé de lis d'or. Charles se rendit ensuite à Viterbe auprès de Clément IV, qui l'investit du titre de « paciaire » ou conservateur de la paix; de là il marcha vers la Toscane; les exilés l'acclamèrent comme leur libérateur; à Florence, l'assemblée des corps de métiers le reçut avec une pompe inouïe. Il apparaissait comme le maître, non seulement de la Sicile, mais de l'Italie entière.

Cependant, le lendemain de l'occupation fut sombre. Compagnons d'armes, Siciliens du parti français, banquiers et marchands toscans, tous attendaient leur part du butin; d'autre part, il fallait mater une population naturellement rebelle à tout joug étranger, quel qu'il fût. Les seigneurs français se virent bien payés : le Provençal Bertrand de Baux eut le comté d'Avellino, Simon de Montfort le comté de Nola, Jacques de Gantelme le duché de Popoli, Gautier de Brienne le comté de Lecce, Jean de Joinville le comté de San Angelo. Quant aux indigènes, on les traita d'abord par la terreur, de crainte des révoltes: il y eut des exemples, des bannissements, des spoliations. En même temps, on étendait sur le pays un système de fiscalité méthodique et écrasant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Campagne contre Conradin : Tagliacozzo.

C'est alors que certains Siciliens pensèrent à Conradin; voués à des dominations successives, ils combattaient tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, comme si leur sort en eût dû être changé. Deux nobles Napolitains, les frères Capece, se rendirent en Allemagne auprès de Conradin. Celui-ci, — un jeune homme de dix-huit ans que hantait la gloire de ses aïeux, — se laissa séduire; il prit le titre de roi de Sicile. En vain Clément IV le menaçait-il d'excommunication; en vain le citait-il à comparaître en personne à Viterbe pour défendre sa cause; en vain dénonçait-il dans une lettre à Florence les ambitions de « ce vénimeux regulus, rejeton du grand serpent Hohenstaufen »; en vain la mère même de Conradin essayait-elle de le retenir par toutes sortes de supplications. Rien n'y put faire. Fidèle aux traditions de sa maison, le petit Staufen se riait des excommunications. En Allemagne, il parvint à s'attirer des partisans : escorté de son oncle Louis de Bavière et de son beau-frère Meinhard de Gortz, comte de Tyrol, il passa les Alpes avec une troupe de 10,000 hommes, à la fin de l'été 1267. Malheureusement pour lui, il n'avait pas, comme Charles d'Anjou, la ressource des banquiers toscans; après une entrée solennelle à Vérone, il se trouva immobilisé par le manque d'argent. Il persistait pourtant dans son entreprise, ce qui lui valut l'excommunication formelle du pape.

Peu importait. Les intrigants se montraient prêts à se rallier à lui, dans l'espoir de la curée. Les plus remuants furent les deux frères d'Alphonse de Castille, tous deux exilés et tous deux ambitieux : l'infant Don Fabrique et Henri de Castille. Don Fabrique tenta une hardie opération dans le sud; il entama des négociations avec le sultan de Tunis Mohammed; alléché par l'espoir de se libérer du tribut qu'il devait à la maison de Naples, celui-ci fournit de l'argent. Ainsi soutenu, accompagné par Corrado

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Capece, chef du parti protestataire national, Don Fabrique fit voile vers la Sicile avec un contingent sarrasin; sauf Palerme, Messine et Syracuse, maîtrisées par leurs garnisons, l'île entière passa à la cause de Conradin (septembre 1267). Bientôt, les Sarrasins de Lucera, ces vieux mercenaires des Staufen, devaient se soulever aussi contre Charles. Révolte en Sicile, révolte de l'autre côté du Phare : la situation était grave.

D'autant plus qu'à cette action militaire dans l'Italie méridionale, se joignait toute une campagne diplomatique en Toscane et dans les États Pontificaux. Devenu roi de Sicile, Charles avait abandonné son titre de sénateur de Rome; Henri de Castille, qui était venu le trouver après Bénévent, obtint de lui succéder dans cette charge. Mais il la considérait à juste titre comme éminemment instable; dans l'espoir de gros avantages, il se rallia donc à la cause de Conradin et reçut solennellement son ambassadeur Gualvano Lancia. Toujours versatile, le peuple romain suivait, trahissant le pape. Celui-ci s'en plaint amèrement dans une lettre, datée de Viterbe, le 5 avril 1268. « Après que nous avons excommunié Conradin, rejeton d'une race maudite, et ennemi déclaré de l'Église, Gualvano Lancia, enfant de malédiction, est entré dans Rome portant les insignes de Conradin déployés; les Romains l'ont reçu avec pompe, l'ont conduit jusqu'au palais de Latran, et l'ont encore admis avec plus d'honneur à leurs jeux publics... En conséquence, le pape déclare excommunier Henri de Castille, sénateur de Rome, et Gui de Montefeltre, son vicaire, les autres officiers, et tous ceux qui volontairement ont pris part à la réception de Gualvano Lancia. » A la même date, Clément IV renouvelait l'excommunication contre Conradin qui, en bon Staufen, n'en avait cure.

Il était facile de se procurer des alliés dans les régions mêmes où Charles d'Anjou avait établi son pouvoir; car dans l'Italie du XIIIe siècle, le triomphe d'un préten-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dant laisse toujours un parti vaincu, avide de revanche; l'aventurier qui se présente n'a qu'à favoriser cette faction pour devenir aussitôt son chef. « De même qu'un germe cristallin, mis en contact avec une dissolution saline sursaturée en détermine à l'instant la cristallisation, de même, dans ce milieu italien, à peine Manfred, à peine Charles d'Anjou, à peine Conradin annoncent-ils l'intention d'intervenir que spontanément autour de leur personne s'agrège une coalition. Les mêmes causes auraient assuré un parti aux deux candidats à l'Empire, Richard de Cornouailles et Alphonse de Castille, s'ils eussent possédé les ressources ou la persévérance nécessaires. Elles permettront à bien des aventuriers princiers de se tailler un rôle en Italie. [1] » Manfred avait formé une ligue gibeline, Charles une ligue guelfe; à nouveau Conradin ralliait le parti gibelin. Pise, l'éternelle gibeline, et Sienne passèrent à lui. Grâce à cet appui toscan, il remporta des succès qui lui ouvrirent la route de Rome. Passant sous les murs de Viterbe, où Clément IV se tenait impuissant, il entra dans la ville des papes, le 24 juillet; avec enthousiasme, il y fut accueilli en véritable empereur par le sénateur et par le peuple.

Comme deux ans plus tôt Charles d'Anjou, Conradin marchait vers le sud en vue d'un résultat décisif; on le lui procura. Dans ce péril extrême, menacé au sud par la Sicile en révolte, au nord par la venue de Conradin, et au sein même de ses États par le terrible soulèvement des Sarrasins de Lucera, Charles ne s'abandonna pas. En son âme forte, le danger doublait l'énergie; il organisa la résistance et cria au secours. Les croisés accouraient comme à une guerre sainte; la possession de la Sicile par la maison d'Anjou ne paraissait-elle pas toujours la condition et le prélude de la grande croisade? A peine débar-

1. JORDAN, *Les origines de la domination angevine en Italie*, Introduction.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qué d'Orient, on voit Erard de Valeri, ce vétéran d'Égypte, accourir sous la bannière de Charles. Malgré ses torts, Anjou demeure le croisé, le guelfe, l'homme du pape; l'autre c'est le Staufen, c'est l'excommunié. Évitant les défilés gardés de Ceprano, Conradin en avait franchi d'autres plus à l'est; son objectif consistait à débloquer les Sarrasins de Lucera assiégés par Charles. Toujours intrépide, celui-ci quitte aussitôt ses emplacements et marche à la rencontre du Staufen. Le choc eut lieu près de Surcola. Plus nombreuse, l'armée de Conradin eut d'abord l'avantage; le bruit courut même de la mort de Charles. Conradin, tenant le succès, se lançait à la poursuite, quand 800 chevaliers, placés en embuscade sous les ordres d'Érard de Valery, le surprirent, le mirent en désordre et rallièrent la victoire. Elle fut complète. Tagliacozzo ruinait en un jour les espérances de Conradin, comme jadis Bénévent, celles de Manfred.

Conradin s'enfuit à Rome; mais la défaite ébranlait vite les fidélités romaines. Conradin résolut de gagner la Sicile; il fut capturé en mer par le seigneur d'Astura, un Frangipani jadis comblé de biens par Frédéric II. Mais ce féodal italien ne pensait qu'à bonne rançon; il livra à l'Angevin le dernier des Staufen. Charles fit conduire à Naples son prisonnier; il y fut jugé et condamné à mort comme criminel de lèse-majesté et ennemi de l'Église. Après avoir reçu les derniers sacrements et assisté à la messe dans une chapelle drapée de noir, il fut décapité le 29 octobre 1268.

Conradin se dressait déjà comme un vrai Staufen, comme un descendant authentique de cette race des « grands tigres », sur lesquels les excommunications glissaient sans éveiller les remords; il avait même sur la conscience des actes souverainement odieux, par exemple la mise à mort, au matin de Tagliacozzo, du maréchal de Braiselve, simple prisonnier de guerre. Cependant ses malheurs et sa jeunesse lui ont valu des regrets; les pas-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sions politiques s'en sont mêlées; de l'autre côté du Rhin, on a regardé la condamnation de Conradin comme un crime guelfe. S'il y eut sévérité dans la sentence portée, elle fut dictée à Charles par l'impérieuse raison d'État. On a prêté au pape deux jugements sur cette affaire. Il aurait dit de Conradin : « un mouton mené à la boucherie ». Ce mot est historiquement faux; il l'est aussi psychologiquement : aucun des Staufen n'eut jamais droit au manteau d'hermine. Le pape aurait dit, encore : *Mors Conradini, vita Caroli.* Ce mot est également faux historiquement; mais il demeure politiquement vrai : pour que Charles régnât en paix, il fallait que Conradin disparût. Pourtant, saint Louis n'eût pas fait exécuter Conradin; cet acte politique ne fut pas un beau geste.

Au fond, l'intervention de Conradin n'avait été qu'un épisode tragique. Une fois de plus, il montrait que la Sicile était terre éminemment volcanique. Charles eut la main rude : on revit des emprisonnements, des exils, des confiscations; le pays fut écrasé d'impôts; la pacification ne pouvait commencer que par la terreur. Il serait pourtant exagéré et injuste de comparer les procédés de Charles d'Anjou à ceux d'un Henri VI. Charles n'eut d'ailleurs qu'à reprendre le système d'exploitation instauré par les Normands, et perfectionné par Frédéric II; il en usa autant que le commandaient ses intérêts, mais pas davantage. Au dire d'un juge expert, « l'étude des registres angevins est extrêmement favorable à la mémoire de Charles Ier d'Anjou. Si l'on peut reprocher au fondateur de la dynastie d'avoir abusé de sa victoire pour traiter ses adversaires avec la plus extrême rigueur, on doit reconnaître qu'une fois son pouvoir solidement assuré, il s'efforça par tous les moyens de faire régner dans ses États la paix et la justice »[1].

1. DURRIEU, *Les Archives angevines de Naples*, I, 75. Jugement accepté par Cadier, dans *Essai sur l'administration du royaume de Sicile*, ch. I et II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La défaite de Conradin fortifia le pouvoir de Charles non seulement en Sicile, mais dans l'Italie entière; quand il triomphait, c'était le guelfisme qui triomphait. Parmi les moyens de sa victoire, il avait mis la sénatorerie de Rome, l'influence sur la Toscane et la Lombardie; Clément IV lui restitua le titre de sénateur de Rome, si mal porté par Henri de Castille, et il lui octroya le mandat d'administrer la Toscane et la Lombardie à titre de vicaire de l'Empire. Les résultats étaient acquis; Charles devenait le maître de l'Italie; il la dominait par le guelfisme, comme autrefois Frédéric et Manfred par le gibelinisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE III

Les projets de Domination universelle de Charles d'Anjou combattus par la papauté.

I. Étendue des Ambitions angevines : l'Italie, l'Orient, l'Empire.

Charles pouvait-il se contenter de la Sicile, ou même d'une influence étendue à l'Italie entière? Il faut se rappeler son mot du soir de Bénévent : « Pour un homme vraiment fort le monde entier serait trop peu ». Il imagina un vaste plan d'ensemble aussi effréné que ceux jadis rêvés par les Staufen, par un Henri VI ou par un Frédéric II : d'une part, conquête de Constantinople et de Jérusalem, d'autre part mainmise indirecte sur le Saint-Empire.

En Orient, revendiquant la succession de Manfred, Charles d'Anjou faisait alliance contre Michel Paléologue avec Baudouin II, l'empereur latin détrôné. Politique purement égoïste et anti-catholique : c'était le temps où les conquêtes de Bibars effrayaient l'Europe, et où les intérêts de la chrétienté réclamaient au contraire qu'on s'unît coûte que coûte à l'empereur de Constantinople pour dégager la Palestine menacée par l'alliance mongole. Aussi, dans le même temps où Charles dressait contre Paléologue toute une diplomatie offensive, Clément IV esquissait un rapprochement et travaillait à une réconciliation religieuse des Orientaux avec Rome.

La mort de Clément IV et la vacance de trois ans qui survint furent une chance pour l'Angevin ; il fit des préparatifs directs, équipa une flotte. En l'absence du pape, Paléologue effrayé en appela au roi très chrétien, l'entretenant de son désir de l'union ; tout dévoué à l'Église,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

saint Louis vit clairement qu'il fallait combattre non point Paléologue, mais Bibars le Mongol; il brisa net les projets ambitieux de son frère Charles, en le convoquant à une expédition contre Tunis. On sait que cette croisade aboutit à un désastre et à la mort du « bon roy ». Cependant Charles sut encore en tirer profit : d'après le traité conclu, le sultan de Tunis s'engageait à payer d'abord l'arriéré du tribut qu'il devait à la Sicile, puis dans l'avenir une somme double de celle qu'il soldait jadis à Frédéric II.

Cette croisade de Tunis ne fut d'ailleurs qu'une entrave passagère aux visées de Charles sur Constantinople; dès 1271, on le voit marier son second fils à Isabelle de Villehardouin, fille du prince d'Achaïe, puis envoyer dans ce pays un corps capable d'y arrêter la marche en avant de Paléologue. Faire de cette contrée la base de ses opérations contre Constantinople, tel apparaît son but. En 1272 les Albanais le proclament roi; en 1273 il signe une alliance avec Jean l'Ange, prince indépendant de Thessalie, et il envoie en Grèce une troupe de chevaliers qui bientôt marcheront vers le Bosphore. Ainsi l'établissement de la domination angevine en Italie dont l'une des raisons parut être d'abord la croisade contre les Infidèles, aboutissait à une fausse croisade, la croisade contre Constantinople[1].

Les projets de l'Angevin ne s'arrêtaient point là : à lui l'Italie et l'Orient, à son neveu Philippe le Hardi, roi de France, le Saint-Empire. Ainsi supprimerait-on l'antagonisme séculaire de l'Italie et de l'Allemagne; ce ne serait plus comme l'avaient voulu les Staufen la réunion des deux couronnes de Sicile et de Germanie sur la même tête, mais du moins l'équivalent ou à peu près : les fleurs de

1. Ces événements ne sont rapportés ici que dans la mesure où ils font connaître la politique générale de Charles d'Anjou; nous comptons les exposer plus au long dans un ouvrage que nous préparons sur les Croisades.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lis partout. A la solution brutale et révoltante chère aux Teutons, ce Français substituait une combinaison habile et nuancée.

Depuis la mort de Frédéric II, et durant toute la lutte des Angevins et des Staufen en Italie, il y avait eu un long interrègne d'Empire. A la mort de Guillaume de Hollande, on avait vu surgir deux prétendants étrangers, Richard de Cornouailles et Alphonse de Castille, nommés chacun par une moitié du corps électoral: Mayence, Cologne et le Palatin votaient pour Richard; Trèves, Saxe et Brandebourg pour Alphonse, tandis qu'Ottokar de Bohême s'abstenait. Au lendemain des grands méfaits Hohenstaufen, l'habile Urbain IV ne s'empressa pas de trancher le débat: son intérêt n'était-il pas que l'Empire restât affaibli? Ce fut donc pendant tout un quart de siècle un véritable interrègne : sans grande influence, les compétiteurs s'agitaient dans le lointain; Richard de Cornouailles vint à peine en Allemagne, et quant à Alphonse il n'y parut jamais.

Richard de Cornouailles étant mort, au début de 1272, Alphonse de Castille restait seul candidat. Ennemi personnel de Charles d'Anjou, ce prétendant à l'Empire avait aussi des visées sur la Péninsule : intriguer dans l'Italie du Nord et y miner par tous moyens l'influence angevine, tel était le but constant de sa diplomatie. On le vit employer à cette fin une habile politique matrimoniale : il donnait l'une de ses filles au jeune Thomas de Savoie, rival de Charles en Piémont; il accordait l'autre au marquis de Montferrat, autour duquel se ralliaient tous les gibelins de l'Italie septentrionale. Son succès en Allemagne eut donc inquiété considérablement Charles d'Anjou, et c'est en partie pour lui faire échec qu'il voulut susciter la candidature de son propre neveu, Philippe le Hardi, roi de France, fils de saint Louis. Il s'agissait d'ailleurs d'éloigner également tout prétendant allemand qui, après avoir établi son autorité en Germanie, serait toujours

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tenté, par la force même des ambitions traditionnelles, de rétablir l'influence teutonne en Italie.

Sur les intrigues impérialistes de Charles de curieux documents nous sont restés. N'est-il point plaisant de voir ce prince fournir à son neveu Philippe le Hardi des arguments désintéressés pour illustrer une thèse politique incontestablement égoïste? A l'entendre, rois et pricnes doivent se consacrer au service de Dieu ainsi que fit saint Louis qui passa deux fois la mer, et Louis VIII qui alla contre les Albigeois. Le roi de France actuel se doit d'autant plus à ce service qu'il est « plus riches, larges, débonnaires, droicturiers et courageus que n'estoit li Rois ses père de son âge ». Or, un prince ne doit point s'y employer comme le ferait un moine; à eux, la haire, la discipline, les jeûnes; au roi de France « pour servir Dieu la meilleure voie c'est de prendre l'Empire ». En effet, le Capétien est à lui seul trop faible pour vaincre le Soudan; mais quand on l'aura couronné Empereur, il pourra « cueillir chevalerie de par tout le monde »; chef de la chrétienté tout entière, il la mènera tout entière à la croisade. A l'objection « Facile à dire, mais difficile à faire », Charles répondait en énumérant les alliances de Philippe le Hardi apparenté à six rois. La corruption achèverait le succès : « il n'y aurait qu'à faire alliance à un peu d'Allemands; et le roi a bien de quoi. »

A travers ce mémoire s'insinuait une critique de la vie comme des tendances politiques du défunt roi saint Louis: Charles y opposait une thèse puissamment réaliste qu'il étayait pourtant du motif le plus apte à séduire papes et rois chrétiens : l'argument de la croisade. Ainsi cette future croïsade que sa politique égoïste tendait à ruiner en Orient, il en faisait pourtant le motif de ses ingérences dans l'élection impériale. Au fond, purs prétextes, propres à l'enrichir bien plus qu'à servir Dieu. Dominer en Allemagne et en Italie, dominer en Orient, dominer partout, telle était la volonté de ce froid et puissant ambitieux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2. L'Opposition diplomatique des papes.

Grégoire X.

Après un long interrègne, le 1er septembre 1271, le Sacré-Collège élisait Théobald Visconti de Plaisance, sous le nom de Grégoire X. La politique de Charles d'Anjou était égoïste et personnelle, celle du nouveau pape s'affirma désintéressée et chrétienne. Un seul but, l'Europe à la croisade. Pour cela, ne fallait-il pas assurer la paix occidentale? Or, en dépit de ses sophismes, l'Angevin menaçait de la troubler. Pendant près d'un siècle, la papauté avait lutté contre les Staufen, en vue d'obtenir la liberté; allait-elle donc favoriser les tentatives de domination universelle des Capétiens? S'il s'imposait moins brutal, l'imperium nouveau visait pourtant, lui aussi, à l'asservissement de Pierre : joug courtois sans doute, mais enfin le joug. Que le pape devînt dans Rome le chapelain respecté, mais servile de Charles d'Anjou, jamais Grégoire X n'y voudrait consentir. Aussi désirait-il l'avènement d'un empereur qui pût prendre la tête du mouvement chevaleresque. Rien à craindre de ce pouvoir nouveau; même, il contrebalancerait heureusement l'inquiétante puissance de Charles en Italie.

Charles était parvenu à engager dans sa combinaison Philippe le Hardi, son neveu; bien vite, on envoya deux ambassadeurs qui tâteraient la cour romaine. A Florence, ils purent voir le pape. Les compliments, celui-ci n'eut garde de les leur ménager; volontiers eût-il agréé la candidature de Philippe; ce roi était « li princes de qui il aurait plus grant joie si Dieu vouloit que la chose avenist »; cependant, il demandait à réfléchir beaucoup : « tant que il i eut plus pansé, il ne poioit autre chose dire ». A Santa Croce, nouvelle entrevue, nouvelle formule échappatoire.

Même un moins fin que Charles d'Anjou eût facilement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

compris la signification de cette défensive italienne aussi aimable qu'invincible.

De fait, le pape laissa les Allemands faire eux-mêmes l'empereur. Le 29 septembre, ils élurent Rodolphe de Habsbourg, seigneur puissant en Alsace et en Helvétie, du Saint-Gothard à la Forêt-Noire, et du lac de Constance aux Vosges; le couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle, le 24 octobre. Rodolphe s'annonçait comme un prince de réelle piété; aussitôt il écrivit au pape, sollicitant « avec la grâce de Dieu, de sa sainte mère l'Église et du siège apostolique la faveur paternelle du pontife ». Cependant, l'élection était contestée par le roi de Bohême, Ottokar, dont on avait négligé la voix; l'un de ses vassaux, Otto d'Olmütz, représentait au pape qu'Ottokar restait le seul prince qui, par sa force comme par sa position géographique, restât capable d'opposer un rempart aux terribles Mongols : troublant argument à coup sûr pour un pontife hypnotisé par la croisade.

A ce moment, Grégoire X rassemblait à Lyon un concile œcuménique qui trancherait tous conflits : les projets angevins allaient s'y voir deux fois évincés. Immédiatement, Grégoire X avait compris que les ambitions orientales de Charles étaient aussi dangereuses que ses prétentions germaniques; il fallait non pas épuiser les forces chrétiennes dans une guerre fratricide contre Constantinople, mais au contraire obtenir l'alliance de Constantinople en l'arrachant au schisme. A l'égard des Grecs, le pape avait la partie belle; dans l'état d'angoisse où les préparatifs angevins mettaient Michel VIII Paléologue, ne suffisait-il pas de lui imposer ce dilemme non ambigu : ou l'union avec Rome, ou carte blanche laissée à Charles contre Constantinople? Ainsi avait déjà parlé une ambassade de quatre frères mineurs envoyée vers Paléologue en octobre 1272; l'empereur d'Orient était invité au concile de Lyon qui devait se tenir deux ans après. On pense bien que le Grec ne se fit pas prier, il accepta l'union, vainquit par la force

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'opposition ecclésiastique qu'il rencontra dans ses États, et envoya une députation au concile. Dans cette assemblée, l'union des Églises grecque et latine fut signée; elle rendait l'expédition sicilienne désormais inutile, sans prétexte et sans excuse.

D'autre part, à Lyon une commission de quatorze cardinaux discutait la question impériale. Alphonse de Castille, candidat perpétuel, fut à nouveau écarté; quant à Ottokar, on essaya de lui faire comprendre que sa voix n'aurait rien changé à la majorité du corps électoral qui avait voulu désigner Rodolphe. Celui-ci d'ailleurs se montrait très déférent envers l'Église. En son nom, le chancelier Otto de San-Guido confirmait au Saint-Siège les concessions jadis octroyées à Innocent III par Frédéric II et Otton IV. C'étaient tout le Patrimoine, la marche d'Ancône, le duché de Spolète, l'exarchat de Ravenne, une partie de la Toscane, l'Émilie, la Corse, la Sardaigne. L'empereur s'engageait d'ailleurs à ne point s'ingérer dans l'administration de Rome. Les évêques allemands présents au concile souscrivirent; ils promirent « de tout faire pour mettre de côté les vieilles causes de querelles entre l'Empire et la papauté... en sorte que les deux glaives qui gouvernent le monde, — le Sacerdoce dans les affaires spirituelles et l'Empire dans les affaires temporelles, — contribuent par leur concorde au bien de la chrétienté. » Grégoire X croyait réalisé enfin l'Empire idéal, l'Empire qui est assez fort moralement pour diriger les guerres extérieures de la chrétienté, et qui cependant n'est pas assez ambitieux pour inquiéter les papes en Italie et les rois dans leurs domaines. Dans une lettre à l'archevêque de Salzbourg, Grégoire se plaisait à le définir « une puissance temporelle qui, ne dépassant pas les autres outre mesure, laisse une place honorable à côté d'elle aux royautés, et qui promette à l'Église, dans Rodolphe, un vaillant défenseur, et donne un chef utile à la croisade contre les Infidèles ». Un tel accord semblait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

donc supprimer le péril allemand; le Habsbourg s'annonçait meilleur que le Staufen. Le grand gibelin allait-il donc « brûler ce qu'il avait adoré, et adorer ce qu'il avait brûlé ».

L'éclatante confirmation par le sacre fit défaut; très occupé en Allemagne, Rodolphe ne trouve pas le temps d'aller à Rome. En octobre 1275, il devait toutefois rencontrer le pape à Lausanne et y sceller l'alliance. Il y vint avec sa femme et ses enfants, escorté de cinq cents chevaliers; après avoir renouvelé les promesses qu'avait faites à Lyon son chancelier, il reçut la croix des mains de Grégoire. Celui-ci assigna une nouvelle date au couronnement de Rodolphe : la Pentecôte de l'année suivante 1276. Peines perdues; l'invitation resta sans réponse. Autrefois, les empereurs allemands se montraient fort pressés d'aller se faire couronner à Rome. Était-ce par déférence à l'égard du pape? Non, certes ! Mais, à cette occasion, ils rappelaient leurs prétendus droits sur l'Italie et sur Rome. Avec Rodolphe, avec ce premier des Habsbourg, la politique germanique semblait changer d'orientation. En renouvelant les promesses jadis faites par Frédéric II et Othon IV, Rodolphe n'avait point comme eux l'intention de tromper le pape, et de ne lui faire que sur le parchemin les concessions territoriales; il était très sincère: il se jurait bien à lui-même de ne jamais mettre le pied dans ce guêpier italien, dans cette caverne du lion dont il dira : « On voit bien les pas de ceux qui y entrent, on n'a jamais vu les pas de ceux qui en sortent. » Abandonnant les rêves dangereux et sacrilèges des Staufen, il acheminait enfin l'Allemagne vers une politique besogneuse et réaliste, consistant à mater les puissants barons, à agrandir le patrimoine et à unifier la Germanie. L'œuvre nationale que les Capétiens avaient entreprise depuis plusieurs siècles et que saint Louis venait de parachever, on s'avisait enfin d'y penser outre-Rhin : l'empereur cessait d'être gibelin pour devenir Allemand. Le pape lui demandait-il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de rester en bonne entente avec Charles, volontiers il y consentait : à l'Angevin l'Italie, à lui l'Allemagne. Chacun chez soi, chacun pour soi et Dieu pour tous.

Grégoire X avait voulu contrebalancer le pouvoir de l'Angevin par celui du Habsbourg, et réaliser ainsi l'équilibre européen qui laisserait le pape libre dans Rome, et la chrétienté libre d'aller à la croisade. Moins accusées, mais aussi ardentes que celles des Staufen, les ambitions angevines avaient reçu sans fracas au concile de Lyon un cruel démenti : ni empire de Constantinople, ni empire d'Allemagne.

Dans l'Italie même, Grégoire X avait travaillé à miner la puissance de l'Angevin. Charles s'appuyait sur un parti, il était le prince du guelfisme. Toutes les bannières guelfes s'étaient ralliées à lui ; et voilà qui expliquait une fortune si rapide et si complète. Amoureux d'un idéal absolu de chrétienté, Grégoire X voulait la paix partout, mais principalement dans la Péninsule : plus de partis, disait-il, plus de guelfes et plus de gibelins, tous enfants de l'Église. Dès le début de son pontificat, s'il laissa à Charles d'Anjou son titre de vicaire impérial en Toscane et en Lombardie, on le voit pourtant obliger les guelfes et les gibelins de Florence à une réconciliation.

Dans l'Italie du Nord, il est vrai, un nouveau larron essayait, lui aussi, de s'immiscer : Alphonse de Castille. Il se proclamait le gonfalonnier du gibelinisme. Après le concile de Lyon, bien que ses prétentions à l'Empire eussent été écartées, on voit ses créatures fortement installées dans tout le pays entre Gênes et Mantoue. A leur tête, le marquis de Montferrat, beau-frère d'Alphonse. Lui-même envoie dans ces régions des contingents espagnols. Prétendant s'opposer au guelfisme groupé autour de la croix blanche et vermeille de la maison d'Anjou, le gibelinisme se réfugiait maintenant derrière le grand écu de Castille.

Pourtant, l'habile politique de Grégoire X sut amener

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Alphonse à se désister au cours de négociations poursuivies à Beaucaire durant l'été de 1275. C'est alors que le pontife conclut à Lausanne son entente définitive avec Rodolphe. Les États pontificaux reconnus libres par celui-ci, Grégoire espérait amener une entente entre le Habsbourg et l'Angevin, en sorte que leurs puissances se balançassent, et qu'ils acceptassent entre leurs possessions une zone neutre constituée par le Patrimoine. Jadis, lorsque la Sicile et l'Allemagne appartenaient à la même maison, Rome était sans cesse menacée d'être pressée comme entre les mâchoires d'un étau; maintenant, ces deux États étant possédés par des maîtres différents, leur influence se rencontrerait dans l'Italie centrale pour s'y annuler. Alors la *pax christiana* s'étendrait partout; l'Europe entière marcherait à la croisade.

Cependant, au lendemain de Lausanne, dès son retour en Italie, Grégoire X mourait à Arezzo. Le mérite de son pontificat avait consisté à évincer sans heurt violent les projets dominateurs de Charles d'Anjou; ce fut au moins un arrêt dans la marche vers l'asservissement.

Nicolas III.

Les premiers successeurs de Grégoire X eurent un pontificat éphémère; ils s'employèrent pourtant à continuer sa politique. On voit Innocent V et Jean XXI prier Rodolphe de ne pas descendre en Italie avant qu'une parfaite entente ne soit établie entre lui et Charles d'Anjou.

Alors parut un pape de grande envergure, Nicolas III. Cet Orsini était un habile politique; à la réussite de l'alliance entre Rodolphe et Charles, il allait consacrer les ressources variées de sa diplomatie italienne. Nicolas III continua à marcher dans la même direction politique que Grégoire X, non sans en préciser les lignes. « Il était nécessaire que l'équilibre angevino-impérial fût établi avec assez de justesse, pour que l'une des deux influences ne se trouvât pas à chaque instant sur le point de détruire l'autre, et de ruiner

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du même coup la liberté de l'Italie et celle du pouvoir spirituel. Pour cela, quelle forme politique donner à la Péninsule? Peut-être cette confédération d'États monarchiques ou républicains bien des fois projetée, et que, trois siècles plus tard, rêvait encore d'établir un autre pape, qui, lui aussi, était un véritable Italien, Paul IV. Le défaut de ce plan c'est que par la création d'États nouveaux, il se prêtait aux entreprises du népotisme; sur des fondements plus ou moins certains, l'accusation n'en sera pas épargnée à Nicolas III. Le point essentiel de cette combinaison était le partage d'influences confirmé par une alliance, qu'il fallait établir entre Rodolphe de Habsbourg et Charles d'Anjou. [1] »

Nicolas III prend d'abord ses sûretés du côté du Habsbourg; il lui fait renouveler les engagements pléniers de Lausanne; il exige de lui une renonciation complète à tous droits sur la Romagne, auxquels certains de ses agents avaient semblé tenir; Rodolphe n'était point un Staufen; il cède; ses intérêts sont en Allemagne.

Nicolas s'efforce ensuite de se libérer de la tutelle angevine; il persuade au roi de Sicile de renoncer à la sénatorerie de Rome et au vicariat d'Empire en Toscane. Après Tagliacozzo, Charles avait repris la sénatorerie de Rome, et désormais tout-puissant, l'avait gérée comme une seigneurie personnelle. Le 27 juillet 1278, Nicolas III publia la fameuse bulle *Fundamenta militantis Ecclesiae*, qui, brusquement, rétablissait la souveraineté du Saint-Siège sur Rome. Sans doute, le pape diplomate déclarait-il vouloir laisser au peuple la libre élection du sénateur, et même celle des magistrats chargés d'examiner l'administration des juges au Capitole, mais en réalité, il mit la main sur le gouvernement urbain. S'il ne prit pas pour lui-même la sénatorerie, il la confia à son frère. Tout pouvoir et tout contrôle de pouvoir affluèrent vers lui, si bien qu'en

1. Paul FOURNIER, *Le royaume d'Arles*, p. 232.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

créant à Rome une seigneurie forte et organisée, Charles d'Anjou n'avait fait que travailler en faveur de la papauté qui soudain se substituait à lui. L'acte de 1278 avait donc la valeur d'un coup d'État gros de conséquences.

D'autre part, en Toscane, continuant la politique de Grégoire X, Nicolas III essayait de maintenir la paix entre guelfes et gibelins, et dans ce but, il envoyait à Florence son neveu le cardinal Latino. Les intrigants qui, périodiquement, se présentaient dans la Péninsule, acquéraient influence en ralliant sous leur bannière l'un des partis. Supprimer ces partis, n'était-ce pas enlever aux aventuriers la tentation d'accourir et les moyens de réussir?

L'Italie centrale ainsi libérée des influences étrangères et des vendettas de factions, Nicolas III pensait à créer trois royaumes héréditaires : Arles, Lombardie, Toscane. Ces deux derniers seraient évidemment sous sa main. Reprenant et agrandissant les projets d'Innocent III, il voulait dresser une barrière d'États solides entre lui et l'Europe. Romain de haute naissance, il y installerait des membres de sa famille; la Toscane et la Lombardie deviendraient ainsi comme le prolongement et le contrefort de l'État pontifical. Pareil despotisme, plus projeté qu'effectué, valut à Nicolas III les véhémentes invectives de Dante dans son Enfer. On a accusé cet Orsini d'avoir trop protégé « ses oursins ». Il faut reconnaître pourtant que, menée à bonne fin, cette politique eût assuré la sécurité de l'Italie et de la papauté.

Mais un tel plan devait nécessairement se heurter à d'insurmontables difficultés. Pour le bien comprendre, il suffit de se rappeler quelle était en ces dernières années du XIIIe siècle la situation générale de l'Italie septentrionale et centrale. On n'a certes plus tout dit sur les compétitions italiennes de cette époque lorsqu'on les a regardées comme des luttes communales : villes contre villes sous la bannière guelfe ou sous la bannière gibeline;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

guelfe, si les cités rivales sont gibelines, gibeline si les cités rivales sont guelfes. Ceci ne constitue que la politique extérieure des communes. Mais, *intra muros*, voici surgir de nouveaux conflits : la question sociale et la rivalité des classes.

Au début, les communes étaient régies par la noblesse et possédaient une constitution aristocratique. Mais bientôt, devenues riches, organisées en puissantes corporations, les classes populaires réclamèrent une place dans le gouvernement. La lutte ne se livre pas précisément pour le triomphe de principes égalitaires, mais pour l'obtention d'avantages pratiques : le parti populaire, les *popolani* ne sont pas des socialistes à thèses tranchantes, ils réclament avant tout une part dans le gouvernement, un nombre de places dans les conseils. On les voit se former en sociétés : à Milan la société ou *credenza* de Saint-Ambroise, à Brescia celle de Saint-Faustin, à Pavie celle de Saint-Cyr, etc. Ces sociétés prétendent à une influence, et si on ne la leur donne pas, il arrive qu'elles organisent un véritable État dans l'État, une commune dans la commune, la commune populaire à côté de la commune noble, et s'opposant à elle.

Bien vite d'ailleurs les querelles se compliquent, et jusqu'à l'infini. Il n'est pas rare de voir, conduisant le parti populaire, des transfuges de la noblesse, soit que des haines de famille les y aient amenés, soit aussi par pure ambition. En conséquence, querelles sociales et vendettas s'entre-croisent souvent : tantôt les factions se distinguent par une étiquette sociale : parti des nobles, des chevaliers, parti des popolani, des gens de pied ; tantôt elles se groupent derrière les noms des familles opposées.

Pareilles luttes demeurent purement intérieures ; c'est à qui possédera l'hôtel de ville, le conflit est là, et nullement sur le terrain d'une politique générale qui rallierait les esprits au pape ou à l'empereur. Au milieu des petits conflits locaux si âpres, comment donc aurait-on souci de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ces grands revenants d'un autre âge? Dans chaque ville, les deux partis en présence, — nobles et popolani, — doivent séparer la question intérieure et sociale de la question extérieure et politique. S'ils sont patriotes, à certaines heures difficiles, il leur faut se grouper et réaliser l'union sacrée; alors un impérieux devoir leur prescrira d'être tous deux guelfes, ou tous deux gibelins, si la politique extérieure de la cité le réclame. En réalité, longtemps il en fut ainsi; aux moments critiques on oubliait les querelles sociales pour faire bloc sur le terrain politique; car si le patriotisme national demeurait presque nul, le patriotisme municipal était vivace; la haine des cités rivales bridait souvent les discordes intérieures. Toutefois, souvent envenimées par des querelles de familles, ces dissentions vont s'exacerbant. Déjà sous le règne de Frédéric II, on vit plus d'une fois les factions oublier l'intérêt général de la commune, le parti en minorité se ralliant à une politique étrangère opposée à celle du parti dominateur; alors la faction humiliée osait bien se proclamer guelfe si la commune était gibeline, et inversement gibeline si la commune était guelfe; ainsi pour triompher à l'intérieur, pactisait-elle avec l'ennemi extérieur; ainsi sacrifiait-on l'intérêt de la commune aux haines sociales.

Enfin, au fur et à mesure que les luttes s'individualisent et que la politique du chacun pour soi, ou pour quelques-uns, apparaît prépondérante, on devient avant tout partisans d'une famille, d'un groupe de personnalités sans intérêts fixes; on joue sa fortune sur l'un ou sur l'autre. Les partis « réunissent des individus qu'une circonstance fortuite conduit à sortir des cadres où ils avaient vécu jusqu'alors, à rompre avec leur patrie, avec leur classe, parfois avec leur famille; car on commence à voir des familles dont les membres se partagent et qui ont pied dans les deux camps; et entre tous ces déracinés, il n'y a pas d'autre solidarité que celle qui résulte du fait d'avoir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

joué sur la même carte et adopté le même chef. [1] » Mais plus les oppositions se particularisaient, plus elles allaient s'aiguisant. Les vainqueurs bannissent les vaincus; plus de pitié, la vendetta dans toute son inexorable sauvagerie. Plus de scrupule : on appelle n'importe qui, pourvu qu'il constitue une aide véritable. Ainsi s'explique la fortune des grands intrigants, celle d'un Charles d'Anjou, d'un Manfred, d'un Conradin : il leur suffit de paraître pour grouper des partisans, s'ils ont quelque chance de les pouvoir satisfaire. Jadis, au XIIe siècle et dans la première moitié du XIIIe, le pape et l'empereur coalisaient les haines municipales, eux maintenant coalisent les haines individuelles.

Par contre, dans un pays si bouleversé, les interventions pacificatrices de la papauté devaient paraître incompréhensibles et inacceptables. « La papauté ambitionnait autre chose que d'assurer le triomphe d'un parti par la ruine d'un autre, ou même d'affermir sa propre puisssance, encore qu'elle n'y fût pas indifférente. Elle représentait un ensemble d'idées et de principes, d'ordre religieux, moral ou ecclésiastique, qu'elle ne perdait jamais de vue. La guerre civile ne pouvait être pour elle une fin en soi... ; et on savait quels mots elle aurait tout de suite à la bouche: paix, rappel des bannis, réconciliation des factions adverses, répression de l'hérésie, respect des libertés ecclésiastiques, restitution aux monastères, aux églises locales, à l'Église romaine, de leurs patrimoines usurpés. Tout cela était souvent fort importun à ses amis eux-mêmes; elle n'hésiterait pas, s'il le fallait, à les mécontenter, se trouvant à certains égards trop au-dessus de tous pour être jamais tout à fait dépendante de quelques-uns » [2]. Ces principes absolus et idéalistes, surgissant au milieu des intrigues et des vendettas, avaient chance d'être peu entendus, si habilement fussent-ils exposés; il eût fallu

1. JORDAN, *Les Origines de la domination angevine en Italie*, introduction, p. LXXXII.
2. JORDAN, *op. cit.*, p. 605.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un miracle pour faire tomber des mains tous ces poignards. En travaillant à la réconciliation des guelfes et des gibelins, Grégoire X et Nicolas III poursuivirent donc une généreuse chimère; ils ne pouvaient réussir qu'en partie.

Une fois réalisé ce chapitre préliminaire de son programme, Nicolas III eût établi des principautés puissantes : Toscane et Lombardie. Mais à ce projet s'opposaient encore des difficultés politiques nouvelles : depuis la mort de Frédéric II, un gouvernement centralisateur s'était imposé un peu partout dans l'Italie du Nord : la seigneurie.

Les seigneuries sont « de ces États comme en connaîtra beaucoup l'Italie du XIVe siècle, très instables et à forme toujours changeante, parce qu'ils offrent, pour traits essentiels de leur constitution, à la fois un esprit de particularisme encore très vif, — les cités qui les composent ne se sentant nullement compatriotes les unes des autres, — et un pouvoir central très fort sur chaque point tant qu'il est debout, mais toujours exposé à être balayé par quelque brusque révolution. Il est vrai qu'il se relève aussi vite. Le seigneur renversé conserve d'ordinaire, dans la ville même qui l'a chassé, un parti qui peut reprendre le dessus par quelque revirement aussi soudain, et son rappel triomphal s'ensuit aussitôt. Puis, le plus souvent, sa puissance ne consiste pas seulement dans ce que peuvent lui fournir les cités qu'il domine, elle réside surtout dans sa capacité, son prestige militaire, l'armée qui est sa propriété personnelle, la clientèle de légistes et d'administrateurs parmi lesquels il recrute ses fonctionnaires et qui est attachée à sa fortune. Tout cela constitue un ensemble de ressources qui est transportable, qu'une expulsion ne lui fait pas perdre et qui trouve partout son emploi. Même en exil, même devenu l'objet des pénalités savantes et des menaces terribles édictées par la réaction... il reste quelqu'un, il demeure redoutable; il faut une bien longue désaccoutumance pour qu'il cesse d'être un prétendant possible.

Quand la seigneurie fut devenue une institution

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à peu près générale, cela eut des conséquences curieuses. De même qu'on avait vu beaucoup de cités divisées en deux factions qui prétendaient être chacune la commune, et tour à tour maîtresses de la ville, s'en bannissaient réciproquement, on eut en bien des endroits deux dynasties parallèles, au seigneur en fonction s'opposant le seigneur en disponibilité et en exil, toujours aux aguets, toujours prêt à profiter de la chance. Cela est vrai même des petits seigneurs qui ne règnent que sur une ville. A bien plus forte raison pour les tyrans de grande envergure qui peuvent difficilement être chassés à la fois de toutes leurs positions, n'y a-t-il guère, tant qu'ils sont personnellement saufs, de défaite décisive et sans espoir.

... La seigneurie est donc un type de gouvernement qui forme la transition nécessaire entre le régime de la commune autonome et celui de la principauté; le seul qui soit approprié à un temps où les villes, comme des molécules, s'attirant et se repoussant l'une l'autre, semblent vouloir épuiser entre elles toutes les formes possibles du groupement, jusqu'au jour où des liens formés par le hasard s'étant trouvés resserrés par le temps et consacrés par des investitures pontificales ou impériales, on verra se constituer quelque chose qui ressemblera à des états, entre lesquels s'établira quelque chose qui ressemblera à un équilibre italien. Ce régime seigneurial naît un peu de tous les côtés à la fois dans les premières années de la seconde moitié du XIIIe siècle, et se propage avec une rapidité extrême à travers toute la Haute-Italie. [1] »

On comprend que ces seigneuries groupant des cités fussent plus difficilement absorbables que ces mêmes cités isolées; la papauté, quand elle voudrait constituer des principautés ecclésiastiques dans le nord de la Péninsule, trouverait donc des adversaires forts qui se cramponneraient de toute leur énergie à leur pouvoir naissant. En

1. JORDAN, *op. cit.*, pp. 69-70.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

définitive, la situation de l'Italie, à la fin du XIIIe siècle, la rendait éminemment rebelle à toute influence pontificale dans le but de l'apaiser et de la grouper en États vassaux du Saint-Siège. Elle était pour cela à la fois trop divisée et trop ramassée : trop divisée en partis implacables, trop ramassée dans les mains de tyrans avides. On comprend dès lors que Nicolas III ait échoué dans son grand projet italien.

L'autre partie de son plan était par contre plus réalisable. En plus de cette barrière des royaumes de Toscane et de Lombardie, la sécurité pontificale demandait une alliance et un équilibre de force entre Rodolphe et Charles; c'était précisément le troisième royaume, celui d'Arles qui, dans la pensée ingénieuse du pape, devait servir à les réaliser pleinement. Dans les instructions que Nicolas donne à son ambassadeur, l'évêque Paul de Tripoli, il esquisse un projet d'après lequel Rodolphe aiderait Charles à recueillir la succession de Provence. Les deux princes conclurent une alliance formelle, avec promesse de ne fournir aucun secours à leurs adversaires réciproques. Un mariage devait sceller l'entente : Charles Martel, petit-fils de Charles d'Anjou, épouserait Clémentia, fille de Rodolphe; la dot de celle-ci ne devait être rien autre chose que le royaume d'Arles. Les négociations furent longues parce que l'influence de Charles d'Anjou en Provence et dans la vallée du Rhône rencontrait de fortes oppositions, surtout celles de la veuve de saint Louis, Marguerite de Provence, frustrée de ce qu'elle considérait comme l'héritage paternel. Cependant l'accord finit par aboutir. Marguerite comptait sur l'aide des Anglais, qui se dérobèrent, tandis que Charles d'Anjou se vit soutenu à la cour de France par la jeune reine Marie de Brabant, et qu'il gagna à ses projets Philippe le Hardi. La politique de Nicolas III était en voie d'aboutissement quand il mourut subitement, le 22 août 1280. En 1281, Rodolphe envoyait sa fille Clementia en Italie pour épouser Charles Martel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE IV

Les projets de Domination universelle de Charles d'Anjou, servis par la Papauté.

I. Martin IV, ultra-angevin.

A la mort de Nicolas III, après six mois d'attente à Viterbe, le cardinal Simon de Brion fut élu pape et prit le nom de Martin IV. Avec lui, c'étaient les Français qui triomphaient. On racontait qu'ameutée par Charles d'Anjou, la populace de Viterbe avait fait emprisonner les cardinaux italiens et les avait empêchés de participer à l'élection.

Ultra-Angevin, Martin IV était disposé à laisser carte blanche à Charles; il adopta non plus une thèse politique italienne et pontificale, mais une thèse française. « L'établissement des Angevins en Sicile lui apparaît comme un mouvement tournant de la France contre l'Allemagne; tout dévoué à Charles d'Anjou, sa haine contre l'Allemagne, au dire, du moins, des Allemands, ne peut se contenir et s'épanche en boutades violentes. [1] » Il eût voulu, paraît-il, que « les Allemands fussent grenouilles, et lui cigogne pour pouvoir les manger ».

Ce parti-pris français devait rencontrer de vives oppositions dans la Péninsule. En effet, à la fin du XIIIe siècle, en présence des discordes sans fin où se débattaient les cités, un gibelinisme impérialiste renaissait. Dans cet imbroglio inouï, du sein de ce chaos sanglant surgissent des hommes non plus réalistes, mais idéalistes, des théoriciens politiques, qui rêvent de rétablir l'ordre par l'Em-

1. Jordan, *op. cit.*, p. 613.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pire. Chose étrange, pendant toutes les grandes luttes de la papauté et des Staufen, l'Empire n'avait été qu'un moyen : les gibelins italiens ne se souciaient guère alors du triomphe de César; qu'il fût le protecteur de tels ou tels intérêts municipaux, voilà ce qui leur importait. Maintenant, par contre, l'Empire disparu, on l'idéalisait, on voulait en faire une fin, une fin souverainement désirable, l'ordre dans la grandeur. Le mot « gibelinisme », qui n'avait été longtemps que l'étiquette changeante des partis municipaux, représente désormais pour certains un système et une conviction.

Frédéric II et Barberousse apparaissent dans le lointain avec l'auréole des surhommes, des héros, des demi-dieux; à une époque où déjà l'on s'achemine vers l'admiration effrénée du passé romain, vers la renaissance, on les évoque comme des génies puissants, aptes à refaire l'unité impériale, protecteurs des lettres et des beaux-arts. C'est le temps où surgissent en Allemagne de faux Frédérics. L'un d'eux, Dietrich Holzschuh, réussit encore plus que les autres; on le disait servi par trois nègres qui gardaient ses trésors. N'alla-t-il pas jusqu'à citer à son tribunal le Habsbourg usurpateur? Il fallut que celui-ci vînt l'assiéger dans Wetzlar, puis qu'il le fît griller vif pour prouver péremptoirement qu'il n'avait rien d'un impérial revenant. Pareils contes ne troublaient pas seulement les esprits en Allemagne; ils descendaient en Italie. L'Empire allait-il donc revivre?

Ce désir est plus qu'un rêve. Toute une littérature théologico-politique paraît. Le gibelinisme devient une théorie, la théorie impérialiste; le guelfisme est la théorie opposée, la théorie anti-impérialiste : nouveauté grande à coup sûr, quand on sait combien peu les idées ont eu de part dans les luttes précédentes. Dès lors, les gibelins deviennent enfin ceux qui veulent la prédominance du prince, le césarisme : souvent, à leurs yeux, le temporel revient tout entier à l'empereur; au pape rien que le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

spirituel. Un tel gibelinisme s'affirme donc anti-pontifical ; ses partisans s'allient à tous ceux qui battent en brèche le pouvoir temporel de la tiare, et qui exaltent l'idée de despotisme nationaliste : « mystiques désireux de spiritualiser l'Église » tel Ubertino de Casale, scholastiques frondeurs et pédants tels Occam et Marsiglio de Padoue, légistes implacables, imbus de la raison d'État.

Les théoriciens guelfes, par contre, tiennent pour le pape. Tellement s'opposent-ils aux gibelins qu'ils ne veulent même plus d'Empire : pourquoi donc ne pas le laisser vacant *in aeternum?* tout le monde s'en trouverait fort bien. Amis du pape, les guelfes le sont aussi de la France; la papauté et la Péninsule ont été sauvées des Allemands par les Angevins; il faut se rallier à ceux-ci. Les guelfes d'Italie ont en horreur les Teutons brutaux; tandis que les guerres de Barberousse n'évoquent pour les gibelins que des souvenirs de grandeur tragique, pour les guelfes elles signifient violences, meurtres, oppressions, abus de toutes sortes. Les gibelins, par contre, sont Allemands, ils veulent le Saint-Empire, mais le Saint-Empire ne peut être que germanique. Dante maudira « la mauvaise plante » française; souvent il regardera de l'autre côté des Alpes pour voir si l'empereur ne vient pas; à ses yeux comme à ceux de Martin IV, c'est la lutte de « l'aigle contre les fleurs de lis ».

Cet influx inusité de patriotisme impérialiste fortifiait le gibelinisme et le rendait plus combattif à l'égard d'un pape angevin. Aux motifs d'intérêt s'ajoutaient maintenant, pour certains du moins, une question de principes, un véritable idéal politique à réaliser. C'est une des raisons qui peuvent expliquer comment l'avènement de Martin IV fut accueilli dans toute la Romagne par un violent soulèvement gibelin. Le pape dut appeler à l'aide; conduits par Gui et Jean d'Eppe, des soudards français vinrent batailler contre les gens de Ravenne, de Forli, d'Imola. Les gibelins avaient à leur tête un condottiere

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fameux, Guy de Montefeltro, seigneur d'Urbino; malgré les secours envoyés par Philippe le Hardi, il vainquit complètement le Français Jean de Pas, comte de Romagne, et mena rude guerre contre les pontificaux, jusqu'au jour où la déroute des gens de Forli l'obligea à faire sa soumission à Martin IV, à lui remettre ses deux fils en otages et à s'exiler en Piémont.

Cette guerre de Romagne, explosion de gibelinisme local, n'empêchait pas la politique angevine de réussir. Tandis que Nicolas III n'avait favorisé les ambitions de Charles dans le royaume d'Arles que pour le détourner de la Péninsule, Martin IV, ultra-Angevin, lui laissa les mains libres partout : ainsi lui rend-il l'influence dans l'Italie centrale en le réintégrant dans la charge de sénateur de Rome; d'autre part, la question provençale est en bonne voie. Encore un peu, et avec la connivence du roi de France, Philippe le Hardi, et du pape Martin IV, l'ambitieux Charles va réaliser un royaume puissant qui ira bien de Lyon jusqu'à Salerne, englobant tous les pays de l'Alsace à la Méditerranée, des Alpes à la Sicile. La papauté et l'Italie étaient donc menacées de servitude, une servitude plus inquiétante que sous les Hohenstaufen, car elle s'établissait de connivence et de complicité avec la papauté elle-même, sans heurt, sans discussion. Frédéric II avait dit autrefois : « Un pape ne peut être gibelin », autrement dit impérialiste; et voilà pourtant, semblait-il, qu'un pontife devenait gibelin, gibelin du parti guelfe, c'est-à-dire partisan d'un césar guelfe.

2. Les Vêpres siciliennes et l'Échec de la Croisade aragonaise.

Soudain, un événement formidable vint ruiner les espérances françaises en frappant Charles d'Anjou au cœur même de ses États : les Vêpres siciliennes éclatèrent. Trois éléments concoururent à cette catastrophe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'élément sicilien d'abord. Il restait toujours un parti nationaliste, avide d'indépendance, et qui détestait tout pouvoir étranger quel qu'il fût. Révolte contre Henri VI, révolte contre Frédéric II, révolte contre Manfred, révolte déjà une première fois contre Charles d'Anjou : l'histoire de la Sicile au XIIIe siècle n'est qu'une suite de soulèvements et de répressions. Encore une fois on voulut se libérer; ce qui ne veut pas dire que le gouvernement angevin fût resté tyrannique et vexatoire comme aux premiers jours. C'était l'étranger, donc c'était l'ennemi : l'argument suffisait amplement aux révoltés.

Un élément aragonais entrait aussi en ligne : le roi d'Aragon, Pierre III, affichait des droits à la couronne de Sicile; de ce fait qu'il avait épousé Constance, fille et héritière de Manfred, il prétendait représenter encore les ambitions Hohenstaufen.

Enfin, les Grecs travaillaient aussi à fomenter l'insurrection. Continuant la politique d'union voulue par Grégoire X au concile de Lyon, Nicolas III avait interdit à Charles d'Anjou l'expédition de Constantinople. Mais, passionnément Angevin, Martin IV revint sur la politique de ses prédécesseurs; il affecta de ne pas croire à la conversion de Paléologue et alla jusqu'à l'excommunier comme hérétique. Menacé d'être attaqué par Charles d'Anjou, le basileus jugea utile de le prévenir en minant son influence dans ses propres États; il paraît certain qu'il fournit de l'or en vue de la révolte sicilienne. Au courant de ces menées, Martin IV y répondait par un traité secret avec Charles d'Anjou et les Vénitiens en vue d'une croisade contre Constantinople.

Mais le projet gréco-aragonais murit avant le projet angevin. Un exilé sicilien, ennemi implacable de la domination angevine, Jean de Procida, s'employa à rassembler les intrigues : le complot aboutit au massacre des Vêpres siciliennes (30 mars 1282). La Sicile perdue, les insurrections éclatant partout, la flotte aragonaise battant la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

flotte angevine, le débarquement de Pierre III et sa proclamation comme roi à Palerme, tout cela ruinait presque instantanément les grands projets de Charles. Le gibelinisme apparaissait soudain non plus par le nord de l'Italie, mais par la pointe sud; le beau-fils du dernier des Staufen menaçait le royaume de Sicile. A nouveau gibelins et guelfes allaient se rencontrer : gibelins d'Aragon et guelfes d'Anjou.

Sous l'influence des préjugés de parti, les historiens ont dépeint de façon très diverse l'attitude de Charles après le désastre des Vêpres siciliennes. Les uns, Bartolomeo de Neocastra et Nicolas Speciale par exemple, l'ont imaginé arpentant comme un furieux ses appartements, et criant qu'il allait se venger; Villani, au contraire, nous le montre abîmé dans la torpeur. En réalité, cet homme fort sut faire face au malheur; sa froide énergie resta à la hauteur d'une situation si angoissée.

Aussitôt prend-il des mesures pour étouffer la révolte. Au roi de France, il écrit une lettre pleine de calme où il lui demande d'envoyer à son secours Robert d'Artois avec 500 hommes. Sans tergiverser, lui-même passe en Sicile et vient mettre le siège devant Messine. Cependant, allait-il réduire par la force et la dévastation toute une moitié de son royaume? Assagi par l'expérience, il hésitait à recommencer cette campagne de représailles qui avait suivi l'insurrection conradinienne. Martin IV restait son allié très sûr; un mot de Charles, et sans hésiter le pontife angevin proclamerait la croisade, et de partout chevaliers et aventuriers accourraient venger les Français massacrés. Charles préféra, cette fois, les procédés d'indulgence, la pacification sans destruction, et il y employa l'aide de la papauté.

Martin IV avait député en Sicile le légat Gérard de Parme, évêque de Sabine, afin de traiter avec Messine qui, en s'insurgeant contre Charles, s'était aussi révoltée contre le Saint-Siège. Gérard arriva au moment où les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Messinois venaient de subir une première défaite à Milazzo; ils le reçurent comme l'ambassadeur authentique du pape, leur suzerain suprême, et voulurent lui remettre les clefs de la ville. Mais faisant la cause pontificale solidaire de l'angevine, Gérard réclama des habitants la soumission au prince : peine inutile, refus formel.

Charles cependant, — dont il semble bien que les années avaient modifié le tempérament, — s'obstine à employer des procédés humains; il renonce à prendre la place d'assaut, et essaie de la réduire par le blocus. « Il avait peut-être pitié de cette cité illustre dont il redoutait la ruine, note Saba Malaspina, et il ne voulait pas que tant de mains cruelles de son armée s'enrichîssent des dépouilles des citoyens, si la ville succombait par les armes ». Malheureusement, ces longueurs donnèrent le temps à Pedro d'Aragon, qui convoitait la Sicile, de débarquer dans l'île avec son armée d'Afrique; à Palerme il est proclamé roi; et le voilà qui somme aussitôt l'Angevin de repasser le détroit. Charles se rend compte de tout le tragique de la situation : autour de lui, dans son armée, épidémie meurtrière et débilitantes intrigues; derrière lui, de l'autre côté du Phare, dans ses États de terre ferme, à Naples notamment, menace d'insurrection,— Martin IV l'en avertit expressément; — enfin, entre deux, essayant de couper ses communications avec le continent, la flotte sicilienne qui déjà a remporté plusieurs succès. Pareilles considérations portèrent Charles, jadis si impétueux, à refuser le combat. Jouer sa couronne dans une bataille, il ne le voulait plus. Il retourne à Naples, et entame des négociations avec l'usurpateur.

Inutile de le dire, elles n'aboutirent point. Une guerre allait suivre, longue et décevante. Les forces angevines se trouvaient singulièrement amoindries. Les vaisseaux jadis préparés en vue de l'expédition d'Orient avaient été détruits par les Messinois; les flottes aragonaise et sicilienne tenant la mer rendaient impossible tout débarque-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment en Sicile. Bien plus, en vue de prendre l'offensive, Pedro d'Aragon s'abouchait avec les bannis et avec les chefs du parti gibelin d'Italie; il négociait avec Venise, Pise et Gênes, puissances maritimes dont l'influence pouvait être si importante, et il essayait de les détacher de la maison d'Anjou. Il s'efforçait enfin de fomenter la révolte dans les régions de terre ferme, notamment dans la Calabre et dans les Abruzzes : quelle heureuse chance si une nouvelle révolution ravissait à l'Angevin l'autre partie de son royaume !

En ces circonstances fut adoptée par les deux belligérants la solution non moins bizarre que chevaleresque d'un combat singulier qui se livrerait en champ clos dans la ville de Bordeaux. Mais Martin IV se prononça contre ce duel impie et exhorta le roi d'Angleterre à s'opposer à la rencontre des deux princes. On l'a dit : de la part du roi d'Aragon, il n'y aurait eu qu'une feinte dans le but de gagner du temps; en tous cas, l'incident ne desservit pas à ce point Charles d'Anjou puisqu'il lui permit, au cours d'un long voyage en France, de s'assurer du secours capétien.

Durant ce temps, Charles, prince de Salerne, détint la régence (12 janvier 1283-5 juin 1284). L'Aragonais avait débarqué en Calabre une armée d'almogavares, troupes d'irréguliers qui faisaient une terrible guerre de partisans. Cependant, en Sicile, la situation de l'usurpateur n'était déjà plus aussi favorable; les insulaires pouvaient s'apercevoir que si la dynastie était changée, le régime ne le semblait guère : mêmes contraintes et mêmes impôts; il y eut des insurrections et des répressions. Soutenus par le Saint-Siège, les Angevins préparaient la revanche du guelfisme. Sans compter, Martin IV prodigue l'or de la papauté pour une cause qu'il considère comme celle même de l'Église : le 13 février 1284, 10,000 onces d'or; presque à la même époque, 28,390 onces d'or 14 grains en florins; le 25 février, 50,000 onces d'or. Le pape avait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'ailleurs concédé aux Angevins les dîmes ecclésiastiques du royaume, et dans un synode de Melfi le légat Gérard de Parme accordait au prince de Salerne deux années du revenu des dîmes en vue de préparer l'expédition.

En dépit de tous ces sacrifices, la fortune s'acharnait contre les guelfes. Réorganisée, la flotte angevine pouvait tenir la mer; elle s'en allait ravitailler la place de Malte assiégée par les Siciliens quand le fameux amiral Roger de Lauria la surprit et la détruisit presque complètement (8 juillet 1283). Sans vaisseaux, impossible de penser à une expédition en Sicile; l'année 1283 était perdue. Au commencement de 1284, les Aragonais prévinrent l'attaque, en passant eux-mêmes à l'offensive et en débarquant dans la Calabre des bandes d'almogavares, si bien que le prince de Salerne dut, au mois de mai, convoquer les milices féodales pour refouler l'envahisseur.

Cependant, Charles d'Anjou annonçait son retour. Il avait armé une flotte et comptait bien tenter enfin l'expédition décisive; mais surtout, que le prince de Salerne n'entreprît rien jusqu'alors. Hélas ! ce conseil de prudence n'allait pas être écouté. Averti de l'arrivée prochaine de Charles d'Anjou, l'amiral Roger de Lauria vint provoquer l'adversaire jusque dans la baie même de Naples. A cette vue, les Napolitains demandent avec des cris que l'on chasse l'insolent; malgré le légat Gérard de Parme, le prince de Salerne se laisse tenter; il embarque et court à la rencontre de la flotte sicilienne. Le combat tourne complètement à son désavantage; ainsi que ses barons, le voici tombé entre les mains de l'ennemi (5 juin 1284).

Le 6 juin, Charles d'Anjou débarquait à Gaëte : un jour trop tard pour empêcher le coup de folie et le désastre de son fils. Au premier moment il s'emporta contre le prince de Salerne jusqu'à dire que sa perte n'équivalait même pas à celle d'un vaisseau. Mais bientôt l'amour paternel reprit le dessus; Charles se retira dans son château du Carnime près de Naples pour pleurer son fils. C'est de là

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'il écrivit, le 9 juin, à Martin IV une lettre admirable d'énergie et de confiance en Dieu. Le pape, d'ailleurs, resta fidèle à son infortune et lui envoya de nouveaux subsides. Le roi comptait bien entreprendre quand même l'expédition projetée; mais les approvisionnements lui manquèrent, et d'ailleurs on menaçait de mettre à mort son fils prisonnier s'il tentait le débarquement.

Cependant, depuis longtemps déjà Charles songeait à susciter une diversion en décidant le Capétien à une croisade contre Pierre III; c'est à quoi servit surtout son voyage de France; dans le même but, Martin IV avait député auprès de Philippe le Hardi, le cardinal Jean Cholet. Un conseil tenu à Paris, en février 1284, accepta l'offre de l'expédition aragonaise : le trône de Pierre III reviendrait à Charles de Valois, fils puîné de Philippe le Hardi. De même qu'autrefois celle de Sicile, la campagne d'Aragon fut regardée comme une véritable croisade; demandée par le pape, ne paraissait-elle pas la condition nécessaire du rétablissement de Charles d'Anjou dans cette Sicile d'où devait toujours partir l'autre croisade, la grande croisade d'Orient? La cause semblait donc à la fois nationale et chrétienne, française et pontificale. « Pour l'honneur de Dieu et de Sainte Mère l'Église, déclara Philippe le Hardi, nous nous chargerons de cette affaire aux conditions réglées; nous acceptons. »

Cependant rien ne réussit. La croisade aragonaise se heurta à toutes les difficultés d'une guerre d'Espagne : rigueur du climat, épidémies, embuscades et guerillas. La flotte française assurant le ravitaillement fut battue par Roger de Lauria à hauteur des îlots « Las Formiguas », près de Palamos, et le corps expéditionnaire qui s'était emparé de Girone, dut rétrograder au prix de lourds sacrifices. La croisade était manquée : on avait voulu frapper les Aragonais au cœur de leur pays pour les forcer à lâcher pied en Sicile; ils se maintenaient. Par là, les ambitions angevines dans la Péninsule continuaient à se voir déçues

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et comme surveillées : d'un côté du Phare c'était Aragon, de l'autre c'était Anjou.

Charles d'Anjou était mort, le 7 janvier 1285, sans avoir recouvré son royaume. En l'absence du prince de Salerne, il recommandait son héritage au pape Martin IV ; lui seul, croyait-il, était capable de le sauver de la ruine. En effet, durant cette crise, Martin IV avait, de toutes manières, secondé le chef du guelfisme. Dès le début il avait frappé de censures ecclésiastiques ses adversaires : excommunication de don Pedro, promulgation de la croisade contre lui, interdit jeté sur la Sicile, toutes les armes spirituelles y furent employées. D'autre part, — intervention plus précieuse encore, — le pape ne cessa d'avancer de l'argent à Charles, ordonnant d'ailleurs la levée de dîmes pour l'expédition de Sicile.

Ces services directs demeurèrent stériles ; toute tentative pour récupérer la Sicile échoua. Pourtant, l'aide pontificale eut de grands résultats, bien que négatifs : elle permit à la maison d'Anjou de conserver au moins le royaume de Naples, menacé lui aussi d'une révolution. Après les Vêpres siciliennes, Charles Ier avait aussitôt compris que, s'il voulait garder l'autre partie de ses États, où déjà grondait la révolte, il lui fallait accomplir des réformes. Dès le mois de juin 1382, le roi publiait une ordonnance considérable qui édictait d'importantes réformes administratives et financières, et qui visait à réprimer les excès des officiers de la couronne. Une nouvelle ordonnance du 30 mars 1283, connue sous le nom de Capitoli de la plaine de Saint-Martin, accordait de larges concessions et privilèges aux vassaux de Charles en vue de les retenir dans la fidélité.

Ces réformes allaient être parachevées après sa mort grâce à Martin IV. Charles avait confié la régence du royaume à son neveu Robert d'Artois ; mais le pape, à qui revenait la haute direction du royaume, lui adjoignit le cardinal Gérard de Parme, tous deux portant le titre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de « baile établi par la Sainte Église romaine ». Ils firent bonne besogne, et appliquèrent les édits réformateurs promulgués par Charles. D'autre part, la papauté matait les révoltes gibelines qui grondaient toujours dans l'Italie du Sud, surtout dans les Abruzzes.

Le successeur de Martin IV, Honorius IV, continua sa politique. Ne s'imposait-elle pas absolument? Jadis, le devoir de la papauté consistait à refréner les ambitions de la maison d'Anjou; maintenant, par contre, n'était-il pas absolument nécessaire de la soutenir sous peine de compromettre tout le parti guelfe en Italie? Aux Siciliens, qui lui envoyaient un ambassadeur pour traiter de la paix, Honorius IV ordonna de rentrer dans l'obéissance; contre Pedro d'Aragon, il renouvela les allocations de dîmes; surtout il acheva l'œuvre de pacification et de réforme dans le royaume de Naples. Par une bulle importante datée du 17 septembre 1285, et intitulée *Constitutio super ordinatione regni Sicilii*, il rétablissait l'Italie du Sud dans les conditions idéales où elle se trouvait à l'époque du roi normand Guillaume le Bon.

Grâce à cette intervention pontificale, grâce à la sagesse administrative du légat Gérard de Parme, le pays, satisfait, rentra dans l'ordre. Œuvre toute négative sans doute, — une nouvelle tentative faite contre la Sicile en 1387 avait échoué, — œuvre capitale cependant qui, en conservant le royaume de Naples à la maison d'Anjou, conserva au guelfisme un chef militaire et un centre d'action au moment où la papauté allait déserter l'Italie : nous verrons quels services rendra Robert de Naples durant l'exil d'Avignon. Au début de son pontificat, Martin IV, ultra-Angevin, devait être blâmé; mais après les Vêpres siciliennes, sa fidélité à la maison d'Anjou sauva l'Italie et la papauté d'un gibelinisme aragonais, d'une anarchie encore plus grande.

Pourtant, c'est avec mesure qu'il fallait protéger les Angevins toujours ambitieux. Romain de la puissante

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

famille des Savelli et petit-neveu d'Honorius III, Honorius IV avait d'instinct le sens diplomatique et le souci de la liberté de Rome et de l'État pontifical. Il revint à la grande politique de Grégoire X et de Nicolas III, celle qui consistait à contrebalancer le Français par le Habsbourg en sorte qu'aucun d'eux ne fût inquiétant ni dominateur. Ainsi voit-on le pape négocier le voyage de Rodolphe en Italie et son couronnement comme roi des Romains. Honorius n'eut pas le temps de réaliser ce projet. Il fut repris par son successeur Nicolas IV, un franciscain originaire d'Ascoli (1285-1287). Mais il semble bien que celui-ci se laissa peu à peu entraîner dans l'orbite de l'influence angevine : ne le verra-t-on pas bientôt patroner pour le royaume de Hongrie la candidature de Charles Martel, prince de Naples, petit-fils de Charles d'Anjou et fils aîné de Charles II le Boiteux, et cela en compétition avec le propre fils de Rodolphe, Albert d'Autriche?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LIVRE IV

LA QUESTION ITALIENNE A L'ÉPOQUE DE PHILIPPE LE BEL

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE I

La Politique italienne de Boniface VIII : Triomphe de Philippe le Bel.

Jusque dans le Sacré Collège, le tiraillement apparaissait grand entre les deux politiques, entre les Colonna du parti français et les Orsini du parti angevin : rivalités de familles et mésentente quant à la politique générale, les motifs de haine se superposaient et s'aggravaient. A la mort de Nicolas IV, l'interrègne dura deux ans, un des plus longs qu'aient connus les annales pontificales. Le conclave réuni à Pérouse menaçait de s'éterniser quand le roi Charles II le Boiteux réussit à faire accepter la candidature excentrique de Pierre de Morone, un ermite qu'on alla quérir dans sa cellule. Malgré ses protestations d'humilité, on le força d'accepter ; il prit le nom de Célestin V.

Le nouveau pontife était incontestablement un saint, mais peu apte aux habiletés et aux imbroglios de la politique italienne : *Ad regimen universalis ecclesiae inexpertus*, dit sans ambages Clément V dans la bulle même de canonisation. Célestin se laissa circonvenir par Charles le Boiteux, qui l'emmena à Naples. Malgré les protestations cardinalices, l'influence angevine fut maîtresse. Charles préparait l'avenir en faisant remettre en vigueur la constitution de Grégoire X sur les élections pontificales, et en faisant élire toute une série de cardinaux qui lui étaient dévoués ; il obtenait même pour l'un de ses fils, âgé seulement de vingt et un ans, l'archevêché de Lyon.

Heureusement, Célestin V se rendait compte de sa propre incapacité à gouverner l'Église ; il pensa à se retirer ; les cardinaux l'encouragèrent fort dans ce projet. On

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

établit que canoniquement il était permis à un pape de se désister. Célestin V abdiqua librement et volontairement devant le Sacré Collège, le 13 décembre 1294. Tel fut « le grand refus de Célestin V, *il gran rifiuto* ». Pierre de Morone fit bien, et Pétrarque a raison qui lui a décerné des éloges pour son abnégation. Si Dante, par contre, l'a accusé de lâcheté et l'a mis tout simplement en enfer, c'est que, par son abdication, il laissa la place libre à l'ennemi mortel, Boniface VIII :

« ... e vidi l'ombra di colui
Che fece per vitalte il gran rifiuto. »

Réuni à Naples, le conclave nomma, dans les dix jours, le cardinal Benoît Gaëtani, qui prit le nom de Boniface VIII. Originaire d'Anagni et neveu, par sa mère, d'Alexandre IV, il se rattachait à la maison des Conti. Sans doute notre étude ne comporte pas un conspectus d'ensemble sur ce pontificat fameux; pourtant il importe que nous dégagions les principes de sa politique italienne et l'influence de cette politique sur les grands événements des premières années du XIVe siècle.

I. Lutte contre l'Usurpateur aragonais.

La question sicilienne demeurait pendante. L'usurpateur aragonais était mort à la fleur de l'âge, le 19 juin 1291; il laissait deux frères : Jacques, qui prit la couronne d'Aragon, et Frédéric, qui administrait alors la Sicile conquise. Qu'allait faire le Saint-Siège? Autant il paraissait utile que deux forces politiques se balançassent dans la Péninsule, l'une au nord et l'autre au midi, sans d'ailleurs se rejoindre ni se heurter; autant il était dommageable que deux forces se trouvassent en présence dans l'Italie du Sud, parce que, voisines et rivales, elles demeureraient toujours en conflit violent et menaceraient la tranquillité générale, chacune ralliant à elle l'un des partis,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

guelfe ou gibelin. D'ailleurs, — à tort ou à raison, — la pointe de l'Italie passait toujours pour être la base naturelle d'une croisade d'Orient qui serait entreprise sous les auspices de la maison de France.

Il fallait donc que l'Aragonais lâchât pied en Sicile. Mais comment l'y contraindre? Après l'échec de la croisade d'Aragon, tout espoir de frapper l'intrus en Espagne dut être abandonné; d'ailleurs, le nouveau roi de France, Philippe le Bel, était allié par sa mère à la maison d'Aragon; on l'avait même surnommé l'Aragonais; s'il feignit de vouloir continuer la croisade, ce fut uniquement pour extorquer pendant dix ans des décimes au clergé français.

Restait à essayer des pourparlers. Jacques, le nouveau roi, s'y prêtait assez bien, parce que ses sujets espagnols trouvaient fort lourd le poids des censures pontificales et celui de la guerre. Volontiers il eût abandonné cette lointaine Sicile en échange d'une pleine sécurité dans ses États ibériques. Aussi envoya-t-il des ambassadeurs à Anagni, auprès de Boniface. On aboutit à une entente : l'Aragonais restituerait la Sicile à l'Angevin. Pour sceller l'alliance et la restitution, un double mariage serait conclu entre les maisons rivales : Charles donnerait sa fille Blanche à Jacques d'Aragon, et celui-ci sa fille Yolande à Robert, fils de Charles. Quant à Charles de Valois, le prétendant déçu à la couronne d'Aragon, on lui fit épouser une autre fille de Charles, Marguerite, qui apportait en dot l'Anjou et le Maine, plus appréciables à coup sûr que des châteaux en Espagne. Ainsi, semblait-il, ces affreuses Vêpres siciliennes et cette terrible croisade d'Aragon allaient avoir leur épilogue en trois joyeux hymens qui laisseraient à chacun son bien : l'Aragon à Jacques, la Sicile à Charles.

Cependant, en tout cela, n'avait-on pas compté sans les plus intéressés, c'est-à-dire les Siciliens et Frédéric, frère de Jacques, qui les administrait. Dans une entrevue avec Boniface VIII, le jeune Frédéric consentit à céder son gou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vernement de Sicile en vue d'un mariage avec la fille de Baudouin, le basileus détrôné de Constantinople, ce qui lui procurait des droits éventuels sur l'empire grec. Le projet ne manquait pas d'habileté. A Constantinople, Andronic II, fils et successeur de Michel VIII Paléologue, avait dénoncé l'union et venait de retourner au schisme avec son peuple; faire restituer la Sicile à la maison d'Anjou, c'était rendre possible contre lui la croisade; marier Frédéric à l'héritière catholique de Constantinople, c'était par avance assurer les résultats de cette croisade; la politique italienne du pape s'accordait avec sa politique orientale.

Cependant, rentré dans son île, Frédéric eut vite compris qu'une terre acquise vaut mieux qu'un royaume lointain et problématique. D'ailleurs à aucun prix, les Siciliens ne voulaient entendre parler du retour des maudits Français; ils ne pouvaient croire que Jacques d'Aragon les eût vendus aux Angevins; les ambassadeurs qu'ils envoyèrent en Espagne pour s'en assurer revinrent vêtus de longs habits, les antennes et les voiles de leurs navires teintes en noir, en signe de deuil. Le mouvement populaire porta au trône de Sicile Frédéric.

Ainsi échouait toute la diplomatie de Boniface VIII. La pointe de l'Italie restait cause de trouble : en effet, d'une part la maison d'Anjou ne pouvait ni ne voulait accepter l'usurpation ainsi que le voisinage menaçant de l'Aragonais; d'autre part, comme s'il tenait encore, par sa mère, fille de Manfred, du sang des Staufen, Frédéric intriguait partout. Ne le verra-t-on pas chercher à soulever le royaume de Naples et s'unir aux gibelins de Toscane et de Lombardie? Voici que le guelfisme se range autour de la maison d'Anjou, le gibelinisme autour de la maison d'Aragon : pour l'Italie entière, nouveau prétexte à s'agiter. Comme aux jours où on avait vu Manfred ou Conradin s'opposer à Charles d'Anjou, les partis ayant trouvé des chefs se groupaient et s'opposaient.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2. Conflit avec les Colonna.

Non moins grandes furent les difficultés que rencontra Boniface VIII dans ses propres États. Au point de vue strictement romain, les résultats de la politique ultra-angevine de Martin IV avaient été désastreux. Lui que les Quirites avaient appelé au gouvernement de la ville sans restriction ni condition, n'avait-il pas eu la malencontreuse idée de restaurer la sénatorerie de Charles, sous le titre trompeur de vicaire du pape, sénateur perpétuel? On devine facilement que ce vicaire s'imposa en maître. Mais, à peine connu le désastre des Vêpres siciliennes, la révolte éclata menée par les Orsini avides de venger la mémoire de Nicolas III; par les gibelins aussi, dont les succès de Pierre III, ce gendre de Manfred, réveillaient les aspirations. En janvier 1284, une révolution éclatait : le vicaire de Charles d'Anjou fut arrêté, et on nomma capitaine du peuple et défenseur de la république un parent des Orsini, Giovanni Cencio. Force fut à Martin IV de pactiser avec la révolution : il dut concéder à la ville un vicaire au temporel, dont la fonction garantissait Rome contre le retour d'une sénatorerie française; il dut reconnaître la capitainerie du peuple ainsi que les capitaines de métier, représentant l'élément démocratique dans la commune; enfin se vit-il contraint d'abandonner les droits seigneuriaux récemment reconnus à la papauté.

Cependant Honorius IV recouvra le sénatoriat à vie et en confia la charge à son frère Pandolfo. Autoritaire jusqu'à la violence, Boniface VIII devait achever de regagner le terrain perdu par Martin IV. Non seulement Rome, mais Terracine, Velletri, Toscanella, Corneto et jusqu'à Pise lui confièrent le gouvernement de la cité; on le sentait bien, un tel homme serait un protecteur efficace. Partout, il imposa ses neveux et ses créatures. A Rome rien n'échappait à son contrôle : aucune nomination qui ne fût réglée par lui, aucun procès en cour capitoline

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'il ne s'adjugeât le droit de reviser et de casser, aucun sénateur qui pût être sûr du lendemain, et qu'il ne se permît de révoquer à la moindre incartade. Dans Rome étonnée, il apparut comme un César ecclésiastique.

Mais son gouvernement autoritaire se heurta à une opposition effrénée, celle des Colonna. De part et d'autre, on y mit tant de passion que la lutte prit bientôt l'allure d'une vendetta pure et simple, telle qu'en avaient vues maintes autres cités de l'Italie centrale.

Famille romaine extrêmement riche, les Colonna étaient alliés aux Conti de la Campanie, aux Annibaldi de la Maritime. Comptant deux cardinaux dans le Sacré Collège, Jacques et Pierre, l'oncle et le neveu, ils étaient chefs de groupe en face des Orsini, leurs rivaux; aussi avait-on vu les deux puissances se disputer le choix du pontife durant ce long interrègne, qui aboutit à l'élection de Célestin V. Cependant, en 1294, Orsini et Colonna s'étaient ralliés sur le nom de Boniface VIII : sans doute, ni les uns ni les autres ne seraient cardinaux neveux; ils espéraient pourtant se voir traités comme tels. Grande fut leur déception. Boniface vit aussitôt qu'avec leurs places fortes et leurs clients nombreux, les Colonna devenaient une puissance inquiétante; comme le cardinal Jacques avait encore augmenté frauduleusement leur puissance en accaparant toute la succession Colonna à la mort d'un de ses frères, le pape crut devoir protester, non seulement en stricte justice, mais aussi par souci de l'équilibre des États romains.

Le cardinal Jacques n'était point d'humeur à obéir à une sommation pontificale : il répondit à Boniface VIII du tac au tac, l'accusant de thésauriser en faveur des gens de sa famille et de ceux d'Anagni. Le 29 avril 1297, Pierre Gaëtani, parent du pape, achetait 17,000 florins une partie des domaines des Annibaldi dans la Maritime au détriment des Colonna, qui avaient des vues sur ces terres. Comme on amenait le trésor pontifical d'Anagni à Rome

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour régler l'achat, Étienne Colonna, frère du cardinal Pierre, s'en empara par surprise et l'emporta dans son château de Palestrina.

Les Colonna ne s'en tenaient pas d'ailleurs à de hardis coups de main ; ils tramaient contre le pape des intrigues nombreuses, et groupaient autour d'eux tous les mécontents. En politique, ils rallièrent les partisans des Aragonais et s'abouchèrent avec Frédéric ; en religion, ils firent cause commune avec les fraticelles, ces héritiers des franciscains spirituels qui, sous prétexte de faire revivre la pure doctrine de saint François, voulaient ramener l'Église à la pauvreté apostolique absolue, y compris la suppression de l'État pontifical. Utopistes dangereux, puissants sur les foules par leur éloquence et par leur ascétisme intempérant, ils avaient eu beau jeu pour un temps sous le règne de Célestin V. Boniface VIII leur fit rude guerre. Aussi, de concert avec les Colonna, proclamèrent-ils que l'abdication de Célestin V n'avait pas été volontaire, mais bien plutôt arrachée de force par l'ambitieux Gaëtani.

Cités à comparaître, les cardinaux Colonna répondirent par un pamphlet rédigé au château de Longhezza, de concert avec plusieurs spirituels, notamment Jacopone de Todi, l'immortel auteur du *Stabat mater :* l'abdication de Célestin, ils la déclaraient nulle, l'élection de Boniface, ils l'affirmaient invalide, et ils osaient bien en appeler à un concile général (10 mai). Ils firent afficher le libelle aux portes de plusieurs églises de Rome, et ne craignirent pas de le déposer sur l'autel même de Saint-Pierre. « Benoît Gaëtani, disaient-ils, qui se prétend pontife romain, s'est écrié l'autre jour : « A la fin, je veux savoir si je suis le pape oui ou non ! » Sur ce point nous sommes en mesure de lui répondre : non, vous n'êtes pas le pape légitime et nous prions le Sacré Collège d'apporter conseil et remède à cette irrégularité. »

Si les Colonna se montraient à ce point insolents, c'est que sous main ils se sentaient soutenus par le gouverne-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment de Philippe le Bel, industrieux à susciter des embarras italiens à Boniface VIII. Mais celui-ci était l'énergie incarnée; sur lui, les menaces glissaient comme un javelot sur une cuirasse d'acier. Il publia la bulle *In excelso trono* qui, faisant le procès des Colonna, les destituait du cardinalat, et privait leurs descendants de toute charge ecclésiastique jusqu'à la quatrième génération. Dans une deuxième bulle, *Lapis abcissus*, Boniface faisait remarquer que ces fauteurs de schisme s'y prenaient bien tard pour protester, et qu'ils l'avaient d'abord servi comme pape durant près de trois ans, assistant à sa Messe, siégeant dans ses consistoires, et contresignant ses actes. Une troisième bulle, du 21 juillet, renouvela la condamnation. Le pape était terrible : confiscation de tous biens, déclaration d'infamie, menace d'interdit pour toute ville qui recevrait les deux cardinaux.

A la réflexion, rien pourtant dans ce châtiment qui fût exagéré. N'était-il pas urgent de frapper fort? Combien grande apparaissait la menace. En un temps où la Sicile aragonaise et la France de Philippe le Bel se trouvaient en conflit avec le Saint-Siège, ces Colonna soulevaient la question de validité pontificale. Si Boniface les eût moins malmenés, qui sait si le grand schisme n'eût pas dès lors éclaté : car l'abdication de Célestin V prêtait évidemment à arguties et les bonnes volontés ne manquaient pas pour embrouiller la question. Ainsi cette révolte de nobles Romains pouvait-elle prendre des proportions considérables : le roi de France, l'Aragonais de Sicile comptaient sur l'occasion pour triompher du pape; ce petit coin de la question romaine acquérait soudain un intérêt quasi européen.

On le vit bien aux intrigues ourdies. Les Colonna essayèrent d'élargir le scandale. Ils en appelèrent au corps doctrinal le plus fameux du monde, l'Université de Paris. Celle-ci s'empressa de se prononcer contre Boniface qui, jadis, dans ses fonctions de légat, avait dû

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

prendre parti pour les frères mendiants. Mais n'importait-il pas surtout de faire intervenir le puissant roi de France? Par son ambassadeur, Pierre Flotte, qui se rendit en Italie, Philippe le Bel fit savoir qu'il était prêt, lui aussi, à entrer en guerre avec Boniface. Simple ruse de vieux diplomate : la nouvelle s'ébruitant parvenait jusqu'aux oreilles du pape; par un tel procédé de chantage, le roi obtint de Boniface diverses concessions importantes; celles-ci extorquées, il abandonna d'ailleurs les Colonna. « Pierre Flotte, dit amèrement le cardinal Pierre, fit savoir aux Colonna qu'avant son départ, leur affaire serait honorablement réglée. Or, voici comment elle le fut. Dans l'église des frères mineurs d'Orvieto, il y eut des paroles de réconciliation entre le roi et Boniface; puis, on proclama que les cardinaux Colonna, les autres Colonna et leurs partisans étaient des hérétiques et des traîtres. »

Dès lors, Boniface de mener la campagne contre les Colonna avec une extrême énergie (fin 1297). Contre eux, il fit publier la croisade, et les traitant comme des Turcs, il promit à ceux qui y prendraient part les mêmes indulgences qu'aux croisés de Palestine. Nombreux lui vinrent les secours : les Orsini lui étaient acquis; Florence, Orvieto, d'autres villes encore, lui envoyèrent des contingents; rapidement une forte armée se trouva organisée. L'une après l'autre capitulèrent les forteresses des Colonna; après un rude siège, Palestrina, leur plus puissante place, se rendit; eux-mêmes tombèrent aux mains du pape.

Boniface ne les traita pas si rudement. Il se contenta de s'assurer de leur dangereuse personne en les enfermant à Tivoli. Mais Palestrina, en guise d'exemple, fut rasée; sur ses ruines « on fit passer la charrue et semer le sel comme jadis les Romains avaient fait pour Carthage ». Le mineur Jacopone de Todi, qui avait pris parti avec tant d'âpreté contre le pape, fut lui aussi interné.

Boniface sortait vainqueur de la lutte; il écartait le péril du schisme. Mais une telle victoire lui avait coûté

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cher : on peut dire que dans son premier grand conflit avec Philippe le Bel, la cause profonde qui obligea Boniface à céder, ce furent les paralysantes difficultés italiennes. D'autre part, les Colonna eurent soif de la vengeance : ils l'assouviront grandement à Anagni. Mais, non contents d'avoir souffleté le pape, ils voudront se venger sur ses protégés, enrichis de leurs dépouilles : de là, entre Orsini et Colonna, des dissensions qui se prolongeront bien avant dans le cours du XIVe siècle ; elles deviendront l'une des causes profondes de l'anarchie du Patrimoine, et donc de l'exil prolongé des papes. Au début du XIVe siècle, à Rome on se déclare ou partisan du Saint-Siège, ou partisan des Colonna *(Columpnensis)* : tant il est vrai que leurs passions anti-bonifaciennes absorbent et dirigent le gibelinisme local.

D'ailleurs, si les Colonna étaient vaincus, les Aragonais de Sicile restaient inexpugnables. Boniface les poursuivit avec une inébranlable ténacité ; on le vit épuiser contre eux toutes les combinaisons diplomatiques. Revirement curieux : autrefois Charles Ier d'Anjou avait noué des intrigues pour agrandir son pouvoir malgré les papes, maintenant, sous Charles II, prince apathique, c'était Boniface VIII qui prenait seul en main, ou à peu près, les intérêts de la maison d'Anjou en vue de la reconquête de la Sicile.

Puisque Frédéric ne voulait pas abdiquer, Boniface VIII eut l'idée de le faire chasser par son propre frère Jacques qui s'était engagé, nous l'avons dit, à renoncer aux prétentions aragonaises sur l'île. Combinaison à coup sûr peu heureuse : n'était-il pas odieux de faire lutter le frère contre le frère? D'ailleurs, attiré par les avantages d'une alliance pontificale qui lui valut des ressources pécuniaires et la promesse de la Sardaigne et de la Corse, Jacques consentit sans doute à entreprendre l'expédition fratricide ; mais il ne s'employa que mollement à procurer la victoire angevine. Avec l'aide du fameux amiral Roger

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Lauria, transfuge du parti sicilien, il put bien remporter sur son frère une victoire navale extraordinaire au cap Orlando (mars 1299) : dix-huit galères furent capturées, dix mille Siciliens engloutis sous les eaux. Mais, par une demi-trahison, Jacques ne poussa pas plus loin le succès; abandonnant la lutte, il s'en retourna alors en Catalogne. Lui parti, le fils de Charles II d'Anjou, le téméraire Philippe, voulut achever la victoire; il fut vaincu et fait prisonnier dans les plaines de Falconaria, entre Marsala et Trapani, et rendit ainsi illusoires les résultats du cap Orlando (nov. 1299).

Il faut le reconnaître, dans ces circonstances Boniface VIII avait eu tout contre lui : la mauvaise foi de l'Aragonais, la fermeté des Siciliens, la faiblesse de l'Angevin. Maintenant, après Falconaria, ce pauvre Charles II voulait abandonner la lutte. Tremblant que l'impérieux pontife en sût quelque chose, il négociait en grand secret avec l'usurpateur de la Sicile; d'un revers de plume, Boniface repoussa ces pourparlers et décréta la guerre à outrance. Comme Gênes, la gibeline, soutenait Frédéric en Sicile, il renouvela contre cette cité marchande les procédés d'Urbain IV contre les villes toscanes : excommunication et interdit. Effrayée pour son commerce, Gênes céda et s'allia au pape.

Fertile en ressources, Boniface VIII trouvait un nouvel adversaire à opposer aux Siciliens : Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, celui-là même en faveur de qui on avait jadis disposé de l'Aragon. Jouer en Italie un rôle analogue à celui de Charles d'Anjou contre Manfred, voilà ce qu'attendait de lui Boniface. Mais l'homme, cette fois, était médiocre; de ressemblance avec l'Angevin il n'en avait d'autre que d'être, lui aussi, ambitieux, magnifique et besogneux. Comme mission on lui confiait non seulement d'expulser Frédéric de Sicile, mais aussi de rétablir l'ordre en Italie et particulièrement en Toscane : c'était beaucoup trop pour son inexpérience.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

3. Les Factions toscanes : l'Expédition de Charles de Valois.

Nous avons vu de quelles sollicitudes Rome avait entouré Florence. Urbain IV en avait fait d'abord un fief du guelfisme. Plus tard, Grégoire X et Nicolas III s'étaient efforcés d'y dissoudre les partis, entreprise généreuse mais irréalisable. Florence demeura une ville enfiévrée par les compétitions et les révolutions : compétitions avec les cités gibelines ses voisines, notamment Arezzo, révolutions causées par les luttes intérieures entre nobles et artisans.

En 1289, les gibelins ayant triomphé dans Arezzo, Florence leur fit la guerre et les battit au fameux combat de Campaldini. Malgré ces succès extérieurs, malgré la richesse inouïe de cette cité commerçante, les dissensions y subsistaient multiples : il eût fallu un tribun à poigne de fer pour contenir l'esprit de parti, mais quand il se présentait, faisant régner partout la justice, on ne pouvait le supporter : ainsi en fut-il de Giano della Bella qui, chassé, mourut en exil. Après le départ de Giano , les troubles redoublèrent (1292); une opposition sans cesse plus farouche existait entre nobles et gens de métiers. Se sentant les plus faibles, ceux-là s'étaient retranchés dans leurs forteresses extra-urbaines; ils n'hésitèrent pas à demander le secours d'un seigneur bourguignon, Jean d'Arlay. qui accourut avec 500 cavaliers. Aussitôt aspira-t-il à devenir non seulement podestat de Florence, mais vicaire impérial pour toute la Toscane. Cependant le gouvernement de cet étranger parut vite insupportable aux libertaires florentins; ils refusèrent de reconnaître d'Arlay et de payer ses soldats. Furieux, le capitaine se retira à Arezzo, l'excitant contre Florence. C'est alors que Boniface VIII intervint et engagea les Florentins à payer au Bourguignon vingt mille florins pour se libérer de lui.

Florence offre alors le spectacle achevé des querelles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

italiennes parvenues à leur période la plus individualiste et la plus égoïste, sombres vendettas de familles rivales. La lutte s'engagea entre les Donati et les Cerchi; elle se compliqua par l'importation de rivalités étrangères. A Pistoie s'opposaient les Bianchi (Blancs) et les Neri (Noirs), deux branches d'une même famille guelfe, les Cancellieri. Dans la fureur de la lutte, assailli par un blanc, un noir lui coupa la main; par représailles, les blancs lui abattirent également le poing sur la mangeoire même des chevaux; il s'ensuivit une guerre à mort. Tête de la confédération guelfe, et craignant que dans la fureur de la lutte l'un des partis ne se rapprochât des gibelins, Florence avait imposé sa médiation à Pistoie, et pour apaiser le conflit, elle eut l'imprudence d'emmener en exil dans ses propres murs les chefs des noirs et des blancs : c'était introduire chez elle de nouveaux germes de discorde. De fait, les noirs rallièrent à eux les Donati, et les blancs les Cerchi, en sorte que les haines des deux familles redoublèrent. Dès lors le péril que Florence avait craint pour Pistoie la menaçait elle-même : car dans la fureur de la bataille, les blancs se rapprochaient des gibelins. La ville n'allait-elle pas tomber en leur pouvoir et l'influence gibeline s'étendre ainsi à toute la Toscane? Péril immense qui de beaucoup débordait les limites des haines privées.

Aussi, en 1300 voit-on Boniface VIII envoyer comme légat le mineur Mathieu d'Aquasparta afin de rétablir l'ordre. Il n'y parvient pas; jeter l'interdit sur la ville, c'est tout ce qu'il peut faire. La Toscane entière entre en ébullition; la Romagne, où le gibelinisme demeure toujours puissant, se remue; en plus, il fallait craindre toujours les Colonna dispersés. On vit des blancs et des noirs dans toute l'Italie centrale : les haines diverses prenaient, pour s'opposer, l'une des deux étiquettes.

C'est alors que, désespérant de pouvoir réconcilier entre eux les Florentins, Boniface VIII appela Charles de Valois; les noirs le réclamaient aussi à grands cris, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

c'est en vain que, maîtres du pouvoir, les blancs députèrent à Rome une ambassade où figurait Dante, en vue d'empêcher cette intervention étrangère.

Nous avons déjà rencontré ce cadet de la maison de France, fastueux, besogneux, toujours en quête d'un royaume. Après diverses mésaventures, il avait enfin trouvé une héritière et un héritage. A vrai dire, celui-ci était à recouvrer. En épousant, en effet, Catherine, fille de Philippe de Courtenay, empereur titulaire de Byzance, Charles de Valois s'engageait à récupérer l'empire latin usurpé par les Paléologues. Le pape Boniface VIII et l'oncle de Catherine, Charles II d'Anjou, favorisèrent l'union et le projet, à condition qu'avant d'aller en Orient conquérir Constantinople, le Valois viendrait d'abord rétablir l'ordre en Toscane, puis expulser de la Sicile l'Aragonais. Cela, d'ailleurs, n'était-ce pas déjà une croisade? On sait en effet que la pointe méridionale de l'Italie était réputée base d'opération très avantageuse pour toute expédition contre les Sarrasins.

Appelés par le pape et par les noirs, les Français entrèrent triomphalement dans Florence. Certes, qui eût pu voir clair dans un tel imbroglio? Charles de Valois moins que personne; comme remarque Dino Compagni, « il ne connaissait pas la malice des Florentins ». Au lieu de se poser en réconciliateur, il se laissa accaparer par l'un des partis, celui qui l'avait demandé, celui des noirs, réputés guelfes purs, sans compromission avec les gibelins. On vit les blancs pillés, tués ou exilés en nombre; leurs chefs furent condamnés, et entre tous le plus illustre, Dante Alighieri.

Ainsi devint-il anti-bonifacien et anti-français par suite de ces querelles odieuses. Boniface, il le voue à l'enfer; avec force, il déclame contre cette tige des Capétiens, contre cette « mauvaise plante française » qui obstrue l'univers. Cependant, indépendant et fier, trop noble pour ne pas flétrir tous excès d'où qu'ils vinssent,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Dante ne ménagea pas les uns davantage que les autres ; il frappe selon leurs crimes, à la fois guelfes et gibelins, noirs et blancs, si bien que dans son Paradis, il a pu se faire décerner par son aïeul Cacuiguida l'honneur d'avoir été à lui seul tout son parti, dans une Toscane et une Italie où tous les autres ne voulaient jamais être que de leur parti, et en canoniser tous les actes, même les plus monstrueux.

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente : e questo è quello strale
Che l'arco dell'esilio pria saetta.

Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.

E quel che più ti gravera le spalle
Sara la compagnia malvagia, e scempia
Con la qual tu cadrai in questa valle.

Che tutta ingrata, tutta matta ed tempia
Si fara contra te : ma poco appresso
Ella, non tu, n'avra ratta la tempia.

Di sua bestialitate il suo processo
Fara la pruova, si ch'a te fia bello
Averti fatta parte per te stesso [1].

PARAD. XVII.

1. Tu quitteras toutes les choses le plus chèrement aimées, et ceci est le premier trait que lance l'arc de l'exil.

Tu éprouveras combien le pain d'autrui a de sel, et comme le chemin est dur lorsqu'il faut monter et descendre par l'escalier d'autrui.

Et ce qui chargera le plus tes épaules, ce sera la compagnie stupide dans laquelle tu tomberas dans cette vallée.

Car, toute ingrate, toute folle et impie, elle se mettra contre toi ; mais peu après, elle (et non toi) en aura le front rouge.

De sa bestialité sa conduite donnera la preuve, de sorte qu'il deviendra beau pour toi d'avoir été à toi-même tout ton parti.

PARAD. XVII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

On lit dans ces vers toutes les souffrances de Dante exilé, et tout son mépris pour les partis pervertis. Il traite sa patrie comme une prostituée, qu'il ne cesse pourtant d'aimer d'un idéal amour; il voudrait lui refaire une virginité politique en la fiançant à l'empereur. Époque amère de l'épreuve, mais combien profitable puisque c'est alors que Dante enfanta cette *Divine Comédie*, dont la première partie, l'Enfer, sera achevée vers 1308. Si l'expédition de Charles de Valois contribua à mûrir pareil chef-d'œuvre, il faut reconnaître, qu'à l'insu de son chef, elle ne manqua pas d'être grandement profitable. Pour Dante comme pour tant d'autres, l'heure de la bonne souffrance, l'*ora del buon dolor*, fut l'heure du génie.

Charles de Valois n'avait certes pas réussi dans la première partie de sa tâche, qui consistait à apaiser Florence et à réconcilier blancs et noirs. Restait une autre mission, celle de rendre la Sicile aux Angevins. Malgré l'aide de la flotte génoise, la campagne, commencée au printemps de 1302, ne réussit pas : en trois mois l'armée franco-napolitaine fut vaincue par le climat. D'ailleurs, battu à Courtrai par les Flamands et brouillé avec le pape, Philippe le Bel rappela son frère; en hâte, un traité fut conclu qui laissait la Sicile à Frédéric d'Aragon.

Charles de Valois était venu en Italie avec de très grands projets. Rendre la Sicile à l'Angevin, n'était qu'un commencement; de là, nouveau croisé, il se proposait de marcher contre l'Empire d'Orient. En place de ces prestigieuses conquêtes, ce ne fut rien, absolument rien. « Charles, dit Villani, vint faire la paix en Toscane, et laissa le pays en guerre; il alla faire la guerre en Sicile, et laissa le pays en paix, à sa honte. » On ne peut résumer plus ironiquement cette campagne manquée.

Ainsi, à ne considérer que les résultats, sauf la répression des Colonna, la politique italienne de Boniface VIII restait en échec : il n'avait pu assurer la paix de la Pénin-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sule en réconciliant les partis et en rendant la Sicile aux Angevins. Ses seuls vrais succès furent alors contre les Allemands.

4. Les Rapports avec l'Empire : Adolphe de Nassau et Albert Ier.

Le successeur de Rodolphe de Habsbourg († 1291), Adolphe de Nassau, revint à la politique ambitieuse et gibeline, et parla comme un Hohenstaufen : ce prince, qui avait peine à maintenir son autorité dans ses propres États, rêvait de s'imposer partout : dans le royaume d'Arles malgré Philippe le Bel, en Italie malgré le pape. Il pensa certainement à une expédition transalpine : dès juillet 1294, par exemple, il demande dans ce but cinquante chevaliers à l'archevêque de Trèves; le projet resta projet. Au moins, Adolphe voulut-il faire sentir son influence dans l'Italie du Nord par des interventions moins coûteuses; en cette même année 1294, on le voit confier le vicariat d'Empire en Lombardie à Matteo Visconti, ce qui d'ailleurs n'était rien qu'un geste, car le Visconti n'avait certes pas attendu le mandat impérial pour s'imposer en maître à Milan. De même, il envoie en 1295 le Bourguignon Jean d'Arlay à Florence pour y soutenir le parti gibelin, également à titre de vicaire impérial. On sait que le pape parvint à écarter Jean en lui faisant payer par les Florentins 20,000 florins. Boniface VIII, en effet, n'était guère d'humeur à supporter les intrigues de cet impérial faiseur : allié en Italie aux guelfes et aux Angevins, et hors d'Italie à Philippe le Bel, il n'eut pas grand'peine à contenir les débiles ambitions d'Adolphe. Bientôt, d'ailleurs, celui-ci trouvait en Allemagne la fin de ses rêves : il périt dans la défaite que lui fit subir, le 2 juillet 1298, Albert de Habsbourg.

A l'égard du nouvel empereur, Boniface VIII fut d'abord en sourde hostilité : il ne reconnut pas son pou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

voir fondé sur la rebellion. Albert était l'allié de Philippe le Bel à qui, lors de l'entrevue de Quatrevaux, il faisait d'importantes concessions en ce qui regarde la frontière de l'Est ; d'autre part, en Hongrie, il s'opposait à la candidature du protégé de Boniface VIII, le prince Charobert, fils de Charles Martel et arrière-petit-fils de Charles d'Anjou.

Cependant, le conflit de Boniface VIII et de Philippe le Bel entrait dans sa phase aiguë ; pour ne pas demeurer isolé, le pape désira un rapprochement avec Albert. D'ailleurs, après les avoir d'abord brouillés, la question de succession de Hongrie les unissait maintenant : à la mort d'André III, un parti hongrois avait appelé à la couronne Wenceslas ; déjà roi de Bohême et de Pologne, celui-ci menaçait d'encercler les États de la maison d'Autriche ; dès lors, l'intérêt d'Albert n'était-il pas de patronner le candidat pontifical, l'Angevin Charobert ? Enfin, Albert caressait l'ambition de rendre l'Empire héréditaire dans sa famille.

A la nomination impériale, deux facteurs concouraient toujours : les électeurs et le pape ; or le plus irréductible, c'étaient à coup sûr les électeurs dont l'hérédité eût annulé le rôle. Sans doute, la question ne restait pas non plus indifférente à la papauté ; n'a-t-on pas vu les grands pontifes du XIIIe siècle, Innocent III tout le premier, intervenir avec vigueur pour empêcher l'établissement du régime dynastique et pour maintenir l'influence décisive de la ratification pontificale ? Tant qu'on ne l'avait point obtenue, l'avis des électeurs demeurait sans portée et Charlemagne sans successeur. Question de principe où était engagée la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel ; mais aussi question d'intérêts romains et italiens : l'hérédité eût assuré la continuité des ambitions germaniques en Italie ; dans sa lutte contre les empereurs, elle eût privé la papauté d'une arme de choix dont les grands pontifes surent bien user : le compétiteur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Boniface VIII n'était pas homme à abdiquer les droits de la papauté; les clauses qu'il imposa au Habsbourg les rappelaient nettement. « Je reconnais, disait Albert, que l'empire romain a été transféré par le Siège apostolique des Grecs aux Germains en la personne de Charlemagne, que le droit d'élire le roi des Romains destiné à être empereur a été accordé par le siège apostolique à certains princes ecclésiastiques et séculiers, que les rois et les empereurs reçoivent du siège apostolique la puissance du glaive matériel, que les rois des Romains qui doivent être promus empereurs le sont par le même siège, principalement pour être les avocats et les principaux défenseurs de l'Église romaine et de la foi catholique. »

Mais, quelque formelle qu'elle fût, cette proclamation des droits pontificaux laissait une porte ouverte aux ambitions d'Albert. Si le pape reste le suprême agent de la nomination impériale, si c'est de lui que les électeurs tiennent leur mission, on pouvait en déduire que ce droit d'élection demeure résiliable par le pape; libre à lui d'y substituer un autre mode de transmission de la couronne, l'hérédité par exemple. Reconnu par Boniface VIII, Albert pouvait donc entrevoir une date où, les électeurs étant écartés, il assurerait la succession impériale dans sa famille, par une licite entente avec l'évêque de Rome. Dans l'expectative de pareilles concessions, Albert reconnaissait et renouvelait pour l'Italie les grandes donations historiques, celles de Louis le Débonnaire, d'Otton et de Rodolphe; il promettait de n'envoyer de vicaires impériaux en Toscane et en Lombardie qu'avec l'autorisation pontificale.

Magnifiques promesses, mais combien peu efficaces. Albert Ier proclamait la suzeraineté romaine en Italie, il se déclarait pour le pape; il avouait même lui devoir assistance en cas de danger; sur le papier c'était le moyen âge tout pur, mais sur le papier seulement; en réalité Albert était l'impuissance même. L'ennemi ne s'appelait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

plus Staufen; il avait nom Philippe le Bel; Albert Ier n'était certes pas de taille à l'arrêter. En dépit de toutes ces stipulations, et moins de deux mois après, le crime d'Anagni se consommera sans que surgisse la plus petite protestation.

5. L'Épilogue : Anagni.

Événement européen qui ouvre les temps modernes, cet attentat est aussi un événement italien qui modifiera les rapports des papes et de la Péninsule. Tout d'abord, il s'accomplit avec l'aide des Italiens. Lorsque Nogaret et ses suppôts franchissent les Alpes pour accomplir leur « besogne secrète », ils s'abouchent avec les gibelins d'Italie. Et d'abord le Florentin Mouche leur offre son château de Staggia comme un poste avancé précieux d'où ils pourront se concerter avec les ennemis de Boniface. Tous les mécontents du régime pontifical s'offrent : les Ceccano, les Squigola, les gens de Segni et de Véroli; en plus ceux qui entretiennent contre le pape des haines privées, tel ce Rinaldo da Supino, capitaine de Ferentino, dont la sœur avait été fiancée jadis à Francesco Gaëtani, neveu de Boniface; enfin, plus acharnée que tous les autres, la meute des Colonna : à sa tête, l'implacable Sciarra, fils de Jean Colonna, qui de France où il était exilé couvait depuis longtemps la vengeance. D'ailleurs, à la cour même de Boniface, Nogaret se concerte avec d'autres Italiens, véritables agents d'espionnage qui point par point le renseignent : ainsi le cardinal Richard de Sienne, ainsi le capitaine et le podestat d'Anagni, et jusqu'au maréchal de la cour; ce sont eux qui avertissent Nogaret que la bulle *Super Petri solio* va être promulguée.

Alors, dans la nuit du 6 au 7 septembre, il donne l'ordre à sa bande de marcher sur Anagni. Elle s'avançait précédée et de l'étendard aux fleurs de lis, et du gonfanon de Saint-Pierre : tant il est vrai qu'il s'agissait à la fois et d'une querelle française, « venger l'honneur du roi »,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et d'une querelle italienne, « défendre l'Église romaine contre l'usurpateur ». Et l'on criait : « Vivent le roi et Colonna », deux causes indissolublement liées.

On ne connaît que trop la scène sacrilège. A ce moment encore, les haines les moins mesurées et les plus surchauffées, ce sont les haines italiennes. Les premiers qui pénétrèrent dans les appartements furent Sciarra, Rinaldo et leurs gens. Voici donc levé le jour de la vendetta. Sciarra voudrait tuer ce vieillard si grand dans son impassibilité héroïque : « Voici mon cou, voici ma tête; *Eccovi il collo, eccovi il capo!* ». Alors, dit la tradition, Sciarra le souffleta.

Gardé à vue dans son palais, la pontife fut sauvé par ses partisans revenus de leur surprise. D'abord les gens d'Anagni se soulevèrent au cri : « Vive le pape, mort aux étrangers ! » En vain Sciarra et Rinaldo voulurent-ils résister; vaincus, ils durent abandonner la ville. Survenant à souhait, quatre cents cavaliers romains emmenèrent Boniface à Rome (12 septembre); il y mourait un mois plus tard des suites des formidables émotions.

Considérée par l'extérieur, la scène d'Anagni apparaît donc avant tout comme un dramatique épisode des luttes romaines : rancunes de seigneurs de la Campanie, Colonna en tête, rancunes de villes lésées, enfin vendetta de famille. Ce n'était pas nouveau; bien souvent les papes avaient dû fuir devant leurs sujets mécontents; cette fois, Boniface trahi n'avait pu s'échapper à temps : on l'avait vu pris et insulté, puis délivré et acclamé par la faction adverse. Tel apparaît le côté italien du drame; il ne faut pas l'omettre : sans cette complicité gibeline, Nogaret n'eût sans doute pas osé; les dissensions ultramontaines servaient bien les Français, cette fois encore.

Pourtant — et à juste titre — Anagni est surtout regardé comme le crime des agents de Philippe le Bel; l'instigateur, c'est Nogaret, exécuteur des vengeances royales. Par là, cette scène d'Anagni symbolise et réalise

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le triomphe du pouvoir laïque sur le pouvoir ecclésiastique : bien que donné par un Romain pour satisfaire des haines romaines, le soufflet d'Agnani aura de l'écho par toute l'Europe; il donne le signal des émancipations séculières; la scène d'Anagni est comme un tragique lever de rideau sur l'époque moderne; le moyen âge agonise en même temps que Boniface VIII.

Toutefois, même sous cet aspect général, avec ses conséquences indéfinies, Anagni se rapporte encore à la question italienne. Boniface VIII vaincu et terrassé, voici la France maîtresse de la situation. Depuis l'intervention de Charles d'Anjou en Italie, elle essayait habilement de circonvenir la papauté; soudain, par contrainte et par ruse, elle l'emmène chez elle. On connaît, en effet, l'épilogue d'Anagni : le successeur de Boniface, Benoît XI, un honnête poltron, essaie de faire la part de sa conscience et celle du tout-puissant roi de France : on excusera Philippe le Bel, mais on accusera Nogaret. C'était beaucoup trop d'audace encore : si paterne qu'il fût, ce pontife restait italien; de bonne issue à cette affaire, on n'en pourrait obtenir qu'avec un pape français.

On le comprit à la cour de Philippe et on intrigua. La fraction française du Sacré Collège, conduite par Napoléon Orsini, finit par faire agréer un personnage qui semblait un candidat mixte, et qui était en réalité un candidat français : Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V. Au lieu de se diriger droit sur l'Italie, il convoqua les cardinaux à Lyon et y fut couronné par Napoléon Orsini en présence du Capétien. Ce jour-là, à l'antique manière, Philippe tint humblement la bride du palefroi pontifical. Pourtant c'est bien lui qui désormais règnerait en maître : il tenait la papauté. En effet, les résultats de l'entrevue de Lyon furent que Clément V ne retourna pas en Italie, mais s'achemina vers sa Gascogne. Bientôt, le 15 décembre 1305, il créait d'une seule fournée neuf cardinaux français, tous Gascons; dès lors,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le parti italien devenait minorité dans le Sacré Collège; les promotions de 1310 et de 1312 devaient aggraver encore sa défaite. En 1274, conformément à des promesses contractées, le comtat Venaissin, détaché de la succession d'Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, avait été donné à la papauté. N'était-ce pas une terre d'asile toute trouvée? En 1309, Clément V s'y fixa d'une manière provisoire, n'y construisant point de palais, et se contentant d'un logement chez les Frères prêcheurs. Mais ce provisoire devait être singulièrement durable. Ainsi la papauté s'acheminait-elle vers l'exil d'Avignon, vers la « captivité de Babylone ». Telle était la conséquence du drame d'Anagni : l'Italie perdait les papes pour soixante-treize ans.

Remarquons, toutefois, que ceux-ci n'oublièrent jamais la Péninsule; ils continuèrent à avoir une politique italienne très suivie et très serrée, ils firent tout le possible pour pacifier l'État pontifical. On l'a, certes, trop oublié; on a trop dit qu'ils s'étaient désintéressés alors de Rome et qu'ils ne voulaient plus y rentrer. Les Italiens, privés des avantages considérables que leur valait la présence de la papauté, n'ont pas manqué, sur les traces de Pétrarque, d'accumuler les blâmes et les plaintes. Ughelli, pour ne citer qu'un des plus connus, va jusqu'à prétendre que la translation du Saint-Siège en Avignon fut plus funeste à son pays que toutes les invasions barbares [1]. La science allemande leur a fait écho. Grégorovius affirme que les papes avignonnais furent les « esclaves » des rois de France [2]. Hase les traite « d'évêques de cour français » [3]. Martens assure qu'ils n'eussent pas osé faire acte de gouvernement sans l'approbation des souverains de France. Pastor cède au courant de l'opinion [4] : il reproche

1. *Italia Sacra*, Venise, 1717, t. I, p. 71.
2. *Storia della citta di Roma*. Éd. Roma, 1901, t. III, pp. 203-204.
3. *Kirchengeschichte*, 10e éd., 1877, p. 293.
4. PASTOR, t. I, pp. 74 et seq.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à la papauté, « en devenant française, d'avoir fait perdre à l'Église son caractère d'universalité, et ainsi d'avoir excité contre elle les soupçons des peuples et des sentiments d'aversion; il prétend qu'elle occasionna la décadence du sentiment religieux »[1]. Les Italiens et les Allemands qui, à propos de l'exil d'Avignon, font le procès des rois de France et les considèrent comme les geôliers des papes, devraient remonter jusqu'aux motifs derniers. L'exil d'Avignon n'est pas seulement le résultat de l'attentat d'Anagni et de la domination de Philippe le Bel : il est aussi une conséquence de ces luttes des guelfes et des gibelins qui, depuis le milieu du XIIe siècle, ensanglantaient l'Italie, la rendant inhabitable. Philippe le Bel, cause prochaine; Barberousse, Frédéric II, les Romains indociles, cause éloignée : voilà la vérité. *Cuique suum.*

6. Les nouvelles Doctrines politiques : la Religion de Reims[2].

On comprend facilement que les passions nationalistes ne demeurèrent pas indifférentes devant un tel événement : désormais la puissance française s'imposerait de plus en plus en Europe, tandis que le pouvoir impérial ne serait plus qu'une ombre. Il perdait d'ailleurs à cette époque jusqu'au prestige nominal. Sur le terrain théorique, l'impérialisme engage, dès la seconde moitié du XIIIe siècle, un double combat : car il se sent gravement menacé et par le pontife de Rome et par le roi de France. Depuis la chute des Staufen, il s'est développé, en effet, si l'on peut dire, un nouveau guelfisme pontifical et un nouveau

1. Mollat, *Les Papes d'Avignon*, introduction, pp. XIII-XIV.

2. Voir sur ce sujet, dans le bulletin du Comité français pour la célébration du centenaire de Dante Alighieri : E. Jordan, *Dante et saint Bernard* (Fasc. 4); Paul Fournier, *Le de Monarchia de Dante et l'opinion française* (Fasc. 3). Nous leur empruntons notre argumentation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

guelfisme français qui prétendent, l'un à une supériorité temporelle universelle, l'autre à une émancipation transcendante vis-à-vis de l'Empire.

En s'appuyant sur la donation de Constantin, les papes avaient proclamé la légitimité du pouvoir temporel; et le moyen âge y avait si bien cru, que pas un empereur, au cours des démêlés les plus violents, ne songea à contester la légitimité de l'État pontifical. Cependant, au XIIIe siècle, pareille possession basée sur un fondement historique ne suffit plus, et l'on tente de prouver que la monarchie pontificale est, même quant au temporel, absolument universelle : « sur toutes les choses temporelles, l'église a le domaine universel et éminent, les fidèles ne peuvent avoir que le domaine particulier et inférieur »; selon la formule non ambiguë de Jean André, « le pape est le Seigneur du monde tout entier ».

Tandis que les droits du pape sur l'État pontifical reposaient sur un fait historique jamais discuté, son pouvoir universel sur tous les royaumes s'étayait maintenant sur un argument théologique qui pouvait bien se condenser dans le simple syllogisme suivant : Dieu est le maître de l'univers; or le pape est son vicaire; donc « en succédant à Jésus-Christ, qui est tout ensemble le vrai roi et le vrai prêtre selon l'ordre de Melchisédech, les papes ont reçu la monarchie non seulement pontificale, mais royale, et l'empire non seulement céleste, mais terrestre ». Qui parle ainsi? Innocent IV, dans une encyclique de 1245; et bien qu'elle se trouvât esquissée dans les écrits de ses prédécesseurs, il semble bien que ce pape qui abattit les Staufen, fut aussi le premier à formuler cette thèse de l'impérialisme pontifical théorique.

Nous disons théorique. Car il ne faudrait pas faire de ce nouveau dogme politique une monstrueuse prétention d'orgueil, la mise en système de visées dominatrices pratiquement comparables à celles des Staufen. Tous ses tenants notent bien que la puissance pontificale univer-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

selle ne lèse pas les droits de la puissance temporelle immédiate, mais au contraire qu'elle l'affermit, pourvu que le titulaire consente à l'obéissance du vassal à l'égard du suzerain. Au fond, ces droits nouveaux de la papauté n'étaient donc qu'un argument venant renforcer sa puissance spirituelle universelle, son droit de contrôle moral toujours reconnu au moyen âge, mais maintenant discuté. La révolution n'était qu'apparente; ce guelfisme transcendant n'aboutissait pas — tant s'en faut — à une tentative d'oppression, mais à la sauvegarde de la moralité internationale. D'ailleurs, vis-à-vis de l'Empire, la situation de la papauté s'en trouvait renforcée, et même renversée — théoriquement du moins —. Ce n'était pas l'Empire qui, dans la personne de Constantin, avait concédé un territoire à Saint Pierre, c'était bien plutôt Léon III qui, en élevant Charlemagne, lui avait conféré, avec la couronne, une partie du pouvoir temporel en délégation; dès lors — et Grégoire IX l'avait déjà fait entendre — la fameuse donation n'était plus qu'une restitution; les bienfaiteurs changeaient de nom; le pouvoir laïque devenait — même au temporel — l'obligé du pouvoir spirituel. Un tel argument n'était-il pas propre, plus que tout autre, à sauvegarder l'État pontifical?

On voit saint Thomas énoncer cette théorie avec une lucidité paisible. « En ce qui regarde le bien civil, dit-il, il faut obéir au pouvoir séculier plus qu'au spirituel, selon ce qu'écrit saint Mathieu (XXII, 21) : « Rendez à César ce qui est à César ». A moins qu'au pouvoir spirituel ne soit joint aussi le pouvoir séculier comme il arrive pour le pape, qui est au faîte de l'une et l'autre puissance, selon que l'a réglé Celui qui est roi et prêtre, prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ».

Cependant survint un pontife qui mit à l'exposé des mêmes idées beaucoup moins de calme; il s'appelait Boniface VIII. Au fond, rien de nouveau dans ses fameuses bulles, qu'une certaine âpreté de langage, un ton aigre et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fortement agressif que la thèse ne comportait pas nécessairement, mais auquel inclinait le tempérament du pontife et qu'il croyait nécessité par les circonstances. Il faut reconnaître, en effet, qu'il se heurtait à de mauvaises bêtes, à un Pierre Flotte, à un Guillaume de Nogaret, à des hommes « qui avaient une confiance illimitée dans la puissance du mensonge », et dont les armes habituelles étaient l'injure et la calomnie, en attendant les coups.

A ce guelfisme universel, au droit divin temporel des papes s'opposa la thèse de l'impérialisme universel; elle eut son champion illustre entre tous, Dante Alighieri.

L'idéal politique de Dante, c'est la monarchie universelle de l'empereur. Héritier d'Auguste et des Antonins, ce maître du monde doit venir siéger à Rome, centre du monde, et de là commander à tous les peuples. Au culte politique de l'empereur, Dante joint donc intimement celui du peuple romain, « saint, pieux et glorieux ». Avec son imagination idéaliste de poète, il fait de cette populace légère, servile, et toujours prête à s'ameuter, une race de choix remarquée par la Providence et que désignent des prestigieux précédents historiques. Dante expose ces idées dans sa fameuse *Monarchia*, sans doute composée à l'occasion de la descente de Henri VII en Italie.

A l'entendre, un tel impérialisme serait pour l'Italie l'unique salut. Dante voit l'Italie en proie aux factions, luttes entre les cités, luttes à l'intérieur des cités, haines sauvages, vendettas brutales, sans qu'aucune autorité n'intervienne pour ramener la paix.

« — Ah ! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu de prostitution. »

« Ahi serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta .»

(*Purg.*, VI, 76 et suiv.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La faute en revient sans doute aux empereurs, « à leur cupidité des pays d'outre-monts », qui leur fait dédaigner l'Italie; mais n'est-elle pas surtout à cette péninsule libertaire qui perpétue l'anarchie dans son propre sein; aux Capétiens maudits qui osent bien commettre ce sacrilège politique de porter ombrage à l'empereur et d'opposer à l'aigle les fleurs de lis? Enfin n'est-elle pas spécialement à la papauté « marâtre de César dont elle aurait dû se montrer la mère »?

Car de même que l'autorité impériale eût ravi l'Italie à l'anarchie, de même elle eût sauvé l'Église de la cupidité. Aux yeux de Dante, la donation fut l'origine de tous les maux, des ambitions politiques de la papauté et de la déviation de leur mission de paix. « Ah! Constantin, s'écrie-t-il dans son *Enfer*, de quels maux fut mère non pas ta conversion, mais cette dot que reçut de toi le premier pape qui ait été riche. »

« Ahi Constantin, di quanto mal fu matre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre! »

Dans son rêve généreusement utopiste, Dante voudrait voir « Sainte Église » revenir au temps où « Pierre et Paul allaient maigres et pieds nus ». « Maintenant tes pasteurs modernes veulent qu'on les soutienne par ici et par là, et qu'on les mène, et qu'on les soulève par derrière, tant ils sont lourds. Ils couvrent de manteaux leurs palefrois, si bien que deux bêtes vont sous une seule peau ». Devant de tels scandales, du ciel même la voix divine laisse tomber son indignation : « Oh! ma barque, que tu es mal chargée. »

« O navicella mia, com' mal se' carca! »

(*Purg.* 32, 129.)

Pour remédier à pareils maux, directement opposée à celle d'un Innocent IV, la thèse de Dante fait de l'empereur le détenteur de toute propriété ecclésiastique. « L'Église,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dit-il dans sa *Monarchie*, n'est absolument pas qualifiée pour recevoir du temporel, de par un précepte formel, que rapporte Matthieu en ces termes : Ne possédez ni or, ni argent... Ni elle ne pouvait recevoir à titre de propriété, ni l'empereur lui conférer à titre d'aliénation. L'empereur pouvait seulement, comme son protecteur, lui assigner un patrimoine ou d'autres biens, le domaine éminent restant toujours intact... Et le vicaire de Dieu pouvait le recevoir, non comme propriétaire, mais comme administrateur des fruits pour l'Église et les pauvres du Christ ». (III, 2). Emporté par son idéalisme, par son amour des vieilles institutions romaines, par son désir véhément de voir l'Italie pacifiée et l'Église épurée, Dante ne semble pas se douter de tout ce que pareille thèse contient de pratiquement dangereux : pour les empereurs, quelle tentation de cupidité, et pour les papes, quelle menace d'oppression !

Et cependant, — notons-le bien — Dante prétend conserver tout le respect dû au pouvoir spirituel. « Sainte Église », il l'a chantée avec un lyrisme éperdu; en elle, il voit l'épouse de Celui qui l'a rachetée de son sang béni.

« La sposa di Colui ch' ad alte grida
Disposo lei col sangue benedetto. »

Son hérésie politique est aux antipodes des hérésies anti-hiérarchiques qu'a connues le moyen âge, depuis les Vaudois jusqu'aux Lollards : enlever au pape l'autorité spirituelle pour la confier à l'empereur, président du Concile œcuménique, cet impérialisme laïque et laïcisateur que formulera bientôt Marsiglio de Padoue, il l'eût renié de toute l'énergie de son christianisme catholique qui, dans la personne de Pierre, reconnaissait l'Église. Au purgatoire rencontrant Adrien V, Dante n'hésite pas à s'agenouiller, et comme l'apparition s'étonne, le poète de s'écrier : « Devant votre dignité ma conscience me fait un scrupule de ce respect » (*Purg.*, 19, 131-132). Et quand Pierre se voit honni et insulté, Dante frémit tout entier

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

parce que dans Pierre, c'est « Sainte Église » elle-même qui a été bafouée. Quel redressement inouï et sublime de cet homme naturellement si passionné, lorsque devant Boniface VIII, son ennemi personnel, souffleté par Colonna, il s'écrie reconnaissant en lui le Christ : « Je vois la fleur de lis entrer dans Anagni, et dans la personne de son vicaire, je vois le Christ prisonnier ; une fois de plus, il est tourné en dérision, abreuvé de vinaigre et de fiel ; entre deux larrons vivants, je le vois succomber. Je vois un nouveau Pilate si cruel que le crime ne le rassasie pas. »

« Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto.
Veggiolo un 'altra volta esser deriso :
Veggio rinnovellar l'aceto e'l fele,
E tra i vivi ladroni essere anciso.
Veggio 'l movo Pilato si crudele
Che cio nol' sazia... »

(*Purg.*, XX, 86-92.)

Malgré l'appoint apporté à l'impérialisme par le génie de Dante, il ne pouvait plus triompher. Indirectement le duel de Philippe le Bel et de Boniface VIII était aussi celui de l'Empire et du royaume de France ; si le Capétien l'emportait sur la papauté, combien n'allait-il pas dominer toutes les autres couronnes, sans excepter le diadème des Césars.

Au plus fort de la lutte, en vue de réfuter la bulle *Ausculta fili*, qui limitait son pouvoir, Philippe le Bel, lors des fêtes de Pâques 1302, avait affirmé solennellement, devant les États du royaume, l'indépendance absolue de la couronne de France, qui, au temporel, ne dépendait de personne, hormis Dieu. En réponse, le 30 août 1303, dans la séance consistoriale où il confirma l'élection d'Albert d'Autriche, Boniface VIII insistait d'une manière certes peu coutumière aux papes, sur la priorité absolue du pouvoir impérial. Il n'hésitait pas à le reconnaître, l'empereur couronné

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

est le *monarque de tous les rois et de tous les princes de la terre, monarcha omnium regum et principum terrenorum;* délégué universel du pape, n'a-t-il pas droit à l'obéissance de tous les chrétiens? Et sur ce ton provoquant qui était bien à lui : « Non, ajoutait Boniface, non, l'orgueil français ne peut prétendre qu'il demeure sans supérieur; en droit strict, les Français restent vassaux de l'Empire. » Répondant à Boniface VIII, le chancelier d'Albert lui fit écho aussitôt, et déclara que tous les princes devaient en droit se soumettre, en ce qui concerne le temporel, à l'empereur son maître, *sibi omnes principes terreni et potestates saeculares de jure in temporalibus subesse debent.*

Par cet incident oratoire, Boniface VIII semble se mettre en contradiction avec sa propre conduite antérieure: lui, le chef du guelfisme, le voilà donc qui soutient la thèse impérialiste. Et pourtant, sans nier que les circonstances ont poussé ce pape à faire une telle sortie contre celui qu'il aurait voulu réduire comme un petit garçon, *sicut unum garcionem,* il faut reconnaître que son affirmation cadre bien avec la pensée traditionnelle de la papauté à travers tout le moyen âge; il y a un impérialisme théorique qui assure une prééminence temporelle à l'empereur et que la papauté a toujours envisagé comme la thèse. Ne l'exprimait-elle pas déjà au IXe siècle lorsque, dans la fameuse mosaïque du Latran, elle faisait représenter aux pieds de saint Pierre, Léon III d'une part, chef au spirituel, Charlemagne de l'autre, chef au temporel, étendard en main. Il convenait que Boniface VIII, — ce pontife de toutes les revendications du droit médiéval contre les usurpations modernes —, rappelât à Philippe le Bel et à la chrétienté ce qu'on pourrait appeler le dogme politique idéal de l'impérialisme catholique.

Ainsi que plusieurs autres, ce principe fut vaincu avec Boniface VIII; et le soufflet d'Anagni dut résonner aux oreilles de l'empereur comme le glas de tous ses droits, désormais qualifiés de prétentions. Car non seulement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ils seront déniés par ces puissants rois de France qui désormais possèdent une supériorité non point certes verbale, mais singulièrement pratique et suggestive ; bien plus, la théorie même sera battue en brèche et les juristes français tendront à prouver que la royauté capétienne n'est soumise à aucune autorité temporelle.

Au XIVe siècle, entre les défenseurs de l'impérialisme et les partisans de l'émancipation française, la dispute s'engage dans de volumineux mémoires, comme une nouvelle querelle des guelfes et des gibelins. Il serait fort long, mais aussi fort curieux, de rappeler tous les considérants invoqués par chacun des partis. Arguments juridiques. Les droits publics sont imprescriptibles, affirmaient les impérialistes, nul traité de Verdun n'a pu les partager. Mais il y a la coutume, répliquaient les juristes français, une coutume séculaire qui reconnaît absolu, quant au temporel, le pouvoir du roi. Arguments historiques, ensuite, les plus nombreux, les plus élastiques aussi. L'Empire est la forme normale des institutions humaines, déclarent les gibelins ; aussi quatre empires se partagèrent-ils l'histoire du monde, ceux des Assyriens, des Mèdes et des Perses, d'Alexandre et des Romains ; que demain l'Empire s'écroule, et demain aussi le monde s'achève sur le règne de l'antéchrist ; cela, des prophètes l'ont dit ; et quels prophètes, des prophètes joachimites ! Erreur, répliquaient les Français, les royaumes ont existé avant les empires, et même ils leur ont survécu. D'ailleurs, tel qu'il fut transmis aux Carolingiens, puis aux Othons, l'Empire avait une superficie délimitée qui laissait place pour des royaumes. Quant aux prophéties joachimites, elles sont en train de mentir, car plus l'Empire est abandonné, moins on s'attend à voir poindre l'antéchrist. En réalité, osaient ajouter les plus passionnés, c'est bien plutôt l'Empire qui est une puissance mauvaise : orgueil et cruauté, impiété et persécution, voilà tout l'Empire romain, ainsi que le prouve Augustin en sa *Cité de Dieu*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'adversaire ainsi réfuté, on passait vite aux arguments positifs. Soumis à l'Empire, jamais les Francs ne l'ont été; ils se dirent et restèrent Ripuaires parce que jamais aucun César ne put les chasser des rives du Rhin, d'où ils se répandirent dans les Gaules. L'un de ces rois francs, Charlemagne, devint l'empereur; quand on partagea ses biens, on en fit certes deux parts : l'empire germanique et la France; mais de priorité de l'un sur l'autre, il ne fut ni ne pourra être jamais question.

Alors on abordait les arguments mystico-historiques : la vocation d'élite de la nation française, ses privilèges, l'huile de la Sainte-Ampoule tout droit apportée du ciel par un ange, le don miraculeux accordé aux Capétiens de guérir les écrouelles, surtout leur constante sollicitude à protéger la religion, leur sainteté, celle-là particulièrement fameuse de saint Louis qui l'a placé par-dessus les empereurs. Les ombres au tableau on ne les connaissait pas, on les ignorait : il s'agissait de prouver une thèse, vraie d'ailleurs dans ses grandes lignes; car si le renom appartient au mérite, incontestablement les Capétiens l'emportent sur les Staufen, et de toute la taille de saint Louis. Ainsi s'esquissait, se fixait, s'imprégnait dans la nation le dogme mystique de la vocation de la France que l'on a défini heureusement « la religion de Reims ».

A la vérité, le triomphe de la thèse française ne fut point si facile; plus d'un juriste se sentait écartelé entre les raisons patriotiques récemment surgies, et le vieil axiome unitaire sur lequel avait vécu le moyen âge; la religion de Reims et la religion de Rome s'opposaient; on eût dit que pour préférer saint Louis il fallait abandonner Charlemagne. De là, dans maints écrits, des hésitations, des compromis, des subtilités; on essayait d'harmoniser ensemble les deux religions politiques, de fondre les deux thèses au lieu de les opposer. Ainsi, dans sa *Practica aurea*, composée vers 1312, Pierre Jacobi d'Aurillac établit-il que le roi de France est indépendant absolument vis-à-vis de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Empire; pourtant il ne peut s'empêcher de reconnaître le vieux principe conférant au César le *dominium mundi*; mais ce dominium n'est qu'un droit idéal, non plus un fait qui s'impose *(aptitudine, sed non actu)*. A vrai dire, pareil correctif restait souverainement inoffensif, et d'ailleurs juristes et canonistes français se dispensèrent peu à peu de le donner. Par contre, longtemps encore, il se rencontrera de l'autre côté du Rhin et des Alpes, des impérialistes intransigeants et fougueux. Enseignant à Prague, le Milanais Uberto de Lampugnano condamnait sans sourciller tout adversaire du gibelinisme absolu : *Si quis diceret Imperatorem romanum non esse monarcham et dominum totius universi in quo Christus colitur, esset haereticus.* Inutile de le dire, un tel anathématisme n'effrayait plus personne; sans doute même faisait-il sourire.

D'ailleurs, au XIVe siècle, les juristes français trouvèrent la formule définitive d'émancipation. Déjà, ils se prévalaient de la fameuse phrase tirée d'une décrétale d'Innocent III. « Le roi de France ne reconnaît point de supérieur au temporel. » Les contemporains de Philippe le Bel y ajoutèrent cette lapidaire formule : « Le roi est empereur en son royaume ». « Il tient autant de privilège et de dignité dans le nom du royaume de France que dans celui d'Empire » dit la *Disputatio inter clericum et militem.* « Le bon plaisir du roi de France fait loi non moins que celui de l'Empereur » note aussi la *Questio in utramque partem*, datant de 1302. Dans le même temps, les juristes napolitains de Robert faisaient écho à ceux de Philippe le Bel; l'émancipation théorique allait de pair avec l'émancipation pratique.

Pourtant, il est un privilège gibelin auquel ni les Français, ni personne ne touche jamais : celui du nom. Le terme « empereur » demeura réservé; le Capétien dédaigna cet oripeau qui recouvrait une pauvreté sordide. Par contre, à cette même époque acquérait-il définitivement un titre très expressif, celui de « roi très chrétien ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

A maintes reprises, les papes avaient eu l'occasion d'en gratifier nos rois en vertu des services rendus; au cours même de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, les grands pontifes n'avaient pas manqué de le leur décerner souvent; un Alexandre III à un Louis le jeune, un Innocent III à un Philippe-Auguste : « Entre tous les princes séculiers, écrivait Innocent III à Philippe-Auguste, tu as été distingué par le titre de chrétien. *Quocirca non decet tuam regalem prudentiam quae inter caeteros principes saeculares christianitatis titulo est insignita, pro aliquo temporali commodo spiritualem impedire profectum.* Pourtant, l'appellation n'était pas encore réservée au roi de France dans le style des secrétaires de la chancellerie pontificale; cette gracieuseté oratoire leur était sans doute plus souvent consentie, mais non pas à l'exclusion des autres princes.

Au XIVe siècle, voici que les clercs français se complaisent à souligner ce titre comme une faveur spécialement accordée aux rois de France en vertu des services rendus : « Vous estez et devés estre, écrira Raoul de Presles à Charles V en 1375, le seul prince protecteur, champion et défenseur de l'Église... Et ce tient le Saint Siège de Romme qui a acostumé à escripre à vos devanciers et à vouz singulièrement en l'intitulation des lettres : *Au tres crestien des princes.* » De fait, le règne de Charles V est le moment où s'accrédite la pieuse usurpation; dès lors personne de douter à la cour de France que pareil titre ne soit réservé au Valois. Voici le témoignage de Philippe de Mézières, précepteur de Charles VI : « Pour les très grans vaillances touchans à la foy que le vaillant saint Charlemaine, saint Loys et les autres vaillans roys des Françoys, sans rien doubter ne espagner corps ou avoir, trop plus que nul des autres roys crestiens ont monstrés, et de fait, à l'exaltacion de la foy catholique, pour ce, à la loenge perpetuelle, entre les roys chrestiens de l'église de Dieu, les roys de France sont appellez très crestiens. » « Du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

saint siege de Rome et de toutes nations et de tous royaumes chrestiens vous estes tenu et appellé très chrestien » disent à Charles VI les princes de sa maison. Dès lors, même les adversaires de la France soulignent parfois ce titre, mais avec ironie : « Les princes français descendent de la plus noble race, note un pamphlétaire anglais ; jadis ils défendaient et soutenaient l'Église : c'est pour cela qu'elle a coutume de les appeler très chrétiens. »

Ainsi dès la fin du XIVe siècle, ce titre constituera un hommage universel rendu par toutes les chancelleries d'Europe à l'orthodoxie de la France [1]. Auprès de lui, le vocable d'empereur perd son antique prestige. Même l'orgueil nominal du gibelinisme se trouve humilié ; le nom du grand guelfe de France l'éclipse, sur le front duquel a coulé l'huile de la Sainte-Ampoule.

1. Noël VALOIS, *Le Roi très chrétien*, voir *La France chrétienne dans l'histoire*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE II

Clément V, la France et l'Empire.

I. Étendue des Ambitions françaises.

Il serait injuste de voir dans Clément V un serviteur docile des ambitions capétiennes. Bien que Français, bien qu'habitant hors de la Péninsule, le pape restait un souverain italien, il gardait une politique italienne, plutôt opposée aux intérêts français. En effet, affermie et toujours conquérante à la frontière de l'Est, tranquille du côté de l'Angleterre, incontestée à l'intérieur, la royauté française devenait inquiétante pour l'équilibre européen. Or ne possédait-elle pas des représentants dans la Péninsule? La dynastie angevine était établie à Naples; de plus, occupant la Provence, cette même dynastie faisait rayonner son influence sur le Piémont et la Lombardie; avec l'aide du parti guelfe, elle tendait à mordre toujours de plus en plus sur l'Italie centrale. On pouvait appréhender le jour où les domaines angevins du Sud et du Nord se rejoignant par un lent et sourd travail, la Péninsule entière deviendrait un fief capétien. En comparaison d'une pareille force, exilé d'Italie, encerclé à Avignon par les domaines provençaux des Angevins, le pape paraît prisonnier de leur influence; on semble l'avoir relégué là pour qu'il assiste de loin, et sans trop voir, à la mainmise capétienne sur l'Italie entière.

A n'en pas douter, dans la France enorgueillie par sa force et ses succès, il courut alors des idées étrangement conquérantes. Un théoricien, non officiel il est vrai, le légiste Pierre Dubois, pose dans sa *Summa doctrina* les principes d'une politique française nettement envahis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sante. « Par la médiation du roi de Sicile, dit-il, on obtiendra de l'Église romaine que les rois de France soient désormais sénateurs de Rome par procureur, et qu'ils détiennent le Patrimoine de l'Église, à la charge de remettre au pape, chaque année, les revenus qu'il en retire maintenant; la France recevra en échange, l'obéissance des châteaux et des villes du Patrimoine, l'hommage de la Toscane, de la Sicile, pays vassaux du Saint-Siège ! Ainsi possédés par le Capétien, les États de l'Église n'en seront que mieux administrés, tandis que le pape pourra se reposer pour leur gestion sur un prince puissant et pacifique. En convenir, n'est-ce point pour l'évêque de Rome un strict devoir? Car, contesté et faible, son pouvoir n'engendre qu'anarchie et révolutions. Déjà on voit poindre l'argument si souvent repris au profit de spoliateurs plus récents.

Pierre Dubois, d'ailleurs, ne se borne pas là. Il faut également que le roi prenne la Lombardie, et cela encore pour un motif de haute moralité. « Ainsi seront arrêtés les excès des Lombards contre les autres nations, les rapines, les homicides, les usures et beaucoup d'autres péchés dont ils sont notoirement coupables. » Mais voici que se dresse cependant devant Dubois l'objection historique, le souvenir des échecs fameux de Barberousse et du grand Frédéric. « Le roi, réplique-t-il, ruinera leur pays jusqu'à ce qu'ils aient remis entre ses mains les richesses de l'univers accaparées par leur astuce... Vous possédez, sire, un trésor inépuisable d'hommes qui suffirait à toutes les guerres qui peuvent se présenter. Si Votre Majesté connaissait les ressources de son peuple, elle aborderait sans hésitation et sans crainte les grandes entreprises dont je parle. » Ces idées sont chères à Dubois; il les reprend dans son *De recuperatione Terrae Sanctae.* Cette pacification de l'Italie par une intervention française, il la regarde en effet comme la condition sine qua non d'une croisade européenne.

A coup sûr, Dubois est un cerveau paradoxal; « il res-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

semble, dit ironiquement M. Langlois, aux fortes têtes de village, qui combinant des alliances entre les potentats, remanient tous les jours à leur gré la carte du monde. Le gouvernement de Philippe le Bel était payé pour savoir que, si les villes lombardes faisaient mine de résister aux Français aussi énergiquement que les villes de la Flandre, dont Dubois ne parle pas, il y aurait du fil à retordre »[1]. Néanmoins les théories de Dubois sont plus ou moins parmi les idées courantes; elles reflètent les tendances de l'époque : les succès guerriers, la puissance royale, la culture d'un faux esprit chevaleresque, avaient contribué à accréditer en France des projets de politique conquérante à la Hohenstaufen. Aussi peut-on remarquer que cette idée de l'annexion de l'État pontifical par les Français n'est pas seulement suggérée par Dubois; elle flottait dans l'air; déjà on la trouvait formulée en 1273 dans l'entourage de Philippe le Hardi : « L'Église d'outre-monts se devrait réjouir si elle était gouvernée par le roi quant à la temporalité. »

Cette crise du bon sens patriotique, durant laquelle nous nous sentions attirés vers les aventures d'Italie, battra son plein sous les Valois.

Trop habile pour céder à ces folles poussées d'opinion, Philippe le Bel va assurer l'influence française dans la Péninsule en s'y prenant plus adroitement et par procédé indirect. Cependant, il rencontrera devant lui l'opposition du Saint-Siège. En effet, un pape, même Français, ne peut approuver une politique « pan-française », il obéit à quelque chose de plus fort que le sentiment national : la tradition pontificale; et celle-ci veut que nulle force ne s'impose en maîtresse dans l'Italie centrale et n'y accapare l'État de l'Église.

1. LANGLOIS, dans *Histoire de France Lavisse*, t. III, 1re partie, p. 289.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2. Projet pontifical d'un Équilibre angevino-impérial.

Aussi va-t-on voir Clément V contrecarrer habilement et avec succès la suprême ambition des Français, celle qui, satisfaite, leur procurerait des droits sur l'Italie et la chrétienté entière : l'obtention du titre impérial. Dubois ne faisait que reprendre les idées courantes lorsqu'il disait : « Que Philippe prenne pour lui la couronne des Césars; il fixera pour toujours en France le centre de la politique européenne, il mettra un terme à la rivalité des guelfes et des gibelins, puisque le chef des guelfes deviendra le représentant suprême du pouvoir impérial; il pacifiera l'Allemagne et l'Italie et pourra ensuite conduire l'Occident uni sous son étendard à la conquête du Sauveur. »

Nous l'avons montré, Dubois était un politicien aux idées bizarres, fortement teintées de nationalisme rêveur et empanaché. Partisan des solutions pratiques, Philippe le Bel ne pouvait vouloir pour lui-même ce titre qui ne lui attirerait que des ennemis et des envieux; mais il eut l'habileté de le désirer pour son frère Charles de Valois, l'homme en faveur de qui on avait fait la campagne d'Aragon sous Martin IV, l'homme qui venait de tenter les expéditions de Toscane et de Sicile, sous Boniface VIII, l'éternel aventurier. Par son mariage avec Catherine de Courtenay, héritière des empereurs latins, il avait déjà receuilli le titre pompeux et creux d'empereur de Constantinople et de Romanie; il ne lui manquait plus que d'hériter du nom même de Charlemagne. Alors toutes forces seraient entre les mains des Français; ils possèderaient l'Italie, et par occupation réelle angevine, et par la protection impériale de Charles de Valois, marionnette politique derrière laquelle se profilait la silhouette trapue de Philippe le Bel.

Mais, combien il y avait loin de la coupe aux lèvres ! La nomination à l'Empire dépendant à la fois des électeurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et du pape, Philippe ne négligea point les électeurs : il députa en Allemagne des envoyés : Gérard de Landu, Pierre Barrière, Hugues de la Celle, porteurs de promesses d'argent et d'expectatives de pensions. Mais ces avantages palpables pourraient-ils faire oublier aux électeurs que choisir le candidat français serait se donner un maître, tandis que Henri de Luxembourg, qui leur devrait son élévation, resterait vraisemblablement conciliant?

Ami des mesures radicales, le théoricien Dubois eût été partisan de supprimer le problème électoral en supprimant les électeurs eux-mêmes. Il faut l'entendre appuyer sa thèse sur des précédents historiques et sur les meilleurs arguments du bon sens. Jadis, remarque-t-il, la papauté transféra l'empire des Grecs à Charlemagne, parce que le souverain de Constantinople ne remplissait plus sa charge de défenseur de l'Église; pareillement, en choisissant de mauvais empereurs qui se sont faits les oppresseurs de la papauté, les électeurs ont mérité de se voir arracher leurs droits que la papauté avait créés. Au surplus, il sera facile de les faire taire, en leur distribuant de copieux pourboires sur le produit de la dîme des églises d'Allemagne.

Inutile de le dire, Clément V, s'il le connut, n'écouta pas le conseilleur laïque. Non plus partisan que les électeurs allemands de fortifier le guelfisme français, il se devait de ne point patronner la candidature du Valois. La combattre, il ne le pouvait; il se contenta de rester dans une sage expectative qui suffirait à assurer le succès de Henri de Luxembourg. Car en politique, certains silences ont leur signification claire; ils parlent mieux que de longs discours, et tout le monde de les comprendre. Clément n'écrit aux électeurs que le 19 juin, et encore sa lettre ne contient-elle que des généralités : il faut élire un empereur dévoué à l'Église et à la croisade; mais comment s'appelle ce prince? le pape se garde bien de le dire. A la fin de juillet, Philippe le pria d'intervenir plus positivement, et de recommander directement Charles aux électeurs. Clément fit la sourde

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

oreille; tout le mois d'août, et encore presque tout le mois de septembre, il attendit. Enfin, lorsqu'il fut sûr que la candidature luxembourgeoise l'emporterait, il consentit à patronner celle du Valois : concession de la dernière heure, et sans conséquences. Quant à obliger Henri à se désister, il n'y consentirait jamais; le roi de France n'était-il pas son suzerain? Il ne voulait pas empiéter sur ses droits.

Grâce à ces lenteurs et à cette nonchalance calculées du pontife, le 27 novembre Henri de Luxembourg fut élu à l'unanimité. On l'a souvent remarqué, dans les moments difficiles, la plus grande ressource des pontifes fut souvent la force d'inertie; il faut convenir que, cette fois, Clément V sut en user fort heureusement. Mais soudain, le voilà qui passe à une précipitation non moins diplomatique : à peine a-t-il reçu les envoyés de Henri lui demandant confirmation de l'élection, qu'il s'empresse de l'accorder. Avait-il besoin, en effet, de longues réflexions pour reconnaître que le possesseur du pauvre Luxembourg serait pour lui un empereur moins incommode que le frère du puissant roi de France? Clément V paraphait la défaite diplomatique du guelfisme français (26 juillet 1309). Il fixa même le couronnement à Saint-Pierre de Rome pour la Chandeleur de l'année 1312. Le dépit de Philippe le Bel fut extrême, amers furent ses reproches. Vraiment, le pape n'y avait-il pas mis beaucoup trop de précipitation?

Le nouvel empereur Henri VII était valeureux et sympathique. Ce grand adolescent blond et maigre avait reçu son éducation à la cour de Marie de Brabant, la seconde femme de Philippe le Hardi : milieu lettré et idéaliste où l'on aimait les beaux vers et les récits épiques. C'est là que se forma cette noblesse des Valois qui devait communiquer au XIVe et au XVe siècle français leur soif des prouesses et des aventures, surtout des aventures italiennes. Henri VII conservait profonde l'empreinte de cette formation : « l'idéal religieux que lui inspirait sa foi s'y doubla d'un idéal chevaleresque, qui le préparait mer-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

veilleusement à se passionner pour la réalisation de cette monarchie dont Dante était à cette époque le prophète et l'apôtre. Ces rêves tendaient à renouveler la politique de la maison de Souabe, moins son hostilité à l'Église. » Que pareilles ambitions heurtassent de front celles des Capétiens et des Angevins, on le comprend sans peine. Resserrant leur union, ils groupèrent le parti guelfe, face à l'empereur et aux gibelins.

Mais qu'allait faire le pape? Pour Clément V la suprême habileté eût été de renouveler l'ancienne politique de Grégoire X et de Nicolas III, politique qui avait consisté à équilibrer l'une par l'autre les deux forces en présence : entre l'Italie du Nord possédée par l'empereur et l'Italie du Sud propriété de l'Angevin, l'Italie centrale, l'Italie papale resterait libre. D'ailleurs, une fois réconciliés les grands chefs du guelfisme et du gibelinisme, les deux partis le seraient aussi dans la mesure du possible, et sans doute disparaîtraient-ils peu à peu. De plus, cet accord pourrait bien délier l'alliance dangereuse du royaume de Naples avec la France : car à la frontière d'Alsace, il y avait incompatibilité foncière entre les intérêts de l'empereur et ceux de Philippe le Bel, et en devenant l'allié du premier, Robert de Naples pourrait difficilement l'être encore du second; les amis de nos ennemis ne sont pas nos amis. En résumé, établir un équilibre de forces et d'influences en Italie, y réconcilier les partis, disloquer la grande coalition capétienne, tels eussent été les résultats de ce rapprochement angevino-impérial. Peut-être même eût-il pu briser l'étreinte morale dans laquelle les partisans de Nogaret voulaient enlacer Clément V en vue d'obtenir la condamnation de la mémoire de Boniface VIII.

Il y eut un cardinal « bonifacien » pour le penser : Stefaneschi Gaëtani. Après avoir condamné l'attentat de Nogaret, ce prince de l'Église ne s'était rallié à Bertrand de Got qu'à la dernière heure. Il conservait la nostalgie de l'Italie; humaniste, il a exhalé ses regrets dans des vers

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

funambulesques. Mais l'élégie est généralement impuissante à entraver le cours des événements. Gaëtani avisa les moyens diplomatiques; agent d'une politique nouvelle, c'est lui qui proposa un terrain d'entente entre Henri VII et Robert de Naples. On ferait à l'empereur des concessions importantes dans l'Italie du Nord, et en retour celui-ci laisserait carte blanche aux Angevins dans le royaume d'Arles : le fils de Robert recevrait ce royaume et, pour sceller l'alliance, épouserait une fille de Henri. Ainsi établi dans la vallée du Rhône, Robert servirait de barrière aux convoitises françaises. Mieux valait à coup sûr qu'Avignon devînt voisine de l'Angevin plutôt que du redoutable Capétien. Au surplus, en déplaisant à Philippe le Bel, la combinaison le rendrait sans doute l'ennemi de Robert. On assisterait alors à un renversement des alliances : Robert se rangeant avec Henri VII contre les trop puissantes fleurs de lis. La combinaison était d'autant plus réalisable qu'elle semblait avantageuse aux deux contractants : sur le royaume d'Arles, l'empereur ne détenait guère qu'un pouvoir nominal; par contre, déjà en possession du comté de Provence, Robert désirait lui donner son complément naturel et remonter jusqu'à Lyon la vallée du Rhône. Quant à Henri, l'éblouissement de ses rêves italiens devait suffire à lui rendre légères toutes autres concessions. Somme toute, c'était point par point l'ancien projet de Nicolas III; seuls les noms étaient différents.

Pourtant, les pourparlers qui s'échangèrent entre Clément V, Robert et Henri VII (1309-1310), n'aboutirent pas. La faute doit en revenir au roi Robert. Très grande est la réputation de ce prince; Pétrarque le loue comme « l'honneur de la France et la parure de l'Italie »; Villani disait de lui « qu'il était le monarque le plus sage qu'il y ait eu dans la chrétienté depuis cinquante ans »; il énumérait ses rares qualités : vertueux et savant, grand théologien, profond philosophe, connaissant toutes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sciences et jusqu'à la nécromancie. Dans le cas présent, il apparaît bien toutefois qu'il manqua de condescendance diplomatique; il eût voulu trop peu accorder à Henri VII qui évidemment ne pouvait se maintenir dans l'Italie du Nord qu'en y obtenant un pouvoir réel. Henri d'ailleurs voyait dans l'Empire plus que des avantages tangibles, mais aussi une fonction idéale telle que l'avait conçue le moyen âge; par conséquent réclamait-elle cette puissance effective, comme la charge requiert le prestige.

Autre empêchement à l'alliance : les guelfes de Florence et de Toscane s'opposaient de toutes leurs forces à cette mainmise impériale et gibeline sur l'Italie du Nord. Voyant des négociations engagées, ils criaient à la grande trahison des guelfes par Robert, chef des guelfes. De plus, le rapace Philippe le Bel n'entendait donner son approbation qu'au prix de concessions faites par l'empereur à la France. On le verra entraver le plus possible le voyage d'Italie, soit en priant le pape de surseoir au couronnement, soit en menaçant insidieusement Henri d'une alliance de la France avec les cités guelfes d'Italie. Ajoutons que Robert, dont la dette envers le pape s'élevait à 93,340 marcs d'or, ne se contentait pas de la fille; il exigeait de Henri VII une forte dot; à ce prix seulement, il lui fournirait un passeport pour l'Italie. Mais, lui aussi, Henri VII était pauvre; et d'ailleurs on peut imaginer que tout ce marchandage répugnait à son tempérament chevaleresque.

C'était plus de raisons qu'il n'en fallait pour faire échouer le plan du cardinal Stefaneschi et de Clément V. Du moins fait-il honneur au sens diplomatique comme à l'esprit pacifique du pontife. Il ne fut pas d'ailleurs d'une inutilité pratique complète. Sous Philippe le Bel, les affaires françaises restent toujours intimement liées aux affaires italiennes; la tentative d'alliance entre le roi de Sicile et le roi des Romains dut inquiéter assez le roi de France pour l'obliger à moins de dureté dans le procès

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du feu pape. Sous Boniface VIII, les embarras italiens avaient forcé le Saint-Siège à capituler devant Philippe le Bel au moment de la croisade contre les Colonna; par une sorte de « chantage » à rebours, les pourparlers d'alliance avec Henri VII et les craintes diplomatiques qu'ils causent à Philippe le Bel amènent celui-ci à certains accommodements. A Haguenau d'abord, puis le 11 octobre 1310 à Lausanne, Henri VII avait promis de protéger l'Église et la papauté; Clément V ne manquait pas de l'annoncer aux ambassadeurs de Philippe, leur disant, non sans ironie, qu'une telle nouvelle procurerait certainement grande joie à leurs cœurs de chrétiens. Le cardinal Pierre de la Chapelle déclarait aux Français : « Si le roi se délivrait de cette affaire (celle de Boniface VIII), il n'aurait plus à craindre ni la couronne noire (d'Italie), ni la couronne blanche (d'Allemagne). » Plus ou moins, Clément V tenait donc Philippe le Bel. On le vit bien aux résultats : si elle déclarait Philippe innocent des attentats commis, par contre la bulle *Rex gloriae* du 27 avril 1311 ne chargeait Boniface d'aucune accusation. Clément V payait, il est vrai, quatre jours plus tard ce demi-succès en déclarant qu'il ne consentirait jamais à ce que le royaume d'Arles fût conféré par Henri VII à un tiers, autrement dit à l'Angevin. Ainsi s'effondrait tout terrain solide d'alliance entre Robert de Naples et Henri VII. Au moins la combinaison n'avait-elle pas été absolument infructueuse. Elle avait servi à autre chose : étrange retour des événements, la menace évoquée du gibelin aida à sauver la mémoire de Boniface VIII.

3. L'Expédition de l'empereur Henri VII en Italie.

Henri VII voulait rétablir l'Empire, le bel Empire du moyen âge. Il n'avait pu l'avoir par alliance, il fallait donc qu'il l'obtînt par prise de possession pure et simple. En 1311, sous la pression de Philippe le Bel, sous celle de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Clément V menaçant de l'abandonner, il avait bien signé un traité avec la France, mais un traité boiteux sans cession du royaume d'Arles. En 1312, on le voit renouer des pourparlers avec Robert, mais sur des bases de plus en plus inacceptables : le vicaire de l'Empire en Toscane serait Robert lui-même, et le vicaire en Lombardie serait un personnage non suspect à Robert : autant dire que toute l'influence lui reviendrait. Dès lors, nul rapprochement possible, le conflit est ouvert. Henri VII s'apprête à s'enfoncer dans la Péninsule.

C'est avec regret que le pape voit s'éloigner le projet d'entente. Ce qui résultera de l'expédition d'Italie, il ne le sait. Sans doute Henri semble-t-il plein de bonne volonté pacifique; mais que l'Italie soit apaisée par l'agent traditionnel de la désunion, par le chef du gibelinisme, par l'empereur, cela semble une nouveauté énorme. Pourtant, à ses débuts, l'aventure semble presque patronnée par le pape : il voudrait bien que s'apaisent les vieilles haines, et il exhorte la noblesse et les villes d'Italie à bien recevoir le roi des Romains (1er septembre 1312). Il est bien clair qu'en tout ceci, Clément V s'avançait trop : balancer l'influence angevine par l'influence impériale, c'eût été bien; mais, maintenant que l'accord était devenu impossible, on ne pouvait favoriser ou même permettre une descente de Henri VII en Italie, sans commettre une suprême imprudence. A son approche, toutes les ambitions et toutes les passions gibelines n'allaient-elles pas se réveiller? L'empereur en Italie, c'est la guerre toujours.

Nous l'avons dit, dans l'anarchie extrême des partis, il y avait un réveil du gibelinisme. On réclamait un homme fort qui imposât l'ordre et la paix partout. Chez certains, cet appel à César se nuançait de souvenirs antiques; ils aspiraient à une renaissance politique de la vieille Rome. Dante se faisait alors l'écho de ces aspirations impérialistes : « Italie, s'écriait-il, Italie, habitation de douleur..., ceux qui vivent dans tes contrées se font une guerre impla-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cable ; ceux que les mêmes remparts protègent, se rongent l'un l'autre ; cherche, misérable, autour de tes rivages, et vois si une seule de tes provinces jouit de la paix. » Et se tournant vers l'empereur : « Viens voir, le suppliait-il, viens voir, homme oublieux, les factions se déchirer dans les villes ». A l'annonce qu'enfin ses vœux vont être exaucés, le poète tressaille d'un grand frisson de joie patriotique : « Réjouis-toi, Italie, tu vas devenir l'envie des autres nations. Ton fiancé, la joie du siècle, la gloire du peuple, le pieux Henri s'apprête à venir pour tes fiançailles. Sèche tes larmes, ô la plus belle des filles, et dépose tes habits de deuil. » C'est sans doute à cette occasion que Dante fait l'exposé de ses idées impérialistes dans son *De Monarchia*. Déjà, il avait écrit trois lettres restées fameuses, l'une « à tous les rois de l'Italie et sénateurs de la Ville sacrée, aux ducs, aux marquis, aux comtes et aux peuples » ; l'autre « aux exécrables Florentins demeurés dans leur ville » ; la troisième à l'empereur lui-même : *Sanctissimo triumphatori et Domino singulari, Domino Henrico, divina Providentia Romanorum Regi, semper Augusto*... Henri y est montré comme le chef idéal envoyé par Dieu à la terre, « fils de l'Église », « rejeton de Jessé », « triomphateur très saint », voilà comment il faut l'appeler ; « le prophète Isaïe semble l'avoir, après le Christ, montré de son doigt prophétique, lorsqu'il prédit par la révélation de l'Esprit-Saint : « Il a vraiment supporté nos infirmités et il a soutenu le poids de nos douleurs ». Et, en frais de souvenirs bibliques, Dante ose bien assimiler Henri à un nouveau Moïse « dont le rôle sera de libérer son peuple de l'oppression des Égyptiens, par pitié pour les lamentations de la servitude universelle, et de le conduire à la terre dont les fruits sont le lait et le miel ».

D'autres Italiens, personnages considérables, pressaient Henri d'intervenir : tels les Visconti et les Torriani, à Milan. Non moins enthousiaste que Dante de cette résurrection

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de la splendeur romaine, Henri avait la naïveté politique de croire que sur le nom d'un grand empereur les partis se réconcilieraient. De fait, au premier abord, les choses apparurent telles. A peine Henri a-t-il pénétré dans l'Italie du Nord que non seulement les gibelins, mais aussi les guelfes accourent vers lui. Dans Milan, la capitale, il réconcilie solennellement le chef du parti gibelin, Matteo Visconti, et le chef du parti guelfe, Guido della Torre; ayant à ses côtés un Visconti, il reçoit la couronne de fer des mains de l'archevêque qui est un della Torre. Il donnait d'ailleurs l'assurance qu'il ne ferait aucune distinction entre blancs et noirs. Partout on le réclame comme le grand pacificateur. A Gênes, Doria et Spinola, Fieschi et Grimaldi veulent se réconcilier sous le sceau impérial. Après les sombres drames politiques, voici l'idylle, voici les tendres fiançailles de l'empereur et de l'Italie.

Elles durèrent peu. Quoi qu'il promît, Henri, pour se maintenir, était obligé d'en revenir aux anciennes méthodes abhorrées : levées d'argent, établissement de vicaires impériaux. Impossible d'ailleurs qu'il tînt balance égale entre guelfes et gibelins, sous peine de s'aliéner les deux partis, trop hostiles l'un à l'autre pour admettre la tolérance politique. Henri fut donc contraint d'adopter un gibelinisme plus ou moins pallié. Les guelfes alors parlent de se révolter. A Milan, Guido Torriani s'écrie : « Qu'ai-je à faire de cet Allemand, de cet Heinrich ! Est-ce que je lui ai promis quelque chose? » Il soulève le peuple; mais les soldats de Henri dispersent l'insurrection et pillent le riche palais des Torriani déclarés bannis; un Teuton brutal, Werner de Hohnberg, s'installe dans la ville comme lieutenant général de Lombardie. A cette nouvelle, c'est une levée de boucliers dans tout le parti guelfe : Lodi, Crémone, Crème, Brescia, Reggio s'insurgent... « On raconte en Italie que l'empereur se prépare à venger la mort de Conradin, dont le supplice a laissé une si profonde et si durable impression, et qu'il fera démolir le monastère

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de la Victoire, élevé par Charles d'Anjou sur le lieu illustré par la défaite du dernier des Staufen; à tous ces esprits excités par la haine, il semble qu'il s'agisse d'une revanche de Tagliacozzo. En face de l'empereur, Robert de Naples, le descendant de Charles d'Anjou qui fait cause commune avec les guelfes, se sent fort de la sympathie du chef de sa race, Philippe le Bel, dont les dispositions vis-à-vis de Henri VII laissent prévoir sur la frontière qui sépare la France de l'Allemagne, des diversions funestes à l'Empire. [1] »

Henri cesse dès lors d'être « l'ange de paix » annoncé et chanté; il devient le gibelin, le tyran, digne descendant des Barberousse et des Frédéric II. De fait, pour triompher, se voit-il contraint d'employer leurs procédés. Il assiège Crémone; amenés à capitulation, les guelfes de la cité viennent lui présenter les clefs, pieds nus et corde au cou; le César leur enlève tout privilège, fait détruire leurs murailles, et les contraint à un tribut de 10,000 écus d'or. Brescia résiste à son tour; son chef, Théobald Brussati, est pris dans une sortie; Henri lui accorde la vie sauve, s'il lui rend la place; au lieu de cela, le guelfe héroïque envoie aux siens l'ordre de résister à outrance; Henri le fait traîner à la queue d'un cheval sous les murs même de la ville. Après une longue résistance, qui coûte cher à Henri, Brescia se rend et subit le sort de Crémone : murailles détruites, lourd tribut.

La résistance lombarde une fois vaincue, l'empereur pense à marcher sur Rome à travers la Toscane, mais cette province ne demeure-t-elle pas toujours le rempart du guelfisme? Travaillées par l'influence de Robert de Naples, Florence, Sienne, Pistoie décident de barrer la route au grand gibelin. A son approche, les haines de partis s'exaspèrent jusqu'à la sauvagerie. A Reggio, par exemple, les Sessi gibelins sont assiégés dans le château de San-

1. FOURNIER, *Le royaume d'Arles*, p. 372.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Faustino par les Lupi guelfes. Sessi refuse obstinément de se rendre : « Je suis prêt, dit-il, à donner à manger Penazolo, mon parent, qui est ma propre chair et qui est blessé sans espoir de guérison; quand nous l'aurons mangé, nous tirerons au sort celui qui devra être mangé, plutôt que de tomber entre les mains de nos ennemis, qui ne nous feront pas grâce. » L'événement devait lui donner raison; le château enlevé, les Sessi furent tous massacrés.

Pour éviter le guêpier toscan, Henri pense à prendre la route de mer; il vient à Gênes qui l'a demandé, s'embarque pour Pise la gibeline, et de là, après avoir mis les cités toscanes au ban de l'Empire, il marche droit sur Rome. Dante avait montré la Ville éternelle appelant son César, en des termes d'hyperbolique amour. « Pourquoi tardes-tu, successeur de César et d'Auguste? Rome, cette veuve, cette délaissée qui t'appelle nuit et jour s'écrie dans sa douleur : « O mon César, pourquoi n'accoures-tu pas dans mon sein? » — A l'arrivée, ce fut une toute autre chanson. Comme toutes les villes italiennes, Rome restait partagée en deux factions : les Colonna graciés par Clément V et le sénateur de la ville Louis de Savoie tenaient sans doute pour l'empereur, mais les Orsini et les guelfes de Toscane accourus dans la ville se groupaient derrière Jean d'Achaïe, frère de Robert de Naples. La lutte des guelfes et des gibelins allait-elle se dénouer cette fois par un combat de rues dans la cité des Papes?

Intrépide, Henri entre par une porte de la rive gauche; mais la rive droite est occupée en force par des troupes guelfes et angevines sous la direction de Jean d'Achaïe : le Borgo, le château Saint-Ange, le Transtevère, les ponts du Tibre, Monte Giordano, le campo di Fiore, la Minerve sont dans leurs mains; partout des barricades, des maisons fortifiées; la route est barrée qui mène à Saint-Pierre, ce lieu authentique du couronnement impérial. En vain, Henri essaie-t-il de se frayer un chemin; il s'empare

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du Capitole, mais ne peut effectuer le passage sur la rive droite. Désespérant d'y parvenir, il veut au moins se faire couronner au Latran et requiert pour cette cérémonie les cardinaux légats Arnauld de Faugère et Nicolas Albertini. Ceux-ci voudraient bien ne pas se compromettre; ils n'ont pouvoir, objectent-ils, que pour un couronnement à Saint-Pierre; ils ne cèdent qu'à la violence et sacrent enfin Henri le 29 juin 1312. Enivré des souvenirs antiques, le nouveau César écrivit alors aux princes de la chrétienté une lettre où, comparant les peuples de la terre aux divers chœurs des anges qui obéissent à la seule volonté divine, il se réjouissait de voir tous les royaumes se soumettre à un seul maître, l'Empereur *(uni principi monarchae subessent)*.

Ainsi l'opposition guelfe de Jean d'Achaïe, frère de Robert, le soupçon parfaitement fondé que ses succès porteraient ombrage à Philippe le Bel, avaient changé les dispositions de Henri VII; jusqu'ici, pour se faire reconnaître, pour obtenir du pape le couronnement impérial, il avait consenti à « moyenner ». Maintenant, persuadé de son prestige et de sa nouvelle dignité, il devenait arrogant; et lui qui n'avait à sa disposition qu'une petite armée égarée dans un pays hostile, voilà qu'il se campait en maître du monde. Éternelle et décevante fascination de la couronne impériale qui affole les têtes aussitôt qu'elle les effleure. Qu'on en juge un peu par les détails de la lettre adressée à Philippe le Bel : « Suivant les traces de vos prédécesseurs, vous possédez injustement à l'Est et au Midi des terres de l'Empire. Nous voulons que Votre Grandeur le sache, le pouvoir de l'Empire n'est pas si endormi que la main de notre puissance ne l'éveille pour délivrer ces provinces ». Et Philippe aurait répliqué :

« Jadis, l'ineffable hauteur de l'Empire évitait de s'enorgueillir et de menacer sans juste cause. Le roi de France, grâce à la protection de la majesté divine, a su ressaisir les antiques limites de l'ancienne Gaule; il ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

redoute pas les menaces; à l'occasion, l'empereur pourra, s'il lui plaît, faire l'épreuve des forces du royaume de France.[1] » Pareil échange de provocations est certainement apocryphe; mais comme beaucoup de pièces fausses, celles-ci demeurent psychologiquement vraies; elles résument bien la mentalité des deux souverains, ou tout au moins celle que leur prêtait l'opinion.

D'ailleurs, nul doute que le conflit entre Henri VII et Robert de Naples ne fût parvenu à l'état aigu. Au mois d'août 1312, on verra Robert protester auprès du pape contre le couronnement illégitime de Henri. Clément V était donc de plus en plus travaillé par des influences hostiles au Luxembourgeois, surtout celle de Philippe le Bel. Sous sa pression, sous celle des événements, qui montraient trop bien qu'un tel empereur n'était nullement un restaurateur de paix et un destructeur des partis, Clément V renonça à sa politique de protection plus ou moins avouée. Henri venait de quitter l'intenable Rome et de se retirer à Tivoli, quand les cardinaux lui firent connaître les conditions mises par le pape à son couronnement, conditions parvenues trop tard : le prétendant devait évacuer Rome sur le champ; il devait conclure un armistice d'un an avec le roi Robert et rendre aux guelfes les forteresses prises. Ainsi, Clément V retirait-il son demi-appui; à nouveau il parlait un langage guelfe.

Henri VII le comprit, il fit un éclat; il refusa de souscrire aux exigences pontificales, mais bien plutôt il en prit le contre-pied, et pour crime de lèse-majesté impériale déclara Robert de Naples déchu du trône au profit de Frédéric de Sicile, « descendant des Hohenstaufen » (24 avril 1313). Il lançait cette bravade gibeline de Pise, où il s'était réfugié au retour de Rome, après un échec devant Florence. Il comptait réunir Gênes, Pise, les

1. G. Lizerand, *Clément V et Philippe le Bel*, pp. 324-325. Paris, 1911.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gibelins de Lombardie et Frédéric de Sicile pour une grande expédition contre Robert de Naples. Dès lors, Henri entrait en conflit non seulement avec le chef des guelfes, mais avec la papauté elle-même. Les juristes de la curie réfutèrent les prétentions de Henri : vassal du pape, n'eût-il pas dû obéir à l'injonction pontificale de signer une trêve avec Robert? Le 12 juin 1313, Clément publie une bulle d'excommunication contre quiconque oserait attaquer la royauté de Naples, vassale du Saint-Siège; le 14 juin il révoque les sentences portées par Henri.

Lui, cependant, n'en tient aucun compte; il reprend son expédition vers Rome et Naples. Allait-on voir se rouvrir une lutte inexorable du Sacerdoce et de l'Empire? Cette fois, le Sacerdoce aurait pour lui non seulement le droit, mais aussi la force; et que pourrait ce pauvre empereur sans soldats contre la puissance formidable du roi de France? Jadis les Staufen étaient bien souvent descendus en Italie, et ils y avaient épuisé leurs forces; durant ce temps, les Capétiens réalistes, qui ne se mêlaient pas des affaires d'autrui, avaient pièce à pièce conquis leur royaume; on pourrait voir qu'en face d'eux, l'Empire n'était plus qu'une dérisoire puissance.

Mais la mort dirima le conflit; soudain, au moment où, traversant la Toscane, Henri VII veut contraindre Sienne à l'obéissance, il est frappé de la fièvre à Buoconvento et meurt le 24 août 1313. Il repose à Pise. Il convenait que la cité la plus gibeline de toute l'Italie conservât les dépouilles de ce dernier champion de l'idée impériale, telle que Dante l'avait chantée.

4. La Guerre de Ferrare.

L'aventure de Henri VII n'avait fait qu'accentuer les haines de partis. Dans l'Italie du Nord, le péril c'étaient les seigneuries gibelines fortes et organisées. A part d'elles, une puissance dangereuse tendait à s'insinuer en Lom-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

bardie, l'astucieuse Venise. Son ambition territoriale et commerciale consistait à s'établir dans la riche plaine du Pô, en remontant le fleuve. Or, sur son chemin, et presque à l'embouchure, se trouvait une sorte de seigneurie vassale du Saint-Siège, le marquisat de Ferrare, légué par Innocent III à la maison d'Este dès le début de l'autre siècle.

Une affaire de succession fournit à Venise l'occasion guettée de s'immiscer dans le marquisat. Azzo d'Este était mort le 31 janvier 1308, léguant ses États à son fils naturel, Fresco. Furieux d'être évincés, Aldevrandino et Francesco d'Este, frères du défunt, font opposition et essaient de s'emparer du pouvoir en s'alliant avec les Padouans voisins; par contre, Venise s'unit à Fresco. Ainsi appuyé, celui-ci parvient à se maintenir, et en compensation des services rendus, Venise obtient de lui une cession de territoire dans le Milanais.

Le Saint-Siège pouvait-il voir sans inquiétude ces empiètements de Venise? Toujours il avait considéré Ferrare comme la garde pontificale postée tout exprès à l'embouchure du fleuve pour arrêter les ambitions vénitiennes. Aussi, lorsque Francesco d'Este, le vaincu de la lutte, vint réclamer le secours de Clément V, celui-ci ne se fit pas prier. Il envoya en Italie deux nonces, Arnould d'Astier, abbé de Tulle, et Onuphre de Trévi, doyen de Meaux, avec mission de forcer Fresco et les Vénitiens à abandonner Ferrare; ils refusèrent. Profitant d'une révolte des habitants, une armée guelfe partit de Bologne, vint mettre le siège devant la ville et l'enleva le 5 octobre 1308.

Fresco se désista; mais les Vénitiens tenaces n'abandonnèrent pas la lutte; à leur tour ils assiégèrent la place, s'en emparèrent en décembre, firent prisonniers les nonces et les forcèrent à conclure un traité d'après lequel Ferrare revenait à la République.

Clément V pouvait-il accepter pareilles conclusions? Par une bulle du 27 mars 1309, il excommunie l'ambitieuse Venise. En même temps, contre elle il faisait prêcher

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la croisade par le cardinal Arnauld de Pélagrue. Très facilement les villes de la Haute-Italie se rendaient compte de la menace que les empiètements de Venise constituaient pour leur indépendance; elles répondirent à l'appel du pape. L'armée guelfe vint assiéger Ferrare, en massacra la garnison et s'empara de la ville.

Cependant, la fière Venise s'opiniâtrait. Clément V la poursuivit sans relâche. Jeter sur elle l'interdit, faire emprisonner ses marchands résidant à l'étranger, susciter la révolte des villes vassales et la dénonciation des alliances, tels furent ses moyens terriblement efficaces. Sans guerre, par la seule force morale, le pape parvient ainsi à frapper Venise au cœur, c'est-à-dire dans son commerce; il renouvelait contre elle les procédés qui jadis avaient si bien réussi à Urbain IV contre les marchands et les banquiers toscans. La République est contrainte de s'avouer vaincue : après de longs pourparlers qui se poursuivirent de 1309 à 1313, Venise consentit à en passer par les volontés du pape : abandon de toutes prétentions sur le Ferrarais, paiement d'une indemnité de guerre, sacrifice des avantages commerciaux à elle procurés par ses arrangements antérieurs avec Ferrare.

A vrai dire, cette guerre n'avait pas profité directement au Saint-Siège. Mécontents du comte de Bruniquel, vicaire général nommé par le pape, les Ferrarais se révoltèrent, surtout après le meurtre de Francesco d'Este par les troupes pontificales en 1313. Clément V se débarrassa d'un protectorat aussi onéreux, en cédant le vicariat au roi Robert de Naples; non moins détesté, celui-ci devait être chassé en 1317 et les princes d'Este rappelés. Quoi qu'il en soit, la guerre de Ferrare n'en avait pas moins profité au Saint-Siège et à l'Italie : à qui appartiendrait la turbulente Ferrare, cela importait assez peu, pourvu qu'elle ne tombât pas aux mains des Vénitiens, et qu'elle restât sur les rives du Pô la citadelle avancée préservant la Haute-Italie des ingérences étrangères. Les ambitions

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

territoriales et commerciales de Venise en Lombardie étaient évincées.

Quelques mois après Henri VII, le 20 avril 1314, Clément V était mort à Roquemaure (Gard). Philippe le Bel devait bientôt le suivre dans la tombe. Énigmatiques personnages, tous deux ont été assez diversement jugés mais à l'ordinaire fort sévèrement. Le roi sous le règne duquel l'attentat d'Anagni et le procès des Templiers s'étaient perpétrés ne pouvait être que damnable. Pourtant certaine chronique tend à en faire un pieux homme qui priait longuement, et se donnait la discipline « avec une petite chaînette » *cum quadam catenula.* Tel est le témoignage d'Yves, moine de Saint-Denys, qui l'aida à ses derniers moments, et qui sortit fort édifié de la chambre mortuaire.

Au risque d'étonner, il nous faut dire que nous ne voyons là aucune impossibilité psychologique. Sans doute, l'axiome scolastique reste toujours vrai : on agit comme on est, les actes révèlent la nature intime, *operatio sequitur esse*, et d'après cela que dut être l'âme de Philippe le Bel? Pourtant, — même mise à part l'opinion assez courante qui fait de lui un roi débonnaire sans influence directe sur les affaires qu'il ne mène pas —, n'oublions pas qu'à l'époque moderne où nous entrons, un prince se dédouble le plus souvent en deux personnages qui s'ignorent et vont jusqu'à se contredire : l'homme politique obéit à l'impérieuse raison d'État, il la sert aveuglément par tous les moyens, voire parfois le crime; l'homme privé, par contre, demeure croyant et souvent jusqu'à la piété. Vingt exemples seraient à citer : qui oserait prétendre que celui de Philippe n'est point le plus fameux? Le soufflet d'Anagni, le supplice des Templiers, les exactions inouïes, mais ils étaient nécessaires au triomphe du Capétien, et à la prospérité du royaume; les prières, les jeûnes, la discipline, et demain les amulettes et les enchantements, mais le roi les tient pour utiles à son salut personnel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ah ! il est bien passé le temps des excommunications à grand effet ; désormais elles glisseront sur les consciences royales comme sur une armure d'airain. A s'y soumettre, on éprouverait un remords plus cuisant que celui de la conscience, le remords politique. Désormais, à l'égard de ses adversaires, la papauté devra se servir surtout des armes diplomatiques et guerrières ; car la chrétienté se sécularise, ou plutôt en tant qu'elle est l'âme collective qui a voulu le Saint-Empire et la croisade, elle tend à disparaître, absorbée par les nationalités. Dès lors, le gibelinisme cesse d'être un scandale ; il est un parti politique comme tous autres ; les consciences n'en ont plus horreur ; et quant au guelfisme, il ne se dévoue à l'Église que dans la mesure où ses propres intérêts se confondent avec ceux de l'Église. Évidemment — nous l'avons montré — l'égoïsme avait toujours existé, surtout l'égoïsme municipal ; mais désormais il devient radical et intraitable.

Le règne de Philippe le Bel paraît bien servir de ligne de démarcation entre deux âges. Dure et anguleuse, sa silhouette se profile à la frontière des temps modernes comme un épouvantail de chrétienté. A sa vue, toutes les nobles idées semblent s'enfuir de l'horizon politique, tels de charmants oiseaux qu'effraie le vol puissant des grands éperviers. Frédéric II n'était encore qu'un monstre égaré dans un siècle de foi ; Philippe le Bel apparaît à son heure comme le messie des temps nouveaux.

Devant un tel prince à l'énergie politique si accusée, il paraît bien effacé, le pauvre Clément V. On l'a dit incurablement faible, prêt à toujours « moyenner », à toujours capituler, pourvu qu'on y mît le temps et qu'on y employât les menaces. C'est beaucoup trop affirmer. Sans doute ressemblait-il assez peu à son illustre prédécesseur, Boniface VIII : résister en face à Philippe le Bel, il ne le crut pas possible. Aussi se résigna-t-il à délaisser l'inhabitable péninsule, et à vivre sous l'hospitalité souvent tyrannique du puissant Capétien. Pourtant — reconnaissons-le —

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ce faible fut aussi un habile. De la situation italienne, il sut tirer un certain parti; aux prétentions de Philippe le Bel, il opposa adroitement l'esprit chevaleresque de Henri VII; il espéra en ce gibelin, il sut se servir de lui. Il est vrai qu'ensuite il dut bien l'abandonner, ce qui lui a valu d'être mis par Dante dans la quatrième enceinte des réprouvés.

Somme toute, Clément V fut victime non moins des fatalités politiques que de sa propre faiblesse : même s'il eût voulu rentrer en Italie, il ne l'aurait pu, parce que ni Philippe le Bel ne l'eût laissé partir, ni la Péninsule ne l'eût accueilli. Un guelfisme capétien le retenait en France dans un exil doré, un gibelinisme lombard lui barrait la route de Rome.

La nomination du nouveau pape devait nécessairement amener une lutte ardente entre les diverses factions du Sacré Collège. A la suite des remaniements opérés par Clément V, il se composait d'un parti gascon de dix cardinaux très unis, d'un parti italien de sept cardinaux très désunis; enfin d'un tiers parti formé de Français appartenant à diverses provinces. La question italienne constituait, somme toute, le fond de la mésentente : il s'agissait de savoir si le nouvel élu serait ou non favorable au retour.

L'Italie avait les yeux fixés sur le conclave; Dante écrivait aux cardinaux une lettre énergique, les sommant de nommer un pontife romain. On eût dit que, désabusé par les insuccès de l'empereur Henri VII, il reportait maintenant tout son espoir sur la papauté. « O vous, écrivait-il, vous, capitaines de l'Église militante, la voie que doit suivre le char de l'Épouse du Crucifié est clairement indiquée. Vous n'aviez qu'à l'y maintenir, et vous ne l'avez pas fait : semblables à Phaéton, le faux automédon, vous êtes sortis de l'ornière. Votre rôle était de garder sûrement, à travers les périls du pèlerinage terrestre, le troupeau qui vous suit; vous l'avez entraîné avec vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans l'abîme... Il ne reste qu'un remède : vous avez été les auteurs de ce désordre ; entrez maintenant unanimement et énergiquement en ligne pour la cause de l'Épouse du Christ, du siège de l'Épouse qui est Rome, pour notre Italie, en un mot pour la totalité de ceux qui font le pèlerinage de cette terre. Les yeux du monde entier sont dirigés en ce moment sur le champ de bataille où vous allez combattre : faites en sorte d'en revenir victorieux, et de mériter d'entendre le *Gloria in excelsis Deo* ; et que l'opprobre de Gascons avides et insolents qui s'efforcent d'arracher aux Romains ce qui fait leur gloire, serve d'exemple et d'avertissement à nos descendants. »

La lutte fut épique : les cardinaux se trouvaient réunis depuis près de trois mois à Carpentras sans pouvoir s'entendre (mai-juillet 1314), quand des bandes gasconnes conduites par deux neveux du feu pape pénétrèrent dans la ville, et assiégèrent le Sacré Collège aux cris de : « Mort aux cardinaux italiens ! Mort ! Nous voulons un pape ! Nous voulons un pape ! » Les éminences ultramontaines n'eurent que le temps de s'enfuir à la dérobée. La dispersion du Sacré Collège ainsi opérée par la violence, les partis continuèrent à s'agiter : indomptables, les cardinaux gascons eussent préféré le schisme à une capitulation ; non moins résolus, les Italiens déclaraient qu'ils ne reconnaîtraient jamais l'élu, s'ils n'avaient eu part à l'élection. Enfin, après deux ans, au printemps 1316, sur l'initiative de la cour française, le Sacré Collège se réunissait de nouveau à Lyon ; au mois d'août, on parvint à faire élire Jacques Duez de Cahors, qui prit le nom de Jean XXII, ni les Gascons, ni les Italiens n'avaient triomphé, mais le pape était Français.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LIVRE V

LA PAPAUTÉ D'AVIGNON ET LA PÉNINSULE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE I

La question italienne sous Jean XXII.

Il avait de grandes qualités : vie austère, administrateur incomparable. Sur la question italienne, quelle conduite allait-il adopter? Un grave problème se posait alors, celui de l'élection à l'Empire. Dès la mort de Henri VII en 1313, on avait vu Philippe le Bel intriguer auprès de Clément V pour lui démontrer que son fils Philippe, comte de Poitou et de Bourgogne, était le plus chrétien des candidats. Il redisait à son sujet l'éternelle chanson empreinte d'une grande piété diplomatique : « si le fils du roi de France est élu empereur, voici la chrétienté en paix et la croisade décidée. L'histoire ne prouve-t-elle pas qu'on ne peut jamais se fier à un empereur allemand? Voyez plutôt le dernier venu, cet Henri VII sur qui l'on avait fondé les plus belles espérances ; il n'a pensé qu'à humilier les défenseurs de l'Église, et s'est montré le grand obstacle à la croisade. Au contraire, que demain l'on élise Philippe, et demain, assuré de la sécurité de ses États, le roi de France part pour la Terre Sainte, entraînant après lui le roi d'Angleterre ». D'ailleurs, le roi protestait très fort qu'en si grave question le seul intérêt public le guidait ; « assurément, il aimait son fils, mais non pas tant que son âme ». On le lui laissa dire et on passa outre.

Les deux maisons allemandes qui, au XIVe siècle, pouvaient prétendre à l'Empire, étaient celles de Habsbourg et de Luxembourg. Or, l'héritier luxembourgeois, le fils de Henri VII, Jean de Bohême, était trop jeune pour régner ; mais ses partisans voulaient avant tout écarter les inquiétants Habsbourg, qui visaient à l'hérédité

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

comme jadis les Staufen ; ils firent donc surgir un troisième candidat, Louis de Bavière, connu pour sa bravoure. Les électeurs n'étaient pas moins partagés que les membres du Sacré Collège. On aboutit à un schisme impérial. Le 19 octobre 1314, les partisans des Habsbourg nommèrent Frédéric d'Autriche, le lendemain ceux des Luxembourg, Louis de Bavière. Un double couronnement s'ensuivit avec des irrégularités de part et d'autre. Louis de Bavière se fit sacrer dans le lieu authentique à Aix-la-Chapelle, mais par l'archevêque de Mayence qui n'était pas le consécrateur traditionnel ; au contraire, Frédéric d'Autriche fut couronné par le prélat traditionnel, l'archevêque de Cologne, mais à Bonn, qui n'était pas le lieu authentique du sacre.

Sur les deux élections on pouvait ergoter à l'infini ; un nouveau grand interrègne était en perspective ; de fait, la lutte entre les deux compétiteurs allait durer sept années pleines. Or, pour les papes, la laisser se prolonger, n'était-ce pas suprême habileté? L'aventure tragique de Henri VII avait assez montré que le gibelinisme impérial demeurait incapable de ramener la paix en Italie ; jamais celle-ci ne se voyait plus tranquille qu'aux époques où la chrétienté pleurait le veuvage du Saint Empereur.

Précisément dès la fin du pontificat de Clément V, après la ruine de l'aventure luxembourgeoise, on avait vu les guelfes patronner cette politique radicale qui eût consisté à laisser désormais l'Empire vacant puisque son titulaire restait l'ennemi traditionnel et incorrigible de l'Église, de l'Italie et de la France. Après la crise de gibelinisme qui précéda l'expédition de Henri VII, on avait maintenant un revirement en sens contraire, un accès violent de guelfisme absolu et intransigeant. Robert de Naples en avait exprimé le programme dans un mémoire présenté à Clément V vers 1313.

« Là se donnent libre carrière toutes les haines contre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'Allemagne qui couvent depuis si longtemps en Italie; là revivent, ardentes et implacables, les passions des vainqueurs de Frédéric II et de Conradin. Il s'agit de démontrer au pape qu'il doit s'opposer à l'élection d'un nouvel empereur; pour atteindre ce but, Robert rappelle tous les attentats dont se sont rendus coupables les princes qui ont porté la couronne, depuis Domitien jusqu'à Henri VII. Presque tous, dit-il, ont persécuté l'Église; c'est qu'en effet ces abus de la force sont fatalement le fruit de la toute-puissance des Césars, fondée sur la violence mise au service de l'orgueil. Tout empereur, quelles que soient ses qualités, ne peut que s'irriter des obstacles qu'il rencontre et des rivalités qu'il pressent : ajoutez que ses dispositions personnelles sont bien vite exploitées par des conseils intéressés et des insinuations perverses. A peine un empereur est-il élu que les gibelins le circonviennent pour le déterminer à reconquérir le royaume de Naples; leur rêve est toujours de relever l'œuvre de Frédéric II sur les ruines de celle de Charles d'Anjou, et d'assujettir avec le Saint-Siège l'Italie tout entière à leur domination... C'est d'ailleurs bien à tort que l'usage s'est introduit de choisir les empereurs dans la nation germanique; n'est-ce pas une nation rude et intraitable, plus habituée à une barbarie sauvage qu'aux mœurs du christianisme? Pour les Germains en effet, — Thomas d'Aquin l'a dit dans son traité de la Loi —, le brigandage n'est pas un péché *(gentem acerbam et intractabilem... apud quam latrocinari non consuevit peccatum, sicut notat Thomas de Aquinato, in prima serie, in tractatu de Lege)*. Combien éloignés ils sont de la politesse française et de la douceur italienne ! De ce mémoire se déduisait une conclusion résumant toutes les aspirations de la coalition des guelfes, des Capétiens de Naples et des Capétiens de France, qui avait résisté à Henri VII : il ne faut plus d'empereur parce qu'un nouvel empereur serait fatalement entraîné à asservir l'Italie et à revendiquer les droits souverains

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de sa couronne sur le comté de Bourgogne et sur la vallée du Rhône [1]. »

Pareil programme anti-impérialiste devenait plus réalisable du jour où l'interrègne éclatait. Les Angevins eussent voulu lui obtenir l'approbation pontificale, aussi firent-ils circuler une fausse bulle de Jean XXII, dans laquelle le pape déclarait l'Italie soustraite à l'Empire. En fait, ni Clément V, ni Jean XXII n'ont donné dans cette thèse ultra-guelfe et ultra-angevine. Sa réalisation eût en effet mis l'Italie entière sous la mainmise de l'ambitieux Robert de Naples et le pape sous la protection trop immédiate du roi de France, qui, en devenant possesseur du royaume d'Arles, eût encerclé le Comtat Venaissin.

La diplomatie pontificale ne devait donc pas se montrer follement francophile; au contraire, lui fallait-il viser à un sage équilibre des partis. En cela, Jean XXII continua la politique de Clément V; il ne fut pas, lui non plus, un pape avignonnais dans le sens classique du terme, c'est-à-dire un pape d'une partialité aveugle pour les Français; il eut une politique véritablement italienne.

D'ailleurs, un anti-gibelinisme absolu, destructeur des vieilles institutions, répugnait au souverain pontife : la théorie du Saint-Empire, sublime conception du moyen âge, ne pouvait être abandonnée qu'au prix d'une véritable apostasie de l'idéal politique de chrétienté. Enfin, un jour peut-être, l'Empire ferait-il un heureux contrepoids à la force capétienne, et alors se réaliserait l'équilibre si souvent tenté par les papes, équilibre opéré par un partage d'influence : les impériaux gibelins occupant le Nord de l'Italie, les Angevins guelfes tenant le Sud, et l'État pontifical demeurant libre entre les deux.

1. Fournier, *op. cit.*, pp. 373-374.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

1. Guerre contre les Visconti dans l'Italie du Nord.

Par contre, le gibelinisme était à poursuivre là où il restait menaçant, c'est-à-dire non pas en Allemagne, mais dans l'Italie septentrionale. Là le gibelinisme survivait en des seigneurs ou tyrans dont la puissance devenait accaparante. Ils s'appelaient à Milan, Plaisance, Tortone, Alexandrie, Pavie et Bergame, Matteo Visconti; à Vérone et à Vicence, Can Grande della Scala; à Mantoue et Modène, Passarino Bonaccolsi; à Ferrare, les d'Este; dans le Piémont, le comte Amédée V de Savoie, Théodore de Montferrat, Philippe d'Achaïe, Manfred de Saluces; à Lucques, Castrucio Castracani; à Urbino, Frédéric da Montefeltro. A leur tête, se trouve l'orgueilleux Visconti, l'implacable gibelin, le vainqueur milanais des della Torre qu'il retient dans les fers. Devant eux les cités guelfes de Toscane demeuraient en infériorité : on le vit bien dès 1315 à la bataille de Montecatini, qui assura aux gibelins la prépondérance incontestée dans l'Italie du Nord.

Or, tant que le guelfisme se cantonnait à une défense régionale, et qu'il ne se laissait pas englober par les rêves de domination nationale angevine, nul doute qu'il ne dût être soutenu, parce qu'il s'affirmait dans la Péninsule le champion des droits pontificaux. Aussi, Jean XXII ne se désintéressa-t-il pas de la lutte. On le voit envoyer dans la Haute-Italie deux nonces, Bertrand de la Tour et Bernard Gui, chargés d'apaiser les partis, d'obtenir l'élargissement des détenus et le rappel des bannis. Démarche perdue; l'orgueilleux Matteo Visconti, en particulier, ne voulait rien entendre. Se réclamant du droit d'administrer l'Empire durant l'interrègne, vainement le pape le sommait-il de relâcher les della Torre emprisonnés à Milan. A bout d'arguments, Jean XXII recourut aux plus grands moyens : il frappa d'excommunication Matteo, et jeta l'interdit sur Milan, Verceil et Novare (décembre 1317). De même, lorsque se faisant le champion de toutes les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

haines gibelines, le Visconti marcha sur Gênes pour y rétablir les Doria et les Spinola chassés par les Fieschi et les Grimaldi, ce fut en vain que Jean XXII le somma de se retirer; les forces napolitaines pénétrées dans la place ne mirent pas moins de dix mois pour le forcer à abandonner le siège.

Cependant, Jean XXII poursuivait ses projets de pacification. En 1320, il envoyait de nouveau un légat dans la Haute-Italie, le cardinal Bertrand de Pouget; réitérer à Matteo l'ordre d'accorder aux guelfes une amnistie, le prier d'accepter Robert de Naples comme vicaire impérial, telle était la mission de l'envoyé pontifical. Mais les 800 hommes qui appuyaient la sommation du légat étaient-ils capables d'intimider Matteo? Une fois encore il ne tint aucun compte des volontés du pape.

A tout prix il fallait que Jean XXII humiliât ce Visconti, qui était l'incarnation même du gibelinisme local, et dont les ambitions perpétuaient les dissensions et les haines. Or, impuissante à pareille tâche, la papauté n'avait éprouvé que rebuffades et affronts. Force lui était donc de choisir un lieutenant. A première vue, il eût semblé que son champion naturel dût être Robert de Naples, le chef du guelfisme; mais ce prince se révélait sans vigueur ni décision, et très préoccupé de ses intérêts personnels. Obligé de chercher ailleurs, Jean XXII se rabattit sur les Français et demanda secours à Philippe V le Long (1306-1322). Celui-ci de lui envoyer aussitôt son cousin Philippe de Valois, le futur roi de France, fils de Charles de Valois.

Mais l'aide des Français n'était guère plus désintéressée que celle de l'Angevin. Eux aussi avaient des ambitions dans l'Italie du Nord, et précisément venaient-elles s'y heurter à celles de Robert. En face de ce chef des guelfes, inquiétant parce qu'il voulait posséder l'Italie entière, le vrai jeu des Français ne consistait-il pas à s'allier aux gibelins lombards; or, voici qu'au contraire, sur la demande du pape, ils accouraient les combattre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Aussi fut-ce une guerre pour rire. Sortant d'Asti dans le but de débloquer Verceil assiégée par les gibelins, Philippe de Valois n'attend pas les renforts guelfes promis par Florence, Sienne et Bologne; il rencontre à Mortara Galéas Visconti, non pour combattre, mais pour parlementer; bientôt il repasse les Alpes sans avoir rien fait; libre, le Visconti reprend le siège de Gênes et s'empare de Verceil.

De la part du Valois, n'était-ce pas une demi-trahison à l'égard des guelfes? Aussi, le pape se demandait-il si les Capétiens ne s'étaient pas laissé prendre aux pièges des démons, c'est-à-dire des gibelins de Lombardie. Il semble, en effet, que dès lors les Français soient plus ou moins acquis à l'alliance des Visconti, et que déjà sur leur horizon politique se détache le mirage des chevaleresques et mortelles épopées italiennes : Charles de Valois par l'expédition de Toscane, Philippe par celle de Lombardie, amorcent la politique néfaste d'intrusion en Italie qu'inaugureront les rois de la dynastie des Valois. Plus ou moins sournoisement, les Français vont intriguer dans l'Italie du Nord pour y acquérir des sympathies gibelines et une clientèle gibeline, jalons des futures conquêtes. Bientôt on verra Philippe le Long, puis son successeur Charles le Bel (1322-1328) s'entremettre auprès de la cour pontificale en faveur des gibelins de Gênes.

Dans la lutte contre les Visconti, Robert de Naples, puis Philippe de Valois avaient manqué au pape; il fallait trouver autre chose. Nul espoir désormais que dans l'un des princes allemands qui se disputaient la couronne impériale. C'est alors que, rompant avec la politique de neutralité, Jean XXII promit au Habsbourg Frédéric le Bel de soutenir sa candidature, s'il lui procurait son aide en Italie. Celui-ci accepta et envoya en Lombardie son frère Henri. Mais le rusé Visconti enjôla le Habsbourg comme jadis le Valois; il obtint de Henri qu'il ne bougerait de Brescia pendant que ses messagers iraient expliquer à Frédéric le Bel le caractère impolitique de sa campagne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

italienne : soutenir le Saint-Siège en Lombardie, n'est-ce pas l'aider à constituer au seuil de la Péninsule une barrière solide qui empêcherait ensuite toute influence allemande d'y pénétrer? Frédéric goûta le conseil et rappela son frère (avril 1322). Une troisième fois le pape se voyait trahi.

Cependant, opiniâtre dans sa politique anti-gibeline, Jean XXII ne cessait point, au milieu de ces combinaisons diplomatiques, d'agir par lui-même contre le Visconti. Son légat, Bertrand de Pouget, continue à poursuivre Matteo avec une vigueur croissante. Depuis 1320, à Asti, il a entamé contre lui un procès canonique, qui, le 23 janvier 1322, aboutit à une excommunication nominale. Contre le Visconti, voici qu'on prêche la croisade. L'arme spirituelle est si terriblement brandie que les Milanais prennent peur et consentent à traiter : douze ambassadeurs s'abouchent avec le cardinal; ils lui promettent que l'ennemi de l'Église sera déposé et la république proclamée. De fait, à leur instigation, une révolte populaire éclate. Aux cris « Paix ! Paix ! », elle force Matteo Visconti à se désister en faveur de son fils Galéas. Matteo meurt quelques jours après, le 24 juin; mais Galéas reprend les traditions paternelles. L'armée pontificale entre alors en campagne; elle s'empare de Tortone, Alexandrie, Monza, et vient mettre le siège devant Milan (1323).

Enfin croyait-on toucher au triomphe, quand une aide inattendue vint encore une fois sauver le Visconti : c'était celle de Louis de Bavière qui, vainqueur en Allemagne du Habsbourg son rival, à la bataille de Mühldorff (28 septembre 1322), faisait aussitôt acte de gibelinisme en Italie. Le 2 mars 1323, il désignait pour son vicaire général dans la Péninsule Berthold de Neifen, comte de Marstetten, flanqué de deux acolytes, le comte Berthold de Graisbach et Frédéric de Truhendingen. Aussitôt arrivés en Lombardie, ils parlent à Bertrand de Pouget un langage hautain de gibelins intransigeants; vainement le légat leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fait-il remarquer que les Visconti sont hérétiques et excommuniés, ils réclament la levée du siège de Milan qui, disent-ils, est ville d'Empire.

Autre attestation éclatante de gibelinisme : le 5 mai, comme Can Grande della Scala et Passarini, tyrans de Vérone et de Mantoue, s'apprêtent à faire leur soumission publique dans le palais épiscopal de Mantoue, Berthold de Neifen et Frédéric de Truhendingen paraissent soudain ; ils produisent leurs lettres de créance et somment les deux seigneurs de rester fidèles à la mémoire de Henri VII que Louis de Bavière continue. Ébranlés, Can Grande della Scala et Passarino cèdent ; dès le 28 juin, la ligue gibeline est reformée. Quatre cents hommes introduits dans Milan par Berthold de Neifen forcent l'armée pontificale à lever le siège.

Ainsi, par l'intervention de Louis de Bavière, voyait-on rétablie au dernier moment la fortune des gibelins et des Visconti en Lombardie. Quand on songe que toute la politique italienne était là concentrée, et que le retour de la papauté à Rome dépendait du succès, on comprend que Jean XXII ait gardé rancune à ce Louis de Bavière qui, dès le premier instant, agissait comme un Hohenstaufen.

2. Guerre contre Louis de Bavière.

De fait, le pape ne balance plus ; il abandonne sa neutralité. Louis s'était déclaré empereur ; le 8 octobre 1323, usant des droits traditionnels de la papauté, Jean XXII rappelle qu'à lui seul revient l'examen de la personne *(examen personae)*, et par conséquent aussi l'approbation de l'élu *(approbatio electi)*. En conséquence, il somme Louis de Bavière d'abdiquer le titre qu'il exhibait illégalement et il déclare ses décrets nuls de plein droit. Il l'avertissait, d'ailleurs, qu'il aurait à comparaître en cour d'Avignon dans les trois mois. Des ambassadeurs vinrent, au nom du prince, demander une prolongation de délai.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Au terme de celle-ci, le 23 mars 1324, Jean XXII excommuniait solennellement Louis de Bavière. A nouveau la lutte était ouverte entre le Sacerdoce et l'Empire.

Campagne théologique et diplomatique.

Chose curieuse, contre ce pape invulnérable derrière les murailles françaises d'Avignon, Louis de Bavière use au début d'armes spirituelles. Les franciscains causaient alors de graves ennuis à Jean XXII : en 1317 et 1318, il avait dû condamner la partie exaltée de l'ordre, les spirituels, sortes de montanistes, appuyant leurs prophéties et leurs critiques sur l'autorité de Joachim de Flore et de ses disciples, Pierre Jean d'Olive et Ubertino da Casale. En 1322, nouveau conflit. Une polémique s'était engagée sur la question de savoir si le Christ et les apôtres avaient pratiqué la pauvreté jusqu'à ne rien posséder.

Ayant évoqué à lui la controverse, Jean XXII y cherchait une solution et prenait conseil, quand, soudain, sans attendre, le 30 mai 1322, le général même des frères mineurs, Michel de Césène, dans un chapitre général de l'ordre à Pérouse, se prononçait pour l'absolue pauvreté. N'était-ce pas un acte flagrant de sédition? Le 12 novembre 1323, par la constitution *cum inter nonnullos*, le pape déclara hérétique la théorie de Michel de Césène. Mandé à Avignon, celui-ci y est gardé à vue. Mais nombre de franciscains ne se résignent pas ; les voilà qui suscitent une violente campagne d'opinion contre ce pontife d'Avignon qui, lui, n'est pas pauvre.

Imitant les procédés jadis employés par Philippe le Bel à l'égard de Boniface VIII, Louis de Bavière est heureux de se faire le défenseur des révoltés. A Francfort, il fulmine contre Jean XXII une espèce d'excommunication laïque à grand effet : « La méchanceté du pape attaque jusqu'au Christ, jusqu'à la très sainte Vierge, jusqu'aux apôtres, tous ceux dont la vie a reflété la doctrine évangélique

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de la parfaite pauvreté. Sept papes ont approuvé la règle révélée par Dieu à saint François, et par les stigmates le Christ l'a comme scellée de son sceau ; mais cet oppresseur des pauvres, cet ennemi du Christ et des apôtres, cherche par la ruse et le mensonge à anéantir la parfaite pauvreté... » (5 janvier et 22 mai 1324). Pur acte de pédantisme théologique, pensera-t-on? Non pas. En s'inscrivant pour les mineurs révoltés, Louis de Bavière acquiert de zélés champions de sa cause. Sans doute, le pape excommunie Louis, il jette l'interdit sur l'Allemagne entière ; mais les frères mineurs, si populaires, prêchent partout en faveur de l'empereur et empêchent l'exécution des sentences pontificales. Procédés pour procédés : Jean XXII a divisé l'Empire, Louis y répond en jetant l'anarchie dans l'Église.

Une aide retentissante lui fut alors fournie par Marsiglio de Padoue et Jean de Jandun, dans leur fameux *Defensor pacis*. Laissant loin derrière eux les plus osés réformateurs, ces théologiens posaient les principes d'un remaniement démocratique de la société chrétienne. Le pape n'est qu'un évêque, tout au plus a-t-il une prééminence morale, les affaires de l'Église doivent être gérées par un concile, composé des délégués de l'universalité des fidèles. A l'Empereur revient la convocation et la présidence de cette assemblée vraiment œcuménique ; n'est-il pas le fidèle législateur humain qui n'a personne au-dessus de lui ? *(fidelem legislatorem humanum superiore carentem.* »

D'après cette thèse générale, on peut comprendre, qu'au point de vue politique, le pape n'est qu'un usurpateur ; les évêques de Rome ont beau dire qu'ils détiennent le titre de « Roi des Romains », en vain réclament-ils de l'élu impérial qu'il leur fasse cession des provinces italiennes : pure intrusion et ambition temporelles. « Je vous le dis et vous le crie comme un héraut de vérité : rois, princes, peuples, tribus de toutes langues... ces évêques de Rome cherchent à vous réduire en leur sujétion. » Aussi la question impériale et la question italienne doivent-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

elles se solutionner au seul profit de César : à lui tout, au pape rien, rien que la pauvreté évangélique. Et afin que nul n'ignore que le *Defensor pacis* n'est point seulement un traité théorique, mais qu'il vise les événements présents, ses auteurs, après avoir rappelé les démêlés de Clément V et de Henri VII, s'appesantissent sur la lutte actuellement engagée entre Jean XXII et Louis de Bavière; dépeindre les papes comme des agents de trouble partout, en Allemagne comme en Italie, c'est leur joie. En 1326, on voit ces pamphlétaires théologiens se réfugier à la cour de Louis de Bavière; il eut bien l'audace de leur faire accueil et de les combler de faveurs. Désormais, Marsile de Padoue devient l'un des conseillers les plus écoutés du prince, et celui-ci essaiera de réaliser ses doctrines lors de la fameuse expédition d'Italie.

Pendant que Louis de Bavière répondait aux condamnations pontificales en soutenant les anarchistes ecclésiastiques, des combinaisons politiques se machinaient en vue de le frustrer de l'Empire; elles s'appuyèrent toutes sur le roi de France. On le sait, le fils de l'empereur Henri VII, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, n'avait suscité la candidature du Bavarois qu'à titre d'intérim, en attendant que lui même eût l'âge de régner. Forcer la main à l'empereur discuté et se substituer à lui, tel était maintenant son rêve. Imagination romanesque et hardie, toujours prête à enfanter de grandes combinaisons diplomatiques, il n'avait peur de rien.

Son plus solide appui venait de sa liaison avec le roi de France. On le voit assister en 1322 au couronnement de Charles IV le Bel. Au mois d'août de la même année, celui-ci épouse Marie de Luxembourg, sa sœur. L'intimité est dès lors très grande entre les deux beaux-frères; Jean confie à la cour de France son fils Wenceslas (le futur empereur Charles IV) pour y apprendre les manières courtoises et l'esprit chevaleresque; bientôt ce prince est fiancé à Blanche, sœur de Philippe de Valois. D'une pareille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

intimité des deux maisons, d'importantes conséquences peuvent résulter. Jean entretient le roi Charles de ses visées au trône d'Allemagne, offrant à la France comme prix de son alliance le royaume d'Arles. Malheureusement, le projet heurtait de front les ambitions de Robert de Naples qui, lui aussi, comme seigneur de Provence, avait toujours des vues sur le royaume d'Arles. Impossible de satisfaire les Capétiens sans nuire aux Angevins. D'ailleurs le roi de France avait donné sa fille au duc de Calabre, héritier de Robert; aussi ne voulait-il pas marcher contre ses intérêts; partagé entre l'affection de son beau-frère luxembourgeois et de son beau-fils angevin, Charles IV s'abstint d'agir. Ainsi échoua le plan de Jean de Luxembourg; plus tard il devait être repris.

La maison de Habsbourg eut à son tour son projet, et lui aussi s'appuyait sur le roi de France. Le prétendant Habsbourg, Frédéric le Beau, demeure toujours prisonnier de Louis de Bavière depuis Mühldorff; mais, soucieux de le venger, le duc Léopold d'Autriche, son frère, pense à offrir l'Empire, moyennant compensation, à un prince étranger qui n'est autre que le roi de France lui-même, Charles le Bel. Le pape Jean XXII accepta la combinaison : orientation politique à coup sûr nouvelle et apparemment assez dangereuse; car la puissance de la maison capétienne restait toujours inquiétante. Déjà encline à se mêler des affaires de l'Italie du Nord, n'allait-elle pas s'y imposer? Mais engagé dans une lutte mortelle contre tant et de si implacables ennemis, gibelins d'Italie et franciscains révoltés, Jean XXII veut absolument les terrasser en frappant celui qui les réunit et leur sert de chef, Louis de Bavière. Pour cela, nul autre moyen que le roi de France; à regret sans doute, mais Jean XXII se croit obligé d'en passer par la combinaison capétienne.

Le 17 juillet 1224, à Bar, une convention est signée entre Charles IV le Bel et Léopold d'Autriche : en retour de concessions importantes dans le sud de l'Allemagne, celui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ci s'emploiera à gagner au Capétien les voix des électeurs d'Empire; à leur défaut, on pourrait faire désigner le roi de France comme roi des Romains directement par le pape. L'affaire était en bonne voie; les intrigues de Léopold gagnaient au projet des complicités allemandes. Louis de Bavière semble perdu, le pape va triompher avec le roi de France.

Mais le Bavarois combine soudain un double coup, coup d'habileté et coup d'audace : l'alliance avec le Habsbourg, l'expédition d'Italie. A Traünitz, traitant avec son prisonnier Frédéric d'Autriche, il lui propose la liberté et une sorte de souveraineté partagée : lui serait empereur et régnerait en Italie, Frédéric aurait la Germanie. Pour un prisonnier, devenir roi d'Allemagne, c'était un beau rêve! Frédéric ne se fit guère prier; il entraîna avec lui son frère Léopold, l'agent premier de la combinaison française. Celle-ci, dès lors, de se désagréger sans que d'ailleurs le roi de France cherchât à s'y cramponner. Mais le pauvre pape restait tout seul en face de son ennemi affermi.

Campagne militaire : descente de Louis en Italie.

Louis se préparait maintenant à descendre en Italie. Cette querelle d'arrière-saison entre le Sacerdoce et l'Empire, entrait ainsi, après un long temps de discussions et d'intrigues, dans une phase décisive. Allait-on revoir les grandes luttes de l'époque des Staufen? Seulement, combien les temps se trouvaient changés ! Jadis, la papauté pouvait s'appuyer sur une forte ligue lombarde; maintenant, au contraire, possédée par des seigneurs gibelins, l'Italie du Nord fait cause commune avec le Bavarois. Là, depuis la première intervention de Louis, les gibelins n'avaient cessé de conserver l'avantage sur le légat Bertrand de Pouget : le 10 décembre 1324, celui-ci perdait Monza; en septembre 1325, ses alliés florentins se faisaient battre à Allopascio, puis en novembre les Bolonais à Zapolino. La reprise de Modène, Parme, Reggio,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Bologne en 1326 et 1327, ne compensait qu'imparfaitement ces échecs. En tous cas, la Lombardie restait non entamée.

Elle accueillit Louis de Bavière avec enthousiasme. A Trente, il tint une brillante assemblée où figuraient au premier rang avec les Visconti, Can Grande della Scala, tyran de Vérone, Azzo d'Este, seigneur de Ferrare, Castruccio Castracani, tyran de Lucques et de Pistoie. L'ardeur de ses partisans brisa ses propres hésitations; le faux pape, « le prêtre Jean », fut déclaré hérétique, et la marche sur Rome décrétée. Marsiglio de Padoue était là, il apportait à l'expédition l'appui de ses conceptions ecclésiastiques; on allait les appliquer sans retard. Comme Dante avait été le théoricien poète du gibelinisme autoritaire lors de la descente de Henri VII enItalie, Marsiglio serait le théoricien philosophe du gibelinisme démocratique dont l'expédition de Louis de Bavière devait assurer le triomphe.

A travers la Lombardie, réception triomphale. Bergame, Côme acclament le Bavarois. D'Allemagne des secours lui arrivent; d'Avignon, une sentence de déchéance : autant de stimulants pour aller de l'avant. Louis entre à Milan; solennellement, il y est couronné roi d'Italie avec sa femme Marguaritta de Hollande; il reçoit l'hommage de Galéas Visconti et lui confie le vicariat impérial de Lombardie. Pénétrant en Toscane, le Bavarois y crée aussi une sorte de duché impérial qui comprendra Lucques, Pistoie, Volterra, et qu'il lègue à Castruccio Castracani, tyran et condottiere fameux. Ainsi la conquête s'organise-t-elle sans coup férir. Le mot de Dante restait toujours vrai : « le plus vil tyran, s'il entre dans un parti, aussitôt le voilà Marcellus ».

... ed un Marcel diventa
Ogni villan, che parteggiando viene?

(Purgat., VI.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Évitant les grandes places guelfes de Toscane, Florence et Sienne, Louis de Bavière se faisait acclamer dans Pise la gibeline, qui lui octroyait 60,000 écus d'or (11 octobre). Il n'y avait plus qu'à marcher sur Rome.

Comme au temps de la venue de Henri VII, la cité restait divisée entre une faction guelfe conduite par les Orsini et les Napolitains, et une faction gibeline obéissant aux Colonna. A l'approche du Bavarois, Colonna l'emporte, soulève le peuple, chasse les Orsini et les Napolitains, et décrète une république tribunitienne dont il s'érige lui-même le capitaine. Le terrain ainsi préparé, après pourparlers entre Colonna et Castruccio Castracani, l'entremetteur impérial, Louis de Bavière entre dans la ville éternelle, le 10 janvier 1328, aux cris : « Vive le roi des Romains ! »

N'était-ce pas le moment d'appliquer les théories révolutionnaires de Marsiglio de Padoue et d'opérer le couronnement nouveau de cet empereur, chef exclusif de la chrétienté? Rien n'y manqua : consécration ecclésiastique et onction à Saint-Pierre par les évêques de Venise et d'Arles, consécration laïque par les quatre syndics romains, au nombre desquels brillait Sciarra Colonna. Fait significatif, ce fut Sciarra, l'insulteur de Boniface VIII, qui mit lui-même la couronne sur la tête de « l'oint du Seigneur ».

L'auteur du *Defensor pacis* et son impérial protecteur s'étaient vus qualifier d'hérétiques dans une même bulle du 23 octobre 1327 ; tous deux poursuivaient la vengeance. Après le couronnement du César nouveau, voici la déposition du pape ancien. Marsile fit d'abord poursuivre les clercs de Rome qui avaient osé observer l'interdit jeté par Jean XXII ; il voulait un exemple : à sa requête, le prieur des Augustins de San-Trifone fut jeté en pâture aux lions du Capitole.

Puis, le 14 avril, s'ouvrit le procès de Jean XXII : composée, à la manière marsiglienne, de quelques clercs et de nombreux laïques, une assemblée émit des doutes sur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'orthodoxie du pontife; aussi pria-t-elle l'empereur, juge suprême, supérieur à tous, d'instruire sa cause. Le 18 avril, nouvelle réunion dans l'atrium de Saint-Pierre, sous la présidence de Louis de Bavière, chef du monde, couronne en tête, sceptre et globe en mains. Le frère augustin Nicolas de Fabriano interroge l'assemblée : « Y a-t-il quelqu'un à vouloir défendre le prêtre Jacques de Cahors qui se fait appeler Jean XXII ? » Personne ne bouge. Alors le verdict impérial est lu solennellement : œuvre de Marsile de Padoue, il accuse Jacques de Cahors du crime de lèse-majesté pour avoir attaqué le pouvoir impérial; en conséquence, Jacques de Cahors est déposé. Selon les théories de Marsiglio, une commission ecclésiastique, représentative du peuple romain, désigna comme pape le mineur Pierre de Corvara, un vrai pauvre celui-là, né précisément au pays de Célestin V. Il y eut sermon sur ce texte : « Un ange du Seigneur nous a délivrés des mains d'Hérode. » On demanda au peuple confirmation de l'élection pontificale : « Voulez-vous du frère Pierre de Corvara pour pape? » Parfaitement stylée, la plèbe rugit : « Nous le voulons ! » Les acclamations retentissent; un décret impérial ratifie aussitôt le choix populaire. Le pape marsiglien et huit cardinaux fraîchement nommés se rendent processionnellement à Saint-Pierre. Corvara y est consacré sous le nom de Nicolas V. Après quoi, comme si l'on eût craint que le premier couronnement n'eût pas encore toute la validité requise, le nouveau pontife consacra de nouveau Louis de Bavière. Grand comme un Charlemagne, celui-ci renouvelait d'ailleurs à Nicolas V les donations historiques.

Quelle ineffable comédie jouée avec beaucoup de pompe et de gravité burlesque ! Le nouveau rite marsiglien remplaçait les rites anciens. Tout cela n'allait pas sans de graves préjudices aux idées et aux personnes les plus saintes. Dans la surexcitation causée par toutes ces manœuvres, l'animation contre Jean XXII atteignait son

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

paroxysme. La plèbe criait : « Mort à l'Église romaine, à Jacques de Cahors, l'hérétique, le patarin, le chien » ! On verra se passer des scènes ignobles dignes d'un anti-cléricalisme plus rapproché de nous : à Amélia on brûlera un sac de paille représentant Jean XXII, et n'osera-t-on pas baptiser du même nom un pauvre chien qui, pourchassé par la populace, ira se noyer dans la rivière? Et un jour viendra, où à Pise, en présence du Bavarois lui-même, un mannequin revêtu des ornements pontificaux, sera condamné par l'antipape, puis dégradé et brûlé.

« Ainsi, Louis de Bavière allait bien au-delà de ce qu'avaient osé les Hohenstaufen, qui pourtant étaient des hommes d'une autre énergie et d'une autre fermeté de caractère que lui. Il faisait appel à des doctrines dont l'application dans le domaine religieux équivalait à une révolution, et dont le contre-coup, s'il eût réussi à vaincre l'Église, n'eût pas manqué de produire, dans le domaine politique, des effets d'une violence irrésistible et d'une portée incalculable. Il déchaînait sur l'Église la plaie du schisme, qu'elle n'avait pas connue depuis cent cinquante ans. Il lançait avec une incroyable légèreté la querelle de l'Empire et de la papauté dans une voie révolutionnaire et démocratique. Il rejetait tous les articles canoniques relatifs à la suprématie du pape, admise par les Habsbourg. En acceptant l'investiture du peuple romain, il ravalait la dignité impériale; aux yeux de tous ceux qui avaient encore le culte de l'antique hiérarchie impériale, il achevait de ternir l'éclat de la couronne de Charlemagne. Coïncidence singulière : c'était, pour ainsi dire, au moment où Dante venait de porter aux nues la dignité du Saint-Empire romain, que son propre chef semblait s'attacher à lui enlever tout son prestige en l'exposant au dernier degré d'humiliation [1] ».

1. PASTOR, *Histoire des papes*, traduction française, t. I, pp. 98-99.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les Romains n'avaient guère pris tout cela au sérieux, ils se moquaient de cette comédie en deux actes, et fort irrévérencieusement appelaient Louis « le damné Bavarois ». Chose plus grave, l'empereur se voyait immobilisé dans Rome; il eût bien voulu achever la conquête et marcher sur Naples avec l'aide du roi de Sicile; mais celui-ci ne se pressait pas d'intervenir. Robert en profitait pour organiser la résistance; il avait conclu une ligue avec les cités toscanes fidèles au guelfisme, Florence, Sienne, Pérouse, et en plus Bologne; forte de 5.000 hommes, son armée barrait à Louis de Bavière la route de Naples; elle interceptait les convois et empêchait les vivres de parvenir à Rome.

Le peuple romain que les grandes scènes historiques ne suffisaient pas à rassasier, commençait à protester. Les partisans de Jean XXII en profitaient pour relever la tête : l'un d'eux, un Colonna, renégat du parti gibelin, osa bien, en pleine Rome, sur la place San Marcello, lire la bulle pontificale qui déclarait le laïque empereur hérétique, schismatique, déchu de la couronne d'Allemagne, et qui infligeait l'excommunication à Pierre de Corvara, dit Nicolas V, ainsi qu'à tous les acteurs des dérisoires consécrations. Le crédit du César baissait singulièrement. Pour comble de malheur, son bras guerrier, le condottiere Castruccio Castracani l'abandonnait parce qu'il ne voulait pas lui accorder Pise.

Le Bavarois comprit qu'il était temps de rétrograder; il se réfugia à Pise; on y renouvela la déposition de Jean XXII et sa dégradation sous forme de mannequin figuratif. Cependant, non plus à Pise qu'à Rome, les représentations burlesques ne pouvaient consacrer la fortune de cet empereur de théâtre. Sans argent, abandonné de ses soldats, il songe, au début de 1329, à quitter la Péninsule. La fidélité au malheur n'était pas alors une vertu italienne: voici, soudain, une réaction complète; les villes lombardes, et Milan elle-même, ferment leurs portes à l'empereur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vaincu. Repassant par Trente, où trois ans auparavant il avait tenu si brillante assemblée, il regagne péniblement l'Allemagne (janvier 1330).

Plus ridicule fut l'odyssée de Pierre de Corvara. A la suite de son empereur il avait échoué à Pise ; là, abandonné de tous, il fut contraint de se retirer secrètement au château de Burgaro, où il vécut cette vie de reclus que jamais il n'eût dû quitter. Il joua quelque temps avec les partisans de Jean XXII une véritable partie de cache-cache. Son hôte, le comte Bonifazio de Donatico, l'ayant transféré dans son hôtel de Pise à l'approche d'une armée florentine, l'attention fut attirée, on le somma de se rendre, Jean XXII lui promettait d'ailleurs l'absolution avec la vie sauve. Le 25 juillet 1330, on voit le pape impérial monter en chaire, et en présence de l'archevêque de Pise, faire acte public de repentir, se déclarant indigne du pardon. Conduit à Avignon, il se prosterne, corde au cou, devant le vrai pape ; celui-ci le relevant, lui ôte lui-même la corde, et l'admet au baiser du pied, de la main et du visage comme un cardinal. Il lui octroie ensuite une prison bénigne dans son propre palais : pardon plus que royal, et vraiment pontifical.

Dans l'excès de sa défaite, Louis de Bavière en arrivait, lui aussi, à une contrition parfaite ; celui que naguère encore il faisait brûler en effigie sous le nom du « prêtre Jean », voilà qu'il négociait avec lui sa réconciliation. Reconnaissant tous ses torts, il demandait seulement que le pape lui laissât l'Empire, désormais vacant par la mort récente de son rival, le Habsbourg Frédéric le Bel (13 janvier 1330). Cependant Jean XXII se montra aussi inflexible à l'égard de Louis de Bavière qu'il s'était montré indulgent pour Pierre de Corvaro. C'est ici que l'on peut souligner l'un des traits dominants de ce pape discuté : habile en ressources diplomatiques, Jean XXII restait pourtant, sur les questions de principes, d'une intransigeance digne de Boniface VIII. Or, quoi qu'il en fût de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'affaire embrouillée de la double élection impériale, Louis, s'il avait eu quelques droits, les avait perdus par suite de sa déchéance solennellement proclamée. Pouvait-il prétendre conserver un titre que le pape lui avait arraché? Avant toute réconciliation, il fallait donc qu'il reconnût la validité de sa déchéance, et qu'en conséquence il résiliât la dignité impériale, quitte à la retrouver ensuite, à lui rendue par le pouvoir pontifical. L'inflexible canoniste qu'était Jean XXII n'en voulut jamais démordre.

3. Le Plan grandiose de Jean XXII. Le Projet luxembourgeois.

D'ailleurs, outre ce conflit de principes qui empêchait le rapprochement, voici que s'ourdissait contre le Bavarois une grande combinaison, dans laquelle entraient le Luxembourgeois Jean de Bohême, le roi de France Philippe de Valois, et le pape Jean XXII; on pouvait espérer qu'allaient se résoudre enfin la question impériale et la question italienne. Cette politique fut amorcée encore une fois par cet infatigable meneur d'intrigues qui s'appelait Jean de Bohême. Comme dit Villani avec ironie, ce Bohémien était pauvre d'argent et avide de seigneurie *(il Boemino povero di moneta e cupido di signoria)*. Mais il importe de reprendre la question d'un peu haut.

Dans les difficultés considérables que le gibelinisme lombard opposait à la politique italienne de la papauté, ne devait-on pas voir une preuve nouvelle qu'il fallait de toute nécessité constituer dans le nord un royaume qui, tributaire du Saint-Siège, y servirait ses intérêts comme le faisait au sud la dynastie angevine? Telle avait été, au fond, l'idée des plus grands papes, celle d'Innocent III et surtout de Nicolas III. Dans un mémoire de 1317, on avait vu les deux nonces Bertrand de la Tour et Bernard Gui la rappeler à Jean XXII après que l'insuccès de leurs paroles de paix les eût convaincus que les partis

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

n'obéiraient jamais, si ce n'est à la force; d'après eux, il fallait instituer en Lombardie un royaume héréditaire et indigène. Projet excellent, à condition qu'on le déplaçât un peu : car la Lombardie se trouvait trop étroitement sous l'emprise de puissants gibelins, pour qu'on eût grande chance d'y implanter une autre influence; c'est en Romagne qu'il fallait essayer d'affermir le parti pontifical. De fait, après la prise de Bologne par le légat Bertrand du Pouget (1327), on voit Jean XXII caresser l'idée d'y transférer sa cour et de s'y établir comme en un point à la fois plus central et plus sûr que Rome. Ne pouvant plus être le pape de Rome, ce pape d'Avignon serait au moins, et en attendant, le pape de Bologne. Ainsi l'a chanté Pétrarque, marquant les étapes du retour :

« Vedra Bologna, e poi la nobil Roma. »

Mais, un tel plan comportait au préalable la pacification de la Romagne, et l'affaiblissement du parti gibelin dans la Haute-Italie. Or, cette Romagne, nominalement province pontificale, était, en fait, possédée comme la Lombardie par plusieurs seigneurs furieusement indépendants : à Faënza et à Imola Francesco de Manfredi, à Ravenne les Polenta, à Rimini les Malatesta, à Forli les Ordelaffi, enfin à Ferrare les d'Este, maintenant ralliés au gibelinisme. Dans une lettre au camérier Gasbert de Laval (23 février 1321), Aimeric de Chalus, recteur de Romagne, se plaint âprement que son autorité soit absolument méconnue; à ses ordres on répond insolemment : « Je l'exécuterai, si mon seigneur le veut; » à ses jugements on interjette appel au Saint-Siège; aussi, selon lui, les Romagnols étaient-ils les plus fourbes gens du monde, des espèces d'Italiens renforcés. « Vaniteuse province, s'écrie-t-il, toujours prête à tromper, digne de l'Angleterre par ses perfidies, et encore ses habitants sont-ils plus astucieux et assurément beaucoup plus fins que les Anglais; en fait de ruse, ils obtiennent la suprématie sur les Italiens. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

De fait, lorsque, pour réaliser le plan de Jean XXII, Bertrand du Pouget voulut d'abord apaiser cette contrée, il se heurta à la résistance des seigneurs, se soumettant aujourd'hui, se soulevant demain, en sorte que la guerre apaisée dans une ville se rallumait dans plusieurs autres. Pour en venir à bout, il eût fallu occuper chaque place prise avec une bonne garnison, et posséder en plus une armée toute prête à foncer aussitôt sur les points ou éclaterait la révolte. Un tel plan supposait une force militaire respectable, laquelle faisait absolument défaut au légat.

Dans cet état d'impuissance, l'aide vint au pape du dehors, ou plutôt elle s'imposa à lui. Assiégés par Mastino della Scala, tyran de Vérone, les habitants de Brescia appelèrent à leur secours Jean de Bohême, lui promettant la seigneurie de leur ville. C'était précisément le temps des insuccès de Louis de Bavière : Jean accepta de le remplacer dans la Péninsule ; à son tour, et pour quelques jours, il allait se voir acclamé par des villes italiennes. Dès le 24 décembre 1330, il pénétrait dans Brescia ; bientôt Bergame, Crémone, Crème, Côme, Pavie, Verceil, Novare, Lucques, Parme, Modène et Reggio se rallièrent à l'aventurier.

Le premier mouvement du pape fut un geste de mécontentement ; mais, à la réflexion, il s'avisa qu'il n'y avait qu'à laisser faire l'intrigant, à lui procurer la protection pontificale et à lui permettre de réaliser ce principat de la Haute-Italie nécessaire à l'écrasement du gibelinisme et au retour du pape. Ce royaume du Nord contre-balançant le royaume angevin de Naples, un sage équilibre de forces n'amènerait-il pas enfin la tranquillité dans la Péninsule? Dès le 17 avril 1331, on voit le légat Bertrand de Pouget conclure avec le Luxembourgeois l'accord de Castel Franco, par lequel les villes de Parme, Reggio et Modène lui sont accordées comme noyau de son futur domaine.

La formation de ce royaume septentrional entrait d'ailleurs dans une vaste combinaison d'ensemble, consis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tant à résoudre enfin la question impériale au profit de ce même Jean de Luxembourg, protecteur nouveau des intérêts italiens de la papauté. Louis de Bavière ne témoignait-il pas toujours la volonté plus ou moins nette de se réconcilier avec l'Église? Jean de Bohême et le roi de France, Philippe VI de Valois, pèseraient sur lui de toute leur influence pour l'amener à abdiquer, et on ferait parvenir à l'Empire un parent du Luxembourgeois, Henri, duc de Basse-Bavière, à la fois gendre du roi de Bohême et cousin de Louis; quant à Philippe de Valois, il serait payé de ses bons services par la reconnaissance de ses droits sur le royaume d'Arles. Ainsi, le plan restaurateur de la papauté dans la Péninsule comportait-il deux phases : une campagne militaire qui établirait un royaume de Jean de Luxembourg dans la Haute-Italie, une campagne diplomatique qui placerait également un Luxembourg sur le trône impérial avec l'aide de la France.

Les moments de cette intrigue sont marqués par l'entrevue de Fontainebleau entre Philippe VI de Valois et Jean de Luxembourg, en janvier 1322, et par l'entrevue d'Avignon entre Jean et le pape, presque dans le même temps. L'entreprise paraissait devoir réussir; Jean XXII en attendait grand succès; il en espérait certainement le retour en Italie, et même il le fit trop voir. Cela mécontenta le roi de France, qui avant tout voulait conserver les avantages du séjour des papes à Avignon : fugitif nuage de mésentente, vite dissipé par les explications du pontife, affirmant qu'il abandonnait tout projet de retour à Rome.

Cependant, le succès de l'affaire entière dépendait de la réussite de l'entreprise militaire en Italie. Philippe de Valois permet à Jean de Luxembourg d'enrôler dans ce but des membres de la chevalerie française, et, de fait, on voit partir pour l'expédition d'Italie des seigneurs tels que le comte d'Armagnac ou le comte d'Eu, connétable de France. Villani parle de 800 chevaliers d'élite français ou bourguignons, un *floretto di ottocenti cavalieri scelti.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Malgré tout, l'expédition échoua : elle rencontrait trop d'ennemis. Robert de Naples ne pouvait accepter une combinaison qui le frustrait deux fois : en Italie où elle lui opposait un dangereux rival, en Provence où, par la cession du royaume d'Arles à la France, elle le mettait sous la coupe d'un suzerain puissant. Or, Robert restait représentatif de tout un parti, Robert était en Italie le véritable chef du guelfisme; menacées par le voisinage du Luxembourgeois, les cités guelfes de Toscane partageaient son mécontentement. Ainsi, les alliés ordinaires de la papauté se montraient-ils les adversaires de la seule combinaison qui eût pu ramener la papauté dans la Péninsule; tant il est vrai que les calculs personnels continuaient à dominer singulièrement l'intérêt général et l'intérêt pontifical.

Les mécontents firent d'abord parvenir au pape leurs doléances dans un mémoire rédigé par Robert en 1334. Comme à l'ordinaire, l'égoïsme du parti s'y cachait sous les prétextes les plus chevaleresques; on regrettait en particulier que, par un détournement quasi sacrilège, les troupes levées en France pour la croisade servissent à réaliser les visées ambitieuses du Luxembourgeois, et que « le glaive destiné à la perte des Sarrasins dût servir à la désolation des pays chrétiens ».

Si pieux qu'il fût, l'argument n'eut aucune prise sur Jean XXII. Encore une fois, on fit intervenir la théologie. Par conviction, Robert de Naples s'était toujours montré opposé aux idées de Jean XXII sur la pauvreté; jadis n'avait-il pas rédigé un traité en faveur des Spirituels? Même, il leur avait offert un refuge dans son royaume malgré les menaces du pape, qui lui promettait « la colère et l'indignation divines ». Tout son entourage partage d'ailleurs les mêmes idées. Son beau-frère, l'infant Philippe de Majorque, est un mystique étrange qui défend les Spirituels en public et par sermon; sa femme, la reine Sancie, fait ses délices des écrits de Michel de Césène contre le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pape, et avant de mourir, elle les déposera dans la sacristie des Clarisses de Naples de peur qu'ils ne s'égarent et que la postérité ne les connaisse pas.

En plus, Jean XXII s'était mis sur les bras une nouvelle querelle théologique : il prétendait que les élus ne jouiront de la vision intuitive qu'après la résurrection générale. Grand scandale, grande joie aussi pour Michel de Césène et les franciscains révoltés : le pape est hérétique ! Ses nouveaux ennemis politiques, Robert de Naples et le cardinal Napoléon Orsini, persuadèrent dès lors à Louis de Bavière que c'était non plus lui qui devait abdiquer, mais bien plutôt Jean XXII, et que la double cause impériale et pontificale devait être déférée à un concile général. Mobile et inconstant, Louis de Bavière se laisse dire; par une circulaire du 24 juillet 1334, il annonce à toutes les villes de l'Empire que jamais il n'avait pensé à abdiquer. Ainsi croulait la base diplomatique du grand projet.

Par ailleurs, au point de vue militaire, il était déjà ruiné. Formée par Robert de Naples contre Jean de Bohême, la ligue de Ferrare avait rallié non seulement les cités guelfes : Sienne, Florence, etc., mais même des seigneurs gibelins comme Azzo Visconti. Les troupes de Jean de Bohême furent complètement battues dans une furieuse et sanglante bataille où leur chef, Jean d'Armagnac lui-même, fut fait prisonnier (14 avril 1333). Le 18 juin, nouvelle défaite pontificale à Argenta. Découragé, Jean de Bohême quitte la Péninsule, sous les malédictions des Italiens, laissant le légat Bertrand de Pouget dans une situation très difficile.

C'est alors que Jean XXII envoie en Italie le nonce Bertrand de Deux pour essayer d'obtenir la dissolution de la ligue. Mais les événements se précipitent : le 8 mars 1334, Argenta, point stratégique de première importance, est pris par les Ferrarais; le 17 mars, Bologne elle-même se soulève aux cris de : « Peuple ! Peuple ! Mort au légat

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et aux Languedociens ! » Bertrand de Deux n'a que le temps de se réfugier dans la citadelle de Galliera où la populace vient l'assiéger; le 28, sous la protection de 300 cavaliers florentins, il se fraie un passage, et par Florence et Pise regagne Avignon.

Tout le plan grandiose de Jean XXII avait échoué par la faute même de ses alliés naturels, Robert de Naples et le parti guelfe. La papauté et les Français y gagnaient en Italie un surcroît d'impopularité. A propos de l'expédition, Pétrarque s'indigne, et dans un mouvement d'inspiration patriotique assurément trop peu mesuré, il vaticine que bientôt les Italiens prendront leur revanche et couvriront les rives épouvantées de la Loire *(sic)*.

Au moins, les visées politiques de Jean XXII montrent-elles avec évidence que ce pontife réputé le plus Français des papes d'Avignon, n'avait pas abandonné les affaires italiennes, ni même le projet de rentrer dans la Péninsule. On rapporte que, durant le conclave qui précéda son élection, il avait promis que, s'il était élu, il ne monterait plus à cheval, sauf pour se rendre à Rome. Il avait le bon sens et le sens traditionnel de comprendre que la papauté ne serait à sa place que dans la cité de Pierre. A un cardinal de ses compatriotes qui lui proposait sans rire de fixer son siège à Cahors, il aurait répondu : « Tu m'as trompé jusqu'à ce jour : je ne te croyais pas fou. Ignores-tu, insensé, que si je suivais ton ingénieux conseil, moi et mes successeurs, nous ne serions plus jamais que des évêques de Cahors, et les empereurs que nous couronnerions ne seraient que des gouverneurs de Gascogne? »

Aussi, la cité éternelle ne lui resta jamais indifférente : aux prières que lui formulaient les Romains de revenir chez eux, il répondait qu'il le ferait volontiers quand l'ordre serait assuré. La grande combinaison de la fin de son pontificat comportait certainement le retour en Italie : nous le voyons alors ordonner des travaux dans le palais du Vatican, et projeter la construction d'une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

forteresse dans cette Bologne qui devait lui servir d'étape sur le chemin de Rome. La preuve qu'un tel projet était sérieux, c'est que nous avons vu le roi de France s'en inquiéter. Devant la colère du Capétien et dans l'intérêt même de sa diplomatie italienne, il fallut bien que le pape apaisât le roi et lui promît de rester en Avignon. Au fond, l'affaire découvre parfaitement où sont les responsabilités de l'exil pontifical : le pape dans l'intérêt de la Péninsule voudrait rentrer, il y use toutes les ressources de son habileté grande, mais d'une part les intrigues italiennes l'empêchent de réussir, et d'autre part le roi de France le retient par ses menaces. Responsabilités italiennes et responsabilités françaises sont ici soulignées; les responsabilités pontificales ne s'en trouvent-elles pas singulièrement amoindries?

Du moment que le pape ne pouvait prévoir sa rentrée à Rome, ne fallait-il pas qu'il fît élever à Avignon une demeure digne de lui, et qu'il s'y constituât une cour? Pouvait-il vivre indéfiniment comme hôte dans un couvent de dominicains, ainsi qu'avait fait Clément V? Jean XXII construisit donc à Avignon un palais, et dans le Comtat il se fit aménager des villégiatures. Il est vrai qu'il accentua singulièrement dans le Sacré Collège la prépondérance du parti français. Sur vingt-huit cardinaux qu'il créa, vingt-trois furent Français, pour la plupart Languedociens, Limousins ou Gascons, et peu disposés à coup sûr à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre.

Somme toute, il ne cesse pas d'être une grande figure, ce pape « qui, pénétré de l'importance de ses droits, et sans reculer même devant l'effusion du sang, maintint en face des tyrans italiens, de l'Empire victorieux, et des théoriciens révolutionnaires, le principe de la suprématie temporelle du Saint-Siège, si fort battu en brèche au temps de Philippe le Bel [1]. »

1. Noël Valois, *Jacques Duèse* (Jean XXII), dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXIV, p. 629.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Appendice. La situation à Rome, l'influence pontificale.

Après l'échec de la tentative de restauration impériale de Henri VII, on avait établi à Rome un gouvernement révolutionnaire dirigé par le capitaine Arlotti. Clément V comprit alors qu'en l'absence de la papauté, l'ordre ne pourrait être rétabli dans la ville éternelle que par son représentant naturel, le chef du guelfisme, Robert de Naples. A l'automne de 1313, on le vit donc lui offrir la sénatorerie, de même que jadis dans des circonstances plus périlleuses encore, on l'avait confiée à son grand-père Charles d'Anjou. Trop sage était l'idée pour que l'habile Jean XXII ne la reprît point : aux vicaires temporels, renouvelés tous les six mois et sans influence profonde, il résolut de substituer le gouvernement permanent de Robert d'Anjou. Il lui conférait dans ce but le titre non ambigu de capitaine du peuple qui, s'ajoutant à la sénatorerie, faisait de lui le véritable seigneur de Rome.

Pourtant, de Charles d'Anjou à Robert de Naples la différence ne laissa pas d'être énorme. Ambitieux et égoïste, le premier visait à gouverner la ville, et à éclipser le pouvoir pontifical. Par contre, dévoué au Saint-Siège, Robert lui rendit longtemps les plus grands services. Jean XXII sut d'ailleurs, — autant qu'il était possible de loin —, maintenir sa propre autorité; les vicaires du roi de Naples n'étaient nommés que sur son consentement; il les surveillait, les dirigeait et ne cessait d'entretenir avec eux une correspondance suivie. Ainsi limitée, la sénatorerie de Robert de Naples fut le meilleur moyen pour la papauté de conserver à Rome et dans le Patrimoine quelque chose de sa souveraineté. « La présence en Italie d'un agent supérieur de la papauté dut produire un effet moral considérable. Les guelfes jusqu'alors livrés à eux-mêmes trouvèrent en lui un officiel appui. Pratiquement, le résultat ne fut pas moindre. Le sénateur et capitaine général était un intermédiaire actif entre les villes pontificales, le Capitole et le Saint-Siège. Sous son in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fluence, des relations reprirent qui semblaient définitivement compromises. On vit même un jour que des difficultés s'étaient élevées entre Rome et certaine ville du Patrimoine de saint Pierre, des procureurs de chaque parti se rendre en Avignon pour s'expliquer en présence du pape [1]. »

Ainsi la sénatorerie de Robert de Naples était-elle le meilleur remède. Pourtant, il ne se pouvait pas que l'éloignement du pape ne permît aux Romains de se montrer plus indépendants. Même après avoir rétabli l'ordre au lendemain du passage de Henri VII, Robert voyait son pouvoir discuté : en 1320, les Romains osent bien élire deux sénateurs à la place du vicaire royal ; la révolte populaire gronde, et lorsque bientôt Robert et la papauté se trouvent absorbés par la lutte contre Louis de Bavière, les Quirites en profitent pour imposer une magistrature populaire.

Cependant, l'expédition du Bavarois finit par tourner au profit du Saint-Siège. Pareille mésaventure n'était-elle pas propre à dégoûter pour toujours le peuple romain du gibelinisme tapageur et infructueux de ces empereurs de théâtre, habiles en effets scéniques, mais incapables de secourir et de ravitailler la ville? Les Romains reconnaissaient leur faute lorsqu'ils députèrent des procureurs en Avignon pour demander au pape le pardon et l'absolution. Le peuple ne discute plus le pouvoir pontifical ; en 1332, on voit toutes les magistratures populaires tomber entre les mains de Jean XXII. Le gouvernement entier passera après lui à son successeur Benoît XII. Dès lors, les sénateurs se rangent directement sous l'autorité pontificale ; bientôt Clément VI se réservera le droit de nommer à tous emplois de la commune. Lorsqu'en 1339, cédant à un caprice, le peuple chassera les sénateurs pontificaux et essaiera de rétablir le régime démocratique sous

1. De Bouard, *Le Régime Politique et les Institutions de Rome au Moyen âge*, 1252-1347, dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t. CXVIII, pp. 62-63.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le rectorat d'un Orsini et d'un Colonna, le pape n'aura qu'un mot à dire pour rétablir l'ordre, en faisant remarquer qu'il n'a jamais mendié le gouvernement de Rome.

D'ailleurs, conséquences de l'éloignement du Saint-Siège, l'anarchie et la pauvreté font regretter l'ancien régime. Quand le pape était là, on se permettait avec lui toutes les insolences; maintenant qu'il est loin, on le regrette, on lui demande de présider au moins par ses agents aux destinées de la ville afin qu'elle ne devienne pas tout à fait un coupe-gorge. Ou le rétablissement du pouvoir effectif du Souverain Pontife, ou la ruine absolue de toute autorité, il n'y avait pas de milieu. Nul événement plus apte que l'exil d'Avignon à faire réfléchir les Romains, si toutefois ils en restaient capables.

Pour exercer son influence à Rome, le pape jouissait d'ailleurs de moyens divers; l'exil d'Avignon ne fut certes pas le premier qu'aient connu les papes; souvent, au XIIIe siècle, il leur avait fallu se retirer dans quelque résidence sûre : Pérouse, Assise, Anagni, quand ce n'était pas Naples ou même Lyon. Aussi avaient-ils dû aviser depuis longtemps à maintenir leur influence par des moyens indirects.

C'est ainsi que le Vicaire au spirituel (Vicarius in spiritualibus), dont la charge comportait essentiellement l'administration du diocèse de Rome, devint au XIVe siècle un agent pontifical jouissant de pouvoirs fort étendus. Pareils personnages ne furent certes pas, comme l'a prétendu Grégorovius, des fantômes; mais tout en conservant leur vieille et inoffensive étiquette, ils gérèrent en fait « une sorte de sénatorerie supérieure ». Les officiers communaux furent alors plus ou moins sous la dépendance du Vicaire au spirituel : durant le pontificat de Clément VI, on les voit lui prêter serment à leur entrée en charge; pas un parmi eux qu'il ne prenne le droit de rappeler à l'ordre; pas une affaire importante qui se puisse traiter sans lui.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Autres intermédiaires tout désignés entre le pontife absent et la commune : les recteurs de province. Assez proches de la ville pour observer et intriguer, ils sont merveilleusement placés en vue de renseigner le Saint-Siège et aussi de transmettre ses volontés. Particulièrement actif fut le recteur du Patrimoine de saint Pierre en Tuscie, établi à Montefiascone; il entretint — surtout sous le pontificat de Jean XXII — des rapports suivis entre la sénatorerie romaine et Avignon. En 1332, on verra même Benoît XII confier la sénatorerie conjointement au recteur du Patrimoine et à celui de la Campanie.

Enfin, le Saint-Siège eut souvent recours à des envoyés spéciaux ou nonces. Jadis, durant la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, on les avait vu intervenir ici et là pour rallier les cités au guelfisme et contrebalancer l'influence des légats impériaux; maintenant, ils étaient dépêchés comme des « anges de paix » pour dissiper tous les conflits et rétablir l'ordre. Ainsi, à l'approche de Louis de Bavière, avait-on vu Giovanni Orsini, cardinal de Saint-Théodore, organiser la résistance guelfe; en 1331, on peut constater qu'il s'est fait nommer capitaine du peuple et qu'il détient véritablement le gouvernement de la ville. Agents actifs et dévoués, ces légats entretinrent chez les Romains la fidélité au Saint-Siège, en attendant que le plus fameux d'entre eux, Gilles Albornoz, se fît l'agent direct du retour de la papauté.

Vicaires apostoliques, recteurs de provinces, légats extraordinaires devenus ordinaires, tous travaillaient incessamment à entretenir dans l'État pontifical un guelfisme, qui d'ailleurs ne pouvait pas mourir parce que l'on sentait trop bien quelle perte constituait l'absence du pape. Ajoutez que longtemps les efforts de ces agents furent secondés par Robert de Naples, qui s'inspira de leurs conseils en de multiples occasions, spécialement pour la nomination des officiers communaux. Ainsi, même exilé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à Avignon, le pape était-il, d'une certaine manière, présent à Rome.

Deux pouvoirs, cependant, pouvaient contre-balancer l'influence pontificale : les nobles et le peuple.

Le *terzo popere* ne pouvait arriver à escalader le gouvernement que s'il mettait ses revendications entre les mains d'un tribun, d'un « capitaine du peuple ». Nous avons vu l'essai fameux tenté dans ce sens par Brancaleone. Mais un tel système, auquel les papes furent toujours opposés, ne trouva que de rares applications. Absents, les pontifes ne devaient-ils pas de plus en plus se défier d'une charge démagogique qui tournait vite à une véritable dictature, à un gibelinisme local impérieux? Aussi voit-on Clément V supprimer pratiquement la capitainerie en la joignant aux autres fonctions urbaines conférées à son vicaire Robert de Naples. Le peuple tenta d'y suppléer en augmentant les pouvoirs des syndics électifs, qui, jusque-là, n'avaient eu d'autre rôle que de contrôler à l'expiration de leur mandat, la gestion des officiers communaux. En 1324, les syndics Stefano Colonna et Poncello Orsini furent élus pour quatre ans et reçurent le titre de défenseurs du peuple : n'était-ce pas un retour indirect à la capitainerie? Une lutte s'ensuivit entre Robert de Naples et ces deux nobles, mandataires du peuple. Mais, après la crise gibeline occasionnée par la venue de Louis de Bavière, au cours de la réaction qui suivit, on voit les Romains abandonner le syndicat à Jean XXII, et celui-ci le remettre à Robert d'Anjou (1332). Ainsi, de même que la capitainerie, la charge de syndic devenait un simple rouage dans l'administration de Robert d'Anjou, délégué et fidèle agent du Saint-Siège. Dès l'époque de Benoît XII, les lettres apostoliques notent que le pape détient la nomination des différentes charges : *senatoriam, capitaneatum, sindicatum et defensoratum Urbis.*

A Rome et dans la Campagne, une puissance s'est toujours imposée, et durant l'absence des papes s'impose

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de plus en plus : celle des nobles. Là, ils n'ont point trouvé pour adversaire comme dans les autres parties de l'Italie, le *terzo popere*, le pouvoir communal. La nature s'y est faite leur aide : dans ces régions désolées, nulle ville importante ne se dresse ; les châteaux, les *rocche* demeurent les seuls points émergeants, autour desquels se groupent de misérables paysans, avides de protection. Toute la nomenclature géographique de ces contrées tient en des noms de fiefs et de familles : voici les Orsini à Vicovaro, les Savelli à Palombara et à Albano, les Annibaldi à Rocca di Papa, les Colonna surtout maîtres à Palestrina et à Genazzano, etc. Comme ils se partagent la Campagne, de même aussi la ville. Chaque famille possède ses forteresses et tours urbaines : aux Colonna le Quirinal, aux Conti le Capitole, aux Frangipani le Palatin, etc. Au surplus, la faveur pontificale n'avait pas manqué d'abord à cette féodalité : au XIIIe siècle, les papes appartiennent à la noblesse romaine, ils la protègent et elle les protège ; elle ne cesse de grandir. Après la ruine du régime seigneurial inauguré par Brancaleone, elle devient maîtresse incontestée de toute l'administration urbaine : le Sénat est son fief et le Capitole sa forteresse. Au XIVe siècle, nul frein, nul contrôle ne s'impose plus à ces hommes d'armes libertaires ; une fois les papes partis à Avignon, le pillage des biens communaux, les vols publics et privés se pratiquent en grand.

La papauté ne pouvait fermer les yeux devant de tels excès ; elle essaya d'y remédier de diverses manières. Dans la mesure de ses forces, Robert de Naples avait tenté de refréner cette féodalité brutale. Après lui, on voit Benoît XII confier l'administration de la ville aux recteurs du Patrimoine et de la Campanie et à l'altariste de Saint-Pierre ; ceux-ci convoquèrent les barons et leur firent prêter un serment *(sequimentum)* par lequel ils s'engageaient au service d'Ost ainsi qu'à ne pas abriter sous leurs forteresses les bannis. Mais comment forcer ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

féodaux à respecter leurs engagements ? Nulle sanction possible ; ils continuèrent leurs brigandages. Tenter des razzias dans les terres d'Église, occuper insolemment les palais des cardinaux partis en Avignon, étaient pour eux des péchés mignons.

Contre ces factieux, dont les excès étaient une des causes principales de son exil, la papauté se rendit compte qu'il n'y avait d'autres armes que le temps. Sans doute, elle ne se désintéresse jamais de l'état du Patrimoine ; combien de fois n'envoya-t-elle pas ses légats comme des « anges de paix » pour négocier, imposer des trêves, et les faire respecter? Mais de l'échec même de ces généreuses interventions devait sortir le salut : la noblesse s'usait par ses excès, qui de plus en plus faisaient souhaiter le retour de la papauté. Ainsi est-ce souvent du sein de la pire anarchie que naît le suprême remède.

Car, il faut le reconnaître, Rome était alors extrêmement misérable. D'une façon générale on peut dire avec Pastor que « la translation du Saint-Siège à Avignon avait déjà porté une atteinte profonde à la prospérité de la Ville Éternelle. Moralement, elle était dépouillée du prestige attaché à sa réputation d'avoir été prédestinée par la Providence à devenir le centre de la chrétienté ; matériellement, elle perdait les avantages résultant, pour l'ensemble de la population et pour chacun des habitants, de la présence des papes dans ses murs. Tant que les papes avaient résidé à Rome ou dans ses environs, ils avaient pu maintenir d'une façon plus ou moins durable l'ordre et la paix, si souvent troublés par les barons et par les bourgeois ; le train de leur cour, le concours des étrangers qu'elle attirait faisaient affluer des sommes d'argent considérables, qui répandaient l'aisance dans la population, sans compter que les Romains étaient mieux placés que personne pour obtenir les emplois ecclésiastiques les plus lucratifs. De tout cela il ne restait rien. La ville, restreinte à ses propres ressources, était sous ce rapport moins

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

bien partagée que toutes les grandes villes de l'Italie: l'abandon et l'anarchie s'accentuaient de jour en jour. Plus l'éloignement des papes se prolongeait, plus le désordre allait croissant. Les églises étaient dans un tel état de délabrement qu'à Saint-Pierre et à Saint-Jean de Latran, par exemple, les troupeaux venaient paître jusqu'au pied de l'autel. Dans beaucoup d'édifices religieux, la toiture s'était effondrée; d'autres étaient sur le point de s'écrouler. Mais le danger qui menaçait les monuments de la Rome chrétienne n'était rien à côté de la rage de destruction qui s'exerçait sur ceux de la Rome païenne. On les démolissait sans tenir aucun compte de leur valeur artistique ou historique. Un légat mit en vente les marbres du Colisée pour en faire de la chaux. Une grande quantité de matériaux provenant des monuments de l'antiquité fut dispersée au loin. Il existe, dans les archives de la fabrique de la cathédrale d'Orvieto, une série de documents d'où il ressort que les administrateurs ont fait venir de Rome une grande partie des marbres employés au revêtement des murs, qu'ils y ont envoyé leurs agents pour ainsi dire plus souvent encore qu'à Carrare, et qu'ils en ont reçu, à plusieurs reprises, de gros blocs de marbre offerts par de généreux donateurs, et principalement par les familles Orsini et Savelli. Le merveilleux mouvement artistique qui avait signalé la seconde moitié du XIIIe siècle, s'était subitement arrêté. L'École des Cosmates se dispersa, l'influence de Giotto cessa de se faire sentir; même à cet égard, Avignon inaugurait une rivalité dangereuse pour la gloire de la Ville Éternelle. A Rome, le sort des lettres n'était pas beaucoup plus brillant que celui de l'art. Cet abaissement général n'avait pas encore produit tous ses résultats, mais on n'en reconnut que mieux la gravité lorsqu'ils parurent au grand jour. Il est certain que la victoire de la Renaissance n'eût été ni si rapide ni si complète à Rome sans les désastres matériels et moraux que l'éloignement des papes avait déchaînés

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sur cette malheureuse ville. Après la mort de Clément V (1314), le cardinal Napoléon Orsini dit au roi de France qu'en transférant le Saint-Siège à Avignon les papes avaient mis Rome à deux pas de la ruine; quelques années après (1347), Cola di Renzo disait que la Ville Éternelle ressemblait plutôt à une caverne de brigands qu'à une résidence d'hommes civilisés, et ni l'un ni l'autre n'exagérait[1]. »

1. PASTOR, *Histoire des Papes*, trad. française, t. I, pp. 86-88, *passim*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE II

La Papauté, l'Italie et l'Empire sous Benoît XII : vains essais de conciliation.

Au moins la prépondérance donnée à l'élément français dans le Sacré Collège avait-elle cet avantage de rendre impossibles les longues discussions et les longs interrègnes. Le 13 décembre 1334, Jean XXII mourait; sept jours plus tard le cardinal Jacques Fournier fut élu et prit le nom de Benoît XII. Théologien expert, ascète rigide, réformateur intrépide, il ne fut pas un pape d'Avignon, au sens où on l'entend trop souvent. Il ne connut certes pas le népotisme. « Le pape, aurait-il dit, doit ressembler à Melchisédech, qui n'avait ni père, ni mère, ni généalogie »; et à son neveu Guillaume d'Albe qui se rendait vers lui, il fit savoir par billet « qu'en lui la nature ne parlait aucunement ». Ce ne fut donc pas l'égoïsme qui le retint à Avignon, mais les insurmontables difficultés de la politique, difficultés d'ailleurs auxquelles son caractère entier s'accommodait assez mal. Il eut les qualités du réformateur, mais non pas celles du diplomate.

Lui aussi pensa sérieusement au retour; il avait même donné des ordres pour la restauration du palais de Latran et de l'église Saint-Pierre. Quand, le 6 juillet 1335, les envoyés romains vinrent le presser de rentrer, il en prit sincèrement l'engagement; une grave maladie qu'il fit peu après l'encouragea dans cette résolution. Les instances romaines s'accentuaient; la détresse de la ville du pape était immense en l'absence du pape; c'est le temps où, dans une célèbre épître en vers latins, Pétrarque décrivait Rome sous les traits d'une antique matrone se plaignant éloquemment d'avoir été réduite à la misère et à l'humilia-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tion par l'abandon du pontife son époux. Malheureusement, en dépit de la bonne volonté évidente de Benoît XII, malgré les appels poignants des Romains, le retour restait diplomatiquement et matériellement impossible; diplomatiquement, parce que le roi de France continuait à intriguer pour conserver le Souverain Pontife chez lui; matériellement, parce que Bologne qui était le point d'étape demeurait une ville peu sûre.

I. Les Pourparlers avec les Seigneuries italiennes.

Dans l'Italie du Nord, Benoît XII avait espéré obtenir par la conciliation ce que Jean XXII avait demandé aux grandes combinaisons diplomatiques et militaires; au lieu d'attaquer de front les tyrans, il entreprit de les amadouer. Les légats pontificaux, l'archevêque Bertrand de Deux et Jean d'Aniel, s'abouchèrent avec les principaux seigneurs, les Visconti, les d'Este et les Scaliger; très facilement, ils les persuadèrent d'accepter le titre de vicaire de l'Église. Mais les résultats de cette manœuvre devaient être singulièrement illusoires; loin de mettre ces princes libertaires sous l'obédience pontificale, elle ne servit qu'à les fortifier et à leur permettre plus d'arrogance et plus d'indépendance. Les clefs de l'Italie restaient dans des mains gibelines. Il semblait bien que l'ère des seigneuries autonomes et du machiavélisme politique fût définitivement ouverte : de loyalisme à l'égard du pape, il ne pouvait plus être question.

Bien plus, le régime seigneurial tendait à pénétrer dans l'Italie centrale et à s'insinuer dans les États pontificaux. Bologne, sur laquelle Benoît XII comptait s'appuyer pour le retour, Bologne même s'érigeait en seigneurie. En 1337, elle acclamait Taddeo Pepoli, et essayant à son tour de se couvrir de la protection du Saint-Siège, celui-ci s'intitulait pieusement « conservateur de paix et de justice ». Cette fois, le pape ne s'y laissa plus prendre :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le 2 janvier 1338, il citait Pepoli à comparaître devant lui et intimait aux Bolonais l'ordre de se soumettre; le 2 mars Pepoli est excommunié et la ville interdite. Un moment, les Bolonais pensent à céder; mais quand le légat vient leur lire les conditions pontificales, qui imposent au peuple un serment de vasselage et soumettent l'administration de la cité à un contrôle rigoureux, le refus d'adhésion est catégorique. Les Bolonais ne devaient capituler qu'en 1340, date à laquelle le nonce reçoit leur serment de fidélité, tandis que le vicariat de la Romagne reste aux mains de Taddeo Pepoli. Etait-ce une victoire proprement dite du Saint-Siège? Non pas, mais plutôt un *modus vivendi*. Il y avait reconnaissance plus ou moins nominale de la haute autorité lointaine du pape; il y avait prise de possession effective par Pepoli. De fait, on verra bientôt ses deux fils, Giovanni et Giacomo, essayer de se libérer du cens pontifical et de se rendre pleinement indépendants.

Ainsi, à Bologne même on s'acheminait vers le régime seigneurial; partout dans l'Italie du nord on se jouait de l'autorité ecclésiastique. On comprend que de tels obstacles aient usé la bonne volonté de Benoît XII : le retour à Rome restait impossible. De fait, la résolution de construire à Avignon une demeure vraiment pontificale est contemporaine de la révolte bolonaise : c'est en 1339 que Benoît XII jette sur le rocher de Notre-Dame des Dons les fondements du fameux château des papes. Clément V n'avait vécu à Avignon que comme un étranger, et pour ainsi dire à table d'hôte, Jean XXII s'y était fait bâtir une maison, mais Benoît XII s'y installait dans un palais; qu'une telle résolution ait été prise si tard, après vingt-cinq années d'exil, et par un pontife réformateur, partisan du retour à Rome, voilà qui n'est certes pas une mince excuse pour la papauté d'Avignon.

Et pourtant, ne semblait-il pas que l'érection de ce monument grandiose et massif, solide à défier les siècles, consacrât l'abandon de l'Italie par l'évêque de Rome? On

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en fit aussitôt la forteresse d'un guelfisme mauvais. Ainsi l'ont entendu, et jusqu'aujourd'hui, nombre d'écrivains transalpins et transrhénans; sur les puissantes murailles du château des papes ont déferlé les critiques italiennes et allemandes. « Plantée sur le rocher des Dons, dit Pastor, avec ses tours carrées, massives, énormes, avec ses murailles colossales de quatre mètres d'épaisseur, menaçant le ciel, nues, sombres, percées à des distances irrégulières de quelques fenêtres ogivales, cette gigantesque construction est l'une des créations les plus imposantes de l'architecture du moyen âge. A la fois château-fort et monastère, prison et palais, la résidence provisoire des papes présente dans un curieux rapprochement l'image fidèle du sort fait à la papauté en France et de son amoindrissement. C'est tout ensemble la prison des papes et l'un de ces châteaux féodaux de l'époque, où les chefs de la chrétienté, acceptant sans rougir le rôle de vassaux des rois de France, se paraient du titre de comtes de Venaissin et d'Avignon. D'autre part, si l'on compare le palais des papes à la cathédrale qui s'élève tout auprès, on remarque que celle-ci est en quelque sorte écrasée par ce voisinage, et de ce rapprochement ressort un tableau frappant de l'époque de l'exil d'Avignon; il peut se résumer en deux mots : affaiblissement de l'élément ecclésiastique et prédominance de l'élément séculier, princier et guerrier [1]. » Voilà certes beaucoup de symbolisme !

2. Les Pourparlers avec Louis de Bavière.

Cependant, si Français qu'il fût, Benoît XII n'en essayait pas moins de réconcilier l'Église avec l'Empire. L'échec du grand projet italien de Jean XXII devait amener la papauté à tenter un rapprochement avec Louis de Bavière; successivement, en mars et en septembre 1332, deux

1. Pastor, *Histoire des Papes au Moyen âge*, trad. française, t. I, p. 101.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ambassades conduites par Louis d'Ottingen vinrent conférer de la paix à Avignon. Le pape y mettait pour condition la réconciliation de Louis avec la France et avec Robert de Naples; ainsi reprendrait-on avec le Bavarois le système d'équilibre angevino-impérial qui avait échoué avec le Luxembourgeois. Mais précisément ni Philippe de Valois, ni Robert de Naples ne voulaient de cette réconciliation. Le roi de France n'y eût consenti qu'à bonnes conditions, autrement dit contre cession du royaume d'Arles; quant à Robert, il se souciait peu de se voir enlever par l'empereur son titre de vicaire de l'Église en Italie. Aussi, quand, le 19 octobre 1235, l'envoyé impérial Markwart de Raudeck plaida la cause de l'entente en un long discours très documenté, les envoyés français firent tant d'opposition que tout resta en suspens. D'autres négociateurs n'aboutirent pas davantage parce que, hôte de la France, le pape ne pouvait abandonner l'alliance du Valois, et que d'autre part celui-ci ne parvenait pas à s'entendre avec le Bavarois sur l'éternelle question de la frontière de l'Est. En mai 1236, on voit encore des envoyés allemands à la cour d'Avignon; mais dans le même temps Louis intrigue sous main contre le roi de France, et le pape, qui l'apprend, ne peut que donner congé aux plénipotentiaires.

A la fin de 1236 et au début de 1237, nouvelle ambassade allemande à Avignon. Cette fois, tout l'empêchement vient des Français. A la veille d'entreprendre contre Édouard III d'Angleterre la lutte qui devait ouvrir la fameuse guerre de Cent Ans, et connaissant l'humeur changeante de Louis et ses sympathies anglaises, Philippe VI ne voulait pas que l'Empire fût consolidé par la reconnaissance pontificale. Brusquement, en avril 1337, l'ambassade allemande quittait Avignon; de nouveau, le pape accusait l'empereur de machiner sous main des intrigues belliqueuses contre la France; il protestait que jamais l'Église romaine n'abandonnerait le roi de France,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qui jamais ne l'avait abandonnée. Pareils soupçons et pareilles accusations contre Louis n'étaient certes pas vains: en août 1337, il contractait alliance avec Édouard III et témoignait son désir de récupérer les territoires usurpés par les Capétiens à l'époque des Staufen. Néanmoins, on peut regretter qu'en ces circonstances les discussions nationales aient influé sur une question d'intérêt chrétien.

De fait, la prolongation de la mésentente entre la papauté et Louis de Bavière n'était-elle pas un scandale pour le monde chrétien et pour l'Allemagne en particulier? Là, on voit le schisme des opinions partout : dans l'épiscopat, dans le clergé, dans les ordres religieux, chez les hospitaliers, chez les chevaliers teutoniques, surtout chez les franciscains. On était las, on demandait la paix. Dans une assemblée tenue tout exprès à Spire, l'épiscopat pria Louis de se réconcilier coûte que coûte avec le pape, et envoya dans ce sens à Benoît XII une supplique; les États d'Empire s'associèrent à ces vœux (1338). Mais la rupture était consommée entre la France et l'Allemagne par suite de l'alliance de Louis avec Édouard III; elle paralysait le pape et rendait l'accord impossible.

De là, une explosion de colère allemande. Les princes électeurs se réunirent à Rense, le 16 juillet 1338, sous la présidence de Louis. Malgré les efforts de l'archevêque de Mayence, on y prit une mesure qui ne tendait à rien moins qu'à laïciser le Saint-Empire. Après que Louis eût pieusement récité le pater et le credo en gage d'orthodoxie, il fut décrété que « l'Empire ne relevant que de Dieu seul, celui qui avait été élu à l'unanimité ou à la majorité par les électeurs pouvait prendre le titre de roi et exercer tous les droits de sa souveraineté, sans avoir besoin du consentement et de la confirmation du pape ». Bientôt l'assemblée de Francfort osait faire l'application de ces principes au cas présent et brûlant ; les excommunications lancées contre Louis, elle les déclarait nulles de plein droit; elle le pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

clamait non seulement roi, mais empereur par la volonté des électeurs. A Sachshausen, Louis ratifiait ces décisions; il déclarait les dissidents de la cause impériale coupables de lèse-majesté, et ordonnait confiscation de leurs biens.

« Toutes les décadences sont orgueilleuses... L'Empire n'avait survécu que par l'Église, et César avait traversé les âges, remorqué par la barque de Pierre. Il était déjà fort extraordinaire que les Allemands eussent le privilège d'élire l'homme que l'apôtre promouvait en empereur; comment pouvaient-ils prétendre à faire un empereur des Romains sans que Rome eût son mot à dire? Les seigneurs électeurs n'eurent pourtant aucun doute sur ce droit. Tranquillement, ces archevêques, ce Saxon, ce Palatin, ce Brandebourgeois, ce Bohémien se déclarèrent les successeurs du Sénat romain [1]. »

Pourtant, par une inconséquence flagrante, et comme signe que la société allemande n'était pas encore laïcisée à un tel point, Louis, sous la pression du clergé, essayait encore de renouer avec le pape : par l'intermédiaire de l'abbé cistercien d'Ebrach il lui faisait parvenir des lettres pleines de déférence (août 1338). Quoi qu'il en fût, la reconnaissance pontificale devenait alors absolument impossible : l'alliance anglo-allemande battait son plein : à la brillante entrevue de Coblence, Louis comme empereur se faisait juge de la querelle de Philippe de Valois et d'Édouard III; le premier, il le déclarait usurpateur du royaume de France, au second il conférait les verges d'or, insigne du vicariat d'Empire sur la rive gauche du Rhin et dans les Pays-Bas.

L'entente avec la papauté se laissa seulement entrevoir lorsque s'opéra le renversement des alliances. Le 15 mars 1341, à Vincennes, Louis de Bavière promettait de faire sa paix avec Philippe et de retirer au roi d'Angleterre la dignité de vicaire impérial; par contre, Philippe s'enga-

1. LAVISSE.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

geait à essayer de faire agréer Louis par Benoît XII. Il semblait donc que la réconciliation allait enfin s'opérer du pape et du prétendant impérial.

Mais, ce fut à ce dernier d'y mettre obstacle. Jean, fils du roi de Bohême, se trouvait en mauvaises relations avec sa femme, Marguerite de Maultach dite Marguerite à la grande bouche, ainsi qu'avec les Tyroliens, ses sujets. Ceux-ci proposèrent le remariage de Marguerite avec Louis de Brandebourg, fils de l'empereur. Désireux d'acquérir le Tyrol pour son héritier, le Bavarois entra dans la combinaison : ne le vit-on pas annuler lui-même le premier mariage pour cause d'impuissance, puis accorder aux nouveaux fiancés la dispense de consanguinité, tout cela sans le moindre souci de la juridiction ecclésiastique? D'autre part, il annonçait l'intention de tenter de nouveau en Italie une expédition gibeline.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE III

La Question italienne sous Clément VI.

I. Fin de la guerre contre Louis de Bavière : Charles IV, empereur.

Aussi voit-on le successeur de Benoît XII, Clément VI, le mener rudement. Il nomma un légat, spécialement chargé de fermer à l'empereur l'entrée de la Péninsule; puis, le 13 avril 1346, par la bulle *Prolixa ratio*, il le sommait d'abdiquer dans les trois mois. Effrayé, abandonné par l'opinion allemande, Louis pense à se soumettre, il envoie le dauphin de Vienne dire en son nom au pape qu'il se repent de ses crimes, qu'il rétracte ses erreurs théologiques, qu'il accepte à l'avance toutes les pénitences qu'on aurait la bonté de lui imposer. Repentir énorme, repentir d'Allemand : après l'arrogance, la couardise et la veulerie. Clément VI eût pardonné; mais les rois de France, de Bohême et de Naples, ainsi que les guelfes de Florence, tous intéressés à la disparition de Louis, intriguèrent; ils amenèrent le pape à poser des conditions si austères que le Bavarois ne put les accepter (8 septembre 1344).

Mais ce dernier acte de résistance à la papauté marque aussi la ruine du Bavarois. Fatigués de tant de luttes, les électeurs lui cherchaient un successeur. Quand il voulut plaider la cause de son fils, Louis de Brandebourg, on lui répondit sans ambages : « Toi, Bavarois, tu as conduit l'Empire à sa perte; plus de Bavarois sur le trône. » Tel était pareillement l'avis de Clément VI : le 13 avril 1348, il prononçait la déchéance complète de Louis de Bavière. On le voit presser les électeurs de faire un nouveau choix;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

on le voit soutenir la campagne diplomatique qui devait amener à l'Empire la maison de Luxembourg dans la personne de Charles de Moravie, fils du fameux Jean de Bohême.

De fait, celui-ci avait donné des gages à Clément VI. Toujours la même, la politique pontificale se devait d'établir une entente et un sage équilibre entre la dynastie angevine et la puissance impériale. Or, à Avignon, le 22 avril 1346, Charles promettait au pape, s'il était élu roi des Romains, d'abandonner la politique néfaste de ses prédécesseurs Henri VII et Louis de Bavière, de faire sa paix avec Robert d'Anjou et avec Florence, et de n'apparaître à Rome que pour un jour, celui de son couronnement; il laisserait le Saint-Siège jouir des anciennes dotations et s'engageait à ne s'immiscer en rien dans les affaires italiennes.

Nul plus que Charles IV ne paraissait capable de réaliser de telles conditions; ses promesses étaient psychologiquement vraies. En effet, il ne ressemblait en rien aux premiers Luxembourgs, ni à son aïeul Henri VII, si imbu de la grandeur impériale, ni à son père Jean de Bohême, si chevaleresque et si téméraire. Bien qu'il eût été élevé, lui aussi, à la cour des Valois, c'était un esprit positif et froid; il n'aimait pas les aventures; on a noté qu'à Crécy, tandis que son père aveugle se lançait comme un héros en pleine mêlée et s'y faisait tuer, lui s'éloignait prudemment de la bataille. Petit, le dos voûté, les paupières baissées, il ne regardait jamais en face son interlocuteur, semblait même ne pas l'écouter, et souvent en causant s'amusait négligemment à fendiller du bois; cependant aucune parole qui fût perdue; il laissait l'autre se livrer, puis agissait en pleine connaissance de cause, sous le seul motif de son intérêt personnel. Qu'un tel homme fût peu enclin aux expéditions italiennes, on le comprend facilement. Son idéal, — idéal de roi de Bohême plutôt que d'empereur — c'était d'affermir et d'arrondir ses États héréditaires; avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lui, — comme jadis pour un temps avec Adolphe de Habsbourg, — la politique impériale cessait d'être grandiose et rêveuse pour devenir pratique et réaliste. Élu à Rense, le 11 juillet 1346, il acquérait incontestablement l'Empire par la disparition de Louis de Bavière, mort subitement d'une attaque d'apoplexie, le 11 octobre 1347, au cours d'une chasse à l'ours.

2. Les Difficultés italiennes.

En dépit de cette solution du grand conflit impérial, les soucis politiques de Clément VI furent extrêmes. Partout en Italie, il éprouva des déboires.

Le seul appui qui restât en ces temps-là à la papauté était la monarchie angevine; aussi voit-on toujours les pontifes d'Avignon soutenir ses princes dans leurs luttes incessantes contre les usurpateurs aragonais. Ceux-ci semblaient-ils l'emporter, les légats pontificaux ne manquaient pas d'intervenir et d'imposer trêves et négociations de paix afin que la défaite angevine ne tournât pas en désastre. Malheureusement, il arriva qu'une longue crise intérieure vint annihiler, ou à peu près, les forces de la maison de Naples; la papauté dut s'employer de son mieux à y remédier, mais le retour à Rome devint de plus en plus problématique; car dès lors le guelfisme italien se trouvait sans chef.

L'anarchie à Naples : la reine Jeanne.

Le roi Robert avait vu mourir successivement son fils, le duc de Calabre, et ses frères les princes de Tarente et de Duras; il ne lui restait plus que deux petites-filles, Jeanne et Marie; le problème dynastique ne devenait-il pas angoissant? Non moins que Robert, la papauté se trouvait intéressée à le résoudre. De concert avec lui, Jean XXII ménagea une alliance entre la maison angevine de Naples et la maison angevine de Hongrie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Fiancer les deux petites-filles du roi Robert, Jeanne et Marie, aux deux fils du roi Charobert de Hongrie, André et Louis, voilà, pensa-t-on, l'heureux moyen de sauver la situation. Avant de mourir, Robert institua reine, Jeanne, l'aînée de ses petites-filles, lui imposant un conseil de régence jusqu'à sa vingt-cinquième année.

Cependant, les belles-sœurs du roi Robert, Catherine de Courtenay et Agnès de Périgord, veuves des princes de Tarente et de Duras, se jugèrent lésées par ces combinaisons; elles intriguèrent. Le récit qui va suivre est un vrai roman historique.

Avant que fût célébré le mariage de Louis de Hongrie et de la princesse Marie, Charles de Duras enlève cette dernière. La mère de Charles, Agnès de Périgord, avait habilement obtenu du pape Clément VI l'autorisation de faire épouser par son fils une princesse de ses proches parentes, dont le nom n'était pas exprimé; grâce à ce blanc-seing, le mariage est célébré, assurant dès lors la couronne au fils d'Agnès pour le jour où la reine Jeanne viendrait à mourir.

Qui fut mécontente? Catherine de Courtenay, jalouse de sa sœur Agnès. Faire épouser à son fils la reine Jeanne elle-même, voilà la réplique qu'elle résolut de lui donner. A première vue, pareille intrigue semblait vouée à un échec, puisque la reine Jeanne était non seulement fiancée mais déjà mariée à André de Hongrie; on ne peut donc songer à l'enlever, on fera mieux. Par l'intermédiaire d'une femme tarée, Filippa la Catalanaise, Catherine parvient à s'emparer de l'esprit et du cœur de la reine Jeanne. Celle-ci était belle, aimant les plaisirs, flattée par son entourage; facilement, Filippa parvint à lui faire prendre en aversion son mari, le Hongrois André, prince froid et gauche. Dès lors, duel conjugal. Jeanne traite son époux moins bien qu'un prince consort, elle lui nie le droit de prendre part aux affaires du royaume, elle lui refuse le titre de roi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Qu'un pareil malentendu pût avoir de grosses conséquences pour l'avenir de la dynastie angevine en Italie, et partant pour les intérêts guelfes et pontificaux, on le comprend sans peine. Clément VI, qui à bon droit s'estime suzerain du royaume de Naples, n'hésite pas à intervenir; et en vue de conjurer l'anarchie menaçante, il réclame pour lui-même la régence directe du royaume. Démarche inutile, refus absolu de la reine. Alors le pape agit d'autorité avec la plus grande vigueur. Il excommunie Jeanne, jette l'interdit sur le royaume et nomme le cardinal Aimeric de Chalus « vicaire, tuteur, administrateur et gouverneur du royaume de Naples » (23 janvier 1344).

Mais telle fut l'opposition rencontrée par Chalus que bientôt il sollicitait du pape son retour; force fut au pape exilé de céder et de laisser Jeanne reprendre la direction du royaume. Elle continuait d'écarter systématiquement son époux, lui refusant le titre royal. Un désaccord aussi profond n'allait-il pas amener des complications diplomatiques entre les maisons de Naples et de Hongrie? Le pape intervient encore; une première fois, il déclare en consistoire public que le titre royal doit appartenir à André; une seconde fois, au début de 1345, sur les instances de la Hongrie, il fait porter à la reine l'ordre absolu d'acquiescer au couronnement de son mari: ou se soumettre ou se voir déposée, tel était pour Jeanne le dilemme.

C'est alors qu'éclata le drame au château d'Aversa. Le 18 septembre, deux jours avant son couronnement, le prince André s'apprêtait à se coucher quand il entendit une voix qui l'appelait; bien vite il s'habille et se dirige dans la direction d'où vient le cri; c'était un guet-apens: des conjurés le terrassent et l'étranglent. Quelque temps après, la nuit de Noël, Jeanne mettait au monde un fils, Charles Martel. Mais l'opinion lui était contraire : on l'accusait d'avoir trempé dans l'assassinat. En février 1346, une émeute éclate à Naples, aux cris de « Mort aux traîtres et à la reine impudique! » Jeanne se voit contrainte

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de livrer à la justice Filippa la Catalanaise, sa fille Sancia, et d'autres auteurs présumés du crime. En fait, la véritable instigatrice se nommait, semble-t-il, Catherine de Courthenay; c'était elle qui avait mis la brouille dans le ménage royal par l'intermédiaire de Filippa; maintenant, après l'attentat, elle intriguait en vue de faire épouser par la reine son fils Robert; elle parvint même à lui persuader de demander au pape une dispense pour le mariage.

Certes, le moment était mal choisi. La maison de Hongrie portait plainte devant le Saint-Siège; formellement, elle accusait Jeanne d'adultère et d'assassinat et réclamait sa déchéance; par contre, la diplomatie française s'employait en faveur de Jeanne. Dans des circonstances si difficiles, Clément VI agit avec une extrême prudence; pour calmer Louis de Hongrie, frère de la victime, il promet que justice sera faite, excommunie en consistoire les meurtriers inconnus, et charge le cardinal Bertrand de Deux d'enquêter sur le drame mystérieux. D'autre part il s'efforce d'assagir la reine Jeanne, et par ses nonces, les évêques de Padoue et du Mont Cassin, il essaie de la guérir de sa passion pour Robert de Tarente; on y parvient après la mort de Catherine de Courthenay, mère de Robert.

Mais, à peine la reine aventurière avait-elle renvoyé ce prince, qu'elle s'éprenait de son frère Louis de Tarente, et demandait de nouveau au pape une dispense de mariage; le 22 août 1347, l'union était consommée. A cette nouvelle les Hongrois sont résolus à assouvir leur vengeance. Louis de Hongrie, frère du roi assassiné, marche sur Naples et s'empare de la ville; le 15 janvier 1348, Jeanne s'embarque pour la Provence. Ainsi la principauté vassale du Saint-Siège dans le sud de la Péninsule, — principauté si utile aux intérêts italiens de la papauté, — menaçait de disparaître; les Aragonais en avaient pris une moitié à la fin de l'autre siècle, la moitié insulaire, la Sicile ou royaume de Trinacrie; les Hongrois s'empa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

raient maintenant de la partie de terre ferme, le royaume de Naples.

En pareilles circonstances, l'honneur du Saint-Siège et son intérêt ne réclamaient-ils pas qu'il soutînt le royaume vassal, et qu'il défendît les Angevins contre les Hongrois, de même que jadis contre les Aragonais?

Cependant, la situation ne laissait pas d'être délicate, car la cause à défendre se trouvait singulièrement discréditée par la conduite excentrique de la reine Jeanne. Une opération préliminaire s'impose : instruire le procès de la princesse, et la réhabiliter si possible. A Avignon, l'enquête est ouverte par les cardinaux Bertrand de Deux, Gailhard de la Mothe et Guillaume d'Aure; la reine exilée comparaît. Avouer ses manquements à l'égard de son mari le Hongrois, elle y consent; mais, avec la dernière énergie, elle affirme qu'elle n'a en rien trempé dans l'assassinat; son acquittement est prononcé à l'unanimité par le pape et le Sacré Collège.

D'autre part, malgré les instances de Louis de Hongrie, Clément VI se refusait énergiquement à lui conférer l'investiture de Naples. D'ailleurs, ce nouveau roi se rendait impopulaire par sa cruauté; on l'avait vu venger dans le sang l'assassinat de son frère André, et faire décapiter Charles de Duras, coupable de lui avoir ravi autrefois la princesse Marie, sa fiancée; ses troupes ravageaient le pays avec insolence. Alors les barons napolitains de se soulever, et de réclamer leur reine. Celle-ci ne se fait pas prier; à court d'argent, elle propose au pape de lui céder Avignon pour la somme de 80,000 florins d'or, elle frète une flottille et rentre à Naples, le 17 août 1348.

Cependant, les Hongrois tenaient encore le pays; malgré les instances de Clément VI, ils reprirent l'offensive; vainqueurs partout, ils forcèrent Jeanne à s'enfuir de nouveau et à chercher un refuge à Gaëte. Mais l'occupation hongroise avait contre elle l'antipathie des indigènes; l'insurrection grondait partout. Clément VI parvint alors

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à imposer son arbitrage. Un traité fut conclu dont les clauses tenaient tout entières dans ce dilemme : ou la reine Jeanne sera reconnue coupable du meurtre de son mari André de Hongrie, et alors la couronne reviendra à Louis, frère de la victime; ou bien la reine Jeanne sera jugée innocente et conservera le trône, sous la seule obligation de payer à la maison de Hongrie une indemnité de 300,000 florins. En conséquence, on opéra en cour d'Avignon la revision du procès : elle ne fit que confirmer la non-culpabilité de la reine.

Traité définitif, le 14 janvier 1352, couronnement de Jeanne avec son époux Louis de Tarente : l'affaire était terminée et le péril hongrois conjuré. Il importe même de noter que, du moins en paroles, la papauté continuait à décerner à la dynastie angevine le titre de royauté de « Sicile », comme une protestation incessante contre l'usurpation aragonaise. Ainsi, les intérêts du Saint-Siège et ceux de la maison de Naples restaient-ils conjugués. Malheureusement, le temps était passé où la papauté pouvait compter sur l'aide de la dynastie angevine : jusqu'à la fin du règne de Jeanne, les germes de désunion ne vont cesser de fermenter dans cette maison accaparée par des luttes familiales trop compliquées pour être rappelées ici : la vie de la reine Jeanne et de sa sœur Marie est remplie d'événements romanesques et tragiques qui les empêchent d'intervenir efficacement en faveur du Saint-Siège : le guelfisme est désormais sans chef dans la Péninsule; il tend même à y perdre jusqu'à son nom. Si les efforts de Clément VI ont abouti à maintenir les Angevins dans l'Italie du Sud, cette victoire demeure cependant inutile; l'aide, qui eût pu être si efficace, de la dynastie angevine, est perdue pour le Saint-Siège.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'anarchie à Rome : Cola di Rienzo.

La mort du roi Robert en 1343 avait donc marqué une date néfaste dans les annales de la politique pontificale. Une fois lé guelfisme sans tête autorisée, voici la partie belle, à Rome, pour les agitateurs nobles ou démagogues, dans l'Italie du Nord pour les tyrans qui se sentent les coudées franches.

Alors, pour échapper à la tyrannie des nobles, le peuple romain se jeta dans les bras d'un tribun. Il s'appelait Cola di Rienzo. C'était un bel homme, à l'éloquence creuse, bien fait pour séduire les foules; ameutei le peuple contre une noblesse honnie lui fut certes facile; son crédit devint bientôt considérable. Le 20 mai 1347, tandis que Stefano Colonna avait emmené la milice urbaine à Corneto pour ravitailler, soudain la révolution éclata, non pas sanglante, mais théâtrale : un cortège se forma qui conduisit Cola di Rienzo au Capitole; grand discours du tribun; la seigneurie lui est conférée comme jadis à Brancaleone. Les effets premiers de ce changement ne laissèrent pas de se montrer excellents : la turbulente noblesse quitta Rome, l'ordre régna, l'administration fut intègre. Clément VI, d'abord inquiet, reçut bientôt l'hommage de Rienzo et apprenant les bons effets de son gouvernement, il le reconnut. Puis en juillet, Rienzo matait la révolte du préfet Giovanni de Vico; son pouvoir semblait affermi.

Malheureusement, cet homme de petite extraction — il était fils d'un ânier — eut la tête tournée par tant de fortune, d'autant plus qu'en lui revivait, croyait-il, toute la gloire romaine. Farci des souvenirs classiques contenus dans Tite-Live, Sénèque, Cicéron, Valère-Maxime, il voulait la restauration de la Rome antique. N'était-il pas encouragé dans cette voie par le poète Pétrarque, qui saluait en lui « la gloire des deux Brutus », et lui consacrait de magnifiques vers lyriques? Ayant reçu du tribun une lettre flatteuse, Pétrarque l'acclama en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

termes enthousiastes comme le père de la liberté romaine. « J'ai vu plus d'une personne, lui écrivait-il, qui ne savait ce qu'elle devait admirer davantage de vos paroles ou de vos actes; car vous agissez comme Brutus et écrivez comme Cicéron. Continuez donc à écrire comme si l'univers entier devait vous lire. » Ainsi grisé de gloire antique, rêvant d'une république romaine fameuse, Cola fut possédé de la folie des grandeurs; il s'intitulait emphatiquement « Nicolas, par l'autorité de notre très clément seigneur Jésus-Christ, sévère et clément tribun de liberté, de paix et de justice, libérateur de la sacrée république romaine »; il datait ses actes « du Capitole où nous vivons avec un cœur droit sous le règne de la justice ».

Ses ambitions n'allaient à rien moins qu'à réunir l'Italie entière en un seul État dont Rome eût été la capitale. A cet effet, il pria les villes italiennes de lui envoyer des ambassadeurs. Devant eux, Rienzo imagina une scène théâtrale et burlesque : après qu'on l'eût conduit processionnellement à Saint-Jean de Latran, en présence de tous il prit un bain dans le baptistère de Constantin; puis s'étant revêtu, il se fit armer chevalier. Ainsi, souvenirs de la République et des Brutus, souvenirs de l'Empire et de Constantin, souvenirs du moyen âge et de l'ordre de chevalerie, tout dansait dans l'imagination affolée du tribun. A l'issue de la cérémonie, Rome fut déclarée maîtresse du monde; Louis de Bavière et Charles de Bohême alors en compétition pour l'Empire se virent sommés de comparaître à bref délai devant Rienzo; et lui-même, tirant son épée, la brandit successivement dans la direction des quatre points cardinaux, en disant : « *Questo e mio!* Tout cela est à moi! » Ainsi prenait-il possession de l'univers. En vain, au nom des droits pontificaux, le vicaire apostolique, Raymond de Chamageac, voulut-il protester; sa voix fut couverte par une sonnerie de trompettes. Jamais on n'avait vu gibelinisme plus creux et plus tapageur, plus puéril et plus pédant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cependant, Clément VI demandait à Bertrand de Deux qu'il se rendît à Rome et qu'il menaçât Rienzo d'excommunication, s'il ne changeait d'attitude. Le tribun comparut devant le légat dans un attirail antique et grotesque : revêtu d'une armure, il portait un sceptre d'acier à la main et une couronne d'argent sur la tête. « Que me voulez-vous, demanda-t-il à Bertrand avec insolence? — Je vous apporte des instructions de notre seigneur pape, répondit celui-ci. — Quelles sont ces instructions? » clama Rienzo d'un ton menaçant. Et comme le légat ne daignait pas répondre, le tribun s'éloigna en ricanant.

Rome ne pouvait rester longtemps sous la domination de ce fou; pareilles extravagances et pareille tyrannie eurent vite abattu sa popularité. Réfugié à Montefiascone, Bertrand de Deux lança contre lui l'excommunication. Le 15 décembre, aux cris : « Peuple ! Peuple ! mort au tribun ! », la révolution éclate. Cola s'enfuit, le légat pénètre dans la ville et y rétablit l'ancien régime sénatorial au profit de Luca Savelli et Bertholdo Orsini.

Malheureusement, avec les nobles rentrait dans Rome la guerre civile. Si les tribuns réussissaient avec tant de facilité, n'était-ce pas précisément parce qu'on attendait d'eux le remède à l'anarchie? Aussi, dès 1351, une nouvelle révolte chassait-elle les nobles, et nommait tribun un autre homme du peuple, Giovanni Cecconi. Se prêtant à tous les moyens capables de ramener l'ordre dans Rome, le pape accepta Cecconi comme jadis Rienzo ; il le reconnut sénateur, et lui fit même passer 14,000 florins d'or. Mais, sans vigueur, sans valeur guerrière, Cecconi vit bientôt son crédit baisser, il comprit son impuissance et se démit en septembre 1352.

Alors, nouvelle rentrée des nobles, nouveaux désordres, nouvelle révolution, nouveau tribun, Francesco Baroncelli : c'est à désespérer de Rome ! Et comment voudriez-vous donc que les papes consentent à rentrer dans cette

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ville de folie et de sang, où la tragédie et le mélodrame se succèdent et s'entrecroisent? Leur refus n'était-il pas empreint de quelque prudence?

Le régime seigneurial dans l'Italie du Nord : les Visconti.

Tandis que la Sicile et Rome se trouvaient en pleine révolution, dans l'Italie du Nord le régime seigneurial ne faisait que gagner. Les Visconti y acquéraient une puissance dominante, surtout depuis qu'en 1343 la mort de Robert de Naples leur avait enlevé tout adversaire sérieux : ils étaient le gibelinisme local sous son aspect le plus ambitieux et le plus égoïste; ils représentaient le régime seigneurial, mais à l'état fort. La question bolonaise leur fournit l'occasion de pousser une pointe vers l'Italie centrale.

Reconnus à regret par Clément VI comme seigneurs de Bologne, les Pepoli menaçaient de secouer toute suzeraineté de l'Église, et voulaient se maintenir dans une ville du pape sans même payer le cens pontifical. Nous avons déjà signalé l'importance considérable de Bologne comme étape du retour des papes en Italie. Autant que Jean XXII, Clément VI le comprenait, et il ne craignit pas de reprendre la politique belliqueuse du grand pontife. Il envoya donc en Romagne une armée commandée par son parent Astorge de Durfort. Celui-ci remporta d'abord une victoire, le 20 mai 1350, sur Giovanni de Manfredi, tyran de Faënza; puis il attira dans un piège Giovanni Pepoli, tyran de Bologne, et l'interna à Imola, ne lui promettant la liberté que s'il restituait à l'Église la capitale de la Romagne; aussitôt, d'ailleurs, il envahit le Bolonais.

Malheureusement Astorge manquait d'argent; ses troupes se soulèvent, réclamant leur solde; et comment les paierait-il si ce n'est sur la rançon de son prisonnier, Giovanni Pepoli? Mais à peine libre, celui-ci de faire alliance avec le puissant Giovanni Visconti, et de lui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vendre sa seigneurie; empressé à saisir l'occasion, le Visconti s'empare de Bologne sans coup férir. Outre qu'il lésait gravement le Saint-Siège, cet événement accroissait singulièrement la puissance des Visconti, qui couraient ainsi à la réalisation de leurs ambitions politiques : la constitution d'un puissant État couvrant le nord et le centre de la Péninsule. La situation était extrêmement critique, d'autant plus qu'en cette occurrence Florence ne voulait pas soutenir la papauté. Sans doute Clément VI avait-il lancé sur Giovanni Visconti l'excommunication, mais contre de telles armes le tyran était tout cuirassé de scepticisme.

En résumé, le pontificat de Clément VI fut marqué par des événements désastreux au point de vue italien : s'il avait su fermer l'interminable conflit du Saint-Siège et de Louis de Bavière, ce pape diplomate n'avait rien pu dans la Péninsule. Son pontificat s'ouvrit en effet sur un événement malheureux, la disparition du chef du parti guelfe, Robert de Naples. Lui mort, la papauté n'avait plus personne sur qui compter en Italie. Cette date de 1343 marque donc le début d'une période de troubles inouïs : en Sicile, drames de famille et usurpation hongroise; à Rome, tribunat mélodramatique de Cola di Rienzo; dans l'Italie centrale et septentrionale, progrès incessants des seigneuries libertaires, surtout ceux des Visconti qui, n'ayant plus devant eux Robert de Naples, tendent à dominer partout. Le parti du Saint-Siège semble mort; les cités toscanes, centres du guelfisme, se refusent elles-mêmes à soutenir le pontife contre les ambitions milanaises. Jamais certes l'Italie ne fut plus inhabitable.

Dès lors, que Clément VI n'ait fait aucune tentative pour rentrer, qu'il ait décliné les propositions à lui faites par une ambassade des Romains où figurait Pétrarque, on le comprend sans peine. Avec Clément VI, sous l'influence des événements, la papauté semble s'ancrer pour longtemps à Avignon : n'avons-nous pas vu ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

2) ET

23 ja
18 se
i Rienzo
du monde
2 ao
15 ja
18 ju
n
li tribun
di Rienz
dine
ilan
ome

Charles Martel
roi de Hongrie † 1275

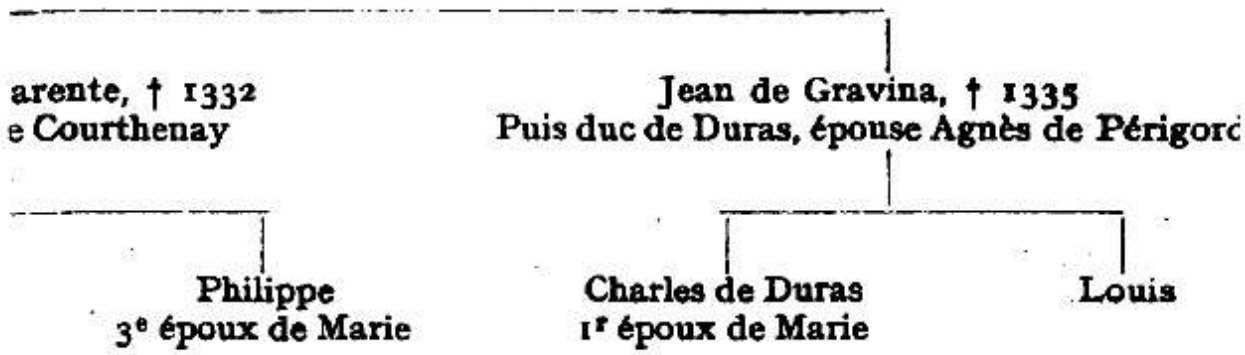
Charobert † 1342

Louis de Hongrie
fiancé à Marie

André de Hongrie
époux de Jeanne Ire
(assassiné 1345)

Nota. — Au fond du drame angev
Jeanne ou Marie. En 1243, le fils d'Agnès
Or cela ne s'est pas accompli sar
Jeanne, le prince Louis de Tarente, ou p
De là naît la guerre entre les mai

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA



aisant épouser par l'un de leurs fils, l'une ou l'autre princesse royale

ras a dû l'enlever à Louis de Hongrie, son fiancé; pour épouser la reine

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

pontife acheter à la reine Jeanne de Naples la seigneurie avignonnaise pour 80,000 florins d'or?

D'ailleurs, au retour une difficulté grosse s'opposait, s'ajoutant à toutes les autres; on la verra peser encore sur les pontificats suivants. Clément VI dépensait beaucoup pour ses constructions et pour sa cour luxueuse; ainsi ce pape grand seigneur creusait-il un déficit qui longtemps rendra impossible toute action militaire sérieuse dans la Péninsule. Sur ce point, il y eut faute réelle : quand on voit, par exemple, Clément VI prêter au roi de France, en cinq ans, de 1345 à 1350, la somme énorme de 590,000 florins d'or et de 5,000 écus, on ne peut s'empêcher de penser que tout cet argent eût été employé plus légitimement à rétablir l'ordre en Italie, et à préparer le retour. Astorge de Durfort et Bologne eussent dû passer avant Philippe VI de Valois.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHAPITRE IV

Le retour à Rome.

I. La Préparation du Retour a Rome sous Innocent VI et Urbain V : Albornoz.

Cependant, fin diplomate, Clément VI sut terminer son règne par une combinaison très habile. Le plus grand péril, c'était le Visconti : ne pouvant le vaincre ni par les armes matérielles, ni par les menaces spirituelles, Clément VI négocie et signe avec lui un traité d'entente : Giovanni Visconti sera investi du vicariat de Bologne, mais il paiera au Saint-Siège un cens annuel de 12,000 florins et lui fournira des armes. Clément VI ménage ensuite une réconciliation entre Florence et le Visconti devenu plus pacifique par suite des préoccupations que lui donne Venise : l'alliance sera signée à Sarzana, au début du pontificat suivant, le 31 mars 1353. Ainsi la paix se trouvait-elle rétablie sans coup férir dans l'Italie du Nord. Le nouveau pape, Innocent VI, aura désormais les coudées franches pour la conquête du Patrimoine ; il va en confier l'entreprise à un homme de grande envergure, Gil Alvarez Carillo Albornoz.

Ce Castillan, devenu archevêque de Tolède, avait été nommé légat du Saint-Siège au temps de la croisade contre les Sarrasins d'Andalousie ; il donna la mesure de son talent militaire à la bataille de Tarifa en 1340. Disgrâcié par Pierre le Cruel, il arrivait à Avignon avec la réputation non usurpée d'un diplomate et d'un général consommé. Ce cardinal, — le cardinal d'Espagne comme on l'appelait, *cardinalis hispanus* —, était donc tout désigné pour essayer de rétablir les affaires de l'Église en Italie. Innocent VI le nomma légat dans la Péninsule dès 1353.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Singulièrement difficile était sa mission. Nous l'avons dit, tant dans l'État pontifical que dans l'Italie du Nord, c'étaient partout de petits tyrans ou de grands seigneurs, libertaires, astucieux, ennemis de toute ingérence ecclésiastique : tels dans le Patrimoine le préfet Giovanni de Vico, dans les Marches les Ordelaffi à Forli, les Manfredi à Faënza, les Malatesta à Rimini. Contre eux, Albornoz se voyait investi d'un pouvoir entier; mais ce pouvoir demeurait presque exclusivement moral, car sans argent Innocent VI n'était pas en mesure d'entretenir un véritable corps expéditionnaire.

Albornoz, cependant, ne désespéra pas et débuta par une campagne diplomatique. Impossible de s'enfoncer dans la Péninsule, sans être assuré de n'avoir pas derrière soi l'hostilité de l'archevêque Giovanni Visconti, l'homme le plus puissant de l'Italie du Nord, maître à Milan et à Bologne. Albornoz se rendit donc à Milan; il sut circonvenir Giovanni qui lui promit l'aide de son influence, de son argent et de ses troupes. Déjà réconciliée avec le Visconti, Florence apporta aussi son concours; elle procura à Albornoz cent cinquante cavaliers et lui prêta le fameux condottiere Ugolino di Montemarte; Sienne lui fournissait encore cent cavaliers, et Pérouse deux cents.

Les préparatifs diplomatiques ainsi heureusement terminés, avec sa petite troupe d'emprunt Albornoz fonça droit au cœur même de la situation, c'est-à-dire sur le Patrimoine, contre Giovanni de Vico. Grand fut son étonnement de voir celui-ci accourir lui-même à sa rencontre et se confondre en protestations de fidélité envers le pape. Pure ruse évidemment : venu pour espionner l'armée pontificale, Vico se rendit compte aisément de sa faiblesse, et aussitôt déclara la guerre à Albornoz. Pourtant celui-ci ne se laissa pas intimider; il prit même l'offensive, s'empara de Civitella d'Agliano (20 décembre 1353), mais échoua devant Orvieto et se vit cerné par Vico dans Montefiascone.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'expédition était vouée à un désastre, si le pape n'envoyait des renforts; à grands cris Albornoz en réclamait. Ils arrivèrent de deux côtés. D'abord, en mars 1354 parut une nombreuse armée sous la direction de Giovanni Orsini, recteur du Patrimoine; elle prit toute une série de villes, y compris Orvieto. D'autre part, en mai, une armée de 10,000 Romains vint assiéger Viterbe défendue par Vico lui-même. Se voyant perdu, celui-ci consentit à traiter. Corneto, Orvieto, Viterbe furent abandonnés au Saint-Siège; mais Vico rentrait en possession de ses biens, et même le vicariat de Corneto lui fut concédé; malgré le pape, il est vrai, qui, moins politique qu'Albornoz, eût voulu contre le tyran des mesures de rigueur.

Quoi qu'il en soit, les résultats s'affirmaient considérables: la soumission de Vico en avait entraîné beaucoup d'autres, notamment celles de Narni, Terni, Rieti. Le 30 septembre 1354, Albornoz convoquait à Montefiascone une grande assemblée des barons et des communes qui tous prêtèrent serment de fidélité à l'Église. L'autorité pontificale n'était-elle pas rétablie dans le Patrimoine? Le cardinal d'Espagne pouvait l'espérer, et déjà c'était un miracle de son habileté.

A ce moment, pourtant, Rome elle-même subissait une dernière crise démagogique, marquée par le retour de Rienzo. Depuis sa chute en 1347, l'ancien consul avait essayé plusieurs fois de rentrer dans la ville; poursuivi par les officiers municipaux, il s'était réfugié dans les Apennins, chez les Fraticelles du Monte Majella. Nul milieu plus apte à surexciter la mégalomanie tribunitienne de Rienzo; de fait, l'un de ces moines hérétiques lui eut bientôt révélé qu'il était l'oint du Seigneur, choisi tout exprès pour régénérer le monde par l'Esprit-Saint en s'appuyant sur le concours de l'Empereur.

Sans l'ombre d'une hésitation, Rienzo s'affubla d'un froc de franciscain, passa les Alpes et se rendit à Prague auprès de Charles IV, dans l'été de 1350. Froid et calcu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lateur, Charles n'était pas homme à se laisser séduire par des théories romano-mystiques; il demanda à Rienzo de lui rédiger son plan par écrit; l'ayant lu, il comprit facilement que l'énergumène manquait non seulement du génie politique, mais du simple bon sens; il le fit enfermer, puis l'envoya à Avignon où, l'ayant jugé inoffensif, on le relâcha.

Aussitôt, Rienzo de courir en Italie voir Albornoz. Mais pas plus que Charles IV, le fin diplomate ecclésiastique n'était susceptible de se laisser gagner aux projets du visionnaire politique; il lui conseilla la résidence à Pérouse, ville tranquille où sans doute son cerveau s'apaiserait. Il n'en fut pas ainsi; là, l'infatigable ourdisseur de révolutions parvint à séduire Bretottone et Arimbaldo, frères du condottiere fra Moriale. Soutenu par leur argent, il enrôle cinq cents lansquenets et marche sur Rome; le 1er août 1354, il entrait dans la ville au milieu des acclamations. Courte ivresse populaire, puis réveil de sang. Bien vite, on se sentit fatigué de ses mesures de rigueur; le 8 octobre, l'émeute s'empara du palais du Capitole et y mit le feu. Cola s'enfuyait sous un déguisement quand, reconnu, il fut massacré par la populace. Ce tribunat éphémère n'avait été au fond qu'un épisode; l'ordre se rétablit vite; Albornoz était proche; les nobles ne se souciaient guère d'avoir affaire à lui.

Cependant, Rienzo n'était pas seul à demander l'intervention de l'empereur en Italie; Pétrarque aussi s'y employait. Faisant écho aux appels de Dante : « Viens, lui disait-il, Rome capitale de l'Italie te tend le diadème. » Mais du romanesque Henri VII au froid Charles IV, il y avait un abîme; les réflexions de ce dernier étaient empreintes d'un bon sens tout pratique. Rappelant ses jeunes déconvenues lors de la piteuse expédition de son père Jean de Bohême en Romagne : « J'ai déjà vu, écrivait-il, les désordres du pays et la lâcheté de la pieuse Rome. En prenant les rênes du gouvernement, je me suis rappelé ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

paroles d'un empereur romain : vous ne savez pas quel monstre c'est que l'Empire. Il faut employer tous les moyens avant le fer : ainsi le veulent les médecins, et c'est ce que les empereurs ont appris par l'expérience. »

Cependant, n'y avait-il pas un appel plus pressant que ceux de Rienzo et de Pétrarque plaidant en faveur d'une rénovation de l'antiquité? Celui d'Innocent VI, désireux d'appuyer l'expédition d'Albornoz sur l'aide impériale. Charles IV finit par se laisser dire, bien résolu cependant à ne pas se compromettre, et à rester fidèle à sa maxime « tous les moyens avant le fer ». Aussi n'est-ce qu'avec une faible escorte de 350 chevaliers qu'il entre en Italie. Habilement, en contractant une ligue avec Venise et les seigneurs de la marche de Vérone, il s'est acquis libre passage le long de la côte. Il s'avance sans pompe, avide surtout de s'enrichir. Combien nouvelle sa politique italienne ! Il semble qu'elle consiste uniquement à se faire remplir les poches par les Lombards et les Toscans, afin de pouvoir s'assurer ensuite la fidélité des Allemands. Villani, — cette mauvaise langue, — n'a pas trop mal vu lorsqu'il l'a dépeint « comme une sorte de marchand monté sur un roussin, et pressé d'aller en foire ».

A peine arrivé dans la Péninsule, il réalise. Voici d'abord qu'il nomme Can Grande et Aldobrandino d'Este vicaires impériaux de Vérone et de Vicence, mais cela sous caution d'une forte somme d'argent et d'une bonne escorte. De même, traitant avec le Visconti, il obtient de lui 1,500 chevaliers et 30 chevaux de luxe, et c'est ainsi rehaussé du prestige d'un autre qu'il entre dans Milan et y reçoit la couronne de fer (6 janvier 1355). Cependant il passe rapide pour ne pas avoir l'occasion de se faire des ennemis : le temps de ramasser un peu d'or, et le voilà parti.

Pise la gibeline l'acclame comme « l'agneau du Dieu pacifique »; belle réception, demeure princière; les deux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

factions rivales, Bergolini et Raspanti, lui offrent la seigneurie; il touche des deux mains, s'empare du trésor communal. Pareil procédé n'est-il pas déplacé? On le lui fait observer; il s'excuse et s'en va. Il passe en Toscane : Sienne, Arezzo et Lucques sont en lutte contre Florence. Bonne affaire; Charles s'entremet, marchande longuement son arbitrage; pour cette fois, ce ne sera pas plus de 100,000 florins. Les Florentins prêtent hommage; mais, toujours guelfes et libertaires, non pas à lui, observent-ils, à l'Empire. Un instant, par un reste de respect pour sa dignité, il se fâche et jure de mater Florence; puis à la réflexion, il juge que le geste a dû être trop brusque et pas assez diplomatique; il baisse le ton, et s'en va.

Un cardinal chargé de l'accompagner vient de débarquer sur la côte; de Sutri on se dirige vers Rome. Les cardinaux y entrent en procession très solennelle; mais lui, toujours circonspect, ne les a pas suivis; deux jours durant, le vendredi et le samedi saint, il visite incognito les basiliques; puis, s'étant rendu compte qu'il n'y a pas de danger, à son tour il entre en grand apparat le dimanche de Pâques. Prêter serment de reconnaître les possessions pontificales en Italie, et même de les protéger, voilà qui ne lui coûte pas. Il est sacré à Saint-Pierre; pour quelques heures, il devient tout à fait empereur : sceptre et globe en mains, il va présider au Latran le grand banquet. Mais, le soir venu, fidèle à ses promesses, fidèle aussi à sa prudence, il se dépouille de ses insignes et par la porte de Tibur s'en vient tout bonnement rejoindre son armée à Saint-Laurent-hors-les-murs. Encore une fois, quelle bonne manière d'être empereur, et pas gibeline du tout !

Cependant — tant il est vrai que même en traversant l'Italie avec le moins de bruit possible, un empereur ne peut manquer d'éveiller les passions — Charles IV lui-même faillit avoir, après beaucoup d'autres, un retour tragique. Pise lui reprochait d'avoir fait la paix à beaux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

deniers comptants avec la guelfe Florence; elle le reçut assez mal. Comme par hasard le feu prit, de nuit, dans le palais des Anciens qu'il habitait, il n'eut que le temps de s'enfuir en chemise, ainsi que son impériale épouse. On menaçait de le retenir; il s'allie pour un temps avec l'une des factions, les Raspanti, et leur accorde d'exécuter quelques-uns de leurs adversaires; puis, au plus vite, il s'en va non sans avoir obtenu encore quelques subsides des villes toscanes.

Il rentre en Allemagne, sans gloire, mais avec de l'argent. Absolument navrés se montrèrent les gibelins de conviction. « Il fuit ! s'écriait Pétrarque. Les délices de Rome lui font horreur. Il dit pour se justifier qu'il a juré de ne rester à Rome qu'un seul jour. Jour d'opprobre ! serment déplorable ! Le pape qui a renoncé à Rome ne veut même pas qu'un autre s'y arrête. Ce n'est pas un empereur, ce n'est qu'un roi de Bohême ! » La parole ne laissait pas d'être exacte, et Charles IV n'y eût pas contredit. Il n'aimait pas les honneurs, il cherchait les bons petits profits. A cinq cents ans de distance, ne semble-t-il pas qu'ils aient été composés pour lui, certains couplets de la chanson de ce *Roi d'Yvetot* :

Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on,
Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La la.

Ainsi, Charles IV considérait-il que pour la paix de l'Allemagne, comme pour celle de l'Italie, pour l'intérêt du prince comme pour celui du pape, l'Empereur ne devait pas intervenir dans la Péninsule. Par contre — et presque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au retour d'Italie — il réclame que le pape ne s'immisce plus désormais dans les affaires d'Allemagne, surtout dans la question capitale de l'élection impériale. En 1256, cette volonté fut codifiée dans un décret fameux appelé la Bulle d'Or. On y décrétait que désormais tout dépendrait des sept électeurs : trois princes ecclésiastiques : Mayence, Trèves, Cologne, quatre princes laïques : Palatinat, Bohême, Saxe et Brandebourg. Afin que les compétitions fussent impossibles à l'avenir, les moindres détails se trouvaient réglés. « Lorsque les électeurs se rendaient à Francfort, toute guerre était suspendue sur leur passage; les princes leur devaient la conduite et les villes les vivres au commun prix et cours ordinaire. Francfort, avant leur arrivée, mettait hors les murs tout étranger, car elle était responsable de leur sécurité sur ses droits et privilèges. Le grand jour venu, les seigneurs électeurs entendaient une messe. Ils demandaient au Saint-Esprit d'éclairer leurs cœurs, afin qu'ils élussent pour le salut du peuple chrétien un homme bon et utile. Ils s'approchaient de l'autel où était ouvert l'évangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum*. Les trois archevêques de Mayence, Trèves et Cologne mettaient en grande révérence leurs mains sur la poitrine; le roi de Bohême, le comte Palatin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg posaient la leur sur le texte sacré. Ils juraient d'élire en conscience la tête temporelle du monde chrétien, sans se laisser corrompre par aucun pacte, subside ou promesse; puis ils se mettaient à l'œuvre [1]. »

Tout cela ne manquait pas de sagesse, ni même de piété; il y avait dans le prologue de la bulle une invocation à Dieu en vers latins très bien tournés, et de plus une dissertation sur les sept péchés capitaux où l'on prouvait que l'envie surtout avait causé les compétitions d'antan. En dépit de ces palabres, la Bulle d'Or n'en était pas moins

1. LAVISSE, cité par J. BIROT, *Le Saint-Empire*, p. 201.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

une laïcisation radicale du Saint-Empire : jamais, à aucun endroit, on n'y parle du pape, on ne lui reconnaît aucun titre à ratifier ou seulement à confirmer, ne fût-ce que nominalement, l'élection impériale. Chacun chez soi, tel semblait être le dernier mot de la politique de Charles IV. La conception médiévale du Saint-Empire était démentie, même théoriquement. Innocent VI eut beau protester; il n'obtint rien du pieux empereur qui, sans éclat et par le seul effet d'une force d'inertie puissante, arrivait à ses fins. Charles pourra faire des concessions de détail, il ne cédera pas sur le point essentiel; même il obtiendra que les constitutions de Clément VI contre Henri VII et de Jean XXII contre Louis de Bavière soient retirées comme attentatoires à l'honneur de l'Empire.

N'était-il pas prouvé péremptoirement maintenant que la papauté ne pouvait rien attendre de l'Empire pour recouvrer sa place en Italie? Elle n'avait à compter que sur elle-même, autrement dit sur Albornoz. Après avoir vaincu Vico et recouvré le Patrimoine, le cardinal d'Espagne songeait maintenant à achever la conquête de l'État pontifical en s'emparant des Marches. C'était au printemps de 1355, à l'heure même où l'empereur quittait la Péninsule. La puissance à vaincre s'appelait celle des Malatesta. Ces seigneurs avaient considérablement agrandi leur domaine en s'emparant d'Ancône, Ascoli, Pesaro, Fano, Fossombrone, Jesi, Osimo, Recanati, Rimini.

Dès 1354, le pape les avait cités à son tribunal, puis excommuniés comme contumaces. Albornoz mena contre eux une vigoureuse campagne. Le 29 avril 1355, la cavalerie pontificale enlève par surprise le camp de Padano et fait prisonnier Galeotto Malatesta; puis envahissant les Marches, elle vient assiéger Rimini, capitale des Malatesta. Effrayé, Galeotto demanda la paix. Qu'il restituât les villes pontificales, qu'il fournît un tribut et un contingent annuels, voilà ce qu'Albornoz exigeait de lui; en retour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il serait créé vicaire de l'Église pour Rimini, Pesano, Fano et Fossombrone. Rapides étaient les succès du cardinal d'Espagne : de même que la soumission de Vico avait amené celle du reste du Patrimoine, de même dans les Marches on voit les comtes de Montefeltro et la ville d'Ancône suivre l'exemple des Malatesta.

Ordelaffi, le seigneur de Césène et de Forli, restait seul debout. C'était un homme terrible, monstrueux de cruauté et fou de bravoure, le vrai tyran tel que le connaîtra le xve siècle, avec d'infinies ressources de ruse. Comme les Visconti ne voyaient pas sans dépit les succès d'Albornoz monter vers le Nord et contrecarrer leurs plans d'expansion, ils soutenaient sous main Ordelaffi. Contre lui, il fallut qu'Innocent VI fît prêcher la croisade en Italie et en Hongrie. Toute l'année 1356 se passa en combats sans issue : commandées par Malatesta, les troupes pontificales essayèrent sans succès de prendre Césène, tandis qu'Ordelaffi se vengeait en ravageant la campagne de Rimini. L'année 1357 fut plus heureuse : Césène enlevée le 21 juin malgré la résistance de Cia degli Ubaldini, femme d'Ordelaffi, Albornoz concentra toutes ses forces sur Forli, dernier centre de résistance.

Mais devant le cardinal se dressait maintenant un adversaire autrement dangereux que le farouche Ordelaffi : c'était Bernabo Visconti, supérieurement armé d'astuce et de diplomatie. On avait installé à Bologne Giovanni da Oleggio; le Visconti craignait que ce fût un remplaçant définitif. Comprenant combien la possession de cette ville était utile à l'expansion de son influence dans l'Italie centrale, il demanda au Saint-Siège d'être rétabli dans son titre de vicaire pontifical à Bologne; en échange, n'offrait-il pas l'aide décisive des troupes milanaises, qui s'empareraient de Forli, dont le siège très long grevait singulièrement les finances du pape? Pareille combinaison n'agréa pas à Albornoz. Il connaissait son Visconti par cœur; grâce à son service d'espionnage, il savait que loin d'être

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

disposé à aider sincèrement au siège de Forli, sous main il en encourageait les défenseurs; si le Saint-Siège cédait sur la question de Bologne, nul doute que le Visconti ne tînt aucune de ses promesses concernant Forli. Aussi ne voulant pas être dupe, Albornoz affirma-t-il sa volonté ferme de séparer les deux points : qu'on liquidât d'abord par les armes la question de Forli; on se retournerait ensuite, libre et fort, vers le Visconti pour traiter avec lui la question de Bologne.

Parti le plus sage incontestablement. Mais le Visconti intriguait en cour d'Avignon; il sut présenter son projet sous une forme très désintéressée; par ailleurs, il pouvait compter sur l'appui de tout un entourage pontifical, jaloux de la valeur et des succès d'Albornoz. L'honnête Innocent VI n'était pas un diplomate d'envergure; il se laissa tromper, et donnant dans le piège milanais, ordonna au cardinal d'Espagne de traiter avec Bernabo la question bolonaise. Fort de la justesse de ses vues, Albornoz refusa; on insista; il persista dans son refus. Alors Innocent VI lui signifia sèchement la venue en Italie du légat Androin de la Roche, abbé de Cluny.

Androin dans la Péninsule, c'était le succès de l'intrigue Visconti. De fait, le légat passe par Milan, où Bernabo le reçoit avec toutes sortes d'honneurs; puis il se rend à Bologne, et, sans succès d'ailleurs, il exige la reddition de la place par Oleggio. N'était-ce pas la condition préalable de l'entente avec le Visconti? Cependant, tout briser plutôt que céder, Albornoz y est décidé; il réclame son rappel immédiat; en vain Innocent VI le prie-t-il de rester jusqu'à la prise de Forli lui persiste dans sa résolution fière. Le pape eut alors un éclair de prévoyance : au nom des intérêts de l'Église, il supplia Albornoz de rester encore un peu. Combien plutôt eût-il dû le prier de rester toujours! Cet homme de génie, qui avait récupéré presque tout l'État pontifical, était en effet le personnage nécessaire. Avant de quitter son poste, il rédigera les fameuses consti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tutions aegidiennes qui sont demeurées le code législatif des États de l'Église jusqu'en 1816.

Lui parti, tout alla à la dérive. Son successeur Androin de la Roche n'était ni un diplomate, ni un guerrier : Ordelaffi dans les Marches et Vico dans le Patrimoine relevèrent la tête (1357-1358). A la fin de 1358, comprenant enfin sa faute, Innocent VI rappelait Androin et réintégrait Albornoz. Aussitôt, dès 1359, celui-ci reprend et achève son œuvre interrompue en obligeant Ordelaffi à capituler; et du coup, voici définitivement reconquis les Marches et le Patrimoine.

Mais il restait un grand ennemi menaçant : Bernabo Visconti. L'abattre à tout prix, tel devint le but unique d'Albornoz. Une fois encore, Bologne fut l'enjeu de la lutte. Ce vicariat appartenait alors à Giovanni da Oleggio; menacé par Bernabo, celui-ci offrit à Albornoz de restituer Bologne à l'Église; acceptation du cardinal, qui nomme Oleggio recteur des Marches. Aussitôt le Visconti de protester en cour d'Avignon, et d'y rappeler ses droits. Mais instruit par l'expérience, Innocent VI se rangeait enfin du côté d'Albornoz; à Bernabo il répondit adroitement qu'ayant différé de payer le cens annuel, il avait en conséquence perdu ses droits sur Bologne.

Mais, Bernabo connaissait bien l'état des forces adverses; les finances pontificales restaient en mauvais état; ne serait-il pas facile au puissant seigneur de Milan de l'emporter sur un ennemi incapable de payer ses troupes? Il vint donc assiéger Bologne. Ce fut alors au tour d'Albornoz d'employer la diplomatie et la ruse. Ouverture de pourparlers : on offre à Bernabo une indemnité de 100,000 florins; lui cependant ne se laissait pas séduire; il répondit simplement : « Je veux Bologne ». Mais les négociations avaient permis à un corps hongrois de s'organiser; à son approche, les troupes milanaises durent lever le siège. Secours insignifiant en réalité, simple armée de paille qu'il fallut bientôt licencier; du moins avait-elle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rendu ce service de faire rétrograder Bernabo; le 15 octobre 1360, Albornoz entrait à Bologne.

Ce n'était évidemment qu'un succès tout négatif; bientôt, le puissant Visconti reparaissait devant la place. Albornoz n'avait toujours à lui opposer que la diplomatie. Il essaie d'abord de recourir à l'alliance hongroise : peines perdues. Il en appelle alors à l'arbitrage impérial; mais plutôt que de cesser la guerre, le Visconti préfère infiniment se voir mis au ban de l'Empire; car son gibelinisme n'est pas une doctrine et cette excommunication laïque ne l'atteint pas davantage que l'excommunication ecclésiastique. A bout de ressources, Albornoz trouve pourtant encore un expédient : simulant la trahison, son général Galeotto Malatesta offre de s'entendre avec Bileggio, le capitaine milanais; celui-ci s'avance sans défiance et subit au pont de Rosillo une sévère défaite qui le contraint à se retirer au nord (13 juin 1361). L'année suivante, Albornoz réussissait à former contre Bernabo une ligue où figuraient les della Scala, les d'Este, les Gonzague. Innocent VI meurt le 12 septembre 1362, mais continuant à appuyer Albornoz, le nouveau pape Urbain V refuse d'entrer en pourparlers avec le Visconti et prononce contre lui l'excommunication et la croisade (4 mars 1363). Le cardinal d'Espagne remporte alors, le 6 avril, à Solaro, un succès définitif.

Ce fut au tour de Bernabo à demander la paix. Refus d'Urbain V. Une armée de croisés venus d'Allemagne, de Hongrie et de Pologne vient se ranger sous les ordres d'Albornoz; celui-ci est sur le point d'écraser définitivement son adversaire quand soudain, grâce à une intervention de cardinaux plus néfaste encore que la première, Albornoz se voit de nouveau remplacé par Androin. La diplomatie remplace la guerre : le 3 mars 1364 un traité est signé aux termes duquel le Visconti doit évacuer tout ce qu'il détient dans le Bolonais et en Romagne, mais contre indemnité de 500,000 florins. Faute énorme qui, en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

permettant à la puissance inquiétante des Visconti de subsister, empêche l'œuvre d'Albornoz d'atteindre son digne couronnement.

Le cardinal d'Espagne avait fièrement offert sa démission; Urbain V n'accepta pas et le nomma légat dans le royaume de Naples. Vers la fin de 1364, on lui enlevait sa légation de Romagne sous prétexte que celle de Naples le réclamait tout entier; en réalité, à l'instigation du Visconti, un véritable complot était tramé à Avignon contre sa réputation; n'allait-on pas jusqu'à l'accuser de détournements des fonds pontificaux? Indigné, il réclama de nouveau son rappel. Urbain V lui écrivit alors une lettre admirable, le louant de ses services et le priant instamment de les continuer pour la cause de la Sainte Église. « Votre zèle m'est connu. C'est pour la défense de la liberté que vous avez fait la guerre comme un bon soldat de Jésus-Christ. Vous avez détruit les tyrans, ne vous laissez pas vaincre ni abattre par la calomnie. Quel homme illustre par ses vertus et comblé d'honneurs a su toujours se soustraire aux attaques de l'envie et imposer silence à de misérables intrigues? Ni les puissants, ni les juges, ni les rois, ni les pontifes, ni Jésus-Christ lui-même n'ont pu le faire... Si vous désirez augmenter vos mérites devant Dieu, comme nous en sommes persuadé, acceptez le travail qui vous est imposé. Nous le croyons nécessaire au peuple de saint Pierre. Pratiquez la vertu de l'obéissance qui est préférable aux victimes, et vous pourrez, comme saint Paul, vous glorifier plus que les autres dans le Seigneur. » Le grand Albornoz se soumit. Après avoir passé l'année 1365 à Naples, où il ne put rien, il rendit encore un service signalé en négociant une ligue avec Pise, Florence et d'autres villes de Toscane dans le but de purger l'Italie des corps de mercenaires tels que la compagnie blanche et la compagnie de Saint-Georges.

Le rétablissement de l'autorité pontificale dans le Patrimoine, la paix imposée au puissant Visconti, le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

retour du Saint-Siège rendu possible, tels étaient les résultats considérables de l'œuvre d'Albornoz. Si l'on réfléchit qu'il y parvint presque sans forces militaires, par la seule habileté de sa diplomatie et le seul prestige de son renom guerrier, on reste émerveillé; là ou Bertrand du Pouget et Astorge de Durfort n'avaient réussi en rien, lui avec des ressources moindres triompha partout. Il excella particulièrement à s'attirer des fidélités, en laissant aux contrées dont il s'emparait leur autonomie locale, et en conférant aux seigneurs qu'il subjuguait une part d'autorité dans le gouvernement des États; ainsi avait-il fait pour un Vico, pour un Ordelaffi, pour un Oleggio; ainsi avait-il donné à Galeotto Malatesta le vicariat de Rimini, et l'avait-il nommé général dans sa propre armée. Maintenant, autour de Rome s'étendait une province vraiment pacifiée, vraiment pontificale, ce qui ne s'était jamais vu durant les siècles qui précédèrent. Le pape ne pouvait-il pas rentrer enfin dans la cité de Saint-Pierre?

D'autant plus que si l'Italie était plus sûre, la France le devenait moins. La guerre de Cent Ans y favorisait l'anarchie; formées en « grandes compagnies », des troupes de pillards terrorisaient le pays. En 1357, on avait vu la Provence envahie par les bandes d'Arnaud de Cervole, tout le Comtat fut en émoi; on fortifia Avignon. En 1358, nouvelle venue du brigand; force fut de traiter avec lui, moyennant finances. En 1360, des bandes très fortes paraissent encore; l'effroi est immense; en hâte, on construit des barricades. Innocent VI demande du secours au roi de France, au roi d'Aragon, à l'empereur, il fait entendre son appel jusqu'à Besançon, jusqu'à Lyon et à Genève. Contre les routiers, il fulmine l'excommunication; peines absolument perdues; car ces forcenés qui dévalisent églises et monastères, qui commettent les pires profanations et boivent dans les calices, ne ressentent pas la blessure des armes spirituelles. Sans doute, les secours qui arrivèrent au pape d'un peu partout le protégèrent-ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

davantage; on parvint à traiter avec les compagnies; sur paiement de 11,500 florins d'or elles consentirent à dévier vers l'Italie, et à passer sous les ordres du marquis de Montferrat, ennemi du Visconti : c'était mieux à coup sûr que de menacer le pape.

Mais les angoisses et les souffrances avaient été grandes à Avignon; les populations du Comtat qui, affolées de peur, s'y étaient réfugiées, subirent la famine et la peste; l'épidémie qui sévit du 29 mars au 25 juillet n'enleva pas moins de 1,700 personnes, dont neuf cardinaux. Les bords du Rhône cessaient d'être plus plaisants que ceux du Tibre; on pouvait songer au retour. Innocent VI y pensa certainement; mais il était vieux et usé; ce ne fut chez lui qu'une velléité de l'avant-dernière heure. En cette même année 1361, dans Rome l'abandonnée, un incendie détruisit la plus grande partie de la basilique du Latran. A cette nouvelle, Pétrarque écrivit à Innocent VI cette lettre hardie où éclate un beau désespoir d'artiste chrétien : « De quel cœur, s'écriait-il, pouvez-vous vous livrer au sommeil sur les bords du Rhône, sous les lambris dorés de vos palais, lorsque le Latran gît à terre et que cette mère de toutes les églises est ouverte aux vents et aux pluies, lorsque les très saintes demeures de Pierre et de Paul sont chancelantes, lorsque ce qui fut la maison des apôtres n'est plus qu'un amas de pierres qui arracherait des soupirs à des poitrines, elles-mêmes de pierre? »

2. Premier essai de retour sous Urbain V : Pétrarque.

Le successeur d'Innocent VI, Urbain V, devait entendre cet appel. C'était un saint, nullement retenu par les avantages matériels de la résidence d'Avignon; bien au contraire, les abus et les scandales qui s'y produisaient devinrent un des motifs qui lui firent penser au retour. Devenu franciscain, Pierre d'Aragon, fils du roi Jacques, communiquait à Urbain une de ses visions d'après laquelle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la papauté devait retourner à Rome. Albornoz d'ailleurs plaidait auprès du pontife à l'aide d'arguments politiques : voici les tyrans domptés et les cités pacifiées ; que le pape revienne dans la Péninsule, ou bien, exploitant les défiances anti-françaises, princes et républiques mineront définitivement son autorité dans le Patrimoine.

Urbain V entendit ; il osa bien annoncer à la cour de Paris ses projets de retour. Grande alarme ! Le roi Charles V lui dépêche aussitôt une ambassade solennelle où figurent le comte d'Etampes, le chancelier de Normandie, Guillaume Dormans, et le grand maître de l'hôtel Pierre de Villers. Un orateur prononça un discours très documenté où il était prouvé au pape par les arguments les plus subtils que sa rentrée dans la Péninsule serait pure folie. Les preuves affluaient, appuyant la thèse : la supériorité des Français sur les Italiens et celle d'Avignon sur Rome se trouvaient péremptoirement établies. A entendre le plaidoyer, la Gaule n'était-elle pas depuis les druides la nation la plus religieuse de la terre, et Avignon, la sans pareille, ne semblait-elle pas l'ombilic du monde? *(sic)*. Renouvelé du fameux *Quo vadis?* adressé à saint Pierre, un dialogue émouvant s'engageait entre le pape et le roi de France : « Seigneur, où allez-vous? — Je vais à Rome, affirmait le pape. — Pour vous faire crucifier une seconde fois? répliquait le roi. Ne devez-vous pas, très Saint Père, songer avant tout à apaiser les discordes qui s'élèvent de toutes parts en France, et rendre la paix à ce pays au milieu duquel vous avez vécu, afin de ne pas ressembler à ce serviteur qui, voyant venir le loup, s'enfuyait, tant il avait peu souci des brebis confiées à sa garde? »

Peut-être, un tel argument ne nous dit-il pas grand chose ; mais il était certainement capable d'émouvoir un pape français en un temps où les détresses françaises s'étalaient si navrantes ; la preuve en est que plus tard le même Urbain V s'en fera un motif véritable pour revenir de Rome à Avignon. Aussi Pétrarque avertissait-il le pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de se défier « des entraves de toutes sortes » dont le roi veut « embarrasser ses pieds ».

Urbain V fut vaillant : malgré le roi, malgré les cardinaux français, qui faisaient assaut près de lui pour le retenir, il partit. Depuis qu'Albornoz avait rétabli l'ordre dans l'Italie centrale, loin d'être une témérité, ce voyage s'imposait comme une habileté. Dans la Péninsule, de longues années passées sous l'administration de fonctionnaires, le plus souvent français, avaient exaspéré le sentiment italien; il était temps, grand temps, que la papauté rentrât dans la Péninsule, sous peine de passer pour être devenue elle-même française.

Le 30 avril 1367, Urbain quitte Avignon et se rend à Marseille. Là encore, les cardinaux essaient de le retenir, menaçant même de l'abandonner; mais Urbain ne se laisse pas intimider, il leur réplique que de son capuce bien d'autres cardinaux pourront sortir; l'opposition s'apaise. Une flotte hétéroclite était venue chercher le pape : galères génoises, galères pisanes, galères napolitaines, galères vénitiennes, comme pour souligner que l'Italie entière se réjouissait du retour du pape. Le 3 juin, Urbain débarquait à Corneto au milieu de l'enthousiasme général; de là il se rendit à Viterbe; il eut la douleur d'y voir mourir le grand Albornoz, tel Moïse au bord de la Terre Promise. Après avoir dû réprimer sévèrement des rixes survenues entre les Viterbais et les serviteurs pontificaux, Urbain se dirigea sur Rome.

C'est au milieu des applaudissements de tout un peuple qu'il y entra. Cortège splendide. En tête venait Nicolas d'Este, seigneur de Ferrare, avec 700 cavaliers nobles et 200 fantassins; ensuite, le pape sur un palefroi, dont Amédée VI de Savoie tenait la bride; autour de lui, une escorte de nobles Romains et Toscans, ainsi que les ambassadeurs de l'empereur, du roi de Hongrie, de la reine Jeanne, puis nombre d'évêques et d'abbés; la foule suivait délirante de joie; enfin le pape de Rome n'était plus le pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'Avignon ! Pétrarque saluait ce retour comme la fin d'une captivité d'Égypte ou de Babylone; il empruntait pour le fêter l'expression du psalmiste : « Lorsqu'Israël sortit d'Égypte et la maison de Jacob du milieu d'un peuple étranger, ce fut partout le signal de la joie et de l'allégresse [1]. »

De fait, ne semblait-il pas qu'une ère de paix et de splendeur allait s'ouvrir; visitant les sanctuaires, Urbain se voyait acclamé à chaque pas. Bientôt ce furent des venues de souverains : celle du roi de Chypre, celle de la reine Jeanne, celle de l'empereur Jean Paléologue. Hier encore si misérable, Rome semblait renaître; le pape faisait partout restaurer les églises et les monuments, et Collucio Salutati pouvait écrire à Pétrarque : « Si vous étiez à Rome, vous verriez les temples ruinés relevés par un labeur incessant, et vous seriez réjoui, je le sais. Votre piété d'âme bénirait celui qui a rebâti le Latran, restauré Saint-Pierre, réveillé toute la cité. »

Qu'un guelfisme sincère reparût en Italie, c'est ce qu'exprime d'une manière touchante une lettre de Pétrarque à son ami François Bruni, secrétaire apostolique d'Urbain V. « Dans l'office du Carême, disait-il, il y a une prière pour le pape qu'il faut réciter trois fois. Auparavant, je vous jure que, lorsque j'en étais venu là, quoique ce fût le temps de pleurer et de gémir, j'étais saisi par un certain rire lent et indigné. Eh quoi ! disais-je en moi-même, je prie plus souvent pour un homme qui tient l'Église dans l'exil et qui laisse le siège de Pierre vide, que pour mes parents et mes bienfaiteurs ! Cependant je priais toujours, mais ce n'était point de bon cœur. Quelle différence à présent, depuis que cet ami de Dieu a réjoui par son retour l'Église triomphante ! Quand je prononce son nom, je m'incline trois fois profondément; je

1. Voir l'excellente biographie d'Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN, dans la collection *Les Saints*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dis ces trois prières d'une voix plus haute, plus distincte : il me semble que je n'ai récité tout le reste que pour arriver là. » Affaibli par la vieillesse, Pétrarque tenta quand même le voyage de Rome ; mais parvenu à Ferrare ses forces le trahirent. « Je venais vers vous avec de si vifs transports de joie, écrit-il ensuite au pape, avec une ardeur si grande que je ne me souviens ni d'avoir vu ni d'avoir lu qu'un homme ait éprouvé de pareils sentiments... souvent quand je réfléchis en silence, je me désole de ce qui m'est arrivé, mais je ne m'en étonne point, car j'en comprends la cause : je n'étais pas digne de vous voir. »

Cependant, les factions romaines existaient toujours : le séjour d'Urbain au château de Montefiascone n'est peut-être qu'une de ces villégiatures diplomatiques auxquelles les pontifes de Rome étaient si habitués. Urbain rentra en octobre pour recevoir l'empereur. Charles IV cédait enfin à de longues sollicitations, mais il venait sans enthousiasme, tout cuirassé de prudence. Il est reçu solennellement par les seigneurs des marches de Trévise et de Venise, mais devant le Visconti qui l'attend de pied ferme avec 24,000 hommes, il réfléchit, s'excuse d'être là ; il venait seulement voir le pape, rien de plus ; puis, pour de l'argent il accepte de licencier son armée et marche vers Rome. Urbain V lui fait grand honneur, mais sans le décider à prendre une attitude chevaleresque. Au retour, comme lors de son premier voyage, le voici pris dans l'imbroglio des partis toscans ; à Sienne, il se voit soudain séparé de sa troupe, cerné, gardé à vue dans son palais. Villani a fait de lui dans cette situation un tableau piquant ; on venait le regarder comme une curiosité ; lui, essayait de se tirer d'un si mauvais pas ; tour à tour *comediante* et *tragediante*, il pleurait pour apitoyer ses visiteurs, ou les embrassait pour se les gagner. Il parvint enfin à s'échapper et rentra en Allemagne, non sans avoir extorqué la forte somme à Pise et à Lucques. Telle fut la dernière des apparitions impériales en Italie au XIVe siècle ; elle ne servit à personne,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ni au pape, ni aux partis; elle profita seulement un peu à Charles IV, qui ne revint pas dans sa Bohême les poches tout à fait vides. Le prestigieux Empire s'en allait donc à la laïcité sous les traits d'un prince rusé et profiteur, une sorte de Louis XI allemand.

L'empereur n'avait donc traversé l'Italie qu'à la dérobée; le terrain paraissait peu sûr. Urbain V le sentait bien; et puis, il avait la nostalgie de « France la très belle, fleur de chrétienté ». Dès septembre 1368, il manifestait ses sentiments de façon inquiétante en nommant huit cardinaux dont un seul Romain. Bientôt la ville éternellement turbulente s'agite : au printemps de 1370, on la voit intriguer avec Pérouse. Celle-ci se révolte ouvertement, et s'étant assuré le concours des compagnies de John Hawkwood, elle vient menacer le pape dans Viterbe. Péril passager sans doute, mais voici que d'autres renaissent plus inquiétants : le puissant Visconti envoie ses routiers en Toscane et jusqu'aux abords du Patrimoine. Urbain V s'effraie; il en appelle à l'empereur, au roi de Hongrie; mais ceux-là qui l'avaient acclamé à l'heure du triomphe ne se pressaient pas d'accourir à l'heure du danger.

Combien forte la tentation de retourner au doux pays de France ! Les cardinaux l'y engageaient de tous leurs pouvoirs. D'autre part un motif se présentait très sérieux : là-bas sans doute Urbain pourrait s'opposer efficacement à la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre. En vain les Romains et Pétrarque le supplièrent-ils de rester; en vain Pierre d'Aragon lui fit-il remarquer que s'il s'éloignait encore de Rome, il exposait l'Église au schisme : prévision géniale qui, allant jusqu'au fond des événements, apercevait bien que le séjour des pontifes à Avignon créerait en se prolongeant un antagonisme tel entre Français et Italiens, que les uns voulant conserver la papauté, et les autres la reconquérir, on élirait des deux côtés un chef de la chrétienté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

En vain sainte Brigitte vint-elle à son tour trouver Urbain V, et lui prédit-elle, s'il partait, sa mort prochaine. « Cette prophétie d'une sainte qui pensait être l'interprète de la volonté divine, comme Pétrarque l'était des sentiments italiens, laissa le pape inflexible. Pieux comme il l'était, il tenait compte des voies surnaturelles dans le gouvernement de l'Église, mais il jugeait que la sagesse humaine, assistée par l'Esprit-Saint, devait l'emporter sur les révélations. Dans cette affaire capitale, Urbain V semble véritablement s'être laissé guider par ce qu'il croyait être le devoir. Découragement, manque d'énergie pour dénouer une situation embrouillée, suggestion diabolique, conseils de cardinaux éperdument attachés aux délices de la France, politique des intérêts princiers, tous ces motifs ont été apportés, surtout de l'autre versant des monts, pour amoindrir la grandeur d'âme du Bienheureux. Collucio Salutato, le célèbre chancelier de la république florentine, accuse Urbain V d'avoir cédé à la mobilité d'esprit de sa race. Mais ce transfuge du secrétariat apostolique, ardent humaniste, plus ardent ennemi encore des papes et des « brigands français », laisse beaucoup voir sa partialité nationale. Si nous nous en rapportons aux premiers biographes du Bienheureux, au procès de sa canonisation, à ses secrétaires, ce fut le fléau de la guerre abattu sur le royaume de France qui causa le retour de la papauté. Urbain V dit expressément lui-même « qu'il fut poussé, incliné, amené à aller en Avignon pour mettre fin aux luttes terribles de la patrie [1] ». De même dans la bulle du 20 juin 1370, adressée à ses « chers fils de Rome », il déclare : « En nous proposant de passer la mer avec l'aide de Dieu, nous avons la pensée d'être utile à l'Église universelle et au pays où nous allons. »

Le 5 septembre 1370, Urbain s'embarquait à Corneto, et bientôt Avignon le reçut avec pompe. Selon la prédic-

1. CHAILLAN, *Le bienheureux Urbain V*, pp. 198-199.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tion de sainte Brigitte, il mourait quelques mois plus tard, le 19 décembre 1370. Ce pape qui fut un saint, —l'Église devait le béatifier cinq siècles plus tard, en 1870 — n'en avait pas moins fini sur un acte impolitique. Car, mise à part la bonne foi et aussi l'énergie, incontestablement il se trompait lorsqu'il croyait que les affaires de France réclamaient un tel sacrifice, et lorsqu'il n'apercevait pas que la prolongation de l'exil d'Avignon aboutirait à un schisme douloureux, pontife romain contre pontife français. C'est sous les anathèmes des Italiens que maintenant il rentrait en Provence. «Urbain, écrivait Pétrarque, aurait pu conquérir une place parmi les hommes les plus illustres; pour cela, il lui eût suffi, à ses derniers moments, de faire porter son lit au pied de l'autel de saint Pierre, et de s'endormir là dans le Seigneur, avec la paix de la conscience, en prenant Dieu et l'univers à témoin que, si un jour le pape avait dû quitter cette place, la faute en avait été non pas à lui, mais à ceux dont les outrages l'avaient contraint de fuir. »

3. Retour définitif sous Grégoire XI : Sainte Catherine de Sienne.

Le nouvel élu, Grégoire XI, comprit la faute commise; il est certain que dès le début de son pontificat, il songea au retour. Force lui fut pourtant de différer : d'une part, comme son prédécesseur, Grégoire XI espérait bien que son intercession allait amener la fin du conflit anglais; sa présence en France était donc désirable; d'autre part, en Italie la guerre avec Bernabo Visconti battait son plein, et le retour eût été dangereux. De ce côté, la victoire vint bientôt, il est vrai, sourire aux pontificaux : Bernabo fut vaincu en 1373 à Pesaro et à Chiesi; Verceil, Plaisance, Pavie se soumirent; le Visconti se vit contraint d'accepter une trêve, le 4 juin 1375.

Mais précisément ce triomphe de l'Église sur Bernabo

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans le Milanais lui attirait de nouveaux ennemis : les Florentins. Jaloux des succès de l'Église, convoitant la possession de la Toscane, ils regardaient maintenant la papauté comme une rivale d'influence. Déjà l'occupation de Pérouse en 1371 par le cardinal Pierre d'Estaing avait excité leurs défiances; les victoires sur Bernabo les avivèrent encore. Dès lors ils cherchèrent noise au Saint-Siège; ils prétendirent que le pape avait encouragé les compagnies d'Hawkwood à envahir la Toscane et que le cardinal Guillaume de Noellet avait provoqué sous main la rébellion de Prato. Voici donc qu'ils se mettent à intriguer et à exploiter dans le Patrimoine tous les mécontentements.

Or ceux-ci ne sont-ils pas multiples, résultats de l'influence française? Les sujets du pape n'ont-ils pas à se plaindre d'être gouvernés, eux Italiens, par des légats et des recteurs étrangers, qui ne les comprennent pas et qui ne comprennent que leurs intérêts? Exactions, abus de pouvoir, insolences, tout cela était d'ailleurs réel; Grégoire avait bien essayé d'y remédier et les registres du Vatican en font foi; mais Grégoire XI était loin. Les Florentins par contre étaient près; ils attisaient le mécontentement général, et tout en affirmant la persistance de leur vieil attachement au guelfisme et à la papauté, ils patronnaient insidieusement un mouvement d'émancipation, une mise des Français hors l'Italie; avant la lettre, ils étaient partisans du fameux cri prêté à Jules II : *Fuori i barbari*, arrière les barbares ! Sur le drapeau rouge qu'ils arboraient, ressortait en lettres d'or le mot magique : liberté; combien volontiers eussent-ils provoqué de nouvelles Vêpres siciliennes, qui eussent été des Vêpres florentines ! « C'est le moment, écrivaient-ils, de faire revivre la liberté antique. Que tous s'unissent à Florence, et la tyrannie s'éteindra ! »

Pour conjurer ce péril nouveau et immense, il eût fallu que le pape reparût; or, précisément, en cette année 1375,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il se voyait encore retenu à Avignon. Dès 1374, Grégoire XI avait annoncé son retour comme imminent; mais ces malencontreux pourparlers anglo-français le retenaient encore; le rapprochement d'Édouard III et de Charles V paraissait proche; quelle faute de partir au moment où tout allait s'arranger! De fait, au lendemain de la trêve de Bruges, en juin 1375, l'envoyé royal, le duc d'Anjou, l'entourage pontifical, père, frères, neveux, nièces, cardinaux, jouaient de l'argument à qui mieux mieux. « Saint-Père, lui disaient-ils, pourquoi aller à Rome, alors que les rois si longtemps divisés par une guerre qui a causé tant de maux à la chrétienté, veulent conclure une paix? Non seulement vous ne devez pas partir, mais fussiez-vous à Rome, vous devriez revenir. » Argument insuffisant à coup sûr, mais combien captieux! De même que jadis Urbain V, Grégoire XI s'y laissa prendre : le 28 janvier 1375, il retardait encore son départ jusqu'au printemps de 1376.

Cet ajournement ne fit qu'accroître le mécontentement dans l'État pontifical. On disait que les promesses de retour n'étaient pas sincères, que Grégoire se laissait mener par ses conseillers, par les cardinaux français, et qu'il se désintéressait de l'Italie. Avec habileté, Florence exploitait et colportait ces bruits. Voici enfin qu'elle arrive à son but : durant l'hiver de 1375, une insurrection générale éclate en Toscane, dans la Marche d'Ancône, dans le Patrimoine, dans la Campanie et la Maritime; en mars 1376, Bologne, cette « perle de la Romagne », s'insurge à son tour, entraînant dans sa défection le reste de la province.

Comprenant la gravité de la situation, Grégoire XI résolut de sévir avec vigueur. Contre les Florentins, les papes disposaient d'un terrible moyen, l'interdit; le passé ne l'avait-il pas prouvé? Pareille mesure les frappait non moins dans leur commerce que dans leur piété; elle les atteignait non seulement sur leur propre territoire, mais

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

encore partout où en Europe ils avaient installé leurs comptoirs : suspension des paiements échus, saisie des marchandises, arrestation des trafiquants, telles étaient pour les Florentins les conséquences funestes de cette mise au ban de la chrétienté. Au temps d'Urbain IV, premier instigateur de cette tactique, n'avait-on pas vu les marchands florentins quitter leur ville et demeurer fidèles au pape par crainte de subir un désastre aussi irrémédiable? Oui, l'exil plutôt que la ruine.

Cependant, aujourd'hui, tenace dans ses haines, Florence ne voulait pas céder. Ce fut une fille de Sienne qui s'interposa, sainte Catherine; avec une charité immense, elle s'employa à cette œuvre de paix, disant qu'elle eût voulu « s'il eût été possible, y sacrifier mille fois sa vie ». Elle essayait de ramener les Florentins au vrai guelfisme, à un guelfisme très élevé et tout surnaturel. « Vous savez bien, leur écrivait-elle, que le Christ nous a laissé son vicaire pour le salut de nos âmes, car nous ne pouvons trouver notre salut qu'en demeurant dans le corps mystique de l'Église, dont le Christ est le chef et dont nous sommes les membres. Quiconque désobéira à celui qui est le Christ sur la terre, n'aura point part aux mérites du sang du Fils de Dieu : car Dieu a décrété que c'est de sa main seulement que nous pouvons avoir part à ce sang et à tous les sacrements de l'Église qui reçoivent la vie de ce sang... Suivant que nous nous maintenons à l'égard (du Christ sur la terre) dans le respect ou dans l'obéissance, notre conduite est la même à l'égard du Christ dans le ciel. Je vous le dis avec une douleur profonde : en vous rendant coupables de désobéissance et de persécution, vous avez mérité la mort et vous avez encouru la haine et la colère de Dieu. Rien ne peut nous arriver de pis que de perdre sa grâce. La puissance humaine est de peu de secours là où manque la puissance divine. C'est en vain que l'on peine pour garder la ville, si Dieu ne la garde pas... Je veux croire que beaucoup se figurent qu'ils n'offensent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pas Dieu, et qu'ils le servent au contraire en persécutant l'Église et ses pasteurs; car ils disent pour leur défense : ils sont mauvais, et ne font que du mal. Mais moi je vous le dis : Dieu le veut et l'a ainsi commandé : alors que les pasteurs seraient des diables incarnés et que le pape lui-même serait avec eux au lieu d'être un père bon et indulgent, nous lui devrions quand même obéissance et soumission, non pas pour lui-même, comme homme, mais par obéissance envers Dieu, et comme vicaire du Christ. » Ce langage nous paraît clair; mais pour oser le faire entendre au milieu des passions politiques exacerbées, ne fallait-il pas à la fois un grand bon sens surnaturel, et un véritable courage chrétien?

D'autre part, Catherine s'employait à ce que le pape se fît très miséricordieux. « J'admets, lui écrivait-elle, que vous avez le devoir de reconquérir et de conserver les villes que l'Église a perdues; elles font partie de son trésor et de son héritage, mais vous avez bien plus encore le devoir de ramener toutes les brebis qui sont le vrai trésor de l'Église; elle s'appauvrit trop en les perdant : non pas assurément qu'elle s'appauvrisse dans son essence, car le sang de Jésus-Christ ne coule pas moins abondamment dans ses veines; mais en perdant des enfants vertueux et obéissants, elle est dépouillée d'une partie de sa plus belle parure. Mieux vaut renoncer à un trésor temporel qu'à un trésor spirituel. Faites donc tout ce qui vous est possible : qui fait ce qu'il peut est justifié devant Dieu et devant les hommes. Vous les battrez mieux avec les armes de la bonté, de la charité et de la paix, qu'avec celles de la guerre. Et si mon âme se renferme en Dieu, tout affamée de notre salut, de la réforme de la Sainte Église, et du bonheur du monde entier, il ne me paraît pas que Dieu indique d'autre remède et je n'en vois pas d'autre en lui que la paix. Paix donc, paix pour l'amour du Christ crucifié ! »

Grégoire XI accorda à la vierge de Sienne une confiance

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

très grande. Cependant, pouvait-il désarmer devant des ennemis implacables? Il fut contraint de prononcer cette formule de guerre à outrance : « Ou j'abattrai Florence, ou Florence abattra l'Église. » En effet, la guerre que le parti alors maître de Florence avait déclarée au Saint-Siège était une lutte sans merci : ces gibelins d'un nouveau genre voulaient non pas seulement enlever au Saint-Siège quelque chose de son territoire, mais tout son territoire; et faisant les théories complices de leurs convoitises, ils répandaient l'idée politico-religieuse si souvent exploitée par les spoliateurs, l'idée d'une Église libre dans la pauvreté, l'idée d'une papauté sans pouvoir temporel. Ce projet réformiste, ils le liaient à leur projet nationaliste, la libération italienne du joug odieux des Français : ainsi en spoliant le Saint-Siège, épurerait-on l'Église et libérerait-on la Péninsule : aux suprêmes crimes, les suprêmes excuses. C'était le temps où le chancelier d'État florentin, Collucio Statuto, écrivait aux Romains pour les exhorter à se soulever contre « les barbares, les brigands français et les prêtres enjôleurs ». Le mouvement gagnait du terrain, et dans les États mêmes de l'Église, on voyait des membres du bas clergé exciter leurs paroissiens à la révolte. Ne parlait-on pas d'élire un antipape?

Jamais depuis Frédéric II la situation n'avait paru si grave.

Un seul remède restait possible : la fin de l'exil d'Avignon. Plaidant cette cause de toutes ses forces, Catherine insistait habilement sur l'opportunité politique d'une telle décision, qui calmerait les passions italiennes; la paix avec les Florentins, on ne l'aurait que par le retour du pape à Rome, retour qui leur enlèverait toute influence perturbatrice sur les populations des États; car l'argument principal qui consistait à prétendre que le pape n'était qu'un Français, tomberait ainsi de lui-même.

D'ailleurs, s'élevant plus haut et regardant la question romaine d'un point de vue chrétien et sublime, Catherine

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

faisait entendre à Grégoire que Rome était par tradition la ville des papes, la ville de Pierre; elle l'appelait « un jardin arrosé du sang des martyrs, qui bouillonne encore et appelle des imitateurs ». Mille fois donc plutôt les périls du retour que les commodités de l'exil !

Catherine devait l'emporter. Elle avait pour elle le véritable argument politique et le véritable argument mystique : son guelfisme sans alliage s'imposait. Elle était non pas d'abord comme un Dante ou comme un Pétrarque la protagoniste d'un idéal national qui rendrait à Rome la splendeur antique; mais elle s'affirmait avant tout comme le champion d'une conception chrétienne qui referait de la Rome de Pierre le centre de l'Italie et du monde. Et il se trouvait que le sens traditionnel était alors comme toujours le sens politique : que le pape rentrât dans Rome, et le crédit moral des ennemis du pape tomberait du jour au lendemain.

Néanmoins, des résistances restaient à vaincre, les sempiternelles résistances : objections diplomatiques des Français, objections des cardinaux, de la famille, attraits de la « douce France ». Avec une sainte hardiesse, Catherine s'employa à faire triompher chez le pape la surnature sur la nature. « Soyez, lui avait-elle écrit, le véritable successeur de saint Grégoire; aimez Dieu, ne vous attachez ni à vos parents, ni à vos amis, ni à la nécessité temporelle. Ne craignez rien de la tempête actuelle, ni des membres gâtés qui sont révoltés contre votre autorité. L'aide de Dieu est proche; attachez-vous seulement aux bons pasteurs, car ce sont les mauvais qui ont provoqué la rébellion. Mettez un remède à ces maux, et confortez-vous en Jésus-Christ. En avant ! Achevez ce que vous avez commencé. Ne tardez pas, car le retard a causé de nombreux malheurs, et le démon s'ingénie à vous créer des empêchements. Relevez le gonfanon de la vraie Croix; car par lui vous aurez la paix. Vous consolerez les pauvres de Jésus qui vous attendent avec désir. Venez, et vous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

verrez les loups redevenir des agneaux. Paix ! pour que la guerre cesse ! Ne résistez plus à la volonté de Dieu; car les brebis attendent, affamées, que vous reveniez au siège de saint Pierre. Vicaire de Jésus, vous devez reprendre votre propre siège. Venez sans crainte, car Dieu sera avec vous. N'attendez pas le temps, car le temps n'attend pas. Répondez à l'Esprit-Saint. Venez comme l'agneau, qui de sa main désarmée terrassa ses ennemis, en se servant de l'arme d'amour. Soyez courageux; sauvez l'Église de la division et de l'iniquité; les loups viendront comme des agneaux se réfugier dans votre sein et vous crier miséricorde. »

Pour triompher, Catherine s'était rendue elle-même à Avignon. Grégoire XI était un vrai pape; il sut comprendre. Il ne faudrait donc pas le comparer au Charles VII, malingre et flasque, empoigné par la volonté virile de Jeanne d'Arc; après avoir été arrêté jusqu'ici par des raisons de réelle valeur, il écoutait maintenant la voix de Catherine, il voulait partir. Emu de ce projet, Charles V dépêcha à la cour pontificale son frère, le duc d'Anjou; celui-ci comprit vite quel appoint lui serait fourni s'il parvenait à gagner Catherine; il l'invita donc à venir passer trois jours dans son château de Villeneuve. Mais la conversion s'effectua dans l'ordre inverse : Anjou fut si bien gagné aux projets de Catherine qu'il promit d'équiper à ses frais une armée pour la croisade : car dans la pensée de la sainte, le retour du pape à Rome devait servir de prélude à la guerre contre l'Infidèle.

Seul l'entourage des cardinaux et des neveux essayait encore de résister. Soutenu par Catherine, Grégoire XI résista et fixa définitivement son départ au 13 septembre 1376. On rapporte que le père du pontife, le vieux comte Guillaume de Beaufort, s'étendit en travers de la porte, suppliant son fils de rester. Par un geste héroïque qui devançait celui de sainte Jeanne de Chantal, Grégoire XI passa outre, en murmurant les paroles du psalmiste :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.

Par le Rhône, le pape se dirigea vers Marseille. Jusqu'à la dernière heure, il avait eu à lutter contre les instances de la cour de France et de sa famille : « Jamais on ne vit tant de larmes, de pleurs et de gémissements »; lui aussi ne pouvait contenir sa douleur. Les éléments eux-mêmes semblaient se conjurer pour empêcher le départ : « Des tempêtes obligèrent la flotte pontificale à relâcher à Port-Miou (3 octobre), à Saint-Nazaire, à Ranzels (le 6), à Reneston, à Saint-Tropez (le 7), à Antibes (le 8), à Nice et à Villefranche (le 9). En vue de Monaco, un violent ouragan se déchaîne et contraint l'amiral à revenir en arrière. Les navires sont ballottés en tous sens par les flots en furie; les voiles se déchirent, les cordages se brisent, les ancres cèdent, les matelots affolés redoutent un naufrage. Le 17 octobre, une accalmie permet de se rendre à Savone, puis d'aborder le 18 à Gênes. »

Là, des nouvelles alarmantes arrivèrent au pape : Rome en effervescence, Florence toujours plus farouche; convenait-il d'aller plus loin? Grégoire réunit un consistoire et la majorité des cardinaux conseilla le retour à Avignon. De nouveau le pape était perplexe; il se souvint alors de Catherine, son ange tutélaire qui, elle aussi, se trouvait à Gênes; secrètement il vint la trouver au palais Scolti; de l'entretien secret qu'il eut avec elle, il sortit disposé à gagner Rome ou à mourir. La flotte pontificale remit à la voile; le 6 décembre, Grégoire débarqua à Corneto. Il y passa quelques semaines, puis reprit la mer pour rentrer à Rome.

D'Ostie, « le pape remonta le Tibre sur sa galère pendant la nuit; le peuple accourut avec des lumières pour voir glisser dans les ténèbres, sous la basilique de Saint-Paul, ce fantôme des anciens jours, la barque apostolique. On jeta l'ancre au milieu du fleuve et, au lever du soleil, Grégoire débarqua en présence de la foule... On

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

suivit entre le Tibre et l'Aventin, le solennel désert de Rome; devant la porte et les tours crénelées de Saint-Paul étaient rangés le clergé et les moines : c'est là qu'on remit au pape les clefs de la ville. La foule couvrait jusqu'aux toits des maisons, les femmes pleuraient de joie, une pluie de fleurs tombait sur le passage du Saint-Père. Vers le soir seulement, le cortège parvint à Saint-Pierre, où brûlaient 18,000 lampes, et Grégoire XI se jeta, épuisé et les bras ouverts, sur le tombeau des grands apôtres, pères du Christianisme et de l'Église [1] ». « Jamais, je n'eusse imaginé, écrit l'aumônier du pape, Pierre Amély d'Alète, que je serais témoin d'une telle magnificence. » Depuis longtemps, le guelfisme n'avait connu jour aussi heureux.

Ce retour devait avoir un contre-coup dans les États de l'Église. Des fidélités se groupent autour de ce pape qu'on ne peut plus accuser d'être trop Français. D'autre part, Florence ne réussit pas à former une ligue vraiment compacte : ni Venise, ni Gênes, cités commerçantes, ne voulaient s'exposer aux rigueurs de l'interdit pontifical; prudemment le Visconti se réservait; Naples restait vassale fidèle du Saint-Siège; plus près, toujours en rivalité d'appétits, les cités liguées ne cessaient de reprendre les vieux thèmes de leurs querelles locales. La cause de l'Église n'était donc point perdue.

Avant le retour du pape, dès l'été 1376, les hostilités s'étaient ouvertes. Le parti pontifical avait alors à sa solde les terribles bandes bretonnes de Sylvestre Budes et Jean de Malestroit; le cardinal légat Robert de Genève, le futur Clément VII, commandait les opérations. Comme Bologne restait toujours la base de toute reconquête des États de l'Église, le cardinal résolut de l'isoler en pillant ses alentours et en la livrant à la famine. Mais Bologne résiste; commandées par Lando et Rodolfo da Camerino, les troupes de la ligue florentine viennent à son secours

1. GEBHART, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1889.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et remportent une victoire sur les rives du Panaro (juillet 1376); d'autre part, un complot tramé par la faction des Maltraversi pour livrer la ville se voit éventé. Situation difficile : voici que les Florentins s'emparent d'Ascoli; les troupes du légat sont obligées de se replier sur Césène. Bien que Bretons, et bien qu'au service du pape, ces mercenaires étaient des bandits; leurs excès surexcitent la population, qui s'insurge et en massacre quatre cents, tandis que le reste se réfugie dans la citadelle avec le légat. Les Bretons semblaient perdus quand les mercenaires du fameux John Hawkwood, également à la solde du pape, viennent les délivrer. Ne pensant plus qu'à se venger, les Bretons se jettent sur les gens de Césène; ils sont surexcités par les cris de leur chef Sylvestre Budes : « Ferez ! Ferez ! Tuez ! Tuez ! », par ceux même du légat : « Sang ! Sang ! » Le carnage est épouvantable; on compte plus de 4,000 victimes (1er février 1377). « Les enfants et les femmes furent violés, les maisons consumées, les palais détruits, les œuvres d'art détériorées, tous les métiers ruinés, dit saint Bernardin de Sienne; ce qu'on ne pouvait emporter fut brûlé, rendu inutilisable, éparpillé sur le sol ».

Cependant, simple effet du retour du pape, on voit alors la ligue florentine se désagréger; Pise et Sienne se rapprochent de Rome; Bologne consent à faire la paix, entraînant avec elle la Romagne et les Marches. Résolu à frapper le coup décisif, Grégoire voudrait marcher directement sur Florence. Malheureusement, l'armée pontificale se composait uniquement de mercenaires plus ou moins dociles, commandés par des chefs qui, toujours en discorde, refusaient de coordonner leurs efforts : Malestroit, Budes, Raymond de Turenne. Par contre, Florence avait confié sa défense à un seul homme, le fameux Hawkwood, qu'elle était parvenue à détacher du parti de l'Église. Dans ces conditions, nul succès définitif : sans doute parvient-on à obtenir la soumission du préfet de Vico, mais

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la lutte se poursuit sans grands résultats autour d'Assise, Pérouse, Foligno. Bientôt même la situation pontificale s'aggrave : faute d'être payés, les mercenaires bretons refusent de continuer; Hawkwood en profite pour envahir le territoire de l'Église. Heureusement, le pape parvient enfin à trouver de l'argent, les Bretons reviennent et la situation se rétablit. C'était le salut, mais non pas la victoire; la victoire par les armes restait impossible.

Heureusement, l'interdit pontifical avait fait son œuvre : il ruinait effroyablement Florence et son commerce; d'autre part, il atteignait aussi les consciences des Florentins encore profondément chrétiens; pour suppléer aux cérémonies religieuses dont ils étaient frustrés, on voyait les bourgeois se rassembler le soir au coin des rues devant la statue de la Madone, et chanter des cantiques. De telles ruines matérielles, de telles souffrances morales pouvaient-elles s'éterniser? Le peuple protestait contre la tyrannie du conseil des huit, les *otto santi*, qui poursuivaient la guerre à outrance avec l'acharnement du désespoir. Ruinée, abandonnée à elle-même, Florence voulait la paix.

Aussi, quand Bernabo Visconti offrit sa médiation, ne se fit-elle pas prier. Une grande réunion se tint à Sarzana, où figuraient non seulement les plénipotentiaires de l'Église, de Florence et de Milan, mais aussi les ambassadeurs de l'empereur, de la reine de Naples, des rois de France, de Hongrie et d'Espagne. Devant ce congrès quasi européen, Florence dut reconnaître sa défaite et accepter humblement la paix qu'on lui imposait.

A ce moment même, Grégoire XI expirait dans la nuit du 26 au 27 mars 1378. Était-ce en pleine victoire? On pouvait le croire apparemment. Cependant, ses derniers moments furent assombris, dit-on, de fâcheux pressentiments. C'est qu'en effet, la guerre de Florence n'était point le seul effet du séjour des papes en Avignon. Elle s'éteignait; mais une lutte plus terrible couvait déjà,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lutte qui, en mettant aux prises cardinaux contre cardinaux et pape contre pape, viendrait troubler l'Église entière. Pour avoir manqué à l'Italie, la papauté allait quarante années durant, manquer à la chrétienté elle-même. Le grand schisme suffirait donc à lui seul à souligner l'importance capitale de la question romano-italienne dans l'histoire ecclésiastique.

Mais — répétons-le — il s'explique par des causes multiples, ce grand hiatus hiérarchique, qui est l'aboutissant dernier de la rivalité des Français et des Italiens pour la possession de la papauté. Vraiment, il serait un peu simpliste de dire comme on le fait parfois : le soufflet d'Anagni a causé la captivité d'Avignon et celle-ci a engendré le grand schisme. Nous l'affirmons sans parti-pris national, cette manière de juger charge trop la France; en réalité, les responsabilités sont bien autrement emmêlées. Elles apparaissent non moins italiennes que françaises, les causes de l'exil d'Avignon : si les papes ne sont pas rentrés plus tôt dans la Péninsule, n'est-ce pas que les Italiens et les Romains persistaient à la rendre inhabitable? Oui, les responsabilités s'enchaînent; encore faut-il savoir les envisager toutes : à n'en pas douter, ce sont les prétentions dominatrices des Staufen et l'égoïsme des cités qui ont perpétué au delà des monts l'anarchie. Les Français en ont profité pour s'immiscer à leur tour dans les affaires de la Péninsule; au moins l'ont-ils fait en se posant en protecteurs, et non pas en agresseurs des papes : personne ne se permettra de mettre sur le même pied les Staufen et les Angevins.

Au temps d'Avignon, la protection est devenue à coup sûr fort intéressée. Mais les papes firent de grands efforts pour ne pas tomber sous la tutelle des rois de France; ils comprirent que le retour à Rome était une impérieuse nécessité politique. Bien que Français d'origine, à maintes reprises ils s'employèrent à préparer ce retour que l'anarchie de la Péninsule empêcha, non moins que les cares-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

santes instances des Valois. Cette constance des papes français du XIVe siècle à regarder Avignon comme l'exil, et Rome comme la patrie, suffirait à prouver qu'il y eut chez eux un sentiment élevé de la nécessité politique et mystique de conserver le siège de Pierre là où Pierre avait été crucifié.

Dans un passage fameux de son *Purgatoire*, Dante a représenté en termes allégoriques, mais non certes apocalyptiques, la royauté française enlevant le char de l'Église que conduit désormais une papauté livrée à la puissance séculière. « Aussi sûre qu'une forteresse sur une haute montagne, je vis s'asseoir sur le char une prostituée toute débraillée, et qui promenait ses yeux autour d'elle. Et, comme pour empêcher qu'on la lui enlevât, je vis un géant debout auprès d'elle, et tous deux s'embrassaient de temps en temps. Mais, parce qu'elle tourna vers moi ses yeux avides et errants, le féroce amant la fouetta de la tête aux pieds. Ensuite, plein de soupçon et cruel de colère, il détacha le char monstrueux, et le traîna si loin par la forêt que ses arbres, comme un bouclier, me cachèrent la prostituée et la nouvelle bête. »

Assurément, des passions politiques intenses ont dicté au grand Italien impérialiste cette page vengeresse; d'ailleurs, elle fut écrite à l'époque de Philippe le Bel et de Clément V qui, dans la série des papes et des rois de France du XIVe siècle, méritent un jugement à part, et certainement plus sévère. Mais une telle comparaison ne pourrait jamais être appliquée sans une immense injustice à la papauté d'Avignon. En réalité, ses pontifes furent dignes, plusieurs furent saints; l'un même d'entre eux a reçu l'auréole de la béatification : Urbain V. Et pourtant, celui-là même est revenu à Avignon après l'avoir quitté. Tant il est vrai que même pour une âme de saint, des raisons — et non pas seulement des prétextes — militaient en faveur du séjour en France : difficultés immenses du séjour en Italie, espoir de clôre par la diplomatie l'interminable guerre de Cent Ans, etc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pourtant, par la voix des saintes, « anges de paix », Dieu parla clairement à ses pontifes, tandis qu'il suscitait le grand Albornoz afin de rendre possible le retour. Les conséquences s'en firent vite sentir : la papauté rentra à Rome et les Florentins révoltés durent céder. Le guelfisme pontifical sortait donc de la lutte triomphant.

Et pourtant des germes de mort restaient suspendus dans l'atmosphère de la chrétienté. A ce moment où les termes de guelfes et de gibelins allaient disparaître, les haines de partis subsistaient, non seulement dans la Péninsule, mais à l'intérieur du Sacré Collège. Les Avignonnais continuaient à s'y opposer aux Romains; de leur conflit naîtrait le Grand Schisme, et l'Église traverserait la plus grande crise hiérarchique qui jamais l'assaillit : dernière conséquence de la lutte des guelfes et des gibelins, à moins que ce ne soit la Réforme elle-même. Car de même que les individus, les peuples sont tributaires de leur passé; funeste ou bienfaisante, il y a une continuité qui relie leurs actes à leurs actes. La lutte du Sacerdoce et de l'Empire avait développé chez les Allemands un virus de haine à l'égard des Romains, qui travaillant durant de longs siècles, mûrirait la Réforme. La Réforme, c'est un gibelinisme lointain; mais pour le vaincre milite un guelfisme plénier, dont Jésus lui-même prédisait la perpétuité lorsqu'il disait à Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam; et portae inferi non praevalebunt adversus eam.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

APPENDICE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Empereurs d'Allemagne		Papauté	
Rodolphe de Habsbourg	1273-1291	Saint Grégoire X. .	1271-1276
		Innocent V	1276
		Hadrien V	1276
		Jean XXI	1276-1277
		Nicolas III	1277-1280
		Martin IV	1281-1285
		Honorius IV	1285-1287
Adolphe de Nassau .	1291-1298	Nicolas IV	1288-1292
		Saint Célestin V . .	1294
Albert Ier de Habsbourg	1298-1308	Boniface VIII . . .	1294-1303
		Benoît XI	1303-1304
Henri VII de Luxembourg	1308-1313	Clément V	1305-1314
Louis de Bavière . .	1313-1348	Vacance de deux ans	1314-1316
		Jean XXII	1316-1334
		Benoît XII	1334-1342
Charles IV de Luxembourg	1347-1378	Clément VI	1342-1352
		Innocent VI	1352-1362
		Bx Urbain V . . .	1362-1370
		Grégoire XI	1370-1378

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DYNASTIQUE 1266-1278.

Rois de France		Rois de Sicile	
Philippe le Hardi . .	1270-1285	Charles Ier d'Anjou.	1266-1285
Philippe le Bel . . .	1285-1314		
		Charles II le Boiteux	1285-1309
Louis X	1314-1316	Robert le Sage . . .	1309-1343
Jean Ier	1316		
Philippe V	1316-1322		
Charles IV.	1322-1328		
Philippe VI de Valois	1328-1350		
Jean II le Bon . . .	1350-1364	Jeanne Ire	1343-1382
Charles V	1364-1380		

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

TABLE DES MATIÈRES

Livre III. La Papauté et Charles d'Anjou.

CHAPITRE PREMIER. *Succès passager des prétendants Staufen.*

1. Conrad IV 1
2. Manfred 10

CHAPITRE II. *Établissement de Charles d'Anjou en Italie.*

1. Les préliminaires diplomatiques sous Urbain IV 18
2. L'action militaire sous Clément IV 27
   Campagne contre Manfred : Bénévent. 28
   Campagne contre Conradin : Tagliacozzo 34

CHAPITRE III. *Les projets de domination universelle de Charles d'Anjou combattus par la papauté.*

1. Étendue des ambitions angevines : l'Italie, l'Orient, l'Empire 40
2. L'opposition diplomatique des papes . . . . .
   Grégoire X. 44
   Nicolas III. 49

CHAPITRE IV. *Les projets de domination universelle de Charles d'Anjou servis par la papauté.*

1. Martin IV ultra-angevin 58
2. Les Vêpres siciliennes et l'échec de la croisade aragonaise. 61

Livre IV. La Question italienne à l'époque de Philippe le Bel.

CHAPITRE I. *La politique italienne de Boniface* VIII : *triomphe de la domination française.*

1. Lutte contre l'usurpateur aragonais 74
2. Conflit avec les Colonna 77
3. Les factions toscanes : l'expédition de Charles de Valois 84
4. Les rapports avec l'Empire : Adolphe de Nassau et Albert Ier 89

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

5. L'Épilogue : Anagni 92
6. Les nouvelles doctrines politiques : la religion de Reims 96

CHAPITRE II. *Clément V, la France et l'Empire.*
1. Étendue des ambitions françaises 109
2. Projet pontifical d'un équilibre angevino-impérial 112
3. L'expédition de l'empereur Henri VII en Italie 118
4. La guerre de Ferrare 126

Livre V. La Papauté d'Avignon et la Péninsule.

CHAPITRE I. *La papauté, l'Italie et l'Empire sous Jean XXII : la guerre au gibelinisme.*
1. Lutte contre les Visconti dans l'Italie du Nord . 139
2. Lutte contre Louis de Bavière 143
Campagne théologique et diplomatique. 144
Campagne militaire : descente de Louis en Italie 148
3. Le plan grandiose de Jean XXII : le projet Luxembourgeois. 155
Appendice : La situation à Rome, l'influence pontificale 163

CHAPITRE II. *La papauté, l'Italie et l'Empire sous Benoît XII : vains essais de conciliation.*
1. Les pourparlers avec les seigneuries italiennes . . 173
2. Les pourparlers avec Louis de Bavière 175

CHAPITRE III. *La question italienne sous Clément VI.*
1. Fin de la guerre contre Louis de Bavière : Charles IV empereur 180
2. Les difficultés italiennes . . . . . .
L'anarchie à Naples : la reine Jeanne. 182
L'anarchie à Rome : Cola di Rienzo 188
Le régime seigneurial dans l'Italie du Nord : les Visconti. 191

CHAPITRE IV. *La fin de l'exil.*
1. La préparation du retour sous Innocent VI et Urbain V : Albornoz. 194
2. Premier essai de retour sous Urbain V : Pétrarque 209
3. Retour définitif sous Grégoire XI : sainte Catherine de Sienne 216

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

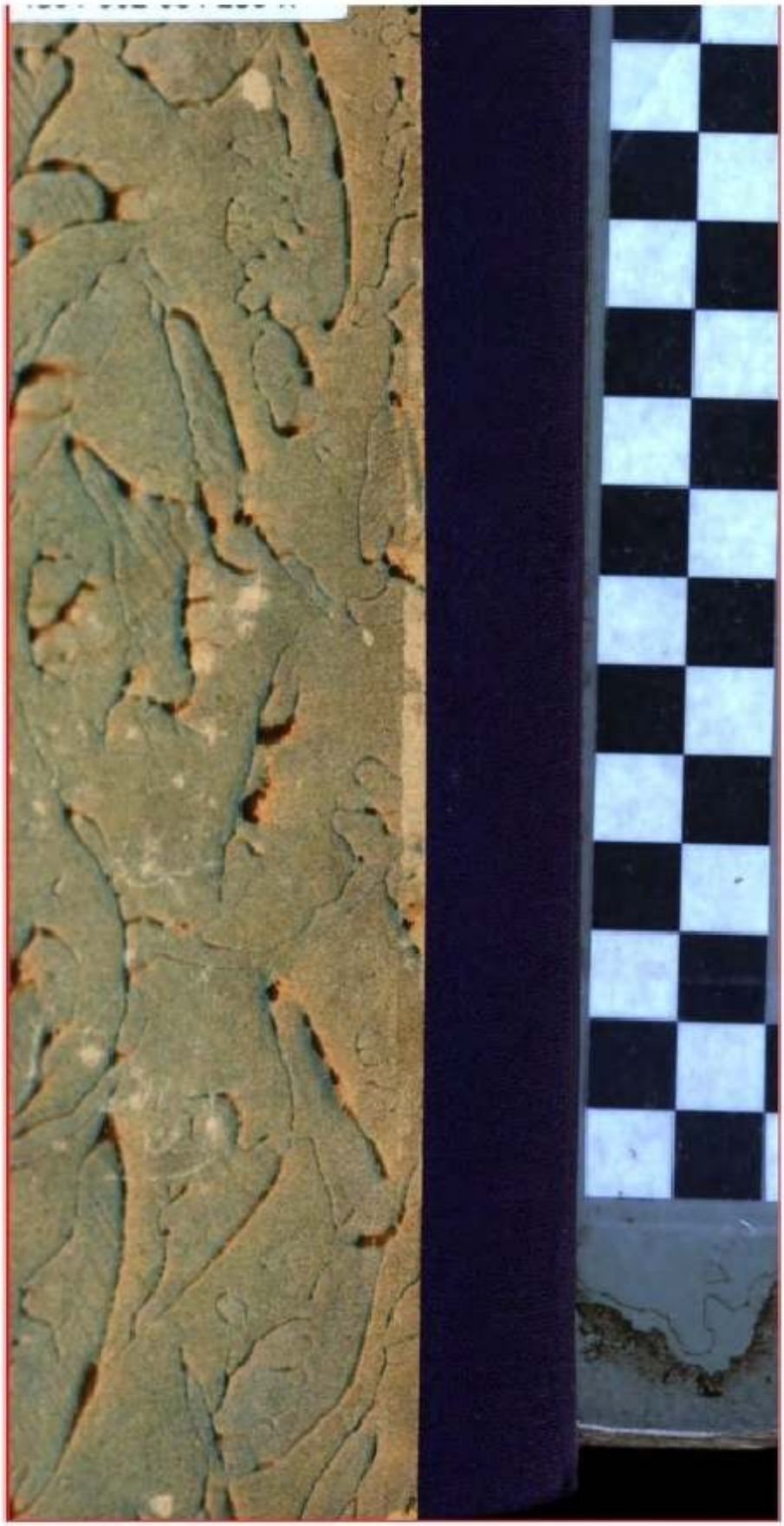
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA



Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils
945.04 P863
Poulet, Charles, 1887-
Guelfes et gibelins.
3 1951 002 091 296 R

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA